VICTOR HUGO

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES



ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXXIV

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

PHILOSOPHIE – I

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES



ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXXIV

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES.

BUT DE CETTE PUBLICATION.

Mars 1834.

Il y a dans la vie de tout écrivain consciencieux un moment où il sent le besoin de compter avec le passé, de classer en ordre et de dater les diverses empreintes qu'il a prises de la forme de son esprit à différentes époques, de coordonner, tout en les mettant franchement en lumière, les contradictions plutôt superficielles que radicales de sa vie, et de montrer, s'il y a lieu, par quels rapports mystérieux et intimes les idées divergentes en apparence de sa première jeunesse se rattachent à la pensée unique et centrale qui s'est peu à peu dégagée du milieu d'elles et qui a fini par les résorber toutes.

D'ordinaire, ces sortes d'examens de conscience, quand ils sont faits avec bonne foi et candeur, produisent des livres du genre de celui-ci.

Ces deux volumes [1], en effet, ne sont autre chose que la collection de toutes les notes que l'auteur, dans la route littéraire et politique qu'il a déjà parcourue, a écrites çà et là, chemin faisant, depuis quinze ans qu'il marche. Ce livre, qui ne peut offrir d'ailleurs quelque intérêt qu'aux personnes qui aimeraient à voir de quelle façon et à quel point un esprit loyal peut se transformer par la critique de lui-même, dans nos temps de révolution sociale et intellectuelle, ce livre est le complément nécessaire et naturel de la série des œuvres de l'auteur. Chacune des sections qu'il renferme correspond à l'un des termes de cette série; chacun de ces morceaux a été écrit en même temps que quelqu'un des ouvrages qui la composent, et représente, pour qui sait bien voir, le même groupe d'idées. Ainsi le *Journal d'un jacobite de 1819*

[1] L'édition originale était en deux volumes. (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

est du temps de *Han d'Islande,* le *Journal d'un révolutionnaire de 1830* est du temps de *Notre-Dame de Paris.* En consultant les dates qu'on a eu soin de placer en tête de tous ces fragments, ceux des lecteurs qui se plaisent à ces sortes de comparaisons, même lorsqu'il s'agit d'ouvrages aussi peu importants que celui-ci, pourront voir aisément à quelle œuvre de l'auteur, à quel moment de sa manière, à quelle phase de sa pensée sur la société et sur l'art se rattache chacune des divisions de ce livre. Ces deux volumes côtoient tous les autres en les reflétant. On y retrouve, de 1819 à 1834, sur une échelle plus rapide mais qui n'a pas moins d'échelons, tous les changements successifs de style et de pensée, toutes les modifications d'opinion et de forme, tous les élargissements d'horizon politique et littéraire que les personnes qui veulent bien suivre le développement de son esprit ont pu remarquer en gravissant la série totale de ses œuvres.

Ces changements, ces modifications, ces élargissements, est-ce décadence, comme on l'a dit? est-ce progrès, comme il le croit? il pose la question. Le lecteur la décidera.

Ce qui n'est une question pour personne, il l'espère du moins, c'est le complet désintéressement qui a présidé aux diverses modifications de ses opinions. Les guèbres ne s'agenouillaient que devant le soleil; lui, il ne s'agenouille que devant la vérité.

Il livre ce recueil au public en toute franchise et en toute confiance. Dans des temps comme les nôtres, où les évènements font si rapidement changer d'aspect aux doctrines et aux hommes, il a pensé que ce ne serait peut-être pas un spectacle sans enseignement que le développement d'un esprit sérieux et droit qui n'a encore été directement mêlé à aucune chose politique et qui a silencieusement accompli toutes ses révolutions sur lui-même, sans autre but que la satisfaction de sa conscience. Ceci est donc avant tout une œuvre de probité. Le premier de ces deux volumes ne contient que deux divisions; l'une a pour titre : *Journal des idées, des opinions et des lectures d'un jeune jacobite de 1819;* l'autre : *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830.* Comment et par quelle série d'expériences successives le jacobite de 1819 est-il devenu le révolutionnaire de 1830, c'est ce que l'auteur écrira peut-être un jour; et cette toute modeste *Histoire des révolutions intérieures d'une opinion politique honnête* ne sera peut-être pas un appendice inutile à la grande histoire des révolutions générales de notre temps. Pourquoi, en effet, ne pas confronter plus souvent qu'on ne le fait les révolutions de l'individu avec les révolutions de la société? Qui sait? la petite chose éclaire quelquefois la grande. En attendant qu'il essaie ce travail tout à la fois psychologique et historique, individuel et universel, il croit devoir publier comme document, et absolument tels qu'ils ont été écrits chacun dans leur temps, ces deux

journaux d'idées, l'un de 1819, l'autre de 1830, faits tous deux par le même homme, et si différents.

Ce ne sont pas des faits qu'il faut chercher dans ces journaux. Il n'y en a pas. Nous le répétons, ce sont des idées. Des idées à l'état de germe dans le premier, à l'état d'épanouissement dans le second.

Le plus ancien de ces deux journaux surtout, celui qui occupe les deux cents premières pages de ce volume, a besoin d'être lu avec une extrême indulgence et sans que le lecteur en perde un seul instant la date de vue, 1819. L'auteur l'offre ici, non comme œuvre littéraire, mais comme sujet d'étude et d'observation pour les esprits attentifs et bienveillants qui ne dédaignent pas de chercher dans ce qu'un enfant balbutie les rudiments de la pensée d'un homme. Aussi, pour que cette partie du livre ait du moins le mérite de présenter une base sincère aux études de ce genre, a-t-on eu soin de l'imprimer, sans y rien changer, absolument telle qu'on l'a recueillie, soit dans des publications du temps aujourd'hui oubliées, soit dans des dossiers de notes restées manuscrites. Ce recueil représente durant deux années, de l'âge de seize ans à l'âge de dix-huit ans, l'état de l'esprit de l'auteur, et, par assimilation, autant qu'un échantillon aussi incomplet peut permettre d'en juger, l'état de l'esprit d'une fraction assez considérable de la génération d'alors. Ce n'est même que parce qu'en le généralisant ainsi, il peut offrir, jusqu'à un certain point, cette sorte d'intérêt, qu'on a cru qu'il n'était peut-être pas tout à fait inutile de le présenter au public. En se plaçant à ce point de vue, tout ce que renferme ce *Journal des idées* d'un royaliste adolescent d'il y a quinze ans, acquiert, à défaut de la valeur biographique qu'un nom illustre en tête de ce livre pourrait seul lui donner, cette sorte de valeur historique qui s'attache à tous les documents honnêtes où se retrouve la physionomie d'une époque, de quelque part qu'ils viennent. Il y a de tout dans ce journal. C'est le profil à demi effacé de tout ce que nous nous figurions en 1819. C'est, comme dans nos cerveaux alors, le dialogue de tous les contraires. Il y a des recherches historiques et des rêveries, des élégies et des feuilletons, de la critique et de la poésie; pauvre critique! pauvre poésie surtout! Il y a de petits vers badins et de grands vers pleureurs; d'honorables et furieuses déclamations contre les assassins de rois; des épîtres où les hommes de 1793 sont égratignés avec des épigrammes de 1754, espèces de petites satires sans poésie qui caractérisent assez bien le royalisme voltairien de 1818, nuance perdue aujourd'hui. Il y a des rêves de réforme pour le théâtre et des vœux d'immobilité pour l'état; tous les styles qui s'essaient à la fois, depuis le sarcasme de pamphlet jusqu'à l'ampoule oratoire; toutes sortes d'instincts classiques mis au service d'une pensée d'innovation littéraire; des plans de tragédies faits au collège; des plans de gouver-

nement faits à l'école. Tout cela va, vient, avance, recule, se mêle, se coudoie, se heurte, se contredit, se querelle, croit, doute, tâtonne, nie, affirme, sans but visible, sans ordre extérieur, sans loi apparente; et cependant au fond de toutes ces choses, nous le croyons du moins, il y a une loi, un ordre, un but. Au fond comme à la surface, il y a ce qui fera peut-être pardonner à l'auteur l'insuffisance du talent et la faillibilité de l'esprit, droiture, honneur, conviction, désintéressement; et au milieu de toutes les idées contradictoires qui bruissent à la fois dans ce chaos d'illusions généreuses et de préjugés loyaux, sous le flot le plus obscur, sous l'entassement le plus désordonné, on sent poindre et se mouvoir un élément qui s'assimilera un jour tous les autres, l'esprit de liberté, que les instincts de l'auteur appliqueront d'abord à l'art, puis, par un irrésistible entraînement de logique, à la société; de façon que chez lui, dans un temps donné, aidées, il est vrai, par l'expérience et la récolte de faits de chaque jour, les idées littéraires corrigeront les idées politiques.

Tel qu'il est donc, ce *Journal d'un jeune jacobite de 1819* ne nous paraît pas complètement dépourvu de signification, ne fût-ce qu'à cause de l'espèce de jour douteux qui flotte sur toutes ces idées ébauchées, sorte de lumière indécise faite de deux rayons opposés qui viennent l'un du couchant, l'autre de l'orient, crépuscule du monarchisme politique qui finit, aube de la révolution littéraire qui commence.

Immédiatement après ce *Journal des idées d'un royaliste de 1819,* l'auteur a cru devoir placer ce qu'il a intitulé : *Journal des idées d'un révolutionnaire de 1830.* À onze ans d'intervalle, voilà le même esprit, transformé. L'auteur pense que tous ceux de nos contemporains qui feront de bonne foi le même repli sur eux-mêmes, ne trouveront pas des modifications moins profondes dans leur pensée, s'ils ont eu la sagesse et le désintéressement de lui laisser son libre développement en présence des faits et des résultats.

Quant à ce dernier journal en lui-même, voici de quelle manière il s'est formé. Après la révolution de juillet, pendant les derniers mois de 1830 et les premiers mois de 1831, l'auteur reçut de l'ébranlement que les évènements donnaient alors à toute chose des impressions telles, qu'il lui fut impossible de ne pas en laisser trace quelque part. Il voulut constater, en s'en rendant compte sur-le-champ, de quelle façon et jusqu'à quelle profondeur chacun des faits plus ou moins inattendus qui se succédaient troublait la masse d'idées politiques qu'il avait amassée goutte à goutte depuis dix ans. À mesure qu'un fait nouveau dégageait en lui une idée nouvelle, il enregistrait, non le fait, mais l'idée. De là ce journal.

On a cru devoir donner ce titre, *journal,* aux deux divisions qui composent le premier volume de ce livre, parce qu'il a semblé que, de tous les titres

possibles, c'était encore celui qui convenait le mieux. Cependant, afin qu'on ne cherche pas dans ce livre autre chose que ce qu'il renferme, et qu'on ne s'attende pas à trouver dans ces deux journaux une peinture historique, ou biographique, ou anecdotique, avec curiosités, particularités et noms propres, de l'année 1819 et de l'année 1830, nous insistons sur ce point, que ces deux journaux contiennent, non les faits, mais seulement le retentissement des faits.

La formation du second volume de cette collection n'a besoin que de quelques mots pour s'expliquer d'elle-même. C'est une série de fragments écrits à diverses époques, et publiés pour la plupart dans les recueils du temps où ils ont été écrits. Ces fragments sont disposés par ordre chronologique; et ceux des lecteurs qui, en lisant chaque morceau, voudront ne point oublier la date qu'il porte, pourront remarquer de quelle façon l'idée de l'auteur mûrit d'année en année et dans la forme et dans le fond, depuis l'étude sur Voltaire, qui est de 1823, jusqu'à l'étude sur Mirabeau, qui est de 1834. C'est d'ailleurs peut-être la seule chose frappante de ce volume, à la composition duquel n'a été mêlé aucun arrangement artificiel, qu'il commence par le nom de Voltaire et finisse par le nom de Mirabeau. Cela montrerait, s'il n'en existait pas d'ailleurs beaucoup d'autres exemples à côté desquels celui-ci ne vaut pas la peine d'être compté, à quel point le dix-huitième siècle préoccupe le dix-neuvième. Voltaire, en effet, c'est le dix-huitième siècle système; Mirabeau, c'est le dix-huitième siècle action.

Le premier de ces deux volumes enserre onze années de la vie intellectuelle de l'auteur, de 1819 à 1830. Le deuxième contient également onze années, de 1823 à 1834. Mais comme une partie de ce deuxième volume rentre dans l'intervalle de 1819 à 1830, les deux volumes réunis n'offrent le mouvement en bien ou en mal de la pensée de celui qui les a écrits que sur une échelle de quinze années, de 1819 à 1834.

Nous ne ferons aucune observation sur les dépouillements de style et de manière que la critique y pourra noter de saison en saison. L'esprit de tout écrivain progressif doit être comme le platane dont l'écorce se renouvelle à mesure que le tronc grossit.

Pour finir ce que nous avons à dire de ce livre, si l'on nous demandait de le caractériser d'un mot, nous dirions que ce n'est autre chose qu'une sorte d'herbier où la pensée de l'auteur a déposé, sous étiquette, un échantillon tel quel de ses diverses floraisons successives.

Que le lecteur de bonne foi compare, et juge si la loi selon laquelle s'est développée cette pensée est bonne ou mauvaise.

Maintenant il se rencontrera peut-être des esprits bienveillants et sérieux qui demanderont à l'auteur quelle est la formule actuelle de ses opinions sur la société et sur l'art.

L'espace lui manque ici pour répondre à la première de ces deux questions. Ce serait un livre tout entier à faire; il le fera quelque jour. Des matières si graves veulent être traitées à fond et ne sauraient être utilement abordées dans un avant-propos. Le peu de pages qui nous reste morcellerait la pensée de l'auteur sans profit, car il serait impossible de détacher, pour des proportions si exiguës, rien de fini, d'organisé et de complet d'un bloc d'idées où tout se tient et fait ensemble. De quelque façon que nous nous y prissions, il y aurait toujours des différences latérales sur lesquelles il faudrait s'expliquer, des choses purement affirmées faute de marge pour les démontrer, des préliminaires supposés admis, des conséquences tronquées, d'autres qui se ramifieraient trop à l'étroit; en un mot, des tangentes et des sécantes dont les extrémités dépasseraient les limites de cette préface.

En attendant qu'il puisse se dérouler complètement et à l'aise dans un écrit spécial, l'auteur croit pouvoir dire dès à présent que, quoique le *Journal d'un révolutionnaire de 1830* renferme beaucoup de choses radicalement vraies selon lui, sa pensée politique actuelle est cependant plutôt représentée par les dernières pages du second de ces deux volumes que par les dernières pages du premier. Si jamais, dans ce grand concile des intelligences où se débattent de la presse à la tribune tous les intérêts généraux de la civilisation du dix-neuvième siècle, il avait la parole, lui si petit en présence de choses si grandes, il la prendrait sur l'ordre du jour seulement, et il ne demanderait qu'une chose pour commencer : la substitution des questions sociales aux questions politiques.

Une fois son intention politique ainsi esquissée, il croit pouvoir répondre avec plus de détail aux personnes qui le questionneraient sur son intention littéraire. Ici il peut être plus aisément et plus vite compris; tout ce qu'il a écrit jusqu'à ce jour sert de commentaire à ses paroles. Qu'on lui permette donc quelques développements sur un sujet plus important qu'on ne le pense communément. Quand on creuse l'art, au premier coup de pioche on entame les questions littéraires, au second, les questions sociales.

L'art est aujourd'hui à un bon point. Les querelles de mots ont fait place à l'examen des choses. Les noms de guerre, les sobriquets de parti n'ont plus de signification pour personne. Ces appellations de *classiques* et de *romantiques,* que celui qui écrit ces lignes s'est toujours refusé à prononcer sérieusement, ont disparu de toute conversation sensée aussi complètement que les ubiquitaires et les antipædobaptistes. Or, c'est déjà un grand progrès dans une discussion quand les mots de parti sont hors de combat. Tant qu'on en est à la bataille des mots, il n'y a pas moyen de s'entendre; c'est une mêlée furieuse, acharnée et aveugle. Cette bataille, qui a si longtemps assourdi notre littérature dans les dernières années de la restauration, est finie aujourd'hui. Le

public commence à distinguer nettement le contour des questions réelles trop longtemps cachées aux yeux par la poussière que la polémique faisait autour d'elles. Le pugilat des théories a cessé. Le terrain de l'art maintenant n'est plus une arène, c'est un champ. On ne se bat plus; on laboure.

À notre avis, la victoire est aux générations nouvelles. Elles ont pris grandement position dans tous les arts. Nous essaierons peut-être un jour de caractériser le point précis où elles en sont sous les diverses formes, poésie, peinture, sculpture, musique et architecture, et nous tâcherons d'indiquer par quels progrès et selon quelle loi il nous semble que doit s'opérer la fusion entre les nuances différentes des jeunes écoles, soit qu'elles cherchent plus spécialement le *caractère,* comme les gothiques, ou le *style,* comme les grecs.

En attendant, l'impulsion est donnée, la marée monte. Les doctrines de la liberté littéraire ont ensemencé l'art tout entier. L'avenir moissonnera.

Ce n'est pas que nous, plus que d'autres, nous croyions l'art perfectible. Nous savons qu'on ne dépassera ni Phidias, ni Raphaël. Mais nous ne déclarons pas, en secouant tristement la tête, qu'il est à jamais impossible de les égaler. Nous ne sommes pas ainsi dans les secrets de Dieu. Celui qui a créé ceux-là ne peut-il pas en créer d'autres? Pourquoi vouloir arrêter l'esprit humain? Toutes les époques lui conviennent, tous les climats lui sont bons. L'antiquité a Homère, mais le moyen âge a Dante. Shakespeare et les cathédrales au nord; la Bible et les pyramides à l'orient.

Et quelle époque que celle-ci! Nous l'avons déjà dit ailleurs et plus d'une fois, le corollaire rigoureux d'une révolution politique, c'est une révolution littéraire. Que voulez-vous que nous y fassions? Il y a quelque chose de fatal dans ce perpétuel parallélisme de la littérature et de la société. L'esprit humain ne marche pas d'un seul pied. Les mœurs et les lois s'ébranlent d'abord; l'art suit. Pourquoi lui clore l'avenir? Les magnifiques ambitions font faire les grandes choses. Est-ce que ce siècle qui a été assez grand pour avoir son Charlemagne serait trop petit pour avoir son Shakespeare?

Nous croyons donc fermement à l'avenir. On voit bien flotter encore çà et là sur la surface de l'art quelques tronçons des vieilles poétiques démâtées, lesquelles faisaient déjà eau de toutes parts il y a dix ans. On voit bien aussi quelques obstinés qui se cramponnent à cela. *Rari nantes.* Nous les plaignons. Mais nous avons les yeux fixés ailleurs. S'il nous était permis, à nous qui sommes bien loin de nous compter parmi les hommes prédestinés qui résoudront ces grandes questions par de grandes œuvres, s'il nous était permis de hasarder une conjecture sur ce qui doit advenir de l'art, nous dirions qu'à notre avis, d'ici à peu d'années, l'art, sans renoncer à toutes ses autres formes, se résumera plus spécialement sous la forme essentielle et culminante du drame.

Nous avons expliqué pourquoi dans la préface d'un livre qui ne vaut pas la peine d'être rappelé ici [1].

Aussi les quelques mots que nous allons dire du drame s'appliquent dans notre pensée, sauf de légères variantes de rédaction, à la poésie tout entière, et ce qui s'applique à la poésie s'applique à l'art tout entier.

Selon nous donc, le drame de l'avenir, pour réaliser l'idée auguste que nous nous en faisons, pour tenir dignement sa place entre la presse et la tribune, pour jouer comme il convient son rôle dans les choses civilisantes, doit être grand et sévère par la forme, grand et sévère par le fond.

Les questions de forme ont été toutes abordées depuis plusieurs années. La forme importe dans les arts. La forme est chose beaucoup plus absolue qu'on ne pense. C'est une erreur de croire, par exemple, qu'une même pensée peut s'écrire de plusieurs manières, qu'une même idée peut avoir plusieurs formes. Une idée n'a jamais qu'une forme, qui lui est propre, qui est sa forme excellente, sa forme complète, sa forme rigoureuse, sa forme essentielle, sa forme préférée par elle, et qui jaillit toujours en bloc avec elle du cerveau de l'homme de génie. Ainsi, chez les grands poëtes, rien de plus inséparable, rien de plus adhérent, rien de plus consubstantiel que l'idée et l'expression de l'idée. Tuez la forme, presque toujours vous tuez l'idée. Ôtez sa forme à Homère, vous avez Bitaubé.

Aussi tout art qui veut vivre doit-il commencer par bien se poser à lui-même les questions de forme, de langue et de style.

Sous ce rapport, le progrès est sensible en France depuis dix ans. La langue a subi un remaniement profond.

Et pour que notre pensée soit claire, qu'on nous permette d'indiquer ici en quelques mots les diverses formations de notre langue, qui valent la peine d'être étudiées, à partir du seizième siècle surtout, époque où la langue française a commencé à devenir la langue la plus littéraire de l'Europe.

On peut dire de la langue française au seizième siècle que c'est tout à fait une *langue de la renaissance.* Au seizième siècle, l'esprit de la renaissance est partout, dans la langue comme dans tous les arts. Le goût romain-byzantin, que le grand évènement de 1454 a fait refluer sur l'occident, et qui avait par degrés envahi l'Italie dès la seconde moitié du quinzième siècle, n'arrive guère en France qu'au commencement du seizième; mais à l'instant même il s'empare de tout, il fait irruption partout, il inonde tout. Rien ne résiste au flot. Architecture, poésie, musique, tous les arts, toutes les études, toutes les idées, jusqu'aux ameublements et aux costumes, jusqu'à la législation, jusqu'à la théologie, jusqu'à la médecine, jusqu'au blason, tout suit pêle-mêle et s'en

[1] Préface de *Cromwell.* (*Note de l'Éditeur.*)

va à vau-l'eau sur le torrent de la renaissance. La langue est une des premières choses atteintes; en un moment, elle se remplit de mots latins et grecs; elle déborde de néologismes; son vieux sol gaulois disparaît presque entièrement sous un chaos sonore de vocables homériques et virgiliens. À cette époque d'enivrement et d'enthousiasme pour l'antiquité lettrée, la langue française parle grec et latin comme l'architecture, avec un désordre, un embarras et un charme infinis; c'est un bégaiement classique adorable. Moment curieux! c'est une langue qui n'est pas faite, une langue sur laquelle on voit le mot grec et le mot latin à nu, comme les veines et les nerfs sur l'écorché. Et pourtant, cette langue qui n'est pas faite est une langue souvent bien belle; elle est riche, ornée, amusante, copieuse, inépuisable en formes, haute en couleur; elle est barbare à force d'aimer la Grèce et Rome; elle est pédante et naïve. Observons en passant qu'elle semble parfois chargée, bourbeuse et obscure. Ce n'est pas sans troubler profondément la limpidité de notre vieil idiome gaulois que ces deux langues mortes, la latine et la grecque, y ont si brusquement vidé leurs vocabulaires. Chose remarquable et qui s'explique par tout ce que nous venons de dire, pour ceux qui ne comprennent que la langue courante, le français du seizième siècle est moins intelligible que le français du quinzième. Pour cette classe de lecteurs, Brantôme est moins clair que Jean de Troyes.

Au commencement du dix-septième siècle, cette langue trouble et vaseuse subit une première filtration. Opération mystérieuse faite tout à la fois par les années et par les hommes, par la foule et par le lettré, par les évènements et par les livres, par les mœurs et par les idées, qui nous donne pour résultat l'admirable langue de P. Matthieu et de Mathurin Régnier, qui sera plus tard celle de Molière et de La Fontaine, et plus tard encore celle de Saint-Simon. Si les langues se fixaient, ce qu'à Dieu ne plaise, la langue française aurait dû en rester là. C'était une belle langue que cette poésie de Régnier, que cette prose de Matthieu! c'était une langue déjà mûre, et cependant toute jeune, une langue qui avait toutes les qualités les plus contraires, selon le besoin du poëte; tantôt ferme, adroite, svelte, vive, serrée, étroitement ajustée sur l'intention de l'écrivain, sobre, austère, précise, elle allait à pied et sans images et droit au but; tantôt majestueuse, lente et tout empanachée de métaphores, elle tournait largement autour de la pensée, comme les carrosses à huit chevaux dans un carrousel. C'était une langue élastique et souple, facile à nouer et à dénouer au gré de toutes les fantaisies de la période, une langue toute moirée de figures et d'accidents pittoresques; une langue neuve, sans aucun mauvais pli, qui prenait merveilleusement la forme de l'idée, et qui, par moments, flottait quelque peu à l'entour, autant qu'il le fallait pour la grâce du style. C'était une langue pleine de fières

allures, de propriétés élégantes, de caprices amusants; commode et naturelle à écrire; donnant parfois aux écrivains les plus vulgaires toutes sortes de bonheurs d'expressions qui faisaient partie de son fonds naturel. C'était une langue forte et savoureuse, tout à la fois claire et colorée, pleine d'esprit, excellente au goût, ayant bien la senteur de ses origines, très française, et pourtant laissant voir distinctement sous chaque mot sa racine hellénique, romaine ou castillane; une langue calme et transparente, au fond de laquelle on distinguait nettement toutes ces magnifiques étymologies grecques, latines ou espagnoles, comme les perles et les coraux sous l'eau d'une mer limpide.

Cependant, dans la deuxième moitié du dix-septième siècle, il s'éleva une mémorable école de lettrés qui soumit à un nouveau débat toutes les questions de poésie et de grammaire dont avait été remplie la première moitié du même siècle, et qui décida, à tort selon nous, pour Malherbe contre Régnier. La langue de Régnier, qui semblait encore très bonne à Molière, parut trop verte et trop peu faite à ces sévères et discrets écrivains. Racine la clarifia une seconde fois. Cette deuxième distillation, beaucoup plus artificielle que la première, beaucoup plus littéraire et beaucoup moins populaire, n'ajouta à la pureté et à la limpidité de l'idiome qu'en le dépouillant de presque toutes ses propriétés savoureuses et colorantes, et en le rendant plus propre désormais à l'abstraction qu'à l'image; mais il est impossible de s'en plaindre quand on songe qu'il en est résulté *Britannicus, Esther* et *Athalie,* œuvres belles et graves, dont le style sera toujours religieusement admiré de quiconque acceptera avec bonne foi les conditions sous lesquelles il s'est formé.

Toute chose va à sa fin. Le dix-huitième siècle filtra et tamisa la langue une troisième fois. La langue de Rabelais, d'abord épurée par Régnier, puis distillée par Racine, acheva de déposer dans l'alambic de Voltaire les dernières molécules de la vase natale du seizième siècle. De là cette langue du dix-huitième siècle, parfaitement claire, sèche, dure, neutre, incolore et insipide, langue admirablement propre à ce qu'elle avait à faire, langue du raisonnement et non du sentiment, langue incapable de colorer le style, langue encore souvent charmante dans la prose, et en même temps très haïssable dans le vers, langue de philosophes en un mot, et non de poëtes. Car la philosophie du dix-huitième siècle, qui est l'esprit d'analyse arrivé à sa plus complète expression, n'est pas moins hostile à la poésie qu'à la religion, parce que la poésie, comme la religion, n'est qu'une grande synthèse. Voltaire ne se hérisse pas moins devant Homère que devant Jésus.

Au dix-neuvième siècle, un changement s'est fait dans les idées à la suite du changement qui s'était fait dans les choses. Les esprits ont déserté cet aride sol voltairien, sur lequel le soc de l'art s'ébréchait depuis si longtemps pour de maigres moissons. Au vent philosophique a succédé un souffle religieux,

à l'esprit d'analyse l'esprit de synthèse, au démon démolisseur le génie de la reconstruction, comme à la convention avait succédé l'empire, à Robespierre Napoléon. Il est apparu des hommes doués de la faculté de créer, et ayant tous les instincts mystérieux qui tracent son itinéraire au génie. Ces hommes, que nous pouvons d'autant plus louer que nous sommes personnellement bien éloigné de prétendre à l'honneur de figurer parmi eux, ces hommes se sont mis à l'œuvre. L'art, qui, depuis cent ans, n'était plus en France qu'une littérature, est redevenu une poésie.

Au dix-huitième siècle il avait fallu une langue philosophique, au dix-neuvième il fallait une langue poétique.

C'est en présence de ce besoin que, par instinct et presque à leur insu, les poëtes de nos jours, aidés d'une sorte de sympathie et de concours populaire, ont soumis la langue à cette élaboration radicale qui était si mal comprise il y a quelques années, qui a été prise d'abord pour une levée en masse de tous les solécismes et de tous les barbarismes possibles, et qui a si longtemps fait taxer d'ignorance et d'incorrection tel pauvre jeune écrivain consciencieux, honnête et courageux, philologue comme Dante en même temps que poëte, nourri des meilleures études classiques, lequel avait peut-être passé sa jeunesse à ne remporter dans les collèges que des prix de grammaire.

Les poëtes ont fait ce travail, comme les abeilles leur miel, en songeant à autre chose, sans calcul, sans préméditation, sans système, mais avec la rare et naturelle intelligence des abeilles et des poëtes. Il fallait d'abord colorer la langue, il fallait lui faire reprendre du corps et de la saveur; il a donc été bon de la mélanger selon certaines doses avec la fange féconde des vieux mots du seizième siècle. Les contraires se corrigent souvent l'un par l'autre. Nous ne pensons pas qu'on ait eu tort de faire infuser Ronsard dans cet idiome affadi par Dorat.

L'opération d'ailleurs s'est accomplie, on le voit bien maintenant, selon les lois grammaticales les plus rigoureuses. La langue a été retrempée à ses origines. Voilà tout. Seulement, et encore avec une réserve extrême, on a remis en circulation un certain nombre d'anciens mots nécessaires ou utiles. Nous ne sachons pas qu'on ait fait des mots nouveaux. Or ce sont les mots nouveaux, les mots inventés, les mots faits artificiellement qui détruisent le tissu d'une langue. On s'en est gardé. Quelques mots frustes ont été refrappés au coin de leurs étymologies. D'autres, tombés en banalité, et détournés de leur vraie signification, ont été ramassés sur le pavé et soigneusement replacés dans leur sens propre.

De toute cette élaboration, dont nous n'indiquons ici que quelques détails pris au hasard, et surtout du travail simultané de toutes les idées particulières à ce siècle (car ce sont les idées qui sont les vraies et souveraines

faiseuses de langues), il est sorti une langue qui, certes, aura aussi ses grands écrivains, nous n'en doutons pas; une langue forgée pour tous les accidents possibles de la pensée; langue qui, selon le besoin de celui qui s'en sert, a la grâce et la naïveté des allures comme au seizième siècle, la fierté des tournures et la phrase à grands plis comme au dix-septième, le calme, l'équilibre et la clarté comme au dix-huitième; langue propre à ce siècle, qui résume trois formes excellentes de notre idiome sous une forme plus développée et plus complète, et avec laquelle aujourd'hui l'écrivain qui en aurait le génie pourrait sentir comme Rousseau, penser comme Corneille, et peindre comme Matthieu.

Cette langue est aujourd'hui à peu près faite. Comme prose, ceux qui l'étudient dans les notables écrivains qu'elle possède déjà, et que nous pourrions nommer, savent qu'elle a mille lois à elle, mille secrets, mille propriétés, mille ressources nées tant de son fonds personnel que de la mise en commun du fonds des trois langues qui l'ont précédée et qu'elle multiplie les unes par les autres. Elle a aussi sa prosodie particulière et toutes sortes de petites règles intérieures connues seulement de ceux qui pratiquent, et sans lesquelles il n'y a pas plus de prose que de vers. Comme poésie, elle est aussi bien construite pour la rêverie que pour la pensée, pour l'ode que pour le drame. Elle a été remaniée dans le vers par le mètre, dans la strophe par le rhythme. De là, une harmonie toute neuve, plus riche que l'ancienne, plus compliquée, plus profonde, et qui gagne tous les jours de nouvelles octaves.

Telle est, avec tous les développements que nous ne pouvons donner ici à notre pensée, la langue que l'art du dix-neuvième siècle s'est faite, et avec laquelle en particulier il va parler aux masses du haut de la scène. Sans doute la scène, qui a ses lois d'optique et de concentration, modifiera cette langue d'une certaine façon, mais sans y rien altérer d'essentiel. Il faudra par exemple à la scène une prose aussi en saillie que possible, très fermement sculptée, très nettement ciselée, ne jetant aucune ombre douteuse sur la pensée, et presque en ronde bosse; il faudra à la scène un vers où les charnières soient assez multipliées pour qu'on puisse le plier et le superposer à toutes les formes les plus brusques et les plus saccadées du dialogue et de la passion. La prose en relief, c'est un besoin du théâtre; le vers brisé, c'est un besoin du drame.

Ceci une fois posé et admis, nous croyons que désormais tous les progrès de forme sérieux qui seront dans le sens grammatical de la langue doivent être étudiés, applaudis et adoptés. Et qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée, appeler les progrès, ce n'est pas encourager les modes. Les modes dans les arts font autant de mal que les révolutions font de bien. Les modes substituent le chic, le poncif et le procédé d'atelier à l'étude austère du

dessin de chaque chose et aux originalités individuelles. Les modes mettent à la disposition de tout le monde une manière vernissée et chatoyante, peu solide sans doute, mais qui a quelquefois un éclat de surface plus vif et plus amusant à l'œil que le rayonnement tranquille du talent. Les modes défigurent tout, font la grimace de tout profil et la parodie de toute œuvre. Gardons-nous des modes dans le style; espérons cette réserve de la sagesse des jeunes et brillants écrivains qui mènent au progrès les générations de leur âge. Il serait fâcheux qu'on en vînt un jour à posséder des recettes courantes pour faire du style original comme les chimistes de cabaret font du vin de Champagne en mêlant, selon certaines doses, à n'importe quel vin blanc convenablement édulcoré, de l'acide tartrique et du bicarbonate de soude.

Ce style et ce vin moussent, la grosse foule s'en grise, mais le connaisseur n'en boit pas.

Nous n'en viendrons pas là. Il y a un esprit de mesure et de critique en même temps qu'un grand souffle d'enthousiasme dans les nouvelles générations. La langue a été amenée à un point excellent depuis quinze années. Ce qui a été fait par les idées ne sera pas détruit par les fantaisies.

Réformons, ne déformons pas.

Si le nom qui signe ces lignes était un nom illustre, si la voix qui parle ici était une voix puissante, nous supplierions les jeunes et grands talents sur qui repose le sort futur de notre littérature, si magnifique depuis trois siècles, de songer combien c'est une mission imposante que la leur, et de conserver dans leur manière d'écrire les habitudes les plus dignes et les plus sévères. L'avenir, qu'on y pense bien, n'appartient qu'aux hommes de style. Sans parler ici des admirables livres de l'antiquité, et pour nous renfermer dans nos lettres nationales, essayez d'ôter à la pensée de nos grands écrivains l'expression qui lui est propre; ôtez à Molière son vers si vif, si chaud, si franc, si amusant, si bien fait, si bien tourné, si bien peint; ôtez à La Fontaine la perfection naïve et gauloise du détail; ôtez à la phrase de Corneille ces muscles vigoureux, ces larges attaches, ces belles formes de vigueur exagérée qui feraient du vieux poëte, demi-romain, demi-espagnol, le Michel-Ange de notre tragédie, s'il entrait dans la composition de son génie autant d'imagination que de pensée; ôtez à Racine la ligne qu'il a dans le style comme Raphaël, ligne chaste, harmonieuse et discrète comme celle de Raphaël, quoique d'un goût inférieur, aussi pure, mais moins grande, aussi parfaite, quoique moins sublime; ôtez à Fénelon, l'homme de son siècle qui a le mieux senti la beauté antique, cette prose aussi mélodieuse et aussi sereine que le vers de Racine, dont elle est sœur; ôtez à Bossuet le magnifique port de tête de sa période; ôtez à Boileau sa manière sobre et grave, admirablement colorée quand il le faut; ôtez à Pascal ce style inventé et mathématique

qui a tant de propriété dans le mot, tant de logique dans la métaphore; ôtez à Voltaire cette prose claire, solide, indestructible, cette prose de cristal de *Candide* et du *Dictionnaire philosophique;* ôtez à tous ces grands hommes cette simple et petite chose, le style; et de Voltaire, de Pascal, de Boileau, de Bossuet, de Fénelon, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Molière, de ces maîtres, que vous restera-t-il? Nous l'avons dit plus haut, ce qui reste d'Homère après qu'il a passé par Bitaubé.

C'est le style qui fait la durée de l'œuvre et l'immortalité du poëte. La belle expression embellit la belle pensée et la conserve; c'est tout à la fois une parure et une armure. Le style sur l'idée, c'est l'émail sur la dent.

Dans tout grand écrivain il doit y avoir un grand grammairien, comme un grand algébriste dans tout grand astronome. Pascal contient Vaugelas; Lagrange contient Bezout.

Aussi l'étude de la langue est-elle aujourd'hui, autant que jamais, la première condition pour tout artiste qui veut que son œuvre naisse viable. Cela est admirablement compris maintenant par les nouvelles générations littéraires. Nous voyons avec joie que les jeunes écoles de peinture et de sculpture, si haut placées à cette heure, comprennent de leur côté combien est importante pour elles aussi la science de leur langue, qui est le dessin. Le dessin! le dessin! c'est la loi première de tout art. Et ne croyez pas que cette loi retranche rien à la liberté, à la fantaisie, à la nature. Le dessin n'est ennemi ni de la chair, ni de la couleur. Quoi qu'en disent les exclusifs et les incomplets, le dessin ne fait obstacle ni à Puget, ni à Rubens. Aujourd'hui donc, dans toutes les directions de l'activité intellectuelle, sculpture, peinture ou poésie, que tous ceux qui ne savent pas dessiner, l'apprennent. Le style est la clef de l'avenir. Sans le style et sans le dessin, vous pourrez avoir le succès du moment, l'applaudissement, le bruit, la fanfare, les couronnes, l'acclamation enivrée des multitudes; vous n'aurez pas le vrai triomphe, la vraie gloire, la vraie conquête, le vrai laurier. Comme dit Cicéron, *insignia victoriæ, non victoriam.*

Sévérité donc et grandeur dans la forme; et, pour que l'œuvre soit complète, grandeur et sévérité dans le fond. Telle est la loi actuelle de l'art; sinon il aura peut-être le présent, mais il n'aura pas l'avenir.

Dans le drame surtout, le fond importe, non moins certes que la forme. Et ici, s'il nous était permis de nous citer nous-même, nous transcririons ce que nous disions il y a un an dans la préface d'une pièce récemment jouée [1] : «L'auteur de ce drame sait combien c'est une grande et sérieuse chose que le théâtre; il sait que le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une

[1] *Lucrèce Borgia.* (*Note de l'Éditeur.*)

mission nationale, une mission sociale, une mission humaine. Quand il voit chaque soir ce peuple si intelligent et si avancé, qui a fait de Paris la cité centrale du progrès, s'entasser en foule devant un rideau que sa pensée, à lui chétif poëte, va soulever le moment d'après, il sent combien il est peu de chose, lui, devant tant d'attente et de curiosité; il sent que si son talent n'est rien, il faut que sa probité soit tout; il s'interroge avec sévérité et recueillement sur la portée philosophique de son œuvre; car il se sait responsable, et il ne veut pas que cette foule puisse lui demander compte un jour de ce qu'il lui aura enseigné. Le poëte aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. Aussi espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène (du moins tant que dureront les temps sérieux où nous sommes) que des choses pleines de leçons et de conseils. Il fera toujours apparaître volontiers le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque. Il laissera quelquefois le carnaval débraillé chanter à tue-tête sur l'avant-scène; mais il lui criera du fond du théâtre : *Memento quia pulvis es!* Il sait bien que l'art seul, l'art pur, l'art proprement dit, n'exige pas tout cela du poëte; mais il pense qu'au théâtre surtout, il ne suffit pas de remplir seulement les conditions de l'art. »

Le théâtre, nous le répétons, est une chose qui enseigne et qui civilise. Dans nos temps de doute et de curiosité, le théâtre est devenu, pour les multitudes, ce qu'était l'église au moyen-âge, le lieu attrayant et central. Tant que ceci durera, la fonction du poëte dramatique sera plus qu'une magistrature et presque un sacerdoce. Il pourra faillir comme homme; comme poëte, il devra être pur, digne et sérieux.

Désormais, à notre avis, au point de maturité où cette époque est venue, l'art, quoi qu'il fasse, dans ses fantaisies les plus flottantes et les plus échevelées, dans ses calques les plus sévères de la nature, dans ses créations les plus échafaudées sur des rêves hors du possible et du réel, dans ses plus délicates explorations de la métaphysique du cœur, dans ses plus larges peintures de la passion, de la passion chaude, vivante et irréfléchie; l'art, et en particulier le drame, qui est aujourd'hui son expression la plus puissante et la plus saisissable à tous, doit avoir sans cesse présente, comme un témoin austère de ses travaux, la pensée du temps où nous vivons, la responsabilité qu'il encourt, la règle que la foule demande et attend de partout, la pente des idées et des évènements sur laquelle notre époque est lancée, la perturbation fatale qu'un pouvoir spirituel mal dirigé pourrait causer au milieu de cet ensemble de forces qui élaborent en commun, les unes au grand jour, les autres dans l'ombre, notre civilisation future. L'art d'à présent ne doit plus chercher seulement le beau, mais encore le bien.

Ce n'est pas d'ailleurs que nous soyons le moins du monde partisan de l'*utilité directe* de l'art, théorie puérile émise dans ces derniers temps par des sectes philosophiques qui n'avaient pas étudié le fond de la question. Le drame, œuvre d'avenir et de durée, ne peut que tout perdre à se faire le prédicateur immédiat des trois ou quatre vérités d'occasion que la polémique des partis met à la mode tous les cinq ans. Les partis ont besoin d'enlever une position politique. Ils prennent les deux ou trois idées qui leur sont nécessaires pour cela, et avec ces idées ils creusent le sol nuit et jour autour du pouvoir. C'est un siège en règle. La tranchée, les épaulements, la sape et la mine. Un beau jour les partis donnent l'assaut comme en juillet 1789, ou le pouvoir fait une sortie comme en juillet 1830, et la position est prise. Une fois la forteresse enlevée, les travaux du siège sont abandonnés, bien entendu; rien ne paraît plus inutile, plus déraisonnable et plus absurde que les travaux d'un siège quand la ville est prise; on comble les tranchées, la charrue passe sur les sapes, et les fameuses vérités politiques qui avaient servi à bouleverser toute cette plaine, vieux outils, sont jetées là et oubliées à terre jusqu'à ce qu'un historien chercheur ait la bonté de les ramasser et de les classer dans sa collection des erreurs et des illusions de l'humanité. Si quelque œuvre d'art a eu le malheur de faire cause commune avec les *vérités politiques,* et de se mêler à elles dans le combat, tant pis pour l'œuvre d'art; après la victoire elle sera hors de service, rejetée comme le reste, et ira se rouiller dans le tas. Disons-le donc bien haut, toutes les larges et éternelles vérités qui constituent chez tous les peuples et dans tous les temps le fond même des sentiments humains, voilà la matière première de l'art, de l'art immortel et divin; mais il n'y a pas de matériaux pour lui dans ces constructions expédientes que la stratégie des partis multiplie, selon ses besoins, sur le terrain de la petite guerre politique. Les idées, utiles ou vraies un jour ou deux, avec lesquelles les partis enlèvent une position, ne constituent pas plus un système coordonné de vérités sociales ou philosophiques, que les zigzags et les parallèles qui ont servi à forcer une citadelle ne sont des rues et des chemins.

Le produit le plus notable de l'*art utile,* de l'art enrôlé, discipliné et assaillant, de l'art prenant fait et cause dans le détail des querelles politiques, c'est le drame-pamphlet du dix-huitième siècle, la *tragédie philosophique,* poëme bizarre où la tirade obstrue le dialogue, où la maxime remplace la pensée; œuvre de dérision et de colère qui s'évertue étourdiment à battre en brèche une société dont les ruines l'enterreront. Certes, bien de l'esprit, bien du talent, bien du génie a été dépensé dans ces drames faits exprès qui ont démoli la Bastille; mais la postérité ne s'en inquiétera pas. C'est une pauvre besogne à ses yeux que d'avoir mis en tragédies la préface de l'*Encyclopedie.* La postérité s'occupera moins encore de la tragédie politique de la restauration,

qu'a engendrée la tragédie philosophique du dix-huitième siècle, comme la maxime a engendré l'allusion. Tout cela a été fort applaudi de son temps, et est fort oublié du nôtre. Il faut, après tout, que l'art soit son propre but à lui-même, et qu'il enseigne, qu'il moralise, qu'il civilise, et qu'il édifie chemin faisant, mais sans se détourner, et tout en allant devant lui. Plus il sera impartial et calme, plus il dédaignera le passager des questions politiques quotidiennes, plus il s'adaptera grandement à l'homme de tous les temps et de tous les lieux; plus il aura la forme de l'avenir. Ce n'est pas en se passionnant petitement pour ou contre tel pouvoir ou tel parti qui a deux jours à vivre, que le créateur dramatique agira puissamment sur son siècle et sur ses contemporains. C'est par des peintures vraies de la nature éternelle que chacun porte en soi; c'est en nous prenant, vous, moi, nous, eux tous, par nos irrésistibles sentiments de père, de fils, de mère, de frère et de sœur, d'ami et d'ennemi, d'amant et de maîtresse, d'homme et de femme; c'est en mêlant la loi de la providence au jeu de nos passions; c'est en nous montrant d'où viennent le bien et le mal moral, et où ils mènent; c'est en nous faisant rire et pleurer sur des choses qui nous ressemblent, quoique souvent plus grandes, plus choisies et plus idéales que nous; c'est en sondant avec le *speculum* du génie notre conscience, nos opinions, nos illusions, nos préjugés; c'est en remuant tout ce qui est dans l'ombre au fond de nos entrailles; en un mot, c'est en jetant, tantôt par des rayons, tantôt par des éclairs, de larges jours sur le cœur humain, ce chaos d'où le *fiat lux* du poëte tire un monde! — C'est ainsi, et pas autrement. — Et, nous le répétons, plus le créateur dramatique sera profond, désintéressé, général et universel dans son œuvre, mieux il accomplira sa mission et près des contemporains et près de la postérité. Plus le point de vue du poëte ira s'élargissant, plus le poëte sera grand et vraiment utile à l'humanité. Nous comprenons l'enseignement du poëte dramatique plutôt comme Molière que comme Voltaire, plutôt comme Shakespeare que comme Molière. Nous préférons Tartuffe à Mahomet; nous préférons Iago à Tartuffe. À mesure que vous passez d'un de ces trois poëtes à l'autre, voyez comme l'horizon s'agrandit. Voltaire parle à un parti, Molière parle à la société, Shakespeare parle à l'homme.

Poëtes dramatiques, c'est un homme bien convaincu qui vous conseille ici, que ceux d'entre vous qui sentent en eux quelque chose de puissant, de généreux et de fort se mettent au-dessus des haines de parti, au-dessus même de leurs propres petites haines personnelles, s'ils en ont. Ne soyez ni de l'opposition ni du pouvoir, soyez de la société, comme Molière, et de l'humanité, comme Shakespeare. Ne prenez part aux révolutions matérielles que par les révolutions intellectuelles. N'ameutez pas des passions d'un jour autour de votre œuvre immortelle. Puisez profondément vos tragédies dans l'histoire,

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans l'invention, dans le passé, dans le présent, dans votre cœur, dans le cœur des autres, et laissez à de moins dignes le drame de libelle, de personnalité et de scandale, comme vous laissez aux fabricants de littérature le drame de pacotille, le drame-marchandise, le drame prétexte à décorations. Que votre œuvre soit haute et grande, et vivante, et féconde, et aille toujours au fond des âmes. La belle gloire de courtiser des opinions qui se laissent faire, bien entendu, et qui vous donnent un applaudissement pour une caresse! Inspirez-vous donc plutôt, si vous voulez la vraie renommée et la vraie puissance, des passions purement humaines, qui sont éternelles, que des passions politiques, qui sont passagères. Soyez plus fiers d'un vers proverbe que d'un vers cocarde.

Attirer la foule à un drame comme l'oiseau à un miroir; passionner la multitude autour de la glorieuse fantaisie du poëte, et faire oublier au peuple le gouvernement qu'il a pour l'instant, faire pleurer les femmes sur une femme, les mères sur une mère, les hommes sur un homme; montrer, quand l'occasion s'en présente, le beau moral sous la difformité physique; pénétrer sous toutes les surfaces pour extraire l'essence de tout; donner aux grands le respect des petits et aux petits la mesure des grands; enseigner qu'il y a souvent un peu de mal dans les meilleurs et presque toujours un peu de bien dans les pires, et, par là, inspirer aux mauvais l'espérance et l'indulgence aux bons; tout ramener, dans les évènements de la vie possible, à ces grandes lignes providentielles ou fatales entre lesquelles se meut la liberté humaine; profiter de l'attention des masses pour leur enseigner à leur insu, à travers le plaisir que vous leur donnez, les sept ou huit grandes vérités sociales, morales ou philosophiques, sans lesquelles elles n'auraient pas l'intelligence de leur temps : voilà, à notre avis, pour le poëte, la vraie utilité, la vraie influence, la vraie collaboration dans l'œuvre civilisatrice. C'est par cette voie magnifique et large, et non par la tracasserie politique, qu'un art devient un pouvoir.

Afin d'atteindre à ce but, il importe que le théâtre conserve des proportions grandes et pures. Il ne faut pas que le drame du siècle de Napoléon ait une configuration moins auguste que la tragédie de Louis XIV. Son influence sur les masses d'ailleurs sera toujours en raison directe de sa propre élévation et de sa propre dignité. Plus le drame sera placé haut, plus il sera vu de loin. C'est pourquoi, disons-le ici en passant, il est à souhaiter que les hommes de talent n'oublient pas l'excellence du grandiose et de l'idéal dans tout art qui s'adresse aux masses. Les masses ont l'instinct de l'idéal. Sans doute c'est un des principaux besoins du poëte contemporain de peindre la société contemporaine, et ce besoin a déjà produit de notables ouvrages; mais il faut se garder de faire prévaloir sur le haut drame universel la prosaïque tragédie de boutique et de salon, pédestre, laide, maniérée, épileptique, sentimentale et pleureuse. Le

bourgeois n'est pas le populaire. Ne dégringolons pas de Shakespeare à Kotzebue.

L'art est grand. Quel que soit le sujet qu'il traite, qu'il s'adresse au passé ou au contemporain, lors même qu'il mêle le rire et l'ironie au groupe sévère des vices, des vertus, des crimes et des passions, l'art doit être grave, candide, moral et religieux. Au théâtre surtout, il n'y a que deux choses auxquelles l'art puisse dignement aboutir. Dieu et le peuple. Dieu d'où tout vient, le peuple où tout va; Dieu qui est le principe, le peuple qui est la fin. Dieu manifesté au peuple, la providence expliquée à l'homme, voilà le fond un et simple de toute tragédie, depuis *Œdipe roi* jusqu'à *Macbeth.* La providence est le centre des drames comme des choses. Dieu est le grand milieu. *Deus centrum et locus rerum,* dit Filesac.

En se conformant aux diverses lois que nous venons d'énumérer, avec le regret de ne pouvoir, faute de temps, développer davantage nos idées, on comprendra que la mission du théâtre peut être grande dans l'époque où nous vivons. C'est une belle tâche de ramener toute une société des passions artificielles aux passions naturelles. Le drame, tel que nous le concevons, tel que les générations nouvelles nous le donneront, suivra une série de progrès et d'avenir si irrésistible qu'il prendra peu de souci des chutes et des succès, accidents momentanés qui n'importent qu'au bonheur temporel du poëte et qui ne décident jamais le fond des questions. Loin de là, il grandira souvent plus par un revers que par une victoire. Le drame que veut notre temps sera bien placé vis-à-vis du peuple, bien placé vis-à-vis du pouvoir. Il ne se laissera ôter sa liberté ni par la foule que la mode entraîne quelquefois, ni par les gouvernements qu'un égoïsme mesquin conseille trop souvent. Sûr de sa conscience, fort de sa dignité, il saura dans l'occasion dire son fait au pouvoir, si le pouvoir était assez gauche et assez maladroit pour se laisser reprendre en flagrant délit de censure comme cela lui est arrivé il y a dix-huit mois, à l'époque de la chute d'une pièce intitulée *le Roi s'amuse.*

Ainsi, pour résumer ce que nous avons dit, grandeur et sévérité dans l'intention, grandeur et sévérité dans l'exécution, voilà les conditions selon lesquelles doit se développer, s'il veut vivre et régner, le drame contemporain. Moral par le fond. Littéraire par la forme. Populaire par la forme et par le fond.

Et puisqu'il résulte de tout ce que nous venons d'écrire que l'art et le théâtre doivent être populaires, qu'on nous permette, pour terminer, d'expliquer en deux mots notre pensée, tout en déclarant que par cette explication nous ne prétendons infirmer ni restreindre rien de ce que nous avons dit plus haut. Sans doute la popularité est le complément magnifique des conditions d'un art bien rempli; mais, en ceci comme en tout, qui n'a que la popularité

n'a rien. Et puis, entre popularité et popularité il faut distinguer. Il y a une popularité misérable qui n'est dévolue qu'au banal, au trivial, au commun. Rien de plus populaire en ce sens que la chanson *Au clair de la lune* et *Ah! qu'on est fier d'être français!* Cette popularité n'est que de la vulgarité. L'art la dédaigne. L'art ne recherche l'influence populaire sur les contemporains qu'autant qu'il peut l'obtenir en restant dans ses conditions d'art. Et si par hasard cette influence lui est refusée, ce qui est rare en tout temps et en particulier impossible dans le nôtre, il y a pour lui une autre popularité qui se forme du suffrage successif du petit nombre d'hommes d'élite de chaque génération; à force de siècles, cela fait une foule aussi; c'est là, il faut bien le dire, le vrai peuple du génie. En fait de masses, le génie s'adresse encore plus aux siècles qu'aux multitudes, aux agglomérations d'années qu'aux agglomérations d'hommes. Cette lente consécration des temps fait ces grands noms, souvent moqués des contemporains, cela est vrai, mais que la foule, un jour venu, accepte, subit et ne discute plus. Peu d'hommes dans chaque génération lisent avec intelligence Homère, Dante, Shakespeare; tous s'inclinent devant ces colosses. Les grands hommes sont de hautes montagnes dont la cime reste inhabitée, mais domine toujours l'horizon. Villes, collines, plaines, charrues, cabanes, sont au bas. Depuis cinquante ans, douze hommes seulement ont gravi au haut du mont Blanc. Combien peu d'esprits sont montés sur le sommet de Dante et de Shakespeare! Combien peu de regards ont pu contempler l'immense mappemonde qui se découvre de ces hauteurs! Qu'importe! tous les yeux n'en sont pas moins éternellement fixés à ces points culminants du monde intellectuel, montagnes dont la cime est si haute que le dernier rayon des siècles depuis longtemps couchés derrière l'horizon y resplendit encore!

JOURNAL DES IDÉES
DES OPINIONS ET DES LECTURES
D'UN JEUNE JACOBITE DE 1819.

HISTOIRE.

Chez les anciens, l'occupation d'écrire l'histoire était le délassement des grands hommes historiques; c'était Xénophon, chef des Dix Mille; c'était Tacite, prince du Sénat. Chez les modernes, comme les grands hommes historiques ne savaient pas lire, il fallut que l'histoire se laissât écrire par des lettrés et des savants, gens qui n'étaient savants et lettrés que parce qu'ils étaient restés toute leur vie étrangers aux intérêts de ce bas monde, c'est-à-dire, à l'histoire.

De là, dans l'histoire, telle que les modernes l'ont écrite, quelque chose de petit et de peu intelligent.

Il est à remarquer que les premiers historiens anciens écrivirent d'après des traditions, et les premiers historiens modernes d'après des chroniques.

Les anciens, écrivant d'après des traditions, suivirent cette grande idée morale qu'il ne suffisait pas qu'un homme eût vécu ou même qu'un siècle eût existé pour qu'il fût de l'histoire, mais qu'il fallait encore qu'il eût légué de grands exemples à la mémoire des hommes. Voilà pourquoi l'histoire ancienne ne languit jamais. Elle est ce qu'elle doit être, le tableau raisonné des grands hommes et des grandes choses, et non pas, comme on l'a voulu faire de notre temps, le registre de vie de quelques hommes, ou le procès-verbal de quelques siècles.

Les historiens modernes, écrivant d'après des chroniques, ne virent dans les livres que ce qui y était : des faits contradictoires à rétablir et des dates à concilier. Ils écrivirent en savants, s'occupant beaucoup des faits et rarement des

conséquences, ne s'étendant pas sur les évènements d'après l'intérêt moral qu'ils étaient susceptibles de présenter, mais d'après l'intérêt de curiosité qui leur restait encore, eu égard aux évènements de leur siècle. Voilà pourquoi la plupart de nos histoires commencent par des abrégés chronologiques et se terminent par des gazettes.

On a calculé qu'il faudrait huit cents ans à un homme qui lirait quatorze heures par jour pour lire seulement les ouvrages écrits sur l'histoire qui se trouvent à la Bibliothèque royale; et parmi ces ouvrages il faut en compter plus de vingt mille, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, depuis MM. Royou, Fantin-Désodoards et Anquetil, qui ont donné des histoires complètes, jusqu'à ces braves chroniqueurs, Froissart, Comines et Jean de Troyes, par lesquels nous savons que *ung tel jour le roi estoit malade,* et que *ung tel autre jour ung homme se noya dans la Seine.*

Parmi ces ouvrages, il en est quatre généralement connus sous le nom des quatre grandes histoires de France; celle de Dupleix, qu'on ne lit plus; celle de Mézeray, qu'on lira toujours, non parce qu'il est aussi exact et aussi vrai que Boileau l'a dit pour la rime, mais parce qu'il est original et satirique, ce qui vaut encore mieux pour des lecteurs français; celle du P. Daniel, jésuite, fameux par ses descriptions de batailles, qui a fait en vingt ans une histoire où il n'y a d'autre mérite que l'érudition, et dans laquelle le comte de Boulainvilliers ne trouvait guère que dix mille erreurs; et enfin, celle de Vély, continuée par Villaret et par Garnier.

«Il y a des morceaux bien faits dans Vély, dit Voltaire dont les jugements sont précieux; on lui doit des éloges et de la reconnaissance; mais il faudrait avoir le style de son sujet, et pour faire une bonne histoire de France il ne suffit pas d'avoir du discernement et du goût.»

Villaret, qui avait été comédien, écrit d'un style prétentieux et ampoulé; il fatigue par une affectation continuelle de sensibilité et d'énergie; il est souvent inexact et rarement impartial. Garnier, plus raisonnable, plus instruit, n'est guère meilleur écrivain; sa manière est terne, son style est lâche et prolixe. Il n'y a entre Garnier et Villaret que la différence du médiocre au pire, et si la première condition de vie pour un ouvrage doit être de se faire lire, le travail de ces deux auteurs peut être à juste titre regardé comme non avenu.

Au reste, écrire l'histoire d'une seule nation, c'est œuvre incomplète, sans tenants et sans aboutissants, et par conséquent manquée et difforme. Il ne peut y avoir de bonnes histoires locales que dans les compartiments bien proportionnés d'une histoire générale. Il n'y a que deux tâches dignes d'un historien dans ce monde, la chronique, le journal, ou l'histoire universelle. Tacite ou Bossuet.

Sous un point de vue restreint, Comines a écrit une assez bonne histoire de France en six lignes : « Dieu n'a créé aucune chose en ce monde, ny hommes, ny bestes, à qui il n'ait fait quelque chose son contraire, pour la tenir en crainte et en humilité. C'est pourquoi il a fait France et Angleterre voisines. »

La France, l'Angleterre et la Russie sont de nos jours les trois géants de l'Europe. Depuis nos récentes commotions politiques, ces colosses ont chacun une attitude particulière ; l'Angleterre se soutient, la France se relève, la Russie se lève. Ce dernier empire, jeune encore au milieu du vieux continent, grandit depuis un siècle avec une rapidité singulière. Son avenir est d'un poids immense dans nos destinées. Il n'est pas impossible que sa *barbarie* vienne un jour retremper notre civilisation, et le sol russe semble tenir en réserve des populations sauvages pour nos régions policées.

Cet avenir de la Russie, si important aujourd'hui pour l'Europe, donne une haute importance à son passé. Pour bien deviner ce que sera ce peuple, on doit étudier soigneusement ce qu'il a été. Mais rien de plus difficile qu'une pareille étude. Il faut marcher comme perdu au milieu d'un chaos de traditions confuses, de récits incomplets, de contes, de contradictions, de chroniques tronquées. Le passé de cette nation est aussi ténébreux que son ciel, et il y a des déserts dans ses annales comme dans son territoire.

Ce n'est donc pas une chose aisée à faire qu'une bonne histoire de Russie. Ce n'est pas une médiocre entreprise que de traverser cette nuit des temps, pour aller, parmi tant de faits et de récits qui se croisent et se heurtent, à la découverte de la vérité. Il faut que l'écrivain saisisse hardiment le fil de ce dédale ; qu'il en débrouille les ténèbres ; que son érudition laborieuse jette de vives lumières sur toutes les sommités de cette histoire. Sa critique consciencieuse et savante aura soin de rétablir les causes en combinant les résultats. Son style fixera les physionomies, encore indécises, des personnages et des époques. Certes, ce n'est point une tâche facile de remettre à flot et de faire repasser sous nos yeux tous ces évènements depuis si longtemps disparus du cours des siècles.

L'historien devra, ce nous semble, pour être complet, donner un peu plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici à l'époque qui précède l'invasion des tartares, et consacrer tout un volume peut-être à l'histoire de ces tribus vagabondes qui reconnaissent la souveraineté de la Russie. Ce travail jetterait sans doute un grand jour sur l'ancienne civilisation qui a probablement existé dans le nord, et l'historien pourrait s'y aider des savantes recherches de M. Klaproth.

Lévesque a déjà raconté, il est vrai, en deux volumes ajoutés à son long ouvrage, l'histoire de ces peuplades tributaires; mais cette matière attend encore un véritable historien. Il faudrait aussi traiter avec plus de développement que Lévesque, et surtout avec plus de sincérité, certaines époques d'un grand intérêt, comme le règne fameux de Catherine. L'historien digne de ce nom flétrirait avec le fer chaud de Tacite et la verge de Juvénal cette courtisane couronnée, à laquelle les altiers sophistes du dernier siècle avaient voué un culte qu'ils refusaient à leur Dieu et à leur roi; cette reine régicide, qui avait choisi pour ses tableaux de boudoir un massacre[1] et un incendie[2].

Sans nul doute, une bonne *Histoire de Russie* éveillerait vivement l'attention. Les destins futurs de la Russie sont aujourd'hui le champ ouvert à toutes les méditations. Ces terres du septentrion ont déjà plusieurs fois jeté le torrent de leurs peuples à travers l'Europe. Les Français de ce temps ont vu, entre autres merveilles, paître dans les gazons des Tuileries des chevaux qui avaient coutume de brouter l'herbe au pied de la Grande Muraille de la Chine; et des vicissitudes inouïes dans le cours des choses ont réduit de nos jours les nations méridionales à adresser à un autre Alexandre le vœu de Diogène : *Retire-toi de notre soleil.*

Il y aurait un livre curieux à faire sur la condition des juifs au moyen âge. Ils étaient bien haïs, mais ils étaient bien odieux; ils étaient bien méprisés, mais ils étaient bien vils. Le peuple déicide était aussi un peuple voleur. Malgré les avis du rabbin Beccaï[3], ils ne se faisaient aucun scrupule de piller les *nazaréens,* ainsi qu'ils nommaient les chrétiens; aussi étaient-ils souvent les victimes de leur propre cupidité. Dans la première expédition de Pierre l'Hermite, des croisés, emportés par le zèle, firent le vœu d'égorger tous les juifs qui se trouveraient sur leur route, et ils le remplirent. Cette exécution était une représaille sanglante des bibliques massacres commis par les juifs. Suarez observe seulement que *les hébreux avaient souvent*

[1] Le massacre des Polonais dans le faubourg de Praga.

[2] L'incendie de la flotte ottomane dans la baie de Tchesmé.

Ces deux peintures étaient les seules qui décorassent le boudoir de Catherine.

[3] Ce sage docteur voulait empêcher les juifs d'être subjugués par les chrétiens. Voici ses paroles, qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver : «Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de peur que le créancier ne soit corrompu par le débiteur; mais un juif peut emprunter d'un chrétien sans crainte d'être séduit par lui, car le débiteur évite toujours son créancier.» Juif complet, qui met l'expérience de l'usurier au service de la doctrine du rabbin. (*Notes de l'édition originale.*)

égorgé leurs voisins par une piété bien entendue, et que les croisés massacraient les hébreux par UNE PIÉTÉ MAL ENTENDUE.

Voilà un échantillon de haine; voici un échantillon de mépris.

En 1262, une mémorable conférence eut lieu devant le roi et la reine d'Aragon, entre le savant rabbin Zéchiel et le frère Paul Ciriaque, dominicain très érudit. Quand le docteur juif eut cité le Toldos Jeschut, le Targum, les archives du Sanhédrin, le Nissachon Vetus, le Talmud, etc., la reine finit la dispute en lui demandant *pourquoi les juifs puaient.* Il est vrai que cette haine et ce mépris s'affaiblirent avec le temps. En 1687, on imprima les controverses de l'israélite Orobio et de l'arménien Philippe Limborch, dans lesquelles le rabbin présente des objections au très illustre et très savant chrétien, et où le chrétien réfute les assertions du très savant et très illustre juif. On vit dans le même dix-septième siècle le professeur Rittangel, de Kœnigsberg, et Antoine, ministre chrétien à Genève, embrasser la loi mosaïque; ce qui prouve que la prévention contre les juifs n'était plus aussi forte à cette époque.

Aujourd'hui, il y a fort peu de juifs qui soient juifs, fort peu de chrétiens qui soient chrétiens. On ne méprise plus, on ne hait plus, parce qu'on ne croit plus. Immense malheur! Jérusalem et Salomon, choses mortes, Rome et Grégoire VII, choses mortes. Il y a Paris et Voltaire.

L'homme masqué, qui se fit si longtemps passer pour dieu dans la province de Khorassan, avait d'abord été greffier de la chancellerie d'Abou Moslem, gouverneur de Khorassan, sous le khalife Almanzor. D'après l'auteur du *Lobbtarikh,* il se nommait Hakem Ben Haschem. Sous le règne du khalife Mahadi, troisième abasside, vers l'an 160 de l'hégire, il se fit soldat, puis devint capitaine et chef de secte. La cicatrice d'un fer de flèche ayant rendu son visage hideux, il prit un voile et fut surnommé *Burcâi,* — voilé —. Ses adorateurs étaient convaincus que ce voile ne servait qu'à leur cacher la splendeur foudroyante de son visage. Khondemir, qui s'accorde avec Ben Schahnah pour le nommer Hakem Ben Atha, lui donne le titre de Mokannâ, *masqué* en arabe, et prétend qu'il portait un masque d'or. Observons, en passant, qu'un poëte irlandais contemporain a changé le masque d'or en un voile d'argent. Abou Giafar al Thabari donne un exposé de sa doctrine. Cependant, la rébellion de cet imposteur devenant de plus en plus inquiétante, Mahadi envoya à sa rencontre l'émir Abusâid qui défit le Prophète-Voilé, le chassa de Mérou et le força à se renfermer dans Nekhscheb, où il était né et où il devait mourir. L'imposteur, assiégé, ranima le courage de

son armée fanatique par des miracles qui semblent encore incroyables. Il faisait sortir, toutes les nuits, du fond d'un puits, un globe lumineux qui, suivant Khondemir, jetait sa clarté à plusieurs milles à la ronde; ce qui le fit surnommer Sazendèh Mah, *le faiseur de lunes.* Enfin, réduit au désespoir, il empoisonna le reste de ses séides dans un banquet, et, afin qu'on le crût remonté au ciel, il s'engloutit lui-même dans une cuve remplie de matières corrosives. Ben Schahnah assure que ses cheveux surnagèrent et ne furent pas consumés. Il ajoute qu'une de ses concubines, qui s'était cachée pour se dérober au poison, survécut à cette destruction générale, et ouvrit les portes de Nekhscheb à Abusâid. Le Prophète-Masqué, que d'ignorants chroniqueurs ont confondu avec le Vieux de la Montagne, avait choisi pour ses drapeaux la couleur blanche, en haine des abassides dont l'étendard était noir. Sa secte subsista longtemps après lui, et, par un capricieux hasard, il y eut parmi les turcomans une distinction de Blancs et de Noirs à la même époque où les Bianchi et les Neri divisaient l'Italie en deux grandes factions.

Voltaire, comme historien, est souvent admirable; il laisse crier les faits. L'histoire n'est pour lui qu'une longue galerie de médailles à double empreinte. Il la réduit presque toujours à cette phrase de son *Essai sur les mœurs* : «Il y eut des choses horribles, il y en eut de ridicules.» En effet, toute l'histoire des hommes tient là. Puis il ajoute : «L'échanson Montecuculli fut écartelé; voilà l'horrible. Charles-Quint fut déclaré rebelle par le parlement de Paris; voilà le ridicule.» Cependant, s'il eût écrit soixante ans plus tard, ces deux expressions ne lui auraient plus suffi. Lorsqu'il aurait eu dit : «Le roi de France et trois cent mille citoyens furent égorgés, fusillés, noyés... La Convention nationale décréta Pitt et Cobourg ennemis du genre humain.» Quels mots aurait-il mis au-dessous de pareilles choses?

Un spectacle curieux, ce serait celui-ci : Voltaire jugeant Marat, la cause jugeant l'effet.

Il y aurait pourtant quelque injustice à ne trouver dans les annales du monde qu'horreur et rire. Démocrite et Héraclite étaient deux fous, et leurs deux folies réunies dans le même homme n'en feraient point un sage. Voltaire mérite donc un reproche grave; ce beau génie écrivit l'histoire des hommes pour lancer un long sarcasme contre l'humanité. Peut-être n'eût-il point eu ce tort s'il se fût borné à la France. Le sentiment national eût émoussé la pointe amère de son esprit. Pourquoi ne pas se faire cette illusion? Il est à remarquer que Hume, Tite-Live, et en général les narrateurs nationaux[1], sont les plus bénins des historiens. Cette bienveillance, quoique par-

fois mal fondée, attache à la lecture de leurs ouvrages. Pour moi, bien que l'historien cosmopolite soit plus grand et plus à mon gré, je ne hais pas l'historien patriote. Le premier est plus selon l'humanité, le second est plus selon la cité. Le conteur domestique d'une nation me charme souvent, même dans sa partialité étroite, et je trouve quelque chose de fier qui me plaît dans ce mot d'un arabe à Hagyage : Je ne sais que des histoires de mon pays.

Voltaire a toujours l'ironie à sa gauche et sous sa main, comme les marquis de son temps ont toujours l'épée au côté. C'est fin, brillant, luisant, poli, joli, c'est monté en or, c'est garni de diamants, mais cela tue.

Il est des convenances de langage qui ne sont révélées à l'écrivain que par l'esprit de nation. Le mot *barbares,* qui sied à un romain parlant des gaulois, sonnerait mal dans la bouche d'un français. Un historien étranger ne trouverait jamais certaines expressions qui sentent l'homme du pays. Nous disons que Henri IV gouverna son peuple avec une bonté paternelle; une inscription chinoise, traduite par les jésuites, parle d'un empereur qui régna avec une bonté *maternelle*. Nuance toute chinoise et toute charmante.

À UN HISTORIEN.

Vos descriptions de batailles sont bien supérieures aux tableaux poudreux et confus, sans perspective, sans dessin et sans couleur, que nous a laissés Mézeray, et aux interminables bulletins du P. Daniel; toutefois, vous nous permettrez une observation dont nous croyons que vous pourrez profiter dans la suite de votre ouvrage.

Si vous vous êtes rapproché de la manière des anciens, vous ne vous êtes pas encore assez dégagé de la routine des historiens modernes; vous vous arrêtez trop aux détails, et vous ne vous attachez pas assez à peindre les masses. Que nous importe, en effet, que Brissac ait exécuté une charge contre d'Andelot, que Lanoue ait été renversé de cheval, et que Montpensier ait passé le ruisseau? La plupart de ces noms, qui apparaissent là pour la première fois dans le cours de l'ouvrage, jettent de la confusion dans un endroit où l'auteur ne saurait être trop clair, et lorsqu'il devrait entraîner l'esprit par une succession rapide de tableaux. Le lecteur s'arrête à chercher

à quel parti tels ou tels noms appartiennent, pour pouvoir suivre le fil de l'action. Ce n'est point ainsi qu'en usait Polybe, et après lui Tacite, les deux premiers peintres de batailles de l'antiquité. Ces grands historiens commencent par nous donner une idée exacte de la position des deux armées par quelque image sensible tirée de l'ordre physique; l'armée était rangée en demi-cercle, elle avait la forme d'un aigle aux ailes étendues; ensuite viennent les détails. Les espagnols formaient la première ligne, les africains la seconde, les numides étaient jetés aux deux ailes, les éléphants marchaient en tête, etc. Mais, nous vous le demandons à vous-même, si nous lisions dans Tacite : «Vibulenus exécute une charge contre Rusticus, Lentulus est renversé de cheval, Civilis passe le ruisseau», il serait très possible que ce petit bulletin eût paru très clair et très intéressant aux contemporains; mais nous doutons fort qu'il eût trouvé le même degré de faveur auprès de la postérité. Et c'est une erreur dans laquelle sont tombés la plupart des historiens modernes; l'habitude de lire des chroniques leur rend familiers les personnages inférieurs de l'histoire, qui ne doivent point y paraître; le désir de tout dire, lorsqu'ils ne devraient dire que ce qui est intéressant, les leur fait employer comme acteurs dans les occasions les plus importantes. De là vient qu'ils nous donnent des descriptions qu'ils comprennent fort bien, eux et les érudits, parce qu'ils connaissent les masques, mais dans lesquelles la plupart des lecteurs, qui ne sont pas obligés d'avoir lu les chroniques pour pouvoir lire l'histoire, ne voient guère autre chose que des noms et de l'ennui. En général, il ne faut dire à la postérité que ce qui peut l'intéresser. Et pour intéresser la postérité, il ne suffit pas d'avoir bien exécuté une charge ou d'avoir été renversé de cheval, il faut avoir combattu de la main et des dents comme Cynégire, être mort comme d'Assas, ou avoir embrassé les piques comme Vinkelried.

EXTRAIT DU *COURRIER FRANÇAIS*

DU JEUDI 14 SEPTEMBRE 1792 (IV DE LA LIBERTÉ).

N° 257.

«La municipalité d'Herespian, département de l'Hérault, a signifié à M. François, son pasteur, qu'elle entendait à l'avenir avoir un curé qui ne fût pas célibataire. Le curé François a répondu d'une manière qui a surpassé les espérances de ses paroissiens. Il entend, lui, avoir cinq enfants; le premier s'appellera *J.-J. Rousseau;* le second, *Mirabeau;* le troisième, *Pétion;* le

quatrième, *Brissot;* le cinquième, *Club-des-Jacobins*. Le bon curé léguera son patriotisme à ses enfants, et il les remettra aux soins de la patrie qui veille sur tous les citoyens vertueux.»

APRÈS UNE LECTURE DU *MONITEUR*.

Proëthès et Cyestris, vieux philosophes dont on ne parle plus, que je sache, soutinrent jadis contradictoirement une thèse à peu près oubliée de nos jours. Il s'agissait de savoir s'il était possible à l'homme de rire à gorge déployée et de pleurer à chaudes larmes tout à la fois. Cette querelle resta sans décision, et ne fit que rendre un peu plus irréconciliables les disciples d'Héraclite et les sectateurs de Démocrite. Depuis 1789, la question est résolue affirmativement; je connais un in-folio qui opère ce phénomène, et il est convenable que la solution d'une dispute philosophique se trouve dans un in-folio. Cet in-folio est le *Moniteur*. Vous qui voulez rire, ouvrez le *Moniteur;* vous qui voulez pleurer, ouvrez le *Moniteur;* vous qui voulez rire et pleurer tout ensemble, ouvrez encore le *Moniteur*.

Quelque bonne volonté que l'on apporte à juger l'époque de notre régénération, on ne peut s'empêcher de trouver singulière la façon dont cet âge de raison préparait notre âge de lumières. Les académies, collèges des lettres, étaient détruites; les universités, séminaires des sciences, étaient dissoutes; les inégalités de génie et de talent étaient punies de mort, comme les inégalités de rang et de fortune. Cependant il se trouvait encore, pour célébrer la ruine des arts, des orateurs éclos dans les tavernes, des poëtes vomis des échoppes. Sur nos théâtres, d'où étaient bannis les chefs-d'œuvre, on hurlait d'atroces rapsodies de circonstance, ou de dégoûtants éloges des vertus dites civiques. Je viens de tomber, en ouvrant le *Moniteur* au hasard, sur les spectacles du 4 octobre 1793; cette affiche justifie du reste les réflexions qu'elle m'a suggérées :

— Théâtre de l'opéra-comique national. La première représentation de *la Fête civique*, comédie en cinq actes.

— Théâtre national. *La Journée de Marathon*, ou *le Triomphe de la Liberté*, pièce héroïque en quatre actes.

— Théâtre du vaudeville. *La Matinée et la Veillée villageoises; le Divorce; l'Union villageoise.*

— Théâtre du lycée des arts. *Le Retour de la flotte nationale.*

— Théâtre de la république. *Le Divorce tartare*, comédie en cinq actes.

— Théâtre français comique et lyrique. *Buzot, roi du Calvados.*

En ces dix lignes littéraires, la révolution est caractérisée. Des lois immorales dignement vantées dans d'immorales parades; des opéras-comiques sur les morts. Cependant je n'aurais point dû prostituer le noble nom de poëtes aux auteurs de ces farces lugubres; la guillotine, et non le théâtre, était alors pour les poëtes.

Après l'odieux vient le risible. Tournez la page. Vous êtes à une séance des jacobins. En voici le début : «La section de la Croix-Rouge, craignant que cette dénomination ne perpétue le poison du fanatisme, déclare au conseil qu'elle y substituera celle de la section du Bonnet-Rouge...» Je proteste que la citation est exacte.

Veut-on à la fois de l'atroce et du ridicule? Qu'on lise une lettre du représentant Dumont à la Convention, en date du 1er octobre 1793 : «Citoyens collègues, je vous marquais, il y a deux jours, la cruelle situation dans laquelle se trouvaient les sans-culottes de Boulogne, et la criminelle gestion des administrateurs et officiers municipaux. Je vous en dis autant de Montreuil, et j'ai usé en cette dernière ville de mon excellent remède — la guillotine. — Après avoir ainsi agi au gré de tous les patriotes, j'ai eu le doux avantage d'entendre, comme à Montreuil, les cris répétés de *vive la Montagne!* Quarante-quatre charrettes ont emmené devant moi les personnes...»

Le *Moniteur,* livre si fécond en méditations, est à peu près le seul avantage que nous avons retiré de trente ans de malheurs. Notre révolution de boue et de sang a laissé un monument unique et indélébile, un monument d'encre et de papier.

L'hermine de premier président du parlement de Paris fut plus d'une fois ensanglantée par des meurtres populaires ou juridiques; et l'histoire recueillera ce fait singulier, que le premier titulaire de cette charge, Simon de Bucy, pour qui elle fut instituée en 1440, et le dernier qui en fut revêtu, Bochard de Saron, furent tous deux victimes des troubles révolutionnaires. Fatalité digne de méditation!

Tout historien qui se laisse faire par l'histoire, et qui n'en domine pas l'ensemble, est infailliblement submergé sous les détails.

Sindbad le marin, ou je ne sais quel autre personnage des *Mille et une Nuits,* trouva un jour, au bord d'un torrent, un vieillard exténué qui ne pouvait

passer. Sindbad lui prêta le secours de ses épaules, et le bonhomme, s'y cramponnant alors avec une vigueur diabolique, devint tout à coup le plus impérieux des maîtres et le plus opiniâtre des écuyers. Voilà, à mon sens, le cas de tout homme aventureux qui s'avise de prendre le temps passé sur son dos pour lui faire traverser le Léthé, c'est-à-dire d'écrire l'histoire. Le quinteux vieillard lui trace, avec une capricieuse minutie, une route tortueuse et difficile; si l'esclave obéit à tous ses écarts, et n'a pas la force de se faire un chemin plus droit et plus court, il le noie malicieusement dans le fleuve.

FRAGMENTS DE CRITIQUE.

A PROPOS D'UN LIVRE POLITIQUE
ÉCRIT PAR UNE FEMME.

Décembre 1819.

I

Le Baile Molino demandant un jour au fameux Ahmed pacha pourquoi Mahomet défendait le vin à ses disciples : Pourquoi il nous le défend ? s'écria le vainqueur de Candie ; c'est pour que nous trouvions plus de plaisir à le boire. Et en effet, la défense assaisonne. C'est ce qui donne la pointe à la sauce, dit Montaigne ; et, depuis Martial, qui chantait à sa maîtresse : *Galla, nega, satiatur amor,* jusqu'à ce grand Caton, qui regretta sa femme quand elle ne fut plus à lui, il n'est aucun point sur lequel les hommes de tous les temps et de tous les lieux se soient montrés aussi souvent les vrais et dignes enfants de la bonne Ève.

Je ne voudrais donc pas qu'on défendît aux femmes d'écrire ; ce serait en effet le vrai moyen de leur faire prendre la plume à toutes. Bien au contraire, je voudrais qu'on le leur ordonnât expressément, comme à ces savants des universités d'Allemagne, qui remplissaient l'Europe de leurs doctes commentaires, et dont on n'entend plus parler depuis qu'il leur est enjoint de faire un livre au moins par an.

Et en effet, c'est une chose bien remarquable et bien peu remarquée, que la progression effrayante suivant laquelle l'esprit féminin s'est depuis quelque temps développé. Sous Louis XIV, on avait des amants, et l'on traduisait Homère ; sous Louis XV, on n'avait plus que des amis, et l'on commentait Newton ; sous Louis XVI, une femme s'est rencontrée qui corrigeait Montesquieu à un âge où l'on ne sait encore que faire des robes à une poupée. Je le demande, où en sommes-nous ? où allons-nous ? que nous annoncent ces prodiges ? quelles sont ces nouvelles révolutions qui se préparent ?

Il y a une idée qui me tourmente, une idée qui nous a souvent occupés, mes vieux amis et moi ; idée si simple, si naturelle, que si une chose m'étonne, c'est qu'on ne s'en soit pas encore avisé, dans un siècle où il

semble que l'on s'avise de tout et où les récureurs de peuples en sont aux expédients.

Je songeais, dis-je, en voyant cette émancipation graduelle du sexe féminin, à ce qu'il pourrait arriver s'il prenait tout à coup fantaisie à quelque forte tête de jeter dans la balance politique cette moitié du genre humain, qui jusqu'ici s'est contentée de régner au coin du feu et ailleurs. Et puis les femmes ne peuvent-elles pas se lasser de suivre sans cesse la destinée des hommes? Gouvernons-nous assez bien pour leur ôter l'espérance de gouverner mieux? Aiment-elles assez peu la domination pour que nous puissions raisonnablement espérer qu'elles n'en aient jamais l'envie? En vérité, plus je médite et plus je vois que nous sommes sur un abîme. Il est vrai que nous avons pour nous les canons et les bayonnettes, et que les femmes nous semblent sans grands moyens de révolte. Cela vous rassure, et moi, c'est ce qui m'épouvante.

On connaît cette inscription terrible placée par Fonseca sur la route de Torre del Greco : *Posteri, posteri, vestra res agitur!* Torre del Greco n'est plus; la pierre prophétique est encore debout.

C'est ainsi que je trace ces lignes, dans l'espoir qu'elles seront lues, sinon de mon siècle, du moins de la postérité. Il est bon que, lorsque les malheurs que je prévois seront arrivés, nos neveux sachent du moins que, dans cette Troie nouvelle, il existait une Cassandre, cachée dans un grenier, rue Mézières, n° 10. Et s'il fallait, après tout, que je dusse voir de mes yeux les hommes devenus esclaves et l'univers tombé en quenouille, je pourrais du moins me faire honneur de ma sagacité; et, qui sait? je ne serais peut-être pas le premier honnête homme qui se sera consolé d'un malheur public en songeant qu'il l'avait prédit.

II

La politique, disait Charles XII, c'est mon épée. C'est l'art de tromper, pensait Machiavel. Selon Mme de M..., ce serait le moyen de gouverner les hommes par la prudence et la vertu. La première définition est d'un fou, la seconde d'un méchant, celle de Mme de M... est la seule qui soit d'un honnête homme. C'est dommage qu'elle soit si vieille et que l'application en ait été si rare.

Après avoir établi cette définition, Mme de M... expose l'origine des sociétés. Jean-Jacques les fait commencer par un planteur de pieux, et Vitruve par un grand vent, probablement parce que le système de la famille était trop simple. Avec ce bon sens de la femme, supérieur au génie des philosophes, Mme de M... se contente d'en chercher le principe dans la nature de

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'homme, dans ses affections, dans sa faiblesse, dans ses besoins. Tout le passage dénote dans l'auteur beaucoup d'érudition et de sagacité. Il est curieux de voir une femme citer tour à tour Locke et Sénèque, *l'Esprit des lois* et le *Contrat social;* mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est l'accent de bonne foi et de raison auquel nous n'étions plus accoutumés, et qui contraste si étrangement avec le ton rogue et sauvage qu'ont adopté depuis quelque temps les précepteurs du genre humain.

L'auteur, suivant la marche des idées, s'occupe ensuite des chefs des sociétés. On a beaucoup écrit sur les devoirs des rois, beaucoup plus que sur les devoirs des peuples. Il en a été des portraits d'un bon souverain comme de ces pyramides placées sur le bord des routes du Mexique, où chaque voyageur se faisait un devoir d'apporter sa pierre. Il n'y a si mince grimaud qui n'ait voulu charbonner à son tour le maître des nations. On dirait que les philosophes eux-mêmes se sont étudiés à inventer de nouvelles vertus pour les imposer aux princes, probablement parce que les princes sont exposés à plus de faiblesses que les autres hommes, et comme si leur présenter un modèle inimitable, ce n'était pas par cela seul les dispenser d'y atteindre. M[me] de M... ne donne pas dans ce travers. Elle convient qu'un monarque peut être bon sans posséder pour cela des qualités surhumaines. Elle ne se sert point non plus de l'idéal d'une royauté parfaite pour décrier les royautés vivantes, et ensuite des royautés vivantes pour décrier la royauté en elle-même, grande pétition de principes sur laquelle a roulé toute la philosophie du dix-huitième siècle. L'auteur cite, comme renfermant toutes les obligations d'un souverain, l'instruction que Gustave-Adolphe reçut de son père. L'histoire fait mention de plusieurs instructions pareilles laissées par des rois à leurs successeurs; mais celle-ci a cela de remarquable qu'elle est peut-être la seule à laquelle le successeur se soit conformé. En voici quelques passages :

«Qu'il emploie toutes ses finesses et son industrie à n'être ni trompé ni trompeur.

«Qu'il sache que le sang de l'innocent répandu et le sang du méchant conservé crient également vengeance.

«Qu'il ne paraisse jamais inquiet ni chagrin, si ce n'est lorsqu'un de ses bons serviteurs sera mort ou tombé dans quelque faute.

«Enfin, qu'en toutes ses actions il se conduise de telle sorte qu'il soit avoué de Dieu.»

Charles IX, dans cette instruction, glisse légèrement sur le danger des flatteurs. Peut-être les rois en sentent-ils moins les inconvénients que leurs sujets. Peut-être aussi serait-ce pour Montesquieu une occasion de glisser sa théorie de climat, espèce de fausse clef qui lui sert à crocheter la serrure de tous les problèmes de l'histoire. C'est en se rapprochant du midi, dirait-il,

que les exemples du favoritisme deviennent plus fréquents; sous le ciel énervant de l'Asie et de l'Afrique, les princes règnent rarement par eux-mêmes; au contraire, chez les peuples du nord, le climat est tonique, nous voyons beaucoup plus de tyrans que de favoris. Mais peut-être l'observation tomberait-elle si nous étions mieux instruits dans leur histoire? Nous sommes si disposés à faire science de tout, même de notre ignorance!

Il y a, dans un de nos vieux manuscrits du quatorzième siècle, attribué à Philippe de Maizières, un passage qui peut servir de complément à l'instruction du monarque suédois. C'est ainsi que la reine Vérité parle à Charles VI dans *le songe du vieil pèlerin s'adressant au blanc faucon, à bec et piés dorés.*

«Guarde-toi, beau fils, de ces chevaliers qui ont coutume de bien plumer les rois par leurs soubtiles pratiques, qui s'en vont récitant souvent le proverbe du maréchal Bouciquault, disant : Il n'est peschier que en la mer, et ainsi n'est don que de roi; et te feront vaillant et large comme Alexandre, attrayant de toy tant d'eau à leur moulin qu'il suffiroit à trente-sept moulins qui les deux parts du jour sont oiseulx, etc.»

Je cite ce passage : 1° parce qu'il montre que dans ces temps gothiques on ne parlait pas aux rois avec autant de servilité qu'on voudrait bien nous le faire croire; 2° parce qu'il donne l'origine d'un proverbe, ce qui peut être utile aux antiquaires; 3° parce qu'il peut servir à résoudre une question d'hydraulique en prouvant que les moulins à eau existaient en 1389, ce qui est toujours bon à savoir pour ceux qui ne savent pas que les moulins à eau existent depuis un temps immémorial.

III

Après s'être occupée des sociétés en général, Mme de M... consacre un chapitre à la guerre, c'est-à-dire au rapport le plus ordinaire des sociétés humaines entre elles.

Ce chapitre devait présenter bien des difficultés à une femme. Mme de M..., comme dans le reste de son ouvrage, y fait preuve de connaissances peu communes; elle établit, avec beaucoup de bonheur, la distinction entre les guerres permises et les guerres injustes; elle range, avec raison, parmi ces dernières, toutes les entreprises de conquête.

«Il y a cette différence entre les conquérants et les voleurs de grand chemin, a dit un auteur remarquable que cite Mme de M..., que le conquérant est un voleur illustre, et l'autre un voleur obscur : l'un reçoit des lauriers et de l'encens pour le prix de ses violences, et l'autre la corde.» Il fallait être bien philosophe pour écrire ce passage de la même main qui signa la prise de possession de la Silésie.

Arrivée à ce fameux axiome que «l'argent c'est le nerf de la guerre», axiome que Mme de M... attribue à Quinte-Curce, mais qu'elle trouvera également dans Végèce, dans Montecuculli, dans Santa-Cruz, et dans tous les auteurs qui ont écrit sur la guerre, Mme de M... s'arrête. Ce n'est pas l'argent, dit-elle, c'est le fer. D'accord, ce n'est pas avec des écus que l'on se bat, c'est avec des soldats; toute la question se réduit à savoir s'il est plus facile d'avoir des soldats sans argent que d'en avoir avec de l'argent. Le premier moyen sera plus économique. Il ne paraît pas cependant qu'il fût du goût de Sully.

Je lisais dernièrement dans Grotius la définition de la guerre : « La guerre est l'état de ceux qui tâchent de vider leurs différends par la voie de la force.» Il est évident que cette définition est la même que celle du duel.

Mais, a-t-on dit aux duellistes, vous allez à la mort en riant, vous vous battez par partie de plaisir. Il en a été absolument de même de la guerre. Avant la révolution on ne s'égorgeait plus que le chapeau à la main. Le grand Condé fait donner l'assaut à Lérida avec trente-six violons en tête des colonnes; et dans les champs d'Ettingen et de Clostersevern, on vit les jeunes officiers marcher aux batteries comme à un bal, en bas de soie et en perruque poudrée à blanc.

Il prit un jour fantaisie à Rousseau, le don Quichotte du paradoxe, de soutenir une vérité. C'était pour lui chose nouvelle. Il s'y prit comme pour une mauvaise cause, il alla chercher des autorités comme les gens qui ne trouvent pas de bonnes raisons. C'est ainsi qu'à propos du duel il a cité les anciens. Il est probable que Rousseau n'avait pas lu Quinte-Curce. Il y aurait vu qu'il n'y avait guère de festin chez Alexandre où il n'y eût quelques combats singuliers entre les convives. Qu'était-ce d'ailleurs que le combat d'Étéocle et de Polynice? Et, dans l'*Iliade,* est-il probable que si Minerve n'était pas venue prendre Achille par les oreilles, Agamemnon aurait laissé son épée dans le fourreau?

Mais, ont dit les philosophes, les grecs! Ah! les grecs! Il est bien vrai que les grecs ne se battaient pas comme nos aïeux, avec juges et parrains, ainsi que nous le voyons dans La Colombière; mais voulez-vous savoir ce que faisaient sur ce point ces grecs dont on nous cite si souvent l'exemple? Les grecs faisaient mieux, ils assassinaient. Voyez, par exemple, Plutarque, dans la vie de Cléomène. On tuait son homme en trahison, cela ne tirait point à conséquence. Il lui tendit des embûches, disait tranquillement l'historien, à peu près comme nous dirions aujourd'hui : Il lui avait fait un serment.

De cela que veut-on conclure? Que je plaide pour le duel? Bien au contraire; c'est seulement une des mille et une inconséquences humaines que je m'amuse à relever : occupation philosophique. On s'étonne que nos lois ne défendent pas le duel; ce qui m'étonne, c'est qu'elles ne l'aient pas encore

autorisé. Pourquoi, en effet, nos sottises n'obtiendraient-elles pas, comme nos vices, droit de vivre en payant patente, et n'est-ce pas une injustice véritable que d'interdire aux duellistes ce qui est permis à tant d'honnêtes gens, d'échapper au code en se réfugiant dans le budget ?

IV

S'il n'y a point de sociétés sans guerre, il est difficile qu'il y ait des guerres sans armées. Ainsi Mme de M... est pleinement justifiée de se livrer dans le chapitre suivant aux détails d'un camp. Mme de M... est, je crois, le premier auteur de son sexe qui se soit occupé de cette matière après la chevalière d'Éon ; non que je veuille établir la comparaison entre Mme de M... et l'amazone du siècle dernier ; c'est purement un rapprochement bibliographique, et ma remarque subsiste.

Mme de M..., comme tous les auteurs militaires, se montre grand partisan de l'obéissance absolue ; c'est une question qui a été souvent agitée par les philosophes, mais qui est tous les jours parfaitement résolue à la plaine de Grenelle.

Il y a sur cette question une opinion de Hobbes que Mme de M... aurait pu citer, et qui ne laisse pas que d'être assez singulière : « Si notre maître, dit-il, nous ordonne une action coupable, nous devons l'exécuter, à moins que cette action ne puisse être réputée nôtre. » C'est-à-dire que Hobbes, pour règle des actions humaines, n'admettrait plus que l'égoïsme.

Mme de M... rapporte, d'après Folard, quelques-unes des qualités que doit posséder un vrai capitaine. Quant à moi, je me défie de ces définitions si parfaites par lesquelles il n'y aurait plus que des exceptions dans la nature. C'est une chose épouvantable à voir que la nomenclature des études préparatoires auxquelles doit se livrer un apprenti général ; mais combien y a-t-il eu d'excellents généraux qui ne savaient pas lire ? Il semblerait que la première condition, la condition *sine qua non* de tout homme qui se destine à la guerre, serait d'avoir de bons yeux, ou tout au moins d'être robuste et dispos. Eh bien ! une foule de grands guerriers ont été borgnes ou boiteux. Philippe était borgne, boiteux, et de plus manchot ; Agésilas était boiteux et contrefait ; Annibal était borgne ; Bajazet et Tamerlan, les deux foudres de guerre de leur temps, étaient l'un borgne et l'autre boiteux ; Luxembourg était bossu. Il semble même que la nature, pour dérouter toutes nos idées, ait voulu nous montrer le phénomène d'un général totalement aveugle, guidant une armée, rangeant ses troupes en bataille, et remportant des victoires. Tel fut Ziska, chef des hussites.

V

Historiens! historiens! faiseurs d'emphase! Mes amis, n'y croyez pas.

Le sénat marche au-devant de Varron qui s'est sauvé de la bataille, et le remercie de n'avoir pas désespéré de la république... — Qu'est-ce que cela prouve? Que la faction qui avait fait nommer Varron général, pour ôter le commandement à Fabius, fut encore assez puissante pour empêcher qu'il fût puni. Elle voulait même qu'il fût nommé dictateur, afin que Fabius, le seul homme qui pût sauver la république, ne fût pas appelé à la tête des affaires. Il n'y a malheureusement là rien que de très naturel, s'il n'y a rien d'héroïque. Croit-on par exemple, qu'après la déroute de Moscou, si Buonaparte l'avait voulu, tout son sénat n'aurait pas marché en corps au-devant de lui?

Le sénat déclare qu'il ne rachètera point les prisonniers. Qu'est-ce que cela prouve? Que le sénat n'avait pas d'argent. Il fit comme tant d'honnêtes gens qui ne sont pas des romains; il fut dur, ne voulant pas paraître pauvre. Pouvait-il en effet accuser de lâcheté des soldats qui s'étaient battus depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, et qui n'avaient laissé que soixante-dix mille morts sur le champ de bataille? Voilà les faits, et en histoire des faits valent au moins des phrases. — Voyez tout ce passage dans Folard.

On objectera le témoignage de Montesquieu. Montesquieu a fait un fort beau livre sur les causes de la grandeur et de la décadence des romains; mais il en a oublié une, c'est que la cavalerie d'Annibal ait eu les jambes lassées le jour qu'il vint camper à quatre milles de Rome. Il est toujours curieux de voir un français trouver chez les romains des choses dont ni Salluste, ni Cicéron, ni Tacite, ni Tite-Live ne s'étaient jamais doutés; et pourtant les romains étaient un peu comme nous; en fait de louange et de bonne opinion d'eux-mêmes, ils ne laissaient guère à dire aux autres.

Les historiens qui n'écrivent que pour briller veulent voir partout des crimes et du génie; il leur faut des géants, mais leurs géants sont comme les girafes, grands par devant et petits par derrière. En général, c'est une occupation amusante de rechercher les véritables causes des évènements; on est tout étonné en voyant la source du fleuve; je me souviens encore de la joie que j'éprouvai, dans mon enfance, en enjambant le Rhône. Il semble que la providence elle-même se plaise à ce contraste entre les causes et les effets. La peste fut une fois apportée en Italie par une corneille, et c'est en disséquant une souris qu'on découvrit le galvanisme.

Ce qui me dégoûte, disait une femme, c'est que ce que je vois sera un jour de l'histoire. Eh bien! ce qui dégoûtait cette femme est aujourd'hui

de l'histoire, et cette histoire-là en vaut bien une autre. Qu'en conclure? Que les objets grandissent dans les imaginations des hommes comme les rochers dans les brouillards, à mesure qu'ils s'éloignent.

Mars 1820 [1].

M. le duc de Berry vient d'être assassiné. Il y a six semaines à peine. La pierre de Saint-Denis n'est pas encore rescellée, et voici déjà que les oraisons funèbres et les apologies pleuvent sur cette tombe. Le tout tronqué, incorrect, mal pensé, mal écrit; des adulations plates ou sonores; pas de conviction, pas d'accent, pas de vrai regret. Le sujet était beau cependant. Quand donc interdira-t-on les grands sujets aux petits talents? Il y avait dans les temples de l'antiquité certains vases sacrés qui ne pouvaient être portés par des mains profanes.

Et en effet, quoi de plus vaste pour le poëte, et de plus fécond que cette vie pieuse et guerrière, qui embrasse tant de déplorables évènements, que cette mort héroïque et chrétienne, qui entraîne tant de fatales conséquences? Un noble triomphe est réservé au grand écrivain qui nous retracera et la trop courte carrière et le caractère chevaleresque de celui qui sera peut-être le dernier descendant de Louis XIV. Ce prince, repoussé dès l'adolescence du sol de la patrie, fit avant l'âge le rude apprentissage du casque et de l'épée. Les premières et longtemps les seules prérogatives qu'il dut à son rang auguste furent l'exil et la proscription. Passant d'un palais dans un camp, tantôt accueilli sous les tentes de l'Autriche, tantôt errant sur les flottes de l'Angleterre, il fut, durant bien des années, avec toute son illustre famille, un éclatant exemple de l'inconstance de la fortune et de l'ingratitude des hommes. Longtemps, mêlé à des chefs étrangers, il eut à combattre des soldats qui étaient nés pour servir sous lui; mais du moins sa constance et sa bravoure ne démentirent jamais le sang et le nom de ses aïeux. Il fut le digne élève de l'héritier des Condé, exilé comme lui, le digne

[1] Nous avons cru devoir réimprimer textuellement tout ce morceau, enfoui sans signature dans un recueil oublié, d'où rien ne nous forçait à le tirer. Mais il nous a semblé qu'il y avait quelque chose d'instructif, pour les passions politiques d'une époque, dans le spectacle des passions politiques d'une autre époque. Dans le morceau qu'on va lire, la douleur va jusqu'à la rage, l'éloge jusqu'à l'apothéose, l'exagération dans tous les sens jusqu'à la folie. Tel était en 1820 l'état de l'esprit d'un *jeune jacobite* de dix-sept ans, bien désintéressé, certes, et bien convaincu. Leçon, nous le répétons, pour tous les fanatismes politiques. Il y a encore beaucoup de passages dans ce volume auxquels nous prions le lecteur d'appliquer cette note. (*Note de l'édition originale.*)

capitaine de la vieille troupe des gentilshommes proscrits avec leurs rois. Dans ces temps de guerres, le pain des soldats valait à ses yeux les festins des princes, et, à défaut de couche royale, il savait conquérir le jour le canon sur lequel il devait reposer la nuit. Revenu enfin parmi les peuples que gouvernaient ses pères, il n'était pas réservé à jouir paisiblement de ce bonheur qu'une auguste union semblait devoir rendre durable pour lui, et éternel pour notre postérité. Hélas! après quatre ans d'une vie simple et bienfaisante, le plus jeune des derniers Bourbons, entouré de l'amour et des espérances de la nation, est tombé sous le poignard d'un français, poignard que n'a pu rencontrer sur son passage, durant les onze années de son ombrageuse tyrannie, un corse gardé par un mameluck!

Ce loyal enfant du Béarnais, destiné sans doute à commander notre brave et fidèle armée, promis peut-être aux héroïques plaines de la Vendée, est mort à la fleur et dans la force de l'âge, sans avoir même eu la consolation d'expirer, comme Épaminondas, étendu sur son bouclier.

Et quand l'historien d'une si noble vie aura rappelé le dernier pardon et les derniers adieux, il sera de son devoir de remonter, ou plutôt de descendre aux causes et aux auteurs de cet abominable forfait. Qu'il écoute alors pour dévoiler des trames ténébreuses, qu'il écoute la France désespérée, elle criera, comme l'impératrice romaine : *Je reconnais les coups!*

Nous ne nous livrerons pas ici à une discussion qui outrepasserait nos forces; mais nous pensons qu'il est des questions graves et importantes que doit résoudre l'historien du duc de Berry assassiné, au sujet du misérable auteur de cet attentat. Louvel est-il un fanatique? de quelle espèce est son fanatisme? appartient-il à la classe des assassins exaltés et désintéressés comme les Sand, les Ravaillac et les Clément? N'est-il pas plutôt de ces gens à qui l'on paie leur fanatisme, en ajoutant à la récompense convenue des assurances de protection et de salut?... Nous nous arrêtons à ces mots. On n'a plus droit aujourd'hui de s'étonner des choses les plus inouïes. Nous voyons d'exécrables scélérats étaler aux yeux de l'Europe leur impunité, plus monstrueuse peut-être que leurs crimes, et leur audace plus effrayante encore que leur impunité.

Il faudra de plus que, pour remplir entièrement son objet, celui de nos écrivains célèbres qui écrira l'histoire de M. le duc de Berry, se charge d'un autre devoir, humiliant sans doute, mais néanmoins indispensable; je veux dire qu'il aura à défendre l'héroïque mémoire du prince contre les insinuations perfides et les calomnies atroces dont la faction ennemie des trônes légitimes s'efforce déjà de la noircir. En d'autres temps, un pareil soin eût été injurieux pour le royal défunt, dont la bonté, la bravoure et la franchise ne sont comparables qu'aux vertus du grand Henri. Mais aujourd'hui

qu'une faction régicide encense les plus abominables idoles, ne sommes-nous pas forcés chaque jour, nous autres, les vrais libéraux et les vrais royalistes, de défendre contre ses impudentes déclamations les plus nobles gloires, les réputations les plus pures, les plus irréprochables renommées? N'avons-nous pas chaque jour à venger de nouvelles insultes les Pichegru ou les Cathelineau, les Moreau ou les La Rochejaquelein? Et, à chaque nouvelle attaque portée à ces hommes illustres, nous recommençons notre pénible plaidoyer, sans même espérer qu'une voix pleine d'une indignation généreuse nous interrompra en criant comme cet homme de l'ancienne Grèce : Qui donc ose outrager Alcide!

Avril 1820.

Il a paru ces jours-ci un recueil de *Lettres de Mme de Grafigny* sur Voltaire et sur Ferney. Cet ouvrage tient beaucoup moins que ne promet son titre. Le nom de Voltaire, placé en tête d'un livre quelconque, inspire une curiosité vive et tellement étendue dans ses désirs, qu'il est bien difficile de la satisfaire. Il semble que la vie privée de Voltaire devrait offrir au lecteur une foule de détails pleins d'agrément et d'intérêt, si le caractère de cet écrivain extraordinaire était reproduit par une peinture fidèle avec toute sa mobilité originale et ses brusques inégalités. Il semble encore que le pinceau fin et délicat d'une femme serait plus que tout autre capable de saisir cette foule de nuances variées dont se compose la physionomie morale de l'homme universel, surtout dans sa liaison avec l'impérieuse marquise du Châtelet. Il aurait été piquant et peut-être plus facile à une femme qu'à un homme de débrouiller les causes de cet attachement bizarre, qui rendit un homme de génie esclave d'une femme d'esprit, et résista si longtemps aux tracasseries fatigantes, aux violentes querelles que faisaient naître inopinément et à toute heure, l'irascibilité de l'un et l'orgueil de l'autre. Si la collection des lettres de Voltaire à sa *respectable Émilie* n'avait été détruite, nous pourrions espérer encore d'obtenir le mot de cette énigme; car les lettres de Mme de Grafigny ne nous présentent sous ce rapport aucun aperçu satisfaisant. Il faut le dire et le croire pour son honneur, l'auteur des *Lettres péruviennes* n'avait sans doute pas écrit ces lettres sur Cirey avec l'idée qu'elles seraient imprimées un jour. On ne doit pas savoir beaucoup de gré à l'éditeur d'avoir extrait ce manuscrit du portefeuille de M. de Boufflers. Mme de Grafigny n'a pas le talent d'observer, et surtout d'observer les grands hommes. Son style, au moins insipide, gâte l'intérêt de son sujet. Mme de

Grafigny, arrivée à Cirey en 1738, adresse à son ami M. Devaux, lecteur du roi Stanislas de Pologne, ses réflexions sur les habitants de ce château. M. Devaux, qu'elle appelle dans l'intimité de sa correspondance Pampan et quelquefois Pampichon par un redoublement de tendresse, reçoit ses confidences sur Voltaire et sa marquise, qu'elle désigne par plusieurs sobriquets, tous plus fades les uns que les autres, Atys, ton idole, Dorothée, etc. Elle lui transmet en style niais et précieux un journal détaillé de toutes ses occupations. A-t-elle vu le lever du jour? elle a assisté à *la toilette du soleil*. Je suis, dit-elle à M. Devaux, *bien jolie de t'écrire*, etc., etc. On aurait cependant tort de rejeter tout à fait ce livre; parmi beaucoup de redites et de détails pleins de mauvais goût, les *Lettres de Mme de Grafigny* renferment des faits curieux et ignorés; et les morceaux inédits de Voltaire, qui complètent le volume, suffiraient pour mériter l'attention. Plusieurs de ces cinquante épîtres présentent un haut intérêt; elles sont adressées presque toutes à des personnages éminents du dernier siècle, tels que les duchesses du Maine et d'Aiguillon, les ducs de Richelieu et de Praslin, le chancelier d'Aguesseau, le président Hénault, etc. Les lettres à la duchesse du Maine en particulier forment une correspondance entièrement inédite et vraiment charmante et curieuse. Il y a encore dans cette collection une épître au pape Benoît XIV, écrite en italien, et signée *il devotissimo Voltaire*. Cela veut dire le *très dévot* ou le *très dévoué*, peut-être l'un et l'autre, et à coup sûr ni l'un ni l'autre. Puisque vous voulez des citations, voici un billet assez joli de forme et de tournure, adressé au comte de Choiseul alors ministre. Vous reconnaîtrez dans ce peu de mots la touche de cet homme toujours plein d'idées neuves et piquantes; il était difficile d'échapper d'une manière plus originale aux formules banales et cérémonieuses des recommandations de cour.

«Permettez que je vous informe de ce qui vient de m'arriver avec M. Makartney, gentilhomme anglais très jeune et pourtant très sage; très instruit, mais modeste; fort riche et fort simple, et qui criera bientôt au parlement mieux qu'un autre. Il m'a nié que vous eussiez des bontés pour moi. Je me suis échauffé, je me suis vanté de votre protection; il m'a répondu que si je disais vrai, je prendrais la liberté de vous écrire; j'ai les passions vives. Pardonnez, monseigneur, au zèle, à l'attachement et au profond respect du vieux montagnard.»

Le *vieux suisse libre* est bon courtisan, comme on voit. Vous retrouverez dans la plupart des autres lettres la gaîté communicative, la vivacité et souvent la témérité de jugement, la flatterie adroite, la raillerie tantôt douce et tantôt mordante, auxquelles on reconnaît la touche inimitable de Voltaire prosateur. Parmi le petit nombre de pièces de vers mêlées aux morceaux

de prose, la suivante, adressée à la fameuse Mlle Raucourt, n'a jamais été imprimée :

Raucourt, tes talents enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes;
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
Tu joins au prestige de l'art
Le charme heureux de la nature,
Et la victoire toujours sûre
Se range sous ton étendard.
Es-tu Didon? es-tu Monime?
Avec toi nous versons des pleurs;
Nous gémissons de tes malheurs,
Et du sort cruel qui t'opprime.
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore;
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ton cœur ne dit rien encore.
Défends ce cœur du vain désir
De richesse et de renommée;
L'amour seul donne le plaisir,
Et le plaisir est d'être aimée.
Déjà l'amour brille en tes yeux,
Il naîtra bientôt dans ton âme;
Bientôt un mortel amoureux
Te fera partager sa flamme.
Heureux! trop heureux, cet amant
Pour qui ton cœur deviendra tendre,
Si tu goûtes le sentiment
Comme tu sais si bien le rendre!

De *jolis vers* sans doute. J'avoue pourtant que j'ai peu de sympathie pour cette espèce de poésie. J'aime mieux Homère.

SUR UN POËTE APPARU EN 1820.

Mai 1820.

I

Vous en rirez, gens du monde, vous hausserez les épaules, hommes de lettres[1], mes contemporains, car, je vous le dis entre nous, il n'en est peut-

[1] On n'a voulu évidemment désigner par cette expression que les prétendus *hommes de lettres* du jour. Le lecteur fera aisément les exceptions que la justice demande et qu'il est inutile d'indiquer. (*Note du* Conservateur littéraire.)

être pas un de vous qui comprenne ce que c'est qu'un poëte. Le rencontrera-t-on dans vos palais? Le trouvera-t-on dans vos retraites? Et d'abord, pour ce qui regarde l'âme du poëte, la première condition n'est-elle pas, comme l'a dit une bouche éloquente, de *n'avoir jamais calculé le prix d'une bassesse ou le salaire d'un mensonge?* Poëtes de mon siècle, cet homme-là se voit-il parmi vous? Est-il dans vos rangs l'homme qui possède l'*os magna sonaturum,* la bouche capable de dire de grandes choses, la *ferrea vox,* la voix de fer? l'homme qui ne fléchira pas devant les caprices d'un tyran ou les fureurs d'une faction? N'avez-vous pas été tous, au contraire, semblables aux cordes de la lyre, dont le son varie quand le temps change?

II

Franchement, on trouvera parmi vous des affranchis, prêts à invoquer la licence après avoir déifié le despotisme; des transfuges, prêts à flatter le pouvoir après avoir chanté l'anarchie, et des insensés qui ont baisé hier des fers illégitimes, et, comme le serpent de la fable, veulent aujourd'hui briser leurs dents sur le frein des lois; mais on n'y découvrira pas un poëte. Car, pour ceux qui ne prostituent pas les titres, sans un esprit droit, sans un cœur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poëte. Tenez-vous cela pour dit, non pas en mon nom, car je ne suis rien, mais au nom de tous les gens qui raisonnent, et qui pensent — je veux bien ne choisir mon exemple que dans l'antiquité — que ces mots : *Dulce et decorum est pro patria mori,* sonnent mal dans la bouche d'un fuyard. Je l'avouerai donc, j'ai cherché jusqu'ici autour de moi un poëte, et je n'en ai pas rencontré; de là, il s'est formé dans mon imagination un modèle idéal que je voudrais dépeindre, et, comme Milton aveugle, je suis tenté quelquefois de chanter ce soleil que je ne vois pas.

III

L'autre jour, j'ouvris un livre qui venait de paraître, sans nom d'auteur, avec ce simple titre : *Méditations poétiques.* C'étaient des vers.

Je trouvai dans ces vers quelque chose d'André de Chénier. Continuant à les feuilleter, j'établis involontairement un parallèle entre l'auteur de ce livre et le malheureux poëte de *la Jeune Captive.* Dans tous les deux, même originalité, même fraîcheur d'idées, même luxe d'images neuves et vraies; seulement l'un est plus grave et même plus mystique dans ses peintures; l'autre a plus d'enjouement, plus de grâce, avec beaucoup moins de goût et de correction. Tous deux sont inspirés par l'amour. Mais dans Chénier ce

sentiment est toujours profane; dans l'auteur que je lui compare, la passion terrestre est presque toujours épurée par l'amour divin. Le premier s'est étudié à donner à sa muse les formes simples et sévères de la muse antique; le second, qui a souvent adopté le style des pères et des prophètes, ne dédaigne pas de suivre quelquefois la muse rêveuse d'Ossian et les déesses fantastiques de Klopstock et de Schiller. Enfin, si je comprends bien des distinctions, du reste assez insignifiantes, le premier est romantique parmi les classiques, le second est classique parmi les romantiques.

IV

Voici donc enfin des poëmes d'un poëte, des poésies qui sont de la poésie !

Je lus en entier ce livre singulier; je le relus encore, et, malgré les négligences, le néologisme, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : — Courage, jeune homme ! vous êtes de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez vous attendre aussi à vous voir bannir de notre terre d'anarchie et d'ignorance, et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins au poëte, les palmes, les fanfares et la couronne de fleurs.

THÉÂTRE.

I

On nomme *action* au théâtre la lutte de deux forces opposées. Plus ces forces se contre-balancent, plus la lutte est incertaine, plus il y a alternative de crainte ou d'espérance, plus il y a d'intérêt. Il ne faut pas confondre cet intérêt qui naît de l'action avec une autre sorte d'intérêt que doit inspirer le héros de toute tragédie, et qui n'est qu'un sentiment de terreur, d'admiration ou de pitié. Ainsi, il se pourrait très bien que le principal personnage d'une pièce excitât de l'intérêt, parce que son caractère est noble et sa situation touchante, et que la pièce manquât d'intérêt, parce qu'il n'y aurait point d'alternative de crainte et d'espérance. Si cela n'était pas, plus une situation terrible serait prolongée, plus elle serait belle, et le sublime de la tragédie serait le comte Ugolin enfermé dans une tour avec ses fils pour y mourir de faim; scène de terreur monotone qui n'a pu réussir, même en Allemagne, pays de penseurs profonds, attentifs et fixes.

II

Dans une œuvre dramatique, quand l'incertitude des évènements ne naît plus que de l'incertitude des caractères, ce n'est plus la tragédie par force, mais la tragédie par faiblesse. C'est, si l'on veut, le spectacle de la vie humaine; les grands effets par les petites causes; ce sont des hommes; mais au théâtre, il faut des anges ou des géants.

III

Il y a des poëtes qui inventent des ressorts dramatiques, et ne savent pas ou ne peuvent pas les faire jouer, semblables à cet artisan grec qui n'eut pas la force de tendre l'arc qu'il avait forgé.

IV

L'amour au théâtre doit toujours marcher en première ligne, au-dessus de toutes les vaines considérations qui modifient d'ordinaire les volontés et les passions des hommes. Il est la plus petite des choses de la terre, s'il n'en est la plus grande. On objectera que, dans cette hypothèse, le Cid ne devrait point se battre avec don Gormas. Eh ! point du tout. Le Cid connaît Chimène; il aime mieux encourir sa colère que son mépris, parce que le mépris tue l'amour. L'amour, dans les grandes âmes, c'est une estime céleste.

V

Il est à remarquer que le dénoûment de *Mahomet* est plus manqué qu'on ne le croit généralement. Il suffit, pour s'en convaincre, de le comparer avec celui de *Britannicus*. La situation est semblable. Dans les deux tragédies, c'est un tyran qui perd sa maîtresse au moment où il croit s'en être assuré la possession. La pièce de Racine laisse dans l'âme une impression triste, mais qui n'est pas sans quelque consolation, parce que l'on sent que Britannicus est vengé, et que Néron n'est pas moins malheureux que ses victimes. Il semble qu'il devrait en être de même dans Voltaire; cependant le cœur, qui ne se trompe pas, reste abattu; et en effet Mahomet n'est nullement puni. Son amour pour Palmire n'est qu'une petitesse dans son caractère et qu'un moyen dérisoire dans l'action. Lorsque le spectateur voit cet homme songer à sa grandeur au moment où sa maîtresse se poignarde sous ses yeux, il sent bien qu'il ne l'a jamais aimée, et qu'avant deux heures il se sera consolé de sa perte.

Le sujet de Racine est mieux choisi que celui de Voltaire. Pour le poëte tragique, il y a une profonde et radicale différence entre l'empereur romain et le chamelier-prophète. Néron peut être amoureux, Mahomet non. Néron, c'est un phallus; Mahomet, c'est un cerveau.

VI

Le propre des sujets bien choisis est de porter leur auteur. *Bérénice* n'a pu faire tomber Racine; Lamotte n'a pu faire tomber *Inès*.

VII

La différence qui existe entre la tragédie allemande et la tragédie française provient de ce que les auteurs allemands voulurent créer tout d'abord, tandis que les français se contentèrent de corriger les anciens. La plupart de nos chefs-d'œuvre ne sont parvenus au point où nous les voyons qu'après avoir passé par les mains des premiers hommes de plusieurs siècles. Voilà pourquoi il est si injuste de s'en faire un titre pour écraser les productions originales.

La tragédie allemande n'est autre chose que la tragédie des grecs, avec les modifications qu'a dû y apporter la différence des époques. Les grecs aussi avaient voulu faire concourir le faste de la scène aux jeux du théâtre; de là, ces masques, ces chœurs, ces cothurnes; mais, comme chez eux les arts qui tiennent des sciences étaient dans le premier état d'enfance, ils furent bientôt ramenés à cette simplicité que nous admirons. Voyez dans Servius ce qu'il fallait faire pour changer une décoration sur le théâtre des anciens.

Au contraire, les auteurs allemands, arrivant au milieu de toutes les inventions modernes, se servirent des moyens qui étaient à leur portée pour couvrir les défauts de leurs tragédies. Lorsqu'ils ne pouvaient parler au cœur, ils parlèrent aux yeux. Heureux s'ils avaient su se renfermer dans de justes bornes! Voilà pourquoi la plupart des pièces allemandes ou anglaises qu'on transporte sur notre scène produisent moins d'effet que dans l'original; on leur laisse des défauts qui tiennent aux plans et aux caractères, et on leur ôte cette pompe théâtrale qui en est la compensation.

Mme de Staël attribue encore à une autre raison la prééminence des auteurs français sur les auteurs allemands, et elle a observé juste. Les grands hommes français étaient réunis dans le même foyer de lumières; et les grands hommes allemands étaient disséminés comme dans des patries différentes. Il en est de deux hommes de génie comme des deux fluides sur la batterie; il faut les mettre en contact pour qu'ils vous donnent la foudre.

VIII

On peut observer qu'il y a deux sortes de tragédies : l'une qui est faite avec des sentiments, l'autre qui est faite avec des évènements. La première considère les hommes sous le point de vue des rapports établis entre eux par la nature; la seconde, sous le point de vue des rapports établis entre eux par

la société. Dans l'une, l'intérêt naît du développement d'une des grandes affections auxquelles l'homme est soumis par cela même qu'il est homme, telles que l'amour, l'amitié, l'amour filial et paternel; dans l'autre, il s'agit toujours d'une volonté politique appliquée à la défense ou au renversement des institutions établies. Dans le premier cas, le personnage est évidemment passif, c'est-à-dire qu'il ne peut se soustraire à l'influence des objets extérieurs : un jaloux ne peut s'empêcher d'être jaloux, un père ne peut s'empêcher de craindre pour son fils; et peu importe comment ces impressions sont amenées, pourvu qu'elles soient intéressantes; le spectateur attend toujours ce qu'il craint ou ce qu'il désire. Dans le second cas, au contraire, le personnage est essentiellement actif, parce qu'il n'a qu'une volonté immuable, et que la volonté ne peut se manifester que par des actions. On peut comparer ces deux tragédies, l'une à une statue que l'on taille dans le bloc, l'autre à une statue que l'on jette en fonte. Dans le premier cas, le bloc existe, il lui suffit pour devenir la statue d'être soumis à une influence extérieure; dans le second, il faut que le métal ait en lui-même la faculté de parcourir le moule qu'il doit remplir. A mesure que toutes les tragédies se rapprochent plus ou moins de ces deux types, elles participent plus ou moins de l'un ou de l'autre; il faut une forte constitution aux tragédies de tête pour se soutenir; les tragédies de cœur ont à peine besoin de s'astreindre à un plan. Voyez *Mahomet* et *le Cid*.

IX

E... vient d'écrire ceci aujourd'hui 27 avril 1819 :

«En général, une chose nous a frappés dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres : ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes. Ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils devraient consacrer à de courageuses méditations. Ils réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes. Veillez ! veillez ! jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille. Les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes.»

IMPRIMERIE NATIONALE

FANTAISIE.

Février 1819.

Ce que je veux, c'est ce que tout le monde veut, ce que tout le monde demande, c'est-à-dire du pouvoir pour le roi et des garanties pour le peuple.

Et, en cela, je suis bien différent de certains honnêtes gens de ma connaissance, qui professent hautement la même maxime, et qui, lorsqu'on en vient aux applications, se trouvent n'en vouloir réellement, les uns qu'une moitié, les autres qu'une autre, c'est-à-dire les uns qu'un peu de despotisme, et les autres que beaucoup de licence, à peu près comme feu mon grand-oncle, qui avait sans cesse à la bouche le fameux précepte de l'école de Salerne : *manger peu, mais souvent;* mais qui n'en admettait que la première partie pour l'usage de la maison.

Février 1819.

L'autre jour je trouvai dans Cicéron ce passage : «Et il faut que l'orateur, en toutes circonstances, sache prouver le pour et le contre.» *In omni causa duas contrarias orationes explicari;* et, dis-je, c'est justement ce qu'il faut dans un siècle où l'on a découvert deux sortes de conscience, celle du cœur et celle de l'estomac.

Voilà pour la conscience de l'orateur selon Cicéron, *vir probus dicendi peritus.* Pour ce qui est de ses mœurs, — ce que j'en écris ici n'est que pour l'instruction de la jeunesse de nos collèges, — on connaît la simplicité des mœurs antiques. Nous n'avons aucune raison de croire que les orateurs fissent autrement que les guerriers. Après qu'Achille et Patrocle ont tant pleuré Briséis, Achille, dit madame Dacier, conduit vers sa tente la belle Diomède, fille du sage Phorbas, et Patrocle s'abandonne au doux sommeil entre les bras de la jeune Iphis, amenée captive de Scyros. C'est comme Pétrarque, qui, après avoir perdu Laure, mourut de douleur à soixante-dix ans, en laissant un fils et une fille.

Et à Athènes, où les pères envoyaient leurs fils à l'école chez Aspasie, à Athènes, cette ville de la politesse et de l'éloquence : — Qu'as-tu fait des

cent écus que t'a valus le soufflet que tu reçus l'autre jour de Midias en plein théâtre? criait Eschine à Démosthène. — Eh quoi! athéniens, vous voulez couronner le front qui s'écorche lui-même à dessein d'intenter des accusations lucratives aux citoyens? En vérité, ce n'est pas une tête que porte cet homme sur ses épaules, c'est une ferme.

Que dirai-je du barreau romain? des honnêtetés que se faisaient mutuellement les Scaurus et les Catulus, en présence de toute la canaille de Rome assemblée? On ne m'écoute pas, je suis Cassandre, criait Sextius. Je ne suis pas assez sûr de n'être jamais lu que par des hommes pour rapporter la sanglante réplique de Marc-Antoine. Et, au triomphe de César, qui était aussi un orateur : Citoyens, cachez vos femmes! chantaient ses propres soldats. *Urbani, claudite uxores, mæchum calvum adducimus.*

Je saisis cette occasion pour déclarer que je me repens bien sincèrement de n'être pas né dans les siècles antiques; je compte même écrire contre mon siècle un gros livre dont mon libraire vous prie, en passant, monsieur, de vouloir bien lui prendre quelques petites souscriptions.

Et, en effet, ce devait être un bien beau temps que celui où, quand le peuple avait faim, on l'apaisait avec une fable longue, et plate, qui pis est! *O tempora! o mores!* vont à leur tour s'écrier nos ministres.

Et où, monsieur, pourvu que l'on ne fût ni borgne, ni bossu, ni boiteux, ni bancal, ni aveugle;

Pourvu, d'ailleurs, que l'on ne fût ni trop faible, ni trop puissant, ni trop méchant homme, ni trop homme de bien;

Et surtout, ce qui était de rigueur, pourvu que l'on eût la précaution de ne point bâtir sa maison sur une butte;

Alors, dis-je, en tant que l'on ne fût point emporté par la lèpre ou par la peste, on pouvait raisonnablement espérer de mourir tranquillement dans son lit; ce qui, à la vérité, n'est guère héroïque;

Et où, monsieur, pour peu que l'on se sentît tant soit peu grand homme, — comme vous et moi, monsieur, — c'est-à-dire que l'on eût le noble désir d'être utile à la patrie par quelque action vaillante ou quelque invention merveilleuse, — désir qui, comme on sait, n'engage à rien, — alors, monsieur, il n'y avait rien aussi à quoi un honnête citoyen ne pût raisonnablement prétendre, qui sait? peut-être même à être pendu comme Phocion, ou, comme Duilius, l'accrocheur de vaisseaux, à être conduit par la ville avec une flûte et deux lanternes, à peu près comme de nos jours l'âne savant.

Avril 1819.

Il pourrait, à mon sens, jaillir des réflexions utiles de la comparaison entre les romans de Le Sage et ceux de Walter Scott, tous deux supérieurs dans leur genre. Le Sage, ce me semble, est plus spirituel; Walter Scott est plus original; l'un excelle à raconter les aventures d'un homme, l'autre mêle à l'histoire d'un individu la peinture de tout un peuple, de tout un siècle; le premier se rit de toute vérité de lieux, de mœurs, d'histoire; le second, scrupuleusement fidèle à cette vérité même, lui doit l'éclat magique de ses tableaux. Dans tous les deux, les caractères sont tracés avec art; mais dans Walter Scott ils paraissent mieux soutenus, parce qu'ils sont plus saillants, d'une nature plus fraîche et moins polie. Le Sage sacrifie souvent la conscience de ses héros au comique d'une intrigue; Walter Scott donne à ses héros des âmes plus sévères; leurs principes, leurs préjugés même ont quelque chose de noble en ce qu'ils ne savent point plier devant les évènements. On s'étonne, après avoir lu un roman de Le Sage, de la prodigieuse variété du plan; on s'étonne encore plus, en achevant un roman de Scott, de la simplicité du canevas; c'est que le premier met son imagination dans les faits, et le second dans les détails. L'un peint la vie, l'autre peint le cœur. Enfin, la lecture des ouvrages de Le Sage donne, en quelque sorte, l'expérience du sort; la lecture de ceux de Walter Scott donne l'expérience des hommes.

«C'était un homme merveilleux et aussi grotesque qu'il y en ait jamais eu dans le peuple latin. Il mettait ses collections dans ses chaussons, et quand, dans l'ardeur de la dispute, nous lui contestions quelque chose, il appelait son valet : — Hem, hem, hem, Dave, apporte-moi le chausson de la tempérance, le chausson de la justice, ou le chausson de Platon, ou celui d'Aristote, — selon les matières qui étaient mises sur le tapis. Cent choses de cette sorte me faisaient rire de tout mon cœur, et j'en ris encore à présent comme si j'étais à même.» Les savants chaussons de Giraldo Giraldi méritaient, certes, d'être aussi célèbres que la perruque de Kant, laquelle s'est vendue 30.000 florins à la mort du philosophe, et n'a plus été payée que 1.200 écus à la dernière foire de Leipzick; ce qui prouverait, à mon sens, que l'enthousiasme pour Kant et son idéologie diminue en Allemagne. Cette perruque, dans les variations de son prix, pourrait être considérée comme le thermomètre des progrès du système de Kant.

Avril 1820.

L'année littéraire s'annonce médiocrement. Aucun livre important, aucune parole forte; rien qui enseigne, rien qui émeuve. Il serait temps cependant que quelqu'un sortît de la foule, et dît : me voilà! Il serait temps qu'il parût un livre ou une doctrine, un Homère ou un Aristote. Les oisifs pourraient du moins se disputer, cela les dérouillerait.

Mais que faire de la littérature de 1820, encore plus plate que celle de 1810, et plus impardonnable, puisqu'il n'y a plus là de Napoléon pour résorber tous les génies et en faire des généraux? Qui sait? Ney, Murat et Davout auraient peut-être été de grands poëtes. Ils se battaient comme on voudrait écrire.

Pauvre temps que le nôtre! Force vers, point de poésie; force vaudevilles, point de théâtre. Talma, voilà tout.

J'aimerais mieux Molière.

On nous promet le *Monastère,* nouveau roman de Walter Scott. Tant mieux, qu'il se hâte, car tous nos faiseurs semblent possédés de la rage des mauvais romans. J'en ai là une pile que je n'ouvrirai jamais, car je ne serais pas sûr d'y trouver seulement ce que le chien dont parle Rabelais demandait en rongeant son os : *rien qu'ung peu de mouëlle.*

L'année littéraire est médiocre, l'année politique est lugubre. M. le duc de Berry poignardé à l'Opéra, des révolutions partout.

M. le duc de Berry, c'est la tragédie. Voici la parodie maintenant.

Une grande querelle politique vient de s'émouvoir, ces jours-ci, à propos de M. Decazes. M. Donnadieu contre M. Decazes. M. d'Argout contre M. Donnadieu. M. Clausel de Coussergues contre M. d'Argout.

M. Decazes s'en mêlera-t-il enfin lui-même? Toutes ces batailles nous rappellent les anciens temps où de preux chevaliers allaient provoquer dans son fort quelque géant félon. Au bruit du cor un nain paraissait. Nous avons déjà vu plusieurs nains apparaître; nous n'attendons plus que le géant.

Le fait politique de l'année 1820, c'est l'assassinat de M. le duc de Berry; le fait littéraire, c'est je ne sais quel vaudeville. Il y a trop de disproportion. Quand donc ce siècle aura-t-il une littérature au niveau de son mouvement social, des poëtes aussi grands que ses évènements?

C'est sans doute par une conviction intime de mon ignorance que je tremble à l'approche d'une tête savante et que je recule à l'aspect d'un livre érudit. Quand le talent de critique se trouva dans mon cerveau, je savais tout juste assez de latin pour entendre ce que signifiait *genus irritabile,* et j'avais tout juste assez d'esprit et d'expérience pour comprendre que cette qualification s'applique au moins aussi bien aux savants qu'aux poëtes. Me voyant donc forcé d'exercer mon talent de critique sur l'une ou l'autre de ces deux classes constituantes du *genus irritabile,* je me promis bien de n'établir jamais ma juridiction que sur la dernière, parce qu'elle est réellement la seule qui ne puisse démontrer l'ineptie ou l'ignorance d'un critique. Vous dites à un poëte tout ce qui vous passe par la tête, vous lui dictez des arrêts, vous lui inventez des défauts. S'il se fâche, vous citez Aristote, Quintilien, Longin, Horace, Boileau. S'il n'est pas étourdi de tous ces grands noms, vous invoquez le *goût;* qu'a-t-il à répondre? Le goût est semblable à ces anciennes divinités païennes qu'on respectait d'autant plus qu'on ne savait où les trouver, ni sous quelle forme les adorer. Il n'en est pas de même avec les savants. *Ce sont gens,* comme disait Laclos, *qui ne se battent qu'à coups de faits;* et il est fort désagréable pour un grave journaliste, lequel n'a ordinairement d'un érudit que le pédantisme, de se voir rendre, par quelque savant irrité, les coups de férule qu'il lui avait administrés étourdiment. Joignez à cela qu'il n'y a rien de terrible comme la colère d'un savant, attaqué sur son terrain favori. Cette espèce d'hommes-là ne sait dire d'injures que par in-folio; il semble que la langue ne leur fournisse point de termes assez forts pour exprimer leur indignation. Visdelou, cet amant platonique de la Lexicologie, raconte, dans son *Supplément à la bibliothèque orientale,* que l'impératrice chinoise Uu-Heu commit plusieurs *crimes,* tels que d'assassiner son mari, son frère, ses fils; mais un surtout, qu'il appelle un *attentat inouï,* c'est d'avoir ordonné, au mépris de toutes les lois de la grammaire, qu'on l'appelât *empereur* et non *impératrice.*

Tout le monde a entendu parler de Jean Alary, l'inventeur de la *pierre philosophale des sciences;* voici quelques détails sur cet homme célèbre pour le peintre qui se proposera de faire son portrait :

«Alary portait au milieu de la cour même une longue et épaisse barbe, un chapeau d'une forme haute et carrée qui n'était pas celle du temps, et un long manteau doublé de longue peluche qui lui descendait plus bas que les talons, et qu'il portait même souvent pendant les grandes chaleurs de l'été, ce qui le

distinguait des autres hommes, et le faisait connaître du peuple, qui l'appelait hautement le *philosophe crotté,* de quoi, dit Colletet, sa modestie ne s'offensait jamais.»

Colletet appelait Alary le *philosophe crotté,* Boileau appelait Colletet le *poëte crotté.* C'est qu'alors l'esprit et le savoir, ces deux démons si redoutés aujourd'hui, étaient de fort pauvres diables. Aujourd'hui ce qui salit le poëte et le philosophe, ce n'est pas la pauvreté, c'est la vénalité; ce n'est pas la crotte, c'est la boue.

On considère maintenant en France, et avec raison, comme le complément nécessaire d'une éducation élégante, une certaine facilité à manier ce qu'on est convenu d'appeler le style épistolaire. En effet, le genre auquel on donne ce nom — s'il est vrai que ce soit un genre — est dans la littérature comme ces champs du domaine public que tout le monde est en droit de cultiver. Cela vient de ce que le genre épistolaire tient plus de la nature que de l'art. Les productions de cette sorte sont, en quelque façon, comme les fleurs, qui croissent d'elles-mêmes, tandis que toutes les autres compositions de l'esprit humain ressemblent, pour ainsi dire, à des édifices qui, depuis leurs fondements jusqu'à leur faîte, doivent être laborieusement bâtis d'après des lois générales et des combinaisons particulières. La plupart des auteurs épistolaires ont ignoré qu'ils fussent auteurs; ils ont fait des ouvrages comme ce M. Jourdain, tant de fois cité, faisait de la prose, sans le savoir. Ils n'écrivaient point pour écrire, mais parce qu'ils avaient des parents et des amis, des affaires et des affections. Ils n'étaient nullement préoccupés, dans leurs correspondances, du souci de l'immortalité, mais tout bourgeoisement des soins matériels de la vie. Leur style est simple comme l'intimité, et cette simplicité en fait le charme. C'est parce qu'ils n'ont envoyé leurs lettres qu'à leurs familles qu'elles sont parvenues à la postérité. Nous croyons qu'il est impossible de dire quels sont les éléments du style épistolaire : les autres genres ont des règles, celui-là n'a que des secrets.

SATIRIQUES ET MORALISTES.

Celui qui, tourmenté du généreux démon de la satire, prétend dire des vérités dures à son siècle, doit, pour mieux terrasser le vice, attaquer en face l'homme vicieux; pour le flétrir, il doit le nommer; mais il ne peut acquérir ce droit qu'en se nommant lui-même. De cette manière, il s'assure en quelque

sorte la victoire; car, plus son ennemi est puissant, plus il se montre courageux, lui, et la puissance recule toujours devant le courage. D'ailleurs, la vérité veut être dite à haute voix, et une médisance anonyme est peut-être plus honteuse qu'une calomnie signée. Il n'en est pas de même du moraliste paisible qui ne se mêle dans la société que pour en observer en silence les ridicules et les travers, le tout à l'avantage de l'humanité. S'il examine les individus en particulier, il ne critique que l'espèce en général. L'étude à laquelle il se livre est donc absolument innocente, puisqu'il cherche à guérir tout le monde sans blesser personne. Cependant, pour remplir avec fruit son utile fonction, sa première précaution doit être de garder l'incognito. Quelque bonne opinion que nous ayons de nous-mêmes, il y a toujours en nous une certaine conscience qui nous fait considérer comme hostile la démarche de tout homme qui vient scruter notre caractère. Cette conscience est celle de

L'endroit que l'on sent faible et qu'on veut se cacher.

Aussi, si nous sommes forcés de vivre avec celui que nous regarderons comme un importun surveillant, nous envelopperons nos actions d'un voile de dissimulation, et il perdra toutes ses peines. Si, au contraire, nous pouvons l'éviter, nous le ferons fuir de tout le monde, en le dénonçant comme un fâcheux. Le philosophe observateur, à la manière des acteurs anciens, ne peut remplir son rôle s'il ne porte un masque. Nous recevrons fort mal le maladroit qui nous dira : Je viens compter vos défauts et étudier vos vices. Il faut, comme dit Horace, qu'il mette du foin à ses cornes, autrement nous crierons tous haro! Et celui qui se charge d'exploiter le domaine du ridicule, toujours si vaste en France, doit se glisser plutôt que se présenter dans la société, remarquer tout sans se faire remarquer lui-même, et ne jamais oublier ce vers de *Mahomet* :

Mon empire est détruit si l'homme est reconnu.

Il ne faut pas juger Voltaire sur ses comédies, Boileau sur ses odes pindariques, ou Rousseau sur ses *allégories* marotiques. Le critique ne doit pas s'emparer méchamment des faiblesses que présentent souvent les plus beaux talents, de même que l'histoire ne doit point abuser des petitesses qui se rencontrent dans presque tous les grands caractères. Louis XIV se serait cru déshonoré si son valet de chambre l'eût vu sans perruque; Turenne, seul dans l'obscurité, tremblait comme un enfant; et l'on sait que César avait peur de verser en montant sur son char de triomphe.

En 1676, Corneille, l'homme que les siècles n'oublieront pas, était oublié de ses contemporains, lorsque Louis XIV fit représenter, à Versailles, plusieurs de ses tragédies. Ce souvenir du roi excita la reconnaissance du grand homme, la *veine* de Corneille se ranima, et le dernier cri de joie du vieillard fut peut-être un des plus beaux chants du poëte.

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
....
Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,
Diraient-ils à l'envi, lorsque Œdipe aux abois
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin, et, si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas longtemps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre.
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre;
Au moment d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.

Ces vers m'ont toujours profondément ému. Corneille, aigri par l'envie, rebuté par l'indifférence, y laisse entrevoir toute la fière mélancolie de sa grande âme. Il sentait sa force, et il n'en était que plus amer pour lui de se voir méconnu. Ce mâle génie avait reçu à un haut degré de la nature la conscience de lui-même. Qu'on juge cependant à quel point les attaques réitérées de ses Zoïles durent influer sur ses idées pour l'amener à dire avec une sorte de conviction :

Sed neque Godæis accedat musa tropæis,
Nec Capellanum fas mihi velle sequi[1].

De pareils vers, écrits sérieusement par Corneille, sont une bien sanglante épigramme contre son siècle.

---

[1] Nous traduirons ainsi, sans chercher à rendre les pompeuses expressions d'humilité du grand Corneille :

Il ne m'est pas donné, sur le double coteau,
De suivre Chapelain et d'atteindre Godeau.

(*Note du* Conservateur littéraire.)

SUR ANDRÉ DE CHÉNIER.

1819.

Un livre de poésie vient de paraître. Et, quoique l'auteur soit mort, les critiques pleuvent. Peu d'ouvrages ont été plus rudement traités par les *connaisseurs* que ce livre. Il ne s'agit pas cependant de torturer un vivant, de décourager un jeune homme, d'éteindre un talent naissant, de tuer un avenir, de ternir une aurore. Non, cette fois, la critique, chose étrange, s'acharne sur un cercueil ! Pourquoi ? En voici la raison en deux mots : c'est que c'est bien un poëte mort, il est vrai, mais c'est aussi une poésie nouvelle qui vient de naître. Le tombeau du poëte n'obtient pas grâce pour le berceau de sa muse.

Pour nous, nous laisserons à d'autres le triste courage de triompher de ce jeune lion arrêté au milieu de ses forces. Qu'on invective ce style incorrect et parfois barbare, ces idées vagues et incohérentes, cette effervescence d'imagination, rêves tumultueux du talent qui s'éveille ; cette manie de mutiler la phrase, et, pour ainsi dire, de la tailler à la grecque ; les mots dérivés des langues anciennes employés dans toute l'étendue de leur acception maternelle ; des coupes bizarres, etc. Chacun de ces défauts du poëte est peut-être le germe d'un perfectionnement pour la poésie. En tout cas, ces défauts ne sont point dangereux, et il s'agit de rendre justice à un homme qui n'a point joui de sa gloire. Qui osera lui reprocher ses imperfections lorsque la hache révolutionnaire repose encore toute sanglante au milieu de ses travaux inachevés ?

Si d'ailleurs l'on vient à considérer quel fut celui dont nous recueillons aujourd'hui l'héritage, nous ne pensons pas que le sourire effleure facilement les lèvres. On verra ce jeune homme, d'un caractère noble et modeste, enclin à toutes les douces affections de l'âme, ami de l'étude, enthousiaste de la nature. En ce même temps, la révolution est imminente, la renaissance des siècles antiques est proclamée, Chénier devait être trompé, il le fut. Jeunes gens, qui de nous n'aurait point voulu l'être ? Il suit le fantôme, il se mêle à tout ce peuple qui marche avec une ivresse délirante par le chemin des abîmes. Plus tard, on ouvrit les yeux, les hommes égarés tournèrent la tête, il n'était plus temps pour revenir en arrière, il était encore temps pour mourir avec honneur. Plus heureux que son frère, Chénier vint désavouer son siècle sur l'échafaud.

Il s'était présenté pour défendre Louis XVI, et, quand le martyr fut envoyé au ciel, il rédigea cette lettre par laquelle la dernière ressource de l'appel au peuple fut en vain offerte à la conscience des bourreaux.

Cet homme si digne de sympathie n'eut pas le temps de devenir un poëte parfait; mais, en parcourant les fragments qu'il nous a laissés, on rencontre des détails qui font oublier tout ce qui lui manque. Nous allons en signaler quelques-uns. Voyons d'abord le tableau de Thésée tuant un centaure :

> Il va fendre sa tête;
> Soudain le fils d'Égée, invincible, sanglant,
> L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
> Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
> S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
> L'entraîne, et quand sa bouche ouverte avec effort
> Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.

Ce morceau présente ce qui constitue l'originalité des poëtes anciens, la trivialité dans la grandeur. D'ailleurs, l'action est vive, toutes les circonstances sont bien saisies et les épithètes sont pittoresques. Que lui manque-t-il? Une coupe *élégante?* Nous préférons cependant une pareille «barbarie» à ces vers qui n'ont d'autre mérite qu'une irréprochable médiocrité.

Il y a dans Ovide :

> Nec dicere Rhætus
> Plura sinit, rutilasque ferox per aperta loquentis
> Condidit ora viri, perque os in pectore flammas.

C'est ainsi que Chénier imite. En maître. Il avait dit des serviles imitateurs :

> La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

Voyez encore ces vers de l'apothéose d'Hercule :

> Il monte, sous ses pieds
> Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
> Et, l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
> Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
> Le vent souffle et mugit, le bûcher tout en feu
> Brille autour du héros; et la flamme rapide
> Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

Nous préférons cette image à celle d'Ovide, qui peint Hercule étendu sur son bûcher, avec un visage aussi calme que s'il était couché sur le lit des festins. Remarquons seulement que l'image d'Ovide est païenne, celle d'André de Chénier est chrétienne.

Veut-on maintenant des vers bien faits, des vers où brille le mérite de la difficulté vaincue? tournons la page, car, pour citer, on n'a guère que l'embarras du choix :

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand, lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
À souffler une haleine harmonieuse et pure;
Et ses savantes mains, prenant mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

Veut-on des images gracieuses?

J'étais un faible enfant, qu'elle était grande et belle.
Elle me souriait et m'appelait près d'elle;
Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein;
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier une enfance imprudente.
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas! que sent-on à cet âge?)
Que de fois ses baisers ont pressé mon visage!
Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
Oh! que de biens perdus! O trop heureux enfant!

Les idylles de Chénier sont la partie la moins travaillée de ses ouvrages, et cependant nous connaissons peu de poëmes dans la langue française dont la lecture soit plus attachante; cela tient à cette vérité de détails, à cette abondance d'images qui caractérisent la poésie antique. On a observé que telle églogue de Virgile pourrait fournir des sujets à toute une galerie de tableaux.

Mais c'est surtout dans l'élégie qu'éclate le talent d'André de Chénier. C'est là qu'il est original, c'est là qu'il laisse tous ses rivaux en arrière. Peut-être l'habitude de l'antiquité nous égare, peut-être avons-nous lu avec trop de complaisance les premiers essais d'un poëte malheureux; cependant nous osons croire, et nous ne craignons pas de le dire, que, malgré tous ses défauts, André de Chénier sera regardé parmi nous comme le père et le modèle de la véritable élégie. C'est ici qu'on est saisi d'un profond regret, en voyant combien ce jeune talent marchait déjà de lui-même vers un perfectionnement rapide. En effet, élevé au milieu des muses antiques, il ne lui manquait que la familiarité de sa langue; d'ailleurs, il n'était dépourvu ni de

sens ni de lecture, et encore moins de ce goût qui n'est que l'instinct du vrai beau. Aussi voit-on ses défauts faire rapidement place à des beautés hardies, et, s'il se débarrasse encore quelquefois des entraves grammaticales, ce n'est plus guère qu'à la manière de La Fontaine, pour donner à son style plus de mouvement, de grâce et d'énergie. Nous citerons ces vers :

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête ?
Et la belle Amélie est aussi de la fête ?
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs ?
. . . .
J'y consens, avec vous je suis prêt à m'y rendre,
Allons ! Mais si Camille, ô dieux ! vient à l'apprendre !
Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté !
Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire,
Ou si, près d'une belle assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure,
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
« Chacun, pour cette belle avait vu mes égards ;
« Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs, des pleurs... que Memnon sur sa cendre
À sa mère immortelle en a moins fait répandre !
Que dis-je ? sa colère ose en venir aux coups...

Et ceux-ci, où éclatent, à un égal degré, la variété des coupes et la vivacité des tournures :

Une amante moins belle aime mieux, et du moins,
Humble et timide, à plaire elle est pleine de soins ;
Elle est tendre, elle a peur de pleurer votre absence ;
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance ;
Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire : Qu'elle est belle !
Insulte en son triomphe aux soupirs de l'amour,
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice inégale et soudaine,
Tendre et bonne aujourd'hui, demain froide et hautaine,
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans un peuple d'amants ?
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

En général, quelle que soit l'inégalité du style de Chénier, il est peu de pages dans lesquelles on ne rencontre des images pareilles à celle-ci :

Oh ! si tu la voyais, cette belle coupable,
Rougir, et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier !
Pourtant, de l'obtenir doucement inquiète,
Et, les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nue, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon,
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient le pardon sur sa bouche !

Voici encore un morceau d'un genre différent, aussi énergique que celui-là est gracieux. On croirait lire des vers de quelqu'un de nos vieux poëtes :

Souvent las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité !
Je souris à la mort volontaire et prochaine.
Je me prie en pleurant d'oser rompre ma chaîne.
Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main ;
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse ;
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux...
À quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre, aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous !

Il est hors de doute que si Chénier avait vécu, il se serait placé un jour au rang des premiers poëtes lyriques. Jusque dans ses essais informes on trouve déjà tout le mérite du genre, la verve, l'entraînement, et cette fierté d'idées d'un homme qui pense par lui-même ; d'ailleurs, partout la même flexibilité de style ; là des images gracieuses, ici des détails rendus avec la plus énergique trivialité. Ses odes, à la manière antique, écrites en latin, seraient citées comme des modèles d'élévation et d'énergie ; encore, toutes latines qu'elles

sont, il n'est point rare d'y trouver des strophes dont aucun poëte français ne désavouerait la teinte ferme et originale.

Vain espoir ! inutile soin !
Ramper est des humains l'ambition commune ;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
Voir fatigue leurs yeux, juger les importune.
Ils laissent juger la fortune,
Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire.
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

Et plus loin :

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain !
Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : C'est bien, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.

Il n'y aura point d'opinion mixte sur André de Chénier. Il faut jeter le livre ou se résoudre à le relire souvent; ses vers ne veulent pas être jugés, mais sentis. Ils survivront à bien d'autres qui aujourd'hui paraissent meilleurs. Peut-être, comme le disait naïvement La Harpe, peut-être parce qu'ils renferment en effet quelque chose. En général, en lisant Chénier, substituez aux termes qui vous choquent leurs équivalents latins, il sera rare que vous ne rencontriez pas de beaux vers. D'ailleurs, vous trouverez dans Chénier la manière franche et large des anciens; rarement de vaines antithèses, plus souvent des pensées nouvelles, des peintures vivantes, partout l'empreinte de cette sensibilité profonde sans laquelle il n'est point de génie, et qui est peut-être le génie elle-même. Qu'est-ce, en effet, qu'un poëte ? Un homme qui sent fortement, exprimant ses sensations dans une langue plus expressive. La poésie, ce n'est presque que sentiment.

Il y a déjà dans la nouvelle génération née avec ce siècle des commencements de grands poëtes.

Attendez quelques années encore.

Les fils des dents du dragon n'avaient pas besoin d'être entièrement sortis de la terre pour qu'on reconnût en eux des guerriers; et, lorsque vous aviez vu seulement les gantelets d'Erix, vous pouviez juger les forces de l'athlète.

À UN TRADUCTEUR D'HOMÈRE.

Les grands poëtes sont comme les grandes montagnes, ils ont beaucoup d'échos. Leurs chants sont répétés dans toutes les langues, parce que leurs noms se trouvent dans toutes les bouches. Homère a dû, plus que tout autre, à son immense renommée le privilège ou le malheur d'une foule d'interprètes. Chez tous les peuples, d'impuissants copistes et d'insipides traducteurs ont défiguré ses poëmes; et depuis Accius Labeo, qui s'écriait :

Crudum manduces Priamum Priamique puellos;

«Mange tout crus Priam et ses enfants»;

jusqu'à ce brave contemporain de Marot qui faisait dire au chantre d'Achille :

Lors, face à face, on vit ces deux grands ducs
Piteusement sur la terre étendus;

depuis le siècle du grammairien Zoïle jusqu'à nos jours, il est impossible de calculer le nombre des pygmées qui ont tour à tour essayé de soulever la massue d'Hercule.

Croyez-moi, ne vous mêlez pas à ces nains. Votre traduction est encore en portefeuille; vous êtes bien heureux d'être à temps pour la brûler.

Une traduction d'Homère en vers français! c'est monstrueux et insoutenable, monsieur. Je vous affirme, en toute conscience, que je suis indigné de votre traduction.

Je ne la lirai, certes, pas. Je veux en être quitte pour la peur. Je déclare qu'une traduction en vers de n'importe qui, par n'importe qui, me semble chose absurde, impossible et chimérique. Et j'en sais quelque chose, moi, qui ai rimé en français (ce que j'ai caché soigneusement jusqu'à ce jour) quatre ou cinq mille vers d'Horace, de Lucain et de Virgile; moi, qui sais tout ce qui se perd d'un hexamètre qu'on transvase dans un alexandrin.

Mais Homère, monsieur! traduire Homère!

Savez-vous bien que la seule simplicité d'Homère a, de tout temps, été l'écueil des traducteurs? Madame Dacier l'a changée en platitude; Lamotte-Houdard, en sécheresse; Bitaubé, en fadaise. François Porto dit qu'il faudrait être un second Homère pour louer dignement le premier. Qui faudrait-il donc être pour le traduire?

EN VOYANT DES ENFANTS

SORTIR DE L'ÉCOLE.

Juin 1820.

Je ris quand chaque soir de l'école voisine
Sort et s'échappe en foule une troupe enfantine,
Quand j'entends sur le seuil le sévère mentor
Dont les derniers avis les poursuivent encor :
— Hâtez-vous, il est tard, vos mères vous attendent ! —
Inutiles clameurs que les vents seuls entendent !
Il rentre. Alors la bande, avec des cris aigus,
Se sépare, oubliant les ordres de l'argus.
Les uns courent sans peur, pendant qu'il fait un somme,
Simuler des assauts sur le foin du bonhomme;
D'autres jusqu'en leurs nids surprennent les oiseaux
Qui le soir le charmaient, errant sous ses berceaux;
Ou, se glissant sans bruit, vont voir avec mystère
S'ils ont laissé des noix au clos du presbytère.

Sans doute vous blâmez tous ces jeux dont je ris;
Mais Montaigne, en songeant qu'il naquit dans Paris,
Vantait son air impur, la fange de ses rues;
Montaigne *aimait Paris jusque dans ses verrues.*
J'ai passé par l'enfance, et cet âge chéri
Plaît, même en ses écarts, à mon cœur attendri.
Je ne sais, mais pour moi sa naïve ignorance
Couvre encor ses défauts d'un voile d'innocence.
Le lierre des rochers déguise le contour,
Et tout paraît charmant aux premiers feux du jour.

Âge serein où l'âme, étrangère à l'envie,
Se prépare en riant aux douleurs de la vie,
Prend son penchant pour guide, et, simple en ses transports,
Fait le bien sans orgueil et le mal sans remords !

IMPRIMERIE NATIONALE.

À DES PETITS ENFANTS EN CLASSE.

Juin 1820.

Vous qui, les yeux fixés sur un gros caractère,
L'imitez vainement sur l'arène légère,
Et voyez chaque fois, malgré vos soins nouveaux,
Le cylindre fatal effacer vos travaux,
Ce triste passe-temps, mes enfants, c'est la vie.
Un jour, vers le bonheur tournant un œil d'envie,
Vous ferez comme moi, sur ce modèle heureux,
Bien des projets charmants, bien des plans généreux;
Et puis viendra le sort, dont la main inquiète
Détruira dans un jour votre ébauche imparfaite!

....

Êtres purs et joyeux, meilleurs que nous ne sommes,
Enfants, pourquoi faut-il que vous deveniez hommes?
Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez comme nous,
Esclaves ou tyrans, enviés ou jaloux?

Il n'y a plus rien d'original aujourd'hui à pécher contre la grammaire; beaucoup d'écrivains nous ont lassés de cette originalité-là. Il faut aussi éviter de tirer parti des petits détails, genre qui montre de la recherche et de l'affectation. Il faut laisser ces puérils moyens d'amuser à ces gens qui mettent des intentions dans une virgule et des réflexions dans un trait suspensif, font de l'esprit sur tout et de l'érudition sur rien, et qui, dernièrement encore, à propos de ces piqueurs qui ont alarmé tout Paris, remirent sur la scène les hommes de tous les siècles et de tous les pays, depuis Caligula, qui piquait les mouches, jusqu'à don Quichotte, qui piquait les moines.

Campistron, comme Lagrange-Chancel, avait montré de bonne heure des dispositions pour la poésie, et cependant ils ne se sont jamais élevés tous les deux au-dessus du médiocre. Il est rare, en effet, que des talents si pré-

coces parviennent jamais à la maturité du génie. C'est une vérité dont nous pouvons tous les jours nous convaincre davantage. Nous voyons des jeunes gens faire à dix-neuf ans ce que Racine n'aurait pas fait à vingt-cinq; mais à vingt-cinq ils sont arrivés à l'apogée de leur talent, et à vingt-huit ans ils ont déjà défait la moitié de leur gloire. On nous objectera que Voltaire aussi avait fait des vers dès son enfance; mais il est à remarquer que, dès quinze ans, Campistron et Lagrange-Chancel étaient connus dans les salons et considérés comme de petits grands hommes; tandis qu'au même âge Voltaire était déjà en fuite de chez son père; et, en général, ce n'est pas dans des cages, fussent-elles dorées, qu'il faut élever les aigles.

Quand un écrivain a pour qualité principale l'originalité, il perd souvent quelque chose à être cité. Ses peintures et ses réflexions, dictées par un esprit organisé d'une façon particulière, veulent être vues à la place où l'auteur les a disposées, précédées de ce qui les amène, suivies de ce qu'elles entraînent. Liée à l'ouvrage, la couleur bien appareillée des parties concourt à l'harmonie de l'ensemble; détachée du tout, cette même couleur devient disparate et forme une dissonance avec tout ce dont on l'entoure. Le style du critique, qui doit être simple et coulant, et qui est maintes fois plat et commun, présente un contraste choquant avec le style large, hardi et souvent brusque de l'auteur original. Une citation de tel grand poëte ou de tel grand écrivain, encadrée dans la prose luisante, récurée et bourgeoise de tel critique, c'est un effet pareil à celui que ferait une figure de Michel-Ange au milieu des casseroles trompe-l'œil de M. Drolling.

Il est difficile de ne point avoir de prévention contre cette manie, aujourd'hui si commune à nos auteurs, de réunir des imaginations toujours diverses et souvent contraires pour concourir au même ouvrage. Cowley, pressé par le marquis de Twickenham de s'adjoindre dans ses travaux je ne sais quel poëte obscur, répondit à Sa Seigneurie qu'un âne et un cheval traîneraient mal un chariot. Deux auteurs perdent souvent, en le mettant en commun, tout le talent qu'ils pourraient avoir chacun séparément. Il est impossible que deux têtes humaines conçoivent le même sujet absolument de la même manière; et l'absolue unité de la conception est la première qualité d'un ouvrage. Autrement, les idées des divers collaborateurs se heurtent sans se lier, et il

résulte de l'ensemble une discordance inévitable qui choque sans qu'on s'en rende raison. Les auteurs excellents, anciens et modernes, ont toujours travaillé seuls, et voilà pourquoi ils sont excellents.

UN FEUILLETON.

Décembre 1820.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

JEAN DE BOURGOGNE.

Tragédie en cinq actes.

C'est un inconvénient des sujets historiques d'embarrasser l'intelligence de notre savant parterre. Il arrive devant la toile sans rien connaître aux évènements qui vont se passer sous ses yeux, et auxquels ne l'initie qu'assez superficiellement une exposition toujours mal écoutée ou mal entendue. C'est dans le journal du lendemain que les spectateurs iront le plus souvent chercher de quelle race sortait le héros, à quelle famille appartenait l'héroïne, sur quel trône régnait le tyran, désappointés si le critique n'éclaire pas leur ignorance, et ne leur dit pas, comme au valet Hector, de quel pays était le *galant homme Sénèque.*

Nous nous dispenserons toutefois d'obéir à l'usage, d'abord, parce que longtemps avant que nous ne nous mêlassions de régenter les théâtres, les petits précis historiques des feuilletons nous avaient toujours paru fort ennuyeux; ensuite, parce que nous ne pouvons décemment nous flatter de réussir mieux au métier d'historien que tant d'Aristarques, plus habiles que nous, nos devanciers; et, sur ce, fort de l'avis de Barnes, qu'il suffit, pour gagner une cause, de trouver *deux raisons, bonnes ou mauvaises,* nous passons à *Jean de Bourgogne.*

Dès les premières scènes de cette pièce, nous voyons se dessiner trois principaux caractères, ce qui nous donne deux actions distinctes, ou, si l'on veut, deux faits en question différents, savoir : la question entre le dauphin et le duc de Bourgogne, ou la France sera-t-elle sauvée ? et la question entre le duc de Bourgogne et Valentine de Milan, ou la mort du duc d'Orléans sera-t-elle vengée ? À cette inadvertance de diviser ainsi l'attention du spectateur en présentant deux héros à son affection, l'auteur a joint le tort beaucoup plus grand de ne pas réunir les deux affections qui en résultent en un

seul et même intérêt. En effet, s'il nous montre le dauphin prêt à tout sacrifier pour sauver la France, il nous montre en même temps la duchesse prête à tout sacrifier, même la France, pour venger son mari; il suit de là que le spectateur, qui s'intéresse à l'une des deux actions, ne s'intéresse pas à l'autre, et réciproquement, de telle sorte que la moitié de la pièce est frappée de mort. Cette combinaison est d'autant plus malheureuse, qu'elle ne paraissait nullement nécessaire. Dès que l'auteur voulait commencer sa pièce par rappeler les crimes de Jean de Bourgogne, idée juste et tragique, il n'avait pas besoin de l'intervention personnelle de la duchesse d'Orléans; une lettre eût suffi, et le spectateur se serait trouvé transporté tout de suite au milieu des scènes animées du second acte, seul point véritable de la pièce où commence l'action.

Lorsque nous disons que l'action commence, nous sentons avec peine que nous nous servons d'une expression impropre; c'est *paraît devoir commencer* que nous devrions dire. En effet, la tragédie nouvelle, estimable sous d'autres rapports, n'est encore, quant au plan, qu'une pièce comme tant d'autres, une tragédie sans action, une sorte de lanterne magique, où tous les personnages courent les uns après les autres sans pouvoir jamais s'atteindre.

Ainsi, lorsque le dauphin est à délibérer dans son conseil sur l'accusation portée contre le duc de Bourgogne, tout à coup celui-ci se présente, et, loin de se justifier, déclare la guerre à son souverain. Voilà une situation; mais que produit-elle ? Rien. Les deux partis se séparent avec des menaces réciproques. Cependant Tanneguy-Duchâtel est là qui doit assassiner le prince un jour et qui devrait, ce semble, profiter de l'occasion. Et de deux choses l'une : ou le duc de Bourgogne a les moyens de s'emparer de la personne de son maître, et alors pourquoi ne le fait-il pas ? ou il n'en a pas le pouvoir, et alors pourquoi vient-il s'exposer, par une bravade inutile, aux suites d'un premier mouvement, incalculables dans tout autre personnage qu'un héros aussi patient que le dauphin ?

Et plus loin encore, nous retrouvons la même situation, mais dégagée de tout ce qui peut la rendre décisive. On vient annoncer au dauphin que le duc de Bourgogne est maître de Paris et qu'il marche sur le palais. Voilà le dauphin en péril, comment fera-t-il pour en sortir ? Rien de plus simple; il sort par une porte et le duc de Bourgogne entre par l'autre. Mais, dira l'auteur, le dauphin se laisse entraîner. Et voilà justement le malheur, les grands caractères doivent toujours agir par eux-mêmes, autrement était-ce la peine de nous annoncer des géants, si auparavant vous aviez pris soin de leur attacher les jambes ?

Cependant le duc de Bourgogne, resté seul, se garde bien de poursuivre le dauphin, ce qui le mettrait dans la nécessité d'être vainqueur ou d'être

vaincu. Il s'amuse à composer avec les Armagnacs, à rabattre les prétentions des anglais, et même à offrir des places au chancelier. Puis il part pour Montereau. Tout à coup on apprend qu'il y a accepté une entrevue avec le dauphin, et qu'il y a été assassiné. Il est évident que, si le commencement de la pièce nous a fait voir de grands évènements ne produisant que de petits résultats, la balance se rétablit bien au dernier acte, et qu'il est difficile de voir un évènement plus important produit par une cause plus légère et plus inattendue.

Nous venons d'exposer en peu de mots le plan de *Jean de Bourgogne,* dégagé de toutes les scènes épisodiques; il nous reste à examiner comment un auteur, qui est loin de manquer de talent, a pu être conduit à travailler sur un canevas aussi imparfait.

Le malheur de l'auteur vient d'avoir confondu les deux espèces de tragédie, la tragédie de sentiments et la tragédie d'évènements. Il suffit, pour s'en convaincre, d'établir entre ses deux héros quelques-uns des rapports naturels de frère à frère ou de père à fils; nous allons voir disparaître toutes les difformités de son action. Par exemple, qu'un fils accusé d'un crime déclare la guerre à son père, doit-on être étonné que les deux personnages, eussent-ils la faculté de s'exterminer mutuellement, se séparent avec de simples menaces? Y a-t-il rien de honteux dans la fuite d'un père devant un fils rebelle? Et si ce fils périt assassiné malgré les ordres du père, la situation de celui-ci en sera-t-elle moins noble et moins touchante? Nous venons, sans nous en apercevoir, de retracer l'aventure de David et d'Absalon, l'une des plus tragiques qui soient dans les livres saints.

Dans le cas actuel, dès que l'auteur voulait nous représenter la mort du duc de Bourgogne, il fallait choisir entre les deux hypothèses d'un meurtre fortuit ou d'un assassinat prémédité. La première était impraticable, puisqu'une tragédie doit avoir un commencement, une fin et un milieu. En admettant la seconde, il fallait, dès les premières scènes, poser la question tragique : le duc sera-t-il assassiné, ou ne le sera-t-il pas? et faire naître l'intérêt de la lutte des circonstances qui le détournent de sa perte ou qui l'y entraînent. Mais, dans la tragédie telle qu'elle est faite, le spectateur, conduit d'incidents en incidents vers la catastrophe, sans que rien lie la catastrophe aux incidents, aperçoit à peine, çà et là, quelques intentions dramatiques, quelques combinaisons théâtrales qui font naufrage au milieu du flux et du reflux des épisodes.

Walter Scott cache son nom sous le nom de Jedediah Cleisbotham. Je ne vois pas pourquoi on l'en blâme.

Si un sot parvient à la célébrité, il ne lâche plus deux pages de son écriture sans les protéger de son nom, espérant que sa réputation fera celle de son livre, tandis que souvent celle de son livre défait la sienne. L'homme de mérite, dès qu'il est arrivé à la gloire, évite quelquefois de décorer de son nom les nouveaux écrits qu'il livre au public. Il a assez d'orgueil pour savoir que son nom influerait sur l'opinion, et assez de modestie pour ne le pas vouloir. Il aime à redevenir ignoré, pour se ménager, en quelque sorte, une nouvelle gloire. Il y a quelque chose du fanfaron dans ces guerriers d'Homère qui préludaient au combat en déclinant leurs noms et leurs généalogies; ce sont des héros plus vrais, ces chevaliers français qui combattaient la visière baissée, et ne découvraient le visage qu'après que le bras avait été reconnu.

LES *VOUS* ET LES *TU*

D'APRÈS LA RÉVOLUTION.

ARISTIDE À BRUTUS.

Quien haga aplicaciones
Con su pan se lo coma.

YRIARTE.

Brutus, te souvient-il, dis-moi,
Du temps où, las de ta livrée,
Tu vins en veste déchirée
Te joindre à ce bon peuple-roi
Fier de sa majesté sacrée
Et formé de gueux comme toi?
Dans ce beau temps de république,
Boire et jurer fut ton emploi;
Ton bonnet, ton jargon cynique,
Ton air sombre, inspiraient l'effroi;
Et, plein d'un feu patriotique,

Pour gagner le laurier civique,
Tous nos hameaux t'ont vu, je croi,
Fraterniser à coups de pique
Et piller au nom de la loi.

Las ! l'autre jour, monsieur le prince,
Pour vous parler des intérêts
D'un vieil ami de ma province,
J'entrai dans votre beau palais.
D'abord, je fis, de mon air mince,
Rire un régiment de valets;
Puis, relégué dans l'antichambre,
Tout mouillé des pleurs de décembre,
J'attendis, près du feu cloué,
Et, comme un sage du Pirée,
Opposant, de tous bafoué,
Au sot orgueil de la livrée
La fierté du manteau troué.

On m'appelle enfin : je m'élance,
Et l'huissier de votre grandeur
Me fait traverser en silence
Quatre salons «dont l'élégance
«Égalait seule la splendeur».
Bientôt, monseigneur, plein de joie,
Je vois, sur des carreaux de soie,
Votre altesse en son cabinet,
Portant sur son sein, avec gloire,
Un beau cordon, brillant de moire,
De la couleur de ton bonnet.

Quoi ! c'était donc un prince en herbe
Que mon cher Brutus d'autrefois !
On vous admire, je le vois;
Votre savoir passe en proverbe;
Vos festins sont dignes des rois;
Vos cadeaux sont d'un goût superbe;
Homme d'état, votre talent
Éclate en vos moindres saillies,
Et si vous dites des folies,

Vous les dites d'un ton galant.
Quant à moi, je ris en silence ;
Car, puisqu'aujourd'hui l'opulence
Donne tout, grâce, esprit, vertus,
Les bons mots de votre excellence
Étaient les jurons de Brutus.

Adieu, monseigneur, sans rancune !
Briguez les sourires des rois
Et les faveurs de la fortune.
Pour moi, je n'en attends aucune.
Ma bourse, vide tous les mois,
Me force à changer de retraites ;
Vous, dans un poste hasardeux,
Tâchez de rester où vous êtes,
Et puissions-nous vivre tous deux,
Vous sans remords, et moi sans dettes !

Excusez si, parfois encor,
J'ose rire de la bassesse
De ces courtisans brillants d'or,
Dont la foule à grands flots vous presse,
Lorsque, entrant d'un air de noblesse
Dans les salons éblouissants
Du pouvoir et de la richesse,
L'illustre pied de votre altesse
Vient salir ces parquets glissants
Que tu frottais dans ta jeunesse.

Combien de malheureux, qui auraient pu mieux faire, se sont mis en tête d'écrire, parce qu'en fermant un beau livre, ils s'étaient dit : J'en pourrais faire autant ! Et cette réflexion-là ne prouvait rien, sinon que l'ouvrage était inimitable. En littérature comme en morale, plus une chose est belle, plus elle semble facile. Il y a quelque chose dans le cœur de l'homme qui lui fait prendre quelquefois le désir pour le pouvoir. C'est ainsi qu'il croit aisé de mourir comme d'Assas ou d'écrire comme Voltaire.

Sir Walter Scott est écossais, ses romans suffiraient pour nous l'apprendre. Son amour exclusif pour les sujets écossais prouve son amour pour l'Écosse; passionné pour les vieilles coutumes de sa patrie, il se dédommage, en les peignant fidèlement, de ne pouvoir plus les suivre avec religion, et son admiration pieuse pour le caractère national éclate jusque dans sa complaisance à en détailler les défauts. Une irlandaise, lady Morgan, s'est offerte, pour ainsi dire, comme la rivale naturelle de Walter Scott, en s'obstinant, comme lui, à ne traiter que des sujets nationaux[1], mais il y a dans ses écrits beaucoup plus d'amour pour la célébrité que d'attachement pour son pays, et beaucoup moins d'orgueil national que de vanité personnelle. Lady Morgan paraît peindre avec plaisir les irlandais; mais il est une irlandaise qu'elle peint surtout et partout avec enthousiasme, et cette irlandaise, c'est elle. Miss O'Hallogan dans *O'Donnell,* et lady Clancare dans *Florence Maccarthy,* ne sont autre chose que lady Morgan, flattée par elle-même.

Il faut le dire, auprès des tableaux pleins de vie et de chaleur de Scott, les croquis de lady Morgan ne sont que de pâles et froides esquisses. Les romans historiques de cette dame se laissent lire; les histoires romanesques de l'écossais se font admirer. La raison en est simple : lady Morgan a assez de tact pour observer ce qu'elle voit, assez de mémoire pour retenir ce qu'elle observe, et assez de finesse pour rapporter à propos ce qu'elle a retenu; sa science ne va pas plus loin. Voilà pourquoi ses caractères, bien tracés quelquefois, ne sont pas soutenus; à côté d'un trait dont la vérité vous frappe, parce qu'elle l'a copié sur la nature, vous en trouvez un autre choquant de fausseté, parce qu'elle l'invente. Walter Scott, au contraire, conçoit un caractère, après n'en avoir souvent observé qu'un trait; il le voit dans un mot, et le peint de même. Son excellent jugement fait qu'il ne s'égare point, et ce qu'il crée est presque toujours aussi vrai que ce qu'il observe. Quand le talent est poussé à ce point, il est plus que du talent; aussi peut-on réduire le parallèle en deux mots : lady Morgan est une femme d'esprit; Walter Scott est un homme de génie.

LA SAINT-CHARLES DE 1820.

— Je disais l'an passé : Voici le jour de fête,
Charles m'attend; je veux, ceignant de fleurs ma tête,

[1] Il faut en excepter toutefois son roman sur la France. (*Note de l'édition originale.*)

M'offrir avec ma fille à son premier coup d'œil;
Quand ce jour reviendra, ramené par l'année,
Si je lui porte un fils, fruit de mon hyménée,
Mon bonheur sera de l'orgueil.

L'année a fui; voici le jour de fête!
Est-ce une fête, hélas! que l'on apprête?
Qu'est devenu ce jour jadis si doux?
De pleurs amers j'ai salué l'aurore;
Pourtant un Charle à mes vœux reste encore,
J'embrasse un fils, mais je n'ai plus d'époux.

Veuve, deux orphelins m'attachent à la terre.
Mon bien-aimé près d'eux ne viendra pas s'asseoir;
Ils ne dormiront pas sous les yeux de leur père,
Et j'irai sur leurs fronts, plaintive et solitaire,
Déposer le baiser du soir.

Ô vain regret! félicité passée!
Voici le jour où, sur son sein pressée,
À mon époux je redisais ma foi,
Et je gémis sur une urne glacée,
Près de ce cœur qui ne bat plus pour moi! —

Ainsi la veuve désolée,
Digne du martyr au cercueil,
D'un doux souvenir accablée,
Pleurait, auprès du mausolée,
Son court bonheur et son long deuil.

Nous voyions cependant, échappés aux naufrages,
Briller l'arc du salut au milieu des orages;
Le ciel ne s'armait plus de présages d'effroi;
De l'héroïque mère exauçant l'espérance,
Le Dieu qui fut enfant avait à notre France
Donné l'enfant qui sera roi.

Défiez-vous de ces gens armés d'un lorgnon qui s'en vont partout criant : J'observe mon siècle! Tantôt leurs lunettes grossissent les objets, et alors des chats leur semblent des tigres; tantôt elles les rapetissent, et alors des tigres leur paraissent des chats. Il faut observer avec ses yeux. Le moraliste, en effet, ne doit jamais parler que d'après son expérience immédiate, s'il veut jouir du bonheur ineffable, vanté par Addison, de trouver un jour dans la bibliothèque d'un inconnu son livre relié en maroquin, doré sur tranche, et plié en plusieurs endroits.

Il est encore pour le moraliste une condition dont nous avons déjà parlé ailleurs, celle de rester inconnu des individus qu'il étudie; il faut qu'il entre chez eux, disait encore le même Addison, aussi librement qu'un chien, un chat, ou tout autre animal domestique.

Là-dessus nous pensons comme le *Spectateur*. L'observateur qui se vante de son rôle ressemble à Argus changé en paon, orgueilleux de ses cent yeux qui ne peuvent plus voir.

Quand une langue a déjà eu, comme la nôtre, plusieurs siècles de littérature, qu'elle a été créée et perfectionnée, maniée et torturée, qu'elle est faite à presque tous les styles, pliée à presque tous les genres, qu'elle a passé non seulement par toutes les formes matérielles du rhythme, mais encore par je ne sais combien de cerveaux comiques, tragiques et lyriques, il s'échappe, comme une écume, de l'ensemble des ouvrages qui composent sa richesse littéraire, une certaine quantité, ou, pour ainsi dire, une certaine masse flottante de phrases convenues, d'hémistiches plus ou moins insignifiants,

> Qui sont à tout le monde et ne sont à personne.

C'est alors que l'homme le moins inventif pourra, avec un peu de mémoire, s'amasser, en puisant dans ce réservoir public, une tragédie, un poëme, une ode, qui seront en vers de douze, ou huit, ou six syllabes, lesquels auront de bonnes rimes et d'excellentes césures, et ne manqueront même pas, si l'on veut, d'une élégance, d'une harmonie, d'une facilité quelconque. Là-dessus, notre homme publiera son œuvre en un bon gros volume vide, et se croira poëte lyrique, épique ou tragique, à la façon de ce fou qui se croyait propriétaire de son hôpital. Cependant l'envie, protectrice-née de la médiocrité, sourira à son ouvrage; d'altiers critiques, qui voudront faire comme Dieu et créer quelque chose de rien, s'amuseront à lui bâtir une réputation; des connais-

seurs, qui ne s'obstineront pas ridiculement à vouloir que des mots expriment des idées, vanteront, d'après le journal du matin, la clarté, la sagesse, le goût du nouveau poëte; les salons, échos des journaux, s'extasieront, et la publication dudit ouvrage n'aura d'autre inconvénient que d'user les bords du chapeau de Piron.

Ceux qui ne savent pas admirer par eux-mêmes se lassent bien vite d'admirer. Il y a au fond de presque tous les hommes je ne sais quel sentiment d'envie qui veille incessamment sur leur cœur pour y comprimer l'expression de la louange méritée, ou y enchaîner l'élan du juste enthousiasme. L'homme le plus vulgaire n'accordera à l'ouvrage le plus supérieur qu'un éloge assez restreint, pour qu'on ne puisse le croire incapable d'en faire autant. Il pensera presque que louer un autre, c'est prescrire son propre droit à la louange, et ne consentira au génie de tel poëte qu'autant qu'il ne paraîtra pas abdiquer le sien; et je parle ici, non de ceux qui écrivent, mais de ceux qui lisent, de ceux qui, la plupart, n'écriront jamais. D'ailleurs, il est de mauvais ton d'applaudir, l'admiration donne à la physionomie une expression ridicule, et un transport d'enthousiasme peut déranger le pli d'une cravate.

Voilà, certes, de hautes raisons pour que des hommes immortels, qui honorent leur siècle parmi les siècles, traînent des vies d'amertume et de dégoût, pour que le génie s'éteigne découragé sur un chef-d'œuvre, pour qu'un Camoëns mendie, pour qu'un Milton languisse dans la misère, pour que d'autres que nous ignorons, plus infortunés et plus grands peut-être, meurent sans même avoir pu révéler leurs noms et leurs talents, comme ces lampes qui s'allument et s'éteignent dans un tombeau!

Ajoutez à cela que, tandis que les illustrations les plus méritées sont refusées au génie, il voit s'élever sur lui une foule de réputations inexplicables et de renommées usurpées; il voit le petit nombre d'écrivains plus ou moins médiocres qui dirigent pour le moment l'opinion, exalter les médiocrités qu'ils ne craignent pas, en déprimant sa supériorité qu'ils redoutent. Qu'importe toute cette sollicitude du néant pour le néant! On réussira, à la vérité, à user l'âme, à empoisonner l'existence du grand homme; mais le temps et la mort viendront et feront justice. Les réputations dans l'opinion publique sont comme des liquides de différents poids dans un même vase. Qu'on agite le vase, on parviendra aisément à mêler les liqueurs; qu'on le laisse reposer, elles reprendront toutes, lentement et d'elles-mêmes, l'ordre que leur pesanteur et la nature leur assignent.

Des réflexions amères viennent à l'esprit quand on songe à l'extinction, aujourd'hui inévitable, de cette illustre race de Condé, qui, sans jamais s'asseoir sur le trône, avait toujours été remarquable entre toutes les races royales de l'Europe, et avait fondé dans la maison de France une sorte de dynastie militaire, accoutumée à régner au milieu des camps et des champs de bataille. Si, dans quelques années, de nouvelles convulsions politiques amenaient (ce qu'à Dieu ne plaise!) de nouvelles guerres civiles, nous tous qui servons aujourd'hui la cause monarchique, nous serions bien alors des exilés, des bannis, des proscrits; mais nous ne serions plus, comme les vainqueurs de Berstheim et de Biberach, des Condéens. Car, du moins, pour ces fidèles guerriers sans foyer et sans asile, le nom de leur chef sexagénaire, ce grand nom de Condé, était devenu comme une patrie.

La peinture des passions, variables comme le cœur humain, est une source inépuisable d'expressions et d'idées neuves; il n'en est pas de même de la volupté. Là, tout est matériel, et, quand vous avez épuisé l'albâtre, la rose et la neige, tout est dit.

Ceux qui observent avec un curieux plaisir les divers changements que le temps et les temps amènent dans l'esprit d'une nation considérée comme grand individu peuvent remarquer en ce moment un singulier phénomène littéraire, né d'un autre phénomène politique, la révolution française. Il y a aujourd'hui en France combat entre une opinion littéraire encore trop puissante et le génie de ce siècle. Cette opinion, aride héritage légué à notre époque par le siècle de Voltaire, ne veut marcher qu'escortée de toutes les gloires du siècle de Louis XIV. C'est elle qui ne voit de poésie que sous la forme étroite du vers; qui, semblable aux juges de Galilée, ne veut pas que la terre tourne et que le talent crée; qui ordonne aux aigles de ne voler qu'avec des ailes de cire; qui mêle, dans son aveugle admiration, à des renommées immortelles, qu'elle eût persécutées si elles avaient paru de nos jours, je ne sais quelles vieilles réputations usurpées que les siècles se passent avec indifférence et dont elle se fait des autorités contre les réputations contemporaines; en un mot, qui poursuivrait du nom de Corneille mort Corneille renaissant.

Cette opinion décourageante et injurieuse condamne toute originalité comme une hérésie. Elle crie que le règne des lettres est passé, que les muses

se sont exilées et ne reviendront plus, et chaque jour de jeunes lyres lui donnent d'harmonieux démentis, et la poésie française se renouvelle glorieusement autour de nous. Nous sommes à l'aurore d'une grande ère littéraire, et cette flétrissante opinion voudrait que notre époque, si éclatante de son propre éclat, ne fût que le pâle reflet des deux époques précédentes! La littérature funeste du siècle passé a, pour ainsi parler, exhalé cette opinion antipoétique dans notre siècle comme un miasme chargé de principes de mort, et, pour dire la vérité entière, nous conviendrons qu'elle dirige l'immense majorité des esprits qui composent parmi nous le public littéraire. Les chefs qui l'ont donnée ont disparu; mais elle gouverne toujours la masse, elle surnage encore comme un navire qui a perdu ses mâts. Cependant il s'élève de jeunes têtes, pleines de sève et de vigueur, qui ont médité la Bible, Homère et Dante, qui se sont abreuvées aux sources primitives de l'inspiration, et qui portent en elles la gloire de notre siècle. Ces jeunes hommes seront les chefs d'une école nouvelle et pure, rivale et non ennemie des écoles anciennes, d'une opinion poétique, qui sera un jour aussi celle de la masse. En attendant, ils auront bien des combats à livrer, bien des luttes à soutenir; mais ils supporteront avec le courage du génie les adversités de la gloire. La routine reculera bien lentement devant eux, mais il viendra un jour où elle tombera pour leur faire place, comme la scorie desséchée d'une vieille plaie qui se cicatrise.

Tous ces hommes graves, qui sont si clairvoyants en grammaire, en versification, en prosodie, et si aveugles en poésie, nous rappellent ces médecins qui connaissent la moindre fibre de la machine humaine, mais qui nient l'âme et ignorent la vertu.

DU GÉNIE.

Toute passion est éloquente; tout homme persuadé persuade; pour arracher des pleurs, il faut pleurer; l'enthousiasme est contagieux, a-t-on dit.

Prenez une femme et arrachez-lui son enfant; rassemblez tous les rhéteurs de la terre, et vous pourrez dire : *A la mort, et allons dîner;* écoutez la mère; d'où vient qu'elle a trouvé des cris, des pleurs qui vous ont attendri, et que la sentence vous est tombée des mains? On a parlé comme d'une chose étonnante de l'éloquence de Cicéron et de la clémence de César; si Cicéron eût été le père de Ligarius, qu'en eût-on dit? Il n'y avait rien là que de simple.

Et, en effet, il est un langage qui ne trompe point, que tous les hommes entendent, et qui a été donné à tous les hommes, c'est celui des grandes passions comme des grands évènements, *sunt lacrymæ rerum;* il est des moments où toutes les âmes se comprennent, où Israël se lève tout entier comme un seul homme.

Qu'est-ce que l'éloquence? dit Démosthène. L'action, l'action, et puis encore l'action. — Mais, en morale comme en physique, pour imprimer du mouvement il faut en posséder soi-même. Comment se communique-t-il? Ceci vient de plus haut; qu'il vous suffise que les choses se passent ainsi. Voulez-vous émouvoir, soyez ému; pleurez, vous tirerez des pleurs; c'est un cercle où tout vous ramène et d'où vous ne pouvez sortir. Je vous le demande, à quoi nous eût servi le don de nous communiquer nos idées si, comme à Cassandre, il nous eût été refusé la faculté de nous faire croire? Quel fut le plus beau moment de l'orateur romain? Celui où les tribuns du peuple lui interdisaient la parole. — Romains, s'écria-t-il, je jure que j'ai sauvé la république! Et tout le peuple se leva, criant : Nous jurons qu'il a dit la vérité.

Et tout ce que nous venons de dire de l'éloquence, nous le dirons de tous les arts, car tous les arts ne sont que la même langue différemment parlée. Et en effet, qu'est-ce que nos idées? Des sensations, et des sensations comparées. Qu'est-ce que les arts, sinon les diverses manières d'exprimer nos idées?

Rousseau, s'examinant soi-même et se confrontant avec ce modèle idéal que tous les hommes portent gravé dans leur conscience, traça un plan d'éducation par lequel il garantissait son élève de tous ses vices, mais en même temps de toutes ses vertus. Le grand homme ne s'aperçut pas qu'en donnant à son Émile ce qui lui manquait, il lui ôtait ce qu'il possédait lui-même. Cet homme, élevé au milieu du rire et de la joie, serait comme un athlète élevé loin des combats. Pour être un Hercule, il faut avoir étouffé les serpents dès le berceau. Tu veux lui épargner la lutte des passions, mais est-ce donc vivre que d'avoir évité la vie? Qu'est-ce qu'exister? dit Locke. C'est sentir. Les grands hommes sont ceux qui ont beaucoup senti, beaucoup vécu; et souvent, en quelques années, on a vécu bien des vies. Qu'on ne s'y trompe pas, les hauts sapins ne croissent que dans la région des orages. Athènes, ville du tumulte, eut mille grands hommes; Sparte, ville de l'ordre, n'en eut qu'un, Lycurgue; et Lycurgue était né avant ses lois.

Aussi voyons-nous la plupart des grands hommes apparaître au milieu des grandes fermentations populaires; Homère, au milieu des siècles héroïques de la Grèce; Virgile, sous le triumvirat; Ossian, sur les débris de sa patrie et de ses dieux; Dante, l'Arioste, le Tasse, au milieu des convulsions

renaissantes de l'Italie; Corneille et Racine, au siècle de la Fronde; et enfin Milton, entonnant la première révolte au pied de l'échafaud sanglant de White-Hall.

Et si nous examinons quel fut en particulier le destin de ces grands hommes, nous les voyons tous tourmentés par une vie agitée et misérable. Camoëns fend les mers, son poëme à la main; d'Ercilla écrit ses vers sur des peaux de bêtes dans les forêts du Mexique. Ceux-là que les souffrances du corps ne distraient pas des souffrances de l'âme, traînent une vie orageuse, dévorés par une irritabilité de caractère qui les rend à charge à eux-mêmes et à ceux qui les entourent. Heureux ceux qui ne meurent pas avant le temps, consumés par l'activité de leur propre génie, comme Pascal; de douleur, comme Molière et Racine; ou vaincus par les terreurs de leur propre imagination, comme ce Tasse infortuné!

Admettant donc ce principe reconnu de toute l'antiquité, que les grandes passions font les grands hommes, nous reconnaîtrons en même temps que, de même qu'il y a des passions plus ou moins fortes, de même il existe divers degrés de génie.

Et, examinant maintenant quelles sont les choses les plus capables d'exciter la violence de nos passions, c'est-à-dire de nos désirs, qui ne sont eux-mêmes que des volontés plus ou moins prononcées, jusqu'à cette volonté ferme et constante par laquelle on désire une chose toute sa vie, tout ou rien, comme César, levier terrible par lequel l'homme se brise lui-même, nous tomberons d'accord que, s'il existe une chose capable d'exciter une volonté pareille dans une âme noble et ferme, ce doit être sans contredit ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes.

Or, jetant maintenant les yeux autour de nous, considérons s'il est une chose à laquelle cette dénomination sublime ait été justement attribuée par le consentement unanime de tous les temps et de tous les peuples.

Et nous voici, jeunes gens, arrivés en peu de paroles à cette vérité ravissante devant laquelle toute la philosophie antique et le grand Platon lui-même avaient reculé. Que le génie, c'est la vertu!

Poëtes, ayez toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux. N'oubliez jamais que par hasard des enfants peuvent vous lire. Ayez pitié des têtes blondes.

On doit encore plus de respect à la jeunesse qu'à la vieillesse.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'homme de génie ne doit reculer devant aucune difficulté; il fallait de petites armes aux hommes ordinaires; aux grands athlètes, il leur fallait les cestes d'Hercule.

PLAN DE TRAGEDIE FAIT AU COLLÈGE.

Deux des successeurs d'Alexandre, Cassandre et Alexandre, fils de Polyperchon, se disputent l'empire de la Grèce. Le premier est retranché dans la citadelle d'Athènes, le second campe sous les murailles. Athènes, entre ces deux puissants ennemis, menacée à tout moment de sa ruine, est encore tourmentée par des dissensions intérieures. Le peuple penche pour le parti d'Alexandre; le sénat tient pour Cassandre, qui a rétabli le gouvernement aristocratique. De là la haine violente du peuple contre Phocion, chef du sénat, et le plus grand ennemi des caprices de la multitude. Phocion, dans cette crise, où il s'agit de lui autant que de l'état, insensible à tout autre intérêt qu'à celui de ses concitoyens, ne songe qu'au salut de la république; il y travaille avec toute l'imprudence d'une belle âme. Les moyens qu'il emploie pour sauver la patrie sont ceux qu'on emploie pour le perdre lui-même. Il parvient à déterminer les deux chefs rivaux à s'éloigner de l'Attique et à respecter Athènes; et dans le même moment il est accusé de trahison, traduit devant le peuple, et condamné. Voilà, en peu de mots, toute l'action de la tragédie; elle est simple, et peut être noble pourtant. C'est le tableau des agitations populaires et de la vertu malheureuse, c'est-à-dire le plus grand exemple qu'on puisse mettre sous les yeux des hommes, et le spectacle digne des dieux.

D'un côté, la haine du peuple, les ennemis de Phocion, sa vertu imprudente, qui leur donne des armes contre lui, enfin Alexandre et son armée; de l'autre, les troupes de Cassandre, le parti des bons citoyens, la vieille autorité du sénat, enfin l'ascendant éternel de la vertu, qui fait triompher Phocion toutes les fois qu'il se trouve en présence de la multitude. Ainsi la balance théâtrale est établie; l'action se déroule par une suite de révolutions inattendues; les moyens d'attaque et de résistance ont entre eux des proportions qui rendent l'anxiété possible.

Ainsi, lorsqu'au troisième acte Phocion n'a pas craint de se rendre au camp d'Alexandre, son ennemi, et qu'il l'a déterminé à accepter une entrevue avec Cassandre, il semble que cette démarche courageuse va désarmer l'ingratitude

du peuple et fermer la bouche à ses accusateurs. Mais Phocion s'est exposé à la mort sans mandat; il a méprisé, pour sauver le peuple, un décret populaire qui le destituait de sa charge, décret que le sénat n'avait pas sanctionné. Ainsi, lorsque le spectateur croit que l'action marche vers un heureux dénoûment, il se trouve que le péril est au comble. Le peuple, en pleine révolte, assiège la demeure de Phocion. Il ne se présente aucun moyen de salut. Le sénat est sans force, et Cassandre est trop éloigné. Il n'y a plus qu'à mourir. On propose à Phocion d'armer ses esclaves et de vendre chèrement sa vie. Mais le grand homme refuse. Le peuple se précipite sur la scène en criant : — La mort! la mort! Phocion n'en est point ému. Les orateurs agitent la multitude par leurs cris. Phocion la harangue; mais, voyant que le tumulte redouble et qu'il ne peut parvenir à la ramener à des sentiments humains, il monte sur son tribunal, et à ce mouvement la révolution théâtrale est opérée. Ce n'est plus le vieillard disputant sa vie contre une populace effrénée, c'est un juge suprême qui foudroie des révoltés. Les assassins tombent aux genoux de Phocion. Le vieillard, profondément ému de l'ingratitude de ses concitoyens, ne leur demande pas vengeance, il ne leur demande pas même la vie, il ne leur demande que de le laisser vivre encore un jour pour les sauver. Ainsi la face de la scène est changée; le peuple est apaisé; les deux rois vont se rendre dans la ville pour conclure une trêve; il semble que Phocion n'ait plus rien à craindre. Tout à coup Agnonide se lève et conseille de se saisir des deux rois et de mettre ainsi fin aux malheurs de la Grèce. A cette proposition perfide, dont il ne développe que trop bien les avantages, l'incertitude renaît; on sent tout de suite quel effet la réponse de Phocion va produire sur un peuple chez qui Aristide n'osa pas une seconde fois préférer le juste à l'utile. Phocion voit le piège, et il n'en est point étonné. Il fait ce qu'Aristide n'aurait point osé faire, il reste du parti de la chose juste contre la chose utile. L'entrevue des deux rois est rompue, et Phocion est cité devant l'assemblée du peuple comme coupable d'avoir laissé échapper l'occasion de sauver la république.

Ici l'action se presse. Phocion est sur le point d'être traîné devant cette assemblée, composée d'un ramassis d'esclaves et d'étrangers, ameutés par ses ennemis, lorsqu'on apprend que Cassandre descend de l'Acropolis et marche à son secours. Le vieillard, quoique l'on viole les lois pour le faire condamner, ne veut pas être sauvé malgré les lois. Il marche lui-même au-devant de ses libérateurs et les force à rentrer dans la citadelle; il revient ensuite se présenter devant le peuple. Il est au moment d'être absous, lorsque tout à coup l'armée d'Alexandre paraît sous les remparts. Le peuple se révolte, l'autorité du sénat est méconnue, et Phocion est condamné. Il prend la coupe et boit gravement le poison.

Cette tragédie pourrait être belle ; cependant elle n'obtiendrait qu'un succès d'estime. Cela tient à ce qu'elle serait froide ; au théâtre un conte d'amour vaut mieux que toute l'histoire.

Campistron a déjà mis le sujet de Phocion sur la scène. Sa pièce, comme toutes celles qu'il a faites, est assez bien conçue et n'est pas mal conduite. Il y a quelque invention dans les caractères, mais il n'a point su les soutenir. C'est ce qui arrive souvent aux gens qui, comme lui, n'ont ni vu ni observé, et qui s'imaginent qu'on fait de l'amour avec des exclamations, et de la vertu avec des maximes.

Ainsi, dans une scène, d'ailleurs assez bien écrite, si l'on admet que le style des tragédies de Voltaire est un bon style, entre le tyran et Phocion, celui-ci, après avoir dit en vrai capitan :

> Un homme tel que moi, loin de s'humilier,
> Conte ce qu'il a fait pour se justifier ;
> Ose toi-même ici rappeler mon histoire,
> Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire ;
> Chaque instant est marqué par quelque exploit fameux...

se reprend tout à coup, et il ajoute avec une emphase de modestie aussi ridicule que sa jactance :

> Mais que dis-je ? où m'emporte un mouvement honteux ?
> Est-ce à moi de conter la gloire de ma vie ?
> D'en retracer le cours quand Athènes l'oublie ?
> J'en rougis ; je suis prêt à me désavouer.
> Prononce : j'aime mieux mourir que me louer.

Et plus loin, Campistron, ne sachant comment faire revenir Phocion mourant sur la scène, s'avise de lui faire demander une entrevue au tyran. Le tyran, très surpris, accorde par pur motif de curiosité ; mais, comme ce ne serait pas le compte de l'auteur de mettre en tête-à-tête deux personnages qui n'ont réellement rien à se dire, au moment d'entretenir Phocion, on vient chercher le tyran pour une révolte. Celui-ci, comme de raison, oublie de donner contre-ordre pour l'entrevue. Phocion arrive, ne trouvant pas le tyran, il cherche dans sa tête quelle raison peut lui avoir fait quitter la scène, et il n'en trouve pas de meilleure, sinon que c'est qu'il lui fait peur, et il ajoute, avec une bonhomie tout à fait comique :

> Sans armes et mourant je le force à me craindre.
> Que le sort d'un tyran, justes Dieux ! est à plaindre !

Et plus loin encore, Phocion mourant, qui se promène durant tout le cinquième acte au milieu de la sédition, se rencontre avec sa fille Chrysis, et il s'occupe, en bon père, à lui chercher un mari. Le passage est réellement curieux. Savez-vous sur qui son choix s'arrête? Sur le fils du tyran. Il semble, comme dit le proverbe, qu'il n'y a qu'à se baisser et en prendre.

> Et voulant, en mourant, vous choisir un époux,
> Je ne trouve que lui qui soit digne de vous.

La réponse de la fille est peut-être encore plus singulière :

> Qu'entends-je, ô ciel! seigneur, m'en croyez-vous capable?
> Je ne vous cèle point qu'il me paraît aimable.

C'est cette même Chrysis qui, voyant mourir son père et son amant, trop bien élevée pour les suivre, s'écrie avec une naïveté si touchante :

> Ô fortune contraire,
> J'ose, après de tels coups, défier ta colère!

Et elle s'en va, et la toile tombe. En pareil cas Corneille est sublime, il fait dire à Eurydice :

> Non, je ne pleure point, madame; mais je meurs.

En 1793, la France faisait front à l'Europe, la Vendée tenait tête à la France. La France était plus grande que l'Europe, la Vendée était plus grande que la France.

Décembre 1820.

Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange. En général, nos pères sont bonapartistes, nos mères sont royalistes.

Nos pères ne voient dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épaulettes; nos mères ne voient dans Buonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils.

Pour nos pères, la révolution, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'une assemblée, l'empire, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'un homme. Pour nos mères, la révolution, c'est une guillotine, l'empire, c'est un sabre.

Nous autres enfants nés sous le consulat, nous avons tous grandi sur les genoux de nos mères, nos pères étant au camp; et, bien souvent privées, par la fantaisie conquérante d'un homme, de leurs maris, de leurs frères, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux yeux maternels remplis de larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820, et qu'en 1825 nous serions colonels ou morts.

L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1814, ç'a été un cri de joie des mères.

En général, il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé avec le lait de leurs mères la haine des deux époques violentes qui ont précédé la restauration. Le croquemitaine des enfants de 1802, c'était Robespierre; le croquemitaine des enfants de 1815, c'était Buonaparte.

Dernièrement, je venais de soutenir ardemment, en présence de mon père, mes opinions vendéennes. Mon père m'a écouté parler en silence, puis il s'est tourné vers le général L***, qui était là, et il lui a dit : *Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion de son père.*

Cette prédiction m'a laissé tout pensif.

Quoi qu'il arrive, et en admettant même jusqu'à un certain point que l'expérience puisse modifier l'impression que nous fait le premier aspect des choses à notre entrée dans la vie, l'honnête homme est sûr de ne point errer en soumettant toutes ces modifications à la sévère critique de sa conscience. Une bonne conscience qui veille dans un esprit le sauve de toutes les mauvaises directions où l'honnêteté peut se perdre. Au moyen-âge, on croyait que tout liquide où un saphir avait séjourné était un préservatif contre la peste, le charbon et la lèpre et *toutes ses espèces,* dit Jean-Baptiste de Rocoles.

Ce saphir, c'est la conscience.

JOURNAL
DES IDÉES ET DES OPINIONS
D'UN RÉVOLUTIONNAIRE DE 1830.

AOÛT.

Après juillet 1830, il nous faut la chose *république* et le mot *monarchie.*

A ne considérer les choses que sous le point de vue de l'expédient politique, la révolution de juillet nous a fait passer brusquement du constitutionnalisme au républicanisme. La machine anglaise est désormais hors de service en France; les whigs siègeraient à l'extrême droite de notre Chambre. L'opposition a changé de terrain comme le reste. Avant le 30 juillet elle était en Angleterre, aujourd'hui elle est en Amérique.

Les sociétés ne sont bien gouvernées en fait et en droit que lorsque ces deux forces, l'intelligence et le pouvoir, se superposent. Si l'intelligence n'éclaire encore qu'une tête au sommet du corps social, que cette tête règne; les théocraties ont leur logique et leur beauté. Dès que plusieurs ont la lumière, que plusieurs gouvernent; les aristocraties sont alors légitimes. Mais lorsqu'enfin l'ombre a disparu de partout, quand toutes les têtes sont dans la lumière, que tous régissent tout. Le peuple est mûr à la république; qu'il ait la république.

Tout ce que nous voyons maintenant, c'est une aurore. Rien n'y manque, pas même le coq.

La fatalité, que les anciens disaient aveugle, y voit clair et raisonne. Les évènements se suivent, s'enchaînent et se déduisent dans l'histoire avec une logique qui effraie. En se plaçant un peu à distance, on peut saisir toutes leurs démonstrations dans leurs rigoureuses et colossales proportions; et la raison humaine brise sa courte mesure devant ces grands syllogismes du destin.

Il ne peut y avoir rien que de factice, d'artificiel et de plâtré dans un ordre de choses où les inégalités sociales contrarient les inégalités naturelles.

L'équilibre parfait de la société résulte de la superposition immédiate de ces deux inégalités.

Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain.

Donneurs de places! preneurs de places! demandeurs de places! gardeurs de places! — C'est pitié de voir tous ces gens qui mettent une cocarde tricolore à leur marmite.

Il y a, dit Hippocrate, l'inconnu, le mystérieux, le *divin* des maladies. *Quid divinum.* Ce qu'il dit des maladies, on peut le dire des révolutions.

La dernière raison des rois, le boulet. La dernière raison des peuples, le pavé.

Je ne suis pas de vos gens coiffés du bonnet rouge et entêtés de la guillotine.

Pour beaucoup de raisonneurs à froid qui font après coup la théorie de la Terreur, 93 a été une amputation brutale, mais nécessaire. Robespierre est un Dupuytren politique. Ce que nous appelons la guillotine n'est qu'un bistouri.

C'est possible. Mais il faut désormais que les maux de la société soient traités, non par le bistouri, mais par la lente et graduelle purification du sang, par la résorption prudente des humeurs extravasées, par la saine alimentation, par l'exercice des forces et des facultés, par le bon régime. Ne nous adressons plus au chirurgien, mais au médecin.

Beaucoup de bonnes choses sont ébranlées et toutes tremblantes encore de la brusque secousse qui vient d'avoir lieu. Les hommes d'art en particulier sont fort stupéfaits et courent dans toutes les directions après leurs idées éparpillées. Qu'ils se rassurent. Ce tremblement de terre passé, j'ai la ferme conviction que nous retrouverons notre édifice de poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution. Elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Les révolutions, comme les loups, ne se mangent pas.

SEPTEMBRE.

Notre maladie depuis six semaines, c'est le ministère et la majorité de la Chambre qui nous l'ont faite; c'est une révolution rentrée.

On a tort de croire que l'équilibre européen ne sera pas dérangé par notre révolution. Il le sera. Ce qui nous rend forts, c'est que nous pouvons lâcher son peuple sur tout roi qui nous lâchera son armée. Une révolution combattra pour nous partout où nous le voudrons.

L'Angleterre seule est redoutable pour mille raisons.

Le ministère anglais nous fait bonne mine parce que nous avons inspiré au peuple anglais un enthousiasme qui pousse le gouvernement. Cependant Wellington sait par où nous prendre; il nous entamera, l'heure venue, par Alger ou par la Belgique. Or, nous devions chercher à nous lier de plus en plus étroitement avec la population anglaise, pour tenir en respect son ministère; et, pour cela, envoyer en Angleterre un ambassadeur populaire,

Benjamin Constant, par exemple, dont on eût dételé la voiture de Douvres à Londres avec douze cent mille anglais en cortège. De cette façon, notre ambassadeur eût été le premier personnage d'Angleterre, et qu'on juge le beau contre-coup qu'eût produit à Londres, à Manchester, à Birmingham, une déclaration de guerre à la France! Planter l'idée française dans le sol anglais, c'eût été grand et politique.

L'union de la France et de l'Angleterre peut produire des résultats immenses pour l'avenir de l'humanité.

La France et l'Angleterre sont les deux pieds de la civilisation.

Chose étrange que la figure des gens qui passent dans les rues le lendemain d'une révolution! À tout moment, vous êtes coudoyé par le vice et l'impopularité en personne avec cocarde tricolore. Beaucoup s'imaginent que la cocarde couvre le front.

Nous assistons en ce moment à une averse de places qui a des effets singuliers. Cela débarbouille les uns. Cela crotte les autres.

On est tout stupéfait des existences qui surgissent toutes faites dans la nuit qui suit une révolution. Il y a du champignon dans l'homme politique. Hasard et intrigue. Coterie et loterie.

Charles X croit que la révolution qui l'a renversé est une conspiration creusée, minée, chauffée de longue main. Erreur! c'est tout simplement une ruade du peuple.

Mon ancienne conviction royaliste et catholique de 1820 s'est écroulée pièce à pièce depuis dix ans devant l'âge et l'expérience. Il en reste pourtant encore quelque chose dans mon esprit, mais ce n'est qu'une religieuse et poétique ruine. Je me détourne quelquefois pour la considérer avec respect, mais je n'y viens plus prier.

L'ordre sous la tyrannie, c'est, dit Alfieri quelque part, *une vie sans âme.*

L'idée de Dieu et l'idée du roi sont deux, et doivent être deux. La monarchie à la Louis XIV les confond au détriment de l'ordre temporel, au détriment de l'ordre spirituel. Il résulte de ce monarchisme une sorte de mysticisme politique, de fétichisme royaliste, je ne sais quelle religion de la personne du roi, du corps du roi, qui a un palais pour temple et des gentilshommes de la chambre pour prêtres, avec l'étiquette pour décalogue. De là toutes ces fictions qu'on appelle *droit divin, légitimité, grâce de Dieu,* et qui sont tout au rebours du véritable droit divin, qui est la justice; de la véritable légitimité, qui est l'intelligence; de la véritable grâce de Dieu, qui est la raison. Cette religion des courtisans n'aboutit à autre chose qu'à substituer la chemise d'un homme à la bannière de l'église.

Nous sommes dans le moment des peurs paniques. Un club, par exemple, effraie, et c'est tout simple; c'est un mot que la masse traduit par un chiffre : 93. Et, pour les basses classes, 93, c'est la disette; pour les classes moyennes, c'est le maximum; pour les hautes classes, c'est la guillotine.

Mais nous sommes en 1830.

La république, comme l'entendent certaines gens, c'est la guerre de ceux qui n'ont ni un sou, ni une idée, ni une vertu, contre quiconque a l'une de ces trois choses.

La république, selon moi, la république, qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société souveraine de la société; se protégeant, garde nationale; se jugeant, jury; s'administrant, commune; se gouvernant, collège électoral.

Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'administration, la pairie, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes qui s'atrophient et meurent bientôt.

— Ma vie a été pleine d'épines.
— Est-ce pour cela que votre conscience est si déchirée?

Il y a toujours deux choses dans une charte, la solution d'un peuple et d'un siècle, et une feuille de papier. Tout le secret, pour bien gouverner le progrès politique d'une nation, consiste à savoir distinguer ce qui est la solution sociale de ce qui est la feuille de papier. Tous les principes que les révolutions antécédentes ont dégagés forment le fonds, l'essence même de la charte; respectez-les. Ainsi, liberté de culte, liberté de pensée, liberté de presse, liberté d'association, liberté de commerce, liberté d'industrie, liberté de chaire, de tribune, de théâtre, de tréteau, égalité devant la loi, libre accessibilité de toutes les capacités à tous les emplois, toutes choses sacrées et qui font choir, comme la torpille, les rois qui osent y toucher. Mais de la feuille de papier, de la forme, de la rédaction, de la lettre, des questions d'âge, de cens, d'éligibilité, d'hérédité, d'inamovibilité, de pénalité, inquiétez-vous-en peu et réformez à mesure que le temps et la société marchent. La lettre ne doit jamais se pétrifier quand les choses sont progressives. Si la lettre résiste, il faut la briser.

Il faut quelquefois violer les chartes pour leur faire des enfants.

En matière de pouvoir, toutes les fois que le fait n'a pas besoin d'être violent pour être, le fait est droit.

Une guerre générale éclatera quelque jour en Europe, la guerre des royaumes contre les patries.

M. de Talleyrand a dit à Louis-Philippe, avec un gracieux sourire, en lui prêtant serment : — Hé! hé! sire, c'est le treizième.

M. de Talleyrand disait il y a un an, à une époque où l'on parlait beaucoup trilogie en littérature : — Je veux avoir fait aussi, moi, ma trilogie; j'ai fait Napoléon, j'ai fait la maison de Bourbon, je finirai par la maison d'Orléans.

Pourvu que la pièce que M. de Talleyrand nous joue n'ait en effet que trois actes !

Les révolutions sont de magnifiques improvisatrices. Un peu échevelées quelquefois.

Effrayante charrue que celle des révolutions ! ce sont des têtes humaines qui roulent au tranchant du soc des deux côtés du sillon.

Ne détruisez pas notre architecture gothique. Grâce pour les vitraux tricolores !

Napoléon disait : Je ne veux pas du coq, le renard le mange. Et il prit l'aigle. La France a repris le coq. Or, voici tous les renards qui reviennent dans l'ombre à la file, se cachant l'un derrière l'autre; P... derrière T..., V... derrière M... *Eia! vigila, Galle!*

Il y a des gens qui se croient bien avancés et qui ne sont encore qu'en 1688. Il y a pourtant longtemps déjà que nous avons dépassé 1789.

La nouvelle génération a fait la révolution de 1830, l'ancienne génération prétend la féconder. Folie, impuissance ! Une révolution de vingt-cinq ans, un parlement de soixante, que peut-il résulter de l'accouplement ?

Vieillards, ne vous barricadez pas ainsi dans la législature; ouvrez la porte bien plutôt, et laissez passer la jeunesse. Songez qu'en lui fermant la Chambre, vous la laissez sur la place publique.

Vous avez une belle tribune en marbre, avec des bas-reliefs de M. Lemot, et vous n'en voulez que pour vous; c'est fort bien. Un beau matin, la génération nouvelle renversera un tonneau sur le cul, et cette tribune-là sera en contact immédiat avec le pavé qui a écrasé une monarchie de huit siècles. Songez-y.

Remarquez d'ailleurs que, tout vénérables que vous êtes par votre âge, ce que vous faites depuis août 1830 n'est que précipitation, étourderie et imprudence. Des jeunes gens n'auraient peut-être pas fait la part au feu si large. Il y avait dans la monarchie de la branche aînée beaucoup de choses utiles que vous vous êtes trop hâtés de brûler et qui auraient pu servir, ne fût-ce que comme fascines pour combler le fossé profond qui nous sépare de l'avenir. Nous autres, jeunes ilotes politiques, nous vous avons blâmés plus d'une fois, dans l'ombre oisive où vous nous laissez, de tout démolir trop vite et sans discernement, nous qui rêvons pourtant une reconstruction générale et complète. Mais pour la démolition comme pour la reconstruction, il fallait une longue et patiente attention, beaucoup de temps, et le respect de tous les intérêts qui s'abritent et poussent si souvent de jeunes et vertes branches sous les vieux édifices sociaux. Au jour de l'écroulement, il faut faire aux intérêts un toit provisoire.

Chose étrange! vous avez la vieillesse, et vous n'avez pas la maturité.

Voici des paroles de Mirabeau qu'il est l'heure de méditer :

«Nous ne sommes pas des sauvages arrivant nus des bords de l'Orénoque pour former une société. Nous sommes une nation vieille, et sans doute trop vieille pour notre époque. Nous avons un gouvernement préexistant, un roi préexistant, des préjugés préexistants : il faut, autant qu'il est possible, assortir toutes ces choses à la révolution et sauver la soudaineté du passage.»

Dans la constitution actuelle de l'Europe, chaque état a son ulcère, chaque royaume traîne son boulet. La Turquie a la Grèce, la Russie a la Pologne, la Suède a la Norvège, la Prusse a le grand-duché de Posen, l'Autriche a la Lombardie, la Sardaigne a le Piémont, l'Angleterre a l'Irlande, la France a la Corse, la Hollande a la Belgique. Ainsi, à côté de chaque peuple maître, un peuple esclave; à côté de chaque nation dans l'état naturel, une nation hors de l'état naturel. Édifice mal bâti; moitié marbre, moitié plâtras.

OCTOBRE.

L'esprit de Dieu, comme le soleil, donne toujours à la fois toute sa lumière. L'esprit de l'homme ressemble à cette pâle lune, qui a ses phases, ses absences et ses retours, sa lucidité et ses taches, sa plénitude et sa disparition, qui emprunte toute sa lumière des rayons du soleil, et qui pourtant ose les intercepter quelquefois.

Avec beaucoup d'idées, beaucoup de vues, beaucoup de probité, les saint-simoniens se trompent. On ne fonde pas une religion avec la seule morale. Il faut le dogme, il faut le culte. Pour asseoir le culte et le dogme, il faut les mystères. Pour faire croire aux mystères, il faut les miracles. — Faites donc des miracles. — Soyez prophètes, soyez dieux d'abord, si vous pouvez, et puis après prêtres, si vous voulez.

L'église affirme, la raison nie. Entre le *oui* du prêtre et le *non* de l'homme, il n'y a plus que Dieu qui puisse placer son mot.

Tout ce qui se fait maintenant dans l'ordre politique n'est qu'un pont de bateaux. Cela sert à passer d'une rive à l'autre. Mais cela n'a pas de racines

dans le fleuve d'idées qui coule dessous et qui a emporté dernièrement le vieux pont de pierre des Bourbons.

Les têtes comme celle de Napoléon sont le point d'intersection de toutes les facultés humaines. Il faut bien des siècles pour reproduire le même accident.

Avant une république, ayons, s'il se peut, une chose publique.

J'admire encore La Rochejaquelein, Lescure, Cathelineau, Charette même; je ne les aime plus. J'admire toujours Mirabeau et Napoléon; je ne les hais plus.

Le sentiment de respect que m'inspire la Vendée n'est plus chez moi qu'une affaire d'imagination et de vertu. Je ne suis plus vendéen de cœur, mais d'âme seulement.

Copie textuelle d'une lettre anonyme adressée ces jours-ci à M. Dupin.

«Monsieur le sauveur, vous vous f..... sur le pied de vexer les mendiants! Pas tant de bagout, ou tu sauteras le pas! J'en ai tordu de plus malins que toi! À revoir, et porte-toi bien, en attendant que je te tue.»

Mauvais éloge d'un homme que de dire : son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans. C'est dire que pour lui il n'y a eu ni expérience de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensée sur les faits. C'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort; c'est préférer l'huître à l'aigle. Tout est variable au contraire dans l'opinion; rien n'est absolu dans les choses politiques, excepté la moralité intérieure de ces choses. Or, cette moralité est affaire de conscience et non d'opinion. L'opinion d'un homme peut donc changer honorablement, pourvu que sa conscience ne change pas. Progressif ou rétrograde, le mouvement est essentiellement vital, humain, social.

Ce qui est honteux, c'est de changer d'opinion pour son intérêt, et que ce soit un écu ou un galon qui vous fasse brusquement passer du blanc au tricolore, et *vice versa.*

Nos chambres décrépites procréent à cette heure une infinité de petites lois culs-de-jatte, qui, à peine nées, branlent la tête comme de vieilles femmes et n'ont plus de dents pour mordre les abus.

L'égalité devant la loi, c'est l'égalité devant Dieu traduite en langue politique. Toute charte doit être une version de l'évangile.

Les whigs? dit O'Connell, des tories sans places.

Toute doctrine sociale qui cherche à détruire la famille est mauvaise, et, qui plus est, inapplicable. Sauf à se recomposer plus tard, la société est soluble, la famille non. C'est qu'il n'entre dans la composition de la famille que des lois naturelles; la société, elle, est soluble par tout l'alliage de lois factices, artificielles, transitoires, expédientes, contingentes, accidentelles, qui se mêle à sa constitution. Il peut souvent être utile, être nécessaire, être bon de dissoudre une société quand elle est mauvaise, ou trop vieille, ou mal venue. Il n'est jamais utile, ni nécessaire, ni bon, de mettre en poussière la famille. Quand vous décomposez une société, ce que vous trouvez pour dernier résidu, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. La famille est le cristal de la société

NOVEMBRE.

Il y a de grandes choses qui ne sont pas l'œuvre d'un homme, mais d'un peuple. Les pyramides d'Egypte sont anonymes; les journées de juillet aussi.

Au printemps, il y aura une fonte de russes.

TRÈS BONNE LOI ÉLECTORALE.

(Quand le peuple saura lire.)

ARTICLE I[er]. — Tout français est électeur.
ARTICLE II. — Tout français est éligible.

DÉCEMBRE.

9 décembre 1830. — Benjamin Constant, qui est mort hier, était un de ces hommes rares qui fourbissent, polissent et aiguisent les idées générales de leur temps, ces armes des peuples qui brisent toutes celles des armées. Il n'y a que les révolutions qui puissent jeter de ces hommes-là dans la société. Pour faire la pierre ponce, il faut le volcan.

On vient d'annoncer dans la même journée la mort de Gœthe, la mort de Benjamin Constant, la mort de Pie VIII[1]. Trois papes de morts.

NAPOLÉON.

Voyez-vous cette étoile ?

CAULAINCOURT.

Non.

NAPOLÉON.

Eh bien, moi, je la vois.

Si le clergé n'y prend garde et ne change de vie, on ne croira bientôt plus en France à d'autre trinité qu'à celle du drapeau tricolore.

---

[1] Cette triple nouvelle circula en effet dans Paris le même jour. Elle ne se réalisa pour Gœthe que quinze mois plus tard. (*Note de l'édition originale.*)

Citadelle inexpugnable que la France aujourd'hui ! Pour remparts, au midi, les Pyrénées ; au levant, les Alpes ; au nord, la Belgique avec sa haie de forteresses ; au couchant, l'Océan pour fossé. En deçà des Pyrénées, en deçà des Alpes, en deçà du Rhin et des forteresses belges, trois peuples en révolution, Espagne, Italie, Belgique, nous montent la garde ; en deçà de la mer, la république américaine. Et, dans cette France imprenable, pour garnison, trois millions de bayonnettes ; pour veiller aux créneaux des Alpes, des Pyrénées et de la Belgique, quatre cent mille soldats ; pour défendre le terrain, un garde national par pied carré. Enfin, nous tenons le bout de mèche de toutes les révolutions dont l'Europe est minée. Nous n'avons qu'à dire : Feu !

J'ai assisté à une séance du procès des ministres, à l'avant-dernière, à la plus lugubre, à celle où l'on entendait le mieux rugir le peuple dehors. J'écrirai cette journée-là.

Une pensée m'occupait pendant la séance, c'est que le pouvoir occulte qui a poussé Charles X à sa ruine, le mauvais génie de la restauration, ce gouvernement qui traitait la France en accusée, en criminelle, et lui faisait sans relâche son procès, avait fini, tant il y a une raison intérieure dans les choses, par ne plus pouvoir avoir pour ministres que des procureurs généraux.

Et, en effet, quels étaient les trois hommes assis près de M. de Polignac comme ses agents les plus immédiats ? M. de Peyronnet, procureur général ; M. de Chantelauze, procureur général ; M. de Guernon-Ranville, procureur général. Qu'est-ce que M. Mangin, qui eût probablement figuré à côté d'eux, si la révolution de juillet avait pu se saisir de lui ? Un procureur général. Plus de ministre de l'intérieur, plus de ministre de l'instruction publique, plus de préfet de police ; des procureurs généraux partout. La France n'était plus ni administrée, ni gouvernée au conseil du roi, mais accusée, mais jugée, mais condamnée.

Ce qui est dans les choses sort toujours au dehors par quelque côté.

La licence se crève ses cent yeux avec ses cent bras.

Quelques rochers n'arrêtent pas un fleuve ; à travers les résistances humaines, les évènements s'écoulent sans se détourner.

Chacun se dépopularise à son tour. Le peuple finira peut-être par se dépopulariser.

Il y a des hommes malheureux; Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte; Guillotin ne peut détacher le sien de son invention.

Le mouvement se propage du centre à la circonférence; le travail se fait en dessous; mais il se fait. Les pères ont vu la révolution de France, les fils verront la révolution d'Europe.

Les droits politiques, les fonctions de juré, d'électeur et de garde national, entrent évidemment dans la constitution normale de tout membre de la cité. Tout homme du peuple est, *a priori,* homme de la cité.

Cependant les droits politiques doivent, évidemment aussi, sommeiller dans l'individu jusqu'à ce que l'individu sache clairement ce que c'est que des droits politiques, ce que cela signifie, et ce qu'on en fait. Pour exercer il faut comprendre. En bonne logique, l'intelligence de la chose doit toujours précéder l'action sur la chose.

Il faut donc, on ne saurait trop insister sur ce point, éclairer le peuple pour pouvoir le constituer un jour. Et c'est un devoir sacré pour les gouvernants de se hâter de répandre la lumière dans ces masses obscures où le droit définitif repose. Tout tuteur honnête presse l'émancipation de son pupille. Multipliez donc les chemins qui mènent à l'intelligence, à la science, à l'aptitude. La Chambre, j'ai presque dit le trône, doit être le dernier échelon d'une échelle dont le premier échelon est une école.

Et puis, instruire le peuple, c'est l'améliorer; éclairer le peuple, c'est le moraliser; lettrer le peuple, c'est le civiliser. Toute brutalité se fond au feu doux des bonnes lectures quotidiennes. *Humaniores litteræ.* Il faut faire faire au peuple ses humanités.

Ne demandez pas de droits pour le peuple, tant que le peuple demandera des têtes.

JANVIER.

La chose la plus remarquable de ce mois-ci, c'est cet échantillon de style de tribune. La phrase a été textuellement prononcée à la Chambre des députés par un des principaux orateurs :

«..... C'est proscrire les véritables bases du lien social[1].»

FEVRIER.

Le roi Ferdinand de Naples, père de celui qui vient de mourir, disait qu'il ne fallait que trois F pour gouverner un peuple : *Festa, Forca, Farina.*

On veut démolir Saint-Germain-l'Auxerrois pour un alignement de place ou de rue; quelque jour on détruira Notre-Dame pour agrandir le parvis; quelque jour on rasera Paris pour agrandir la plaine des Sablons.

Alignement, nivellement, grands mots, grands principes, pour lesquels on démolit tous les édifices, au propre et au figuré, ceux de l'ordre intellectuel comme ceux de l'ordre matériel, dans la société comme dans la cité.

Il faut des monuments aux cités de l'homme, autrement où serait la différence entre la ville et la fourmilière?

---

[1] Le manuscrit donne le nom de l'orateur : *Berryer.* (*Note de l'Éditeur.*)

MARS.

Il y avait quelque chose de plus beau que la brochure de M. de C... [1]; c'était son silence. Il a eu tort de le rompre. Les Achilles dans leur tente sont plus formidables que sur le champ de bataille.

---

13 mars. — Combinaison Casimir Périer. Un homme qui engourdira la plaie, mais ne la fermera pas; un palliatif, non la guérison; un ministère au laudanum.

«Quelle administration! quelle époque! où il faut tout craindre et tout braver; où le tumulte renaît du tumulte; où l'on produit une émeute par les moyens qu'on prend pour la prévenir; où il faut sans cesse de la mesure, et où la mesure paraît équivoque, timide, pusillanime; où il faut déployer beaucoup de force, et où la force paraît tyrannie; où l'on est assiégé de mille conseils, et où il faut prendre conseil de soi-même; où l'on est obligé de redouter jusqu'à des citoyens dont les intentions sont pures, mais que la défiance, l'inquiétude, l'exagération, rendent presque aussi redoutables que des conspirateurs; où l'on est réduit même, dans des occasions difficiles, à céder par sagesse, à conduire le désordre pour le retenir, à se charger d'un emploi glorieux, il est vrai, mais environné d'alarmes cruelles; où il faut encore, au milieu de si grandes difficultés, déployer un front serein, être toujours calme, mettre de l'ordre jusque dans les plus petits objets, n'offenser personne, guérir toutes les jalousies, servir sans cesse, et chercher à plaire comme si l'on ne servait point!»

Voilà, certes, des paroles qui caractérisent admirablement le moment présent, et qui se superposent étroitement dans leurs moindres détails aux moindres détails de notre situation politique. Elles ont quarante ans de date. Elles ont été prononcées par Mirabeau, le 19 octobre 1789. Ainsi les révolutions ont de certaines phases qui reviennent invariablement. La révolution

[1] Chateaubriand. (*Note de l'Éditeur.*)

de 1789 en était alors où en est la révolution de 1830 aujourd'hui, à la période des insurrections.

Une révolution, quand elle passe de l'état de théorie à l'état d'action, débouche d'ordinaire par l'émeute. L'émeute est la première des diverses formes violentes qu'il est dans la loi d'une révolution de prendre. L'émeute, c'est l'engorgement des intérêts nouveaux, des idées nouvelles, des besoins nouveaux, à toutes les portes trop étroites du vieil édifice politique. Tous veulent entrer à la fois dans toutes les jouissances sociales. Aussi est-il rare qu'une révolution ne commence pas par enfoncer les portes. Il est de l'essence de l'émeute révolutionnaire, qu'il ne faut pas confondre avec les autres sortes d'émeute, d'avoir presque toujours tort dans la forme et raison dans le fond.

DERNIERS FEUILLETS SANS DATE.

Une ancienne prophétie de Mahomet dit qu'*un soleil se lèvera au couchant.* Est-ce de Napoléon qu'il voulait parler?

Vous voyez ces deux hommes, Robespierre et Mirabeau. L'un est de plomb, l'autre est de fer. La fournaise de la révolution fera fondre l'un, qui s'y dissoudra; l'autre y flamboiera, y deviendra éclatant et superbe.

Il fallait être géant comme Annibal, comme Charlemagne, comme Napoléon, pour enjamber les Alpes.

Les révolutions sont commencées par des hommes que font les circonstances, et terminées par des hommes qui font les évènements.

Sous la monarchie, une lettre de cachet prenait la liberté d'un individu, et la mettait dans la Bastille.

Toute la liberté individuelle de France était venue ainsi s'accumuler goutte à goutte, homme à homme, dans la Bastille, depuis plusieurs siècles. Aussi, la Bastille brisée, la liberté s'est répandue à flots par la France et par l'Europe.

Un classique jacobin : un bonnet rouge sur une perruque.

Plusieurs ont créé des mots dans la langue; Vaugelas a fait *pudeur;* Corneille, *invaincu;* Richelieu, *généralissime.*

La civilisation est toute-puissante. Tantôt elle s'accommode d'un désert de sable, comme, sous Rome, de l'Afrique; tantôt d'une région de neiges, comme actuellement de la Russie.

L'empereur disait : officiers français et soldats russes.

Gloire, ambition, armées, flottes, trônes, couronnes; polichinelles des grands enfants.

Le boucher Legendre assommait Lanjuinais de coups de poing à la tribune de la Convention : — Fais donc d'abord décréter que je suis un bœuf! — dit Lanjuinais.

La France est toujours à la mode en Europe.

L'Écriture conte qu'il y a eu un roi qui fut pendant sept ans bête fauve dans les bois, puis reprit sa forme humaine. Il arrive parfois que c'est le tour du peuple. Il fait aussi ses sept années de bête féroce, puis redevient homme. Ces métamorphoses s'appellent révolutions.

Le peuple, comme le roi, y gagne la sagesse.

TOAST :

À l'abolition de la loi salique!

Que désormais la France soit régie par une reine, et que cette reine s'appelle la loi.

Singulier parallélisme des destinées de Rome! après un sénat qui faisait des dieux, un conclave qui fait des saints.

Qu'est-ce que c'est donc que cette sagesse humaine qui ressemble si fort à la folie quand on la voit d'un peu haut?

Les empires ont leurs crises comme les montagnes ont leur hiver. Une parole dite trop haut y produit une avalanche.

En 1797, on disait : la coterie de Bonaparte; en 1807 : l'empire de Napoléon.

Les grands hommes sont les coefficients de leur siècle.

Richelieu s'appelait le *marquis du Chillou;* Mirabeau, *Riquetti;* Napoléon, *Buonaparte.*

Décret publié à Pékin, dans la *Gazette de la Chine,* vers la fin d'août 1830 :

«L'académie astronomique a rendu compte que, dans la nuit du 15e jour de la 7e lune (20 août), deux étoiles ont été observées, et des vapeurs blanches sont tombées près du signe du zodiaque Tsyvéitchoun. Elles se sont fait voir à l'heure où la garde de nuit est relevée pour la quatrième fois (à près de minuit) *et annoncent des troubles dans l'ouest.*»

Napoléon disait : Avec Anvers, je tiens un pistolet chargé sur le cœur de l'Angleterre.

Dieu nous garde de ces réformateurs qui *lisent les lois de Minos, parce qu'ils ont une constitution à faire pour mardi !*

Le cocher qui conduisait Bonaparte le soir du 3 nivôse s'appelait César. (Machine infernale.)

L'Espagne a eu, l'Angleterre a la plus grande marine de la terre. — Colonisation. — Le midi de l'Amérique parle espagnol, le nord parle anglais.

L'incendie de Moscou, aurore boréale allumée par Napoléon.

NOBLESSE.	PEUPLE.
Le comte de Mirabeau.	Franklin.
Napoléon Buonaparte, gentilhomme corse.	Washington.
Le marquis Simon de Bolivar.	Sieyès.
Le marquis de La Fayette.	Bentham.
Lord Byron.	Schiller.
M. de Gœthe.	Canaris.
Sir Walter Scott.	Danton.
Le comte Henri de Saint-Simon.	Talma.
Le vicomte de Chateaubriand.	Cuvier.
Madame de Staël.	
Le comte de Maistre.	
F. de Lamennais.	
O'Connell, gentilhomme irlandais.	
Mina, hidalgo catalan.	
Benjamin de Constant.	
La Rochejaquelein.	
Riego.	

Luther disait : *Je bouleverse le monde en buvant mon pot de bière.* Cromwell disait : *J'ai le roi dans mon sac et le parlement dans ma poche.* Napoléon disait : *Lavons notre linge sale en famille.*

Avis aux faiseurs de tragédies qui ne comprennent pas les grandes choses sans les grands mots.

Échecs d'hommes secondaires, éclipses de lune.

«Il avait (Louis XIV) beaucoup d'esprit naturel, mais il était très ignorant; il en avait honte. Aussi était-on obligé de tourner les savants en ridicule.»

(*Mémoires de la Princesse Palatine.*)

Genève; une république et un océan, en petit.

Je reviens d'Angleterre, écrivait, il y a vingt ans, Henri de Saint-Simon, et je n'y ai trouvé sur le chantier aucune idée capitale neuve.

Il en est d'un grand homme comme du soleil. Il n'est jamais plus beau pour nous qu'au moment où nous le voyons près de la terre, à son lever, à son coucher.

Parmi les colosses de l'histoire, Cromwell, demi-fanatique et demi-politique, marque la transition de Mahomet à Napoléon.

Les gaulois brûlèrent Lutèce devant César (*vide Comm.*). Deux mille ans après, les russes brûlent Moscou devant Napoléon.

Il ne faut pas voir toutes les choses de la vie à travers le prisme de la poésie. Il ressemble à ces verres ingénieux qui grandissent les objets. Ils vous montrent dans toute leur lumière et dans toute leur majesté les sphères du ciel; rabaissez-les sur la terre, et vous ne verrez plus que des formes gigantesques, à la vérité, mais pâles, vagues et confuses.

Napoléon exprimé en blason, c'est une couronne gigantale surmontée d'une couronne royale.

Une révolution est la larve d'une civilisation.

La providence est ménagère de ses grands hommes. Elle ne les prodigue pas; elle ne les gaspille pas. Elle les émet et les retire au bon moment, et ne leur donne jamais à gouverner que des évènements de leur taille. Quand elle a quelque mauvaise besogne à faire, elle la fait faire par de mauvaises mains; elle ne remue le sang et la boue qu'avec de vils outils. Ainsi Mirabeau s'en va avant la Terreur; Napoléon ne vient qu'après. Entre les deux géants, la fourmilière des hommes petits et méchants, la guillotine, les massacres, les noyades, 93. Et à 93 Robespierre suffit; il est assez bon pour cela.

J'ai entendu des hommes éminents du siècle, en politique, en littérature, en science, se plaindre de l'envie, des haines, des calomnies, etc. Ils avaient tort. C'est la loi, c'est la gloire. Les hautes renommées subissent ces épreuves. La haine les poursuit partout. Rien ne lui est sacré. Le théâtre lui livrait plus à nu Shakespeare et Molière; la prison ne lui dérobait pas Christophe Colomb; le cloître n'en préservait pas saint Bernard; le trône n'en sauvait pas Napoléon. Il n'y a pour le génie qu'un lieu sur la terre qui jouisse du droit d'asile, c'est le tombeau.

1823–1824.

SUR VOLTAIRE.

Décembre 1823.

François-Marie Arouet, si célèbre sous le nom de Voltaire, naquit à Chatenay, le 20 février 1694, d'une famille de magistrature. Il fut élevé au collège des jésuites, où l'un de ses régents, le père Lejeay, lui prédit, à ce qu'on assure, qu'il serait en France le coryphée du déisme.

À peine sorti du collège, Arouet, dont le talent s'éveillait avec toute la force et toute la naïveté de la jeunesse, trouva d'un côté, dans son père, un inflexible contempteur, et, de l'autre, dans son parrain, l'abbé de Châteauneuf, un pervertisseur complaisant. Le père condamnait toute étude littéraire sans savoir pourquoi, et par conséquent avec une obstination insurmontable. Le parrain, qui encourageait au contraire les essais d'Arouet, aimait beaucoup les vers, surtout ceux que rehaussait une certaine saveur de licence ou d'impiété. L'un voulait emprisonner le poëte dans une étude de procureur; l'autre égarait le jeune homme dans tous les salons. M. Arouet interdisait toute lecture à son fils; Ninon de Lenclos léguait une bibliothèque à l'élève de son ami Châteauneuf. Ainsi, le génie de Voltaire subit dès sa naissance le malheur de deux actions contraires et également funestes; l'une qui tendait à étouffer violemment ce feu sacré qu'on ne peut éteindre; l'autre qui l'alimentait inconsidérément, aux dépens de tout ce qu'il y a de noble et de respectable dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre social. Ce sont peut-être ces deux impulsions opposées, imprimées à la fois au premier essor de cette imagination puissante, qui en ont vicié pour jamais la direction. Du moins peut-on leur attribuer les premiers écarts du talent de Voltaire, tourmenté ainsi tout ensemble du frein et de l'éperon.

Aussi, dès le commencement de sa carrière, lui attribua-t-on d'assez méchants vers fort impertinents qui le firent mettre à la Bastille, punition rigoureuse pour de mauvaises rimes. C'est durant ce loisir forcé que Voltaire, âgé de vingt-deux ans, ébaucha son poëme blafard de la *Ligue,* depuis la *Henriade,* et termina son remarquable drame d'*Œdipe*. Après quelques mois de Bastille,

il fut à la fois délivré et pensionné par le régent d'Orléans, qu'il remercia de vouloir bien se charger de son entretien, en le priant de ne plus se charger de son logement.

Œdipe fut joué avec succès en 1718. Lamotte, l'oracle de cette époque, daigna accorder quelques paroles sacramentelles, et la renommée de Voltaire commença. Aujourd'hui Lamotte n'est peut-être immortel que pour avoir été nommé dans les écrits de Voltaire.

La tragédie d'*Artémire* succéda à *Œdipe*. Elle tomba. Voltaire fit un voyage à Bruxelles pour y voir J.-B. Rousseau, qu'on a si singulièrement appelé grand. Les deux poëtes s'estimaient avant de se connaître, ils se séparèrent ennemis. On a dit qu'ils étaient réciproquement envieux l'un de l'autre. Ce ne serait pas un signe de supériorité.

Artémire, refaite et rejouée en 1724 sous le nom de *Marianne,* eut beaucoup de succès sans être meilleure. Vers la même époque parut la *Ligue* ou la *Henriade,* et la France n'eut pas un poëme épique. Voltaire substitua dans son poëme Mornay à Sully, parce qu'il avait à se plaindre du descendant de ce grand ministre. Cette vengeance peu philosophique est cependant excusable, parce que Voltaire, insulté lâchement devant l'hôtel de Sully par je ne sais quel chevalier de Rohan, et abandonné par l'autorité judiciaire, ne put en exercer d'autre.

Justement indigné du silence des lois envers son méprisable agresseur, Voltaire, déjà célèbre, se retira en Angleterre où il étudia des sophistes. Cependant tous ses loisirs n'y furent pas perdus; il fit deux nouvelles tragédies, *Brutus* et *César,* dont Corneille eût avoué plusieurs scènes.

Revenu en France, il donna successivement *Ériphile,* qui tomba, et *Zaïre,* chef-d'œuvre conçu et terminé en dix-huit jours, auquel il ne manque que la couleur du lieu et une certaine sévérité de style. *Zaïre* eut un succès prodigieux et mérité. La tragédie d'*Adélaïde Du Guesclin* (depuis *le Duc de Foix*) succéda à *Zaïre* et fut loin d'obtenir le même succès. Quelques publications moins importantes, le *Temple du goût,* les *Lettres sur les anglais,* etc., tourmentèrent pendant quelques années la vie de Voltaire.

Cependant son nom remplissait déjà l'Europe. Retiré à Cirey, chez la marquise du Châtelet, femme qui fut, suivant l'expression même de Voltaire, propre à toutes les sciences, excepté à celle de la vie, il desséchait sa belle imagination dans l'algèbre et la géométrie, écrivait *Alzire, Mahomet,* l'*Histoire* spirituelle *de Charles XII,* amassait les matériaux du *Siècle de Louis XIV,* préparait l'*Essai sur les mœurs des nations,* et envoyait des madrigaux à Frédéric, prince héréditaire de Prusse. *Mérope,* composée à Cirey, mit le sceau à la réputation dramatique de Voltaire. Il crut pouvoir alors se présenter pour remplacer le cardinal de Fleury à l'académie française. Il ne

fut pas admis. Il n'avait encore que du génie. Quelque temps après, cependant, il se mit à flatter madame de Pompadour; il le fit avec une si opiniâtre complaisance, qu'il obtint tout à la fois le fauteuil académique, la charge de gentilhomme de la chambre et la place d'historiographe de France. Cette faveur dura peu. Voltaire se retira tour à tour à Lunéville, chez le bon Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine; à Sceaux, chez madame du Maine, où il fit *Sémiramis, Oreste* et *Rome sauvée,* et à Berlin, chez Frédéric, devenu roi de Prusse. Il passa plusieurs années dans cette dernière retraite avec le titre de chambellan, la croix du Mérite de Prusse et une pension. Il était admis aux soupers royaux avec Maupertuis, d'Argens, et Lamettrie, athée du roi, de ce roi qui, comme le dit Voltaire même, vivait sans cour, sans conseil et sans culte. Ce n'était point l'amitié sublime d'Aristote et d'Alexandre, de Térence et de Scipion. Quelques années de frottement suffirent pour user ce qu'avaient de commun l'âme du despote philosophe et l'âme du sophiste poëte. Voltaire voulut s'enfuir de Berlin. Frédéric le chassa.

Renvoyé de Prusse, repoussé de France, Voltaire passa deux ans en Allemagne, où il publia ses *Annales de l'Empire,* rédigées par complaisance pour la duchesse de Saxe-Gotha; puis il vint se fixer aux portes de Genève avec M[me] Denis, sa nièce.

L'*Orphelin de la Chine,* tragédie où brille encore presque tout son talent, fut le premier fruit de sa retraite, où il eût vécu en paix, si d'avides libraires n'eussent publié son odieuse *Pucelle.* C'est encore à cette époque et dans ses diverses résidences des Délices, de Tournay et de Ferney, qu'il fit le poëme sur le *Tremblement de terre de Lisbonne,* la tragédie de *Tancrède,* quelques contes et différents opuscules. C'est alors qu'il défendit, avec une générosité mêlée de trop d'ostentation, Calas, Sirven, La Barre, Montbailli, Lally, déplorables victimes des méprises judiciaires. C'est alors qu'il se brouilla avec Jean-Jacques, se lia avec Catherine de Russie, pour laquelle il écrivit l'histoire de son aïeul Pierre I[er], et se réconcilia avec Frédéric. C'est encore du même temps que date sa coopération à l'*Encyclopédie,* ouvrage où des hommes qui avaient voulu prouver leur force ne prouvèrent que leur faiblesse, monument monstrueux dont le *Moniteur* de notre révolution est l'effroyable pendant.

Accablé d'années, Voltaire voulut revoir Paris. Il revint dans cette Babylone qui sympathisait avec son génie. Salué d'acclamations universelles, le malheureux vieillard put voir, avant de mourir, combien son œuvre était avancée. Il put jouir ou s'épouvanter de sa gloire. Il ne lui restait plus assez de puissance vitale pour soutenir les émotions de ce voyage, et Paris le vit expirer le 30 mai 1778. Les esprits forts prétendirent qu'il avait emporté l'incrédulité au tombeau. Nous ne le poursuivrons pas jusque-là.

Nous avons raconté la vie privée de Voltaire ; nous allons essayer de peindre son existence publique et littéraire.

Nommer Voltaire, c'est caractériser tout le dix-huitième siècle ; c'est fixer d'un seul trait la double physionomie historique et littéraire de cette époque, qui ne fut, quoi qu'on en dise, qu'une époque de transition, pour la société comme pour la poésie. Le dix-huitième siècle paraîtra toujours dans l'histoire comme étouffé entre le siècle qui le précède et le siècle qui le suit. Voltaire en est le personnage principal et en quelque sorte typique, et, quelque prodigieux que fût cet homme, ses proportions sont bien mesquines entre la grande image de Louis XIV et la gigantesque figure de Napoléon.

Il y a deux êtres dans Voltaire. Sa vie eut deux influences. Ses écrits eurent deux résultats. C'est sur cette double action, dont l'une domina les lettres, dont l'autre se manifesta dans les évènements, que nous allons jeter un coup d'œil. Nous étudierons séparément chacun de ces deux règnes du génie de Voltaire. Il ne faut pas oublier toutefois que leur double puissance fut intimement coordonnée, et que les effets de cette puissance, plutôt mêlés que liés, ont toujours eu quelque chose de simultané et de commun. Si, dans cette note, nous en divisons l'examen, c'est uniquement parce qu'il serait au-dessus de nos forces d'embrasser d'un seul regard cet ensemble insaisissable ; imitant en cela l'artifice de ces artistes orientaux qui, dans l'impuissance de peindre une figure de face, parviennent cependant à la représenter entièrement, en enfermant les deux profils dans un même cadre.

En littérature, Voltaire a laissé un de ces monuments dont l'aspect étonne plutôt par son étendue qu'il n'impose par sa grandeur. L'édifice qu'il a construit n'a rien d'auguste. Ce n'est point le palais des rois, ce n'est point l'hospice du pauvre. C'est un bazar élégant et vaste, irrégulier et commode, étalant dans la boue d'innombrables richesses ; donnant à tous les intérêts, à toutes les vanités, à toutes les passions, ce qui leur convient ; éblouissant et fétide ; offrant des prostitutions pour des voluptés ; peuplé de vagabonds, de marchands et d'oisifs, peu fréquenté du prêtre et de l'indigent. Là, d'éclatantes galeries inondées incessamment d'une foule émerveillée ; là, des antres secrets où nul ne se vante d'avoir pénétré. Vous trouverez sous ces arcades somptueuses mille chefs-d'œuvre de goût et d'art, tout reluisants d'or et de diamants ; mais n'y cherchez pas la statue de bronze aux formes antiques et sévères. Vous y trouverez des parures pour vos salons et pour vos boudoirs ; n'y cherchez pas les ornements qui conviennent au sanctuaire. Et malheur au faible qui n'a qu'une âme pour fortune et qui l'expose aux séductions de ce magnifique repaire ! temple monstrueux où il y a des témoignages pour tout ce qui n'est pas la vérité, un culte pour tout ce qui n'est pas Dieu !

Certes, si nous voulons bien parler d'un monument de ce genre avec admiration, on n'exigera pas que nous en parlions avec respect. Nous plaindrions une cité où la foule serait au bazar et la solitude à l'église ! nous plaindrions une littérature qui déserterait le sentier de Corneille et de Bossüet pour courir sur la trace de Voltaire.

Loin de nous toutefois la pensée de nier le génie de cet homme extraordinaire. C'est parce que, dans notre conviction, ce génie était peut-être un des plus beaux qui aient jamais été donnés à aucun écrivain, que nous en déplorons plus amèrement le frivole et funeste emploi. Nous regrettons, pour lui comme pour les lettres, qu'il ait tourné contre le ciel cette puissance intellectuelle qu'il avait reçue du ciel. Nous gémissons sur ce beau génie qui n'a point compris sa mission, sur cet ingrat qui a profané la chasteté de la muse et la sainteté de la patrie, sur ce transfuge qui ne s'est pas souvenu que le trépied du poëte a sa place près de l'autel. Et (ce qui est d'une profonde et inévitable vérité) sa faute même renfermait son châtiment. Sa gloire est beaucoup moins grande qu'elle ne devait l'être, parce qu'il a tenté toutes les gloires, même celle d'Érostrate. Il a défriché tous les champs, on ne peut dire qu'il en ait cultivé un seul. Et, parce qu'il eut la coupable ambition d'y semer également les germes nourriciers et les germes vénéneux, ce sont, pour sa honte éternelle, les poisons qui ont le plus fructifié. La *Henriade,* comme composition littéraire, est encore bien inférieure à la *Pucelle* (ce qui ne signifie certes pas que ce coupable ouvrage soit supérieur, même dans son genre honteux). Ses satires, empreintes parfois d'un stigmate infernal, sont fort au-dessus de ses comédies, plus innocentes. On préfère ses poésies légères, où son cynisme éclate souvent à nu, à ses poésies lyriques, dans lesquelles on trouve parfois des vers religieux et graves [1]. Ses contes, enfin, si désolants d'incrédulité et de scepticisme, valent mieux que ses histoires, où le même défaut se fait un peu moins sentir, mais où l'absence perpétuelle de dignité est en contradiction avec le genre même de ces ouvrages. Quant à ses tragédies, où il se montre réellement grand poëte, où il trouve souvent le trait du caractère, le mot du cœur, on ne peut disconvenir, malgré tant d'admirables scènes, qu'il ne soit encore resté assez loin de Racine, et surtout du vieux Corneille. Et ici notre opinion est d'autant moins suspecte, qu'un examen

[1] M. le comte de Maistre, dans son sévère et remarquable portrait de Voltaire, observe qu'il est nul dans l'ode, et attribue avec raison cette nullité au défaut d'enthousiasme. Voltaire, en effet, qui ne se livrait à la poésie lyrique qu'avec antipathie, et seulement pour justifier sa prétention à l'universalité, Voltaire était étranger à toute profonde exaltation ; il ne connaissait d'émotion véritable que celle de la colère, et encore cette colère n'allait-elle pas jusqu'à l'indignation, jusqu'à cette sainte *indignation qui fait poëte,* comme dit Juvénal, *facit indignatio versum.* (*Note de l'édition originale.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

approfondi de l'œuvre dramatique de Voltaire nous a convaincu de sa haute supériorité au théâtre. Nous ne doutons pas que si Voltaire, au lieu de disperser les forces colossales de sa pensée sur vingt points différents, les eût toutes réunies vers un même but, la tragédie, il n'eût surpassé Racine et égalé peut-être Corneille. Mais il dépensa le génie en esprit. Aussi fut-il prodigieusement spirituel. Aussi le sceau du génie est-il plutôt empreint sur le vaste ensemble de ses ouvrages que sur chacun d'eux en particulier. Sans cesse préoccupé de son siècle, il négligeait trop la postérité, cette image austère qui doit dominer toutes les méditations du poëte. Luttant de caprice et de frivolité avec ses frivoles et capricieux contemporains, il voulait leur plaire et se moquer d'eux. Sa muse, qui eût été si belle de sa beauté, emprunta souvent ses prestiges aux enluminures du fard et aux grimaces de la coquetterie, et l'on est perpétuellement tenté de lui adresser ce conseil d'amant jaloux :

> Épargne-toi ce soin ;
> L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Voltaire paraissait ignorer qu'il y a beaucoup de grâce dans la force, et que ce qu'il y a de plus sublime dans les œuvres de l'esprit humain est peut-être aussi ce qu'il y a de plus naïf. Car l'imagination sait révéler sa céleste origine sans recourir à des artifices étrangers. Elle n'a qu'à marcher pour se montrer déesse. *Et vera incessu patuit dea.*

S'il était possible de résumer l'idée multiple que présente l'existence littéraire de Voltaire, nous ne pourrions que la classer parmi ces prodiges que les latins appelaient *monstra.* Voltaire, en effet, est un phénomène peut-être unique, qui ne pouvait naître qu'en France et au dix-huitième siècle. Il y a cette différence entre sa littérature et celle du grand siècle, que Corneille, Molière et Pascal appartiennent davantage à la société, Voltaire à la civilisation. On sent, en le lisant, qu'il est l'écrivain d'un âge énervé et affadi. Il a de l'agrément et point de grâce, du prestige et point de charme, de l'éclat et point de majesté. Il sait flatter et ne sait point consoler. Il fascine et ne persuade pas. Excepté dans la tragédie, qui lui est propre, son talent manque de tendresse et de franchise. On sent que tout cela est le résultat d'une organisation et non l'effet d'une inspiration ; et, quand un médecin athée vient vous dire que tout Voltaire était dans ses tendons et dans ses nerfs, vous frémissez qu'il n'ait raison. Au reste, comme un autre ambitieux plus moderne, qui rêvait la suprématie politique, c'est en vain que Voltaire a essayé la suprématie littéraire. La monarchie absolue ne convient pas à l'homme. Si Voltaire eût compris la véritable grandeur, il eût placé sa gloire plutôt dans l'unité que dans l'universalité. La force ne se révèle point par un déplacement per-

pétuel, par des métamorphoses indéfinies, mais bien par une majestueuse immobilité. La force, ce n'est pas Protée, c'est Jupiter.

Ici commence la seconde partie de notre tâche ; elle sera plus courte, parce que, grâce à la révolution française, les résultats politiques de la philosophie de Voltaire sont malheureusement d'une effrayante notoriété. Il serait cependant souverainement injuste de n'attribuer qu'aux écrits du «patriarche de Ferney» cette fatale révolution. Il faut y voir avant tout l'effet d'une décomposition sociale depuis longtemps commencée. Voltaire et l'époque où il vécut doivent s'accuser et s'excuser réciproquement. Trop fort pour obéir à son siècle, Voltaire était aussi trop faible pour le dominer. De cette égalité d'influence résultait entre son siècle et lui une perpétuelle réaction, un échange mutuel d'impiétés et de folies, un continuel flux et reflux de nouveautés qui entraînait toujours dans ses oscillations quelque vieux pilier de l'édifice social. Qu'on se représente la face politique du dix-huitième siècle, les scandales de la Régence, les turpitudes de Louis XV ; la violence dans le ministère, la violence dans les parlements, la force nulle part ; la corruption morale descendant par degrés de la tête au cœur, des grands au peuple ; les prélats de cour, les abbés de toilette ; l'antique monarchie, l'antique société chancelant sur leur base commune, et ne résistant plus aux attaques des novateurs que par la magie de ce beau nom de Bourbon [1] ; qu'on se figure Voltaire jeté sur cette société en dissolution comme un serpent dans un marais, et l'on ne s'étonnera plus de voir l'action contagieuse de sa pensée hâter la fin de cet ordre politique que Montaigne et Rabelais avaient inutilement attaqué dans sa jeunesse et dans sa vigueur. Ce n'est pas lui qui rendit la maladie mortelle, mais c'est lui qui en développa le germe, c'est lui qui en exaspéra les accès. Il fallait tout le venin de Voltaire pour mettre cette fange en ébullition ; aussi doit-on imputer à cet infortuné une grande partie des choses monstrueuses de la révolution. Quant à cette révolution en elle-même, elle dut être inouïe. La providence voulut la placer entre le plus redoutable des sophistes et le plus formidable des despotes. À son aurore, Voltaire apparaît dans une saturnale funèbre [2], à son déclin, Buonaparte se lève dans un massacre [3].

[1] Il faut que la démoralisation universelle ait jeté de bien profondes racines, pour que le ciel ait vainement envoyé, vers la fin de ce siècle, Louis XVI, ce vénérable martyr, qui éleva sa vertu jusqu'à la sainteté. (*Note de l'édition originale.*). — [2] Translation des restes de Voltaire au Panthéon. (*Ibid.*) — [3] Mitraillade de Saint-Roch. (*Ibid.*)

SUR WALTER SCOTT

A PROPOS DE *QUENTIN DURWARD.*

Juin 1823.

Certes, il y a quelque chose de bizarre et de merveilleux dans le talent de cet homme qui dispose de son lecteur comme le vent dispose d'une feuille; qui le promène à son gré dans tous les lieux et dans tous les temps; lui dévoile, en se jouant, le plus secret repli du cœur, comme le plus mystérieux phénomène de la nature, comme la page la plus obscure de l'histoire; dont l'imagination domine et caresse toutes les imaginations, revêt avec la même étonnante vérité le haillon du mendiant et la robe du roi, prend toutes les allures, adopte tous les vêtements, parle tous les langages; laisse à la physionomie des siècles ce que la sagesse de Dieu a mis d'immuable et d'éternel dans leurs traits, et ce que les folies des hommes y ont jeté de variable et de passager; ne force pas, ainsi que certains romanciers ignorants, les personnages des jours passés à s'enluminer de notre fard, à se frotter de notre vernis; mais contraint, par son pouvoir magique, les lecteurs contemporains à reprendre, du moins pour quelques heures, l'esprit, aujourd'hui si dédaigné, des vieux temps, comme un sage et adroit conseiller qui invite des fils ingrats à revenir chez leur père. L'habile magicien veut cependant avant tout être exact. Il ne refuse à sa plume aucune vérité, pas même celle qui naît de la peinture de l'erreur, cette fille des hommes qu'on pourrait croire immortelle si son humeur capricieuse et changeante ne rassurait sur son éternité. Peu d'historiens sont aussi fidèles que ce romancier. On sent qu'il a voulu que ses portraits fussent des tableaux, et ses tableaux des portraits. Il nous peint nos devanciers avec leurs passions, leurs vices et leurs crimes, mais de sorte que l'instabilité des superstitions et l'impiété du fanatisme n'en fassent que mieux ressortir la pérennité de la religion et la sainteté des croyances. Nous aimons d'ailleurs à retrouver nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent si nobles et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches et leurs bonnes cuirasses.

Walter Scott a su puiser aux sources de la nature et de la vérité un genre inconnu, qui est nouveau parce qu'il se fait aussi ancien qu'il le veut. Walter Scott allie à la minutieuse exactitude des chroniques la majestueuse grandeur de l'histoire et l'intérêt pressant du roman; génie puissant et curieux qui devine le passé; pinceau vrai qui trace un portrait fidèle d'après une ombre confuse, et nous force à reconnaître même ce que nous n'avons pas vu;

esprit flexible et solide qui s'empreint du cachet particulier de chaque siècle et de chaque pays, comme une cire molle, et conserve cette empreinte pour la postérité, comme un bronze indélébile.

Peu d'écrivains ont aussi bien rempli que Walter Scott les devoirs du romancier relativement à son art et à son siècle; car ce serait une erreur presque coupable dans l'homme de lettres que de se croire au-dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, d'exempter son esprit de toute action sur les contemporains, et d'isoler sa vie égoïste de la grande vie du corps social. Et qui donc se dévouera, si ce n'est le poëte? Quelle voix s'élèvera dans l'orage, si ce n'est celle de la lyre qui peut le calmer? Et qui bravera les haines de l'anarchie et les dédains du despotisme, sinon celui auquel la sagesse antique attribuait le pouvoir de réconcilier les peuples et les rois, et auquel la sagesse moderne a donné celui de les diviser?

Ce n'est donc point à de doucereuses galanteries, à de mesquines intrigues, à de sales aventures, que Walter Scott voue son talent. Averti par l'instinct de sa gloire, il a senti qu'il fallait quelque chose de plus à une génération qui vient d'écrire de son sang et de ses larmes la page la plus extraordinaire de toutes les histoires humaines. Les temps qui ont immédiatement précédé et immédiatement suivi notre convulsive révolution étaient de ces époques d'affaissement que le fiévreux éprouve avant et après ses accès. Alors les livres les plus platement atroces, les plus stupidement impies, les plus monstrueusement obscènes, étaient avidement dévorés par une société malade, dont les goûts dépravés et les facultés engourdies eussent rejeté tout aliment savoureux ou salutaire. C'est ce qui explique ces triomphes scandaleux, décernés alors par les plébéiens des salons et les patriciens des échoppes à des écrivains ineptes ou graveleux, que nous dédaignerons de nommer, lesquels en sont réduits aujourd'hui à mendier l'applaudissement des laquais et le rire des prostituées. Maintenant la popularité n'est plus distribuée par la populace, elle vient de la seule source qui puisse lui imprimer un caractère d'immortalité ainsi que d'universalité, du suffrage de ce petit nombre d'esprits délicats, d'âmes exaltées et de têtes sérieuses qui représentent moralement les peuples civilisés. C'est celle-là que Scott a obtenue en empruntant aux annales des nations des compositions faites pour toutes les nations, en puisant dans les fastes des siècles des livres écrits pour tous les siècles. Nul romancier n'a caché plus d'enseignement sous plus de charme, plus de vérité sous la fiction. Il y a une alliance visible entre la forme qui lui est propre et toutes les formes littéraires du passé et de l'avenir, et l'on pourrait considérer les romans épiques de Scott comme une transition de la littérature actuelle aux romans grandioses, aux grandes épopées en vers ou en prose que notre ère poétique nous promet et nous donnera.

Quelle doit être l'intention du romancier? C'est d'exprimer dans une fable intéressante une vérité utile. Et, une fois cette idée fondamentale choisie, cette action explicative inventée, l'auteur ne doit-il pas chercher, pour la développer, un mode d'exécution qui rende son roman semblable à la vie, l'imitation pareille au modèle? Et la vie n'est-elle pas un drame bizarre où se mêlent le bon et le mauvais, le beau et le laid, le haut et le bas, loi dont le pouvoir n'expire que hors de la création? Faudra-t-il donc se borner à composer, comme certains peintres flamands, des tableaux entièrement ténébreux, ou, comme les chinois, des tableaux tout lumineux, quand la nature montre partout la lutte de l'ombre et de la lumière? Or les romanciers, avant Walter Scott, avaient adopté généralement deux méthodes de composition contraires; toutes deux vicieuses, précisément parce qu'elles sont contraires. Les uns donnaient à leur ouvrage la forme d'une narration divisée arbitrairement en chapitres, sans qu'on devinât trop pourquoi, ou même uniquement pour délasser l'esprit du lecteur, comme l'avoue assez naïvement le titre de *descanso* (repos), placé par un vieil auteur espagnol en tête de ses chapitres [1]. Les autres déroulaient leur fable dans une série de lettres qu'on supposait écrites par les divers acteurs du roman. Dans la narration, les personnages disparaissent, l'auteur seul se montre toujours; dans les lettres, l'auteur s'éclipse pour ne laisser jamais voir que ses personnages. Le romancier narrateur ne peut donner place au dialogue naturel, à l'action véritable; il faut qu'il leur substitue un certain mouvement monotone de style, qui est comme un moule où les évènements les plus divers prennent la même forme, et sous lequel les créations les plus élevées, les inventions les plus profondes, s'effacent, de même que les aspérités d'un champ s'aplanissent sous le rouleau. Dans le roman par lettres, la même monotonie provient d'une autre cause. Chaque personnage arrive à son tour avec son épître, à la manière de ces acteurs forains qui, ne pouvant paraître que l'un après l'autre, et n'ayant pas la permission de parler sur leurs tréteaux, se présentent successivement, portant au-dessus de leur tête un grand écriteau sur lequel le public lit leur rôle. On peut encore comparer le roman par lettres à ces laborieuses conversations de sourds-muets qui s'écrivent réciproquement ce qu'ils ont à se dire, de sorte que leur colère ou leur joie est tenue d'avoir sans cesse la plume à la main et l'écritoire en poche. Or, je le demande, que devient l'à-propos d'un tendre reproche qu'il faut porter à la poste? Et l'explosion fougueuse des passions n'est-elle pas un peu gênée entre le préambule obligé et la formule polie qui sont l'avant-garde et l'arrière-garde de toute lettre écrite par un homme bien né? Croit-on que le cortège des compliments, le bagage des civilités, accélèrent la progression de

[1] Marcos Obregon de la Ronda. (*Note de* la Muse française.)

l'intérêt et pressent la marche de l'action? Ne doit-on pas enfin supposer quelque vice radical et insurmontable dans un genre de composition qui a pu refroidir parfois l'éloquence même de Rousseau?

Supposons donc qu'au roman narratif, où il semble qu'on ait songé à tout, excepté à l'intérêt, en adoptant l'absurde usage de faire précéder chaque chapitre d'un sommaire, souvent très détaillé, qui est comme le récit du récit; supposons qu'au roman épistolaire, dont la forme même interdit toute véhémence et toute rapidité, un esprit créateur substitue le roman dramatique, dans lequel l'action imaginaire se déroule en tableaux vrais et variés, comme se déroulent les évènements réels de la vie; qui ne connaisse d'autre division que celle des différentes scènes à développer; qui enfin soit un long drame, où les descriptions suppléeraient aux décorations et aux costumes, où les personnages pourraient se peindre eux-mêmes, et représenter, par leurs chocs divers et multipliés, toutes les formes de l'idée unique de l'ouvrage. Vous trouverez, dans ce genre nouveau, les avantages réunis des deux genres anciens, sans leurs inconvénients. Ayant à votre disposition les ressorts pittoresques, et en quelque façon magiques, du drame, vous pourrez laisser derrière la scène ces mille détails oiseux et transitoires que le simple narrateur, obligé de suivre ses acteurs pas à pas comme des enfants aux lisières, doit exposer longuement s'il veut être clair; et vous pourrez profiter de ces traits profonds et soudains, plus féconds en méditations que des pages entières que fait jaillir le mouvement d'une scène, mais qu'exclut la rapidité d'un récit.

Après le roman pittoresque, mais prosaïque, de Walter Scott, il restera un autre roman à créer, plus beau et plus complet encore selon nous. C'est le roman, à la fois drame et épopée, pittoresque, mais poétique, réel, mais idéal, vrai, mais grand, qui enchâssera Walter Scott dans Homère.

Comme tout créateur, Walter Scott a été assailli jusqu'à présent par d'inextinguibles critiques. Il faut que celui qui défriche un marais se résigne à entendre les grenouilles coasser autour de lui.

Quant à nous, nous remplissons un devoir de conscience en plaçant Walter Scott très haut parmi les romanciers, et en particulier *Quentin Durward* très haut parmi les romans. *Quentin Durward* est un beau livre. Il est difficile de voir un roman mieux tissu, et des effets moraux mieux attachés aux effets dramatiques.

L'auteur a voulu montrer, ce nous semble, combien la loyauté, même dans un être obscur, jeune et pauvre, arrive plus sûrement à son but que la perfidie, fût-elle aidée de toutes les ressources du pouvoir, de la richesse et de l'expérience. Il a chargé du premier de ces rôles son écossais Quentin Durward, orphelin jeté au milieu des écueils les plus multipliés, des pièges

les mieux préparés, sans autre boussole qu'un amour presque insensé; mais c'est souvent quand il ressemble à une folie que l'amour est une vertu. Le second est confié à Louis XI, roi plus adroit que le plus adroit courtisan, vieux renard armé des ongles du lion, puissant et fin, servi dans l'ombre comme au jour, incessamment couvert de ses gardes comme d'un bouclier, et accompagné de ses bourreaux comme d'une épée. Ces deux personnages si différents réagissent l'un sur l'autre de manière à exprimer l'idée fondamentale avec une vérité singulièrement frappante. C'est en obéissant fidèlement au roi que le loyal Quentin sert, sans le savoir, ses propres intérêts, tandis que les projets de Louis XI, dont Quentin devait être à la fois l'instrument et la victime, tournent en même temps à la confusion du rusé vieillard et à l'avantage du simple jeune homme.

Un examen superficiel pourrait faire croire d'abord que l'intention première du poëte est dans le contraste historique, peint avec tant de talent, du roi de France Louis de Valois et du duc de Bourgogne Charles le Téméraire. Ce bel épisode est peut-être en effet un défaut dans la composition de l'ouvrage, en ce qu'il rivalise d'intérêt avec le sujet lui-même; mais cette faute, si elle existe, n'ôte rien à ce que présente d'imposant et de comique tout ensemble cette opposition de deux princes, dont l'un, despote souple et ambitieux, méprise l'autre, tyran dur et belliqueux, qui le dédaignerait s'il l'osait. Tous deux se haïssent; mais Louis brave la haine de Charles parce qu'elle est rude et sauvage, Charles craint la haine de Louis parce qu'elle est caressante. Le duc de Bourgogne, au milieu de son camp et de ses états, s'inquiète près du roi de France sans défense, comme le limier dans le voisinage du chat. La cruauté du duc naît de ses passions, celle du roi vient de son caractère. Le bourguignon est loyal parce qu'il est violent, il n'a jamais songé à cacher ses mauvaises actions, il n'a point de remords, car il a oublié ses crimes comme ses colères. Louis est superstitieux, peut-être parce qu'il est hypocrite; la religion ne suffit pas à celui que sa conscience tourmente et qui ne veut pas se repentir; mais il a beau croire à d'impuissantes expiations, la mémoire du mal qu'il a fait vit sans cesse en lui près de la pensée du mal qu'il va faire, parce qu'on se rappelle toujours ce qu'on a médité longtemps, et qu'il faut bien que le crime, lorsqu'il a été un désir et une espérance, devienne aussi un souvenir. Les deux princes sont dévots; mais Charles jure par son épée avant de jurer par Dieu, tandis que Louis tâche de gagner les saints par des dons d'argent ou des charges de cour, mêle de la diplomatie à sa prière et intrigue même avec le ciel. En cas de guerre, Louis en examine encore le danger, que Charles se repose déjà de la victoire. La politique du Téméraire est toute dans son bras, mais l'œil du roi atteint plus loin que le bras du duc. Enfin Walter Scott prouve, en mettant en jeu les deux rivaux,

combien la prudence est plus forte que l'audace, et combien celui qui paraît ne rien craindre a peur de celui qui semble tout redouter.

Avec quel art l'illustre écrivain nous peint le roi de France se présentant, par un raffinement de fourberie, chez son beau cousin de Bourgogne, et lui demandant l'hospitalité au moment où l'orgueilleux vassal va lui apporter la guerre! Et quoi de plus dramatique que la nouvelle d'une révolte fomentée dans les états du duc par les agents du roi, tombant comme la foudre entre les deux princes à l'instant où la même table les réunit! Ainsi la fraude est déjouée par la fraude, et c'est le prudent Louis qui s'est lui-même livré sans défense à la vengeance d'un ennemi justement irrité. L'histoire dit bien quelque chose de tout cela; mais ici j'aime mieux croire au roman qu'à l'histoire, parce que je préfère la vérité morale à la vérité historique. Une scène plus remarquable encore peut-être, c'est celle où les deux princes, que les conseils les plus sages n'ont encore pu rapprocher, se réconcilient par un acte de cruauté que l'un imagine et que l'autre exécute. Pour la première fois ils rient ensemble de cordialité et de plaisir; et ce rire, excité par un supplice, efface pour un moment leur discorde. Cette idée terrible fait frissonner d'admiration.

Nous avons entendu critiquer, comme hideuse et révoltante, la peinture de l'orgie. C'est, à notre avis, un des plus beaux chapitres de ce livre. Walter Scott, ayant entrepris de peindre ce fameux brigand surnommé le Sanglier des Ardennes, aurait manqué son tableau s'il n'eût excité l'horreur. Il faut toujours entrer franchement dans une donnée dramatique, et chercher en tout le fond des choses. L'émotion et l'intérêt ne se trouvent que là. Il n'appartient qu'aux esprits timides de capituler avec une conception forte et de reculer dans la voie qu'ils se sont tracée.

Nous justifierons, d'après le même principe, deux autres passages qui ne nous paraissent pas moins dignes de méditation et de louange. Le premier est l'exécution de ce Hayraddin, personnage singulier dont l'auteur aurait peut-être pu tirer encore plus de parti. Le second est le chapitre où le roi Louis XI, arrêté par ordre du duc de Bourgogne, fait préparer dans sa prison, par Tristan l'Hermite, le châtiment de l'astrologue qui l'a trompé. C'est une idée étrangement belle que de nous faire voir ce roi cruel, trouvant encore dans son cachot assez d'espace pour sa vengeance, réclamant des bourreaux pour derniers serviteurs, et éprouvant ce qui lui reste d'autorité par l'ordre d'un supplice.

Nous pourrions multiplier ces observations et tâcher de faire voir en quoi le nouveau drame de sir Walter Scott nous semble défectueux, particulièrement dans le dénoûment; mais le romancier aurait sans doute pour se justifier des raisons beaucoup meilleures que nous n'en aurions pour l'attaquer, et ce

n'est point contre un si formidable champion que nous essaierions avec avantage nos faibles armes. Nous nous bornerons à lui faire observer que le mot placé par lui dans la bouche du fou du duc de Bourgogne sur l'arrivée du roi Louis XI à Péronne appartient au fou de François I[er], qui le prononça lors du passage de Charles-Quint en France, en 1535. L'immortalité de ce pauvre Triboulet ne tient qu'à ce mot, il faut le lui laisser. Nous croyons également que l'expédient ingénieux qu'emploie l'astrologue Galeotti pour échapper à Louis XI avait déjà été imaginé quelque mille ans auparavant par un philosophe que voulait mettre à mort Denys de Syracuse. Nous n'attachons pas à ces remarques plus d'importance qu'elles n'en méritent; un romancier n'est pas un chroniqueur. Nous sommes étonné seulement que le roi adresse la parole, dans le conseil de Bourgogne, à des chevaliers du Saint-Esprit, cet ordre n'ayant été fondé qu'un siècle plus tard par Henri III. Nous croyons même que l'ordre de Saint-Michel, dont le noble auteur décore son brave lord Crawford, ne fut institué par Louis XI qu'après sa captivité. Que sir Walter Scott nous permette ces petites chicanes chronologiques. En remportant un léger triomphe de pédant sur un aussi illustre *antiquaire,* nous ne pouvons nous défendre de cette innocente joie qui transportait son Quentin Durward lorsqu'il eut désarçonné le duc d'Orléans et tenu tête à Dunois, et nous serions tenté de lui demander pardon de notre victoire, comme Charles-Quint au pape : *Sanctissime pater, indulge victori.*

SUR L'ABBÉ DE LAMENNAIS

À PROPOS DE

L'ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

Juillet 1823.

Serait-il vrai qu'il existe dans la destinée des nations un moment où les mouvements du corps social semblent ne plus être que les dernières convulsions d'un mourant? Serait-il vrai qu'on puisse voir la lumière disparaître peu à peu de l'intelligence des peuples, ainsi qu'on voit s'effacer graduellement dans le ciel le crépuscule du soir? Alors, disent des voix prophétiques, le bien et le mal, la vie et la mort, l'être et le néant, sont en présence; et les hommes errent de l'un à l'autre, comme s'ils avaient à choisir. L'action de la société n'est plus une action, c'est un tressaillement faible et violent à la fois, comme une secousse de l'agonie. Les développements de l'esprit humain s'arrêtent, ses révolutions commencent. Le fleuve ne féconde plus, il engloutit; le flambeau n'éclaire plus, il consume. La pensée, la volonté, la liberté, ces facultés divines, concédées par la toute-puissance divine à l'association humaine, font place à l'orgueil, à la révolte, à l'instinct individuel. À la prévoyance sociale succède cette profonde cécité animale à laquelle il n'a pas été donné de distinguer les approches de la mort. Bientôt, en effet, la rébellion des membres amène le déchirement du corps, que suivra la dissolution du cadavre. La lutte des intérêts passagers remplace l'accord des croyances éternelles. Quelque chose de la brute s'éveille dans l'homme, et fraternise avec son âme dégradée; il abdique le ciel, et végète au-dessous de sa destinée. Alors deux camps se tracent dans la nation. La société n'est plus qu'une mêlée opiniâtre dans une nuit profonde, où ne brille d'autre lumière que l'éclair des glaives qui se heurtent et l'étincelle des armures qui se brisent. Le soleil se lèverait en vain sur ces malheureux pour leur faire reconnaître qu'ils sont frères; acharnés à leur œuvre sanglante, ils ne verraient pas. La poussière de leur combat les aveugle.

Alors, pour emprunter l'expression solennelle de Bossuet, *un peuple cesse d'être un peuple.* Les évènements qui se précipitent avec une rapidité toujours croissante s'imprègnent de plus en plus d'un sombre caractère de providence

et de fatalité, et le petit nombre d'hommes simples, restés fidèles aux prédictions antiques, regardent avec terreur si des signes ne se manifestent pas dans les cieux.

Espérons que nos vieilles monarchies n'en sont point encore là. On conserve quelque espoir de guérison tant que le malade ne repousse pas le médecin, et l'enthousiasme avide qu'éveillent les premiers chants de poésie religieuse que ce siècle a entendus prouve qu'il y a encore une âme dans la société.

C'est à fortifier ce souffle divin, à ranimer cette flamme céleste, que tendent aujourd'hui tous les esprits vraiment supérieurs. Chacun apporte son étincelle au foyer commun, et, grâce à leur généreuse activité, l'édifice social peut se reconstruire rapidement, comme ces magiques palais des contes arabes, qu'une légion de génies achevait dans une nuit. Aussi trouvons-nous des méditations dans nos écrivains, et des inspirations dans nos poëtes. Il s'élève de toutes parts une génération sérieuse et douce, pleine de souvenirs et d'espérances. Elle redemande son avenir aux prétendus philosophes du dernier siècle, qui voudraient lui faire recommencer leur passé. Elle est pure, et par conséquent indulgente, même pour ces vieux et effrontés coupables qui osent réclamer son admiration; mais son pardon pour les criminels n'exclut pas son horreur pour les crimes. Elle ne veut pas baser son existence sur des abîmes, sur l'athéisme et sur l'anarchie; elle répudie l'héritage de mort dont la révolution la poursuit; elle revient à la religion, parce que la jeunesse ne renonce pas volontiers à la vie; c'est pourquoi elle exige du poëte plus que les générations antiques n'en ont reçu. Il ne donnait au peuple que des lois, elle lui demande des croyances.

Un des écrivains qui ont le plus puissamment contribué à éveiller parmi nous cette soif d'émotions religieuses, un de ceux qui savent le mieux l'étancher, c'est sans contredit M. l'abbé F. de Lamennais. Parvenu, dès ses premiers pas, au sommet de l'illustration littéraire, ce prêtre vénérable semble n'avoir rencontré la gloire humaine qu'en passant. Il va plus loin. L'époque de l'apparition de l'*Essai sur l'indifférence* sera une des dates de ce siècle. Il faut qu'il y ait un mystère bien étrange dans ce livre que nul ne peut lire sans espérance ou sans terreur, comme s'il cachait quelque haute révélation de notre destinée. Tour à tour majestueux et passionné, simple et magnifique, grave et véhément, profond et sublime, l'écrivain s'adresse au cœur par toutes les tendresses, à l'esprit par tous les artifices, à l'âme par tous les enthousiasmes. Il éclaire comme Pascal, il brûle comme Rousseau, il foudroie comme Bossuet. Sa pensée laisse toujours dans les esprits trace de son passage; elle abat tous ceux qu'elle ne relève pas. Il faut qu'elle console, à moins qu'elle ne désespère. Elle flétrit tout ce qui ne peut fructifier. Il n'y a point

d'opinion mixte sur un pareil ouvrage; on l'attaque comme un ennemi ou on le défend comme un sauveur. Chose frappante! ce livre était un besoin de notre époque, et la mode s'est mêlée de son succès! C'est la première fois sans doute que la mode aura été du parti de l'éternité. Tout en dévorant cet écrit, on a adressé à l'auteur une foule de reproches que chacun en particulier aurait dû adresser à sa conscience. Tous ces vices qu'il voulait bannir du cœur humain ont crié comme les vendeurs chassés du temple. On a craint que l'âme ne restât vide lorsqu'il en aurait expulsé les passions. Nous avons entendu dire que ce livre austère attristait la vie, que ce prêtre morose arrachait les fleurs du sentier de l'homme. D'accord, mais les fleurs qu'il arrache sont celles qui cachaient l'abîme.

Cet ouvrage a encore produit un autre phénomène, bien remarquable de nos jours; c'est la discussion publique d'une question de théologie. Et ce qu'il y a de singulier, et ce qu'on doit attribuer à l'intérêt extraordinaire excité par l'*Essai,* la frivolité des gens du monde et la préoccupation des hommes d'état ont disparu un instant devant un débat scolastique et religieux. On a cru voir un moment la Sorbonne renaître entre les deux Chambres.

M. de Lamennais, aidé dans sa force par la force d'en haut, a accoutumé ses lecteurs à le voir porter, sans perdre haleine, d'un bout à l'autre de son immense composition, le fardeau d'une idée fondamentale, vaste et unique. Partout se révèle en lui la possession d'une grande pensée. Il la développe dans toutes ses parties, l'illumine dans tous ses détails, l'explique dans tous ses mystères, la critique dans tous ses résultats. Il remonte à toutes les causes comme il redescend à toutes les conséquences.

Un des bienfaits de ces sortes d'ouvrages, c'est qu'ils dégoûtent profondément de tout ce qu'ont écrit de dérisoire et d'ironique les chefs de la secte incrédule. Quand une fois on est monté si haut, on ne peut plus redescendre aussi bas. Dès qu'on a respiré l'air et vu la lumière, on ne saurait rentrer dans ces ténèbres et dans ce vide. On est saisi d'une inexprimable compassion en voyant des hommes épuiser leur souffle d'un jour à forger ou à éteindre Dieu. On est tenté de croire que l'athée est un être à part, organisé à sa façon, et qu'il a raison de réclamer sa place parmi les bêtes; car on ne conçoit rien à la révolte de l'intelligence contre l'intelligence. Et puis, n'est-ce pas une étrange société que celle de ces individus ayant chacun un créateur de leur création, une foi selon leur opinion, disposant de l'éternité pendant que le temps les emporte, et cherchant à réaliser cette *multiplex religio,* mot monstrueux trouvé par un païen? On dirait le chaos à la poursuite du néant. Tandis que l'âme du chrétien, pareille à la flamme tourmentée en vain par les caprices de l'air, se relève incessamment vers le ciel, l'esprit de ces infidèles

est comme le nuage qui change de forme et de route selon le vent qui le pousse. Et l'on rit de les voir juger les choses éternelles du haut de la philosophie humaine, ainsi que des malheureux qui graviraient péniblement au sommet d'une montagne pour mieux examiner les étoiles.

Ceux qui apportent aux nations enivrées par tant de poisons la véritable nourriture de vie et d'intelligence, doivent se confier en la sainteté de leur entreprise. Tôt ou tard, les peuples désabusés se pressent autour d'eux, et leur disent comme Jean à Jésus : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* « A qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. »

SUR LORD BYRON

À PROPOS DE SA MORT.

Nous sommes en juin 1824. Lord Byron vient de mourir.

On nous demande notre pensée sur lord Byron, et sur lord Byron mort. Qu'importe notre pensée? à quoi bon l'écrire, à moins qu'on ne suppose qu'il est impossible à qui que ce soit de ne pas dire quelques paroles dignes d'être recueillies en présence d'un aussi grand poëte et d'un aussi grand évènement? À en croire les ingénieuses fables de l'orient, une larme devient perle en tombant dans la mer.

Dans l'existence particulière que nous a faite le goût des lettres, dans la région paisible où nous a placé l'amour de l'indépendance et de la poésie, la mort de Byron a dû nous frapper, en quelque sorte, comme une calamité domestique. Elle a été pour nous un de ces malheurs qui touchent de près. L'homme qui a dévoué ses jours au culte des lettres sent le cercle de sa vie physique se resserrer autour de lui, en même temps que la sphère de son existence intellectuelle s'agrandit. Un petit nombre d'êtres chers occupent les tendresses de son cœur, tandis que tous les poëtes morts et contemporains, étrangers et compatriotes, s'emparent des affections de son âme. La nature lui avait donné une famille, la poésie lui en crée une seconde. Ses sympathies, que si peu d'êtres éveillent auprès de lui, s'en vont chercher, à travers le tourbillon des relations sociales, au delà des temps, au delà des espaces, quelques hommes qu'il comprend et dont il se sent digne d'être compris. Tandis que, dans la rotation monotone des habitudes et des affaires, la foule des indifférents le froisse et le heurte sans émouvoir son attention, il s'établit, entre lui et ces hommes épars que son penchant a choisis, d'intimes rapports et des communications, pour ainsi dire, électriques. Une douce communauté de pensées l'attache, comme un lien invisible et indissoluble, à ces êtres d'élite, isolés dans leur monde ainsi qu'il l'est dans le sien; de sorte que, lorsque par hasard il vient à rencontrer l'un d'entre eux, un regard leur suffit pour se révéler l'un à l'autre; une parole, pour pénétrer mutuellement le fond de leurs âmes et en reconnaître l'équilibre; et, au bout de quelques instants, ces deux étrangers sont ensemble comme deux frères nourris du même lait, comme deux amis éprouvés par la même infortune.

Qu'il nous soit permis de le dire, et, s'il le faut, de nous en glorifier, une sympathie du genre de celle que nous venons d'expliquer nous entraînait vers Byron. Ce n'était pas certainement l'attrait que le génie inspire au génie; c'était du moins un sentiment sincère d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance; car on doit de la reconnaissance aux hommes dont les œuvres et les actions font battre noblement le cœur. Quand on nous a annoncé la mort de ce poëte, il nous a semblé qu'on nous enlevait une part de notre avenir. Nous n'avons renoncé qu'avec amertume à jamais nouer avec Byron une de ces poétiques amitiés qu'il nous est si doux et si glorieux d'entretenir avec la plupart des principaux esprits de notre époque, et nous lui avons adressé ce beau vers dont un poëte de son école saluait l'ombre généreuse d'André Chénier :

> Adieu donc, jeune ami que je n'ai pas connu.

Puisque nous venons de laisser échapper un mot sur l'école particulière de lord Byron, il ne sera peut-être pas hors de propos d'examiner ici quelle place elle occupe dans l'ensemble de la littérature actuelle, que l'on attaque comme si elle pouvait être vaincue, que l'on calomnie comme si elle pouvait être condamnée. Des esprits faux, habiles à déplacer toutes les questions, cherchent à accréditer parmi nous une erreur bien singulière. Ils ont imaginé que la société présente était exprimée en France par deux littératures absolument opposées, c'était dire que le même arbre portait naturellement à la fois deux fruits d'espèce contraire, que la même cause produisait simultanément deux effets incompatibles. Mais ces ennemis des innovations ne se sont pas même aperçus qu'ils créaient là une logique toute nouvelle. Ils continuent chaque jour de traiter la littérature qu'ils nomment classique comme si elle vivait encore, et celle qu'ils appellent romantique comme si elle allait périr. Ces doctes rhéteurs, qui vont proposant sans cesse de changer ce qui existe contre ce qui a existé, nous rappellent involontairement le Roland fou de l'Arioste qui prie gravement un passant d'accepter une jument morte en échange d'un cheval vivant. Roland, il est vrai, convient que sa jument est morte, tout en ajoutant que c'est là son seul défaut. Mais les Rolands du prétendu genre classique ne sont pas encore à cette hauteur, en fait de jugement ou de bonne foi. Il faut donc leur arracher ce qu'ils ne veulent pas accorder, et leur déclarer qu'il n'existe aujourd'hui qu'une littérature comme il n'existe qu'une société; que les littératures antérieures, tout en laissant des monuments immortels, ont dû disparaître et ont disparu avec les générations dont elles ont exprimé les habitudes sociales et les émotions politiques. Le génie de notre époque peut être aussi beau que celui des époques les plus

illustres, il ne peut être le même; et il ne dépend pas plus des écrivains contemporains de ressusciter une littérature[1] passée, qu'il ne dépend du jardinier de faire reverdir les feuilles de l'automne sur les rameaux du printemps.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est en vain surtout qu'un petit nombre de petits esprits essaient de ramener les idées générales vers le désolant système littéraire du dernier siècle. Ce terrain, naturellement aride, est depuis longtemps desséché. D'ailleurs on ne recommence pas les madrigaux de Dorat après les guillotines de Robespierre, et ce n'est pas au siècle de Bonaparte qu'on peut continuer Voltaire. La littérature réelle de notre âge, celle dont les auteurs sont proscrits à la façon d'Aristide; celle qui, répudiée par toutes les plumes, est adoptée par toutes les lyres; celle qui, malgré une persécution vaste et calculée, voit tous les talents éclore dans sa sphère orageuse, comme ces fleurs qui ne croissent qu'en des lieux battus des vents; celle enfin qui, réprouvée par ceux qui décident sans méditer, est défendue par ceux qui pensent avec leur âme, jugent avec leur esprit et sentent avec leur cœur; cette littérature n'a point l'allure molle et effrontée de la muse qui chanta le cardinal Dubois, flatta la Pompadour et outragea notre Jeanne d'Arc. Elle n'interroge ni le creuset de l'athée ni le scalpel du matérialiste. Elle n'emprunte pas au sceptique cette balance de plomb dont l'intérêt seul rompt l'équilibre. Elle n'enfante pas dans les orgies des chants pour les massacres. Elle ne connaît ni l'adulation ni l'injure. Elle ne prête point de séductions au mensonge. Elle n'enlève point leur charme aux illusions. Étrangère à tout ce qui n'est pas son but véritable, elle puise la poésie aux sources de la vérité. Son imagination se féconde par la croyance. Elle suit les progrès du temps, mais d'un pas grave et mesuré. Son caractère est sérieux, sa voix est mélodieuse et sonore. Elle est, en un mot, ce que doit être la commune pensée d'une grande nation après de grandes calamités, triste, fière et religieuse. Quand il le faut, elle n'hésite pas à se mêler aux discordes publiques pour les juger ou les apaiser. Car nous ne sommes plus au temps des chansons bucoliques, et ce n'est pas la muse du dix-neuvième siècle qui peut dire :

> Non me agitant populi fasces, aut purpura regum.

Cette littérature cependant, comme toutes les choses de l'humanité, présente, dans son unité même, son côté sombre et son côté consolant.

[1] Il ne faut pas perdre de vue, en lisant ceci, que par les mots littérature d'un siècle, on doit entendre non seulement l'ensemble des ouvrages produits durant ce siècle, mais encore l'ordre général d'idées et de sentiments qui — le plus souvent à l'insu des auteurs mêmes — a présidé à leur composition. (*Note de l'édition originale.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Deux écoles se sont formées dans son sein, qui représentent la double situation où nos malheurs politiques ont respectivement laissé les esprits : la résignation et le désespoir. Toutes deux reconnaissent ce qu'une philosophie moqueuse avait nié, l'éternité de Dieu, l'âme immortelle, les vérités primordiales et les vérités révélées ; mais celle-ci pour adorer, celle-là pour maudire. L'une voit tout du haut du ciel, l'autre du fond de l'enfer. La première place au berceau de l'homme un ange qu'il retrouve encore assis au chevet de son lit de mort ; l'autre environne ses pas de démons, de fantômes et d'apparitions sinistres. La première lui dit de se confier, parce qu'il n'est jamais seul ; la seconde l'effraie en l'isolant sans cesse. Toutes deux possèdent également l'art d'esquisser des scènes gracieuses et de crayonner des figures terribles ; mais la première, attentive à ne jamais briser le cœur, donne encore aux plus sombres tableaux je ne sais quel reflet divin ; la seconde, toujours soigneuse d'attrister, répand sur les images les plus riantes comme une lueur infernale. L'une, enfin, ressemble à Emmanuel, doux et fort, parcourant son royaume sur un char de foudre et de lumière ; l'autre est ce superbe Satan [1] qui entraîna tant d'étoiles dans sa chute lorsqu'il fut précipité du ciel. Ces deux écoles jumelles, fondées sur la même base, et nées, pour ainsi dire, au même berceau, nous paraissent spécialement représentées dans la littérature européenne par deux illustres génies dont le premier est, il est vrai, supérieur au second autant par sa propre élévation que par la hauteur de sa morale, Chateaubriand et Byron.

Au sortir de nos prodigieuses révolutions, deux ordres politiques luttaient sur le même sol. Une vieille société achevait de s'écrouler ; une société nouvelle commençait à s'élever. Ici des ruines, là des ébauches. Lord Byron, dans ses lamentations funèbres, a exprimé les dernières convulsions de la société expirante. M. de Chateaubriand, avec ses inspirations sublimes, a satisfait aux premiers besoins de la société ranimée. La voix de l'un est comme l'adieu du cygne à l'heure de la mort ; la voix de l'autre est pareille au chant du phénix renaissant de sa cendre.

Par la tristesse de son génie, par l'orgueil de son caractère, par les tempêtes de sa vie, lord Byron est le type du genre de poésie dont il a été le poëte. Tous ses ouvrages sont profondément marqués du sceau de son individualité. C'est toujours une figure sombre et hautaine que le lecteur voit passer dans chaque poëme comme à travers un crêpe de deuil. Sujet quelquefois, comme tous les penseurs profonds, au vague et à l'obscurité, il a des paroles qui sondent toute une âme, des soupirs qui racontent toute

(1) Ce n'est ici qu'un simple rapport qui ne saurait justifier le titre d'*école satanique* sous lequel un homme de talent a désigné l'école de lord Byron. (*Note de l'édition originale.*)

une existence. Il semble que son cœur s'entr'ouvre à chaque pensée qui en jaillit comme un volcan qui vomit des éclairs. Les douleurs, les joies, les passions n'ont point pour lui de mystères, et s'il ne fait voir les objets réels qu'à travers un voile, il montre à nu les régions idéales. On peut lui reprocher de négliger absolument l'ordonnance de ses plans; défaut grave, car un poëme qui manque de plan est un édifice sans charpente ou un tableau sans perspective. Il pousse également trop loin le lyrique dédain des transitions; et l'on désirerait parfois que ce peintre si fidèle des émotions intérieures jetât sur les descriptions physiques des clartés moins fantastiques et des teintes moins vaporeuses. Son génie ressemble trop souvent à un promeneur sans but qui rêve en marchant, et qui, absorbé dans une intuition profonde, ne rapporte qu'une image confuse des lieux qu'il a parcourus. Quoi qu'il en soit, même dans ses moins belles œuvres, cette capricieuse imagination s'élève à des hauteurs où l'on ne parvient pas sans des ailes. L'aigle a beau fixer ses yeux sur la terre, il n'en conserve pas moins le regard sublime dont la portée s'étend jusqu'au soleil [1]. On a prétendu que l'auteur de *Don Juan* appartenait, par un côté de son esprit, à l'école de l'auteur de *Candide*. Erreur! Il y a une différence profonde entre le rire de Byron et le rire de Voltaire. Voltaire n'avait pas souffert.

Ce serait ici le moment de dire quelque chose de la vie si tourmentée du noble poëte; mais, dans l'incertitude où nous sommes sur les causes réelles des malheurs domestiques qui avaient aigri son caractère, nous aimons mieux nous taire, de peur que notre plume ne s'égare malgré nous.

[1] Dans un moment où l'Europe entière rend un éclatant hommage au génie de lord Byron, avoué grand homme depuis qu'il est mort, le lecteur sera curieux de relire ici quelques phrases de l'article remarquable dont la *Revue d'Édimbourg*, journal accrédité, salua l'illustre poëte à son début. C'est d'ailleurs sur ce ton que certains journaux nous entretiennent chaque matin ou chaque soir des premiers talents de notre époque.

« La poésie de notre jeune lord est de cette classe que ni les dieux ni les hommes ne tolèrent. Ses inspirations sont si plates qu'on pourrait les comparer à une eau stagnante. Comme pour s'excuser, le noble auteur ne cesse de rappeler qu'il est mineur.... Peut-être veut-il nous dire : « Voyez comme un mineur écrit. » Mais hélas! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans, et celle de Pope à douze. Loin d'apprendre avec surprise que de mauvais vers ont été écrits par un écolier au sortir du collège, nous croyons la chose très commune, et, sur dix écoliers, neuf peuvent en faire autant et mieux que lord Byron.

....

« Dans le fait, cette seule considération (celle du rang de l'auteur) nous fait donner une place à lord Byron dans notre journal, outre notre désir de lui conseiller d'abandonner la poésie pour mieux employer ses talents.

« Dans cette intention, nous lui dirons que la rime et le nombre des pieds, quand ce nombre serait toujours régulier, ne constituent pas toute la poésie, nous voudrions lui persuader qu'un peu d'esprit et d'imagination sont indispensables, et que pour être lu un poëme a besoin aujourd'hui de quelque pensée ou nouvelle ou exprimée de façon à paraître telle.

« Lord Byron devrait aussi prendre garde de tenter ce que de grands poëtes ont tenté

Ne connaissant lord Byron que d'après ses poëmes, il nous est doux de lui supposer une vie selon son âme et son génie. Comme tous les hommes supérieurs, il a certainement été en proie à la calomnie. Nous n'attribuons qu'à elle les bruits injurieux qui ont si longtemps accompagné l'illustre nom du poëte. D'ailleurs celle que ses torts ont offensée les a sans doute oubliés la première en présence de sa mort. Nous espérons qu'elle lui a pardonné ; car nous sommes de ceux qui ne pensent pas que la haine et la vengeance aient quelque chose à graver sur la pierre d'un tombeau[1].

Et nous, pardonnons-lui de même ses fautes, ses erreurs, et jusqu'aux ouvrages où il a paru descendre de la double hauteur de son caractère et de son talent ; pardonnons-lui, il est mort si noblement ! il est si bien tombé ! Il semblait là comme un belliqueux représentant de la muse moderne dans la patrie des muses antiques. Généreux auxiliaire de la gloire, de la religion et de la liberté, il avait apporté son épée et sa lyre aux descendants des premiers guerriers et des premiers poëtes ; et déjà le poids de ses lauriers faisait pencher la balance en faveur des malheureux hellènes. Nous lui devons, nous particulièrement, une reconnaissance profonde. Il a prouvé à l'Europe que les poëtes de l'école nouvelle, quoiqu'ils n'adorent plus les dieux de la Grèce païenne, admirent toujours ses héros ; et que, s'ils ont déserté l'Olympe, du moins ils n'ont jamais dit adieu aux Thermopyles.

avant lui ; car les comparaisons ne sont nullement agréables, comme il a pu l'apprendre de son maître d'écriture.

« Quant à ses imitations de la poésie ossianique, nous nous y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du Macpherson tout pur en voulant exprimer notre opinion sur les rapsodies de ce nouvel imitateur... Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous sommes sûrs qu'elles sont tout aussi stupides et ennuyeuses que celles de notre compatriote.

« Une grande partie du volume est consacrée à immortaliser les occupations de l'auteur pendant son éducation. Nous sommes fâchés de donner une mauvaise idée de la psalmodie du collège par la citation de ces stances attiques : (suit la citation)....

« Mais quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les poésies du noble mineur, il nous semble que nous devons les prendre comme nous les trouvons et nous en contenter ; car ce sont les dernières que nous recevrons de lui... Qu'il réussisse ou non, il est très peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert et soyons reconnaissants. De quel droit ferions-nous les délicats, pauvres diables que nous sommes ! C'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord. Soyons reconnaissants, nous le répétons, et ajoutons avec le bon Sancho : Que Dieu bénisse celui qui nous donne ! ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien. »

Lord Byron daigna se venger de ce misérable fatras de lieux communs, thème perpétuel que la médiocrité envieuse reproduit sans cesse contre le génie. Les auteurs de la *Revue d'Édimbourg* furent contraints de reconnaître son talent sous les coups de son fouet satirique. L'exemple paraît bon à suivre, nous avouerons cependant que nous eussions mieux aimé voir lord Byron garder à leur égard le silence du mépris. Si ce n'eût été le conseil de son intérêt, c'eût été du moins celui de sa dignité. (*Note de l'édition originale.*)

[1] On connaît le touchant *adieu* adressé à lady Byron. (*Note des* Annales romantiques.)

La mort de Byron a été accueillie dans tout le continent par les signes d'une douleur universelle. Le canon des grecs a longtemps salué ses restes, et un deuil national a consacré la perte de cet étranger parmi les calamités publiques. Les portes orgueilleuses de Westminster se sont ouvertes comme d'elles-mêmes, afin que la tombe du poëte vînt honorer le sépulcre des rois. Le dirons-nous? Au milieu de ces glorieuses marques de l'affliction générale, nous avons cherché quel témoignage solennel d'enthousiasme Paris, cette capitale de l'Europe, rendait à l'ombre héroïque de Byron, et nous avons vu une marotte qui insultait sa lyre et des tréteaux qui outrageaient son cercueil [1] !

[1] Quelques jours après la nouvelle de la mort de lord Byron, on représentait encore à je ne sais quel théâtre du boulevard je ne sais quelle facétie de mauvais ton et de mauvais goût, où ce noble poëte est personnellement mis en scène sous le nom ridicule de *lord Trois-Étoiles*. (*Note de l'édition originale*).

IDEES AU HASARD.

Juillet 1824.

I

Il faut bien que toutes les oreilles possibles s'habituent à l'entendre dire et redire, une révolution est faite dans les arts. Elle a commencé par la poésie; elle s'est continuée dans la musique; la voilà qui renouvelle la peinture; et avant peu elle ressuscitera infailliblement la sculpture et l'architecture, depuis longtemps mortes comme meurent toujours les arts, en pleine académie. Au reste, cette révolution n'est qu'un retour universel à la nature et à la vérité. C'est l'extirpation du faux goût qui, depuis près de trois siècles, substituant sans cesse les conventions de l'école à toutes les réalités, a vicié tant de beaux génies. La génération nouvelle a décidément jeté là le haillon classique, la guenille philosophique, l'oripeau mythologique. Elle a revêtu la robe virile, et s'est débarrassée des préjugés, tout en étudiant les traditions.

Il est risible d'entendre disserter, sur un changement invinciblement amené par le cours des évènements, cette tourbe innombrable d'esprits faux, de petits docteurs, de grands pédants, de lourds railleurs, de *jugeurs* à verbe haut, de critiques superficiels, également propres à raisonner sur tout parce qu'ils ignorent tout au même degré; d'artistes médiocres, qui ne connaissent le talent que par l'envie dont il les tourmente et l'impuissance dont il les accable. Ces bonnes gens s'imaginent qu'à force de cris, de colère et d'anathèmes, ils parviendront à détruire ou à modifier selon leur fantaisie un ordre d'idées qui résulte nécessairement d'un ordre de choses. Ils ne comprennent pas que, de même qu'un orage change l'état de l'atmosphère, une révolution change l'état de la société. On les voit s'évertuant en efforts inutiles pour corriger la littérature et les arts nés de cette révolution. Je serais curieux de savoir comment ils s'y prendraient pour repeindre l'arc-en-ciel.

En attendant qu'ils aient résolu ce problème, l'arc-en-ciel brillera, et ce siècle sera ce qu'il est dans sa destinée d'être.

Que la nouvelle génération laisse donc des critiques accrédités ou non affirmer, avec une grotesque assurance, que *l'art est chez nous en pleine décadence.* Il faut se souvenir que l'académie a condamné *le Cid;* que MM. Morellet et Hoffmann ont donné des férules à l'auteur du *Génie du christianisme;* que la

Revue d'Édimbourg a renvoyé lord Byron à l'école. Il faut laisser la médiocrité peser de toutes ses petites forces sur le talent naissant. Elle ne l'étouffera pas. Et, à tout prendre, est-ce donc un spectacle moins amusant qu'un autre, que de voir un homme de génie foudroyé par un professeur de gazette ou d'athénée ? C'est l'aigle dans les serres du moineau franc.

II

L'expression de l'amour, dans les poëtes de l'école antique (à quelque époque qu'ils appartiennent), manque en général de chasteté et de pudeur. Cette observation, peu importante au premier aspect, se rattache cependant aux plus hautes considérations. Si nous voulions l'examiner sérieusement, nous trouverions au fond de cette question toutes les sociétés païennes et tous les cultes idolâtriques. L'*absence de chasteté dans l'amour* est peut-être le signe caractéristique des civilisations et des littératures que n'a point purifiées le christianisme. Sans parler de ces poésies monstrueuses par lesquelles Anacréon, Horace, Virgile même, ont immortalisé d'infâmes débauches et de honteuses habitudes, les chants amoureux des poëtes païens anciens et modernes, de Catulle, de Tibulle, de Bertin, de Bernis, de Parny, ne nous offrent rien de cette délicatesse, de cette modestie, de cette retenue sans lesquelles l'amour n'est plus qu'un instinct animal et qu'un appétit charnel. Il est vrai que l'amour chez ces poëtes est aussi raffiné qu'il est grossier. Il est difficile d'exprimer plus ingénieusement ce que sentent les brutes; et c'est sans doute pour qu'il y ait une différence entre leurs amours et ceux des animaux que ces *galants diseurs* font des élégies. Ils en sont même venus à convertir en *science* ce qu'il y a de plus naturel au monde; et *l'art d'aimer* a été enseigné par Ovide aux païens du siècle d'Auguste, par Gentil Bernard aux païens du siècle de Voltaire.

Avec quelque attention, on reconnaît qu'il existe une différence entre les premiers et les derniers *artistes* en amour. A une nuance près, leur vermillon est le même. Tous chantent la volupté matérielle. Mais les poëtes païens, grecs et romains, semblent le plus souvent des maîtres qui commandent à des *esclaves,* tandis que les poëtes païens français sont toujours des esclaves implorant leurs *maîtresses.* Et le secret des deux civilisations différentes est tout entier là-dedans. Les sociétés polies, mais idolâtres, de Rome et d'Athènes ignoraient la céleste dignité de la femme, révélée plus tard aux hommes par le Dieu qui voulut naître d'une fille d'Ève. Aussi l'amour, chez ces peuples, ne s'adressant qu'aux esclaves et aux courtisanes, avait-il quelque chose d'impérieux et de méprisant. Tout, dans la civilisation chrétienne, tend au contraire à l'ennoblissement du sexe faible et beau; et l'évangile paraît

avoir rendu leur rang aux femmes, afin qu'elles conduisissent les hommes au plus haut degré possible de perfectionnement social. Ce sont elles qui ont créé la chevalerie; et cette institution merveilleuse, en disparaissant des monarchies modernes, y a laissé l'honneur comme une âme; l'honneur, cet instinct de nature, qui est aussi une superstition de société; cette seule puissance dont un français supporte patiemment la tyrannie; ce sentiment mystérieux, inconnu aux anciens justes, qui est tout à la fois plus et moins que la vertu. À l'heure qu'il est, remarquons bien ceci, l'*honneur* est ignoré des peuples à qui l'évangile n'a pas encore été révélé, ou chez lesquels l'influence morale des femmes est nulle. Dans notre civilisation, si les lois donnent la première place à l'homme, l'honneur donne le premier rang à la femme. Tout l'équilibre des sociétés chrétiennes est là.

III

Je ne sais par quelle bizarre manie on prétend aujourd'hui refuser au génie le droit d'admirer hautement le génie; on insulte à l'enthousiasme que le chant du poëte inspire à un poëte; et l'on veut que ceux qui ont du talent ne soient jugés que par ceux qui n'en ont pas. On dirait que, depuis le siècle dernier, nous ne sommes plus accoutumés qu'aux jalousies littéraires. Notre âge envieux se raille de cette fraternité poétique, si douce et si noble entre rivaux. Il a oublié l'exemple de ces antiques amitiés qui se resserraient dans la gloire; et il accueillerait d'un rire dédaigneux l'allocution touchante qu'Horace adressait au vaisseau de Virgile.

IV

La composition poétique résulte de deux phénomènes intellectuels, la méditation et l'inspiration. La méditation est une faculté; l'inspiration est un don. Tous les hommes, jusqu'à un certain degré, peuvent méditer; bien peu sont inspirés. *Spiritus flat ubi vult.* Dans la méditation, l'esprit agit; dans l'inspiration, il obéit; parce que la première est en l'homme, tandis que la seconde vient de plus haut. Celui qui nous donne cette force est plus fort que nous. Ces deux opérations de la pensée se lient intimement dans l'âme du poëte. Le poëte appelle l'inspiration par la méditation, comme les prophètes s'élevaient à l'extase par la prière. Pour que la muse se révèle à lui, il faut qu'il ait en quelque sorte dépouillé toute son existence matérielle dans le calme, dans le silence et dans le recueillement. Il faut qu'il se soit isolé de la vie extérieure, pour jouir avec plénitude de cette vie intérieure qui développe en lui comme un être nouveau; et ce n'est que lorsque le monde

physique a tout à fait disparu de ses yeux, que le monde idéal peut lui être manifesté. Il semble que l'exaltation poétique ait quelque chose de trop sublime pour la nature commune de l'homme. L'enfantement du génie ne saurait s'accomplir, si l'âme ne s'est d'abord purifiée de toutes ces préoccupations vulgaires que l'on traîne après soi dans la vie; car la pensée ne peut prendre des ailes avant d'avoir déposé son fardeau. Voilà sans doute pourquoi l'inspiration ne vient que précédée de la méditation. Chez les juifs, ce peuple dont l'histoire est si féconde en symboles mystérieux, quand le prêtre avait édifié l'autel, il y allumait le feu terrestre, et c'est alors seulement que le rayon divin y descendait du ciel.

Si l'on s'accoutumait à considérer les compositions littéraires sous ce point de vue, la critique prendrait probablement une direction nouvelle; car il est certain que le véritable poëte, s'il est maître du choix de ses méditations, ne l'est nullement de la nature de ses inspirations. Son génie, qu'il a reçu et qu'il n'a point acquis, le domine le plus souvent; et il serait singulier et peut-être vrai de dire que l'on est parfois étranger comme homme à ce que l'on a écrit comme poëte. Cette idée paraîtra sans doute paradoxale au premier aperçu. C'est pourtant une question de savoir jusqu'à quel point le chant appartient à la voix, et la poésie au poëte.

Heureux celui qui sent dans sa pensée cette double puissance de méditation et d'inspiration, qui est le génie! Quel que soit son siècle, quel que soit son pays, fût-il né au sein des calamités domestiques, fût-il jeté dans un temps de révolutions, ou, ce qui est plus déplorable encore, dans une époque d'indifférence, qu'il se confie à l'avenir : car si le présent appartient aux autres hommes, l'avenir est à lui. Il est du nombre de ces êtres choisis qui doivent venir à un jour marqué. Tôt ou tard ce jour arrive; et c'est alors que, nourri de pensées et abreuvé d'inspirations, il peut se montrer hardiment à la foule, en répétant le cri sublime du poëte :

Voici mon orient : peuples, levez les yeux !

V

Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est le *Paradis perdu.* Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme; une leçon terrible donnée en vers sublimes; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie, développée dans une des plus belles fictions de la poésie; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus élevé jusqu'au degré le plus bas; une action qui commence par Jésus et se termine

par Satan; Ève entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, jusqu'à la perdition; la première femme en contact avec le premier démon; voilà ce que présente l'œuvre de Milton; drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments; tableau magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumière toutes les nuances de ténèbres; poëme singulier, qui charme et qui effraie!

VI

Quand les défauts d'une tragédie ont cela de particulier qu'il faut, pour en être choqué, avoir lu l'histoire et connaître les règles, le grand nombre des spectateurs s'en aperçoit peu, parce qu'il ne sait que sentir. Aussi le grand nombre juge-t-il toujours bien. Et en effet, pourquoi trouver si mauvais qu'un auteur tragique viole quelquefois l'histoire? Si cette licence n'est pas poussée trop loin, que m'importe la vérité historique, pourvu que la vérité morale soit observée! Voulez-vous donc que l'on dise de l'histoire ce qu'on a dit de la *Poétique* d'Aristote : *elle fait faire de bien mauvaises tragédies?* Soyez peintre fidèle de la nature et des caractères, et non copiste servile de l'histoire. Sur la scène, j'aime mieux l'homme vrai que le fait vrai.

VII

Quand on suit attentivement et siècle par siècle, dans les fastes de la France, l'histoire des arts, si étroitement liée à l'histoire politique des peuples, on est frappé, en arrivant jusqu'à notre temps, d'un phénomène singulier. Après avoir retrouvé sur les vitraux des merveilleuses cathédrales du moyen-âge comme un reflet de cette belle époque de la grande féodalité, des croisades, de la chevalerie, époque qui n'a laissé ni dans la mémoire des hommes, ni sur la face de la terre, aucun vestige qui n'ait quelque chose de monumental, on passe au règne de François Ier, si étourdiment appelé *ère de la renaissance des arts.* On voit distinctement le fil qui lie ce siècle ingénieux au moyen-âge. Ce sont déjà, moins leur pureté et leur originalité propres, les formes grecques; mais c'est toujours l'imagination gothique. La poésie, naïve encore dans Marot, a pourtant cessé d'être populaire pour devenir mythologique. On sent qu'on vient de changer de route. Déjà les études classiques ont gâté le goût national. Sous Louis XIII, la dégénération est sensible; on subit les conséquences du mauvais système où les arts se sont engagés. On n'a plus de Jean Goujon, plus de Jean Cousin, plus de Germain Pilon; et les types vicieux, que leur génie corrigeait par tant de grâce et d'élégance, redeviennent lourds et bâtards entre les mains de leurs copistes.

A cette décadence se mêle je ne sais quel faux goût florentin, naturalisé en France par les Médicis. Tout se relève sous le sceptre éclatant de Louis XIV, mais rien ne se redresse. Au contraire, le principe de l'*imitation des anciens* devient loi pour les arts; et les arts restent froids, parce qu'ils restent faux. Quoique imposant, il faut le dire, le génie de ce siècle illustre est incomplet. Sa richesse n'est que de la pompe; sa grandeur n'est que de la majesté.

Enfin, sous Louis XV, tous les germes ont porté leurs fruits. Les arts selon Aristote tombent de décrépitude avec la monarchie selon Richelieu. Cette noblesse factice que leur imposait Louis XIV meurt avec lui. L'esprit philosophique achève de mûrir l'œuvre classique; et, dans ce siècle de turpitudes, les arts ne sont qu'une turpitude de plus. Architecture, sculpture, peinture, poésie, musique, tout, à bien peu d'exceptions près, montre les mêmes difformités. Voltaire amuse une courtisane régnante des tortures d'une vierge-martyre. Les vers de Dorat naissent pour les bergères de Boucher. Siècle ignoble quand il n'est pas ridicule, ridicule quand il n'est pas hideux; et qui, commençant au cabaret pour finir à la guillotine, couronnant ses fêtes par des massacres et ses danses par la carmagnole, ne mérite place qu'entre le chaos et le néant.

Le siècle de Louis XIV ressemble à une cérémonie de cour réglée par l'étiquette; le siècle de Louis XV est une orgie de taverne, où la démence s'accouple au vice. Cependant, quelque différentes qu'elles paraissent au premier abord, une cohésion intime existe entre ces deux époques. D'une solennité d'apparat ôtez l'étiquette, il vous restera une cohue; du règne de Louis XIV ôtez la dignité, vous aurez le règne de Louis XV.

Heureusement, et c'est là que nous voulions en venir, le même lien est loin d'enchaîner le dix-neuvième siècle au dix-huitième. Chose étrange! quand on compare notre époque si austère, si contemplative, et déjà si féconde en évènements prodigieux, aux trois siècles qui l'ont précédée, et surtout à son devancier immédiat, on a d'abord peine à comprendre comment il se fait qu'elle vienne à leur suite; et son histoire, après la leur, a l'air d'un livre dépareillé. On serait tenté de croire que Dieu s'est trompé de siècle dans sa distribution alternative des temps. De notre siècle à l'autre, on ne peut découvrir la transition. C'est qu'en effet il n'en existe pas. Entre Frédéric et Buonaparte, Voltaire et Byron, Vanloo et Géricault, Boucher et Charlet, il y a un abîme : la Révolution.

1827.

FRAGMENT D'HISTOIRE.

Ce ne serait pas, à notre avis, un tableau sans grandeur et sans nouveauté que celui où l'on essaierait de dérouler sous nos yeux l'histoire entière de la civilisation. On pourrait la montrer se propageant par degrés de siècle en siècle sur le globe, et envahissant tour à tour toutes les parties du monde. On la verrait poindre en Asie, dans cette Inde centrale et mystérieuse où la tradition des peuples a placé le paradis terrestre. Comme le jour, la civilisation a son aurore en orient. Peu à peu, elle s'éveille et s'étend dans son vieux berceau asiatique. D'un bras, elle dépose dans un coin du monde la Chine, avec les hiéroglyphes, l'artillerie et l'imprimerie, comme une première ébauche de ses œuvres futures, comme un immuable échantillon de ce qu'elle fera un jour. De l'autre, elle jette à l'occident ces grands empires d'Assyrie, de Perse, de Chaldée, ces villes prodigieuses, Babylone, Suse, Persépolis, métropoles de la terre, qui n'a pas même gardé leur trace. Alors, tandis que tout le reste du globe est submergé sous de profondes ténèbres, resplendit dans tout son éclat cette haute civilisation théocratique de l'orient, dont on entrevoit à peine, à travers tant de siècles, quelques rayons éblouissants, quelques gigantesques vestiges, et qui nous paraît fabuleuse, tant elle est lointaine, vague et confuse! Cependant, la civilisation marche et se développe toujours. L'intérieur des terres ne lui suffit plus, elle colonise le bord des mers. Aux populations de laboureurs et de bergers succèdent des races de pêcheurs et de commerçants. De là, les phéniciens, les phrygiens, Sidon, Troie, Sarepta, et Tyr, qui bat les mers, comme dit l'Écriture, avec les *ailes de mille vaisseaux*. Enfin, prête à déborder l'Asie, elle fonde sur la limite de l'Afrique cette énigmatique Égypte, ce peuple de prêtres et de marchands, de laboureurs et de matelots, qui est en quelque sorte la transition de la civilisation asiatique à la civilisation africaine, des empires théocratiques aux républiques commerçantes, de Babylone à Carthage.

Sur l'Égypte, en effet, s'appuient les trois civilisations successives d'Asie, d'Afrique et d'Europe. L'Egypte est la clef de voûte de l'ancien continent.

Ici la civilisation se bifurque, pour ainsi parler. Elle prend deux routes, l'une au nord, l'autre au couchant; et, tandis que l'Égypte crée la Grèce en Europe, Sidon apporte Carthage en Afrique. Alors la scène change. L'Asie s'éteint. C'est le tour de l'Afrique. Les carthaginois complètent l'œuvre des phéniciens, leurs pères. Pendant que derrière eux s'élèvent, comme les arcs-boutants de leur empire, ces royaumes de Nubie, d'Abyssinie, de Nigritie, d'Éthiopie, de Numidie; pendant que se peuple et se féconde cette terre de feu qui doit porter les Juba et les Jugurtha, Carthage s'empare des mers, et court les aventures. Elle débarque en Sicile, en Corse, en Sardaigne. Puis la Méditerranée ne lui suffit plus. Ses innombrables vaisseaux franchissent les colonnes d'Hercule, où plus tard la timide navigation des grecs et des romains croira voir les bornes du monde. Bientôt les colonies carthaginoises, risquées sur l'océan, dépassent la péninsule hispanique. Elles montent hardiment vers le nord, et, tout en côtoyant la rive occidentale de l'Europe, apportent le dialecte phénicien, d'abord en Biscaye, où on le retrouve colorant de mots étranges l'ancienne langue ibérique, puis en Irlande, au pays de Galles, en Armorique, où il subsiste encore aujourd'hui, mêlé au celte primitif. Elles enseignent à ces sauvages peuplades quelque chose de leurs arts, de leur commerce, de leur religion; le culte monstrueux du Saturne carthaginois, qui devient le Teutatès celte; les sacrifices humains, et jusqu'au mode de ces sacrifices, les victimes brûlées vives dans des cages d'osier à forme humaine. Ainsi Carthage donne aux celtes ce qu'elle a de la théocratie asiatique, dénaturé par sa féroce civilisation. Les druides sont des mages; seulement ils ont passé par l'Afrique. Tout, chez ces peuples, se ressent de leur contact avec l'orient. Leurs monuments bruts prennent quelque chose d'égyptien. De grossiers hiéroglyphes, les caractères runiques, commencent à en marquer la face, que jusque-là le fer n'avait pas touchée; et il n'est pas prouvé que ce ne soit point la puissante navigation carthaginoise qui ait déposé sur la grève armoricaine cet autre hiéroglyphe monumental, Karnac, livre colossal et éternel dont les siècles ont perdu le sens et dont chaque lettre est un obélisque de granit. Comme Thèbes, la Bretagne a son palais de Karnac.

L'audace punique ne s'est peut-être pas arrêtée là. Qui sait jusqu'où est allée Carthage? N'est-il pas étrange qu'après tant de siècles on ait retrouvé vivant en Amérique le culte du soleil, le Bélus assyrien, le Mithra persan? N'est-il pas étonnant qu'on y ait retrouvé des vestales (les filles du soleil), débris du sacerdoce asiatique et africain, emprunté aussi par Rome à Carthage! N'est-il pas merveilleux enfin que ces ruines du Pérou et du Mexique, magnifiques témoins d'une ancienne civilisation éteinte, ressemblent si fort, par leur caractère et par leurs ornements, aux monuments

syriaques; par leur forme et par leurs hiéroglyphes, à l'architecture égyptienne?...

Quoi qu'il en soit, le colosse carthaginois, maître des mers, héritier de la civilisation d'Asie, d'un bras s'appuyant sur l'Égypte, de l'autre environnant déjà l'Europe, est un moment le centre des nations, le pivot du globe. L'Afrique domine le monde.

Cependant la civilisation a déposé son germe en Grèce[1]. Il y a pris racine, il s'y est développé, et du premier jet a produit un peuple capable de le défendre contre les irruptions de l'Asie, contre les revendications hautaines de cette vieille mère des nations. Mais si ce peuple a su défendre le feu sacré, il ne saurait le propager. Manquant de métropole et d'unité, divisée en petites républiques qui luttent entre elles, et dans l'intérieur desquelles se heurtent déjà toutes les formes de gouvernement, démocratie, oligarchie, aristocratie, royauté, ici énervée par des arts précoces, là nouée par des lois étroites, la société grecque a plus de beauté que de puissance, plus d'élégance que de grandeur, et la civilisation s'y raffine avant de se fortifier. Aussi Rome se hâte-t-elle d'arracher à la Grèce le flambeau de l'Europe, elle le secoue du haut du Capitole et lui fait jeter des rayons inattendus. Rome, pareille à l'aigle, son redoutable symbole, étend largement ses ailes, déploie puissamment ses serres, saisit la foudre, et s'envole. Carthage est le soleil du monde, c'est sur Carthage que se fixent ses yeux. Carthage est maîtresse des océans, maîtresse des royaumes, maîtresse des nations. C'est une ville magnifique, pleine de splendeur et d'opulence, toute rayonnante des arts étranges de l'orient. C'est une société complète, finie, achevée, à laquelle rien ne manque du travail du temps et des hommes. Enfin, la métropole d'Afrique est à l'apogée de sa civilisation, elle ne peut plus monter, et chaque progrès désormais sera un déclin. Rome au contraire n'a rien. Elle a bien pris déjà tout ce qui était à sa portée; mais elle a pris pour prendre, plutôt que pour s'enrichir. Elle est à demi sauvage, à demi barbare. Elle a son éducation ensemble et sa fortune à faire. Tout devant elle, rien derrière.

[1] Ceci n'est qu'un premier chapitre. L'auteur n'a pu y indiquer et y classer que les faits les plus généraux et les plus sommaires. Il n'a point négligé pour cela d'autres faits, qui, pour être du second ordre, n'en ont pas moins une haute valeur. On verra dans la suite du livre dont ceci est un fragment, si jamais il termine ce livre, comment il les coordonne et les rattache à l'idée principale. Les preuves arriveront aussi. Il y a bien des cavités à fouiller dans l'histoire, bien des fonds perdus dans cette mer, là même où elle a été le plus explorée, le plus sondée. Et par exemple, la grande civilisation dominante d'Europe, celle qui d'abord apparaît aux yeux, la civilisation grecque et romaine, n'est qu'un grand palimpseste, sous lequel, la première couche enlevée, on retrouve les pélages, les étrusques, les ibères et les celtes. Rien que cela ferait un livre. (*Note de l'édition originale.*)

Quelque temps les deux peuples existent de front. L'un se repose dans sa splendeur, l'autre grandit dans l'ombre. Mais peu à peu l'air et la place leur manquent à tous deux pour se développer. Rome commence à gêner Carthage. Il y a longtemps que Carthage importune Rome. Assises sur les deux rives opposées de la Méditerranée, les deux cités se regardent en face. Cette mer ne suffit plus pour les séparer. L'Europe et l'Afrique pèsent l'une sur l'autre. Comme deux nuages surchargés d'électricité, elles se côtoient de trop près. Elles vont se mêler dans la foudre.

Ici est la péripétie de ce grand drame. Quels acteurs sont en présence ! deux races, celle-ci de marchands et de marins, celle-là de laboureurs et de soldats ; deux peuples, l'un régnant par l'or, l'autre par le fer ; deux républiques, l'une théocratique, l'autre aristocratique ; Rome et Carthage ; Rome avec son armée, Carthage avec sa flotte ; Carthage vieille, riche, rusée, Rome jeune, pauvre et forte ; le passé et l'avenir ; l'esprit de découverte et l'esprit de conquête ; le génie des voyages et du commerce, le démon de la guerre et de l'ambition ; l'orient et le midi d'une part, l'occident et le nord de l'autre ; enfin deux mondes, la civilisation d'Afrique et la civilisation d'Europe.

Toutes deux se mesurent des yeux. Leur attitude avant le combat est également formidable. Rome, déjà à l'étroit dans ce qu'elle connaît du monde, ramasse toutes ses forces et tous ses peuples. Carthage, qui tient en laisse l'Espagne, l'Armorique et cette Bretagne que les romains croyaient au fond de l'univers, Carthage a déjà jeté son ancre d'abordage sur l'Europe.

La bataille éclate. Rome copie grossièrement la marine de sa rivale. La guerre s'allume d'abord dans la Péninsule et dans les îles. Rome heurte Carthage dans cette Sicile où déjà la Grèce a rencontré l'Égypte, dans cette Espagne où plus tard lutteront encore l'Europe et l'Afrique, l'orient et l'occident, le midi et le septentrion.

Peu à peu le combat s'engage, le monde prend feu. Les colosses s'attaquent corps à corps, ils se prennent, se quittent, se reprennent. Ils se cherchent et se repoussent. Carthage franchit les Alpes, Rome passe les mers. Les deux peuples, personnifiés en deux hommes, Annibal et Scipion, s'étreignent et s'acharnent pour en finir. C'est un duel à outrance, un combat à mort. Rome chancelle, elle pousse un cri d'angoisse : *Annibal ad portas!* Mais elle se relève, épuise ses forces pour un dernier coup, se jette sur Carthage, et l'efface du monde.

C'est là le plus grand spectacle qui soit dans l'histoire. Ce n'est pas seulement un trône qui tombe, une ville qui s'écroule, un peuple qui meurt. C'est une chose qu'on n'a vue qu'une fois, c'est un astre qui s'éteint ; c'est tout un monde qui s'en va ; c'est une société qui en étouffe une autre.

Elle l'étouffe sans pitié. Il faut qu'il ne reste rien de Carthage. Les siècles futurs ne sauront d'elle que ce qu'il plaira à son implacable rivale Ils ne distingueront qu'à travers d'épaisses ténèbres cette capitale de l'Afrique, sa civilisation barbare, son gouvernement difforme, sa religion sanglante, son peuple, ses arts, ses monuments gigantesques, ses flottes qui vomissaient le feu grégeois, et cet autre univers connu de ses pilotes, et que l'antiquité romaine nommera dédaigneusement le *monde perdu*.

Rien n'en restera. Seulement, longtemps après encore, Rome, haletante et comme essoufflée de sa victoire, se recueillera en elle-même, et dira dans une sorte de rêverie profonde : *Africa portentosa!*

Prenons haleine avec elle : voilà le grand œuvre accompli. La querelle des deux moitiés de la terre, la voilà décidée. Cette réaction de l'occident sur l'orient, déjà la Grèce l'avait tentée deux fois. Argos avait démoli Troie. Alexandre avait été frapper l'Inde à travers la Perse. Mais les rois grecs n'avaient détruit qu'une ville, qu'un empire. Mais l'aventurier macédonien n'avait fait qu'une trouée dans la vieille Asie, qui s'était promptement refermée sur lui. Pour jouer le rôle de l'Europe dans ce drame immense, pour tuer la civilisation orientale, il fallait plus qu'Achille, il fallait plus qu'Alexandre, il fallait Rome.

Les esprits qui aiment à sonder les abîmes ne peuvent s'empêcher de se demander ici ce qui serait advenu du genre humain, si Carthage eût triomphé dans cette lutte. Le théâtre de vingt siècles eût été déplacé. Les marchands eussent régné, et non les soldats. L'Europe eût été laissée aux brouillards et aux forêts. Il se serait établi sur la terre quelque chose d'inconnu.

Il n'en pouvait être ainsi. Les sables et le désert réclamaient l'Afrique; il fallait qu'elle cédât la scène à l'Europe.

À dater de la chute de Carthage, en effet, la civilisation européenne prévaut. Rome prend un accroissement prodigieux; elle se développe tant, qu'elle commence à se diviser. Conquérante de l'univers connu, quand elle ne peut plus faire la guerre étrangère, elle fait la guerre civile. Comme un vieux chêne, elle s'élargit, mais elle se creuse.

Cependant la civilisation se fixe sur elle. Elle en a été la racine, elle en devient la tige, elle en devient la tête. En vain les Césars, dans la folie de leur pouvoir, veulent casser la ville éternelle et reporter la métropole du monde à l'orient. Ce sont eux qui s'en vont; la civilisation ne les suit pas, et ils s'en vont à la barbarie. Byzance deviendra Stamboul. Rome restera Rome.

Le Vatican remplace le Capitole; voilà tout. Tout s'est écroulé de vetusté autour d'elle; la cité sainte se renouvelle. Elle régnait par la force, la voici qui règne par la croyance, plus forte que la force. Pierre hérite de César.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Rome n'agit plus, elle parle ; et sa parole est un tonnerre. Ses foudres désormais frappent les âmes. À l'esprit de conquête succède l'esprit de prosélytisme. Foyer du globe, elle a des échos dans toutes les nations ; et ce qu'un homme, du haut du balcon papal, dit à la ville sacrée, est dit aussi pour l'univers. *Urbi et orbi.*

Ainsi une théocratie fait l'Europe, comme une théocratie a fait l'Afrique, comme une théocratie a fait l'Asie. Tout se résume en trois cités, Babylone, Carthage, Rome. Un docteur dans sa chaire préside les rois sur leurs trônes. Chef-lieu du christianisme, Rome est le chef-lieu nécessaire de la société. Comme une mère vigilante, elle garde la grande famille européenne, et la sauve deux fois des irruptions du nord, des invasions du midi. Ses murs font rebrousser Attila et les vandales. C'est elle qui forge le martel dont Charles pulvérise Abdérame et les arabes.

On dirait même que Rome chrétienne a hérité de la haine de Rome païenne pour l'orient. Quand elle voit l'Europe assez forte pour combattre, elle lui prêche les croisades, guerre éclatante et singulière, guerre de chevalerie et de religion, pour laquelle la théocratie arme la féodalité.

Voilà deux mille ans que les choses vont ainsi. Voilà vingt siècles que domine la civilisation européenne, la troisième grande civilisation qui ait ombragé la terre. Peut-être touchons-nous à sa fin. Notre édifice est bien vieux. Il se lézarde de toutes parts. Rome n'est plus le centre. Chaque peuple tire de son côté. Plus d'unité, ni religieuse ni politique. L'opinion a remplacé la foi. Le dogme n'a plus la discipline des consciences. La Révolution française a consommé l'œuvre de la Réforme ; elle a décapité le catholicisme comme la monarchie ; elle a ôté la vie à Rome. Napoléon, en rudoyant la papauté, l'a achevée ; il a ôté son prestige au fantôme. Que fera l'avenir de cette société européenne, qui perd de plus en plus, chaque jour, sa forme papale et monarchique ? Le moment ne serait-il pas venu où la civilisation, que nous avons vue tour à tour déserter l'Asie pour l'Afrique, l'Afrique pour l'Europe, va se remettre en route et continuer son majestueux voyage autour du monde ? Ne semble-t-elle pas se pencher vers l'Amérique ? N'a-t-elle pas inventé des moyens de franchir l'Océan plus vite qu'elle ne traversait autrefois la Méditerranée ? D'ailleurs lui reste-t-il beaucoup à faire en Europe ? Est-il si hasardé de supposer qu'usée et dénaturée dans l'ancien continent, elle aille chercher une terre neuve et vierge pour se rajeunir et la féconder ? Et pour cette terre nouvelle, ne tient-elle pas tout prêt un principe nouveau ; nouveau, quoiqu'il jaillisse aussi, lui, de cet évangile qui a deux mille ans, si toutefois l'évangile a un âge ? Nous voulons parler ici du principe d'émancipation, de progrès et de liberté, qui semble devoir être désormais la loi de l'humanité. C'est en Amérique que jusqu'ici l'on

en a fait les plus larges applications. Là, l'échelle d'essai est immense. Là, les nouveautés sont à l'aise. Rien ne les gêne. Elles ne trébuchent point à chaque pas contre des tronçons de vieilles institutions en ruines. Aussi, si ce principe est appelé, comme nous le croyons avec joie, à refaire la société des hommes, l'Amérique en sera le centre. De ce foyer s'épandra sur le monde la lumière nouvelle, qui, loin de dessécher les anciens continents, leur redonnera peut-être chaleur, vie et jeunesse. Les quatre mondes deviendront frères dans un perpétuel embrassement. Aux trois théocraties successives d'Asie, d'Afrique et d'Europe succédera une famille universelle. Le principe d'autorité fera place au principe de liberté, qui, pour être plus humain, n'est pas moins divin.

Nous ne savons, mais, si cela doit être, si l'Amérique doit offrir le quatrième acte de ce drame des siècles, il sera certainement bien remarquable qu'à la même époque où naissait l'homme qui devait, préparant l'anarchie politique par l'anarchie religieuse, introduire le germe de mort dans la vieille société royale et pontificale d'Europe, un autre homme ait découvert une nouvelle terre, futur asile de la civilisation fugitive; qu'en un mot, Christophe Colomb ait trouvé un monde au moment où Luther en allait détruire un autre.

Aliquis providet.

1830.

SUR M. DOVALLE.

Il y a du talent dans les poésies de M. Dovalle; et pourtant sans prôneurs, sans coterie, sans appui extérieur, ce recueil, on peut le prédire, aura tout de suite le succès qu'il mérite. C'est que M. Dovalle n'a besoin maintenant de qui que ce soit pour réussir. En littérature, le plus sûr moyen d'avoir raison, c'est d'être mort.

Et puis, ce manuscrit du poëte tué à vingt ans réveille de si douloureux souvenirs ! Tant d'émotions se soulèvent en foule sous chacune de ces pages inachevées ! On est saisi d'une si profonde pitié au milieu de ces odes, de ces ballades orphelines, de ces chansons toutes saignantes encore ! Quelle critique faire après une si poignante lecture ? Comment raisonner ce qu'on a senti ? Quelle tâche impossible pour nous autres surtout, critiques peu déterminés, simples hommes d'art et de poésie ! Aussi, après avoir lu ce manuscrit, n'est-ce pas de l'opinion, mais de l'impression qui m'en reste que je parlerais volontiers.

Et d'abord, ce qui frappe en commençant cette lecture, ce qui frappe en la terminant, c'est que tout dans ce livre d'un poëte si fatalement prédestiné, tout est grâce, tendresse, fraîcheur, douceur harmonieuse, suave et molle rêverie. Et, en y réfléchissant, la chose semble plus singulière encore. Un grand mouvement, un vaste progrès, avec lequel sympathisait complètement M. Dovalle, s'accomplit dans l'art. Ce mouvement, nous l'avons déjà dit bien des fois, n'est qu'une conséquence naturelle, qu'un corollaire immédiat de notre grand mouvement social de 1789. C'est le principe de liberté qui, après s'être établi dans l'état et y avoir changé la face de toute chose, poursuit sa marche, passe du monde matériel au monde intellectuel, et vient renouveler l'art comme il a renouvelé la société. Cette régénération, comme l'autre, est générale, universelle, irrésistible. Elle s'adresse à tout, recrée tout, réédifie tout, refait à la fois l'ensemble et le détail, rayonne en tous sens et chemine en toutes voies. Or (pour n'envisager ici que cette particularité), par cela même qu'elle est complète, la révolution de l'art a ses cauchemars, comme la révolution politique a eu ses échafauds. Cela est fatal. Il faut les uns après les madrigaux de Dorat, comme il fallait les autres après

les petits soupers de Louis XV. Les esprits, affadis par la comédie en paniers et l'élégie en pleureuses, avaient besoin de secousses, et de secousses fortes. Cette soif d'émotions violentes, de beaux et sombres génies sont venus de nos jours la satisfaire. Et il ne faut pas leur en vouloir d'avoir jeté dans vos âmes tant de sinistres imaginations, tant de rêves horribles, tant de visions sanglantes. Qu'y pouvaient-ils faire? Ces hommes, qui paraissent si fantasques et si désordonnés, ont obéi à une loi de leur nature et de leur siècle. Leur littérature, si capricieuse qu'elle semble et qu'elle soit, n'est pas un des résultats les moins nécessaires du principe de liberté qui désormais gouverne et régit tout d'en haut, même le génie. C'est de la fantaisie, soit; mais il y a une logique dans cette fantaisie.

Et puis, le grand malheur après tout! Bonnes gens, soyons tranquilles. Pour avoir vu 93, ne nous effrayons pas tant de la *terreur* en fait de révolutions littéraires. En conscience, tout *satanique* qu'est le premier, et tout *frénetique* qu'est le second, Byron et Maturin me font moins peur que Marat et Robespierre.

Si sérieux que l'on soit, il est difficile de ne pas sourire quelquefois en répondant aux objections que l'ancien régime littéraire emprunte à l'ancien régime politique pour combattre toutes les tentatives de la liberté dans l'art. Certes, après les catastrophes qui, depuis quarante ans, ont ensanglanté la société et décimé la famille, après une puissante révolution qui a fait des places de Grève dans toutes nos villes et des champs de bataille dans toute l'Europe, ce qu'il y a de triste, d'amer, de sanglant dans les esprits, et par conséquent dans la poésie, n'a besoin ni d'être expliqué ni d'être justifié. Sans doute la contemplation des quarante dernières années de notre histoire, la liberté d'un grand peuple qui éclôt géante et écrase une Bastille à son premier pas, la marche de cette haute république qui va les pieds dans le sang et la tête dans la gloire, sans doute ce spectacle, quand la raison nous montre qu'après tout et enfin c'est un progrès et un bien, ne doit pas inspirer moins de joie que de tristesse; mais, s'il nous réjouit par notre côté divin, il nous déchire par notre côté humain, et notre joie même y est triste; de là, pour longtemps, de sombres visions dans les imaginations, et un deuil profond mêlé de fierté et d'orgueil dans la poésie.

Heureux pour lui-même le poëte qui, né avec le goût des choses fraîches et douces, aura su isoler son âme de toutes ces impressions douloureuses; et, dans cette atmosphère flamboyante et sombre qui rougit l'horizon longtemps encore après une révolution, aura conservé rayonnant et pur son petit monde de fleurs, de rosée et de soleil!

M. Dovalle a eu ce bonheur, d'autant plus remarquable, d'autant plus étrange chez lui, qui devait finir d'une telle fin et interrompre sitôt sa

chanson à peine commencée ! Il semblerait d'abord qu'à défaut de douloureux souvenirs, on rencontrera dans son livre quelque pressentiment vague et sinistre. Non, rien de sombre, rien d'amer, rien de fatal. Bien au contraire, une poésie toute jeune, enfantine parfois; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole; un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rhythmique, il est vrai, mais toujours plein d'une harmonie plutôt naturelle que musicale; la joie, la volupté, l'amour; la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse; voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'élégies déchiré par une balle de pistolet.

Ou, si quelquefois cette douce muse se voile de mélancolie, c'est, comme dans le *Premier chagrin,* un accent confus, indistinct, presque inarticulé, à peine un soupir dans les feuilles de l'arbre, à peine une ride à la face transparente du lac, à peine une blanche nuée dans le ciel bleu. Si même, comme dans la touchante personnification du *Sylphe,* l'idée de la mort se présente au poëte, elle est si charmante encore et si suave, si loin de ce que sera la réalité, que les larmes en viennent aux yeux.

Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur !
Oh ! laissez-moi pour unique richesse
De l'eau dans une fleur ;
L'air frais du soir; au bois une humble couche,
Un arbre vert pour me garder du jour,
Le sylphe après ne voudra qu'une bouche
Pour y mourir d'amour !

Certes, cela ne ressemble guère à un pressentiment. Il me semble que cette grâce, cette harmonie, cette joie qui s'épanouit à tous les vers de M. Dovalle, donnent à cette lecture un charme et un intérêt singuliers. André Chénier, qui est mort bien jeune également et qui pourtant avait dix ans de plus que M. Dovalle, André Chénier a laissé aussi un livre de douces et *folles élégies,* comme il dit lui-même, où se rencontrent bien çà et là quelques ïambes ardents, fruit de ses trente ans, et tout rouges des réverbérations de la lave révolutionnaire; mais dans lequel dominent, ainsi que dans le livre charmant de M. Dovalle, la grâce, l'amour, la volupté. Aussi, quiconque lira le recueil de M. Dovalle sera-t-il longtemps poursuivi par la jeune et pâle figure de ce poëte, souriant comme André Chénier, et sanglant comme lui.

Et puis cette réflexion me vient en terminant : dans ce moment de mêlée et de tourmente littéraire, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent ? Sans doute, c'est triste de voir un poëte de vingt ans qui

s'en va, une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le repos ? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons; hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale; hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie, d'un côté, à de viles machinations de censure et de police, en butte, de l'autre, trop souvent, à l'ingratitude des esprits mêmes pour lesquels ils travaillent; ne leur est-il pas permis de retourner quelquefois la tête avec envie vers ceux qui sont tombés derrière eux et qui dorment dans le tombeau ? *Invideo,* disait Luther dans le cimetière de Worms, *invideo, quia quiescunt.*

Qu'importe toutefois ? Jeunes gens, ayons bon courage; si rude qu'on nous veuille faire le présent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, que le *libéralisme* en littérature. Cette vérité est déjà comprise à peu près de tous les bons esprits, et le nombre en est grand; et bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques; voilà la double bannière qui rallie, à bien peu d'intelligences près (lesquelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte et si patiente d'aujourd'hui; puis avec la jeunesse, et à sa tête, l'élite de la génération qui nous a précédés, tous ces sages vieillards qui, après le premier moment de défiance et d'examen, ont reconnu que ce que font leurs fils est une conséquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et que la liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle et prévaudra. Les *ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature, chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé. Et, en définitive, leurs efforts de réaction auront été utiles. En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles, et tout ce qu'on fait contre elles, les sert également. Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale, comment ne sortirions-nous pas de la vieille forme poétique ? À peuple nouveau, art nouveau. Tout en admirant la littérature de Louis XIV, si bien adaptée à sa monarchie, elle saura bien avoir sa littérature propre, et personnelle, et nationale, cette France actuelle, cette France du dix-neuvième siècle, à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance.

1825-1832.

GUERRE AUX DÉMOLISSEURS!

1825.

Si les choses vont encore quelque temps de ce train, il ne restera bientôt plus à la France d'autre monument national que celui des *Voyages pittoresques et romantiques*, où rivalisent de grâce, d'imagination et de poésie le crayon de Taylor et la plume de Ch. Nodier, dont il nous est bien permis de prononcer le nom avec admiration, quoiqu'il ait quelquefois prononcé le nôtre avec amitié.

Le moment est venu où il n'est plus permis à qui que ce soit de garder le silence. Il faut qu'un cri universel appelle enfin la nouvelle France au secours de l'ancienne. Tous les genres de profanation, de dégradation et de ruine menacent à la fois le peu qui nous reste de ces admirables monuments du moyen-âge, où s'est imprimée la vieille gloire nationale, auxquels s'attachent à la fois la mémoire des rois et les traditions du peuple. Tandis que l'on construit à grands frais je ne sais quels édifices bâtards qui, avec la ridicule prétention d'être grecs ou romains en France, ne sont ni romains ni grecs, d'autres édifices, admirables et originaux, tombent sans qu'on daigne s'en informer, et leur seul tort cependant, c'est d'être français par leur origine, par leur histoire et par leur but. Â Blois, le château des États sert de caserne, et la belle tour octogone de Catherine de Médicis croule ensevelie sous les charpentes d'un quartier de cavalerie. Â Orléans, le dernier vestige des murs défendus par Jeanne vient de disparaître. À Paris, nous savons ce qu'on a fait des vieilles tours de Vincennes, qui faisaient une si magnifique compagnie au Donjon. L'abbaye de Sorbonne, si élégante et si ornée, tombe en ce moment sous le marteau. La belle église romane de Saint-Germain-des-Prés, d'où Henri IV avait observé Paris, avait trois flèches, les seules de ce genre qui embellissent la silhouette de la capitale. Deux de ces aiguilles menaçaient ruine. Il fallait les étayer ou les abattre; on a trouvé plus court de les abattre. Puis, afin de *raccorder,* autant que possible, ce vénérable monument avec le

mauvais portique dans le style de Louis XV qui en masque le portail, les *restaurateurs* ont remplacé quelques-unes des anciennes chapelles par de petites bonbonnières à chapiteaux corinthiens dans le goût de celle de Saint-Sulpice, et on a badigeonné le reste en beau jaune serin. La cathédrale gothique d'Autun a subi le même outrage. Lorsque nous passions à Lyon, en août 1825, il y a deux mois, on faisait également disparaître sous une couche de détrempe rose la belle couleur que les siècles avaient donnée à la cathédrale du primat des Gaules. Nous avons vu démolir encore, près de Lyon, le château renommé de l'Arbresle. Je me trompe, le propriétaire a conservé une des tours, il la loue à la commune, elle sert de prison. Une petite ville historique dans le Forez, Crozet, tombe en ruines, avec le manoir des d'Aillecourt, la maison seigneuriale où naquit Tourville, et des monuments qui embelliraient Nuremberg. À Nevers, deux églises du onzième siècle servent d'écurie. Il y en avait une troisième du même temps, nous ne l'avons pas vue; à notre passage, elle était effacée du sol. Seulement nous en avons admiré à la porte d'une chaumière, où ils étaient jetés, deux chapiteaux romans qui attestaient par leur beauté celle de l'édifice dont ils étaient les seuls vestiges. On a détruit l'antique église de Mauriac. À Soissons, on laisse crouler le riche cloître de Saint-Jean et ses deux flèches si légères et si hardies. C'est dans ces magnifiques ruines que le tailleur de pierres choisit des matériaux. Même indifférence pour la charmante église de Braisne, dont la voûte démantelée laisse arriver la pluie sur les dix tombes royales qu'elle renferme.

À la Charité-sur-Loire, près Bourges, il y a une église romane qui, par l'immensité de son enceinte et la richesse de son architecture, rivaliserait avec les plus célèbres cathédrales de l'Europe; mais elle est à demi ruinée. Elle tombe pierre à pierre, aussi inconnue que les pagodes orientales dans leurs déserts de sable. Il passe là six diligences par jour. Nous avons visité Chambord, cet Alhambra de la France. Il chancelle déjà, miné par les eaux du ciel, qui ont filtré à travers la pierre tendre de ses toits dégarnis de plomb. Nous le déclarons avec douleur, si l'on n'y songe promptement, avant peu d'années, la souscription, souscription qui, certes, méritait d'être nationale, qui a rendu le chef-d'œuvre du Primatice au pays, aura été inutile; et bien peu de chose restera debout de cet édifice, beau comme un palais de fées, grand comme un palais de rois.

Nous écrivons ceci à la hâte, sans préparation et en choisissant au hasard quelques-uns des souvenirs qui nous sont restés d'une excursion rapide dans une petite portion de la France. Qu'on y réfléchisse, nous n'avons dévoilé qu'un bord de la plaie. Nous n'avons cité que des faits, et des faits que nous avions vérifiés. Que se passe-t-il ailleurs?

On nous a dit que des anglais avaient acheté *trois cents francs* le droit d'enlever tout ce qui leur plairait dans les débris de l'admirable abbaye de Jumièges. Ainsi les profanations de lord Elgin se renouvellent chez nous, et nous en tirons profit. Les turcs ne vendaient que les monuments grecs; nous faisons mieux, nous vendons les nôtres. On affirme encore que le cloître si beau de Saint-Wandrille est débité, pièce à pièce, par je ne sais quel propriétaire ignorant et stupide, qui ne voit dans un monument qu'une carrière de pierres. *Proh pudor !* au moment où nous traçons ces lignes, à Paris, au lieu même dit *École des beaux-arts,* un escalier de bois, sculpté par les merveilleux artistes du quatorzième siècle, sert d'échelle à des maçons; d'admirables menuiseries de la renaissance, quelques-unes encore peintes, dorées et blasonnées, des boiseries, des portes touchées par le ciseau si tendre et si délicat qui a ouvré le château d'Anet, se rencontrent là, brisées, disloquées, gisantes en tas sur le sol, dans les greniers, dans les combles, et jusque dans l'antichambre du cabinet d'un individu qui s'est installé là, et qui s'intitule *architecte de l'École des beaux-arts,* et qui marche tous les jours stupidement là-dessus. Et nous allons chercher bien loin et payer bien cher des ornements à nos musées !

Il serait temps enfin de mettre un terme à ces désordres, sur lesquels nous appelons l'attention du pays. Quoique appauvrie par les dévastateurs révolutionnaires, par les spéculateurs mercantiles, et surtout par les restaurateurs classiques, la France est riche encore en monuments français. Il faut arrêter le marteau qui mutile la face du pays. Une loi suffirait; qu'on la fasse. Quels que soient les droits de la propriété, la destruction d'un édifice historique et monumental ne doit pas être permise à ces ignobles spéculateurs que leur intérêt aveugle sur leur honneur; misérables hommes, et si imbéciles, qu'ils ne comprennent même pas qu'ils sont des barbares ! Il y a deux choses dans un édifice, son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire, sa beauté à tout le monde; c'est donc dépasser son droit que le détruire.

Une surveillance active devrait être exercée sur nos monuments. Avec de légers sacrifices, on sauverait des constructions qui, indépendamment du reste, représentent des capitaux énormes. La seule église de Brou, bâtie vers la fin du quinzième siècle, a coûté vingt-quatre millions, à une époque où la journée d'un ouvrier se payait deux sols. Aujourd'hui ce serait plus de cent cinquante millions. Il ne faut pas plus de trois jours et de trois cents francs pour la jeter bas.

Et puis, un louable regret s'emparerait de nous, nous voudrions reconstruire ces prodigieux édifices, que nous ne le pourrions. Nous n'avons plus le génie de ces siècles. L'industrie a remplacé l'art.

Terminons ici cette note; aussi bien c'est encore là un sujet qui exigerait un livre. Celui qui écrit ces lignes y reviendra souvent, à propos et hors de propos; et, comme ce vieux romain qui disait toujours : *Hoc censeo, et delendam esse Carthaginem,* l'auteur de cette note répétera sans cesse : Je pense cela, et qu'il ne faut pas démolir la France.

1832.

Il faut le dire, et le dire haut, cette démolition de la vieille France, que nous avons dénoncée plusieurs fois sous la restauration, se continue avec plus d'acharnement et de barbarie que jamais. Depuis la révolution de juillet, avec la démocratie, quelque ignorance a débordé et quelque brutalité aussi. Dans beaucoup d'endroits, le pouvoir local, l'influence municipale, la curatelle communale a passé des gentilshommes qui ne savaient pas écrire aux paysans qui ne savent pas lire. On est tombé d'un cran. En attendant que ces braves gens sachent épeler, ils gouvernent. La bévue administrative, produit naturel et normal de cette machine de Marly qu'on appelle la *centralisation,* la bévue administrative s'engendre toujours, comme par le passé, du maire au sous-préfet, du sous-préfet au préfet, du préfet au ministre. Seulement elle est plus grosse.

Notre intention est de n'envisager ici qu'une seule des innombrables formes sous lesquelles elle se produit aux yeux du pays émerveillé. Nous ne voulons traiter de la *bévue administrative* qu'en matière de monuments, et encore ne ferons-nous qu'effleurer cet immense sujet, que vingt-cinq volumes in-folio n'épuiseraient pas.

Nous posons donc en fait qu'il n'y a peut-être pas en France, à l'heure qu'il est, une seule ville, pas un seul chef-lieu d'arrondissement, pas un seul chef-lieu de canton, où il ne se médite, où il ne se commence, où il ne s'achève la destruction de quelque monument historique national, soit par le fait de l'autorité centrale, soit par le fait de l'autorité locale de l'aveu de l'autorité centrale, soit par le fait des particuliers sous les yeux et avec la tolérance de l'autorité locale.

Nous avançons ceci avec la profonde conviction de ne pas nous tromper, et nous en appelons à la conscience de quiconque a fait, sur un point quelconque de la France, la moindre excursion d'artiste et d'antiquaire. Chaque jour quelque vieux souvenir de la France s'en va avec la pierre sur laquelle

il était écrit. Chaque jour nous brisons quelque lettre du vénérable livre de la tradition. Et bientôt, quand la ruine de toutes ces ruines sera achevée, il ne nous restera plus qu'à nous écrier avec ce troyen, qui du moins emportait ses dieux :

..... Fuit Ilium et ingens
Gloria !

Et à l'appui de ce que nous venons de dire, qu'on permette à celui qui écrit ces lignes de citer, entre une foule de documents qu'il pourrait produire, l'extrait d'une lettre à lui envoyée. Il n'en connaît pas personnellement le signataire, qui est, comme sa lettre l'annonce, homme de goût et de cœur; mais il le remercie de s'être adressé à lui. Il ne fera jamais faute à quiconque lui signalera une injustice ou une absurdité nuisible à dénoncer. Il regrette seulement que sa voix n'ait pas plus d'autorité et de retentissement. Qu'on lise donc cette lettre, et qu'on songe, en la lisant, que le fait qu'elle atteste n'est pas un fait isolé, mais un des mille épisodes du grand fait général, la *démolition successive et incessante de tous les monuments de l'ancienne France.*

Charleville, 14 février 1832.

« Monsieur,

....

« Au mois de septembre dernier, je fis un voyage à Laon (Aisne), mon pays natal. Je l'avais quitté depuis plusieurs années; aussi, à peine arrivé, mon premier soin fut de parcourir la ville... Arrivé sur la place du Bourg, au moment où mes yeux se levaient sur la vieille tour de Louis d'Outremer, quelle fut ma surprise de la voir de toutes parts bardée d'échelles, de leviers et de tous les instruments possibles de destruction ! Je l'avouerai, cette vue me fit mal. Je cherchais à deviner pourquoi ces échelles et ces pioches, quand vint à passer M. Th..., homme simple et instruit, plein de goût pour les lettres et fort ami de tout ce qui touche à la science et aux arts. Je lui fis part à l'instant de l'impression douloureuse que me causait la destruction de ce vieux monument. M. Th..., qui la partageait, m'apprit que, resté seul des membres de l'ancien conseil municipal, il avait été seul pour combattre l'acte dont nous étions en ce moment témoins; que ses efforts n'avaient rien pu. Raisonnements, paroles, tout avait échoué. Les nouveaux conseillers, réunis en majorité contre lui, l'avaient emporté. Pour avoir pris un peu chaudement le parti de cette tour innocente, M. Th... avait été même accusé de carlisme. Ces messieurs s'étaient écriés que cette tour ne rappelait

que les souvenirs des temps féodaux, et la destruction avait été votée par acclamation. Bien plus, la ville a offert au soumissionnaire qui se charge de l'exécution une somme de plusieurs mille francs, les matériaux en sus. Voilà le prix du meurtre, car c'est un véritable meurtre! M. Th... me fit remarquer sur le mur voisin l'affiche d'adjudication, en papier jaune. En tête était écrit en énormes caractères : DESTRUCTION DE LA TOUR DITE DE LOUIS D'OUTREMER. *Le public est prévenu,* etc.

«Cette tour occupait un espace de quelques toises. Pour agrandir le marché qui l'avoisine, si c'est là le but qu'on a cherché, on pouvait sacrifier une maison particulière, *dont le prix n'eût peut-être pas dépassé la somme offerte au soumissionnaire.* Ils ont préféré anéantir la tour. Je suis affligé de le dire à la honte des Laonnois, leur ville possédait un monument rare, un monument des rois de la seconde race; il n'y en existe plus aujourd'hui un seul. Celui de Louis IV était le dernier. Après un pareil acte de vandalisme, on apprendra quelque jour sans surprise qu'ils démolissent leur belle cathédrale du onzième siècle, pour faire une halle aux grains [1].»

Les réflexions abondent et se pressent devant de tels faits.

Et d'abord, ne voilà-t-il pas une excellente comédie? Vous représentez-vous ces dix ou douze conseillers municipaux mettant en délibération la grande *destruction de la tour dite de Louis d'Outremer?* Les voilà tous, rangés en cercle, et sans doute assis sur la table, jambes croisées et babouches aux pieds, à la façon des turcs. Écoutez-les. Il s'agit d'agrandir le carré aux choux et de faire disparaître un *monument féodal.* Les voilà qui mettent en commun tout ce qu'ils savent de grands mots, depuis quinze ans qu'ils se font anucher le *Constitutionnel* par le magister de leur village. Ils se cotisent. Les bonnes raisons pleuvent. L'un argue de la *féodalité,* et s'y tient; l'autre allègue la *dîme;* l'autre, la *corvée;* l'autre, les *serfs qui battaient l'eau des fossés pour faire taire les grenouilles;* un cinquième, le *droit de jambage et de cuissage;* un sixième, les éternels *prêtres* et les éternels *nobles;* un autre, les *horreurs de la Saint-Barthélemy;* un autre, qui est probablement avocat, les *jésuites;* puis ceci, puis cela, puis encore cela et ceci; et tout est dit. La Tour de Louis d'Outremer est condamnée.

Vous figurez-vous bien, au milieu du grotesque sanhédrin, la situation de ce pauvre homme, représentant unique de la science, de l'art, du goût, de l'histoire? Remarquez-vous l'attitude humble et opprimée de ce paria?

[1] Nous ne publions pas le nom du signataire de la lettre, n'y étant point formellement autorisé par lui; mais nous le tenons en réserve pour notre garantie. Nous avons cru devoir aussi retrancher les passages qui n'étaient que l'expression trop bienveillante de la sympathie de notre correspondant pour nous personnellement. (*Note de l'édition originale*).

L'écoutez-vous hasarder quelques mots timides en faveur du vénérable monument? Et voyez-vous l'orage éclater contre lui? Le voilà qui ploie sous les invectives. Voilà qu'on l'appelle de toutes parts *carliste,* et probablement *carlisse.* Que répondre à cela? C'est fini. La chose est faite. La démolition du «monument des âges de barbarie» est définitivement votée avec enthousiasme, et vous entendez le hourra des braves conseillers municipaux de Laon, qui ont pris d'assaut la tour de Louis d'Outremer!

Croyez-vous que jamais Rabelais, que jamais Hogarth, auraient pu trouver quelque part faces plus drôlatiques, profils plus bouffons, silhouettes plus réjouissantes à charbonner sur les murs d'un cabaret ou sur les pages d'une batrachomyomachie?

Oui, riez. — Mais, pendant que les prud'hommes jargonnaient, croassaient et délibéraient, la vieille tour, si longtemps inébranlable, se sentait trembler dans ses fondements. Voilà tout à coup que, par les fenêtres, par les portes, par les barbacanes, par les meurtrières, par les lucarnes, par les gouttières, de partout, les démolisseurs lui sortent comme les vers d'un cadavre. Elle sue des maçons. Ces pucerons la piquent. Cette vermine la dévore. La pauvre tour commence à tomber pierre à pierre; ses sculptures se brisent sur le pavé; elle éclabousse les maisons de ses débris; son flanc s'éventre; son profil s'ébrèche, et le bourgeois inutile, qui passe à côté sans trop savoir ce qu'on lui fait, s'étonne de la voir chargée de cordes, de poulies et d'échelles plus qu'elle ne le fut jamais par un assaut d'anglais ou de bourguignons.

Ainsi, pour jeter bas cette tour de Louis d'Outremer, presque contemporaine des tours romaines de l'ancienne Bibrax, pour faire ce que n'avaient fait ni béliers, ni balistes, ni scorpions, ni catapultes, ni haches, ni dolabres, ni engins, ni bombardes, ni serpentines, ni fauconneaux, ni couleuvrines, ni les boulets de fer des forges de Creil, ni les pierres à bombarde des carrières de Péronne, ni le canon, ni le tonnerre, ni la tempête, ni la bataille, ni le feu des hommes, ni le feu du ciel, il a suffi au dix-neuvième siècle, merveilleux progrès! d'une plume d'oie, promenée à peu près au hasard sur une feuille de papier par quelques infiniment petits! méchante plume d'un conseil municipal du vingtième ordre! plume qui formule boîteusement les feftas imbéciles d'un divan de paysans! plume imperceptible du sénat de Lilliput! plume qui fait des fautes de français! plume qui ne sait pas l'orthographe! plume qui, à coup sûr, a tracé plus de croix que de signatures au bas de l'inepte arrêté!

Et la tour a été démolie! et cela s'est fait! et la ville a payé pour cela! On lui a volé sa couronne, et elle a payé le voleur!

Quel nom donner à toutes ces choses?

Et, nous le répétons pour qu'on y songe bien, le fait de Laon n'est pas un fait isolé. A l'heure où nous écrivons, il n'est pas un point en France où il ne se passe quelque chose d'analogue. C'est plus ou c'est moins, c'est peu ou c'est beaucoup, c'est petit ou c'est grand, mais c'est toujours et partout du vandalisme. La liste des démolitions est inépuisable. Elle a été commencée par nous et par d'autres écrivains qui ont plus d'importance que nous. Il serait facile de la grossir, il serait impossible de la clore.

On vient de voir une prouesse de conseil municipal. Ailleurs, c'est un maire qui déplace un peulven pour marquer la limite du champ communal; c'est un évêque qui ratisse et badigeonne sa cathédrale; c'est un préfet qui jette bas une abbaye du quatorzième siècle pour démasquer les fenêtres de son salon; c'est un artilleur qui rase un cloître de 1460 pour rallonger un polygone; c'est un adjoint qui fait du sarcophage de Théodeberthe une auge aux pourceaux.

Nous pourrions citer les noms. Nous en avons pitié. Nous les taisons.

Cependant il ne mérite pas d'être épargné, ce curé de Fécamp qui a fait démolir le jubé de son église, donnant pour raison que ce massif incommode, ciselé et fouillé par les mains miraculeuses du quinzième siècle, privait ses paroissiens du bonheur de le contempler, lui curé, dans sa splendeur à l'autel. Le maçon qui a exécuté l'ordre du béat s'est fait des débris du jubé une admirable maisonnette qu'on peut voir à Fécamp. Quelle honte! Qu'est devenu le temps où le prêtre était le suprême architecte? Maintenant le maçon enseigne le prêtre!

N'y a-t-il pas aussi un dragon ou un housard qui veut faire de l'église de Brou, de cette merveille, son grenier à foin, et qui en demande ingénument la permission au ministre? N'était-on pas en train de gratter du haut en bas la belle cathédrale d'Angers quand le tonnerre est tombé sur la flèche, noire et intacte encore, et l'a brûlée, comme si le tonnerre avait eu, lui, de l'intelligence et avait mieux aimé abolir le vieux clocher que de le laisser égratigner par des conseillers municipaux! Un ministre de la restauration n'a-t-il pas rogné à Vincennes ses admirables tours et à Toulouse ses beaux remparts? N'y a-t-il pas eu, à Saint-Omer, un préfet qui a détruit aux trois quarts les magnifiques ruines de Saint-Bertin, sous prétexte de donner du *travail aux ouvriers?* Dérision! si vous êtes des administrateurs tellement médiocres, des cerveaux tellement stériles, qu'en présence des routes à ferrer, des canaux à creuser, des rues à macadamiser, des ports à curer, des landes à défricher, des écoles à bâtir, vous ne sachiez que faire de vos ouvriers, du moins ne leur livrez pas comme une proie nos édifices nationaux à démolir, ne leur dites pas de se faire du pain avec ces pierres. Partagez-les plutôt, ces ouvriers, en deux bandes; que toutes deux creusent un grand trou, et

que chacune ensuite comble le sien avec la terre de l'autre. Et puis payez-leur ce travail. Voilà une idée. J'aime mieux l'inutile que le nuisible.

À Paris, le vandalisme florit et prospère sous nos yeux. Le vandalisme est architecte. Le vandalisme se carre et se prélasse. Le vandalisme est fêté, applaudi, encouragé, admiré, caressé, protégé, consulté, subventionné, défrayé, naturalisé. Le vandalisme est entrepreneur de travaux pour le compte du gouvernement. Il s'est installé sournoisement dans le budget, et il le grignote à petit bruit, comme le rat son fromage. Et, certes, il gagne bien son argent. Tous les jours il démolit quelque chose du peu qui nous reste de cet admirable vieux Paris. Que sais-je ? le vandalisme a badigeonné Notre-Dame, le vandalisme a retouché les tours du Palais de Justice, le vandalisme a rasé Saint-Magloire, le vandalisme a détruit le cloître des Jacobins, le vandalisme a amputé deux flèches sur trois à Saint-Germain-des-Prés. Nous parlerons peut-être dans quelques instants des édifices qu'il bâtit. Le vandalisme a ses journaux, ses coteries, ses écoles, ses chaires, son public, ses raisons. Le vandalisme a pour lui les bourgeois. Il est bien nourri, bien renté, bouffi d'orgueil, presque savant, très classique, bon logicien, fort théoricien, joyeux, puissant, affable au besoin, beau parleur, et content de lui. Il tranche du Mécène. Il protège les jeunes talents. Il est professeur. Il donne de grands prix d'architecture. Il envoie des élèves à Rome. Il porte habit brodé, épée au côté et culotte française. Il est de l'Institut. Il va à la cour. Il donne le bras au roi, et flâne avec lui dans les rues, lui soufflant ses plans à l'oreille. Vous avez dû le rencontrer.

Quelquefois il se fait propriétaire, et il change la tour magnifique de Saint-Jacques de la Boucherie en fabrique de plomb de chasse, impitoyablement fermée à l'antiquaire fureteur; et il fait de la nef de Saint-Pierre-aux-Bœufs un magasin de futailles vides, de l'hôtel de Sens une écurie à rouliers, de la maison de la Couronne d'or une draperie, de la chapelle de Cluny une imprimerie. Quelquefois il se fait peintre en bâtiments, et il démolit Saint-Landry pour construire sur l'emplacement de cette simple et belle église une grande laide maison qui ne se loue pas. Quelquefois il se fait greffier, et il encombre de paperasses la Sainte-Chapelle, cette église qui sera la plus admirable parure de Paris, quand il aura détruit Notre-Dame. Quelquefois il se fait spéculateur, et dans la nef déshonorée de Saint-Benoît il emboîte violemment un théâtre, et quel théâtre ! Opprobre ! le cloître saint, docte et grave des bénédictins, métamorphosé en je ne sais quel mauvais lieu littéraire !

Sous la restauration, il prenait ses aises et s'ébattait d'une manière tout aussi charmante, nous en convenons. Chacun se rappelle comment le vandalisme, qui alors aussi était architecte du roi, a traité la cathédrale de

IMPRIMERIE NATIONALE.

Reims. Un homme d'honneur, de science et de talent, M. Vitet, a déjà signalé le fait. Cette cathédrale est, comme on sait, chargée du haut en bas de sculptures excellentes qui débordent de toutes parts son profil. À l'époque du sacre de Charles X, le vandalisme, qui est bon courtisan, eut peur qu'une pierre ne se détachât par aventure de toutes ces sculptures en surplomb, et ne vînt tomber incongrûment sur le roi, au moment où sa majesté passerait; et sans pitié, et à grands coups de maillet, et trois grands mois durant, il ébarba la vieille église ! Celui qui écrit ceci a chez lui une belle tête de Christ, débris curieux de cette exécution.

Depuis juillet, il en a fait une autre qui peut servir de pendant à celle-là, c'est l'exécution du jardin des Tuileries. Nous reparlerons quelque jour et longuement de ce bouleversement barbare. Nous ne le citons ici que pour mémoire. Mais qui n'a haussé les épaules en passant devant ces deux petits enclos usurpés sur une promenade publique ? On a fait mordre au roi le jardin des Tuileries, et voilà les deux bouchées qu'il se réserve. Toute l'harmonie d'une œuvre royale et tranquille est troublée, la symétrie des parterres est éborgnée, les bassins entaillent la terrasse; c'est égal, on a ses deux jardinets. Que dirait-on d'un fabricant de vaudevilles qui se taillerait un couplet ou deux dans les chœurs d'*Athalie ?* Les Tuileries, c'était l'*Athalie* de Le Nôtre.

On dit que le vandalisme a déjà condamné notre vieille et irréparable église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le vandalisme a son idée à lui. Il veut faire tout à travers Paris une grande, grande, grande rue. Une rue d'une lieue ! Que de magnifiques dévastations chemin faisant ! Saint-Germain-l'Auxerrois y passera, l'admirable tour de Saint-Jacques de la Boucherie y passera peut-être aussi. Mais qu'importe ! une rue d'une lieue ! comprenez-vous comme cela sera beau ! une ligne droite tirée du Louvre à la barrière du Trône; d'un bout de la rue, de la barrière, on contemplera la façade du Louvre. Il est vrai que tout le mérite de la colonnade de Perrault, si mérite il y a, est dans ses proportions, et que ce mérite s'évanouira dans la distance; mais qu'est-ce que cela fait ? on aura une rue d'une lieue ! de l'autre bout, du Louvre, on verra la barrière du Trône, les deux colonnes proverbiales que vous savez, maigres, fluettes et risibles comme les jambes de Potier. Ô merveilleuse perspective !

Espérons que ce burlesque projet ne s'accomplira pas. Si l'on essayait de le réaliser, espérons qu'il y aura une émeute d'artistes. Nous y pousserons de notre mieux.

Les dévastateurs ne manquent jamais de prétextes. Sous la restauration, on gâtait, on mutilait, on défigurait, on profanait les édifices catholiques du moyen-âge, le plus dévotement du monde. La congrégation avait développé sur les

églises la même excroissance que sur la religion. Le sacré-cœur s'était fait marbre, bronze, badigeonnage et bois doré. Il se produisait le plus souvent dans les églises sous la forme d'une petite chapelle peinte, dorée, mystérieuse, élégiaque, pleine d'anges bouffis, coquette, galante, ronde et à faux jour, comme celle de Saint-Sulpice. Pas de cathédrale, pas de paroisse en France à laquelle il ne poussât, soit au front, soit au côté, une chapelle de ce genre. Cette chapelle constituait pour les églises une véritable maladie. C'était la verrue de Saint-Acheul !

Depuis la révolution de juillet, les profanations continuent, plus funestes et plus mortelles encore, et avec d'autres semblants. Au prétexte dévot a succédé le prétexte national, libéral, patriote, philosophe, voltairien. On ne *restaure* plus, on ne gâte plus, on n'enlaidit plus un monument, on le jette bas. Et l'on a de bonnes raisons pour cela. Une église, c'est le fanatisme; un donjon, c'est la féodalité. On dénonce un monument, on massacre un tas de pierres, on septembrise des ruines. À peine si nos pauvres églises parviennent à se sauver en prenant cocarde. Pas une Notre-Dame en France, si colossale, si vénérable, si magnifique, si impartiale, si historique, si calme et si majestueuse qu'elle soit, qui n'ait son petit drapeau tricolore sur l'oreille. Quelquefois on sauve une admirable église en écrivant dessus : *Mairie*. Rien de moins populaire parmi nous que ces édifices faits par le peuple et pour le peuple. Nous leur en voulons de tous ces crimes des temps passés dont ils ont été les témoins. Nous voudrions effacer le tout de notre histoire. Nous dévastons, nous pulvérisons, nous détruisons, nous démolissons par esprit national. À force d'être bons français, nous devenons d'excellents welches.

Dans le nombre, on rencontre certaines gens auxquels répugne ce qu'il y a d'un peu banal dans le magnifique pathos de juillet, et qui applaudissent aux démolisseurs par d'autres raisons, des raisons doctes et importantes, des raisons d'économiste et de banquier.

— À quoi servent ces monuments ? disent-ils. Cela coûte des frais d'entretien, et voilà tout. Jetez-les à terre et vendez les matériaux. C'est toujours cela de gagné. — Sous le pur rapport économique, le raisonnement est mauvais. Nous l'avons déjà établi plus haut, ces monuments sont des capitaux. Beaucoup d'entre eux, dont la renommée attire les étrangers riches en France, rapportent au pays bien au-delà de l'intérêt de l'argent qu'ils ont coûté. Les détruire, c'est priver le pays d'un revenu.

Mais quittons ce point de vue avide, et raisonnons de plus haut. Depuis quand ose-t-on, en pleine civilisation, questionner l'art sur son *utilité?* Malheur à vous si vous ne savez pas à quoi l'art sert ! On n'a rien de plus à vous dire. Allez ! démolissez! utilisez ! Faites des moellons avec Notre-Dame de Paris. Faites des gros sous avec la Colonne.

11.

D'autres acceptent et veulent l'art; mais, à les entendre, les monuments du moyen-âge sont des constructions de mauvais goût, des œuvres barbares, des monstres en architecture, qu'on ne saurait trop vite et trop soigneusement abolir. À ceux-là non plus il n'y a rien à répondre. C'en est fini d'eux. La terre a tourné, le monde a marché depuis eux; ils ont les préjugés d'un autre siècle; ils ne sont plus de la génération qui voit le soleil. Car, il faut bien, nous le répétons, que les oreilles de toute grandeur s'habituent à l'entendre dire et redire, en même temps qu'une glorieuse révolution politique s'est accomplie dans la société, une glorieuse révolution intellectuelle s'est accomplie dans l'art. Voilà vingt-cinq ans que Charles Nodier et Mme de Staël l'ont annoncée en France; et, s'il était permis de citer un nom obscur après ces noms célèbres, nous ajouterions que voilà quatorze ans que nous luttons pour elle. Maintenant elle est faite. Le ridicule duel des classiques et des romantiques s'est arrangé de lui-même, tout le monde étant à la fin du même avis. Il n'y a plus de question. Tout ce qui a de l'avenir est pour l'avenir. A peine y a-t-il encore, dans l'arrière-parloir des collèges, dans la pénombre des académies, quelques bons vieux enfants qui font joujou dans leur coin avec les poétiques et les méthodes d'un autre âge; qui poëtes, qui architectes; celui-ci s'ébattant avec les trois unités, celui-là avec les cinq ordres; les uns gâchant du plâtre selon Vignole, les autres gâchant des vers selon Boileau.

Cela est respectable. N'en parlons plus.

Or, dans ce renouvellement complet de l'art et de la critique, la cause de l'architecture du moyen-âge, plaidée sérieusement pour la première fois depuis trois siècles, a été gagnée en même temps que la bonne cause générale; gagnée par toutes les raisons de la science, gagnée par toutes les raisons de l'histoire, gagnée par toutes les raisons de l'art, gagnée par l'intelligence, par l'imagination et par le cœur. Ne revenons donc pas sur la chose jugée et bien jugée; et disons de haut au gouvernement, aux communes, aux particuliers, qu'ils sont responsables de tous les monuments nationaux que le hasard met dans leurs mains. Nous devons compte du passé à l'avenir. *Posteri, posteri, vestra res agitur.*

Quant aux édifices qu'on nous bâtit pour ceux qu'on nous détruit, nous ne prenons pas le change, nous n'en voulons pas. Ils sont mauvais. L'auteur de ces lignes maintient tout ce qu'il a dit ailleurs sur les monuments modernes du Paris actuel. Il n'a rien de plus doux à dire des monuments en construction. Que nous importe les trois ou quatre petites églises cubiques que vous bâtissez piteusement çà et là! Laissez donc crouler votre ruine du quai d'Orsay avec ses lourds cintres et ses vilaines colonnes engagées! Laissez crouler votre palais de la Chambre des députés, qui ne demandait

pas mieux! N'est-ce pas une insulte, au lieu dit *École des beaux-arts,* que cette construction hybride et fastidieuse dont l'épure a si longtemps sali le pignon de la maison voisine, étalant effrontément sa nudité et sa laideur à côté de l'admirable façade du château de Gaillon? Sommes-nous tombés à ce point de misère qu'il nous faille absolument admirer les barrières de Paris? Y a-t-il rien au monde de plus bossu et de plus rachitique que votre monument expiatoire (ah çà! décidément, qu'est-ce qu'il expie?) de la rue de Richelieu? N'est-ce pas une belle chose, en vérité, que votre Madeleine, ce tome deux de la Bourse, avec son lourd tympan qui écrase sa maigre colonnade? Oh! qui me délivrera des colonnades!

De grâce, employez mieux nos millions.

Ne les employez même pas à parfaire le Louvre. Vous voudriez achever d'enclore ce que vous appelez le parallélogramme du Louvre. Mais nous vous prévenons que ce parallélogramme est un trapèze; et, pour un trapèze, c'est trop d'argent. D'ailleurs, le Louvre, hors ce qui est de la renaissance, le Louvre, voyez-vous, n'est pas beau. Il ne faut pas admirer et continuer, comme si c'était de droit divin, tous les monuments du dix-septième siècle, quoiqu'ils vaillent mieux que ceux du dix-huitième, et surtout que ceux du dix-neuvième. Quel que soit leur bon air, quelle que soit leur grande mine, il en est des monuments de Louis XIV comme de ses enfants. Il y en a beaucoup de bâtards.

Le Louvre, dont les fenêtres entaillent l'architrave, le Louvre est de ceux-là.

S'il est vrai, comme nous le croyons, que l'architecture, seule entre tous les arts, n'ait plus d'avenir, employez vos millions à conserver, à entretenir, à éterniser les monuments nationaux et historiques qui appartiennent à l'état, et à racheter ceux qui sont aux particuliers. La rançon sera modique. Vous les aurez à bon marché. Tel propriétaire ignorant vendra le Parthénon pour le prix de la pierre.

Faites réparer ces beaux et graves édifices. Faites-les réparer avec soin, avec intelligence, avec sobriété. Vous avez autour de vous des hommes de science et de goût qui vous éclaireront dans ce travail. Surtout que l'architecte restaurateur soit frugal de ses propres imaginations; qu'il étudie curieusement le caractère de chaque édifice, selon chaque siècle et chaque climat. Qu'il se pénètre de la ligne générale et de la ligne particulière du monument qu'on lui met entre les mains, et qu'il sache habilement souder son génie au génie de l'architecte ancien.

Vous tenez les communes en tutelle, défendez-leur de démolir.

Quant aux particuliers, quant aux propriétaires qui voudraient s'entêter à démolir, que la loi le leur défende; que leur propriété soit estimée, payée et

adjugée à l'état. Qu'on nous permette de transcrire ici ce que nous disions à ce sujet en 1825 : «Il faut arrêter le marteau qui mutile la face du pays. Une loi suffirait; qu'on la fasse. Quels que soient les droits de la propriété, la destruction d'un édifice historique et monumental ne doit pas être permise à ces ignobles spéculateurs que leur intérêt aveugle sur leur honneur; misérables hommes, et si imbéciles, qu'ils ne comprennent même pas qu'ils sont des barbares ! Il y a deux choses dans un édifice : son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire, sa beauté à tout le monde, à vous, à moi, à nous tous. Donc, le détruire, c'est dépasser son droit.»

Ceci est une question d'intérêt général, d'intérêt national. Tous les jours, quand l'intérêt général élève la voix, la loi fait taire les glapissements de l'intérêt privé. La propriété particulière a été souvent et est encore à tous moments modifiée dans le sens de la communauté sociale. On vous achète de force votre champ pour en faire une place, votre maison pour en faire un hospice. On vous achètera votre monument.

S'il faut une loi, répétons-le, qu'on la fasse. Ici, nous entendons les objections s'élever de toutes parts : — Est-ce que les Chambres ont le temps ? — Une loi pour si peu de chose !

Pour si peu de chose !

Comment ! nous avons quarante-quatre mille lois dont nous ne savons que faire, quarante-quatre mille lois sur lesquelles il y en a à peine dix de bonnes. Tous les ans, quand les Chambres sont en chaleur, elles en pondent par centaines, et, dans la couvée, il y en a tout au plus deux ou trois qui naissent viables. On fait des lois sur tout, pour tout, contre tout, à propos de tout. Pour transporter les cartons de tel ministère d'un côté de la rue de Grenelle à l'autre, on fait une loi. Et une loi pour les monuments, une loi pour l'art, une loi pour la nationalité de la France, une loi pour les souvenirs, une loi pour les cathédrales, une loi pour les grands produits de l'intelligence humaine, une loi pour l'œuvre collective de nos pères, une loi pour l'histoire, une loi pour l'irréparable qu'on détruit, une loi pour ce qu'une nation a de plus sacré après l'avenir, une loi pour le passé, cette loi juste, bonne, excellente, sainte, utile, nécessaire, indispensable, urgente, on n'a pas le temps, on ne la fera pas !

Risible ! risible ! risible !

1833.

YMBERT GALLOIX.

Ymbert Galloix était un pauvre jeune homme de Genève, fils ou petit-fils, si notre mémoire est bonne, d'un vieux maître d'écriture du pays; un pauvre jeune génevois, disons-nous, bien élevé et bon lettré d'ailleurs, qui vint à Paris, il y a six ans, n'ayant pas devant lui de quoi vivre plus d'un mois, mais avec cette pensée, qui en a leurré tant d'autres, que Paris est une ville de chance et de loterie, où quiconque joue bien le jeu de sa destinée finit par gagner; une métropole bénie où il y a des avenirs tout faits et à choisir, que chacun peut ajuster à son existence; une terre de promission qui ouvre des horizons magnifiques à toutes les intelligences dans toutes les directions; un vaste atelier de civilisation où toute capacité trouve du travail et fait fortune; un océan où se fait chaque jour la pêche miraculeuse; une cité prodigieuse, en un mot, une cité de prompt succès et d'activité excellente d'où, en moins d'un an, l'homme de talent qui y est entré sans souliers ressort en carrosse.

Il y est arrivé au mois d'octobre 1827. Il y est mort de misère au mois d'octobre 1828.

Il n'y a en ceci aucune hyperbole, ce jeune homme est mort de misère à Paris. Ce n'est pas que quelques hommes de ces classes intelligentes et humaines qu'on est convenu de désigner sous le nom vague d'*artistes,* ce n'est pas que quelques jeunes gens de la bonne jeunesse qui pense et qui étudie, au milieu desquels il tomba à son arrivée à Paris, inconnu de tous, ne lui aient serré la main, ne lui aient donné conseil et secours, ne lui aient, dans l'occasion, ouvert leur bourse quand il avait faim et leur cœur quand il pleurait. Il va sans dire que plusieurs d'entre eux se sont tout naturellement cotisés pour payer son dernier loyer et son dernier médecin, et que ce n'est pas au charpentier qu'il doit sa bière. Mais qu'est-ce que tout cela, si ce n'est mourir de misère?

À son arrivée à Paris, il se présenta de lui-même, avec quelque assurance, dans trois ou quatre maisons. Voici à ce sujet ce que nous disait encore, il y

a peu de jours, un de ceux qui l'ont accueilli dans ses premières illusions et assisté dans ses dernières angoisses.

— C'était en octobre, en 1827, un matin qu'il faisait déjà froid, je déjeunais; la porte s'ouvre, un jeune homme entre. Un grand jeune homme un peu courbé, l'œil brillant, des cheveux noirs, les pommettes rouges, une redingote blanche assez neuve, un vieux chapeau. Je me lève et je le fais asseoir. Il balbutie une phrase embarrassée d'où je ne vis saillir distinctement que trois mots : *Ymbert Galloix, Genève, Paris.* Je compris que c'était son nom, le lieu où il avait été enfant, et le lieu où il voulait être homme. Il me parla poésie. Il avait un rouleau de papier sous le bras. Je l'accueillis bien; je remarquai seulement qu'il cachait ses pieds sous sa chaise avec un air gauche et presque honteux. Il toussait un peu. Le lendemain, il pleuvait à verse, le jeune homme revint. Il resta trois heures. Il était d'une belle humeur et tout rayonnant. Il me parla des poëtes anglais, sur lesquels je suis peu lettré, Shakespeare et Byron exceptés. Il toussait beaucoup. Il cachait toujours ses pieds sous sa chaise. Au bout de trois heures, je m'aperçus qu'il avait des souliers percés et qui prenaient l'eau. Je n'osai lui en rien dire. Il s'en alla sans m'avoir parlé d'autre chose que des poëtes anglais. —

Il se présenta à peu près de cette façon partout où il alla, c'est-à-dire chez trois ou quatre hommes spécialement voués aux études d'art et de poésie. Il fut bien reçu partout, toujours encouragé, souvent aidé. Cela ne l'a pas empêché de mourir de misère, à la lettre, comme il a été dit plus haut.

Ce qui le caractérisait dans les premiers mois de son séjour à Paris, c'était une ardente et fiévreuse curiosité. Il voulait tout voir, entendre Paris, respirer Paris, toucher Paris. Non le Paris qui parle politique et lit le *Constitutionnel* et monte la garde à la mairie; non le Paris que viennent admirer les provinciaux désœuvrés, le Paris-monument, le Paris-Saint-Sulpice, le Paris-Panthéon, pas même le Paris des bibliothèques et des musées. Non, ce qui l'occupait avant tout, ce qui éveillait sans relâche sa curiosité, ce qu'il examinait, ce qu'il retournait, ce qu'il questionnait sans cesse, c'est la pensée de Paris, c'est la mission littéraire de Paris, c'est la mission civilisatrice de Paris, c'est le progrès que contient Paris. C'est surtout sous le point de vue des développements nouveaux de l'art que ce jeune homme étudiait Paris. Partout où il entendait résonner une enclume littéraire, il arrivait. Il y mettait ses idées, il les laissait marteler à plaisir par la discussion, et souvent, à force de les reforger ainsi sans cesse, il les déformait. Ymbert Galloix est un des plus frappants exemples du péril de la controverse pour les esprits de second ordre. Quand il est mort, il n'avait plus une seule idée droite dans le cerveau.

Ce qui le caractérisa dans les derniers mois de son séjour, qui furent les derniers mois de sa vie, c'est un profond découragement. Il ne voulait plus

rien voir, plus rien entendre, plus rien dire. En quelques mois, par une transition dont nous laissons le lecteur rêver les nuances, le pauvre jeune homme était arrivé de la curiosité au dégoût. Ici il se présente plusieurs questions, que nous posons sans les résoudre. De quel côté ses illusions étaient-elles ruinées ? Était-ce à l'intérieur ou à l'extérieur ? Avait-il cessé de croire en lui ou au monde ? Paris, après examen, lui avait-il semblé chose trop grande ou chose trop petite ? S'était-il jugé trop faible ou trop fort pour prendre joyeusement de l'ouvrage dans cet immense atelier de civilisation ? La mesure idéale de lui-même qu'il portait en lui s'était-elle trouvée trop courte ou trop haute quand il l'avait superposée aux réalités d'une existence à faire et d'une carrière à parcourir ? En un mot, la cause de l'inaction volontaire qui hâta sa mort, était-ce effroi ou dédain ? Nous ne savons. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir bien regardé Paris, il croisa tristement les bras et refusa de rien faire. Était-ce paresse ? était-ce fatigue ? était-ce stupeur ? Selon nous, c'étaient les trois choses à la fois. Il n'avait trouvé, ni dans Paris, ni en lui-même, ce qu'il cherchait. La ville qu'il avait cru voir dans Paris n'existait pas. L'homme qu'il avait cru voir en lui ne se réalisait pas. Son double rêve évanoui, il se laissa mourir.

Nous disons qu'il se laissa mourir. C'est qu'en effet, au physique comme au moral, sa mort fut une espèce de suicide. On nous permettra de ne pas éclairer davantage un des côtés de notre pensée. Le fait est qu'il refusa de travailler. On lui avait trouvé des besognes à faire (misérables besognes, il est vrai, où s'usent tant de jeunes gens capables peut-être de grandes choses), des dictionnaires, des compilations, des biographies de contemporains à vingt francs la colonne. Il essaya pendant un temps d'écrire quelques lignes pour ces divers labeurs. Puis le cœur lui manqua ; il refusa tout. Il fut invinciblement pris d'oisiveté comme un voyageur est pris de sommeil dans la neige. Une maladie lente qu'il avait depuis l'enfance s'aggrava. La fièvre survint. Il traîna deux ou trois mois, et mourut. Il avait vingt-deux ans.

À proprement parler, le pays de son choix, ce n'était pas la France, c'était l'Angleterre. Son rêve, ce n'était pas Paris, c'était Londres. On le va voir dans les lignes qu'il a laissées. Vers les derniers temps de sa vie, quand la souffrance commençait à déranger sa raison, quand ses idées à demi éteintes ne jetaient plus que quelques lueurs dans son cerveau épuisé, il disait, bizarre chimère, que la principale condition pour être heureux, c'était d'être *né anglais.* Il voulait aller en Angleterre pour y devenir lord, grand poëte, et y faire fortune. Il apprenait l'anglais ardemment. C'était le seul travail auquel il fût resté fidèle. Le jour de sa mort, sachant qu'il allait mourir, il avait une grammaire sur son lit, et il étudiait l'anglais. Qu'en voulait-il faire ?

Ymbert Galloix est mort triste, anéanti, désespéré, sans une seule vision de gloire à son chevet. Il avait enfoui quelques colonnes de prose fort vulgaire, disait-il, dans le recoin le plus obscur d'une de ces tours de Babel littéraires que la librairie appelle *dictionnaires biographiques*. Il espérait bien que personne ne viendrait jamais déterrer cette prose de là. Quant aux rares essais de poésie qu'il avait tentés, sur les derniers temps, découragé comme il l'était, il en parlait d'un ton morose et fort sévèrement. Sa poésie, en effet, ne se produisait jamais guère qu'à l'état d'ébauche. Dans l'ode, son vers était trop haletant et avait trop courte haleine pour courir fermement jusqu'au bout de la strophe. Sa pensée, toujours déchirée par de laborieux enfantements, n'emplissait qu'à grand'peine les sinuosités du rhythme et y laissait souvent des lacunes partout. Il avait des curiosités de rime et de forme qui peuvent être, dans des talents complets, une qualité de plus, précieuse sans doute, mais secondaire après tout, et qui ne supplée à aucune qualité essentielle. Qu'un vers ait une bonne forme, cela n'est pas tout; il faut absolument, pour qu'il y ait parfum, couleur et saveur, qu'il contienne une idée, une image ou un sentiment. L'abeille construit artistement les six pans de son alvéole de cire, et puis elle l'emplit de miel. L'alvéole, c'est le vers; le miel, c'est la poésie.

Galloix était plus à l'aise dans l'élégie. Là, sa poésie était parfois aussi palpitante que son cœur, mais là aussi la faculté d'exprimer tout lui manquait souvent. En général, son cerveau résistait à la production littéraire proprement dite. Quelquefois, à force de souffrir, le poëte devenait un homme, son élégie devenait une confidence, son chant devenait un cri; alors c'était beau.

Comme il croyait peu à la valeur essentielle et durable de sa prose ou de ses vers, comme il n'avait eu le temps de réaliser aucun de ses rêves d'artiste, il est mort avec la conviction désolante que rien de lui ne resterait après lui. Il se trompait.

Il restera de lui une lettre.

Une lettre admirable, selon nous, une lettre éloquente, profonde, maladive, fébrile, douloureuse, folle, unique; une lettre qui raconte toute une âme, toute une vie, toute une mort; une lettre étrange, vraie lettre de poëte, pleine de vision et de vérité.

Cette lettre, l'ami auquel Ymbert Galloix l'adressait a bien voulu nous la confier. La voici. Elle fera mieux connaître Ymbert Galloix que tout ce que nous pourrions dire. Nous la publions telle qu'elle est, avec les répétitions, les néologismes, les fautes de français (il y en a), et tous ces embarras d'expression propres au style génevois. Les deux ou trois suppressions qu'on y remarquera étaient imposées à celui qui écrit ceci par des convenances rigou-

reuses qui seraient approuvées de tout le monde. On a tâché que cette publication, toute dans l'intérêt de l'art, fût aussi impersonnelle que possible. Ainsi les noms propres qui sont écrits en toutes lettres dans l'original ne sont ici désignés que par des initiales, afin de ménager les vanités et surtout les modesties.

Cela posé, nous devons redire que l'essence même de la lettre est religieusement respectée. Pas un mot n'a été changé, pas un détail n'a été déformé. Nous croyons qu'on lira avec le même intérêt que nous cette confession mystérieuse d'une âme qui ressemble fort peu aux autres âmes, et qui nous peint presque tous cependant. Voilà, à notre sens, ce qui caractérise cette singulière lettre. C'est une exception, et c'est tout le monde.

Paris, 11 décembre 1827.

Mon pauvre D...

Il y a bien des jours que je me propose de vous écrire. Mais la douleur, la maladie que vous me connaissez, les distances de Paris qui mangent la moitié des journées, tout m'en a empêché. Oh ! que je souffre, et que j'ai souffert ! Il m'est impossible de songer à mettre de l'ordre dans ma tête, à vous dépeindre même l'état de mon âme, à matérialiser par des mots glacés ces navrantes et perpétuellement successives impressions, sensations, terreurs, abîmes de mélancolie, de désespoir, etc. Nous sommes aujourd'hui le 11 décembre. Il est trois heures. J'ai marché, j'ai lu, le ciel est beau, et je souffre horriblement. Arrivé ici le 27 octobre, voici donc un mois que je languis et végète sans espoir. J'ai eu des heures, des journées entières où mon désespoir approchait de la folie. Fatigué, crispé physiquement et moralement, crispé à l'âme, j'errais sans cesse dans ces rues boueuses et enfumées, inconnu, solitaire au milieu d'une immense foule d'êtres, les uns pour les autres inconnus aussi.

Un soir, je m'appuyai contre les murs d'un pont sur la Seine. Des milliers de lumières se prolongeaient à l'infini, le fleuve coulait. J'étais si fatigué que je ne pouvais plus marcher, et là, regardé par quelques passants comme un fou probablement, là, je souffrais tellement que je ne pouvais pleurer. Vous me plaisantiez quelquefois à Genève sur mes sensations. Eh bien, ici, je les dévore solitaire. Elles me tourmentent, m'agitent sans cesse, et tout se réunit pour me déchirer l'âme, ce sentiment immense et continuel du néant de nos vanités, de nos joies, de nos douleurs, de nos pensées; l'incertitude de ma situation, la peur de la misère, ma maladie nerveuse, mon obscurité, l'inutilité des démarches, l'isolement, l'indifférence, l'égoïsme, la solitude

du cœur, le besoin du ciel, des champs, des montagnes, les pensées philosophiques même, et par-dessus tout cela, oh! oui, par-dessus tout cela, les regrets *lacérants*[1] du pays de ses aïeux. Il est des moments où je rêve à tout ce que j'aimais, où je me promène encore sur Saint-Antoine, où je me rappelle toutes mes douleurs de Genève, et les joies que j'y ai connues, bien rarement il est vrai.

Il est des moments où les traits de mes amis, de mes parents, un lieu consacré par un souvenir, un arbre, un rocher, un coin de rue, sont là devant mes yeux, et les cris d'un porteur d'eau de Paris me réveillent. Oh! que je souffre alors! Souvent, rentré dans ma chambre solitaire, harassé de corps et d'esprit, là, je m'assieds, je rêve, mais d'une rêverie amère, sombre, délirante. Tout me rappelle ces pauvres parents que je n'ai pas rendus heureux; les soins de blanchisseuse, etc., etc., tout cela m'étouffe. Les heures des repas changées! Oh! que je regrette et ma chambre de Genève où j'ai tant souffert, et la classe, et mon oncle, et votre coin de feu, et les visages connus, et les rues accoutumées! Souvent un rien, la vue de l'objet le plus trivial, d'un bas, d'une jarretière, tout cela me rend le passé vivant, et m'accable de toute la douleur du présent. Misère de l'homme qui regrette ce qu'il maudirait bientôt quand il le retrouverait! Je ne puis même jouir de ma douleur, l'esprit d'analyse est toujours là qui désenchante tout.

Ennui d'une âme flétrie à vingt et un ans, doutes arides, vagues regrets d'un bonheur entrevu plus vaguement encore comme ces gloires du couchant sur la cime de nos montagnes, douleurs positives, douleurs idéales, persuasion du malheur enracinée dans l'âme, certitude que la fortune, quoique un grand bien, ne nous rendrait pas parfaitement heureux : voilà ce qui tourmente ma pauvre âme. Oh! mon unique ami, qu'ils sont malheureux, ceux qui sont nés malheureux!

Et quelquefois pourtant, il semble qu'une musique aérienne résonne à mes oreilles, qu'une harmonie mélancolique et étrangère au tourbillon des hommes vibre de sphère en sphère jusqu'à moi; il semble qu'une possibilité de douleurs tranquilles et majestueuses s'offre à l'horizon de ma pensée comme les fleuves des pays lointains à l'horizon de l'imagination. Mais tout s'évanouit par un cruel retour sur la vie positive, tout!

Que de fois j'ai dit avec Rousseau : Ô ville de boue et de fumée! Que cette âme tendre a dû souffrir ici! Isolé, errant, tourmenté comme moi, mais moins malheureux de soixante ans d'un siècle sérieux et de grands évènements, il gémissait à Paris; j'y gémis, d'autres y viendront gémir. Ô néant! néant!

[1] Le mot est souligné dans la lettre que nous avons sous les yeux. (*Note de l'édition originale.*)

J'ai pourtant eu deux ou trois moments d'extase. Un jour, à l'Opéra, la musique enchantée du *Siège de Corinthe* m'avait fait oublier mes peines. Vous savez combien j'aime l'élégance, la somptuosité, les titres, tout enfin, tout ce qui nous place dans un monde aussi beau que possible ici-bas, du moins à l'extérieur. Eh bien, ces impressions que m'apportaient à Genève tant de physionomies étrangères et distinguées, tant de belles âmes, de grands personnages, tant de livrées, d'équipages, enfin ce spectacle ravissant des pompes de la civilisation au milieu des pompes de la nature, spectacle qui fait de Genève une ville peut-être unique en Europe relativement à sa grandeur; ces impressions, je ne les ai retrouvées à Paris qu'à l'Opéra, et en relisant avec passion la Vie d'Alfieri, écrite par lui-même, que je n'avais pas lue depuis quatre ans. Que de choses pour moi et pour chaque âme dans ces quatre ans! J'étais donc à l'Opéra. Les prestiges de la musique, la magnificence du théâtre, les toilettes et les physionomies qui garnissaient les loges, je respirais tout cela, je me croyais prince, riche, honoré; les portiques d'un monde qui n'est beau pour moi que parce que je l'ignore, se dessinaient à ma vue entourés d'une auréole d'élégance et de recherche. J'avais oublié ma situation, ou plutôt je cherchais à me convaincre qu'elle allait cesser. Quoique entouré des simples mises du parterre, c'était bien aux loges que j'étais. Je ne voyais qu'au-dessus de moi. J'étais plongé dans un océan d'illusions, d'espérances démesurées, d'harmonie, de splendeurs, de vanités, etc. Cet état dura une demi-heure. Oh! qu'ils furent tristes, les moments qui suivirent! qu'ils furent amers! Il en est de même de la vie errante de ce riche, noble et malheureux Alfieri. On n'y voit que des ambassadeurs nobles, des voyages en poste continuels, des valets de chambre, etc. Oh! qu'il fait bon être malheureux avec trente mille francs de rente! Non, non; excusez cette phrase. Vous savez combien je sais dépouiller le malheur de son entourage positif et le contempler dans son affreuse nudité, qui est la même pour toutes les conditions lorsqu'on a dans l'âme quelque chose qui bat plus fortement pour nous que pour la foule. Les sensations m'accablent. Je quitte la plume; je vais rêver. Riez, car là vous me reconnaissez tout entier, n'est-ce pas?

Je reprends la plume aujourd'hui 27 décembre. Je souffre, et toujours. J'ai eu des moments horribles; mais je ne veux pas vous lasser encore de mes plaintes. Il est minuit et quelques minutes. Nous sommes donc le 28. Qu'importe! Quelques voitures roulent encore de loin en loin; mais on est sorti de l'Odéon. La tristesse, l'hiver, la solitude et la nuit règnent. Je veille au coin d'un feu au quatrième étage de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Ma chambre, assez élégante, est seule, et je suis face à face avec ma

tristesse et mon ennui. Croiriez-vous que je n'aime plus les femmes ? Pas le moindre désir physique. Il faut que la douleur m'absorbe entièrement. Mais je me laisserais facilement aller à de nouvelles rêveries. Venons au fait. Depuis longtemps je suis très lié avec****........................... ......

....

Je suis encore lié intimement avec Ch. N—. Celui-là est encore plus expansif que**** ; il vous plairait davantage, surtout les premières fois. N— a souvent des larmes sur le bord des paupières, tout en vous parlant. Il a ce que vous nommez de l'*humectant* dans toute sa personne. Il me témoigne une affection toute paternelle. On pourrait lui reprocher peut-être d'avoir trop d'indulgence pour les médiocrités, mais cela tient à sa grande bonté. **** tomberait dans l'excès contraire ; il ne verrait pas avec plaisir, je crois, un homme qu'il jugerait ordinaire. Vous me direz qu'il y a de l'amour-propre là ; mais si j'étais obligé de me gêner avec vous, autant vaudrait ne pas vous écrire.

Je passe tous les dimanches soirs chez N—. Là se réunissent plusieurs hommes de lettres. J'y ai vu madame T—, j'y ai causé avec E— D—, P—, le baron T—, M. de C—, savant célèbre, qui s'intéresse beaucoup à moi ; M. de R—, antiquaire et historien. Enfin M. J—, que j'ai connu là, est un ami que j'espère avoir acquis. Il est colossal par la pensée. S'il avait un peu plus de poésie dans l'âme, je n'hésiterais pas à le regarder comme un homme étonnant ! Vous avez lu ses articles sur Walter Scott et d'autres. Ce n'est pas un médiocre dédommagement à ma douleur que d'être apprécié par un tel homme, d'autant plus qu'il est froid, sec, au premier abord, et surtout désespérant pour les médiocrités, qu'il méprise, lors même qu'il les voit célèbres. M. J— ressemble à L—, il est beau de visage. Dessous sa sécheresse, il y a aussi beaucoup d'humectant, et dans tout lui, dans son accent, dans ses manières, une couleur montagnarde et anglaise. Il est né dans le Jura. Il a été souvent à Genève. Nous sympathisons par la pensée, par les inductions, et par la difficulté de rendre ce que nous éprouvons...........

....

Je reviens à N—. Pour en finir sur lui, il a l'air et les goûts d'un gentilhomme de campagne. Je lui ai prêté vos poésies ; il en est enchanté. P. L— va publier ses *Voyages en Grèce,* en vers. Je lui en ai entendu lire un fragment, c'est ravissant, c'est poétique comme Byron ; mais il n'y a ni cette pensée féconde, ni ce génie vaste et souffrant qui nous prennent à la gorge dans le barde anglais et dans son rival de Florence. M. L— ressemble à Gœthe (vous reconnaissez là ma manie de ressemblance). Il lit ses vers d'une manière tout à fait particulière et pleine de charme ; il est simple, tranquille, réservé ; il a quelque chose de protestant dans sa personne. Il a beaucoup

voyagé. Il a un recueil de poésies en portefeuille, mais il a de la répugnance à les publier toutes, parce qu'il les trouve trop individuelles. Il a beaucoup goûté *ma vie.* Je vous dis en passant que**** et N— font de mes poésies plus de cas peut-être qu'elles ne méritent. J'en ai plusieurs nouvelles, faites soit à Genève, soit ici. Je suis très lié avec de B—, le fils du poëte, homme d'un esprit élevé. F— fait jouer son *P—* dans un mois. C'est un drame tout à fait romantique. F— a été au Cap et à la Martinique; du reste, c'est un homme d'un ton de cabaret. Il a un poëme en portefeuille. On ne peut lui refuser un talent frais et gracieux; mais il ne faut pas le connaître pour aimer ses poésies. Quel désenchantement! Je me rappelle que son *Pêcheur,* avant que Verre allât en Russie, nous émut jusqu'aux larmes, et je prêtais à l'auteur quelque chose d'idéal, n'ayant jamais vu ce nom, et le lisant au bas d'un morceau tout rêveur, tout maritime; j'en faisais un jeune ondin, etc.; et c'est un mélange de commun et de soldat. V— (que j'ai vu une heure chez****) est un homme de sept pieds. Quand il parle à un honnête homme, son estomac dessine une arcade et ses genoux un triangle. S'il est assis, il se divise en deux pièces qui forment l'angle aigu. Ajoutez qu'il ne dit pas six mots sans un *comme ça,* qu'il est homme de bon ton de l'ancien régime, et maigre comme un lézard. Il fait peur à contempler. Vous savez qu'il a fait la charmante bleuette intitulée *Sainte-P—.* Il connaît L—. A—, l'historien duelliste, a l'air d'un boucher civilisé. Quelque chose d'âpre, et pourtant d'imposant, le caractérise. Il ne me reste pas de place pour vous parler d'Al—, des V— père et fils, de D— et M—, rédacteurs du *G—,* et de plusieurs autres littérateurs que je connais. Un mot sur S— : c'est un homme qui me paraît tenir du charlatan, de l'illuminé, du Durand, du Swedenborg, et aussi du vrai poëte. Il a un talent descriptif remarquable. Je n'ai eu qu'une entrevue avec lui; j'en ai assez. Il est vrai que le tête-à-tête a duré trois heures. Mais il y a trop de crème fouettée dans ce cerveau-là pour que je m'amuse à le faire mousser encore davantage. Je dois être présenté à Benjamin Constant par C—, bon garçon (le rédacteur de la *Rev— prot—*). Je m'attendais à trouver en C— un grave pasteur, et c'est un étourdi que j'ai trouvé, mais du moins un étourdi d'esprit et de mérite, quoique sans génie. J'aurais encore mille choses intéressantes à vous dire, mais il faut clore ma lettre.

Vos *Mélodies* ont paru. Jolie édition. Je les ai lues et relues avec charme. Elles ont eu un article dans *la R.* J'en fais un pour *le F;* je les ai recommandées au *G.* On en parlera dans *la N.* Mais il faudrait, pour le succès, des prôneurs que vous n'avez pas. Il s'en vendra peu, je le crains. La poésie est dans un discrédit si complet, qu'il faut être sur les lieux pour en avoir une idée. C'est cent fois pis qu'à Genève, personne ne lit de vers. On en achète

encore moins. L—, D— et**** font seuls exception à la règle. D'ailleurs tout le monde fait bien les vers à Paris. On en lit tant de manuscrits, qu'un auteur étranger, qui n'a d'autre protection que son talent, ne peut percer que par un heureux hasard. Votre éloignement de Paris est nuisible aussi au succès de votre livre; mais il est favorable à votre bonheur. La grande Babylone vous saturerait de dégoût, de boue, de fatigue et de tristesse. J'ignore l'état de votre âme à Florence; mais à coup sûr il serait pire à Paris; sans parler de l'extrême difficulté d'y vivre. Jusqu'à présent je ne gagne rien, et j'ai pourtant de vrais amis qui font leurs efforts pour me trouver quelque chose. On m'a écrit que vous étiez lié avec L—. Décrivez-le-moi de la cravate à la pantoufle. Est-ce bien ce que j'ai rêvé, un lord Byron français, de l'insouciance, de la vanité, de l'affectation, du malheur, une pensée dévorante, du génie à flots, du bon ton, de l'élégance; enfin une atmosphère poétique étrangère qui n'a rien de commun avec la sale atmosphère de nos hommes de lettres parisiens. L— n'est-il pas cet idéal de mon âme, où j'aime à retrouver jusqu'à ces petits défauts de vanité, de puérile affectation, qu'anciennement vous détestiez, et que vous avez finalement découverts en vous, comme on les découvrira toujours chez la plupart des poëtes qui auront l'esprit d'analyse et la bonne foi de l'homme supérieur? Il est une heure et demie, j'interromps ma lettre. Je compte vous mettre encore quelques mots derrière la copie de deux élégies que vous trouverez ci-incluses.

....

Mon ami, je continue ma lettre bien après l'avoir commencée et reprise. Il est huit heures du soir et nous sommes le 31 mars. Je suis fou de douleur, mon désespoir surpasse mes forces. J'ai souffert aujourd'hui ce qu'il est à peine possible à un homme de se figurer. Enfin, un accès de fièvre m'a pris ce soir, c'était l'excès de la peine morale. Écoutez. Si du moins je pouvais me persuader qu'un jour je serai heureux! mais l'avenir rembrunit encore le présent. Vous me connaissez; vous savez les bizarreries de mon caractère. J'ai fait une découverte en moi, c'est que je ne suis réellement point malheureux pour telle ou telle chose, mais j'ai en moi une douleur permanente qui prend différentes formes. Vous savez pour combien de choses jusqu'ici j'ai été malheureux, ou plutôt sous combien de formes le foie, la bile, ou enfin le principe qui me tourmente s'est reproduit. Tantôt, vous le savez, c'était de n'être pas né anglais qui m'affligeait, tantôt de n'être pas propre aux sciences; plus habituellement encore de n'être pas riche, de lutter avec la misère et les préjugés, d'être inconnu. Vous savez encore que depuis Genève il me semblait que si jamais je parvenais à percer à Paris, je serais enfin heureux. Eh bien, mon ami, je suis lié avec presque tous les littérateurs distingués. Quelques-uns, tels que****, Ch. N—, etc., sont

d'illustres amis avec qui je suis presque aussi familier qu'avec vous. Eh bien, ma vanité est satisfaite; souvent dans les salons j'ai des moments de satisfaction mondaine; enfin quelquefois je suis enivré de ces petits triomphes d'une soirée, d'un instant; et avec cela, le fond, la presque totalité de ma vie, c'est je ne dirais pas le malheur, mais un chancre aride; un plomb liquide me coule dans les veines; si l'on voyait mon âme, je ferais pitié, j'ai peur de devenir fou. Depuis que je suis ici, ma douleur a pris cinq à six formes : d'abord ç'a été le regret de ma patrie, et mon incertitude de l'avenir; ensuite le sentiment de mon isolement, de mon *néant*; puis un vide occupé par cet affreux tumulte de sensations dont je vous ai tant parlé; enfin, depuis deux mois, toutes mes facultés de douleur se sont réunies sur un point. J'ose à peine vous le dire, tant il est fou; mais, je vous en supplie, ne voyez là-dedans qu'une forme de la douleur, qu'une des apparences de l'ulcère qui me ronge; ne me jugez pas d'après les règles ordinaires, et voyez le mal et non pas son objet. Eh bien, ce point central de mes maux, c'est de n'être pas né anglais. Ne riez pas, je vous en supplie; je souffre tant! Les gens vraiment amoureux sont des monomanes comme moi, qui ont une seule idée, laquelle absorbe toutes leurs sensations. Moi, dont l'âme a été en butte si longtemps à un tumulte si varié, je suis monomane aussi maintenant.

Je lisais dernièrement *Valérie*, de Mme de Krudener; je ne puis vous exprimer les sensations que j'en ai reçues. Ce livre étonnant m'avait ennuyé jadis; maintenant il m'a déchiré. C'est que Gustave est comme moi victime d'une passion dévorante, ou plutôt d'une énergie de sensations qui le dévore, et qui s'est portée sur un aliment naturel, l'amour, tandis que cette même énergie, luttant dans mon âme avec le vide, y enfante des fantômes. Je lisais ce roman, aux premiers rayons du soleil du printemps, dans les vastes et tristes allées du Luxembourg. A chaque instant, je m'arrêtais anéanti.

Maintenant, voici l'origine de ma passion pour l'Angleterre. D'abord, vous savez que j'aime à revivre avec les morts, à connaître leur vie d'autrefois, à habiter avec eux, à les suivre dans les circonstances de leur existence, à me créer enfin des sympathies que pare l'illusion du temps et que la présence des individus ne puisse plus détruire. Eh bien, là, en Angleterre, j'aurais au moins cinquante poëtes d'une vie aventureuse, et dont les livres sont pleins d'imagination, de pensée, etc.; en France, je n'en ai pas trois. Outre cela, j'aurais eu une patrie dont j'aurais aimé jusqu'aux préjugés; il y a tant de poésie dans les vieilles mœurs de l'Angleterre, et tant d'imagination dans tout ce qui est de ce pays-là! D'abord, au lieu d'une littérature, il y en a quatre : l'américaine, l'anglaise, l'écossaise, l'irlandaise; et

IMPRIMERIE NATIONALE.

elles ont toutes avec la même langue un caractère différent. Quelles richesses littéraires ! la vie du maniaque Cowper, si grand poëte, a été décrite en trois volumes in-octavo; celle de Johnson en quatre. C'est de celle-là que Walter Scott dit qu'on la trouve dans toutes les maisons de campagne, etc. Et encore, qu'au seul nom de Johnson, un anglais a devant les yeux une individualité, un personnage qui a le privilège d'être encore vivant, agissant, au physique comme au moral. Il y a trente poëtes vivants, tous originaux, tous individuels, ne marchant pas sur les traces les uns des autres, et très féconds. Que de richesses ! Enfin quelles aventures que celles de ce malheureux Savage, de Shelley ! quel colosse qu'un Byron ! Que de trésors pour une âme qui aime à fuir le monde, et à chercher ses amis dans son cabinet. Quels soins ont les anglais de leurs auteurs ! ils les réimpriment sous tous les formats. Quel goût dans leurs éditions ! quelle imagination dans leurs vignettes ! Voyez la nation elle-même; les hommes qui ont un air ignoble sont aussi rares en Angleterre que le sont en France ceux qui ont l'air distingué ! Tout est *excentric* dans cette nation; j'aime jusqu'à leur originalité, leurs vêtements bizarres. Ce n'est que là que l'enthousiasme règne sous mille formes; que là, qu'à côté des idées positives les plus sévères, on trouve les billevesées les plus pittoresques. Ce pays réunit tout, le positif et l'idéal, la France et l'Allemagne. C'est le seul qui soit assez fort pour tout comprendre, assez grand pour ne rien rejeter. Quelle individualité ! on reconnaît un anglais entre mille, un français ressemble à tout le monde.

L'abondance des sectes religieuses en Angleterre prouve au moins de la bonne foi, des âmes qui ont besoin d'espoir, que la matière n'a pas desséchées. Les extravagances individuelles des jeunes anglais prouvent des âmes agitées. Oh ! si vous voyiez la France, que vous en seriez dégoûté ! Pour tout homme au monde, c'est un chagrin de se sentir déplacé. Cela vous faisait souffrir à Genève. Eh bien, je suis cruellement déplacé, moi qui ne me sens aucune sympathie avec la France, et qui m'en trouve sur tous les points avec l'Angleterre; je me trouve cruellement déplacé, au milieu d'une nation frivole, bavarde, impie, aride, et vaine et froide, quand je songe qu'il en est une religieuse ou terriblement sceptique, mais au moins pas indifférente; une où l'on trouve des amis fidèles, des âmes exaltées, et où la frivolité même, extravagante et bizarre, n'a pas ce ton railleur et fadement insipide qu'elle a en France. Chez le restaurateur où je dine, il y a des français et des anglais. Quelle différence ! Presque tous les français y sont gascons, braillards et communs; tous les anglais, nobles et décents. Enfin, mon ami, je sens qu'un amant peut entretenir un ami de son amour, parce que cette passion trouve un écho dans toutes les âmes, il n'y a rien là de ridicule; mais tel est le surcroît de mes douleurs, que je n'ose les confier, parce qu'elles sont trop indivi-

duelles, et doivent paraître trop ridicules à qui ne les a pas naturellement éprouvées. Et cependant (je vous en conjure, soyez assez exempt de préjugés pour me croire), cette folie me fait souffrir des douleurs *épouvantables*. Tout la réveille, la vue d'un anglais, d'un livre anglais en vente chez Baudry, les moqueries mêmes dont ils sont l'objet, tout cela me dévore; ce sont autant de coups de poignard qui ravivent ma douleur, comme, sans doute, tout ce qui rappelle une maîtresse morte à un amant passionné. Enfin, ma manie me dégoûte même de la gloire. Je voudrais être célèbre en Angleterre, et, par conséquent, écrire en anglais. D'ailleurs, mes douleurs m'agitent trop pour que je puisse écrire autre chose, et ne sont malheureusement pas des sujets poétiques. Je sais que, si (supposition absurde, comme toutes les suppositions) j'étais anglais, je ne souffrirais pas moins avec mon tempérament maladif, mais cela me fait un effet tout différent. C'est ma raison seule qui me donne cette persuasion; car, si je n'écoutais que la sensation, il me semble que, né anglais, je pourrais supporter tous mes maux. Je me représente ce que je suis d'organisation et d'âme; mais né de lord anglais et riche. Tous mes goûts, toutes mes vanités, tout serait satisfait! Lorsque je compare ce sort au mien, je deviens presque fou.

Une réflexion pourtant m'est souvent venue; mais que peuvent les réflexions contre les passions? C'est celle-ci : si je n'étais pas exactement ce que je suis, je n'existerais pas; ce serait un autre que moi; mon moi homogène, identique et individuel serait détruit; j'aurais d'autres idées ! Nul ne voudrait se changer contre un autre, et nul n'est content de ce qu'il est. Quelle contradiction! Acceptons-nous ce que nous sommes. Je souffre tant qu'il me semble que je changerais volontiers; degré de douleur où je n'étais pas arrivé jusqu'ici. Dans le fait, accepter le sort d'un autre, si c'était possible, ce serait mourir. La mort n'est que la destruction du moi. Mais que fais-je? quelle irrésistible manie m'entraîne? Ah! mon ami, plus je sonde notre nature, et plus je me persuade que, pièces nécessaires d'un ensemble que nous ne voyons pas, nous jouons un rôle qui nous sera révélé un jour. Si l'on me demandait : Croyez-vous à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme? je dirais : Absurdes questions! Dieu est parce qu'il est nécessaire; et je crois que nous sommes ici-bas dans un état faux, transitoire, intermédiaire. Avons-nous existé ailleurs? devons-nous revivre? Comment, avec nos langues bornées, et nos idées tourmentées, aborder le grand inconnu? Oh! Dieu! Dieu! je le vois partout. Ce désir ardent de le connaître et de deviner notre nature, ces pressentiments de l'infini et ce mur d'airain, ce mur de l'impossible, du défendu, contre lequel viennent se briser non seulement nos systèmes, mais jusqu'à nos élancements d'idées, tout cela me prouve un *être*. Non, la terre n'aurait pas, avec de la boue, produit des

êtres si complexes et si bizarres. Ensuite, aller plus loin me paraît impossible. J'espère et je me tais. Je sais seulement qu'ici-bas je me débats sous la douleur comme un torturé. Ces douleurs seront-elles compensées en ce monde ou ailleurs? Je n'en sais rien.

Mes maux ont été si vifs aujourd'hui, que ce qui m'effraie le plus ordinairement, je le regardais presque sans peur. A force de souffrir, la gloire, le bonheur, l'avenir, tout me semblait impossible, indifférent. Oh! si vous saviez les suggestions infernales qui se mêlent à tout cela! les idées affreuses qui me passent par la tête, les tourments du doute! Malheureux! je sais que je le suis. C'est là tout... Ce qui me tourmente le plus, c'est que je vois des hommes que leur caractère pousse au bonheur. Je me dis alors : Si tous souffraient, une compensation générale, un paradis après la vie, me semblerait de rigueur. Mais il en est, quoi qu'on en dise, il en est d'heureux (par le caractère). Ceux-là souvent s'embarrassent peu de l'avenir, ils vivent imprévoyants et satisfaits; ici-bas tout est pour eux. Le malheur ne serait-il donc qu'une cruelle maladie? les malheureux, des pestiférés atteints d'une plaie incurable que leur organisation fait souffrir, comme celle des heureux les fait jouir? Avec tout cela, j'espère, et j'avoue que Dieu me paraît tellement mêlé à toutes les choses d'ici-bas, qu'au résumé, je me confie en lui. Courbons la tête, ami. Que sert de se rebiffer contre l'impossible? Souvent j'anatomise mes douleurs, je les contemple froidement. L'idée qui prédomine chez moi, c'est que je n'y peux rien.

Depuis deux mois j'ai repris l'étude de l'anglais avec une telle énergie, que je lis facilement la poésie. *Rasselas,* que je lis dans ce moment, voilà un livre prodigieux. Mon idée est d'aller en Angleterre, et, après quelques années, d'écrire en anglais. J. L—, avec lequel je suis très lié, me prête les poëtes lakistes modernes de l'Angleterre; ils sont ravissants. J'ai changé votre Gérando contre un Byron en un volume. J'en ai lu un petit poëme, *le Rêve,* qui m'a fait une impression foudroyante. Une dame anglaise, qui me donne des leçons, m'a dit qu'au bout de deux ans de séjour en Angleterre j'écrirai très bien en anglais, parce que, dit-elle, j'écris déjà comme très peu de français. En effet, j'ai traduit du L— presque sans faute. Il est vrai que je travaille à l'anglais la moitié du jour.

Mes manies sont toujours cruelles. Quel ennui! Enfin! partout où je tourne les yeux, je vois des douleurs. Mes moyens d'existence sont encore un tourment. Je travaille maintenant à une biographie; mais j'ai besoin d'argent; je suis même dans un grand embarras.

Y. G.

Quand on songe que l'homme qui a écrit ceci est mort là-dessus, des réflexions de toutes sortes débordent autour de chacune des lignes de cette longue lettre.

Quel roman, quelle histoire, quelle biographie que cette lettre ! Certes, ce n'est pas nous qui répéterons les banalités convenues ; ce n'est pas nous qui exigerons que toutes souffrances peintes par l'artiste soient constamment éprouvées par l'artiste ; ce n'est pas nous qui trouverons mauvais que Byron pleure dans une élégie et rie à son billard ; ce n'est pas nous qui poserons des limites à la création littéraire et qui blâmerons le poëte de se donner artificiellement telle ou telle douleur pour l'analyser dans ses convulsions comme le médecin s'inocule telle ou telle fièvre pour l'épier dans ses paroxysmes. Nous reconnaissons plus que personne tout ce qu'il y a de réel, de vrai, de beau et de profond dans certaines études psychologiques faites sur des souffrances d'exception et sur des états singuliers du cœur par d'éminents poëtes contemporains qui n'en sont pas morts. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer que ce qu'il y a de particulièrement poignant dans la lettre que nous venons de citer, c'est que celui qui l'a écrite en est mort. Ce n'est pas un homme qui dit : Je souffre ; c'est un homme qui souffre ; ce n'est pas un homme qui dit : Je meurs ; c'est un homme qui meurt. Ce n'est pas l'anatomie étudiée sur la cire, ni même sur la chair morte ; c'est l'anatomie étudiée nerf à nerf, fibre à fibre, veine à veine sur la chair qui vit, sur la chair qui saigne, sur la chair qui hurle. Vous voyez la plaie, vous entendez le cri. Cette lettre, ce n'est pas chose littéraire, chose philosophique, chose poétique, œuvre de profond artiste, fantaisie du génie, vision d'Hoffmann, cauchemar de Jean-Paul ; non, c'est une chose réelle, c'est un homme dans un bouge qui écrit. Le voilà, avec sa table toute chargée de livres anglais, avec sa plume, avec son encre, avec son papier, pressant les lignes sur les lignes, souffrant et disant qu'il souffre, pleurant et disant qu'il pleure, cherchant la date au calendrier, l'heure à l'horloge, quittant sa lettre, la reprenant, la quittant, allumant sa chandelle pour la continuer ; puis il va dîner à vingt sous, il rentre, il a froid, il se remet à écrire, parfois même sans trop savoir ce qu'il écrit ; car son cerveau est tellement secoué par la douleur qu'il laisse ses idées tomber pêle-mêle sur le papier et s'éparpiller et courir en désordre, comme un arbre ses feuilles dans un grand vent.

Et s'il était permis de remarquer dans quel style un homme agonise, il y aurait plus d'une observation à faire sur le style de cette lettre. En général, les lettres qu'on publie tous les jours, lettres de grands hommes et de gens célèbres, manquent de naïveté, d'insouciance et de simplicité. On sent

toujours, en les lisant, qu'elles ont été écrites pour être imprimées un jour. M. Paul-Louis Courier faisait dix-sept brouillons d'un billet de quinze lignes. Chose étrange, certes, et que nous n'avons jamais pu comprendre! Mais, la lettre d'Ymbert Galloix, c'est bien, selon nous, une vraie lettre comme doit être écrite une lettre, bien flottante, bien décousue, bien lâchée, bien ignorante de la publicité qu'elle doit avoir un jour, bien certaine d'être perdue. C'est l'idée qui se fait jour comme elle peut, qui vient à vous toute naïve dans l'état où elle se trouve, et qui pose le pied au hasard dans la phrase sans craindre d'en déranger le pli. Quelquefois, ce que celui qui l'a écrite voulait dire s'en va dans un *et cætera,* et vous laisse rêver. C'est un homme qui souffre et qui le dit à un autre homme. Voilà tout. Remarquez ceci, *à un autre homme,* pas à vingt, pas à dix, pas à deux, car, au lieu d'un ami, s'il avait deux auditeurs seulement, ce poëte, ce qu'il fait là, ce serait une élégie, ce serait un chapitre, ce ne serait plus une lettre. Adieu la nature, l'abandon, le laisser-aller, la réalité, la vérité; la prétention viendrait. Il se draperait avec son haillon. Pour écrire une lettre pareille, aussi négligée, aussi poignante, aussi belle, sans être malheureux comme l'était Ymbert Galloix, par le seul effort de la création littéraire, il faudrait du génie. Ymbert Galloix qui souffre vaut Byron.

Toutes les qualités pénétrantes, métaphysiques, intimes, ce style les a; il a aussi, ce qui est remarquable, toutes les qualités mordantes, incisives, pittoresques. La lettre contient quelques portraits. Plusieurs ont été crayonnés trop à la hâte, et l'on sent que les modèles ont à peine posé un instant devant le peintre; mais comme ceux qui sont vrais sont vrais! comme tous sont en général bien touchés, et détachés sur le fond d'une manière qui n'est pas commune! métamorphose frappante, et qui prouve, pour la millième fois, qu'il n'y a que deux choses qui fassent un homme poëte, le génie ou la passion! Cet homme qui n'avait pour les biographies qu'une prose assez incolore et pour ses élégies qu'une poésie assez languissante, le voilà tout à coup admirable écrivain dans une lettre. Du moment où il ne songe plus à être prosateur ni poëte, il est grand poëte et grand prosateur.

Nous le redisons, cette lettre restera. C'est l'amalgame d'idées le plus extraordinaire peut-être qu'ait encore produit dans un cerveau humain la double action combinée de la douleur physique et de la douleur morale. Pour ceux qui ont connu Galloix, c'est une autopsie effrayante, l'autopsie d'une âme. Voilà donc ce qu'il y avait au fond de cette âme. Il y avait cette lettre. Lettre fatale, convulsive, interminable, où la douleur a suinté goutte à goutte durant des semaines, durant des mois, où un homme qui saigne se regarde saigner, où un homme qui crie s'écoute crier, où il y a une larme dans chaque mot.

Quand on raconte une histoire comme celle d'Ymbert Galloix, ce n'est pas la biographie des faits qu'il faut écrire, c'est la biographie des idées. Cet homme, en effet, n'a pas agi, n'a pas aimé, n'a pas vécu; il a pensé; il n'a fait que penser, et à force de penser, il a rêvé; et à force de rêver, il s'est évanoui de douleur. Ymbert Galloix est un des chiffres qui serviront un jour à la solution de ce lugubre et singulier problème : — Combien la pensée qui ne peut se faire jour et qui reste emprisonnée sous le crâne met-elle de temps à ronger un cerveau? — Nous le répétons, dans une vie pareille il n'y a pas d'évènements, il n'y a que des idées. Analysez les idées, vous avez raconté l'homme. Un grand fait pourtant domine cette morne histoire : *c'est un penseur qui meurt de misère!* Voilà ce que Paris, la cité intelligente, a fait d'une intelligence. Ceci est à méditer. En général, la société a parfois d'étranges façons de traiter les poëtes. Le rôle qu'elle joue dans leur vie est tantôt passif, tantôt actif, mais toujours triste. En temps de paix, elle les laisse mourir comme Malfilâtre; en temps de révolution, elle les fait mourir comme André Chénier.

Ymbert Galloix, pour nous, n'est pas seulement Ymbert Galloix, il est un symbole. Il représente à nos yeux une notable portion de la généreuse jeunesse d'à présent. Au dedans d'elle, un génie mal compris qui la dévore; au dehors, une société mal posée qui l'étouffe. Pas d'issue pour le génie pris dans le cerveau; pas d'issue pour l'homme pris sous la société.

En général, gens qui pensent et gens qui gouvernent ne s'occupent pas assez de nos jours du sort de cette jeunesse pleine d'instincts de toutes sortes qui se précipite avec une ardeur si intelligente et une patience si résignée dans toutes les directions de l'art. Cette foule de jeunes esprits qui fermentent dans l'ombre a besoin de portes ouvertes, d'air, de jour, de travail, d'espace, d'horizon. Que de grandes choses on ferait, si l'on voulait, avec cette légion d'intelligences! que de canaux à creuser, que de chemins à paver dans la science! que de provinces à conquérir, que de mondes à découvrir dans l'art! Mais non, toutes les carrières sont fermées ou obstruées. On laisse toutes ces activités si diverses, et qui pourraient être si utiles, s'entasser, s'engorger, s'étouffer dans des culs-de-sac. Ce pourrait être une armée, ce n'est qu'une cohue. La société est mal faite pour les nouveaux venus. Tout esprit a pourtant droit à un avenir. N'est-il pas triste de voir toutes ces jeunes intelligences en peine, l'œil fixé sur la rive lumineuse où il y a tant de choses resplendissantes, gloire, puissance, renommée, fortune, se presser, sur la rive obscure, comme les ombres de Virgile,

Palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet.

Le Styx, pour le pauvre jeune artiste inconnu, c'est le libraire qui dit, en lui rendant son manuscrit : Faites-vous une réputation. C'est le théâtre qui dit : Faites-vous une réputation. C'est le musée qui dit : Faites-vous une réputation. Eh mais! laissez-les commencer! aidez-les! Ceux qui sont célèbres n'ont-ils pas d'abord été obscurs? Et comment se faire une réputation, quel que soit leur génie, sans musée pour leur tableau, sans théâtre pour leur pièce, sans libraire pour leur livre? Pour que l'oiseau vole, des ailes ne lui suffisent pas, il lui faut de l'air.

Pour nous, nous pensons que, dans l'art surtout, où un but désintéressé doit passionner tous les génies, il est du devoir de ceux qui sont arrivés d'aplanir la route à ceux qui arrivent. Vous êtes sur le plateau, tant mieux, tendez la main à ceux qui gravissent. Disons-le à l'honneur des lettres, en général cela a toujours été ainsi. Nous ne pouvons pas croire à l'existence réelle de ces espèces d'araignées littéraires qui tendent leur toile, dit-on, à la porte des théâtres, par exemple, et qui se jettent sans pitié sur tout pauvre jeune homme obscur qui passe là avec un manuscrit. Qu'on arrache ainsi les ailes à la mouche, la renommée, l'œuvre, et jusqu'à l'argent au malheureux poëte inconnu et impuissant, pour l'honneur de quiconque écrit, nous voulons l'ignorer, si cela est, et nous ne croyons pas que cela soit. Quant à celui qui écrit ces lignes, tout poëte qui commence lui est sacré. Si peu de place qu'il tienne personnellement en littérature, il se rangera toujours pour laisser passer le début d'un jeune homme. Qui sait si ce pauvre étudiant que vous coudoyez ne sera pas Schiller un jour? Pour nous, tout écolier qui fait des ronds et des barres sur le mur, c'est peut-être Pascal; tout enfant qui ébauche un profil sur le sable, c'est peut-être Giotto.

Et puis, dans notre opinion, les générations présentes sont appelées à de hautes destinées. Ce siècle a fait de grandes choses par l'épée, il fera de grandes choses par la plume. Il lui reste à nous donner un grand homme politique. Préparons donc les voies. Ouvrons les rangs.

Toute grande ère a deux faces; tout siècle est un binôme, $a + b$, l'homme d'action plus l'homme de pensée, qui se multiplient l'un par l'autre et expriment la valeur de leur temps. L'homme d'action, plus l'homme de pensée; l'homme de la civilisation, plus l'homme de l'art; Luther, plus Shakespeare; Richelieu, plus Corneille; Cromwell, plus Milton; Napoléon, plus l'*inconnu*. Laissez donc se dégager l'Inconnu! Jusqu'ici, vous n'avez qu'un profil de ce siècle, Napoléon; laissez se dessiner l'autre. Après l'empereur, le poëte. La physionomie de cette époque ne sera fixée que lorsque la révolution française, qui s'est faite homme dans la société sous la forme de Bonaparte, se sera faite homme dans l'art. Et cela sera. Notre siècle tout entier s'encadrera et se mettra de lui-même en perspective entre ces deux

grandes vies parallèles, l'une du soldat, l'autre de l'écrivain, l'une toute d'action, l'autre toute de pensée, qui s'expliqueront et se commenteront sans cesse l'une par l'autre. Marengo, les Pyramides, Austerlitz, la Moskowa, Montereau, Waterloo, quelles épopées! Napoléon a ses poëmes; le poëte aura ses batailles. Laissons-le donc venir, le poëte! et répétons ce cri sans nous lasser! Laissons-le sortir des rangs de cette jeunesse, où son front plonge encore dans l'ombre, ce prédestiné qui doit, en se combinant un jour avec Napoléon, selon la mystérieuse algèbre de la providence, donner complète à l'avenir la formule générale du dix-neuvième siècle.

1834.

SUR MIRABEAU.

I

En 1781, un sérieux débat s'agitait en France, au sein d'une famille, entre un père et un oncle. Il s'agissait d'un mauvais sujet dont cette famille ne savait plus que faire. Cet homme, déjà hors de la première phase ardente de la jeunesse, et pourtant plongé encore tout entier dans les frénésies de l'âge passionné, obéré de dettes, perdu de folies, s'était séparé de sa femme, avait été condamné à mort et décapité en effigie pour ce fait, s'était enfui de France, puis il venait d'y reparaître, corrigé et repentant, disait-il, et, sa contumace purgée, il demandait à rentrer dans sa famille et à reprendre sa femme. Le père souhaitait cet arrangement, voulant avoir des petits-fils et perpétuer son nom, espérant, d'ailleurs, être plus heureux comme aïeul que comme père. Mais l'enfant prodigue avait trente-trois ans. Il était à refaire en entier. Éducation difficile! Une fois replacé dans la société, à quelles mains le confier? qui se chargerait de redresser l'épine dorsale d'un pareil caractère? De là, controverse entre les vieux parents. Le père voulait le donner à l'oncle, l'oncle voulait le laisser au père.

— Prends-le, disait le père.

— Je n'en veux pas, disait l'oncle.

«— Pose d'abord en fait, répliquait le père, que cet homme-là n'est rien, mais rien du tout. Il a du goût, du charlatanisme, l'air de l'acquis, de l'action, de la turbulence, de l'audace, du boute-en-train, de la dignité quelquefois. Ni dur ni odieux dans le commandement. Eh bien, tout cela n'est que pour le faire voir livré à l'oubli de la veille, au désouci du lendemain, à l'impulsion du moment, enfant perroquet, homme avorté, qui ne connaît ni le pos-

sible ni l'impossible, ni le malaise ni la commodité, ni le plaisir ni la peine, ni l'action ni le repos, et qui s'abandonne tout aussitôt que les choses résistent. Cependant, je crois qu'on en peut faire un excellent outil en l'empoignant par le manche de la vanité. Il ne t'échapperait pas. Je ne lui épargne pas les ratiocinations du matin. Il saisit ma morale bien appuyée et mes leçons toujours vivantes, parce qu'elles portent sur un pivot toujours réel, à savoir, que sans doute on ne change guère de nature, mais que la raison sert à couvrir le côté faible et à le bien connaître pour éviter l'abordage par là. »

« — Te voilà donc, reprenait l'oncle, grâce à ta postéromanie, occupé à régenter un poulet de trente-trois ans! C'est prendre une furieuse tâche que de vouloir arrondir un caractère qui n'est qu'un hérisson tout en pointes avec très peu de corps! »

Le père insistait : « — Aie pitié de ton neveu l'Ouragan! Il avoue toutes ses sottises, car c'est le plus grand avoueur de l'univers; mais il est impossible d'avoir plus de facilité et d'esprit. C'est un foudre de travail et d'expédition. Au fond, il n'a pas plus trente-trois ans que moi soixante-six, et il n'est pas plus rare de voir un homme de mon âge suffire, quoique blanchi par les contre-temps, à fatiguer les jambes et l'esprit des jeunes gens par huit heures de courses et de cabinet, que de voir un tonneau boursouflé, gravé, et l'air vieux, dire *papa,* et ne pas savoir se conduire. Il a un besoin immense d'être gouverné. Il le sent fort bien. Il faut que tu t'en charges. Il sait que tu me fus toujours et que tu lui dois être et pilote et boussole. Il met sa vanité en son oncle. Je te le donne pour un sujet rare au futur. Tu as tout le saturne qui manque à son mercure. Mais quand tu le tiendras, ne le laisse pas aller. Fît-il des miracles, tiens-le toujours et le tire par la manche; le pauvre diable en a besoin. Si tu lui es père, il te contentera; si tu lui es oncle, il est perdu. Aime ce jeune homme! »

« — Non, disait l'oncle; je sais que les sujets d'une certaine trempe savent faire patte de velours quelque temps; et lui-même autrefois, quand il vivait près de moi, était comme une belle fille pour peu que je fronçasse le sourcil. Mais je n'en veux pas. Je ne suis plus d'âge ni de goût à me colleter avec l'impossible. »

« — Ô frère! reprenait le vieillard suppliant, si cette créature disloquée peut jamais être recousue, ce ne peut être que par toi. Puisqu'il est à retailler, je ne saurais lui donner un meilleur patron que toi. Prends-le, sois-lui bon et ferme, et tu seras son sauveur, et tu en feras ton chef-d'œuvre. Qu'il sache que sous ta longue mine roide et froide habite le meilleur homme qui fut jamais! un homme de la rognure des anges! Sonde-lui le cœur, élève-lui la tête. *Tu es omnis spes et fortuna nostri nominis!* »

« — Point, répliquait l'oncle. Ce n'est pas qu'il ait, à mon sens, commis un si grand crime dans la conjoncture. Ce ne devrait être une affaire. Une jeune et jolie femme va trouver un jeune homme de vingt-six ans. Quel est le jeune homme qui ne ramasse pas ce qu'il trouve en son chemin en ce genre? Mais c'est un esprit turbulent, orgueilleux, avantageux, insubordonné! un tempérament méchant et vicieux! Pourquoi m'en charger? Il fait de son grossier mieux pour te plaire. C'est bien. Je sais qu'il est séduisant, qu'il est le soleil levant. Raison de plus pour ne pas m'exposer à être sa dupe. La jeunesse a toujours raison contre les vieux. »

« — Tu n'as pas toujours pensé ainsi, répondait tristement le père; il fut un temps où tu m'écrivais : *Quant à moi, cet enfant m'ouvre la poitrine.* »

« — Oui, disait l'oncle, et où tu me répondais : *Défie-toi, tiens-toi en garde contre la dorure de son bec.* »

« — Que veux-tu donc que je fasse? s'écriait le père forcé dans ses derniers raisonnements. Tu es trop équitable pour ne pas sentir qu'on ne se coupe pas un fils comme un bras. Si cela se pouvait, il y a longtemps que je serais manchot. Après tout, on a tiré race de dix mille plus faibles et plus fols. Or, frère, nous l'avons comme nous l'avons. Je passe, moi. Si je ne t'avais, je ne serais qu'un pauvre vieillard terrassé. Et pendant que nous lui durons encore, il faut le secourir. »

Mais l'oncle, homme péremptoire, coupait enfin court à toute prière par ces nettes paroles :

« — Je n'en veux pas! C'est une folie que de vouloir faire quelque chose de cet homme. Il faudrait l'envoyer, comme dit sa bonne femme, aux *insurgents,* se faire casser la tête. Tu es bon, ton fils est méchant. La fureur de la postéromanie te tient à présent; mais tu devrais songer que Cyrus et Marc-Aurèle auraient été fort heureux de n'avoir ni Cambyse, ni Commode! »

Ne semble-t-il pas en lisant ceci qu'on assiste à l'une de ces belles scènes de haute comédie domestique où la gravité de Molière équivaut presque à la grandeur de Corneille? Y a-t-il dans Molière quelque chose de plus frappant en beau style et en grand air, quelque chose de plus profondément humain et vrai que ces deux imposants vieillards que le dix-septième siècle semble avoir oubliés dans le dix-huitième, comme deux échantillons de mœurs meilleures? Ne les voyez-vous pas venir tous les deux, affairés et sévères, appuyés sur leurs longues cannes, rappelant par leur costume plutôt Louis XIV que Louis XV, plutôt Louis XIII que Louis XIV? La langue qu'ils parlent, n'est-ce pas la langue même de Molière et de Saint-Simon? Ce père et cet oncle, ce sont les deux types éternels de la comédie, ce sont les deux bouches sévères par lesquelles elle gourmande, enseigne et moralise au milieu de tant d'autres bouches qui ne font que rire; c'est le Marquis et le Commandeur, c'est Géronte

et Ariste, c'est la bonté et la sagesse, admirable duo auquel Molière revient toujours.

L'ONCLE.

Où voulez-vous courir?

LE PÈRE.

Las! que sais-je?

L'ONCLE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet évènement.

La scène est complète; rien n'y manque, pas même le *coquin de neveu.*

Ce qu'il y a de frappant dans le cas présent, c'est que la scène qu'on vient de retracer est une chose réelle, c'est que ce dialogue du père et de l'oncle a eu textuellement lieu par lettres, par lettres que le public peut lire à l'heure qu'il est[1]; c'est qu'à l'insu des deux vieillards il y avait au fond de leur grave contestation un des plus grands hommes de notre histoire, c'est que le *marquis* et

[1] Voyez les *Mémoires de Mirabeau*, ou plutôt *sur Mirabeau*, récemment publiés, t. III. Ce travail, fait malheureusement d'une façon peu intelligente, contient sur Mirabeau un certain nombre de choses curieuses, authentiques et inédites. Mais ce qu'il renferme de plus intéressant, à notre gré, ce sont des extraits de la correspondance intime du marquis de Mirabeau avec le bailli, son frère. Tout un côté peu éclairé jusqu'à présent du dix-huitième siècle apparaît dans cette correspondance, où le père et l'oncle de Mirabeau, personnages originaux d'ailleurs, tous deux grands écrivains sans le savoir, grands écrivains dans des lettres, dessinent admirablement, dans un cercle d'idées qui va s'élargissant et se rétrécissant selon leur fantaisie et les accidents, leur cœur, leur famille, leur époque. Nous conseillons à l'éditeur de multiplier les citations de cette correspondance; nous regrettons même qu'on n'ait pas songé à en faire une publication à part aussi complète que possible, dans tous les cas très sobrement élaguée. *Les lettres du Marquis et du Bailli de Mirabeau, père et oncle de Mirabeau*, eussent été un des testaments les plus importants du dix-huitième siècle. Doublement riches sous le rapport biographique et sous le rapport littéraire, ces *Lettres* eussent été pour l'historien une mine, pour l'écrivain un livre. Ces lettres, qui sont du meilleur style, continuent jusqu'en 1789 l'excellente langue française de Mme de Sévigné, de Mme de Maintenon, de M. de Saint-Simon. La correspondance publiée en entier ferait un précieux pendant aux *Lettres de Diderot*. Les lettres de Diderot peignent le dix-huitième siècle du point de vue des philosophes, les lettres des Mirabeau le peindraient du point de vue des gentilshommes; face, certes, non moins curieuse. Cette dernière collection n'importerait pas moins que la première aux études de ceux qui voudraient savoir complètement quelle est définitivement l'idée que le dix-huitième siècle a léguée au dix-neuvième.

Espérons que la personne entre les mains de laquelle se trouve cette volumineuse correspondance comprendra la responsabilité qui résulte pour elle d'un pareil dépôt, et, dans tous les cas, le conservera intact à l'avenir. D'aussi précieux documents sont le patrimoine d'une nation et non d'une famille. (*Note de l'édition originale.*)

le *commandeur* ici sont un vrai marquis et un vrai commandeur. L'un se nommait Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau ; l'autre, Jean-Antoine de Mirabeau, bailli de l'ordre de Malte. Le *coquin de neveu,* c'était Honoré-Gabriel de Riquetti, qu'en 1781 sa famille appelait *l'Ouragan*, et que le monde appelle aujourd'hui MIRABEAU.

Ainsi, un *homme avorté,* une *créature disloquée,* un sujet *dont on ne peut rien faire,* une tête bonne à *faire casser* aux insurgents, un criminel flétri par la justice, un fléau d'ailleurs, voilà ce que Mirabeau était pour sa famille en 1781.

Dix ans après, en 1791, le 1er avril, une foule immense encombrait les abords d'une maison de la chaussée d'Antin. Cette foule était morne, silencieuse, consternée, profondément triste. Il y avait dans la maison un homme qui agonisait.

Tout ce peuple inondait la rue, les cours, les escaliers, les péristyles, les antichambres. Plusieurs étaient là depuis trois jours. On parlait bas, on semblait craindre de respirer, on interrogeait avec anxiété ceux qui allaient et venaient. Cette foule était pour cet homme comme une mère pour son enfant. Les médecins n'avaient plus d'espoir. De temps en temps, des bulletins, arrachés par mille mains, se dispersaient dans la multitude, et l'on entendait des femmes sangloter. Un jeune homme, exaspéré de douleur, offrait à haute voix de s'ouvrir l'artère pour infuser son sang riche et pur dans les veines appauvries du mourant. Tous, les moins intelligents même, semblaient accablés sous cette pensée que ce n'était pas seulement un homme, que c'était peut-être un peuple qui allait mourir.

On ne s'adressait plus qu'une question dans la ville.

Cet homme expira.

Quelques minutes après que le médecin qui était debout au chevet de son lit, eut dit : Il est mort! le président de l'assemblée nationale se leva de son siège et dit : Il est mort! tant ce cri fatal avait en peu d'instants rempli Paris. Un des principaux orateurs de l'assemblée, M. Barrère de Vieuzac, se leva en pleurant et dit ceci d'une voix qui laissait échapper plus de sanglots que de paroles : « Je demande que l'assemblée dépose dans le procès-verbal de ce jour funèbre le témoignage des regrets qu'elle donne à la perte de ce grand homme, et qu'il soit fait, au nom de la patrie, une invitation à tous les membres de l'assemblée d'assister à ses funérailles. »

Un prêtre, membre du côté droit, s'écria : « Hier, au milieu des souffrances, il a fait appeler M. l'évêque d'Autun, et en lui remettant un travail qu'il venait de terminer sur les successions, il lui a demandé, comme une dernière marque d'amitié, qu'il voulût bien le lire à l'assemblée. C'est un devoir sacré. M. l'évêque d'Autun doit exercer ici les fonctions d'exécuteur testamentaire du grand homme que nous pleurons tous. »

Tronchet, le président, proposa une députation aux funérailles. L'assemblée répondit : Nous irons tous !

Les sections de Paris demandèrent qu'il fût inhumé « au champ de la fédération, sous l'autel de la patrie ».

Le directoire du département proposa de lui donner pour tombe la « nouvelle église de Sainte-Geneviève », et de décréter que « cet édifice serait désormais destiné à recevoir les cendres des grands hommes ». A ce sujet, M. Pastoret, procureur général syndic de la commune, dit : « Les larmes que fait couler la perte d'un grand homme ne doivent pas être des larmes stériles. Plusieurs peuples anciens renfermèrent dans des monuments séparés leurs prêtres et leurs héros. Cette espèce de culte qu'ils rendaient à la piété et au courage, rendons-le aujourd'hui à l'amour du bonheur et de la liberté des hommes. Que le temple de la religion devienne le temple de la patrie ! que la tombe d'un grand homme devienne l'autel de la liberté ! »

L'assemblée applaudit.

Barnave s'écria : « Il a en effet mérité les honneurs qui doivent être décernés par la nation aux grands hommes qui l'ont bien servie ! »

Robespierre, c'est-à-dire l'envie, se leva aussi et dit : « Ce n'est pas au moment où l'on entend de toutes parts les regrets qu'excite la perte de cet homme illustre, qui, dans les époques les plus critiques, a déployé tant de courage contre le despotisme, que l'on pourrait s'opposer à ce qu'il lui fût décerné des marques d'honneur. J'appuie la proposition de tout mon pouvoir, ou plutôt de toute ma sensibilité. »

Il n'y eut plus, ce jour-là, ni côté gauche ni côté droit dans l'assemblée nationale, qui rendit tout d'une voix ce décret :

« Le nouvel édifice de Sainte-Geneviève sera destiné à réunir les cendres des grands hommes.

« Seront gravés au-dessus du fronton ces mots :

AUX GRANDS HOMMES
LA PATRIE RECONNAISSANTE.

« Le corps législatif décidera seul à quels hommes cet honneur sera décerné. »

« Honoré Riquetti Mirabeau est jugé digne de recevoir cet honneur. »

Cet homme qui venait de mourir, c'était Honoré de Mirabeau. Le *grand homme* de 1791, c'était *l'homme avorté* de 1781.

Le lendemain, le peuple fit à ses funérailles un cortège de plus d'une lieue, auquel manqua son père, mort, comme il convenait à un vieux gentilhomme de sa sorte, le 13 juillet 1789, la veille de la chute de la Bastille.

Ce n'est pas sans intention que nous avons rapproché ces deux dates, 1781 et 1791, les mémoires et l'histoire, Mirabeau avant et Mirabeau après, Mirabeau jugé par sa famille, Mirabeau jugé par le peuple. Il y a dans ce contraste une source inépuisable de méditations. Comment, en dix ans, ce démon d'une famille est-il devenu le dieu d'une nation? Question profonde.

II

Il ne faudrait pas croire cependant que du moment où cet homme sortit de la famille pour apparaître au peuple, il ait été tout de suite et par acclamation accepté *dieu*. Les choses ne vont jamais ainsi d'elles-mêmes. Où le génie se lève, l'envie se dresse. Bien au contraire, jusqu'à l'heure de sa mort, jamais homme ne fut plus complètement et plus constamment nié dans tous les sens que Mirabeau.

Lorsqu'il arriva comme député d'Aix aux états généraux, il n'excitait la jalousie de personne. Obscur et mal famé, les bonnes renommées s'en inquiétaient peu; laid et mal bâti, les seigneurs de belle mine en avaient pitié. Sa noblesse disparaissait sous l'habit noir, sa physionomie sous la petite vérole. Qui donc eût songé à être jaloux de cette espèce d'aventurier repris de justice, difforme de corps et de visage, ruiné d'ailleurs, que les petites gens d'Aix avaient député aux états généraux dans un moment de fièvre et par mégarde sans doute et sans savoir pourquoi? Cet homme, en vérité, ne comptait pas. Le premier venu était beau, riche et considérable à côté de lui. Il n'offusquait aucune vanité, il ne gênait les coudes d'aucune prétention. C'était un chiffre quelconque que les ambitions qui se jalousaient comptaient à peine dans leurs calculs.

Peu à peu cependant, comme le crépuscule de toutes les choses anciennes arrivait, il se fit assez d'ombre autour de la monarchie pour que le sombre éclat propre aux grands hommes révolutionnaires devînt visible aux yeux. Mirabeau commença à rayonner.

L'envie alors vint à ce rayonnement comme tout oiseau de nuit à toute lumière. À dater de ce moment, l'envie prit Mirabeau et ne le quitta plus. Avant tout, chose qui semble étrange et qui ne l'est pas, ce qu'elle lui contesta jusqu'à son dernier souffle, ce qu'elle lui nia sans cesse en face, sans lui épargner d'ailleurs les autres injures, ce fut précisément ce qui est la véritable couronne de cet homme dans la postérité, son génie d'orateur. Marche que l'envie suit toujours d'ailleurs! c'est toujours à la plus belle façade d'un édifice qu'elle jette des pierres. Et puis, à l'égard de Mirabeau, l'envie, il faut en convenir, était inépuisable en bonnes raisons. *Probitas,*

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'orateur doit être sans reproche, M. de Mirabeau est reprochable de toutes parts; *præstantia,* l'orateur doit être beau, M. de Mirabeau est laid; *vox amœna,* l'orateur doit avoir un organe agréable, M. de Mirabeau a la voix dure, sèche, criarde, tonnant toujours et ne parlant jamais; *subrisus audientium,* l'orateur doit être bienvenu de son auditoire, M. de Mirabeau est haï de l'assemblée, etc.; et une foule de gens fort contents d'eux-mêmes, concluaient : *M. de Mirabeau n'est pas orateur.*

Or, loin de prouver cela, tous ces raisonnements ne prouvaient qu'une chose, c'est que les Mirabeaux ne sont pas prévus par les Cicérons.

Certes, il n'était pas orateur à la manière dont ces gens l'entendaient; il était orateur selon lui, selon sa nature, selon son organisation, selon son âme, selon sa vie. Il était orateur parce qu'il était haï, comme Cicéron parce qu'il était aimé. Il était orateur parce qu'il était laid, comme Hortensius parce qu'il était beau. Il était orateur parce qu'il avait souffert, parce qu'il avait failli, parce qu'il avait été, bien jeune encore et dans l'âge où s'épanouissent toutes les ouvertures du cœur, repoussé, moqué, humilié, méprisé, diffamé, chassé, spolié, interdit, exilé, emprisonné, condamné; parce que, comme le peuple de 1789 dont il était le plus complet symbole, il avait été tenu en minorité et en tutelle beaucoup au delà de l'âge de raison; parce que la paternité avait été dure pour lui comme la royauté pour le peuple; parce que, comme le peuple, il avait été mal élevé; parce que, comme au peuple, une mauvaise éducation lui avait fait croître un vice sur la racine de chaque vertu. Il était orateur, parce que, grâce aux larges issues ouvertes par les ébranlements de 1789, il avait enfin pu extravaser dans la société tous ses bouillonnements intérieurs si longtemps comprimés dans la famille; parce que, brusque, inégal, violent, vicieux, cynique, sublime, diffus, incohérent, plus rempli d'instincts encore que de pensées, les pieds souillés, la tête rayonnante, il était en tout semblable aux années ardentes dans lesquelles il a resplendi, et dont chaque jour passait marqué au front par sa parole. Enfin parmi ces hommes imbéciles qui comprenaient assez peu leur temps pour lui adresser, à travers mille objections, d'ailleurs souvent ingénieuses, cette question : s'il se croyait sérieusement orateur? il aurait pu répondre d'un seul mot : Demandez à la monarchie qui finit, demandez à la révolution qui commence!

On a peine à croire, aujourd'hui que c'est chose jugée, qu'en 1790 beaucoup de gens, et dans le nombre de doucereux amis, conseillaient à Mirabeau, *dans son propre intérêt, de quitter la tribune, où il n'aurait jamais de succès complet,* ou du moins *d'y paraître moins souvent.* Nous avons les lettres sous les yeux. On a peine à croire que dans ces mémorables séances où il remuait l'assemblée comme de l'eau dans un vase, où il entre-choquait si puissam-

ment dans sa main toutes les idées sonores du moment, où il forgeait et amalgamait si habilement dans sa parole sa passion personnelle et la passion de tous, après qu'il avait parlé et pendant qu'il parlait et avant qu'il parlât, les applaudissements étaient toujours mêlés de huées, de rires et de sifflets. Misérables détails criards que la gloire a estompés aujourd'hui ! Les journaux et les pamphlets du temps ne sont qu'injures, violences et voies de fait contre le génie de cet homme. On lui reproche tout à propos de tout. Mais le reproche qui revient sans cesse, et comme par manie, c'est *sa voix rude et âpre,* et *sa parole toujours tonnante.* Que répondre à cela ? Il a la voix rude, parce qu'apparemment le temps des douces voix est passé. Il a la parole tonnante, parce que les évènements tonnent de leur côté, et que c'est le propre des grands hommes d'être de la stature des grandes choses.

Et puis, et ceci est une tactique qui a été de tout temps invariablement suivie contre les génies, non seulement les hommes de la monarchie, mais encore ceux de son parti, car on n'est jamais mieux haï que dans son propre parti, étaient toujours d'accord, comme par une sorte de convention tacite, pour lui opposer sans cesse et lui préférer en toute occasion un autre orateur, fort adroitement choisi par l'envie en ce sens qu'il servait les mêmes sympathies politiques que Mirabeau, Barnave. Et la chose sera toujours ainsi. Il arrive souvent que dans une époque donnée la même idée est représentée à la fois à des degrés différents par un homme de génie et par un homme de talent. Cette position est une heureuse chance pour l'homme de talent. Le succès présent et incontesté lui appartient (il est vrai que cette espèce de succès-là ne prouve rien et s'évanouit vite). La jalousie et la haine vont droit au plus fort. La médiocrité serait bien importunée par l'homme de talent si l'homme de génie n'était pas là ; mais l'homme de génie est là, elle soutient l'homme de talent et se sert de lui contre le maître. Elle se leurre de l'espoir chimérique de renverser le premier, et dans ce cas-là (qui ne peut se réaliser d'ailleurs) elle compte avoir ensuite bon marché du second ; en attendant, elle l'appuie et le porte le plus haut qu'elle peut. La médiocrité est pour celui qui la gêne le moins et qui lui ressemble le plus. Dans cette situation, tout ce qui est ennemi à l'homme de génie est ami à l'homme de talent. La comparaison qui devrait écraser celui-ci l'exhausse. De toutes les pierres que le pic et la pioche, et la calomnie, et la diatribe, et l'injure, peuvent arracher à la base du grand homme, on fait un piédestal à l'homme secondaire. Ce qu'on fait crouler de l'un sert à la construction de l'autre. C'est ainsi que vers 1790 on bâtissait Barnave avec tout ce qu'on ruinait de Mirabeau.

Rivarol disait : *M. Mirabeau est plus écrivain, M. Barnave est plus orateur.* — Pelletier disait : *Le Barnave oui, le Mirabeau non.* — *La mémorable séance du 13,*

écrivait Chamfort, *a prouvé plus que jamais la prééminence déjà démontrée depuis longtemps de M. Barnave sur M. de Mirabeau comme orateur. — Mirabeau est mort,* murmurait M. Target en serrant la main de Barnave, *son discours sur la formule de promulgation l'a tué. — Barnave, vous avez enterré Mirabeau,* ajoutait Duport, appuyé du sourire de Lameth, lequel était à Duport comme Duport à Barnave, un diminutif. — *M. Barnave fait plaisir,* disait M. Goupil, *et M. Mirabeau fait peine. — Le comte de Mirabeau a des éclairs,* disait M. Camus, *mais il ne sera jamais un discours, il ne saura même jamais ce que c'est. Parlez-moi de Barnave! — M. de Mirabeau a beau se fatiguer et suer,* disait Robespierre, *il n'atteindra jamais Barnave, qui n'a pas l'air de prétendre tant que lui, et qui vaut plus*[1]. Toutes ces pauvres petites injustices égratignaient Mirabeau et le faisaient souffrir au milieu de sa puissance et de ses triomphes. Coups d'épingle au porte-massue.

Et si la haine, dans son besoin de lui opposer quelqu'un, n'importe qui, n'avait pas eu un homme de talent sous la main, elle aurait pris un homme médiocre. Elle ne s'embarrasse jamais de la qualité de l'étoffe dont elle fait son drapeau. Mairet a été préféré à Corneille, Pradon à Racine. Voltaire s'écriait, il n'y a pas cent ans:

On m'ose préférer Crébillon le barbare!

En 1808, Geoffroy, le critique le plus écouté qui fût en Europe, mettait « M. Lafon fort au-dessus de M. Talma ». Merveilleux instinct des coteries! En 1798, on préférait Moreau à Bonaparte; en 1815, Wellington à Napoléon.

Nous le répétons, parce que, selon nous, la chose est singulière, Mirabeau daignait s'irriter de ces misères. Le parallèle avec Barnave l'offusquait. S'il avait regardé dans l'avenir, il aurait souri; mais c'est en général le défaut des orateurs politiques, hommes du présent avant tout, d'avoir l'œil trop fixé sur les contemporains et pas assez sur la postérité.

Ces deux hommes, Barnave et Mirabeau, présentaient d'ailleurs un contraste parfait. Dans l'assemblée, quand l'un ou l'autre se levait, Barnave était toujours accueilli par un sourire, et Mirabeau par une tempête. Barnave avait en propre l'ovation du moment, le triomphe du quart d'heure, la gloire dans la gazette, l'applaudissement de tous, même du côté droit. Mirabeau avait la lutte et l'orage. Barnave était un assez beau jeune homme et un très beau parleur. Mirabeau, comme disait spirituellement Rivarol, était un *monstrueux bavard.* Barnave était de ces hommes qui prennent chaque

(1) Faute de français. Il faudrait: *qui vaut davantage.* (*Note de l'*Étude sur Mirabeau.)

matin la mesure de leur auditoire ; qui tâtent le pouls de leur public ; qui ne se hasardent jamais hors de la possibilité d'être applaudis ; qui baisent toujours humblement le talon du succès ; qui arrivent à la tribune quelquefois avec l'idée du jour, le plus souvent avec l'idée de la veille, jamais avec l'idée du lendemain, de peur d'aventure ; qui ont une faconde bien nivelée, bien plane et bien roulante, sur laquelle cheminent et circulent à petit bruit avec leurs divers bagages toutes les idées communes de leur temps ; qui, de crainte d'avoir des pensées trop peu imprégnées de l'atmosphère de tout le monde, mettent sans cesse leur jugement dans la rue comme un thermomètre à leur fenêtre. Mirabeau, au contraire, était l'homme de l'idée neuve, de l'illumination soudaine, de la proposition risquée ; fougueux, échevelé, imprudent, toujours inattendu partout, choquant, blessant, renversant, n'obéissant qu'à lui-même ; cherchant le succès sans doute, mais après beaucoup d'autres choses, et aimant mieux encore être applaudi par ses passions dans son cœur que par le peuple dans les tribunes ; bruyant, trouble, rapide, profond, rarement transparent, jamais guéable, et roulant pêle-mêle dans son écume toutes les idées de son époque, souvent fort rudoyées dans leur rencontre avec les siennes. L'éloquence de Barnave à côté de l'éloquence de Mirabeau, c'était un grand chemin côtoyé par un torrent.

Aujourd'hui que le nom de Mirabeau est si grand et si accepté, on a peine à se faire une idée de la façon excessive dont il était traité par ses collègues et par ses contemporains. C'était M. de Guillermy s'écriant tandis qu'il parlait : *M. Mirabeau est un scélérat, un assassin !* C'étaient MM. d'Ambly et de Lautrec vociférant : *Ce Mirabeau est un grand gueux !* Après quoi M. de Foucault lui montrait le poing, et M. de Virieu disait : *Monsieur Mirabeau, vous nous insultez !* Quand la haine ne parlait pas, c'était le mépris. *Ce petit Mirabeau !* disait M. de Castellanet au côté droit. *Cet extravagant !* disait M. Lapoule au côté gauche. Et, lorsqu'il avait parlé, Robespierre grommelait entre ses dents : *Cela ne vaut rien..*

Quelquefois cette haine d'une si grande partie de son auditoire laissait trace dans son éloquence, et, au milieu de son magnifique discours *sur la régence,* par exemple, il échappait à ses lèvres dédaigneuses des paroles comme celles-ci, paroles mélancoliques, simples, résignées et hautaines, que tout homme dans une situation pareille devrait méditer : « Pendant que je parlais et que j'exprimais mes premières idées sur la régence, j'ai entendu dire avec cette indubitabilité charmante à laquelle je suis dès longtemps apprivoisé : *Cela est absurde ! cela est extravagant ! cela n'est pas proposable !* Mais il faudrait réfléchir. » Il parlait ainsi le 25 mars 1791, sept jours avant sa mort.

Au dehors de l'assemblée, la presse le déchirait avec une étrange fureur. C'était une pluie battante de pamphlets sur cet homme. Les partis extrêmes le mettaient au même pilori. Ce nom, *Mirabeau,* était prononcé avec le même accent à la caserne des gardes du corps et au club des Cordeliers. M. de Champcenetz disait : *Cet homme a la petite vérole à l'âme*. M. de Lambesc proposait de le faire enlever par vingt cavaliers et *conduire aux galères*. Marat écrivait : « Citoyens, élevez huit cents potences, pendez-y tous ces traîtres, et à leur tête l'infâme Riquetti l'aîné ! » Et Mirabeau ne voulait pas que l'assemblée nationale poursuivît Marat, se contentant de répondre : « Il paraît qu'on publie des extravagances. C'est un paragraphe d'homme ivre. »

Ainsi, jusqu'au 1er avril 1791, Mirabeau est *un gueux*[1], *un extravagant*[2], *un scélérat, un assassin*[3], *un fou, un orateur du second ordre, un homme médiocre*[4], *un homme mort*[5], *un homme enterré*[6], *un monstrueux bavard*[7], *hué, sifflé, conspué plus encore qu'applaudi*[8] ; Lambesc propose pour lui les *galères*, Marat la *potence*. Il meurt le 2 avril. Le 3, on invente pour lui le Panthéon.

Grands hommes ! voulez-vous avoir raison demain ? Mourez aujourd'hui.

III

Le peuple, cependant, qui a un sens particulier et le rayon visuel toujours singulièrement droit, qui n'est pas haineux parce qu'il est fort, qui n'est pas envieux parce qu'il est grand, le peuple, qui connaît les hommes, tout enfant qu'il est, le peuple était pour Mirabeau. Mirabeau était selon le peuple de 89, et le peuple de 89 était selon Mirabeau. Il n'est pas de plus beaux spectacles pour le penseur que ces embrassements étroits du génie et de la foule.

L'influence de Mirabeau était niée, et était immense. C'était toujours lui, après tout, qui avait raison ; mais il n'avait raison sur l'assemblée que par le peuple, et il gouvernait les chaises curules par les tribunes. Ce que Mirabeau avait dit en mots précis, la foule le redisait en applaudissements ; et, sous la dictée de ces applaudissements, bien à contre-cœur souvent, la législature écrivait. Libellés, pamphlets, calomnies, injures, interruptions, menaces, huées, éclats de rire, sifflets, n'étaient tout au plus que des cailloux jetés dans le courant de sa parole, qui servait par moments à la faire écumer. Voilà

(1) MM. d'Ambly et de Lautrec. (*Note de l'*Étude sur Mirabeau.)
(2) M. Lapoule. (*Ibid.*)
(3) M. de Guillermy. (*Ibid.*)
(4) Journaux et pamphlets du temps. (*Ibid.*)
(5) Target. (*Note de l'*Étude sur Mirabeau.)
(6) Duport. (*Ibid.*)
(7) Rivarol. (*Ibid.*)
(8) Pelletier. (*Ibid.*)

tout. Quand l'orateur souverain, pris d'une subite pensée, montait à la tribune ; quand cet homme se trouvait face à face avec son peuple ; quand il était là debout et marchant sur l'envieuse assemblée, comme l'homme-Dieu sur la mer, sans être englouti par elle ; quand son regard sardonique et lumineux, fixé du haut de cette tribune sur les hommes et sur les idées de son temps, avait l'air de mesurer la petitesse des hommes sur la grandeur des idées, alors il n'était plus ni calomnié, ni hué, ni injurié ; ses ennemis avaient beau faire, avaient beau dire, avaient beau amonceler contre lui, le premier souffle de sa bouche ouverte pour parler faisait crouler tous ces entassements. Quand cet homme était à la tribune dans la fonction de son génie, sa figure devenait splendide et tout s'évanouissait devant elle.

Mirabeau, en 1791, était donc tout à la fois bien haï et bien aimé ; génie haï par les beaux esprits, homme aimé par le peuple. C'était une illustre et désirable existence que celle de cet homme qui disposait à son gré de toutes les âmes alors ouvertes vers l'avenir ; qui, avec de magiques paroles et par une sorte d'alchimie mystérieuse, convertissait en pensées, en systèmes, en volontés raisonnées, en plans précis d'amélioration et de réforme, les vagues instincts des multitudes ; qui nourrissait l'esprit de son temps de toutes les idées que sa grande intelligence émiettait sur la foule ; qui, sans relâche et à tour de bras, battait et flagellait sur le marbre de la tribune, comme le blé sur l'aire, les hommes et les choses de son siècle, pour séparer la paille que la république devait consumer, du grain que la révolution devait féconder ; qui donnait tout à la fois des insomnies à Louis XVI et à Robespierre, à Louis XVI, dont il attaquait le trône, à Robespierre, dont il eût attaqué la guillotine ; qui pouvait se dire chaque matin en s'éveillant : Quelle ruine ferai-je aujourd'hui avec ma parole ? qui était pape, en ce sens qu'il menait les esprits ; qui était Dieu, en ce sens qu'il menait les évènements.

Il mourut à temps. C'était une tête souveraine et sublime. 91 la couronna. 93 l'eût coupée.

IV

Quand on suit pas à pas la vie de Mirabeau depuis sa naissance jusqu'à sa mort, depuis l'humble piscine baptismale du Bignon jusqu'au Panthéon, on voit que, comme tous les hommes de sa trempe et de sa mesure, il était prédestiné.

Un tel enfant ne pouvait manquer d'être un grand homme.

Au moment où il vient au monde, la grosseur surhumaine de sa tête met la vie de sa mère en danger. Quand la vieille monarchie française, son autre mère, mit au monde sa renommée, elle manqua aussi en mourir.

A l'âge de cinq ans, Poisson, son précepteur, lui dit *d'écrire ce qui lui viendrait dans la tête.* « Le petit », comme disait son père, écrivit littéralement ceci : « Monsieur moi, je vous prie de prendre attention à votre écriture et de ne pas faire de pâtés sur votre exemple ; d'être attentif à ce qu'on fait ; obéir à son père, à son maître, à sa mère ; ne point contrarier. Point de détours, de l'honneur surtout. N'attaquez personne, hors qu'on ne vous attaque. *Défendez votre patrie.* Ne soyez point méchant avec les domestiques. Ne familiarisez pas avec eux. Cacher les défauts de son prochain, parce que cela peut arriver à soi-même[1]. »

A onze ans, voici ce que le duc de Nivernois écrit de lui au bailli de Mirabeau, dans une lettre datée de Saint-Maur, du 11 septembre 1760 : « L'autre jour, dans des prix qu'on gagne chez moi à la course, il gagne le prix, qui était un chapeau, se retourne vers un adolescent qui avait un bonnet, et, lui mettant sur la tête le sien, qui était encore fort bon : *Tiens,* dit-il, *je n'ai pas deux têtes.* Ce jeune homme me parut alors l'empereur du monde ; je ne sais quoi de divin transpira rapidement dans son attitude ; j'y rêvai, j'en pleurai, et la leçon me fut fort bonne. »

A douze ans, son père disait de lui : « C'est un cœur haut sous la jaquette d'un bambin. Cela a un étrange instinct d'orgueil, noble pourtant. C'est un embryon de matamore ébouriffé qui veut avaler tout le monde avant d'avoir douze ans [2]. »

A seize ans, il avait la mine si hardie et si hautaine, que le prince de Conti lui demande : *Que ferais-tu si je te donnais un soufflet?* Il répond : *Cette question eût été embarrassante avant l'invention des pistolets à deux coups.*

À vingt et un ans (1770) il commence à écrire une histoire de la Corse au moment où quelqu'un venait d'y naître [3]. Singulier instinct des grands hommes !

A cette même époque, son père qui le tenait bien sévèrement, porte sur lui ce pronostic étrange : *C'est une bouteille ficelée depuis vingt-un ans. Si elle est jamais débouchée tout à coup sans précaution, tout s'en ira !*

A vingt-deux ans, il est présenté à la cour. Mme Élisabeth, alors âgée de six ans, lui demande *s'il a été inoculé.* Et toute la cour de rire. Non, il n'avait pas été inoculé. Il portait en lui le germe d'une contagion qui plus tard devait gagner tout un peuple.

Il se produit à la cour avec une extrême assurance, portant déjà le front aussi haut que le roi, étrange pour tous, odieux pour beaucoup. *Il est aussi*

(1) Ce singulier document est cité textuellement dans une lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 9 décembre 1754. (*Note de l'*Étude sur Mirabeau.)

(2) Lettre inédite à Mme la comtesse de Rochefort, 29 novembre 1761. (*Note de l'*Étude sur Mirabeau.)

(3) 15 août 1769. (*Note de l'édition originale.*)

entrant que j'étais farouche, dit le père, qui n'avait jamais voulu *s'enversailler,* lui, « oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles ». — « Il retourne les grands comme fagots. Il a *ce terrible don de la familiarité,* comme disait Grégoire le Grand. » Et puis, le vieux et fier gentilhomme ajoute : « Comme depuis cinq cents ans on a toujours souffert des Mirabeaux qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci. »

À vingt-quatre ans, le père, philosophe agricole, veut prendre son fils avec lui « et le faire rural ». Il n'y peut réussir. « Il est bien malaisé de manier la bouche de cet animal fougueux ! » s'écrie le vieillard.

L'oncle, le bailli, examine froidemenr le jeune homme et dit : « S'il n'est pas pire que Néron, il sera meilleur que Marc-Aurèle ».

En tout, laissons mûrir ce fruit vert, répond le marquis.

Le père et l'oncle correspondent entre eux sur l'avenir du jeune homme déjà si aventuré dans la mauvaise vie. *Ton neveu l'Ouragan,* dit le père. *Ton fils, monsieur le comte de la Bourrasque,* réplique l'oncle.

Le bailli, vieux marin, ajoute : *Les trente-deux vents de la boussole sont dans sa tête.*

À trente ans, *le fruit mûrit.* Déjà les nouveautés commencent à reluire dans l'œil profond de Mirabeau. On voit qu'il est plein de pensées. *Ce cerveau est un fourneau encombré,* dit le prudent bailli. Dans un autre moment, l'oncle écrit cette observation d'homme effrayé : « Quand il passe quelque chose dans sa tête, il avance le front, et ne regarde plus nulle part. »

De son côté, le père s'étonne de *ce hachement d'idées qui voit par éclairs.* Il s'écrie : « Fouillis dans sa tête, bibliothèque renversée, talent pour éblouir par des superficies, il a humé toutes les formules et ne sait rien substancier ! » Il ajoute, ne comprenant déjà plus sa créature : « Dans son enfance, ce n'était qu'un mâle monstrueux au moral comme au physique. Aujourd'hui, c'est un homme *tout de reflet et de réverbère,* un fou tiré à droite par le cœur et à gauche par la tête qu'il a toujours à quatre pas de lui ». Et puis le vieillard ajoute, avec un sourire mélancolique et résigné : « Je tâche de verser sur cet homme ma tête, mon âme et mon cœur. » Enfin, comme l'oncle, il a aussi par moments ses pressentiments, ses terreurs, ses anxiétés, ses doutes. Il sent, lui père, tout ce qui se remue dans la tête de son fils, *comme la racine sent l'ébranlement des feuilles.*

Voilà ce qu'est Mirabeau à trente ans. Il était fils d'un père qui s'était défini ainsi lui-même : « Et moi aussi, madame, tout gourd et lourd que vous me voyez, je prêchais à trois ans ; à six, j'étais un prodige ; à douze, un objet d'espoir ; à vingt, un brûlot ; à trente, un politique de théorie ; à quarante, je ne suis plus qu'un bon homme. »

A quarante ans, Mirabeau est un grand homme.

À quarante ans, il est l'homme d'une révolution.

À quarante ans, il se déclare autour de lui en France une de ces formidables anarchies d'idées où se fondent les sociétés qui ont fait leur temps. Mirabeau en est le despote.

C'est lui qui, silencieux jusqu'alors, crie, le 23 juin 1789, à M. de Brézé : *Allez dire à* VOTRE MAÎTRE... *Votre maître !* c'est le roi de France déclaré étranger. C'est toute une frontière tracée entre le trône et le peuple. C'est la révolution qui laisse échapper son cri. Personne ne l'eût osé avant Mirabeau. Il n'appartient qu'aux grands hommes de prononcer les mots décisifs des époques.

Plus tard, on insultera Louis XVI plus gravement en apparence, on le battra à terre, on le raillera dans les fers, on le huera sur l'échafaud. La République en bonnet rouge mettra ses poings sur ses hanches, et lui dira des gros mots, et l'appellera *Louis Capet.* Mais il ne sera plus rien dit à Louis XVI d'aussi redoutable et d'aussi effectif que cette parole fatale de Mirabeau. *Louis Capet,* c'est la royauté frappée au visage ; *votre maître !* c'est la royauté frappée au cœur.

Aussi, à dater de ce mot, Mirabeau est l'homme du pays, l'homme de de la grande émeute sociale, l'homme dont la fin de ce siècle a besoin. Populaire, sans être plébéien, chose rare en des temps pareils ! sa vie privée est résorbée par sa vie publique. Honoré de Riquetti, cet homme perdu, est désormais illustre, écouté et considérable. L'amour du peuple lui fait une cuirasse aux sarcasmes de ses ennemis. Sa personne est la plus éclairée de toutes celles que la foule regarde. Les passants s'arrêtent quand il traverse une rue ; et, pendant les deux années qu'il remplit, sur tous les coins de murs de Paris les petits enfants du peuple écrivent sans faute son nom, que, quatrevingts ans auparavant, Saint-Simon, avec son dédain de duc et pair, écrivait *Mirebaut,* sans se douter qu'un jour Mirebaut ferait *Mirabeau.*

Il y a des parallélismes bien frappants dans la vie de certains hommes. Cromwell, encore obscur, désespérant de son avenir en Angleterre, veut partir pour la Jamaïque ; les règlements de Charles Ier l'en empêchent. Le père de Mirabeau, ne voyant aucune existence possible en France pour son fils, veut envoyer le jeune homme aux colonies hollandaises ; un ordre du roi s'y oppose. Or, ôtez Cromwell de la révolution d'Angleterre, ôtez Mirabeau de la révolution de France, vous ôtez peut-être des deux révolutions deux échafauds. Qui sait si la Jamaïque n'eût pas sauvé Charles Ier, et Batavia Louis XVI ?

Mais non, c'est le roi d'Angleterre qui veut garder Cromwell ; c'est le roi de France qui veut garder Mirabeau. Quand un roi est condamné à mort, la providence lui bande les yeux.

Chose étrange que ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire d'une société tienne si souvent à ce qu'il y a de plus petit dans la vie d'un homme !

La première partie de la vie de Mirabeau est remplie par Sophie, la seconde par la révolution. Un orage domestique, puis un orage politique, voilà Mirabeau. Quand on examine de près sa destinée, on se rend raison de ce qu'il y eut en elle de fatal et de nécessaire. Les déviations de son cœur s'expliquent par les secousses de sa vie.

Voyez. Jamais les causes n'ont été nouées de plus près aux effets. Le hasard lui donne un père qui lui enseigne le mépris de sa mère ; une mère qui lui enseigne la haine de son père ; un précepteur, c'est Poisson, qui n'aime pas les enfants, et qui lui est dur parce qu'il est petit et parce qu'il est laid ; un valet, c'est Grévin, le lâche espion de ses ennemis ; un colonel, c'est le marquis de Lambert, qui est aussi impitoyable pour le jeune homme que Poisson l'a été pour l'enfant ; une belle-mère (non mariée), c'est madame de Pailly, qui le hait parce qu'il n'est pas d'elle ; une femme, c'est mademoiselle de Marignane, qui le repousse ; une caste, c'est la noblesse, qui le renie ; des juges, c'est le parlement de Besançon, qui le condamnent à mort ; un roi, c'est Louis XV, qui l'embastille. Ainsi, père, mère, femme, son précepteur, son colonel, la magistrature, la noblesse, le roi, c'est-à-dire tout ce qui entoure et côtoie l'existence d'un homme dans l'ordre légitime et naturel, tout est pour lui traverse, obstacle, occasion de chute et de contusion, pierre dure à ses pieds nus, buisson d'épines qui le déchire au passage. La famille et la société tout ensemble lui sont marâtres. Il ne rencontre dans la vie que deux choses qui le traitent bien et qui l'aiment, deux choses irrégulières et révoltées contre l'ordre, une maîtresse et une révolution.

Ne vous étonnez donc pas que pour la maîtresse il brise tous les liens domestiques, que pour la révolution il brise tous les liens sociaux.

Ne vous étonnez pas, pour résoudre la question dans les termes où nous l'avons posée en commençant, que ce démon d'une famille devienne l'idole d'une femme en rébellion contre son mari, et le dieu d'une nation en divorce avec son roi.

V

La douleur que causa la mort de Mirabeau fut une douleur générale, universelle, nationale. On sentit que quelque chose de la pensée publique venait de s'en aller avec cette âme. Mais un fait frappant, et qu'il faut bien dire parce qu'il serait ingénu de l'attribuer à l'admiration emportée et irréfléchie des contemporains, c'est que la cour porta son deuil comme le peuple.

Un sentiment de pudeur insurmontable nous empêche de sonder ici de certains mystères, parties honteuses du grand homme, qui d'ailleurs, selon nous, se perdent heureusement dans les colossales proportions de l'ensemble; mais il paraît prouvé que dans les derniers temps de sa vie la cour affirmait avoir quelques raisons d'espérer en lui. Il est patent qu'à cette époque Mirabeau se cabra plus d'une fois sous l'entraînement révolutionnaire; qu'il manifesta par moments l'envie de faire halte et de laisser rejoindre; que lui, qui avait tant d'haleine, il ne suivit pas sans essoufflement la marche de plus en plus accélérée des idées nouvelles, et qu'il essaya en quelques occasions d'enrayer cette révolution à laquelle il avait forgé des roues.

Roues fatales, qui écrasaient tant de choses vénérables en passant!

Il y a, encore aujourd'hui, beaucoup de personnes qui pensent que si Mirabeau avait eu plus longue vie, il aurait fini par mâter le mouvement qu'il avait déchaîné. A leur sens, la révolution française pouvait être arrêtée, par un seul homme à la vérité, qui était Mirabeau. Dans cette opinion, qui s'autorise d'une parole que Mirabeau mourant n'a évidemment pas prononcée[1], Mirabeau expiré, la monarchie était perdue; si Mirabeau avait vécu, Louis XVI ne serait pas mort; et le 2 avril 1791 a engendré le 21 janvier 1793.

Selon nous, ceux qui avaient cette persuasion alors, ceux qui l'ont eue aujourd'hui, Mirabeau lui-même, s'il croyait cela possible de lui, tous se sont trompés. Pure illusion d'optique chez Mirabeau comme chez les autres, et qui prouverait qu'un grand homme n'a pas toujours une idée nette de l'espèce de puissance qui est en lui!

La révolution française n'était pas un fait simple. Il y avait plus et autre chose que Mirabeau en elle.

Il ne suffisait pas à Mirabeau d'en sortir pour la vider.

Il y avait dans la révolution française du passé et de l'avenir. Mirabeau n'était que le présent.

Pour n'indiquer ici que deux points culminants, la révolution française se compliquait de Richelieu dans le passé et de Bonaparte dans l'avenir.

Les révolutions ont cela de particulier que ce n'est pas quand elles sont encore grosses qu'on peut les tuer.

D'ailleurs, en supposant même la question moins abondante qu'elle ne l'est, il est à observer que, dans les choses politiques surtout, ce qu'un homme a fait ne peut guère jamais être défait que par un autre homme.

[1] *J'emporte le deuil de la monarchie. Après moi les factieux s'en disputeront les morceaux.* Cabanis a cru entendre cela. (*Note de l'*Étude sur Mirabeau.)

Le Mirabeau de 91 était impuissant contre le Mirabeau de 89. Son œuvre était plus forte que lui.

Et puis les hommes comme Mirabeau ne sont pas la serrure avec laquelle on peut fermer la porte des révolutions. Ils ne sont que le gond sur lequel elle tourne, pour se clore, il est vrai, comme pour s'ouvrir. Pour fermer cette fatale porte, sur les panneaux de laquelle font incessamment effort toutes les idées, tous les intérêts, toutes les passions mal à l'aise dans la société, il faut mettre dans les ferrures une épée en guise de verrou.

VI

Nous avons essayé de caractériser ce qu'a été Mirabeau dans la famille, puis ce qu'il a été dans la nation. Il nous reste à examiner ce qu'il sera dans la postérité.

Quelques reproches qu'on ait pu justement lui faire, nous croyons que Mirabeau restera grand.

Devant la postérité tout homme et toute chose s'absout par la grandeur.

Aujourd'hui que presque toutes les choses qu'il a semées ont donné leurs fruits dont nous avons goûté, la plupart bons et sains, quelques-uns amers; aujourd'hui que le haut et le bas de sa vie n'ont plus rien de disparate aux yeux, tant les années qui s'écoulent mettent bien les hommes en perspective; aujourd'hui qu'il n'y a plus pour son génie ni adoration ni exécration, et que cet homme, furieusement ballotté tant qu'il vécut d'une extrémité à l'autre, a pris l'attitude calme et sereine que la mort donne aux grandes figures historiques; aujourd'hui que sa mémoire, si longtemps traînée dans la fange et baisée sur l'autel, a été retirée du panthéon de Voltaire et de l'égout de Marat, nous pouvons froidement le dire : Mirabeau est grand. Il lui est resté l'odeur du panthéon et non de l'égout. L'impartialité historique, en nettoyant sa chevelure souillée dans le ruisseau, ne lui a pas de la même main enlevé son auréole. On a lavé la boue de ce visage, et il continue à rayonner.

Après qu'on s'est rendu compte de l'immense résultat politique que le total de ses facultés a produit, on peut envisager Mirabeau sous un double aspect, comme écrivain et comme orateur. Ici nous prenons la liberté de ne pas être de l'avis de Rivarol, nous croyons Mirabeau plus grand comme orateur que comme écrivain.

Le marquis de Mirabeau, son père, avait deux espèces de style, et comme deux plumes dans son écritoire. Quand il écrivait un livre, un bon livre pour le public, pour l'effet, pour la cour, pour la Bastille, pour le

grand escalier du Palais de justice, le digne seigneur se drapait, se roidissait, se boursouflait, couvrait sa pensée, déjà fort obscure par elle-même, de toutes les ampoules de l'expression; et l'on ne peut se figurer sous quel style à la fois plat et bouffi, lourd et traînant en longues queues de phrases interminables, chargé de néologismes au point de n'avoir plus nulle cohésion dans le tissu, sous quel style, disons-nous, tout ensemble incolore et incorrect, se travestissait l'originalité naturelle et incontestable de cet étrange écrivain, moitié gentilhomme et moitié philosophe; préférant Quesnay à Socrate et Lefranc de Pompignan à Pindare; dédaignant Montesquieu comme arriéré et tenant à être harangué par son curé; habitant amphibie des rêveries du dix-huitième siècle et des préjugés du seizième. Mais quand cet homme, ce même homme, voulait écrire une lettre, il oubliait le public et ne s'adressait plus qu'à la *longue mine roide et froide* de son vénérable frère le bailli, ou à sa fille la *petite Saillannette*[1], «la plus émolliente femme qui fut jamais», ou encore à la jolie tête rieuse de madame de Rochefort, alors cet esprit tuméfié de prétention se détendait; plus d'effort, plus de fatigue, plus de gonflement apoplectique dans l'expression; sa pensée se répandait sur la lettre de famille et d'intimité, vive, originale, colorée, curieuse, amusante, profonde, gracieuse, naturelle enfin, à travers ce beau style grand seigneur du temps de Louis XIV, que Saint-Simon parlait avec toutes les qualités de l'homme et madame de Sévigné avec toutes les qualités de la femme. On a pu en juger par les fragments que nous avons cités. Après un livre du marquis de Mirabeau, une lettre de lui, c'est une révélation. On a peine à y croire. Buffon ne comprendrait pas cette variété de l'écrivain. Vous avez deux styles et vous n'avez qu'un homme.

Sous ce rapport, le fils tenait quelque peu du père. On pourrait dire, avec beaucoup d'adoucissements et de restrictions néanmoins, qu'il y a la même différence entre son style écrit et son style parlé. Notons seulement ceci, que le père était à l'aise dans une lettre, le fils dans un discours. Pour être lui, pour être naturel, pour être dans son milieu, il fallait à l'un sa famille, à l'autre une nation.

Mirabeau qui écrit, c'est quelque chose de moins que Mirabeau. Soit qu'il démontre à la jeune république américaine l'inanité de son *ordre de Cincinnatus,* et ce qu'il y a de gauche et d'inconsistant dans une chevalerie de laboureurs; soit qu'il taquine *sur la liberté de l'Escaut* Joseph II, cet empereur philosophe, ce Titus selon Voltaire, ce buste de césar romain dans le goût Pompadour; soit qu'il fouille dans tous les doubles fonds du cabinet de Berlin et qu'il en tire cette *Histoire secrète* que la cour de France fait livrer

[1] Mme du Saillant. (*Note de l'édition originale.*)

juridiquement aux flammes sur l'escalier du Palais; maladresse insigne, car de ces livres brûlés par la main du bourreau il s'échappait toujours des flammèches et des étincelles, lesquelles se dispersaient au loin, selon le vent qui soufflait, sur le toit vermoulu de la grande société européenne, sur la charpente des monarchies, sur tous les esprits, pleins d'idées inflammables, sur toutes les têtes, faites d'étoupe alors; soit qu'il invective au passage cette charretée de charlatans qui a fait tant de bruit sur le pavé du dix-huitième siècle, Necker, Beaumarchais, Lavater, Calonne et Cagliostro; quel que soit le livre qu'il écrit enfin, sa pensée suffit toujours au sujet, mais son style ne suffit pas toujours à sa pensée. Son idée est constamment grande et haute; mais, pour sortir de son esprit, elle se courbe et se rapetisse sous l'expression comme sous une porte trop basse. Excepté dans ses éloquentes lettres à madame de Monnier, où il est lui tout entier, où il parle plutôt qu'il n'écrit, et qui sont des harangues d'amour[1] comme ses discours à la Constituante sont des harangues de révolution; excepté là, disons-nous, le style qu'il trouve dans son écritoire est en général médiocre, pâteux, mal lié, mou aux extrémités des phrases, sec d'ailleurs, se composant une couleur terne avec des épithètes banales, pauvre en images, ou n'offrant par places, et bien rarement encore, que des mosaïques bizarres de métaphores peu adhérentes entre elles. On sent en le lisant que les idées de cet homme ne sont pas, comme celles des grands prosateurs-nés, faites de cette substance particulière qui se prête, souple et molle, à toutes les ciselures de l'expression, qui s'insinue bouillante et liquide dans tous les recoins du moule où l'écrivain la verse, et se fige ensuite, lave d'abord, granit après. On sent en le lisant que bien des choses regrettables sont restées dans sa tête, que le papier n'a qu'un à peu près, que ce génie n'est pas conformé de façon à s'exprimer complètement dans un livre, et qu'une plume n'est pas le meilleur conducteur possible pour tous les fluides comprimés dans ce cerveau plein de tonnerres.

Mirabeau qui parle, c'est Mirabeau. Mirabeau qui parle, c'est l'eau qui coule, c'est le flot qui écume, c'est le feu qui étincelle, c'est l'oiseau qui vole, c'est une chose qui fait son bruit propre, c'est une nature qui accomplit sa loi. Spectacle toujours sublime et harmonieux!

Mirabeau à la tribune, tous les contemporains sont unanimes sur ce point maintenant, c'est quelque chose de magnifique. Là, il est bien lui, lui tout entier, lui tout-puissant. Là, plus de table, plus de papier, plus d'écritoire hérissée de plumes, plus de cabinet solitaire, plus de silence et de méditation;

[1] Nous entendons ne qualifier ainsi que celles de ces lettres qui sont passion pure. Nous jetons sur les autres le voile qui convient. (*Note de l'*Étude sur Mirabeau.)

mais un marbre qu'on peut frapper, un escalier qu'on peut monter en courant, une tribune, espèce de cage de cette sorte de bête fauve, où l'on peut aller et venir, marcher, s'arrêter, souffler, haleter, croiser ses bras, crisper ses poings, peindre sa parole avec son geste, et illuminer une idée avec un coup d'œil; un tas d'hommes qu'on peut regarder fixement; un grand tumulte, magnifique accompagnement pour une grande voix; une foule qui hait l'orateur, l'assemblée, enveloppée d'une foule qui l'aime, le peuple; autour de lui toutes ces intelligences, toutes ces âmes, toutes ces passions, toutes ces médiocrités, toutes ces ambitions, toutes ces natures diverses et qu'il connaît, et desquelles il peut tirer le son qu'il veut comme des touches d'un immense clavecin; au-dessus de lui la voûte de la salle de l'assemblée constituante, vers laquelle ses yeux se lèvent souvent comme pour y chercher des pensées, car on renverse les monarchies avec les idées qui tombent d'une pareille voûte sur une pareille tête.

Oh! qu'il est bien là sur son terrain, cet homme! qu'il y a bien le pied ferme et sûr! Que ce génie qui s'amoindrissait dans des livres est grand dans un discours! comme la tribune change heureusement les conditions de la production extérieure pour cette pensée! Après Mirabeau écrivain, Mirabeau orateur, quelle transfiguration!

Tout en lui était puissant. Son geste brusque et saccadé était plein d'empire. A la tribune, il avait un colossal mouvement d'épaules comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre. Lui, il portait sa pensée. Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable et révolutionnaire qu'on démêlait dans l'assemblée comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout, comme celui de Jupiter, *cuncta surpercilio moventis.* Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne était bouffie d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur. Sa tête avait une laideur grandiose et fulgurante dont l'effet par moments était électrique et terrible. Dans les premiers temps, quand rien n'était encore visiblement décidé pour ou contre la royauté; quand la partie avait l'air presque égale entre la monarchie encore forte et les théories encore faibles; quand aucune des idées qui devaient plus tard avoir l'avenir n'était encore arrivée à sa croissance complète; quand la révolution, mal gardée et mal armée, paraissait facile à prendre d'assaut, il arrivait quelquefois que le côté droit, croyant avoir jeté bas quelque mur de la forteresse, se ruait en masse sur elle avec des cris de victoire : alors la tête monstrueuse de Mirabeau apparaissait à la brèche et pétrifiait les assaillants. Le génie de la révolution s'était forgé une égide avec toutes les doctrines amalgamées de Voltaire, d'Helvétius, de

Diderot, de Bayle, de Montesquieu, de Hobbes, de Locke et de Rousseau, et avait mis la tête de Mirabeau au milieu.

Il n'était pas seulement grand à la tribune, il était grand sur son siège; l'interrupteur égalait en lui l'orateur. Il mettait souvent autant de choses dans un mot que dans un discours. *Lafayette a une armée,* disait-il à M. de Suleau, *mais j'ai ma tête.* Il interrompait Robespierre avec cette parole profonde : *Cet homme ira loin, car il croit tout ce qu'il dit.*

Il interpellait la cour dans l'occasion : *La cour affame le peuple. Trahison! Le peuple lui vendra la constitution pour du pain.* Tout l'instinct du grand révolutionnaire est dans ce mot.

L'abbé Sieyès! disait-il, *métaphysicien voyageant sur une mappemonde.* Posant ainsi une touche vive sur l'homme de théorie toujours prêt à enjamber les mers et les montagnes.

Il était par moments d'une simplicité admirable. Un jour, ou plutôt un soir, dans son discours du 3 mai, au moment où il luttait, comme l'athlète à deux cestes, du bras gauche contre l'abbé Maury et du bras droit contre Robespierre, M. de Cazalès, avec son assurance d'homme médiocre, lui jette cette interruption : — *Vous êtes un bavard, et voilà tout.* Mirabeau se tourne vers l'abbé Goutes, qui occupait le fauteuil : *Monsieur le président,* dit-il avec une grandeur d'enfant, *faites donc taire M. de Cazalès, qui m'appelle bavard.*

L'assemblée nationale voulait commencer une adresse au roi par cette phrase : *L'assemblée apporte aux pieds de votre majesté une offrande,* etc. — *La majesté n'a pas de pieds,* dit froidement Mirabeau.

L'assemblée veut dire un peu plus loin qu'elle *est ivre de la gloire de son roi.* — Y pensez-vous? objecte Mirabeau; *des gens qui font des lois et qui sont ivres!*

Quelquefois il caractérisait d'un mot, qu'on eût dit traduit de Tacite, l'histoire et le genre de génie de toute une maison souveraine. Il criait aux ministres par exemple : *Ne me parlez pas de votre duc de Savoie, mauvais voisin de toute liberté!*

Quelquefois il riait. Le rire de Mirabeau, chose formidable!

Il raillait la Bastille. « Il y a eu, disait-il, cinquante-quatre lettres de cachet dans ma famille, et j'en ai eu dix-sept pour ma part. Vous voyez que j'ai été traité en aîné de Normandie. »

Il se raillait lui-même. Il est accusé par M. de Valfond d'avoir parcouru, le 6 octobre, les rangs du régiment de Flandre, un sabre nu à la main, et parlant aux soldats. Quelqu'un démontre que le fait concerne M. de Gamaches, et non pas Mirabeau; et Mirabeau ajoute : « Ainsi, tout pesé, tout examiné, la déposition de M. de Valfond n'a rien de bien fâcheux que pour M. de Gamaches, qui se trouve légalement et véhémentement soupçonné d'être fort laid, puisqu'il me ressemble. »

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quelquefois il souriait. Lorsque la question de la régence se débat devant l'assemblée, le côté gauche pense à M. le duc d'Orléans, et le côté droit à M. le prince de Condé, alors émigré en Allemagne. Mirabeau demande qu'aucun prince ne puisse être régent sans avoir prêté serment à la constitution. M. de Montlosier objecte qu'un prince peut avoir des raisons pour ne pas avoir prêté serment; par exemple, il peut avoir fait un voyage outre-mer... — Mirabeau répond : « Le discours du préopinant va être imprimé; je demande à en rédiger l'erratum. *Outre-mer,* lisez : *Outre-Rhin.* » Et cette plaisanterie décide la question. Le grand orateur jouait ainsi quelquefois avec ce qu'il tuait. A en croire les naturalistes, il y a du chat dans le lion.

Une autre fois, comme les procureurs de l'assemblée avaient barbouillé un texte de loi de leur mauvaise rédaction, Mirabeau se lève : « Je demande à faire quelques réflexions timides sur les convenances qu'il y aurait à ce que l'assemblée nationale de France parlât français, et même écrivît en français les lois qu'elle propose. »

Par moments, au beau milieu de ses plus violentes déclamations populaires, il se rappelait tout à coup qui il était, et il avait de fières saillies de gentilhomme. C'était une mode oratoire alors de jeter dans tout discours une imprécation quelconque sur les massacres de la Saint-Barthélemy. Mirabeau faisait son imprécation comme tout le monde; mais il disait en passant : *Monsieur l'amiral de Coligny, qui, par parenthèse, était mon cousin.* La parenthèse était digne de l'homme dont le père écrivait : *Il n'y a qu'une mésalliance dans ma famille, les Médicis.* — *Mon cousin monsieur l'amiral de Coligny,* c'eût été impertinent à la cour de Louis XIV, c'était sublime à la cour du peuple de 1791.

Dans un autre instant il parlait aussi de *son digne cousin monsieur le garde des sceaux*[1]; mais c'était d'un autre ton.

Le 22 septembre 1789, le roi fait offrir à l'assemblée l'abandon de son argenterie et de sa vaisselle pour les besoins de l'état. Le côté droit admire, s'extasie et pleure. *Quant à moi,* s'écrie Mirabeau, *je ne m'apitoie pas aisément sur la faïence des grands.*

Son dédain était beau, son rire était beau, mais sa colère était sublime.

Quand on avait réussi à l'irriter, quand on lui avait tout à coup enfoncé dans le flanc quelqu'une de ces pointes aiguës qui font bondir l'orateur et le taureau, si c'était au milieu d'un discours, par exemple, il quittait tout sur-le-champ, il laissait là les idées entamées; il s'inquiétait peu que la voûte de raisonnements qu'il avait commencé à bâtir s'écroulât derrière lui faute de couronnement; il abandonnait la question net et se ruait tête baissée sur

(1) M. de Barentin. Séance du 24 juin 1789. (*Note de l'édition originale.*)

l'incident. Alors, malheur à l'interrupteur! malheur au toréador qui lui avait jeté la vanderille! Mirabeau fondait sur lui, le prenait au ventre, l'enlevait en l'air, le foulait aux pieds. Il allait et venait sur lui, il le broyait, il le pilait. Il saisissait dans sa parole l'homme tout entier, quel qu'il fût, grand ou petit, méchant ou nul, boue ou poussière, avec sa vie, avec son caractère, avec son ambition, avec ses vices, avec ses ridicules; il n'omettait rien, il n'épargnait rien, il ne manquait rien; il cognait désespérément son ennemi sur les angles de la tribune; il faisait trembler, il faisait rire; tout mot portait coup, toute phrase était flèche; il avait la furie au cœur, c'était terrible et superbe. C'était une colère lionne. Grand et puissant orateur, beau surtout dans ce moment-là! C'est alors qu'il fallait voir comme il chassait au loin tous les nuages de la discussion! C'est alors qu'il fallait voir comme son souffle orageux faisait moutonner toutes les têtes de l'assemblée! Chose singulière! il ne raisonnait jamais mieux que dans l'emportement. L'irritation la plus violente, loin de disjoindre son éloquence dans les secousses qu'elle lui donnait, dégageait en lui une sorte de logique supérieure, et il trouvait des arguments dans la fureur comme un autre des métaphores. Soit qu'il fît rugir son sarcasme aux dents acérées sur le front pâle de Robespierre, ce redoutable inconnu qui, deux ans plus tard, devait traiter les têtes comme Phocion les discours; soit qu'il mâchât avec rage les dilemmes filandreux de l'abbé Maury, et qu'il les recrachât au côté droit, tordus, déchirés, disloqués, dévorés à demi et tout couverts de l'écume de sa colère, soit qu'il enfonçât les ongles de son syllogisme dans la phrase molle et flasque de l'avocat Target, il était grand et magnifique, et il avait une sorte de majesté formidable que ne dérangeaient pas ses bonds les plus effrénés. Nos pères nous l'ont dit, qui n'avait pas vu Mirabeau en colère, n'avait pas vu Mirabeau. Dans la colère, son génie faisait la roue et étalait toutes ses splendeurs. La colère allait bien à cet homme, comme la tempête à l'océan.

Et, sans le vouloir, dans ce que nous venons d'écrire pour figurer la surnaturelle éloquence de cet homme, nous l'avons peinte par la confusion même des images. Mirabeau, en effet, ce n'était pas seulement le taureau, ou le lion, ou le tigre, ou l'athlète, ou l'archer, ou l'aigle, ou le paon, ou l'aquilon, ou l'océan; c'était, dans une série indéfinie de surprenantes métamorphoses, tout cela à la fois. C'était Protée.

Pour qui l'a vu, pour qui l'a entendu, ses discours sont aujourd'hui lettre morte. Tout ce qui était saillie, relief, couleur, haleine, mouvement, vie et âme, a disparu. Tout dans ces belles harangues aujourd'hui est gisant à terre, à plat sur le sol. Où est le souffle qui faisait tourbillonner toutes ces idées comme les feuilles dans l'ouragan? Voilà bien le mot, mais où est le geste? Voilà le cri, où est l'accent? Voilà la parole, où est le regard? Voilà le

discours, où est la comédie de ce discours? Car, il faut le dire, dans tout orateur, il y a deux choses, un penseur et un comédien. Le penseur reste, le comédien s'en va avec l'homme. Talma meurt tout entier, Mirabeau à demi.

Dans l'assemblée constituante il y avait une chose qui épouvantait ceux qui regardaient attentivement, c'était la convention. Pour quiconque a étudié cette époque, il est évident que dès 1789 la convention était dans l'assemblée constituante. Elle y était à l'état de germe, à l'état de fœtus, à l'état d'ébauche. C'était encore quelque chose d'indistinct pour la foule, c'était déjà quelque chose de terrible pour qui savait voir. Un rien sans doute; une nuance plus foncée que la couleur générale; une note détonnant parfois dans l'orchestre; un refrain morose dans un chœur d'espérances et d'illusions; un détail qui offrait quelque discordance avec l'ensemble; un groupe sombre dans un coin obscur; quelques bouches donnant un certain accent à de certains mots; trente voix, rien que trente voix, qui devaient plus tard se ramifier, suivant une effrayante loi de multiplication, en Girondins, en Plaine et en Montagne; 93, en un mot, point noir dans le ciel bleu de 89. Tout était déjà dans ce point noir, le 21 janvier, le 31 mai, le 9 thermidor, sanglante trilogie; Buzot qui devait dévorer Louis XVI, Robespierre qui devait dévorer Buzot, Vadier qui devait dévorer Robespierre, trinité sinistre. Parmi ces hommes, les plus médiocres et les plus ignorés, Hébrard et Putraink, par exemple, avaient un sourire étrange dans les discussions, et semblaient garder sur l'avenir une pensée quelconque qu'ils ne disaient pas. A notre avis, l'historien devrait avoir des microscopes pour examiner la formation d'une assemblée dans le ventre d'une autre assemblée. C'est une sorte de gestation qui se reproduit souvent dans l'histoire, et qui, selon nous, n'a pas été assez observée. Dans le cas présent, ce n'était certes pas un détail insignifiant sur la surface du corps législatif que cette excroissance mystérieuse qui contenait l'échafaud déjà tout dressé du roi de France. C'était une chose qui devait avoir une forme monstrueuse que l'embryon de la convention dans le flanc de la constituante. Œuf de vautour porté par une aigle.

Dès lors, beaucoup de bons esprits dans l'assemblée constituante s'effrayaient de la présence de ces quelques hommes impénétrables qui semblaient se tenir en réserve pour une autre époque. Ils sentaient qu'il y avait bien des ouragans dans ces poitrines dont il s'échappait à peine quelques souffles. Ils se demandaient si ces aquilons ne se déchaîneraient pas un jour, et ce que deviendraient alors toutes les choses essentielles à la civilisation que 89 n'avait pas déracinées. Rabaut Saint-Étienne, qui croyait la révolution finie et qui le disait tout haut, flairait avec inquiétude Robespierre, qui ne la croyait pas commencée et qui le disait tout bas. Les démolisseurs présents de la monarchie tremblaient devant les démolisseurs futurs de la société.

Ceux-ci, comme tous les hommes qui ont l'avenir et qui le savent, étaient hautains, hargneux et arrogants, et le moindre d'entre eux coudoyait dédaigneusement les principaux de l'assemblée. Les plus nuls et les plus obscurs jetaient, selon leur humeur et leur fantaisie, d'insolentes interruptions aux plus graves orateurs; et comme tout le monde savait qu'il y avait des évènements pour ces hommes dans un prochain avenir, personne n'osait leur répliquer. C'est dans ces moments où l'assemblée qui devait venir un jour faisait peur à l'assemblée qui existait, c'est alors que se manifestait avec splendeur le pouvoir d'exception de Mirabeau. Dans le sentiment de sa toute-puissance, et sans se douter qu'il fît une chose si grande, il criait au groupe sinistre qui coupait la parole à la constituante : *Silence aux trente voix!* et la convention se taisait.

Cet antre d'Éole resta silencieux et contenu tant que Mirabeau tint le pied sur le couvercle.

Mirabeau mort, toutes les arrière-pensées anarchiques firent irruption.

Nous le répétons d'ailleurs, nous croyons que Mirabeau est mort à propos. Après avoir déchaîné bien des orages dans l'état, il est évident que pendant un temps il a comprimé sous son poids toutes les forces divergentes auxquelles il était réservé d'achever la ruine qu'il avait commencée; mais elles se condensaient par cette compression même, et tôt ou tard, selon nous, l'explosion révolutionnaire devait trouver issue et jeter au loin Mirabeau, tout géant qu'il était.

Concluons.

Si nous avions à résumer Mirabeau d'un mot, nous dirions : Mirabeau, ce n'est pas un homme, ce n'est pas un peuple, c'est un évènement qui parle.

Un immense évènement! la chute de la forme monarchique en France.

Sous Mirabeau, ni la monarchie ni la république n'étaient possibles. La monarchie l'excluait par sa hiérarchie, la république par son niveau. Mirabeau est un homme qui passe dans une époque qui prépare. Pour que l'envergure de Mirabeau s'y déployât à l'aise, il fallait que l'atmosphère sociale fût dans cet état particulier où rien de précis et d'enraciné dans le sol ne résiste, où tout obstacle à l'essor des théories se refoule aisément, où les principes qui feront un jour le fond solide de la société future sont encore en suspension, sans trop de forme ni de consistance, attendant, dans ce milieu où ils flottent pêle-mêle en tourbillon, l'instant de se précipiter et de se cristalliser. Toute institution assise a des angles auxquels le génie de Mirabeau se fût peut-être brisé l'aile.

Mirabeau avait un sens profond des choses, il avait aussi un sens profond des hommes. A son arrivée aux états généraux, il observa longtemps en

silence, dans l'assemblée et hors de l'assemblée, le groupe alors si pittoresque des partis. Il devina l'insuffisance de Mounier, de Malouet et de Rabaut Saint-Étienne, qui rêvaient une conclusion anglaise. Il jugea froidement la passion de Chapelier, la brièveté d'esprit de Pétion, la mauvaise emphase littéraire de Volney; l'abbé Maury, qui avait besoin d'une position; d'Éprémesnil et Adrien Duport, parlementaires de mauvaise humeur et non tribuns; Roland, ce zéro dont la femme était le chiffre; Grégoire, qui était à l'état de somnambulisme politique. Il vit tout de suite le fond de Sieyès, si peu pénétrable qu'il fût. Il enivra de ses idées Camille Desmoulins, dont la tête n'était pas assez forte pour les porter. Il fascina Danton, qui lui ressemblait en moins grand et en plus laid. Il n'essaya aucune séduction près des Guillermy, des Lautrec et des Cazalès, sortes de caractères insolubles dans les révolutions. Il sentait que tout allait marcher si vite, qu'on n'avait pas de temps à perdre. D'ailleurs, plein de courage et n'ayant jamais peur de l'homme du jour, ce qui est rare, ni de l'homme du lendemain, ce qui est plus rare encore, toute sa vie il fut hardi avec ceux qui étaient puissants; il attaqua successivement dans leur temps Maupeou et Terray, Calonne et Necker. Il s'approcha du duc d'Orléans, le toucha et le quitta aussitôt. Il regarda Robespierre en face et Marat de travers.

Il avait été successivement enfermé à l'île de Ré, au château d'If, au fort de Joux, au donjon de Vincennes. Il se vengea de toutes ces prisons sur la Bastille.

Dans ses captivités, il lisait Tacite. Il le dévorait, il s'en nourrissait; et, quand il arriva à la tribune en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça.

Il n'avait pas l'intelligence de ce que voulaient Robespierre et Marat. Il regardait l'un comme un avocat sans causes et l'autre comme un médecin sans malades, et il supposait que c'était le dépit qui les faisait divaguer. Opinion qui d'ailleurs avait son côté vrai. Il tournait le dos complètement aux choses qui venaient à si grands pas derrière lui. Comme tous les régénérateurs radicaux, il avait l'œil bien plus fixé sur les questions sociales que sur les questions politiques. Son œuvre, à lui, ce n'est pas la république, c'est la révolution.

Ce qui prouve qu'il est le vrai grand homme essentiel de ces temps-là, c'est qu'il est resté plus grand qu'aucun des hommes qui ont grandi après lui dans le même ordre d'idées que lui.

Son père, qui ne le comprenait pas plus, quoiqu'il l'eût engendré, que la constituante ne comprenait la convention, disait de lui : *Cet homme n'est ni la fin ni le commencement d'un homme.* Il avait raison. « Cet homme » était la fin d'une société et le commencement d'une autre.

Mirabeau n'importe pas moins à l'œuvre générale du dix-huitième siècle que Voltaire. Ces deux hommes avaient des missions semblables, détruire les vieilles choses et préparer les nouvelles. Le travail de l'un a été continu et l'a occupé, aux yeux de l'Europe, durant toute sa longue vie. L'autre n'a paru sur la scène que peu d'instants. Pour faire leur besogne commune, le temps a été donné à Voltaire par années et à Mirabeau par journées. Cependant Mirabeau n'a pas moins fait que Voltaire. Seulement l'orateur s'y prend autrement que le philosophe. Chacun attaque la vie du corps social à sa façon. Voltaire décompose, Mirabeau écrase. Le procédé de Voltaire est en quelque sorte chimique, celui de Mirabeau est tout physique. Après Voltaire, une société est en dissolution; après Mirabeau, en poussière. Voltaire, c'est un acide; Mirabeau, c'est une massue.

VII

Si maintenant, pour compléter l'ensemble que nous avons essayé d'ébaucher de Mirabeau et de son époque, nous reportons les yeux sur nous, il est aisé de voir, au point où se trouve aujourd'hui le mouvement social commencé en 89, que nous n'aurons plus d'hommes comme Mirabeau, sans que personne puisse dire d'ailleurs précisément de quelle forme seront les grands hommes politiques que nous réserve l'avenir.

Les Mirabeau ne sont plus nécessaires, donc ils ne sont plus possibles.

La providence ne crée pas des hommes pareils quand ils sont inutiles. Elle ne jette pas de cette graine-là au vent.

Et en effet, à quoi pourrait servir maintenant un Mirabeau? Un Mirabeau, c'est une foudre. Qu'y a-t-il à foudroyer? Où sont dans la région politique les objets trop haut placés qui attirent le tonnerre? Nous ne sommes plus comme en 1789, où il y avait dans l'ordre social tant de choses disproportionnées.

Aujourd'hui le sol est à peu près nivelé; tout est plan, ras, uni. Un orage comme Mirabeau qui passerait sur nous ne trouverait pas un seul sommet où s'accrocher.

Ce n'est pas à dire, parce que nous n'aurons plus besoin d'un Mirabeau, que nous n'ayons plus besoin de grands hommes. Bien au contraire. Il y a certes beaucoup à travailler encore. Tout est défait, rien n'est refait.

Dans les moments comme celui où nous sommes, le parti de l'avenir se divise en deux classes : les hommes de révolution, les hommes de progrès. Ce sont les hommes de révolution qui déchirent la vieille terre politique, creusent le sillon, jettent la semence; mais leur temps est court. Aux

hommes de progrès appartiennent la lente et laborieuse culture des principes, l'étude des saisons propices à la greffe de telle ou telle idée, le travail au jour le jour, l'arrosement de la jeune plante, l'engrais du sol, la récolte pour tous. Ils vont courbés et patients, sous le soleil ou sous la pluie, dans le champ public, épierrant cette terre couverte de ruines, extirpant les chicots du passé qui accrochent encore çà et là, déracinant les souches mortes des anciens régimes, sarclant les abus, cette mauvaise herbe qui pousse si vite dans toutes les lacunes de la loi. Il leur faut bon œil, bon pied, bonne main. Dignes et consciencieux travailleurs, souvent bien mal payés!

Or, selon nous, à l'heure qu'il est, les hommes de révolution ont accompli leur tâche. Ils ont eu tout récemment encore leurs trois jours de semailles en juillet. Qu'ils laissent faire maintenant les hommes de progrès. Après le sillon, l'épi.

Mirabeau, c'est un grand homme de révolution. Il nous faut maintenant le grand homme du progrès.

Nous l'aurons. La France a une initiative trop importante dans la civilisation du globe, pour que les hommes spéciaux lui fassent jamais faute. La France est la mère majestueuse de toutes les idées qui sont aujourd'hui en mission de progrès chez tous les peuples. On peut dire que la France, depuis deux siècles, nourrit le monde de ses mamelles. La grande nation a le sang généreux et riche et les entrailles fécondes; elle est inépuisable en génies; elle tire de son sein toutes les grandes intelligences dont elle a besoin; elle a toujours des hommes à la mesure de ses évènements, et il ne lui manque dans l'occasion ni des Mirabeau pour commencer ses révolutions ni des Napoléon pour les finir.

La providence ne lui refusera certainement pas le grand homme social, et non plus seulement politique, dont l'avenir a besoin.

En attendant qu'il vienne, sans doute, à peu d'exceptions près, les hommes qui font de l'histoire pour le moment sont petits; sans doute il est triste que les grands corps de l'état manquent d'idées générales et de larges sympathies; sans doute il est affligeant qu'on emploie à des badigeonnages le temps qu'on devrait donner à des constructions; sans doute il est étrange qu'on oublie que la souveraineté véritable est celle de l'intelligence, qu'il faut avant tout éclairer les masses, et que, quand le peuple sera intelligent, alors seulement le peuple sera souverain; sans doute il est honteux que les magnifiques prémisses de 89 aient amené de certains corollaires comme une tête de sirène amène une queue de poisson, et que des gâcheurs aient pauvrement plaqué tant de lois de plâtre sur des idées de granit; sans doute il est déplorable que la révolution française ait eu de si maladroits accoucheurs; sans doute. Mais rien d'irréparable n'a encore été fait; aucun principe

essentiel n'a été étouffé dans l'enfantement révolutionnaire; aucun avortement n'a eu lieu; toutes les idées qui importent à la civilisation future sont nées viables, et prennent chaque jour force, taille et santé. Certes, quand 1814 est arrivé, toutes ces idées, filles de la révolution, étaient bien jeunes et bien petites encore, et tout à fait au berceau; et la restauration, il faut en convenir, leur a été une maigre et mauvaise nourrice. Cependant, il faut en convenir aussi, elle n'en a tué aucune. Le groupe des principes est complet.

A l'heure où nous sommes, toute critique est possible; mais l'homme sage doit avoir pour l'époque entière un regard bienveillant. Il doit espérer, se confier, attendre. Il doit tenir compte aux hommes de théorie de la lenteur avec laquelle poussent les idées; aux hommes de pratique, de cet étroit et utile amour des choses qui sont, sans lequel la société se désorganiserait dans les expériences successives; aux passions, de leurs digressions généreuses et fécondantes; aux intérêts, de leurs calculs qui rattachent les classes entre elles à défaut de croyances; aux gouvernements, de leurs tâtonnements vers le bien dans l'ombre; aux oppositions, de l'aiguillon qu'elles ont sans cesse au poing et qui fait tracer au bœuf le sillon; aux partis mitoyens, de l'adoucissement qu'ils apportent aux transitions; aux partis extrêmes, de l'activité qu'ils impriment à la circulation des idées, lesquelles sont le sang même de la civilisation; aux amis du passé, du soin qu'ils prennent de quelques racines vivaces; aux zélateurs de l'avenir, de leur amour pour ces belles fleurs qui seront un jour de beaux fruits; aux hommes mûrs, de leur modération; aux hommes jeunes, de leur patience; à ceux-ci, de ce qu'ils font; à ceux-là, de ce qu'ils veulent faire; à tous, de la difficulté de tout.

Nous ne nierons pas d'ailleurs tout ce que l'époque où nous vivons a d'orageux et de troublé. La plupart des hommes qui font quelque chose dans l'état ne savent pas ce qu'ils font. Ils travaillent dans la nuit, sans y voir. Demain, quand il fera jour, ils seront peut-être tout surpris de leur œuvre. Charmés ou effrayés, qui sait? Il n'y a plus rien de certain dans la science politique; toutes les boussoles sont perdues; la société chasse sur ses ancres; depuis vingt ans on lui a déjà changé trois fois ce grand mât qu'on appelle la *dynastie*, et qui est toujours le premier frappé de la foudre.

La loi définitive de rien ne se révèle encore. Le gouvernement, tel qu'il est, n'est l'affirmation d'aucune chose; la presse, si grande et si utile d'ailleurs, n'est qu'une négation perpétuelle de tout. Aucune formule nette de civilisation et de progrès n'a encore été rédigée.

La révolution française a ouvert pour toutes les théories sociales un livre immense, une sorte de grand testament. Mirabeau y a écrit son mot, Robespierre le sien, Napoléon le sien. Louis XVIII y a fait une rature.

Charles X a déchiré la page. La chambre du 7 août l'a recollée à peu près, mais voilà tout. Le livre est là, la plume est là. Qui osera écrire?

Les hommes actuels semblent peu de chose sans doute; cependant quiconque pense doit fixer sur l'ébullition sociale un regard attentif.

Certes, nous avons ferme confiance et ferme espoir.

Eh! qui ne sent que, dans ce tumulte et dans cette tempête, au milieu de ce combat de tous les systèmes et de toutes les ambitions qui fait tant de fumée et tant de poussière, sous ce voile qui cache encore aux yeux la statue sociale et providentielle à peine ébauchée, derrière ce nuage de théories, de passions, de chimères qui se croisent, se heurtent et s'entre-dévorent dans l'espèce de jour brumeux qu'elles déchirent de leurs éclairs, à travers ce bruit de la parole humaine qui parle à la fois toutes les langues par toutes les bouches, sous ce violent tourbillon de choses, d'hommes et d'idées qu'on appelle le dix-neuvième siècle, quelque chose de grand s'accomplit?

Dieu reste calme et fait son œuvre.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DE

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES.

Victor Hugo conçut un moment le projet de donner une suite à *Littérature et Philosophie mêlées;* voici une note, reliée dans le manuscrit de l'*Introduction au livre Paris,* qui ne laisse aucun doute à ce sujet :

Introduction. — Paris.

Parties ajournées
Soit pour la continuation de *Littérature et Philosophie mêlées;*
Soit pour le livre de critique et de philosophie que j'intitulerai :

MES FAUTES DE FRANÇAIS [1].

Nous avons publié la note entière, ainsi que les « parties ajournées », dans le Reliquat de *Paris* [2].

Nous ne donnerons ici que les fragments de critique et de philosophie écrits de 1820 à 1834 ; nous les prendrons d'abord à la fin du manuscrit de *Littérature et Philosophie mêlées,* puis dans un carnet de 1820, dans les *Feuilles paginées* et enfin dans le *Tas de Pierres,* qui comporte plusieurs divisions dont quelques-unes se rapportent à ce volume : *Art. — Poésie. — Civilisation. — Politique. — Critique.*

Avant le Reliquat proprement dit, nous reconstituerons un article, biffé en partie dans le manuscrit, et dans lequel Victor Hugo donne des appréciations fort intéressantes sur Eugène Delacroix, Devéria, Louis Boulanger :

EXPOSITION DE TABLEAUX AU PROFIT DES GRECS. LA NOUVELLE ÉCOLE DE PEINTURE [3].

... A côté de cette pléiade de jeunes poëtes que M. Charles Nodier a si bien caractérisée dans un de ses plus beaux articles, la France du dix-neuvième siècle peut placer aujourd'hui une pléiade de jeunes peintres qui ne rayonnent pas de moins

[1] Ce livre est resté à l'état de projet. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Édition de l'Imprimerie Nationale.

[3] Exposition ouverte le 17 mai 1826, galerie Lebrun. Nous ne reproduirons pas les deux premiers paragraphes, insérés au chapitre : *Idées au hasard* et qu'on a lus pages 134-136. (*Note de l'Éditeur.*)

d'éclat. Nous savons fort bien que l'apparition de ces nouveaux talents sur l'horizon n'a pas été précisément saluée d'acclamations universelles. Plusieurs écrivains de feuilletons ont bruyamment protesté contre ces mains jeunes et vigoureuses qui nous arrachaient de l'engourdissement où nous tenait plongés la seconde école de M. David; mais nous nous bornerons à rappeler à ces Aristarques certain proverbe *classique* que nous aurons la politesse de ne pas traduire : *oblatrant sidera canes.*

M. Eugène Delacroix vient de livrer à leur mauvaise humeur et à la haute attention du public éclairé, un nouveau tableau où l'on retrouve à un éminent degré toutes les qualités de ce jeune et déjà grand coloriste. C'est *la Grèce sur les ruines de Missolonghi.* Nous n'aimons pas les allégories; mais celle-là est d'un profond intérêt. Cette femme, qui est la Grèce, est si belle d'attitude et d'expression! Cet Égyptien qui triomphe, ces têtes coupées, ces pierres teintes de sang, tout cet ensemble a quelque chose de si pathétique! Et puis il y a tant de science et d'art dans les hardiesses de M. Delacroix! Son pinceau est si large, si fier, et surtout si vrai! Pourquoi a-t-il fait disparaître si tôt son *Marino Faliero,* où tout était grave, simple et grand, où il y avait tant de nature et tant d'histoire? La foule se passionnait pour ce tableau, qui était un drame.

Il y a dans les nouvelles compositions de M. Saint-Evre une grâce et un charme qui plaisent d'autant plus que son *Job* ne semblait annoncer qu'un talent énergique et peut-être trop inculte. Son *Don Juan,* son *Isabeau de Bavière* sont des morceaux achevés comme, dans d'autres genres, les *marines* de M. Gudin, la *chapelle sixtine* de M. Ingres, le *Louis XIV* de M. Achille Devéria, le *Turc* de M. Bonington, les *intérieurs* de M. Granet.

M. Eugène Devéria, dont le frère aîné a déjà multiplié sous tant de formes les preuves de son beau talent, vient d'exposer, après plusieurs charmants tableaux, une composition d'une importance capitale. C'est une *Marie Stuart* écoutant son arrêt de mort au moment de le subir. Pour ceux qui jugent un tableau d'après son ordonnance et non d'après sa dimension, la *Marie Stuart* de M. E. Devéria sera un grand ouvrage. Cet échafaud noir, cette royale victime, ce cercle d'hommes historiques entre lesquels on remarque Leicester, et jusqu'à ces vitraux, ces ogives, ces murs armoriés, tout émeut, tout intéresse dans le beau tableau de M. Devéria. La manière de ce jeune artiste est libre, hardie, originale. Il excelle à caractériser sur la figure des divers personnages l'émotion particulière dont chacun d'eux est affecté.

Un autre peintre, non moins jeune, non moins original et non moins hardi, quoique sa manière soit absolument différente de celle de M. E. Devéria, c'est M. Louis Boulanger. On doit regretter que M. Boulanger n'ait encore exposé que deux très petits tableaux : (*Cimabué rencontrant le Giotto, Salvator Rosa pris par des brigands*). Il faut espérer qu'il enrichira bientôt de quelque nouvelle production le Salon, où tant de détestables tableaux, à commencer par le *Mars et Vénus* de M. David, occupent une si grande place; ce qui, soit dit en passant, ne prouve guère pour le goût de MM. du Jury. Nous ne pouvons également nous empêcher de demander quel est ce monsieur chargé par le jury de recevoir les tableaux des artistes, à la porte du salon grec? Quels sont ses droits, quelles sont ses fonctions pour qu'il se permette de substituer je ne sais quelle morgue impertinente au respect qu'il doit au public

et aux artistes? Un comité comme celui qui dirige le salon grec devrait mieux choisir ses employés. Nous avons sous les yeux un récépissé, délivré par ce commis discourtois, où on lit *anecdotte* pour anecdote. En France, quand on se mêle de beaux-arts, ne fût-on qu'un simple commis, il est deux choses qu'il n'est pas permis d'ignorer, l'orthographe et la politesse.

En attendant, nous signalons aux amateurs les deux compositions de M. Boulanger comme deux véritables petits chefs-d'œuvre. Il est impossible d'unir plus d'effet à plus de finesse, plus d'harmonie à plus de couleur.

Nous voudrions pouvoir faire ressortir en détail tout ce que présentent de beautés neuves les paysages de M. Van Os, qui semble avoir les rayons du soleil au bout de son pinceau, ceux de M. Gassier et ceux de M. Gué, qui s'est déjà placé au premier rang parmi les peintres de décorations, beau genre dont l'importance s'accroîtra encore, à mesure que notre théâtre marchera vers la régénération dont il a si grand besoin.

Voilà bien des éloges, mais qui répondent à bien des critiques. Chacun des peintres que nous venons de nommer mériterait un article à part. Cette jeune école, si l'on peut donner le nom d'*école* à une réunion de talents si diversement inspirés, promet un grand siècle à la peinture.

I

A la fin du texte de *Littérature et Philosophie mêlées,* en tête de cette partie du Reliquat, note confirmant l'idée d'une *suite :*

POLITIQUE
ET HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Notes. — (beaucoup de choses rédigées) pour faire suite à *Littérature et Philosophie mêlées.*

Une préface, comme je la comprends, c'est la cloche d'un livre. C'est elle qui plonge le plus hardiment dans les nuées qu'amoncelle la critique, c'est elle qui porte au besoin le paratonnerre où vient se neutraliser et se perdre leur foudre, c'est elle qui dit aux passants l'heure qu'il est dans la littérature, c'est elle qui épand dans l'air une voix d'airain et qui attire la foule aux mystères qui s'accomplissent dans l'intérieur
de l'édifice.
de l'œuvre.
du livre.

Byron, génie fatal et inquiétant, pair d'Angleterre, dandy et poëte, élégant et redoutable, délicat et terrible, joli et monstrueux, qui est moins de notre sexe que de l'autre, et moins encore de l'autre sexe que de l'autre monde, femme par la main, démon par le pied.

Le moyen-âge a deux clefs : l'architecture et le blason.

Bonaparte après vingt ans de conquêtes laisse la France comme il l'a prise, et même un peu moins grande. Les conquérants comme les océans ont le flux et le reflux. Leur erreur est de ne pas s'apercevoir de ces oscillations fatales à leur destinée. Ils reculent précisément de ce dont ils avaient avancé.

Les poëtes dramatiques, comme les reines de France, accouchent en public.

Je cite de mémoire :

«Ce jour-là, dit madame Campan, une foule en haillons encombrait les salons dorés de Versailles. De gros souliers ferrés déchiraient les magnifiques tapis de la chambre à coucher de la reine. Cette chambre était pleine de peuple et du plus bas peuple. La reine, sur son lit de douleur, était exposée nue à tous les yeux. Des hommes à faces de suie, debout sur les fauteuils de soie et d'or, riaient d'aise en la regardant. On remarquait deux petits savoyards qui s'étaient juchés pour mieux voir sur la haute cheminée de marbre blanc.»

Hélas! pauvre poëte tragique ou comique, il en est souvent ainsi de ton accouchement. La foule se rue à flots à travers ton œuvre, ton salon doré, ton royal palais. Elle y arrive et s'y installe tout entière, le haut et le bas, peuple et populace. Ta poésie est aussi exposée nue à tous les yeux. On la regarde, on la manie brutalement. Des attouchements grossiers éraillent et salissent tes plus beaux vers. Des pieds boueux escaladent tes sofas de soie et d'or. De lourds magots s'accrochent à tes bronzes et en font grimacer la majesté, et des savoyards aussi rayent de leurs souliers ferrés ton marbre blanc.

Qu'importe, reine, qu'importe, poëte, si l'œuvre de ton enfantement doit vivre et régner!

Cette large voûte du théâtre, posée comme un crâne énorme sur toutes ces têtes dans lesquelles fermente la même pensée, semble ne plus faire qu'une seule tête, tête immense, tête profonde, tête puissante, seul vis-à-vis digne et possible au vaste front de Molière et de Shakespeare.

La Fontaine dit des succès de Molière :

J'en suis ravi, car c'est mon homme.

(Ép. à M. de Mauroix.)

Ils aiment mieux aller siffler une pièce romantique qu'applaudir une pièce classique.

N'applaudissez pas sur les joues de votre voisin.

Musique de la cabale. — J'avais tous mes ennemis pour collaborateurs.

Ce livre n'est qu'une sorte d'herbier où la pensée de l'auteur a déposé, sous étiquette, un échantillon tel quel de chacune de ses floraisons successives [1].

Heureux celui qui pour chanter le peuple, la liberté, les grandes révolutions pures de crimes, etc...

Se trouve dans l'âme une voix.

L'Odéon, théâtre vaste et curieux, où l'on voit mademoiselle George en totalité.

---

28 juillet 1831.

Maintenant, juillet tire à poudre.

Classiques ! classiques !

Faites quelque différence dans votre culte et dans vos respects, entre ce qui est à la mode depuis cent ans, et ce qui est admiré depuis trois mille ans, entre *la Henriade* et *l'Iliade,* entre *Zaïre* et *Hécube,* entre M. de Parny et Horace, entre Trianon et le Parthénon, entre une vieille poupée et une statue antique.

Tous nos théâtres sont mal bâtis, difformes au dehors, incommodes et gauches au dedans, mal adaptés à la foule qui ne peut ni y entrer, ni en sortir, percés de loges sans étude de l'optique, voûtés ou plafonnés sans intelligence de l'acoustique, mal faits pour la voix de l'acteur, mal faits pour les yeux du public.

Au reste, il n'y a plus d'architectes aujourd'hui. Tout ce qu'on bâtit est misérable.

Il faut qu'un édifice soit d'accord dans toutes ses parties avec lui-même et avec sa destination. Dans l'art, sans l'harmonie, rien. L'architecture est de tous les arts celui qui a le plus besoin d'harmonie, plus même, s'il est possible, que la musique. L'harmonie de la ligne égyptienne, l'harmonie de la ligne grecque, l'harmonie de la ligne gothique est juste jusqu'à en être sublime.

Mais que dire de la cacophonie que font pour l'œil et pour l'esprit tous les prétendus monuments qu'on bâtit maintenant ? L'impropriété des édifices est révoltante.

[1] Sous ces lignes, Victor Hugo a écrit : À *vérifier si ailleurs.* C'est en effet une phrase de la Préface. (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

On bâtit d'abord, on cherche ensuite ce que l'on fera du bâtiment. Sera-t-il cathédrale, bourse ou salle de spectacle?

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Ceci est du chaos ou du néant. Choisissez.

Nos théâtres sont mauvais, nos églises sont pires. Or, que dire d'une architecture qui a perdu à la fois le sens de l'église et le sens du théâtre, qui est également absurde par quelque bout qu'on la prenne, qui loge mal Dieu et qui loge mal Satan?

Nous autres poëtes, quand nous faisons une sottise, c'est un livre, une sottise en papier, qu'on peut jeter au feu. Un peu de fumée, et tout est dit. Mais je ne comprends pas qu'un architecte (puisqu'il y a des architectes maintenant) ne recule pas devant cette pensée : faire une bêtise en pierre, une bêtise de cent cinquante pieds de haut, de trois cents pieds de largeur, de six cents pieds de long, une bêtise monument!

Ce mot : parterre, éveille à la fois l'idée la plus immonde et l'idée la plus charmante. Un parterre peut être plein de fleurs et plein de claqueurs.

La haine habite une ruine.

Au théâtre, la foule veut devenir faisceau. De là la nécessité du nœud dramatique.

Poëtes, écrivains, hommes d'état, philosophes, penseurs, ne souhaitez pas posséder toute votre gloire de votre vivant. Il faut laisser quelque chose à faire à l'avenir. Il remanie toujours. Quand il ne peut plus faire, il défait.

Jésus-Christ avait oublié quelques vérités nécessaires à la civilisation; Satan crut utile de les rapporter au genre humain, et pour cette mission il choisit Voltaire.

Le plus grand puits que l'homme puisse creuser, c'est la philosophie. La vérité n'est pas dans celui-là.

Petitesse des grands hommes! Voltaire avait un cahier sur lequel il prenait la peine de coller lui-même tous les cachets des personnages avec lesquels il correspondait.

Les pires choses en général sont faites des meilleures qui ont mal tourné. Les diables sont faits d'anges.

La plupart des amis sont comme le cadran solaire. Ils ne marquent que les heures où le soleil vous luit.

Oh! l'aristocratie et l'ancien régime ont toujours été bons et protecteurs au génie, j'en atteste tous ces grands hommes, tous ces beaux talents, toutes ces hautes intelligences que les puissants du dix-huitième ont toujours si honorablement traités, depuis le laquais Jean-Jacques jusqu'au laquais Mozart.

J'aime le spectacle des choses consolées par leur contraste : les enfants l'hiver, les vieillards au printemps.

Juillet 1832.

MM. Abel Rémusat et Martin sont morts du choléra asiatique. Mort d'orientalistes.

Calidasa, auteur de *Sacountala,* vivait 50 avant Jésus-Christ. C'est le Virgile de l'Orient.

Le monde est si grand que Dieu doit être indulgent.

Lorsque le rabbin Eliézer était sur son lit de mort, ses disciples lui demandèrent ce qu'ils pouvaient faire pour obtenir leur salut : — Laissez les Écritures, leur dit-il, et prenez le Talmud.

Dieu, dit un autre rabbin, lit lui-même le Talmud, se soumet à ses ordonnances, et son chapitre favori est celui de *la Vache rouge.*

Quand une vérité est nouvelle et apparaît dans le monde pour la première fois, tout ce qu'un homme de génie peut pour elle, c'est de la faire admettre et écouter d'abord comme un paradoxe.

L'homme est le maître de la création et le serviteur de la société. De cette double situation découlent son droit et son devoir.

Il y a des choses qui ne sont pas précisément des devoirs et qu'il faut pourtant faire. En ne les faisant pas, vous risquez de rester en deçà de la justice; le pire qui puisse vous arriver en les faisant, c'est d'être généreux.

Après ce feuillet vient une note d'une écriture inconnue sur la démolition et la réédification de la porte de Saint-Pierre aux bœufs, le collège de Montaigu près de Saint-Étienne-du-Mont et la restauration de Saint-Denis.

Victor Hugo a utilisé ces notes dans : *Guerre aux démolisseurs.*

L'église de Cluni était en pleine démolition au moment où passa à Mâcon l'empereur allant se faire couronner roi d'Italie. Une députation vint le prier d'aller visiter ces *travaux.* Il répondit : *Je ne vais pas chez les vandales.*

Danton aimait les fleurs, les femmes, les enfants, la nature, le printemps, et souvent, au milieu de l'action terrible à laquelle il était fatalement mêlé, le formidable tribun se prit à regretter avec angoisse la douce vie du rêveur et du poëte. Il y avait un homme dans ce taureau d'airain, et quand la fournaise révolutionnaire commença à lui flamboyer sous le ventre, on entendit rugir la passion humaine enfermée dans cette enveloppe de bronze.

L'œuvre que font les grands hommes est quelquefois visible sur leur visage. Platon était beau, Mirabeau était laid. Platon faisait une philosophie, Mirabeau une révolution.

Mirabeau emportait la discussion dans ses serres.

La popularité politique, grand piédestal pour de petites statues.

La peine de mort en matière politique, mauvaise raison. Quand vous voulez tuer un parti, tâchez de décapiter ses idées et non ses hommes.

La vérité est le grain, la persécution est la meule.

La question littéraire actuelle est une partie de jeu où l'art est de bonne foi et où la critique triche.

Nisard est une grenouille quelconque du marais littéraire.

Mme de *** avait à un rare degré la mémoire des noms, mais des noms distingués seulement, ce qui est le propre des gens comme il faut.

Pouvoir, vouloir, savoir. Les trois leviers.

Triste campagne que celle de Flandre en 1710. Le maréchal de Duras disait que les tambours de l'armée d'Italie n'auraient pas voulu boire avec les lieutenants généraux de l'armée de Flandre.

Les plus beaux titres de noblesse de la famille Mirabeau, selon Mirabeau, c'était cent mille écus en billets de Law que le grand-père de Mirabeau n'avait pas voulu négocier en temps utile, quoique averti du décri prochain.

Une monarchie âgée de tant de budgets !

Charles X n'a été renversé que par Charles X.

Je ne crie jamais dans la colère, je renverserais un mur, je mordrais des boulets rouges, mais je ne crie pas. (Mirabeau.)

Les révolutions qui s'approchent parce qu'on pend trop de pauvres et pas assez de riches. (Mis de Mirabeau.)

Différence de stature entre Mirabeau et Napoléon. L'un supérieur, l'autre inférieur à ce qu'il a fait.

Il y a quelque chose de plus grand que Mirabeau, c'est la révolution. Il y a quelque chose de plus grand que l'empire, c'est Napoléon.

Membres des parlements, des conventions, des communes, pairs, députés, législateurs, utiles ou indigestes aux gouvernements selon qu'ils savent s'y prendre.

Une assemblée politique, c'est un artichaut : C'est bon ou c'est mauvais. Le tout est de savoir par quel bout le pouvoir doit en manger les feuilles.

Une des grandes questions sociales du siècle c'est de faire passer les arts de l'état de langue hiératique à l'état de langue démotique.

Toutes les querelles politiques parlementaires depuis 89 ne sont autre chose que des épisodes variés du grand duel de l'utopie contre l'abus.

Le juste milieu de la rue, c'est le ruisseau.

Le gui sur le chêne, Améric Vespuce sur Christophe Colomb, la Belgique sur la France.

Quand on a fixé quelque temps son regard sur un homme comme Mirabeau, il vous reste un certain éblouissement.

Ces têtes-là rayonnent.

Il n'y a rien de plus beau à contempler pour le penseur qu'une grande époque si ce n'est un grand homme. Le spectacle des idées est encore plus magnifique que le spectacle des évènements.

Un écrivain est plus puissant qu'une chambre. La tribune fait les lois, la presse fait les mœurs.

Que cela s'appelle Louis-Philippe, Henri V, ou Napoléon II, ou la république, branche aînée ou branche cadette, dynastie ou présidence, l'homme sage est pour tout expédient politique qui mène au progrès.

Pour des foudres comme Mirabeau, le paratonnerre doit être fait en or.

Vanité en tout sens des formules actuelles.

Les législateurs d'à présent me font l'effet de classer des bouteilles vides.

Je modifierais volontiers un mot de Mirabeau, et je dirais : la petite politique tue la grande.

Où serait l'unité de la grande famille humaine si les nations ne se fondaient pas par les bords?

Papiers dérangés et envolés.
Le vieux savant: — C'est le sieur Zéphir qui a fait cela.

L'homme qui pense, mais dont l'esprit demeure dans les régions secondaires, est triste, morose, méfiant, insociable toujours, souvent méchant. Celui au contraire qui a l'habitude des grandes pensées est bon, fier, noble, gai, généreux, rayonnant. Les petites montagnes produisent les ours, les grandes montagnes produisent les aigles.

Peu boivent à la source; beaucoup boivent au ruisseau. Le ruisseau est mêlé de fange, mais il vient de la source.

Jamais les cygnes n'approchent des eaux fangeuses ni les grandes pensées des âmes basses.
ou
Jamais les cygnes n'approchent de certains cloaques ni les grandes pensées de certaines âmes.

Ne dites de mal de personne; vous mettez ainsi dans leur tort ceux qui disent du mal de vous.

Un homme comme il faut, c'est un homme comme il ne faut pas.

Le Christ! bah! incarné une fois! — Parlez-moi de Vishnou, qui a eu douze incarnations! — Avatars.

Lemercier fait du bon et du mauvais, mais il fait mieux le mauvais que le bon[1].

Les cuirassiers à la grande redoute de la Moskowa. — On aurait dit une mer escaladant une montagne.

---

[1] Ces lignes sont barrées. (*Note de l'Éditeur.*)

Le mandarin des éléphants. (Ministre des affaires étrangères de Cochinchine.)

On voyait à l'horizon derrière une chaîne de nuages gris une chaîne plus haute de nuages rouges, comme les Cordillères de cuivre derrière les Alpes de granit.

Enfant, je te pleure et t'envie,
Ta barque
Ton âme, aux ouragans ravie,
Neuve encore est rentrée au port.
Qu'as-tu donc fait pour que ta vie
Ait sitôt mérité la mort? [1]

Avec ses deux petites fenêtres ouvertes au-dessus de sa porte béante, la façade de ce pavillon ressemblait à un visage; mais à un visage sinistre et camard, comme celui de la mort.

Nos projets sont vains comme l'onde,
Vains comme la dépouille immonde
Que la grappe laisse au pressoir;
Ils sont vains comme l'ombre vaine
Que notre corps après lui traîne,
Naine à midi, géante au soir [2].

Étudiez, poëtes, apprenez, comprenez, souvenez-vous. L'intelligence et la mémoire sont les deux ailes de l'imagination.

Virgile: *tres radios*. Les Grecs — Rome — la nature, fondus en un seul poëte.

Juvénal : Jérémie payen qui a lu Virgile.

Perse : nuit pleine de choses.

---

[1] On retrouve ces vers, un peu modifiés, dans *Toute la lyre*. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Sous ces vers, le croquis d'un squelette dont la cage thoracique figure une araignée, ce qui motive ces mots en marge : «Squelette-araignée». (*Note de l'Éditeur.*)

Le beau est toujours grand.

---

lève
trace
L'art, merveilleuse contrée dont le critique fait la géographie, dont le poëte dessine le paysage!

Pascal écrase l'homme entre deux éternités.

Grattez le juge, vous trouverez le bourreau.

L'envie calcule mal. Agitez une lame d'or, elle jettera des éclairs; tourmentez un grand nom, il resplendira.

Mollesse et dureté sont sœurs.

---

d'arquebuse
Comme les excellents tireurs de pistolet, les grands penseurs abattent l'idée à tout coup.

La peine de mort s'en va de nos mœurs. Encore un peu, et la civilisation chrétienne européenne, développée de plus en plus dans le sens qui lui est propre, laissera tomber en ruine cette vieille construction dédaléenne des pénalités sanglantes, charpentée de potences, pavée de crânes, revêtue à tous ses étages de l'airain des textes hébraïques, ferrée, reclouée, rapiécée çà et là avec les débris rouillés et informes du droit romain; véritable Babel de la procédure criminelle qui parle toutes les langues, excepté la nôtre.

Tout homme a un monologue. Pour juger si un homme est au fond et réellement, quelles que soient les apparences, heureux ou malheureux, opulent ou indigent, dépouillez-le de tout ce qui lui est extérieur, et réduisez-le à son monologue. S'il a un monologue abondant et magnifique, c'est là le véritable riche; s'il a un monologue chétif et stérile, c'est là le pauvre, le vrai et incurable pauvre. A ce compte vous trouverez peut-être que Lantara est millionnaire et que Rothschild est dans la misère.

Votre société actuelle ne croit plus assez en Dieu pour pouvoir condamner un homme à mort.

Le prince Jules de Polignac, qui a tenu les destinées de la France dans ses mains pendant onze mois, était sérieusement et réellement visionnaire. Il croyait fermement voir la Vierge dans de certaines extases qu'il avait la nuit, et recevoir d'elle des communications directes. Il avait fait partager cette croyance au roi Charles X qui parlait de la chose tranquillement et comme d'un fait tout simple. On l'entendait quelquefois dire le matin à son lever : — Polignac a encore vu la sainte Vierge cette nuit.

Fouché, duc d'Otrante, parlait volontiers dans le salon ou dans le cabinet de l'empereur et était absolument muet dans le conseil.

Carthage devait être une ville à plafond. Aussi le vers de Virgile :

Pendent opera interrupta minæque
Murorum ingentes

s'applique-t-il mal à Carthage. A quelque point d'ébauche qu'on le prenne, ce qui dérive du plafond, colonnade, architrave, pylône ou pyramide, ne pend jamais. Ce vers est le vers d'un romain qui avait vu l'ouvrier italo-grec courber des pleins-cintres, qui avait vu des arcs-de-triomphe en construction surplomber, des voûtes inachevées *menacer*, des archivoltes en ruine *pendre*. Ce n'est pas un vers de couleur carthaginoise. Au reste, sous ce rapport, Virgile est comme Raphaël. Tous deux s'inquiètent peu du costume. Les lieux, peu ou point, mais l'homme toujours.

Et c'est l'essentiel.

Les petitesses d'un grand homme paraissent plus petites par leur disproportion avec le reste.

Les Chambres soutiennent la Charte comme le gibet soutient le pendu.

Ces hommes de tous les régimes, de tous les règnes, de toutes les hontes, de toutes les intrigues, de toutes les bassesses, de toutes les servitudes, de tous les despotismes, ces hommes qui ont une tache partout où la France a une cicatrice.

Parseval de Grandmaison disait l'autre jour à Michaud : *J'ai soixante-dix-huit ans, et je commence une épopée de vingt-quatre mille vers.* — *Vingt-quatre mille vers !* dit Michaud *Mais il faudra douze mille hommes pour lire cela !*

La bouche meurt, la parole non.

Le peuple faisait naïvement la révolution, sans s'inquiéter de ce qui en sortirait, plein de désintéressement, sans savoir

> Si des plis du drapeau, secoué par l'émeute,
> L'aigle ou le coq allait sortir et s'envoler.

On trouve des faits pour tous les systèmes comme des poutres pour toutes les maisons.

Les journaux, les gouvernements, la politique, misère! chose triste de voir manipuler un grand peuple.

[Au verso d'un faire-part de naissance daté 28 avril 1828.]

Dans l'été de 1793, le thermomètre a atteint 38 degrés. Chaleur de fournaise.

Toutes les années du XVIIIe siècle depuis 1701 jusqu'à 1792 sont des pelles et des pioches. 93 est la fosse.

Les gouvernements ont tort de provoquer, comme ils font presque tous, les résistances individuelles. En admettant que le gouvernement soit la grande chose et que l'individu soit la petite chose, ce qui est petit fait souvent tort à ce qui est grand, et les grandes choses devraient toujours être respectueuses aux petites. L'histoire est pleine de petites causes qui, après une gestation plus ou moins longue, accouchent de gros résultats. — La Belgique serait peut-être à la France depuis deux siècles s'il n'y avait pas eu un embarras de charrettes, rue de la Ferronnerie, le 14 mai 1610. — Une forme nouvelle du christianisme, la religion anglicane, une maison royale tout entière, et toutes les plus hautes familles et toutes les plus grandes existences de l'Angleterre auraient peut-être été rayées à la fois en un instant de l'histoire et du monde, le 5 novembre 1605, si quelques années auparavant, un pair catholique fort obscur, lord Monteagle, n'avait rendu on ne sait quel service inconnu à un homme dont l'histoire ignore le nom. — Etc., etc. — Il ne faut donc pas que les gouvernements dédaignent la colère des particuliers, si petits qu'ils soient. Il ne faut pas que le lion fâche le rat, sans compter qu'il y a bien certains gouvernements qui ne sont pas vis-à-vis de certains particuliers dans la proportion du lion au rat. Mais qu'ils y prennent garde. Savez-vous ce que fait l'homme qui refuse la taxe de mer en 1636? Il fait tout bonnement tomber la tête de Charles Ier.

Dans la balance des révolutions, l'entêtement d'un Hampden pèse quelquefois autant que le génie d'un Cromwell.

M. Guillotin était de la Constituante. La guillotine était de la Convention.

Tel orateur languit autour des questions, *languescit circa quæstiones.*

Les bons ont du mauvais, les méchants ont du bon. Rien de si éclatant qui n'ait quelque part sa rouille obscure, rien de si assombri qui n'ait ses points lumineux. Le soleil a des taches, la nuit a des étoiles.

Voilà bientôt trois siècles qu'on méprise l'architecture gothique. C'est là une des plus honteuses banqueroutes de la postérité.

La lecture des romans fait sept folles sur quarante femmes qui entrent à Charenton.

Phidias, Dante, Rubens, Palladio, chacun sur leur coursier. — Michel-Ange menant son quadrige [1].

Aucune grâce extérieure n'est complète si la beauté intérieure ne la pénètre et ne la vivifie.

La beauté de l'âme se répand comme une lumière mystérieuse sur la beauté du corps.

Xbre 1830.

On supporte plutôt un grand homme à son midi qu'à son lever. Le soleil offusque moins sur la tête que devant les yeux.

---

[1] Ces trois notes sont écrites au verso de la lettre suivante :

«Lundi.

«Je rappelle à l'illustre et cher poëte qu'il a bien voulu nous promettre d'accepter à dîner avec Rossini. Le grand *maëstro* vient vendredi prochain.

«Pouvons-nous espérer que ce jour-là vous nous ferez l'amitié de venir à 6 heures précises?

«Votre dévoué et sincère admirateur.

Armand BERTIN.»

La lettre est adressée rue Notre-Dame-des-Champs, on peut la situer entre 1828 et mai 1830. (*Note de l'Éditeur.*)

Mirabeau et Napoléon, l'alpha et l'oméga de la révolution française.

L'amitié a la vie dure.

Le génie a toujours tous les sexes ensemble,
. . . .
Son aile tour à tour vivifiante et forte
Sait planer et couver.

Ô hommes de bonne foi de toutes les opinions, *dans ce livre,* je voudrais vous montrer la société de face.

Les partis ne sont que des profils.

Chaque fois qu'un nouveau ministre est jeté à la presse, c'est une bûche dans le feu. Laissez les hommes se consumer. Les questions cuisent.

Dans l'opinion des gouvernements, il en est de la conscience d'un fonctionnaire comme d'une montre de Bréguet. Plus elle est plate, mieux elle vaut.

Deux hommes entrent dans le monde politique avec les mêmes conditions d'avenir, même naissance, même noblesse, même honnêteté de cœur, même dévouement sans borne à ce qui lui semble bon et juste, même vertu de persévérance, mêmes richesses, même crâne.

Tous deux débutent à une époque de révolution.

Dès son premier pas, l'un s'attache à une idée bonne et féconde, l'autre à une idée mauvaise et stérile.

L'un s'éprend de l'avenir, l'autre s'amourache du passé.

Tous deux marchent fidèles à leur foi politique, et vont où leur idée les mène.

Tout s'enchaîne logiquement dans les deux carrières. Une conséquence en amène une autre.

À la fin, on dresse à l'un un échafaud, à l'autre une statue.

Lafayette et Polignac.

[Au verso d'une adresse timbrée, *25 janvier 1832.*]

La R. de j. inspire aux rois d'Europe une sorte de crainte, une horreur sacrée.

En 1814, il y avait une France publique qui dansait aux Tuileries sous les fenêtres de Louis XVIII, et une autre France latente[1] qui frémissait de colère devant les cosaques campés au Louvre.

Les sages comme les fous vivent solitaires.

Le Consulat, chrysalide de l'empire.

Sa majesté l'or, son altesse l'argent.
Son excellence le fer.

L'adolescence de nos enfants, cette deuxième aube de la vie.

Les grandes convictions parlent haut. Les grandes douleurs parlent bas.
Cela tient à ce que les convictions s'adressent aux hommes et les douleurs à Dieu.

Écrivains, méditez beaucoup et corrigez peu.
Faites vos ratures dans votre cerveau.

Sans style une pensée peut être utile; avec le style seulement elle est belle.

Il y a toujours de l'astrologue dans l'astronome et du rêveur dans le penseur. Les lueurs fantastiques de l'imagination se mêlent, quoi qu'on fasse, aux calmes et pures clartés de l'intelligence.

Sous cette dernière pensée, ces vers :

... Et partout je retrouve,
Allumé dans mon ombre et fixé sur mes yeux,
Cet œil étincelant, profond, mystérieux.

L'imagination est la sensibilité de l'esprit.

---

(1) Ce mot, tracé au crayon, est douteux. (*Note de l'Éditeur.*)

Tout ce qui contrarie dans le présent une renommée légitime la sert dans l'avenir.

Un individu se présente un jour chez Diderot, il a besoin du philosophe. Diderot, bon, lui rend mille services. Quand Diderot est à peu près arrivé à l'épuisement de son crédit et de ses bons offices pour cet homme, l'individu vient un jour le remercier, *cause encore un quart d'heure avec lui,* et prend congé. Diderot le reconduit. Quand ils sont sur l'escalier, l'individu s'arrête, et dit : «Monsieur Diderot, savez-vous l'histoire naturelle? — Mais un peu. Je distingue un aloès d'une laitue et un pigeon d'un colibri. — Savez-vous l'histoire du *formicaleo*? — Non. — C'est un petit insecte très industrieux; il creuse dans la terre un trou en forme d'entonnoir, il le couvre à la surface avec un sable fin et léger, il y attire les insectes étourdis, il les prend, il les suce, puis il leur dit : Monsieur Diderot, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.»

Le formicaleo de nos jours s'appelle Talleyrand, et les «insectes étourdis» s'appellent *dynasties.*

Seulement il est rare que le formicaleo *cause encore un quart d'heure avec elles* quand il n'en a plus besoin.

Les professeurs et faiseurs de rhétorique définissent devant eux et font des maximes, théories et récitations. Par exemple, voici le signalement qu'ils donnent d'un génie de la décadence. Il n'y a pas à se tromper; si vous rencontrez cela, écoliers, mettez-lui la main hardiment sur le collet, c'est de la décadence : «enflure, subtilité, abus des antithèses, obscurité, trivialité, mauvais goût, taches qui déparent un fond de grandeur, plutôt de l'esprit que du cœur, plutôt du raisonnement que du sentiment, çà et là des éclairs de génie.»

Cela dit, les braves pédants sont tranquilles; ils ont fait de la bonne police littéraire. Qu'un *génie de la décadence* s'avise maintenant de paraître!

Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils viennent de définir Corneille.

Merveilleuse chose que les théories! elles vous font une définition. Vous appliquez la définition. La définition empoigne Corneille.

Ah bon! j'en tiens un! voilà un homme de la décadence!

Corneille!

Mais c'est précisément le contraire! c'est l'homme de la renaissance!

Ô professeurs! ô cuistres! ô admirables niais!

Ô critiques pédants et ignorants qui ne savent pas qu'il existe, en dehors et au-dessus des lois vulgaires, un ordre poétique et idéal qui a parfois l'aspect du désordre et qui n'est pas le désordre, loin de là! Esprits myopes qui ne savent pas distinguer l'exception naturelle ou merveilleuse, mais organisée et en équilibre avec l'ensemble des faits réels ou des créations symboliques, de l'exception boiteuse, désorganisée

et misérable, et qui les repoussent stupidement toutes ensemble, le monstre homérique comme l'avorton goîtreux, lequel lui ressemble comme une parodie, pauvres gens qui jugent sans comprendre et dogmatisent sans savoir, confondant l'accident avec le radical, l'apparence avec l'essence, la mutilation ignoble avec la difformité grandiose, la souillure avec la couleur, le charbonnier avec le nègre, le borgne avec le cyclope !

Je sors d'une séance solennelle de l'Académie. Quatre académiciens, MM. Arnault, Duval, Parseval et Jouy se sont relayés à tour de rôle pour pulvériser Shakespeare. Quand donc tous ces géants seront-ils las d'écraser un pygmée ?

Les faiseurs intéressés de théories haineuses, les rabâcheurs de décadence ignorent ou oublient que la littérature grecque a duré neuf siècles consécutifs. Le premier de ces siècles a eu Homère et Hésiode ; le deuxième Ésope et Anacréon ; le troisième Hérodote, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide et Pindare ; le quatrième Xénophon, Platon, Isocrate, Aristote et Démosthène ; le cinquième Ménandre, Théophraste et Théocrite ; le sixième Bion et Moschus ; le septième Asclépiade ; le huitième Strabon ; le neuvième Plutarque. Or, nous ne sommes encore qu'au quatrième siècle de la littérature française.

---

la forme
le style
La pensée peut exister sans l'image comme la femme sans la beauté.

Critiques sans style, renards sans queue. Voyez la fable.

Montrer l'humanité à l'homme, loi du poëte dramatique. Montrer la création à l'âme, loi du poëte lyrique.

Hommes du passé, sans même que vous vous en aperceviez, nos œuvres vieillissent les vôtres.

Les grandes âmes ont des ambitions ; les petites ont des prétentions.

L'esprit humain tourne autour de la vérité comme la terre autour du soleil, sans jamais s'en éloigner ni s'en approcher, toujours à la même distance, et en ne lui présentant qu'une de ses faces à la fois. Il ne fait jour sur un côté de notre intelligence qu'à la condition qu'il fasse nuit sur l'autre.

A seize ans on met des tragédies dans ses rêves, à vingt-cinq on en met dans sa vie.

Rien ne ressemble à une tragédie de jeune homme comme une tragédie de vieillard.

Parmi les victimes des volcans il y a toujours quelque illustre observateur qui s'est approché trop près. Le Vésuve a dévoré Pline, l'Etna, Empédocle, 93, André Chénier.

Le diable croit en Dieu.

Le cercle, symbole mystérieux, éternité et zéro, tout et rien.

Le bonheur est une hyperbole dont le sage suit l'asymptote.

Qui sait si la monarchie en France ne sera pas comme la tour de Pise, qui penche toujours et ne tombe jamais?

On doit trouver des nids de petits amours poudrés dans les vieux châssis de décors de l'Opéra, comme des punaises dans un bois de lit vermoulu [1].

Un jour l'étoile de Napoléon se leva énorme et s'appela le soleil d'Austerlitz.

Quand Napoléon analyse une carte ou décrit un pays, c'est de la géographie d'aigle.

Les révolutions comme les volcans ont leurs journées de flamme et leurs années de fumée.

Nous sommes maintenant dans la fumée.

---

(1) Au verso, on lit cette note intime : « 31 mai 1831, 7 h. du soir. Ma petite Adèle, qui a neuf mois, a dit pour la première fois : papa ». (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Il y a mille ans entre César et Charlemagne, et mille ans entre Charlemagne et Napoléon.

Pour enfanter de pareils géants il faut à l'humanité une gestation de dix siècles.

8e – 9e	Charlemagne.......
9e – 10e	Charles III........
10e – 11e	Robert...........
11e – 12e	Philippe Ier........
12e – 13e	Philippe-Auguste....
13e – 14e	Philippe-le-Bel......
14e – 15e	Charles VI........
15e – 16e	Louis XII.........
16e – 17e	Henri IV.........
17e – 18e	Louis XIV........
18e – 19e	Napoléon.........

Dans la série des rois commenceurs de siècle qui se sont succédé en France depuis mille ans, la providence a mis les deux plus grands, Charlemagne et Napoléon, les deux meilleurs, Louis XII et Henri IV, les deux plus heureux, Philippe-Auguste et Louis XIV, et les deux plus malheureux, Robert et Charles VI.

Charles VI est plus malheureux que Louis XVI, parce qu'il est fou. Il vaut mieux perdre la tête que la raison.

Robert est plus malheureux que Louis XVI, parce que c'est plus au cœur qu'il est frappé.

Histoire d'Angleterre, politique, industrielle et morale : — Prendre, vendre et pendre.

Le dix-septième siècle fit le roi de France, le dix-huitième le tua.

1832.

Ne rapetissons pas la révolution de juillet.
Ne tombons pas du tocsin au charivari.

Après la révolution de 1830, une foule de braves bourgeois qui avaient employé quinze ans de leur vie à détester les Bourbons et à réclamer le duc d'Orléans, se sont trouvés tout désorientés de ne plus être de l'opposition et d'être forcés d'épouser

le pouvoir. Ils auraient volontiers dit comme M. de Talleyrand quand le premier consul l'eût contraint de se marier avec sa maîtresse, Madame Grant : *Où diable vais-je passer mes soirées maintenant ?*

Gaudet equis canibusque. Horace le disait il y a deux mille ans. De tout temps la jeunesse a aimé les chevaux. Seulement la façon a changé. Nos pères, les jeunes gens d'autrefois, aimaient les chevaux comme des chevaliers. Les jeunes gens d'aujourd'hui aiment les chevaux comme des palefreniers.

Ce qui n'est que joli est fragile; la moindre injure le flétrit. Le grand est robuste, et la haine ne peut ni l'entamer ni le salir, parce qu'il est de granit. Qu'une tache jaillisse du ruisseau, et voilà une robe de satin perdue. Qu'importe que la foule des passants éclabousse le bas des tours de Notre-Dame?

La presse, arme et outil, épingle et massue.

La littérature du dix-huitième siècle a aboli la torture, la littérature du dix-neuvième abolira la peine de mort.

La délicatesse des sentiments se trahit par la délicatesse des habitudes.

Les sentiments délicats ont la peau fine. Ils sont sensibles au moindre refroidissement.

Point de départ de toute ma philosophie.

Axiome : Il y a quelque chose.

L'école dite romantique a profondément et utilement travaillé la langue. Elle lui a particulièrement donné de la vigueur et ôté de la raideur. Elle a fixé les formes et étendu les acceptions. Elle a rendu la phrase plus solide et le mot plus compréhensif. Or accroître la solidité de la phrase et en même temps élargir la sphère du mot, c'était là le problème à résoudre pour que la langue française fût aussi forte que la langue latine et aussi souple que la langue grecque.

L'âme est un océan dont les idées sont les flots et dont les passions sont les tempêtes.

Elle disait un jour : L'ange est un diable déchu.
Un autre jour : L'arche de Noé n'est que le premier des omnibus.

La force de la faiblesse est faite de violence.

---

persévérance
La volonté, c'est le clou auquel on accroche son projet pour l'avoir toujours devant les yeux.

Un enfant dans la maison, c'est un récipient de gaîté rayonnante, comme un poële, de calorique.

Il y a deux classes d'hommes qui étudient l'anatomie, les médecins, et les peintres. Ceux-là pour la science, ceux-ci pour l'art. Les uns cherchent le secret de la santé, les autres le secret de la beauté. Toute la différence du poëte au critique est là.

Une mélodie est pour l'oreille ce que le parfum d'une fleur est pour l'odorat, un inexprimable mélange de sensation et d'idéal.

Le génie a des ronds, l'envie a des bâtons.

Pour ce qui est du genre de style et de la manière d'écrire, M. de Saint-Simon est le mâle de Mme de Sévigné.

Prenez garde aux déviations du cœur chez les enfants dès que leur pied commence à marcher, dès que leur langue commence à bégayer, dès que quelque chose peut leur entrer dans l'âme par les oreilles ou par les yeux. Veillez sur *l'âge des faux plis*, comme disait le père de Mirabeau. Tandis qu'ils sont encore substance molle et pétrissable, ayez soin qu'ils ne se nouent pas dans leur croissance morale. Plus tard tout se fige sous la mauvaise forme, tout s'ossifie dans le mauvais pli, et c'est irréparable. Il n'y a pas d'orthopédie pour l'âme.

---

21 janvier 1793, Louis XVI décapité. 4 décembre 1804, Napoléon couronné. On tue les monarchies avec une hache et les révolutions avec une épée.

Les révolutions se font par la hache et se défont par l'épée.

Les révolutions vivent sous la hache et meurent sous l'épée.

Il y a certaines idées puissantes qui vomissent le bruit, la flamme et la fumée, et qui traînent, remorquent, conduisent et emportent tout un siècle. Malheur à qui ne sait pas bien mener ces effrayantes locomotives !

Le brasier peut allumer un incendie, et l'idée une révolution.

L'émeute n'a que l'amorce et la mèche, c'est-à-dire rien, si la pièce n'est pas chargée.

La vérité est blanche, mais elle contient les sept couleurs de l'imagination. En passant à travers le cerveau de l'artiste, elle se décompose, elle reste la vérité, et elle devient la poésie.

Le rococo, c'est le goût de la renaissance faisandé.

Chaque époque de l'art a dans ses arabesques un monstre qui lui est propre et qui revient sans cesse. Au moyen-âge, c'est le démon, sous Louis XV, c'est le singe.

Cela tient à ce que le siècle de Louis XV ne croit pas en Dieu.

C'est que pour le siècle de Louis XV il n'y a pas de Dieu, par conséquent pas de diable.

Corneille dans les règles, c'est un empereur dans une cage. Rien de mélancolique à voir comme cette tête couronnée à travers ces grillages étroits et jaloux.

L'art comme l'histoire offre de ces étranges spectacles. Mais les princes de la pensée sont plus maltraités encore que les autres. Mieux vaut être humilié comme Bajazet par Tamerlan que comme Corneille par Scudéry.

Dans un état bien réglé, dans un bon ordre de choses publiques, la première et la plus haute utilité de tous les ministères, c'est de rendre inutile le ministère de la guerre.

Ce qui sied aux personnes royales, c'est moins la grande bonté que la grandeur bonne.

LE GÉNIE.

ces fumées ?
ces choses vaines ?
— Que voulez-vous que je fasse de cela? Ceci n'est que de la pluie, ceci n'est
forgeron,
que de la grêle, ceci n'est que du vent. — *Tres imbris torti radios!* s'écrie le dieu, et il fait la foudre.

MAXIMES D'ÉTAT.

I

On ne tient les forts que par la reconnaissance.

II

Un roi qui sait gouverner doit s'arranger de façon à avoir toujours un peu fait les hommes qui se feraient eux-mêmes.

III

Il y a péril dans une situation quand on sent que, grâce à l'incurie du prince ou du gouvernement, l'avenir sera un jour ballotté entre des hommes qui tous se seront faits eux-mêmes.

IV

Et dont aucun, par conséquent, ne devra rien à personne.

Ô conquérants, sur la face de vos médailles il y a : *Tout prendre;* sur le revers : *Tout rendre.*

Il faut créer des centres. Nous sommes dans une époque où il ne manque que des impulsions. Il y a trop de tiraillements dans tous les sens et pas assez d'unité. L'unité seule peut discipliner la liberté, et créer l'armée des intelligences là où il n'y a encore que la foule des esprits. Cependant, même cette observation acceptée et admise, la puissance de la pensée domine tout dans notre siècle, et c'est ce qui me donne une foi sérieuse dans l'avenir. Pensez, pensez beaucoup, pensez toujours. Quand les grandes idées sont là, on peut dire que les grandes choses ne sont pas loin.

La France n'aura la liberté de l'intelligence que quand elle aura l'intelligence de la liberté.

La guerre, c'est la guerre des hommes; la paix, c'est la guerre des idées.

Souvent, le soir, à l'heure où la nuit va tomber, que voyez-vous briller sur le flanc des montagnes? Le feu d'un pâtre. Et que voyez-vous luire sur la pente sombre des révolutions? la pensée d'un poëte.

---

division
séparation
La distinction du beau et de l'utile est tellement fatale, profonde et propre à l'humanité qu'elle se fait sentir jusque dans notre manière d'exprimer les nombres. Nous avons le chiffre romain et le chiffre arabe. Le chiffre romain est ample, gênant, incommode, noble, monumental, — beau. Le chiffre arabe est étriqué, laid, petit, portatif, — utile. L'un se carre sur les arcs de triomphe. L'autre vend et achète et babille dans les comptoirs. Le chiffre romain sent son gentilhomme. Le chiffre arabe est le valet des marchands.

Le rococo
L'art sous Louis XV, à force de violence, de profusion et d'emportement, finit quelquefois par nous faire dire : c'est laid, mais c'est beau.

Il y a des gens qui ont une bibliothèque comme les eunuques ont un harem.

Pensif est passif; *penseur* est actif.

Aux yeux de quiconque a sérieusement réfléchi sur la façon dont s'accomplit le progrès intellectuel d'une nation, la révolution de juillet a grandement servi l'art. Elle a servi l'art en déblayant largement le terrain autour du principe de liberté, maître désormais de marcher, de labourer et de défricher en tous sens dans le champ littéraire comme dans le champ politique. La révolution de juillet a ensemencé l'art comme la société. L'avenir moissonnera.

Notre intention pour le moment n'est pas d'envisager d'une manière générale et complète les conséquences *littéraires* du grand évènement de 1830. Nous y viendrons peut-être plus tard. Aujourd'hui, pour n'examiner qu'un côté restreint de la question, nous ferons remarquer que, dans ce qui constituait la littérature de la restauration, il y avait beaucoup de choses que la révolution de juillet a vivifiées,

beaucoup de choses qu'elle a tuées. Or, selon nous, la révolution de 1830 n'a pas moins servi l'art parce qu'elle a tué que parce qu'elle a vivifié. Une révolution politique qui traverse une littérature, c'est un grand vent qui secoue un arbre. L'arbre est plus vert après et l'art plus sain.

Selon nous, l'art a meilleur aspect de jour en jour depuis le coup de vent de 1830. Tout ce qui était branche morte a cassé, tout ce qui était excroissance parasite pend à demi arraché sur le tronc rajeuni du vieil arbre. Rien n'a résisté que ce qui avait sève au cœur et racine en terre.

---

hommes du passé
Nous dirions aux vieux :

«Vous êtes vénérables. Ce que vous avez fait dans votre temps, vous l'avez fait en conscience. Nous le croyons et nous vous en estimons. Nous vous laissons en repos dans votre œuvre. Laissez-nous en repos dans la nôtre.

«Laissez grandir les jeunes générations, laissez la pensée d'un nouveau siècle se développer selon une nouvelle loi. [1]

«... Vous résistez, vous vous fâchez, vous vous mettez en colère, et alors vous perdez tout calme, toute contenance, toute raison et toute dignité. Vous fouettez la mer comme Xercès.

«Les hommes du passé tiennent les universités. Qu'ils y prennent garde. Ils perdent leur peine, la jeunesse ne se laisse pas aisément jeter dans un autre moule que celui du temps où elle doit vivre. Voici déjà que presque partout les écoliers sont plus
éclairés
avancés que les professeurs. Ils sont de leur temps, et les professeurs n'en sont pas. Et puis le plan général des études manque de largeur. Le vieil édifice scholastique est à rebâtir. L'enseignement aujourd'hui se fait au hasard des vieilles routines, sans logique et sans que le professeur ait étudié les proportions des choses qu'il enseigne. La base des études désormais, ce devrait être la cosmographie, l'histoire, la grammaire générale ; le monde, les faits, les langues, et une perpétuelle comparaison de ces trois grands aspects du grand tout.

«Les hommes du passé tiennent les académies. C'est bien. Les académies peuvent être d'utiles centres d'action et d'impulsion. On leur a conféré récemment quelques privilèges politiques. Selon nous, on aurait dû leur en conférer plus encore. À Dieu ne plaise que nous jetions ici le blâme ou le ridicule sur ces vénérables sénats électifs de la pensée qui gouvernent les littératures dans l'absence des génies, et qui servent dans l'art à combler l'interrègne d'un grand artiste à l'autre. Mais, selon nous, les hommes du passé ne donnent pas aux académies la haute attitude qu'elles devraient avoir dans une époque civilisatrice. Ils devraient compter l'opinion publique et l'esprit du temps pour quelque chose dans leur choix, dans leur régime intérieur, dans leur

[1] Ici une accolade et des ratures suppriment tout un passage publié dans la préface de *Littérature et Philosophie mêlées*, depuis ces mots : *Ce n'est pas que nous, plus que d'autres, nous croyions l'art perfectible...* jusqu'à : *Est-ce que ce siècle qui a été assez grand pour avoir son Charlemagne serait trop petit pour avoir son Shakespeare ?* (*Note de l'Éditeur.*)

action extérieure, dans leurs travaux individuels, dans leurs travaux collectifs. Rien de cela. De temps en temps des séances d'apparat où l'on se loue entre soi, et où l'on invective solennellement avec grand fracas d'épithètes quelque jeune homme assis peut-être dans l'ombre sur un banc, perdu dans la foule, lequel écoute en souriant, surpris
que Cicéron
de voir des vieillards oublier ainsi ce qu'un grand orateur appelait «l'autorité du lieu». *Auctoritatem loci.*

«Qu'avons-nous besoin d'un institut hargneux et querelleur qui aboie après les passants?

«En général, les hommes du passé ont tort de se liguer avec le pouvoir contre les hommes de l'avenir. Ils ont tort d'encombrer tous les arts, eux qui ne produisent plus ou qui n'ont jamais produit. Ils ont tort de barrer les musées avec des jurys d'examen qui laissent passer la médiocrité et qui tiennent le pied le plus longtemps possible sur la tête du talent jeune et encore obscur. Ils ont tort de barrer le théâtre avec la censure. Ils feraient mieux de ne pas se mettre ainsi en travers du chemin. Ils n'empêcheront personne d'arriver. A quoi bon persécuter? La persécution est le marteau qui cloue le plus solidement un assemblage quelconque de vérités politiques, religieuses ou littéraires.»

De la manière dont la question est définitivement posée aujourd'hui, si le nom qui signe ces lignes était un nom illustre, si la voix qui parle ici était une voix puissante, voici, moins les développements que le temps et l'espace nous refusent, ce que nous aurions à dire pour réconcilier au profit de l'art et du progrès les hommes du passé et les hommes de l'avenir.

Nous dirions aux hommes du pouvoir :

«Un gouvernement, quel qu'il soit, peut toujours quelque chose pour ou contre l'art, même quand l'art est libre. Un profond changement s'opère à cette heure en France dans les régions de l'intelligence. Prenez garde. Vous faites des gaucheries. Vous prenez parti dans la querelle des vieux contre les jeunes, ce qui est un tort, et vous prenez parti pour les vieux, ce qui en est un autre. Soyez neutres. Vous êtes déjà nuls. Cela vous complètera.

«En général, nous vous croyons beaucoup de bonne volonté et d'intentions honnêtes, mais peu d'intelligence. Vous ne comprenez pas votre temps. Vous trouvez son goût mauvais, son génie mauvais, son œuvre mauvaise. Vous ne voulez pas aller où va l'avenir. Vous voulez remonter le courant d'un siècle. Vous n'êtes pas d'assez forts nageurs pour cela.

«Quand par hasard vous vous mettez, vous gouvernement, à causer littérature avec les Chambres, ce qui vous est arrivé dernièrement à propos des théâtres, de la liberté des théâtres, de la moralité des théâtres, vous dites, les Chambres et vous, des choses dont on hausse les épaules dans nos collèges, lesquels sont fort intelligents, il est vrai, et fort avancés, malgré les professeurs. En vérité, vous donnez un risible spectacle à la cantonade.

«Vous avez tort de vous risquer ainsi à parler en public de matières qui exigent un certain goût et quelques études. Il ne faut pas qu'une nation spirituelle soit exposée à trouver son gouvernement bête.

«En fait d'encouragements aux arts, vous n'avez pas la main heureuse, vous ne faites que des anachronismes ou des contre-sens. S'il est un théâtre que le public déserte, vous rêvez mélancoliquement aux moyens de tripler sa subvention. L'argent que nous lui refusons comme spectateurs, il faudra le lui donner comme contribuables. Si les maçons de notre temps ont ébauché ça et là sur nos places publiques cinq ou six bâtisses informes que le bon sens des précédents gouvernements laissait tomber en ruine, vous, Mécènes que vous êtes, vite, vous jetez vingt-quatre millions à ces maçons pour parfaire ces bâtisses. Vous devriez prodiguer le marbre et le bronze aux idées vivantes. Vous aimez mieux embaumer à grands frais les idées mortes. Vous pourriez faire des statues, vous faites des momies.

«Vous haïssez l'intelligence. Vous haïssez la pensée. Vous haïssez la presse, qui est aujourd'hui la chose la plus puissante des choses puissantes. Prenez garde. Vous êtes imprudents. Un gouvernement peut se suicider comme un individu. L'individu n'a qu'à se jeter par la fenêtre. Le gouvernement n'a qu'à attaquer la presse. Vous n'avez pas remarqué une chose, c'est que dans les époques comme celle-ci le sceptre change de forme comme tout le reste. Il y a trente ans, le sceptre, c'était une épée. Aujourd'hui, le sceptre, c'est une plume. Tout homme qui avec le bec d'une plume peut soutirer de son cerveau une pensée étincelante et électrique est redoutable dans ces temps d'orage. Traitez avec respect cette sorte d'hommes-là, car ils sont vos maîtres. N'oubliez pas, vous gouvernement né d'une révolution faite par et pour l'intelligence, par et pour la pensée, par et pour la presse, que désormais le monde a vingt-
dont la première s'appelle A et la dernière Z.
cinq puissantes reines, qui sont les lettres de l'alphabet.

«Et ce que nous disons de la presse, nous le disons aussi du théâtre. Le théâtre est un mode de publicité, le théâtre est un des moyens d'action de la pensée. Vous haïssez le théâtre. Le théâtre bien compris serait pour un gouvernement habile un puissant dérivatif aux préoccupations publiques. Mais vous ne comprenez pas le théâtre. Vous en avez peur. Vous voudriez le tuer. Vous le laissez ronger comme la presse par les impôts d'exception. Vous le saignez à blanc. Vous lui scarifiez la veine sans relâche avec les lancettes du fisc. Et, chose peu digne, de l'impôt du théâtre libre vous faites la subvention du théâtre esclave. Car, en dépit de quelques conseillers honnêtes qui voudraient vous sauver de vous-mêmes, vous voulez l'esclavage du théâtre. Il y a six mois, vous avez été pris en flagrant délit de censure à l'époque de la chute d'une pièce intitulée *le Roi s'amuse*[1].

«Tout ceci prouve, nous le répétons, que vous manquez d'intelligence. Vous manquez aussi de dignité. On dit que vous faites une assez pauvre guerre aux écrivains qui vous résistent ou que vous n'aimez pas. Un gouvernement doit s'estimer chose grande et ne pas descendre aux petites manœuvres. Il paraît d'ailleurs que vous n'avez pas même le mérite de l'invention dans les procédés que vous employez. Le gouvernement de Louis XV, quand Voltaire l'impatientait, faisait dire à Fréron dans l'*Année littéraire* «que M. Arouet était devenu fou de folie furieuse et qu'il se battait à coups de fourchette avec Mme du Châtelet». Assez plate facétie que vous

[1] Ceci date ce fragment 1833, *le Roi s'amuse* ayant été représenté le 4 novembre 1832. (*Note de l'Éditeur.*)

avez tort de faire répéter, vous qui ne valez pas Louis XV, par des gens qui ne valent pas Fréron contre des hommes qui ne valent pas Voltaire.

« Au reste, petits détails que ceux-ci et qui ne méritent pas la peine qu'on s'y arrête.

« Un dernier mot. Si vous étiez un vrai pouvoir, un pouvoir ayant l'intelligence de lui-même, un pouvoir sachant de quoi il est composé et sur quoi il doit s'appuyer, vous aimeriez et vous comprendriez l'art. Retenez ceci. Art, pouvoir, même chose. Critique, opposition, même chose. Deux ensembles de faits symétriques dans l'ordre social et dans l'ordre intellectuel. Or, les dents de la critique, les ongles de l'opposition n'ont pas prise sur l'art, quand il est vrai, sur le pouvoir, quand il est juste. »

Nous dirions aux jeunes :

« Vous avez tout l'avenir, et presque tout le présent. Vous comprenez le passé. Votre position est bonne.

« Ne vous querellez pas entre vous [1]. »

II

CARNET DE 1820.

Ce petit carnet, le premier dont nous ayons connaissance, doit avoir une place à part dans les Carnets de Victor Hugo ; c'est le plus petit, il n'a que douze pages, c'est celui où il a mis tout son cœur ; un an d'incertitude, d'amour, d'espérances toujours ajournées, tout ce qui est décrit dans les *Lettres à la fiancée* est là en résumé, du 10 juillet 1820 au 9 septembre 1821, en abrégé, en mots inachevés : des dates, des heures, celles où il a rencontré Adèle Foucher au Palais-Royal, ou au musée, au Luxembourg, tantôt avec sa mère, ou avec son frère Paul, ou seule à l'église, ou dans la rue. Pas un fait. Le jour et l'heure seulement. C'est là la note dominante.

Puis, çà et là, des strophes des *Odes ;* une poésie entière dont l'original manque au manuscrit des *Odes et Ballades : Regrets.* On y lit aussi ces vers satiriques adressés, sans doute par un adversaire politique, à Victor Hugo ; avant de les recopier, il écrit :

J'ai perdu la lettre qui m'a été adressée au jour de l'an. Elle mérite cependant d'être conservée ; je vais la transcrire ici de mémoire :

Espérances pour la bonne année à M. Victor Hugo, membre de l'Académie des jeux floraux, l'un des rédacteurs du *Conservateur littéraire :*

Assis tout jeune au trône académique,
Victor Hugo, lyrique et satirique,

[1] Ici s'arrête la contre-partie de l'avertissement aux hommes du passé. La page reste inachevée. Peut-être les conseils donnés aux « jeunes et grands talents » dans la Préface (voir pages 13 et 14) se reliaient-ils à cette partie du Reliquat. (*Note de l'Éditeur.*)

Veut être ensemble Horace et Juvénal,
Fait le poëte et tranche du critique,
Touche la lyre et rédige un journal,
Sur l'Hélicon boute-feu politique,
Chez les ultras littéraire fanal.
Prôné, vanté du troupeau monarchique,
On dit partout que, modeste et pudique,
Victor toujours de sa gloire a rougi;
Mais quand, selon sa muse prophétique,
L'*Hydre éveillée* enfin aura *rugi,*
Je vous réponds que d'un air pathétique,
Tout comme un autre, en la place publique,
Nous le verrons chanter son *exegi*.

X^bre 1820.

Nous avons recueilli dans ce carnet ces quelques pensées inédites :

Ceux qui supportent le mieux le mépris sont ceux qui le pardonnent le moins.

Il y a beaucoup d'égoïsme à découvrir l'égoïsme dans les autres; n'y en a-t-il pas un peu à écrire cette réflexion?

Lord Byron fustigé par Duviquet, c'est le vautour dans les serres du pierrot.

Les ministres disent ce qu'on veut pour que l'on fasse ce qu'ils veulent.

L'éléphant à qui Dieu donne en nez ce qu'il lui refuse en queue.

De Vigny dit que lorsque le regard de Soumet s'anime, son âme se met à la fenêtre.

Les compositions de Gaspard de Pons, où se trouvent souvent des vers saillants, sont comme ces tableaux chinois, à couleurs vives, mais sans ombres.

Paris est à la France ce que le Palais-Royal est à Paris.

Pichot fait des vers de douze pensées.

Traduire, c'est transvaser une liqueur d'un vase à col large dans un vase à col étroit; il s'en perd beaucoup. (On met de l'eau).

Tous les hommes paraissent bons en présence d'un homme bon, comme tous les oiseaux semblent blancs au soleil.

La paille se courbe sous l'épi.

On marche pesamment dans la vie comme dans la boue.

Chateaubriand traduit Tacite comme Tacite le traduirait.

Un chef hongrois avait ambitionné le trône. On l'enchaîna sur un trône de fer rouge, puis on orna sa tête d'une couronne de fer rouge, sa poitrine et son cou de colliers de fer rouge, on chargea sa main d'un sceptre de fer rouge. Voilà l'homme de génie dans sa gloire.

Buonaparte est un grand comédien qui a manqué sa sortie.

Une âme tendre est toujours énergique : rien ne s'allie mieux avec la dureté de cœur que la mollesse de l'âme.

On exclut la vérité, parce qu'elle est exclusive.

La boue rouille le fer et le fer ne solidifie pas la boue.

Il y a des gens qui montent au haut de la philosophie humaine pour examiner la religion, à peu près comme si l'on montait sur une montagne pour voir de plus près les étoiles.[1]

---

[1] Cette pensée a été reprise dans l'article sur Lamennais. (*Note de l'Éditeur.*)

III

FEUILLES PAGINÉES.

Les *Feuilles paginées,* actuellement reliées en une petite plaquette, formaient autrefois un cahier de 113 pages numérotées par Victor Hugo sans aucun souci de l'ordre chronologique; le numéro 1 semble, d'après l'écriture, dater de 1832 ou 1834; la feuille 113, d'après les dernières lignes, serait de 1831 : *Je viens de lire ceci dans un compte rendu des évènements de l'année 1830* [1].

Ce n'est pas, à proprement parler, un manuscrit, c'est un chaos de pensées et de vers sur tous les sujets. Tous les formats sont représentés, depuis le petit carré de dix centimètres jusqu'à la large feuille de papier de fil haute de trente centimètres et qui rappelle le manuscrit d'*Hernani;* on y lit, pêle-mêle, des vers, de la prose, des ébauches de scènes, des strophes qui ne seront publiées que bien plus tard, des phrases de *Notre-Dame de Paris,* des répliques du *Roi s'amuse,* de *Cromwell,* de *Marion de Lorme,* des strophes des *Chants du Crépuscule* près d'autres appartenant aux *Odes et Ballades,* aux *Orientales,* aux *Feuilles d'Automne,* des plans de poésies mués aussitôt en deux ou trois vers jalons, des proverbes, des notes historiques, des citations latines, ou un fragment autobiographique, comme celui publié page 260. C'est une confusion, une profusion qui, par sa variété, éveille et soutient l'intérêt. Très peu de dates, mais une lettre, un faire-part dont le verso a été utilisé, ou bien encore les évènements dont il est question dans ces notes, permettent de les dater.

Quelquefois, un trait à l'encre rouge barre une phrase, ce qui indique ordinairement qu'elle a été employée; il arrive pourtant qu'une impression de déjà lu fait rechercher et retrouver dans une préface ou un fragment de critique des lignes non barrées. C'est ainsi que nous avons pu noter plusieurs passages manquant au manuscrit de *Littérature et Philosophie mêlées.*

En revanche on retrouve, recopiées dans les différents dossiers de *Tas de Pierres,* bien des pensées déjà lues dans les *Feuilles paginées.*

Nous avons choisi dans cette plaquette tous les extraits qui, jusqu'en 1834, pouvaient s'adapter à l'une des divisions de ce volume, mais nous les ferons se suivre dans l'ordre où Victor Hugo les a numérotés, nous réservant de reproduire chaque indication et chaque date fournies par le manuscrit.

Les pensées ou les vers inédits de 1834 à 1837 seront publiés dans *Océan prose* ou *Océan vers.*

Réfléchissez. La nature conseille l'art. Poëtes, faites comme fait Dieu. Taillez largement et ciselez finement. Ne croyez pas que la ténuité du détail nuise à l'immensité de l'ensemble. Bien au contraire. Voyez la nature, vous dis-je. Plus l'arbre est grand, plus la feuille est petite. Le chou, qui végète honteusement le ventre contre terre, se

[1] Publié dans *Hernani.* Édition de l'Imprimerie nationale. Historique.

compose de vingt grosses feuilles, le chêne qui touche aux nuages a un million de feuilles microscopiques.

L'infiniment grand se compose de la somme des infiniment petits.

Il y a des gens qui disent : pour que cette œuvre soit un chef-d'œuvre l'auteur est trop vieux, ou — il est trop jeune, etc. — Qu'importe à la beauté de l'art toutes ces questions de jeunesse, de vieillesse, d'âge, de temps, etc. ?... Byron avait fini à l'âge où Rousseau n'avait pas commencé.

MÉDITATIONS PHILOSOPHIQUES D'UN ARRIÈRE-PETIT-FILS DE GRINGOIRE SUR LES PAVÉS DE PARIS.

Depuis juillet, Paris a sur toutes les capitales le haut du pavé.

Il ne faut pas que le roi batte le pavé de Paris.

Dans le ciel politique, quand la foudre est faite de coups d'état, la pluie est faite de pavés.

À coups d'état qui éclatent, pavés qui pleuvent.

Depuis juillet, le trône est sur le pavé.

Quand le roi fait des sottises, le pavé monte et le réverbère descend.

Le plus excellent symbole du peuple, c'est le pavé. On marche dessus, jusqu'à ce qu'il vous tombe sur la tête.

La rue de Paris joue toujours un grand rôle en révolution.

Le mot terrible de la révolution de 1789, c'était *la lanterne,* le mot terrible de la révolution de 1830, c'était *le pavé.*

Tous deux venaient de la rue.

Ces coups d'état qui font...

Descendre la lanterne et monter le pavé.

Le paganisme supposait que plusieurs dieux avaient mis leur puissance en commun pour créer le monde. Or, rien de plus absurde qu'un monde fait à plusieurs, comme un vaudeville [1].

La fatalité, que les anciens disaient aveugle, y voit clair et raisonne. Les évènements se suivent, s'enchaînent et se déduisent dans l'histoire avec une logique qui effraie. En se plaçant à peu de distance, on peut saisir leurs démonstrations dans leurs rigoureuses et colossales proportions; et la raison humaine brise sa courte mesure devant ces grands syllogismes du destin.

La France ne connaît ni la véritable liberté, ni le véritable pouvoir. Ce que nous avons eu depuis quarante ans, c'est de la licence doublée de despotisme. Le propre de la licence est de s'user et de se déchirer vite. Alors la doublure paraît.

Étrange nation qui ne flotte que de Marat à Mahmoud!

Corneille, Racine et Voltaire, dites-vous, ont posé la borne.

L'empire et la restauration ont déposé un bien vilain tas de tragédies au coin de la borne.

NOTES INUTILISÉES DANS L'ÉTUDE SUR MIRABEAU :

La devise des Mirabeau était *juvat pietas.*

Marseille, *etape de commerce.*

(Mirabeau).

Mon grand-père se dérangea, mais avec un ordre merveilleux.

(*Id.*)

Il avait beaucoup *d'ardeur pour les occasions.*

---

[1] Cette pensée est écrite au-dessous du dernier vers du *Roi s'amuse.* Elle est donc antérieure à juin 1832, date finale du dernier acte. (*Note de l'Éditeur.*)

Misère et désordre des guerres de 1701. — *Tout le monde était capitaine et marchait nu-pieds.*

(*Id.*)

Le grand-père de Mirabeau faisait à ses troupes *défense de frapper un ennemi au dos ni d'en épargner un au visage.*

(*Id.*)

[Ces notes de Mirabeau sont copiées au verso d'une lettre d'Alexandre Dumas à Célestin Nanteuil.]

Avril 1832.

Gare Napoléon II! Rien n'est plus funeste en politique que les Racine fils.

Patrie, pays. — Les patriotes français, les paysans vendéens.

Le jour où Louis-Philippe tombera du trône, il ne se fera pas maître d'école comme Denys de Syracuse, mais épicier [1].

Henri V pour M. de Chateaubriand? occasion de style.

M. de Chateaubriand a un moi qu'il appelle Henri V.

M. de Chateaubriand va à Genève, revient à Paris, retourne à Genève, nous agace, nous fait coquetterie, nous lance une brochure, et s'enfuit.

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Juin 1832.

La Vendée et le choléra. La guerre civile et la peste. Victor Pavie m'écrit : Nous flottons entre le drapeau noir et le drapeau blanc.

6-7 juin.

Émeute du convoi de Lamarque. Folies noyées dans le sang. Nous aurons un jour une république; et quand elle viendra d'elle-même, elle sera bonne. Mais ne

[1] Sur la double feuille où sont écrites ces trois pensées, une note est datée : *4 avril 1832.* (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en juillet. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Il ne faut pas qu'un [1]... vendu il y a un an à la quasi-censure dramatique de M. d'Argout, clabaude à présent en plein café qu'il va fondre des balles. Il ne faut pas qu'un Fontan, à qui M. de Montalivet donnait des billets de mille francs de la main à la main en 1831, annonce aujourd'hui en plein cabaret, pour la fin du mois, quatre belles guillotines permanentes dans les quatre maîtresses places de Paris. Ces gens-là font reculer l'idée politique qui avancerait sans eux. Ils effraient l'honnête bourgeois qui devient féroce du contre-coup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Messieurs, parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

Égalité, traduction en langue politique du mot *Envie.*

Napoléon disait : *le pouvoir,* Washington disait : *le devoir.*

... la queue du paon, répliqua-t-il, est-elle moins belle pour ne pas être tricolore?

Le classique et le romantique, c'était le pugilat de deux idées.

L'Odéon est toujours désert. Ce n'est pas la faute des directeurs, ce n'est pas la faute des auteurs, ce n'est pas la faute des artistes, c'est la faute de l'Odéon. — Chose singulière! disent quelques-uns, il n'y a qu'un théâtre sur la rive gauche pour toute une moitié de Paris, et il ne prospère pas! — C'est justement parce qu'il n'y a qu'un théâtre, que vous devez soupçonner quelque raison cachée au fond des choses qui empêche celui-ci de prospérer, de même qu'elle en empêche d'autres de s'établir. La même raison, qui fait que ce théâtre est seul, fait qu'il est désert. C'est que le flot de Paris ne va pas de ce côté-là. Paris se retire de plus en plus du faubourg Saint-Germain. Paris est où sont les Tuileries, le Palais-Royal, le boulevard de Gand [2], Paris n'est pas où est le Luxembourg. Ce quartier est déjà pour Paris moins qu'un faubourg, c'est presque la province. Paris appuie à droite.

---

[1] Nom illisible sous les ratures. (*Note de l'Éditeur.*) — [2] Actuel boulevard des Italiens (*Ibidem*).

J'aime la Marseillaise, non les paroles qui sont communes, mais l'air. Il y a dans ce chant je ne sais quelle tendresse héroïque mêlée au grand et au terrible.

En France, il y a toujours une révolution possible à l'état de calorique latent.

Le président de la Chambre des pairs a une horloge au-dessus de sa tête, derrière son fauteuil, à laquelle il tourne le dos. Il en est de même de la plupart des gouvernants. Ils président la société, ils la mènent, ils la modèrent, et lui distribuent l'ordre du jour, ils la parquent en minorités et majorités, ils font et défont, ils aident ou entravent la grande délibération de l'humanité qui cherche sa formule, ils l'ont tout entière devant eux, sous leurs yeux, dans leur main, échelonnée et rangée sur les innombrables gradins de la hiérarchie sociale, ils disposent, ils ordonnent, ils disciplinent, ils règlent, ils proclament, et derrière eux ils ont le temps qui marche. Sans qu'ils le voient.

J'ai écrit quelque part : l'histoire du monde ancien peut se résumer en trois cités : Babylone, Carthage, Rome.

Aujourd'hui encore, il y a trois cités qui donnent aussi toute l'histoire de la civilisation moderne, Londres, Paris et Rome, toujours Rome. Rome, la ville de Pierre et de César, la ville où se nouent en un seul nœud le lien religieux et le lien politique, l'autel où se célèbre perpétuellement le mystérieux mariage de la puissance temporelle et du pouvoir spirituel, la cité qui élit le pape et qui sacre l'empereur. Londres, la ville de la rupture religieuse, la ville de Henri VIII, la ville du pseudo-pape. Paris, la cité de la rupture politique, la cité de Napoléon, la cité du pseudo-empereur [1].

Sous la restauration, être pair, sous l'empire, être général. Quelquefois, mais c'était rare, il advenait que le pair était fait duc, que le général se faisait roi.

Et ceci donne la mesure de la grandeur des deux époques.

Le but des ambitieux excessifs, sous l'empire, c'était un trône, sous la restauration, un tabouret.

Gœthe, Cuvier. — Morts la même année. L'un représente plus spécialement l'intelligence, l'autre l'imagination. Tous deux ont rêvé des formes étranges, inventé des animaux perdus, deviné des squelettes inouïs. Mais l'un en a fait un musée, l'autre un sabbat. [2]

---

(1) Ceci semble continuer : *Fragment d'histoire.* (*Note de l'Éditeur.*) — (2) Sur une feuille datée : *juillet 1832.*

Académie française. — Quarante exemplaires des armoiries de Bourges [1].

Oui, la gloire, la gloire vraie et à un haut titre, la gloire sonnante, brillante et durable, la gloire qui ne se vert-de-grise, ni se rouille, ni s'oxyde, la gloire, cette chose précieuse et résistante, fait moins d'effet, tient moins de place, encombre moins la voie publique que la popularité. Dix mille francs en louis d'or font un moindre sac que cinquante francs en gros sous. [2]

L'araignée femelle est forte, puissante, grande. L'araignée mâle est maigre, petite et faible. L'araignée femelle pourtant ne peut se passer de l'araignée mâle, elle la cherche, se fait féconder par elle, et la chose faite, l'œuvre assurée, elle la tue. Dans l'enfantement d'un opéra, le musicien c'est l'araignée femelle, le poëte c'est l'araignée mâle [3].

Ce qu'on appelle chez un certain écrivain l'amour du laid n'est peut-être, si vous sondez au fond de sa pensée, que l'amour du beau, plus extrême, plus passionné et plus confiant que chez d'autres. En effet, cet écrivain croit tellement à la beauté du beau, il en a tellement la foi et la religion que du moment où il a mis quelque part, n'importe où, quelque chose de beau, une belle âme dans un corps difforme, par exemple, il ne doute plus que le beau, dans sa toute-puissance, n'absorbe complètement le laid, que le vilain corps ne disparaisse sous les rayons de la belle âme, en d'autres termes que la beauté morale ne triomphe de la laideur physique.

Au reste, cette pensée qui est au fond de cet écrivain, et qui se résout le plus souvent chez lui en une sorte d'hymen compatissant du laid matériel avec le beau essentiel et moral, elle est aussi au fond de tous les arts, au fond de toutes les religions; seulement elle s'y produit sous la forme plus facile à comprendre, du combat et de la lutte, soit que l'art païen en fasse son Apollon vainqueur de Python, soit que l'art chrétien en fasse son Saint Michel vainqueur de Satan.

[Au verso d'une lettre datée 7 décembre 1832.]

---

(1) Ces armoiries portent au centre trois moutons. (*Note de l'Éditeur.*)

(2) C'est l'idée première de ce vers :

La popularité, c'est la gloire en gros sous.

Ruy Blas, acte III. (*Note de l'Éditeur.*)

(3) Feuille que l'on peut dater de 1830 puisqu'elle contient ce vers :

A Hernani :

Un jour viendra, poëte, où l'on te comprendra.

(*Note de l'Éditeur.*)

Ce qu'il y a dans le peuple de plus solide, de plus durable et de plus résistant, ce qui résonne constamment avec la même fermeté sous le marteau des idées les plus contraires, c'est la haine des petits contre les grands et l'amour de la multitude pour les aventures. C'est sur cette enclume, faite de deux éléments indestructibles, que les révolutions forgent, et toujours en même temps, une hache pour les Robespierre et une épée pour les Bonaparte.

Quelquefois le même homme est à la fois Robespierre et Napoléon. Alors il saisit les deux glaives, il est régicide et il est roi, et il s'appelle Cromwell.

Ô peuples! pour vous enseigner ce que c'est que les révolutions, voyez la France et 93.

Deux spectres aux deux bouts de ce monde qui tremble,
L'un sacré, l'autre vil, apparaissent ensemble,
Symboles effrayants de ces temps orageux;
L'un jusque dans la tombe où Dieu le fit descendre
Est encor teint de pourpre et l'autre teint de cendre;
Louis vient tout sanglant et Marat tout fangeux.

J'aime mieux Villon que Marivaux, l'esprit gaulois que l'esprit français.

---

89 est accouchée d'un monstre, 1830 d'un nain.

Créer et ressusciter, voilà le but presque divin de l'art, soit qu'il fasse de la poésie, soit qu'il fasse de l'histoire.

Il y a des gens qui voudraient réduire tous les arts à leur squelette; la musique à l'algèbre, l'architecture à la géométrie, la peinture et la sculpture à l'anatomie, la
prosodie.
poésie à la grammaire.

Ch.[1] pauvre enrichit les libraires français, sans compter les traducteurs, sans compter les pirates belges,... pareil à la source qui donne un fleuve et qui n'a jamais qu'une goutte d'eau.

---

[1] Le nom de Chateaubriand n'est pas écrit entièrement. (*Note de l'Éditeur.*)

Enorgueillissez-vous des assauts de l'envie.

La hauteur d'un génie se double par sa résistance. Soyez montagne dans les nuages ou promontoire dans les vagues. Ayez de l'écume ou du brouillard sur les flancs. Pour qu'un rocher soit complètement beau il faut que l'océan ou le tonnerre s'y brisent.

Pour qu'un rocher soit beau,
Il faut que le tonnerre ou l'océan s'y brisent.

Hayot disait l'autre jour :

Lamartine est le poëte de la lune, Hugo est le poëte du soleil.

Un jour on comprendra ma vie et les transformations de ma pensée. L'esprit a ses avatars.

Un allemand disait de Dumas : c'est une eau qui bout, mais où rien ne cuit.

Il y a peut-être en France et en Europe plus d'un incrédule qui nie la démolition de nos vieux édifices, qui s'obstine à douter de la mutilation de nos cathédrales faite par nos propres mains, de la dévastation de tous nos monuments du moyen-âge, livrés au pic et au marteau. Eh! qu'il regarde donc notre terre de France jonchée partout des débris de notre architecture et de notre statuaire nationale, qu'il compte sur le pavé de nos villes les membres dispersés de cet art magnifique, qu'il voie toutes ces statues tronquées, ces pieds, ces mains, ces têtes de pierre amoncelés en tas jusque dans la cour du lieu dit «école des beaux-arts». *Vide pedes, vide manus.*

Tacite prend toujours le plus court diamètre de sa pensée.

Étonnez-vous donc que le côté gauche de la Seine ressemble de plus en plus à une ville déserte ou morte, à Thèbes, à Pompéi.

Il y a dans cette moitié de Paris les sourds-muets, les jeunes aveugles, l'Institut, l'Odéon, les Invalides et la Chambre des pairs.

Casimir Périer qui a si bravement essuyé les plâtres de la monarchie de juillet.

Avez-vous quelquefois marché tout le jour de l'orient à l'occident? Quand le soleil se lève, votre ombre s'allonge immense devant vos pas; quand il atteint flamboyant le zénith, elle est petite et presque imperceptible; dès qu'il descend, elle va de nouveau grandissant derrière vous. Poëtes, l'envie est comme l'ombre. Dès que le soleil du génie se lève pour éclairer votre route, elle s'attache à vos pas comme un fantôme gigantesque et effrayant; quand il est à son midi, amoindrie et comme honteuse, elle se cache presque sous vos pieds; sitôt que l'astre vieilli décline, elle recommence à grandir en rampant sur votre trace. Seulement, au matin de votre gloire, elle vous précède; le soir, elle vous suit.

[Au verso d'une adresse : rue de Vaugirard, n° 90.
Victor Hugo y a habité de 1822 à 1827.]

Que le présent ne nous fasse pas désespérer de l'avenir. À cette heure la société est dans l'âge où les enfants sont laids.

Il n'y a rien d'amusant comme d'aller brusquement effaroucher un vieux préjugé qui se croyait en sûreté et se tenait coi dans sa tanière. Il se cabre, se rebiffe, jure comme un chat fâché, et voudrait bien hérisser sa chevelure, mais c'est d'ordinaire une perruque.

[Au verso d'une adresse timbrée 1er mai 1828.]

L'empereur a succombé sous l'effort de deux ennemis éternels qui luttaient sans cesse en lui, et dont il était le champ de bataille : Buonaparte et Napoléon.

[Un vers de *Cromwell* date cette page 1826.]

Le regard de Napoléon extrayait la victoire de la bataille comme le rayon de soleil extrait l'arc-en-ciel de la tempête.

La bataille se débrouillait sous ses yeux, se ruait, tournoyait, tourbillonnait et semblait obéir à l'intelligent regard.

Tout se tient — la liberté politique et la liberté littéraire, etc. La censure est pour le romantisme une gêne, une prison, un cachot. Mais l'ancienne école, toute verrouillée qu'elle est de règles et de poétiques, souffre peu de l'inquisition politique qui garrotte le théâtre. La censure n'est pour elle qu'un chemin de ronde autour de sa prison. — etc., etc.

IV

TAS DE PIERRES.

ART.

L'artiste qui n'a pas de style passe sa vie entre un rêve et une ébauche.

Dans l'art grec, posée sur une belle tête comme le résumé et le complément de toutes les courbes charmantes, l'amphore achève la femme.

L'art n'est pas moins divin que la nature. Un cerveau est comme une racine un appareil qui joue son rôle et donne son produit dans la création. Dieu fait une rose à travers un rosier et l'*Iliade* à travers Homère.

Depuis que l'homme existe, la vérité ne se dévoile à lui que vérité à vérité. La science avance pas à pas, jour par jour, fait par fait. La beauté a tout de suite rayonné brusquement tout entière.

Ce n'est pas sans raison que les mages d'Égypte avaient fait de l'ognon, qui a vingt enveloppes, un symbole et un dieu.

Isis, qui est la vérité, dérobait sa formidable figure sous d'innombrables voiles superposés. Vénus, qui est la beauté, est sortie toute nue de l'océan.

L'homme qui a vu le premier apparaître au-dessus du chaos de la mer cette nudité lumineuse a été le premier des poëtes.

L'art, c'est le reflet que renvoie l'âme humaine éblouie de la splendeur du beau.

Faiseurs de théories, ne confondez pas l'art avec la science, la région du beau avec la région du vrai. Ces deux sphères se touchent, se pénètrent même ; là où elles se pénètrent est la poésie suprême ; mais ces deux sphères n'ont ni la même loi, ni le même centre.

L'Égypte, qui était le pays de la science, savait cela. La Grèce, qui était le pays de l'art, le savait aussi. En Égypte, c'était Isis. En Grèce, c'était Vénus.

L'art n'est pas perfectible, car il est né parfait. La science est perfectible, car elle est née incomplète. L'art est né parfait, parce qu'il est un et simple ; la science est née incomplète, parce qu'elle est variée et multiple.

Le progrès est possible sur Aristote, il ne l'est pas sur Homère. Le progrès est possible sur Newton, il ne l'est pas sur Molière.

Les savants nouveaux dépassent les anciens; les artistes nouveaux ne peuvent qu'égaler les vieux. Le savant travaille dans le fait, l'artiste travaille dans l'idée. Le fait vieillit, se dément ou se modifie. L'idée est éternelle. Galilée efface Ptolémée. Michel-Ange ne fait rien à Phidias.

Si dans une œuvre vous avez fondu et mêlé au feu d'une même pensée ces deux métaux si purs, la science et l'imagination, poëte, soyez tranquille, c'est du bronze que vous avez fait.

Tout est facile au talent, tout est simple au génie.

Tous les arts sont l'art.

Il y a la nature qui est la chose que Dieu fait immédiatement, et il y a l'art qui est la chose que Dieu fait à travers le cerveau de l'homme.

TAS DE PIERRES.

POÉSIE.

Tous les poëtes ont eu leur sujet qui domine et remplit leur œuvre et qui rayonne à travers les titres divers et capricieux de leurs poëmes.

Dante a fait l'Enfer, Milton le Paradis. Hésiode, Virgile et Gœthe ont fait la nature. Shakespeare, Corneille, Molière et Byron ont fait le cœur. Lamartine fait l'âme.

Sur le haut entablement d'Homère on peut écrire : *les Dieux;* sur le mystérieux fronton de la Bible on peut lire : *Dieu.*

Moi, je l'ai dit quelque part, mon poëme, c'est l'Homme.

Tout ce qui occupe l'homme sur la terre est borné, tantôt par un côté, tantôt par plusieurs, tantôt par tous; l'art seul est sans limites comme la création. L'esprit de chaque homme, au bout de peu d'années, prend en quelque sorte la figure même de la chose qui a son travail et qui emplit sa pensée. L'esprit du soldat, c'est l'officier ; l'esprit du colonel, c'est le régiment, l'esprit du général, c'est l'armée; l'esprit de

l'ingénieur, c'est le remorqueur traînant le wagon sur deux fibres de fer; l'esprit du pilote, c'est une espèce de petite carte géographique sombre et pourtant précise, où des écueils tremblent sous des vagues; l'esprit de l'avocat, c'est la loi, un gros petit livre trapu, peint de cinq couleurs sur la tranche; l'esprit du cocher, c'est le cheval, l'esprit du marchand, c'est le comptoir. L'esprit du poëte, c'est le monde.

La poésie, pas plus que l'amour, ne connaît le trop.

La poésie est de toutes les choses humaines la plus voisine des choses divines.

J'ai vu quelques jeunes poëtes s'asseoir tout d'abord devant un chevalet et commencer la poésie par la peinture. Je les ai félicités. Les arts plastiques sont d'excellentes clefs de l'art rêveur; Phidias initie à Homère, Rembrandt initie à Shakespeare.

Faire des vers, travail qui délasse.

Ô poëtes! une larme dans les yeux d'une femme! Il est peut-être plus doux encore de l'y faire venir que de l'y sécher.

Toute belle poésie doit être sortie en fusion, et avoir été lave avant d'être bronze.

Le cristal a la réfraction, l'intelligence a la réflexion. La méditation est à la réflexion ce que la réfraction double est à la réfraction simple. Dans l'ordre intellectuel cette
prouve
double réfraction caractérise le génie, dans l'ordre matériel, le diamant.

Les grands poëtes mettent quelquefois toute une philosophie dans un mot éblouissant. Penseurs, contemplez ces mots-là comme vous contemplez les étoiles. Qu'est-ce qu'une étoile en effet? c'est toute la lumière d'un monde faite point géométrique.

Chaque fois qu'un véritable grand esprit élève la voix, la foule fait silence. On sent que la pensée humaine va s'accroître.

La rêverie est la vapeur de la pensée.

L'attention profonde du poëte créateur produit sur un sujet le même effet que le rayon du soleil sur un œuf. Il le fait éclore.

Il y a de la femme dans le poëte.

Pauvres esprits ceux qui croient les poëtes inutiles!

Les poëtes dans une nation sont les centres des idées générales, les foyers de la conception pure et désintéressée. Autour de tout poëte il y a un rayonnement perpétuel de grandes pensées.

Or il n'est pas de grande pensée qui ne puisse se résoudre, pour la commodité de la circulation et pour le besoin des applications vulgaires, en une certaine quantité d'idées tout simplement utiles; quantité d'autant plus considérable que la pensée génératrice est plus grande. On peut toujours faire des sous avec un louis d'or et des bûches avec un chêne.

La contemplation de la nature fait les poëtes; la méditation de la destinée fait les
philosophes. philosophe
penseurs. Le poëte et le penseur regardent chacun un côté du mystère. Dieu est derrière le mur.

Le poëte, fleuve où s'en vont les choses qui tombent et où se mirent les choses qui restent.

La poésie sort du peuple comme Vénus de l'Océan.

Il y a les choses que croit la raison, et il y a les choses que croit l'imagination. Ces deux ordres de faits, qui embrassent le réel et le chimérique, sont profondément distincts. Quand ils s'isolent l'un de l'autre dans un cerveau humain d'où le premier ordre de faits exclut le second, et réciproquement, ils produisent le premier, la
philosophie,
sagesse, le second, la folie. Quand ils se combinent dans le même cerveau, ils produisent la poésie.

la fécondation par le
De l'accouplement du réel et du chimérique, résulte l'idéal.

Chez les poëtes, c'est l'esprit qui voit. Dans certains cas l'œil de chair ne fait que gêner l'œil de l'esprit.

Comparez *les Lusiades,* cette épopée d'un borgne, à *l'Iliade,* cette épopée d'un aveugle.

[Au verso d'un prospectus daté septembre 1832.]

André Chénier faisait des vers dans son cachot la veille du 7 thermidor.

Aucun oiseau ne chante en partant, excepté le matelot et le poëte.

Ô poëtes! ô penseurs! attachez-vous à ce qui est durable, solide, vivace et profond, à l'éternel Dieu, à l'éternelle nature, à l'éternelle humanité! le ciel, les arbres, les flots, les étoiles, la contemplation, l'extase, le chant des oiseaux, le bruit du vent, le champ, le foyer, la famille, l'amour, voilà le fond de l'âme; et le fond de l'âme, c'est le fond de la pensée, c'est le fond de la poésie.

La poésie est au-dessus de tous les pauvres nuages de ce monde comme le soleil.

En fait de révolutions sociales, les partis ne sont que des préparateurs; au moment marqué le poëte survient et conclut.

TAS DE PIERRES.

CIVILISATION.

Pacifier à travers les guerres, civiliser à travers les révolutions, travail que les hommes croient faire et que Dieu fait.

La civilisation n'est autre chose que le mode de végétation propre à l'humanité.

Il y a des civilisations douces et des civilisations féroces. La civilisation payenne, que résume la civilisation romaine, était une civilisation féroce; la civilisation chrétienne, que résume la civilisation française, est une civilisation douce.

En voyage, à défaut d'autre livre, ouvrez votre livre de poste. C'est une lecture sérieuse et utile. Les routes de postes sont les routes de la civilisation. Partout où passe la poste, cette fille de Louis XI, chemine la civilisation moderne, cette autre fille de Louis XI. Rien n'est étrange et mélancolique comme la recherche des noms qui manquent dans ce registre des lieux civilisés ou civilisables. On n'y trouve ni Corinthe, ni Sparte, ni Thèbes, ni... [1]

La civilisation va à la Paillasse, aux Poux, à Prez-sous-la-Fauche, à Nyekjöbing et à Pachapalanka, et ne va pas à Athènes.

Le problème de la civilisation moderne n'est plus le même que le problème des civilisations antiques. La société aujourd'hui n'exige plus le sacrifice de l'individu. Bien au contraire. Le développement de l'individu, bien entendu et bien réglé, contient le développement de la société. La puissance de tous se compose de la liberté de chacun, le bonheur de chacun fait la prospérité de tous. Et dans cet ordre de faits, qui dit prospérité, dit paix, gloire et grandeur. Diminuer le malaise, augmenter le bien-être, telle est aujourd'hui la question; et cette question résolue, il se trouve qu'il y a plus de liberté dans les lois, plus de douceur dans les âmes, plus de lumière dans les esprits, plus de dignité dans les consciences, plus d'humanité dans les mœurs. Améliorer la vie matérielle, c'est améliorer la vie morale. Faites les hommes heureux, vous les faites meilleurs.

Mettez toujours un point d'admiration à ce mot *la providence!* et un point d'interrogation à ce mot *le hasard?*

Ne disputez pas sur la lumière à moins d'avoir les mêmes yeux. L'aigle a raison : la taupe aussi.

soleil,
Pour l'un tout est clarté, pour l'autre tout est nuit.

TAS DE PIERRES.

POLITIQUE.

L'éloquence de M. de Martignac, c'est une espèce de chose facile qui agrée aux auditeurs vulgaires.

---

[1] Une ligne est laissée en blanc. (*Note de l'Éditeur.*)

La populace ne peut faire que des émeutes. Pour faire une révolution, il faut le peuple.

Les historiens chinois racontent qu'un jour un empereur vit sortir une tortue de la mer, et que sur l'écaille de cette tortue étaient gravées des maximes qui devinrent les lois de la Chine.

— La marche de cette tortue est aussi devenue une loi de la Chine.

Bonaparte, quand il fut consul, entra de front et de plain-pied dans le despotisme. Il n'employa aucune des misérables petites précautions avec lesquelles on escamote aujourd'hui une à une toutes nos libertés, les aînées comme les cadettes, celles de 1830 comme celles de 1789; Napoléon prit tout, à la fois, d'un seul coup et d'une seule main. Les lions ne renardent pas.

TAS DE PIERRES.

CRITIQUE.

Il y a une scène de Corneille qui n'a pas encore été dite en entier sur notre théâtre. Dans cette scène le poëte a posé parallèlement ces deux vers :

1° Le pire des états, c'est l'état monarchique.
2° Le pire des états, c'est l'état populaire.

Ces deux vers sont comme les deux yeux de la scène et en éclairent également le double profil. Or, il n'y a pas eu un gouvernement en France depuis Corneille qui n'ait crevé à la pensée de Corneille un de ces deux yeux, tantôt l'un, tantôt l'autre, et éborgné la scène impassible du vieux poëte, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche.

Sous la monarchie ceux qui gouvernaient remarquèrent que ce vers :

Le pire des états, c'est l'état monarchique,

éveillait dans la foule des applaudissements frénétiques, ils le supprimèrent, et laissèrent subsister l'autre qui passait inaperçu.

Sous la république, ceux qui gouvernaient remarquèrent que ce vers :

Le pire des états, c'est l'état populaire,

faisait surgir dans le public une adhésion formidable. Ils le supprimèrent et rétablirent en son lieu le premier vers auquel personne ne fit attention.

Depuis lors, chaque fois qu'en France monarchie a succédé à république ou république à monarchie, Robespierre à Louis XVI, Napoléon à Robespierre, Lafayette à Napoléon, Louis-Philippe à Lafayette, un des deux vers de Corneille s'est éteint et l'autre s'est rallumé. Les deux n'ont jamais rayonné ensemble. Comme Castor et Pollux, six mois dans le ciel, six mois dans l'ombre.

Six mois ; — c'est en effet à peu près ce que dure une forme de gouvernement dans ce pays.

C'est qu'au fond, dans cette occasion, le public n'écoute pas Corneille. Il écoute sa propre pensée. Les deux vers de Corneille, qui expriment deux sens si diamétralement opposés, ne font pourtant pour le peuple qu'un seul et même vers, et ce vers, ce vrai vers, ce vers que la foule entend toujours, ce vers qu'elle applaudit constamment, le voici :

Le pire des états, c'est l'état actuel.

J.-J. Rousseau. Faux misanthrope rococo.

Hoffmann. Imagination décuplante.

Othello. Voyez comme Rossini y résulte de Shakespeare. De tout lac il se dégage
idée fantaisie,
une vapeur, de toute pensée une rêverie, de toute poésie une musique.

Saint Jérôme appelait la préface qu'il mettait à la Bible : *prologi galeati.*

Je ne soulèverai pas ici la double question de l'imagination et du style, c'est-à-dire de la manière dont la pensée s'engendre et de la manière dont la pensée se produit, questions bien importantes à coup sûr dans toute langue littéraire, mais sur lesquelles nous pourrions ne pas être d'accord. Cependant, je me hâte de le reconnaître, vous avez répudié maintes fois et finement raillé cette école de critique qui du temps de Corneille comme aujourd'hui, en présence de Boileau qui la stigmatisait de ses excellents vers,

Huait la métaphore et la métonymie,

école bien ancienne sans doute, car elle a pour ancêtre le grammairien Zoïle, dont le nom est resté désagréable, et voilà bientôt trois mille ans qu'en présence d'Homère,
Corneille,
de Virgile, de Dante, de Pétrarque, de Shakespeare, de Racine, de Voltaire et de Lamartine, elle s'efforce d'ôter, par toutes sortes de bonnes raisons, la forme à la beauté et les images à l'imagination.

Sainte-Beuve qui a épousseté, reverni et remis à neuf la vieille gloire dédorée de Ronsard.

Le génie n'est pas la patience — quoi qu'en ait dit ce naturaliste grand seigneur, qui ne recevait la visite du génie qu'après celle de son valet de chambre et ne s'abandonnait à l'inspiration qu'en grande toilette, M. le Cte de Buffon, dont le cœur ne battait apparemment que sous les plis d'un jabot de dentelle, dont la plume ne savait courir qu'à l'ombre d'une manchette brodée, du cerveau duquel la pensée ne s'élançait qu'entre les deux ailes d'une perruque à la brigadière; espèce d'Hésiode à talons rouges; riche et pompeux écrivain duquel on pourrait dire que le *style est tout le gentilhomme;* peintre d'animaux qui les étudie dans la cage, non dans la forêt; en deux mots, homme de cour et de ménagerie qui n'aime rien tant que la nature, si ce n'est l'étiquette, et qui poudre à frimas la crinière du lion.

Certaines conditions de civilisation posées et satisfaites, tous les climats sont bons comme toutes les époques au développement de l'esprit humain. L'antiquité a Homère, mais le moyen-âge a Dante. Shakespeare au nord, la Bible à l'orient. Les cathédrales ici, les pyramides là.

La dignité de lettré se développe depuis trois siècles selon une progression remarquable. Au dix-septième siècle les gens de lettres recevaient des particuliers; au dix-huitième, des rois; au dix-neuvième, ils ne reçoivent plus que de leur travail.

Le grand et le beau se constituent réciproquement. Le beau sans le grand n'est plus le beau, ce n'est que le joli; le grand sans le beau n'est plus le grand, ce n'est que l'énorme.

C'est une sottise de dire qu'un œil est beau parce qu'il est grand. Jugez une fenêtre d'après le personnage qu'on y voit et un œil d'après le regard qui y apparaît.

---

critique
On apprécie les morts par les beautés et les vivants par les défauts.

Jugement de contemporains et de contemporains fort distingués et fort spirituels :

Un garçon de belles-lettres et qui fait des vers, nommé La Fontaine.

(Tallement des Réaux. Art. La Fontaine.)

Le petit Bossuet de Dijon, aujourd'hui l'abbé Bossuet, qui a de la réputation pour la chaire et qui a prêchotté dès l'âge de douze ans.

(Tallement des Réaux. Art. Voiture.)

Corneille est celui qui a gâté le théâtre par ses dernières pièces.

(Tall. des Réaux. *Ibid.* — Écrit en 1660.)

Bois-Robert, malade d'une vieille maladie dont il ne guérira jamais, malade de la lâcheté de cour, a fait cent bassesses au Cardinal, et puis en a médit.

(*Id.* Art. Bois-Robert.)

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et peut-être
Quelque diable aussi me poussant.

Il y a tout un traité de morale dans ces deux vers de La Fontaine. Traité précis, traité complet. Tout y est, et tout y est dans l'ordre logique. Quatre causes en effet engendrent toutes les fautes des hommes :

1°, L'appétit, le besoin, la réclamation intérieure d'une passion qui veut se satisfaire, *la faim.* 2°, la porte ouverte, l'échelle posée, la facilité offerte par le hasard, *l'occasion.* 3°, la tentation de la faute par son attrait propre, la beauté de la femme, la rondeur de la bourse, *l'herbe tendre.* 4°, l'action mystérieuse de cet ensemble de forces qui perpétuent le mal dans la création et qui sollicitent incessamment l'homme, *quelque diable.*

Il n'y avait pas de pilori dans le bûcher de Jeanne d'Arc. Voltaire en a mis un.

Les renommées, même secondaires, quand la postérité consent à les conserver, prennent en vieillissant je ne sais quoi d'imposant et de précieux. Un sou devient une médaille.

Les règles sont utiles aux talents et nuisibles aux génies.

Le talent suit des règles, le génie suit des lois.

Les unités sont une règle ; l'unité est une loi.

Sedaine est le Greuze du théâtre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Marivaux avait plus et mieux que de l'esprit. Voici une pensée charmante et douce qui suffirait à le prouver : *Dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez*[1].

À mon sens, le style de Racine a beaucoup plus vieilli que le style de Corneille. Corneille est ridé ; Racine est fané. Corneille reste magnifique, vénérable et puissant. Corneille a vieilli comme un vieil homme ; Racine comme une vieille femme.

Lire, c'est boire et manger. L'esprit qui ne lit pas maigrit comme le corps qui ne mange pas.

Un sot est un imbécile dont on voit l'orgueil à travers les trous de son intelligence.

Pascal fou est encore grand écrivain. La santé du génie peut survivre à la santé de la raison.

La rhétorique qu'on enseigne dans les collèges répudie la moitié des chefs-d'œuvre de l'antiquité faute de les comprendre. La question de césure et d'hémistiche, résolue constamment dans un certain sens convenu, fait disparaître le fond véritable des questions littéraires sérieuses. La lettre tue l'esprit. Les professeurs savent si bien scander Virgile qu'ils ne savent plus lire Horace.

Or nous voulons Virgile, nous, mais nous voulons Horace aussi. Virgile est une moitié de l'art, Horace est l'autre. C'est une loi digne de méditation et d'étude que celle qui place constamment auprès des poëtes divins les poëtes humains, à côté de Virgile, Horace, à côté de Racine, Molière.

Les mots ont une figure. Bossuet écrit *thrône,* selon cette magnifique orthographe du dix-septième siècle que le dix-huitième a si sottement mutilée, écourtée, châtrée. Ôter l'h de trône, c'est en ôter le fauteuil.

H majuscule c'est le fauteuil vu de face, h minuscule c'est le fauteuil vu de profil.

La pensée fait quelquefois un trajet singulier à travers les mots pour arriver à une métaphore. Un des plus curieux exemples est cette locution populaire par laquelle on désigne un homme intéressé : *C'est un arabe.* Cela ne veut dire en aucune façon

[1] *Jeu de l'amour et du hasard.* (*Note de Victor Hugo.*)

que les arabes du désert soient avares. Voici le chemin qu'a fait l'idée à l'insu même de ceux qui ont les premiers jeté cette figure dans le langage usuel. Un homme intéressé fait songer à un homme qui compte. Un homme qui compte fait songer au chiffre. Le chiffre en général fait songer au chiffre arabe en particulier. Ici l'idée, par une sorte de soubresaut bizarre, moins rare qu'on ne croit, passe du substantif à l'adjectif, et au lieu de dire de l'homme intéressé, de l'homme qui compte : *c'est un chiffre,* elle dit : *c'est un arabe.*

Les fleuves ne reviennent jamais à leur source ; les mots y reviennent parfois. Après un assez long circuit du sens propre au sens figuré et du sens figuré au sens propre, il leur arrive parfois de rentrer dans leur étymologie. Exemple : d'*ingenium* on fait *engin,* d'engin *engeigneur,* d'engeigneur *ingénieur.* Nous voici revenus à *ingenium,* au *génie.* Ainsi, *esprit* devient *canon,* puis redevient *esprit.*

J'ai dit quelque part, d'après l'opinion vulgaire, que Corneille a fait le mot *invaincu.* Je me trompais. *Invaincu* est de Ronsard qui a dit :

J'entends dedans son cœur de vices invaincu.

[Hymne sur Henri II.]

Seulement le vers de Ronsard est mauvais ; celui de Corneille est beau :

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

En réalité *invaincu* date de Corneille. Ronsard en avait fait un mot quelconque ; Corneille en a fait un mot français [1].

La modestie argente l'or.

[1] L'écriture de ce fragment nous semble dater de 1836 à 1838 ; nous le donnons pourtant ici parce qu'il complète la pensée publiée page 104. (*Note de l'Éditeur.*)

LE MANUSCRIT

DE

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES.

Le manuscrit de *Littérature et Philosophie mêlées* est incomplet. Du *Journal d'un jeune Jacobite,* nous n'avons qu'un fragment d'histoire et quatre pensées. Pour le *Journal d'un révolutionnaire de 1830,* nous avons pu le reconstituer en grande partie avec des pensées détachées, retrouvées parmi les inédits, mais les manuscrits de ces deux «Journaux», préparés pour l'impression et mis en ordre par Victor Hugo, manquent entièrement. Nous croyons devoir donner quelques explications.

Quand Paul Meurice, en 1902, fonda la *Maison de Victor Hugo,* place des Vosges, il signa avec M. Louis Koch, neveu et héritier de Mme Drouet, un traité par lequel celui-ci s'engageait à faire don à la Bibliothèque nationale des lettres que Victor Hugo avait adressées à sa tante et de tous les manuscrits qu'elle possédait; Paul Meurice achetait en même temps les boiseries, les bibelots peints, pyrogravés ou sculptés par Victor Hugo et qui ornaient la maison de Mme Drouet à Guernesey. Paul Meurice, de son côté, s'engageait à verser à M. Koch la somme de trente mille francs et à obtenir pour lui la place de conservateur de la Maison de Victor Hugo. Si M. Koch ne remettait pas les manuscrits à la Bibliothèque nationale, un dédit de vingt mille francs était stipulé.

À la mort de Paul Meurice, en décembre 1905, M. Louis Koch n'avait encore rien remis.

Après le décès de M. Koch, les héritiers de Paul Meurice, en 1913, ont déposé les manuscrits à la Bibliothèque, nous en avons la liste sous les yeux; nous y relevons, pour *Littérature et Philosophie mêlées,* ces titres :

Préface de *Littérature et Philosophie mêlées.*
Journal d'un jeune Jacobite.
Journal d'un révolutionnaire de 1830.
Ymbert Galloix.
Sur Mirabeau.

Le *Journal d'un jeune Jacobite* et le *Journal d'un révolutionnaire de 1830,* c'est-à-dire plus d'un tiers du volume, manquent; ils étaient pourtant bien en la possession de M. Louis Koch, car il a écrit lui-même sur la chemise qui les renfermait :

Préface.
Journal d'un jeune Jacobite.
Journal d'un révolutionnaire.

Ces deux derniers titres sont rayés au crayon; la chemise ne contient plus que la *Préface.*

Le hasard d'une vente nous donnera peut-être un jour le nom du possesseur de ces deux manuscrits.

Quant aux chapitres sur Voltaire, Walter Scott, Lamennais, lord Byron et Charles Dovalle, ils ont paru, les uns en préface à l'édition du *Choix moral des lettres de Voltaire* et à l'édition des *Poésies de Charles Dovalle,* les autres en articles dans le *Conservateur littéraire* ou *la Muse Française,* et ont pu être égarés.

Nous avons dû, pour toutes les parties manquant au manuscrit, établir le texte de ce volume d'après l'édition originale.

197 feuillets pour le texte même, 175 pour le Reliquat et les documents.

BUT DE CETTE PUBLICATION.

Feuillets 2 *bis* à 12.

Chaque feuillet double, écrit au recto et au verso, est numéroté par Victor Hugo de A à H. Onze pages. Pourtant la préface n'est pas complète. Une note au bas du verso de la onzième page nous en explique la raison :

(Suivre avec ce qui est composé. *L'art est aujourd'hui,* etc.).

À partir de ces mots, on trouve en effet la suite et la fin du texte dans *l'Europe littéraire* du 29 mai 1833.

JOURNAL D'UN JEUNE JACOBITE DE 1819.

Feuillets 13-14. — Histoire.

Ces deux feuillets, recto et verso, paginés C, D, offrent l'aspect d'un article complet, signé V. A. sur le *Résumé de l'Histoire de Russie* par Alphonse Rabbe. En l'insérant dans *Littérature et Philosophie mêlées,* Victor Hugo a biffé tout ce qui était relatif à A. Rabbe et n'a conservé que ce qui présentait des considérations générales sur une histoire éventuelle de la Russie. Pour plus de clarté, nous reproduirons les phrases publiées, mais s'enchaînant au texte rayé, que nous donnerons en italiques. Voici le titre :

Histoire de Russie, depuis l'établissement de Rourik et des Scandinaves jusqu'à nos jours; par Alphonse Rabbe. — Un gros volume in-18 de 700 pages. Chez Lecointe et Durey, libraires, quai des Augustins, n° 49. [1825.]

Le début est conforme au texte qu'on a lu page 23 (La France, l'Angleterre et la Russie...) jusqu'à ces mots où commencent les ratures :

Ce n'est donc pas une médiocre entreprise que de traverser cette nuit des temps, pour aller, parmi tant de faits et de récits qui se croisent et se heurtent, à la conquête de la vérité. *C'est en quelque sorte une autre invasion de Russie, qui exige aussi de grandes forces et un grand courage. M. Alph. Rabbe l'a tenté, et plus heureux que l'autre conquérant, il est revenu vainqueur. L'historien saisit hardiment le fil de ce dédale historique, il*

en débrouille les ténèbres. Son érudition laborieuse a jeté de vives lumières sur toutes les sommités de cette histoire. Sa critique consciencieuse et savante *a rétabli* les causes en combinant les résultats. Son style *vigoureusement élevé a fixé* les physionomies encore indécises des personnages et des époques. *Il a remis, pour ainsi dire, et fait vivre* sous nos yeux tous ces évènements depuis si longtemps disparus du cours des siècles. *Ajoutons à cela que son volume in-18 de 700 pages contient plus de choses et d'idées que les six volumes de Lévesque. M. Rabbe est un écrivain substantiel : il conte en penseur. Il a su rendre harmonieux d'ensemble et de coloris ce vaste tableau des développements d'une grande nation, encadré entre deux figures gigantesques, Gengis-Khan et Napoléon.*

Il nous semble cependant (et nous faisons cette observation pour une seconde édition qui peut-être a déjà paru au moment où nous écrivons cet article) que l'ouvrage de M. A. Rabbe gagnerait beaucoup à être publié en deux ou trois volumes. M. Rabbe pourrait donner un peu plus de détail à l'époque qui précède l'invasion des Tartares...

Mais cette matière attend encore un véritable historien [1].

Nous l'indiquons au beau talent de M. Rabbe. Resserré dans des bornes étroites, il a su traiter avec plus de développements que Lévesque, et surtout avec plus de sincérité, certaines époques d'un grand intérêt comme le règne fameux de Catherine. *Ceux qui ont lu le portrait de Tibère dans Tacite et la peinture de Messaline dans Suétone admireront de quel pinceau ferme et hardi M. Rabbe a su flétrir* cette courtisane couronnée, à laquelle les altiers sophistes du dernier siècle avaient voué un culte qu'ils refusaient à leur Dieu et à leur roi, cette reine régicide,qui avait choisi pour ses tableaux de boudoir un massacre et un incendie.

Ce n'est pas la seule fois que M. Rabbe se trouve en contradiction avec les philosophes. Malgré tout un livre de Voltaire, il dit quelque part avec une conviction éloquente :

(Victor Hugo cite un important passage où l'historien attribue à la providence l'organisation sociale de la Russie.)

À ce style énergique et vivant, à ce langage consciencieux et élevé, on reconnaît l'homme supérieur. Cette empreinte brille sur presque toutes les pages du livre de M. Rabbe. Une foule de morceaux de ce genre rachètent les jugements un peu précipités, les opinions quelquefois hasardées que le critique pourrait redresser dans certains passages. Mais nous sommes assez convaincu que M. Rabbe se fera justice, pour que nous nous bornions à la lui rendre. En mûrissant quelques parties de son excellent livre, il achèvera de marquer profondément la ligne qui le sépare de la foule. Il ne voudra rien écrire qui ne soit digne de son haut rang littéraire; et les esprits même les plus prévenus s'empresseront de le distinguer de cette tourbe d'historiens que nous voyons aujourd'hui toisant les empires à leur mesure de pygmées, et jugeant les siècles dans des écrits d'un jour.

Nous le répétons en terminant, cette histoire de Russie a vivement réveillé l'attention par...[2] *de l'auteur, et par l'importance du sujet. Les destins futurs de la Russie...*

Ici s'arrêtent les ratures; la fin est semblable au texte publié page 24.

[1] Voir page 24. — [2] Quelques mots illisibles sous les ratures. (*Note de l'Éditeur.*)

Feuillet 15. — Contient les deux pensées qu'on a lues pages 81 et 82.

Les deux derniers fragments du *Journal d'un jeune Jacobite* tiennent sur une feuille double de papier à lettres bleuté.

Feuillet 20. — Titre-chemise :

JOURNAL D'UN RÉVOLUTIONNAIRE DE 1830.

Copié par Victor Pavie.
Imprimé à la fin du t. II de *Littér. et Phil. mêlées* [1].
À revoir et à collationner.

Chaque fragment est numéroté par Victor Hugo dans l'ordre de publication, sauf pour les deux premières pensées qui sont au verso de l'avant-dernier «feuillet sans date» [2].

Le fragment numéroté 10 n'a pas été publié. Le voici avec sa variante rayée :

Napoléon a dit à Sainte-Hélène : Marmont s'est balafré pour la vie.
Napoléon l'avait bien dit. Marmont est perdu. Marmont a une balafre à l'honneur.

Autre suppression :

Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme et une grande chose : Napoléon et la Liberté. À défaut du grand homme, ayons la grande chose.

Feuillet 32. — En tête, date et note supprimées :

Août 1830. — J'ai écrit à Lamartine :
... Cependant, ce tremblement de terre passé... [3].

Feuillet 37. — Daté *15 septembre.*

Suppressions et modifications dans le deuxième fragment de septembre [4] :

j'expliquerai ailleurs
L'Angleterre est seule redoutable pour mille raisons que je déduirai une autre fois [5].

... et pour cela envoyer en Angleterre un ambassadeur populaire, Benjamin Constant ou Lafayette, dont on eût dételé la voiture...

... une déclaration de guerre à la France ! Wellington eût été paralysé devant Lafayette. Qu'avons-nous fait ? nous avons envoyé Talleyrand ! Le vice et l'impopularité en personne avec cocarde tricolore. Comme si la cocarde couvrait le front. Pas

[1] Rappelons que l'édition originale était en deux volumes. (*Note de l'Éditeur.*) — [2] Nous continuons à donner nos indications d'après la pagination établie par les soins de la Bibliothèque nationale. — [3] Voir page 89. — [4] *Ibidem.* — [5] Ces six derniers mots et leur variante n'ont pas été reproduits. (*Note de l'Éditeur.*)

un anglais ne bougera. L'enthousiasme britannique est tué. Faute énorme! Et cela, parce que M. Thiers a craché deux ans sur les chenets de M. de Talleyrand!

Coterie et loterie!

Pauca meo Gallo.

Feuillet 38. — Pensée rayée, inédite :

A toutes les cicatrices que nos divers régimes ont laissées à la France, on trouve sur Talleyrand une tâche correspondante.

On retrouve ce texte, non biffé, au feuillet 42.

Les pensées du feuillet 38 sont écrites au verso d'une lettre, timbrée par la poste 1830, de Pierre Foucher à Mme Victor Hugo, sa fille. Il lui demande de faire baptiser sa seconde fille, Julie, dont Mme Victor Hugo était la marraine.

Quelques mots ajoutés sur les épreuves en 1834, démontrent qu'en quatre ans, l'idée de république universelle, qui a hanté Victor Hugo toute sa vie, s'est précisée; elle est, croyons-nous, exprimée ici pour la première fois :

...la république, qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle... (voir page 91).

Feuillet 39. — Il débute par ce vers inédit :

Qu'importe quel drapeau flotte au vent des partis.

Feuillet 40. — Inédit, en marge d'une lettre datée 28 décembre 1829 et signée : *Baronne Pichon.*

Dix-huit millions de liste civile, et les châteaux, et les apanages, et le reste! le chapeau gris et le parapluie du roi bourgeois coûtent plus cher que la couronne de Charlemagne.

Suit la pensée publiée page 92 :

Il faut quelquefois violer les chartes pour leur faire des enfants.

Feuillet 42. — Le manuscrit donne les noms des personnages désignés seulement par leurs initiales page 93.

Pasquier derrière Talleyrand, Villèle derrière Martignac.

Au verso un profil dessiné.

Feuillet 43. — Il débute par cette pensée, mise en vers dans *Toute la Lyre :*

En France, que de gens à longues oreilles : ânes en littérature et lièvres en politique.

Voltaire continue le dix-septième siècle. Il n'a fait qu'un livre de plus pour la bibliothèque de Ninon.

Ô Paris, tu es resté pure[1] dans le désordre.
Et Sparte envierait Babylone.

En temps de révolution, craignez la première exécution politique. Une tête met le peuple en appétit[2].

Au-dessus de la pensée publiée page 94 :

Vieillards, ne vous barricadez pas...

Une date : septembre 1830.

Feuillet 43 (verso) :

Le parti de l'avenir se divise en deux classes : les hommes de révolution, les hommes de progrès...

Suit le texte qu'on a lu pages 215-216. Ce passage, indépendant du manuscrit de l'*Étude sur Mirabeau,* lui est antérieur, puisqu'il est écrit au verso d'un feuillet dont une pensée, nous venons de le voir, est datée : *septembre 1830.*

Feuillet 49. — Entre la première et la seconde pensée d'octobre, ce vers :

Dieu fait payer trois fois l'aumône qu'on refuse.

(*Proverbe des chouans.*)

Entre le *oui* du prêtre et le *non* de l'homme, il n'y a plus que Dieu qui puisse placer son mot.

Sous ces deux lignes publiées page 95, deux autres inédites :

Ce mot, quel est-il? La raison humaine toute seule ne le devine pas, ne le conçoit pas.

Feuillet 49 (verso). — Inédit :

Esprit exact, voilà ce qu'il avait noté de remarquable dans les trois journées des 26, 27, 28 juillet 1830.

26 juillet, lundi. — Baromètre réduit à zéro : 760, 70. — Thermomètre centigrade : + 25,3. — Vents : E.-N.-E. — État du ciel; beau. — Température *maximum du jour :* + 26,0. *Minimum du jour :* + 15,3.

(1) Écrit au féminin. — (2) Cette phrase est répétée au verso du feuillet 59. On la retrouve dans la préface du *Dernier jour d'un condamné.* (*Note de l'Éditeur.*)

27 juillet, mardi. — Baromètre réduit à zéro : 761,44. — Thermomètre centigrade : + 27,0. — Vents : N.-E. — État du ciel : beau. — Température *maximum* + 27,7. *Minimum* + 17,5.

28 juillet, mercredi. — Baromètre réduit à zéro : 760,30. — Thermomètre centigrade : + 28,8. — Vents : E.-N.-E. — État du ciel : beau. — Température : *maximum* + 30,8. *Minimum :* + 18,4.

Le signe + indique une température au-dessus de 0.

Feuillet 50 :

M. de Maistre disait à propos des religions : *la science est le grand acide.*

Feuillet 52 :

Le jésuitisme, comme combinaison politique et sociale, comme communauté dans la communauté, comme église dans l'église, comme noyau dans le noyau, c'est le catholicisme à la seconde puissance.

(Grégoire VII) = Ignace de Loyola.

Feuillet 52 (verso) :

Voltaire a fait de mauvaises tragédies : cela n'empêche pas le grand homme d'avoir eu le rire diabolique.

Feuillet 58. — Sur le manuscrit, après l'annonce de la mort de Gœthe, Benjamin Constant et Pie VIII :

Ch. Nodier me disait : *Trois papes de morts* [1].

Feuillet 63. — Deux lignes inédites complètent la pensée sur Christophe Colomb et Guillotin [2] :

un chemin de

Tous deux, eût dit Falstaff, avaient trouvé des moyens d'aller dans l'autre monde.

Feuillet 66. — Après la citation : «c'est proscrire les véritables bases du lien social», on lit le nom de l'orateur : *Berryer.*

DERNIERS FEUILLETS SANS DATE.

Feuillet 75 (verso) :

Jésus-Christ en donnant à la terre le livre de liberté, l'évangile, a fait faire le premier pas; Luther, en brisant l'unité religieuse, le second; Mirabeau, en écrasant l'unité politique, le troisième. Il ne fallait pas moins que de tels hommes pour continuer l'œuvre d'un Dieu.

(1) Voir page 98 — (2) Voir page 100.

Feuillet 79. — Au verso de la 24e pensée : «Dieu nous garde de ces réformateurs, etc. [1]», lettre adressée à Victor Hugo par M. de Cailleux et datée : 29 novembre 1828.

Feuillet 80 (verso). — Inédit :

Vyasa, l'Homère de l'Inde. Être collectif aussi.

Dufresny a fait un parallèle d'Homère et de Rabelais. (Genèse des anciens et des modernes.)

Puis des notes et des références prises probablement au moment où Victor Hugo écrivait *Hernani :*

Don Diego Lopez de Haro, second fils des premiers seigneurs del Carpio, marié à Doña Ana de Guzman, est le quadrisaïeul de Don Gaspard de Haro y Guzman, marquis de Eliche et del Carpio — de don Juan Domingo, comte de Monterey — de Doña Antonia, duchesse de Medina Sidonia (sin sucesion) — de Doña Manuela, comtesse de Luna (sin sucesion) — de Doña Maria, duchesse de Pastraña. — Lesquels vivaient en 1795.

---

1. Arboles de Costados de gran parte de las primeras casas de estos reynos, cuyos dueños vivian en el año 1683, obra posthuma de D. Luis de Salazar y Castro.
2. Origan de la dignidades seglores [2] de Castilla y Leon, por el doctor Salazar de Mendoza.

---

3. Historia genealogica de la casa de Silva, 2 vol. in-4°.
4. Dialogos de las armas et linages de la nobleza de España. Los escrivia D. Antonio Agustin, arzobispo de Tarragona. — 1734.

Feuillet 81. — Dans les deux listes : *Noblesse-Peuple* [3], quelques noms n'ont pas été publiés :

NOBLESSE.	PEUPLE.
A. de Lamartine.	Béranger.
La baronne de Krudener.	Fabvier.
Kosciusko.	Rossini.
	Kléber.

Feuillet 88. — Au verso du dernier «feuillet sans date» quelques lignes de l'étude *sur M. Dovalle.*

---

[1] Voir page 106. — [2] Mot douteux. — [3] Voir page 106.

De toute la période 1823-1824, on ne trouve dans le manuscrit que la dernière division : *Idées au hasard;* encore est-elle très incomplète. Les quatre premières divisions ayant été extraites d'articles, les manuscrits ont sans doute été égarés.

IDÉES AU HASARD.

Feuillet 93. — Le titre définitif est écrit en marge; sous les ratures on lit celui-ci :

EXPOSITION DE TABLEAUX AU PROFIT DES GRECS.

C'est en réalité un compte rendu de cette exposition ouverte le 17 mai 1826; nous en avons donné le texte en tête du Reliquat; seul le début et la fin de cet article ont été insérés dans *Littérature et Philosophie mêlées* (1).

Feuillet 95. — Le deuxième paragraphe d'*Idées au hasard* est un article de critique sur un volume que venait de publier Gaspard de Pons; les ratures nous laissent difficilement lire le titre; voici ce que nous avons pu déchiffrer :

AMOURS. — À ELLE.

Avec cette épigraphe :

L'amour n'enfante que des larmes;
Les Amours sont frères des Ris.

VICTOR HUGO.

Un petit volume in-18 chez Pélicier, place du Palais-Royal (2).

Avant le deuxième alinéa deux lignes largement barrées. Plus loin, autres ratures après ces mots :

Qui est tout à la fois plus et moins que la vertu (3).

Si nous n'étions pressés d'arriver au livre charmant que nous annonçons, nous ferions remarquer que l'honneur est inconnu chez les peuples à qui l'Évangile...

Les paragraphes III, IV, V, VI manquent au manuscrit.

Feuillets 99-100. — La division qui clôt le chapitre : *Idées au hasard,* n'offre que deux variantes intéressantes aux deux dernières lignes :

Chateaubriand, Girodet
Entre Frédéric et Buonaparte, Voltaire et Byron, Vanloo et Géricault... (4).

Au verso du feuillet 100, cette note :

Chercher si ceci n'est pas publié dans *Littérature et Philosophie mêlées.*

(1) Voir pages 134-135. — (2) Cet ouvrage a été publié en 1824. (*Note de l'Éditeur.*) — (3) Voir page 136. — (4) Voir page 139.

FRAGMENT D'HISTOIRE.

Feuillets 102-106. — Le début de la première page est recouvert d'un papier collé par des pains à cacheter; on n'y lit que ce titre : FRAGMENT, suivi d'un signe qui nous renvoie à une note en marge :

M. Victor Hugo, qui ne fait point partie de nos collaborateurs habituels, a bien voulu donner communication de ce morceau à la *Revue de Paris.* Ce fragment fait partie d'un ouvrage étendu auquel il travaille depuis longtemps, et dont la publication se fera encore longtemps attendre.

Voici le texte qui précède le *Fragment* publié dans la *Revue de Paris* de juin 1829, et inséré dans *Littérature et Philosophie mêlées.* Nous avons pu le lire malgré les six pains à cacheter qui maintiennent la feuille de papier blanc sur le passage non destiné à l'impression :

À la vérité, les principaux champions des «saines doctrines littéraires» lui ont bien fait l'honneur de lui jeter le gant, jusque dans sa profonde obscurité à lui, simple spectateur de cette curieuse mêlée. Il n'aura pas la fatuité de le relever. Voici, dans les pages qui vont suivre, les considérations qu'il pourrait leur opposer. Voici sa fronde et sa pierre. Mais d'autres, s'ils veulent, les jetteront à la tête des Goliaths classiques!

La même nature de civilisation, la même société... [1] *n'a pas toujours occupé la terre.* La société humaine a grandi et s'est mûrie comme un homme, comme un de nous. Elle a eu sa jeunesse, elle a eu sa virilité. Nous assistons maintenant à son imposante vieillesse. Et ici, pour établir sur une large base et ôter à notre édifice toute apparence hasardeuse, qu'on nous permette une digression qui sera *meilleure qu'un développement.*

On retrouvera ce passage, légèrement modifié, dans la *Préface de Cromwell.* Donc, *Fragment d'histoire* faisait partie du manuscrit de *Cromwell;* mais, craignant sans doute que cette «digression» fasse longueur, Victor Hugo, en 1827, l'a retirée de la *Préface de Cromwell;* puis il l'a publiée à part dans la *Revue de Paris,* en juin 1829, et insérée enfin dans *Littérature et Philosophie mêlées.*

À la fin de l'article, sous la signature et la date *octobre 1827,* un placard de papier blanc collé par quatre pains à cacheter recouvre le texte suivant :

Il semble qu'à certaines époques le globe soit comme un géant qui secoue la tête et répand sa chevelure sur son visage, des races d'hommes nouveaux débordent de son sommet, descendent du nord, les Vandales sur l'Europe, les Tartares sur l'Asie.

Le manuscrit de *Fragment d'histoire* a été envoyé à l'impression et porte le nom des compositeurs.

L'étude SUR M. DOVALLE manque au manuscrit. C'est d'ailleurs sous forme de lettre aux éditeurs qu'elle a paru en 1830, en tête de l'édition des poésies de *feu Charles*

[1] Mot illisible sous la rature.

Dovalle. Pour l'adapter à *Littérature et Philosophie mêlées,* Victor Hugo a abandonné la forme épistolaire et supprimé ce début de lettre :

Vous me demandez, Messieurs, ce que je pense des poésies de M. Dovalle dont vous avez bien voulu m'envoyer le manuscrit, et vous paraissez croire que l'expression de mon opinion personnelle ajouterait quelque intérêt à cette publication déjà si intéressante par elle-même. C'est de votre part, Messieurs, une erreur obligeante pour moi, mais c'est une erreur. Ma voix est loin d'avoir l'autorité que vous semblez lui supposer. Il faut, pour agir puissamment sur les intelligences, deux choses : génie et conviction. Je sais qu'une des deux choses me manque; et, en conscience, ce n'est pas la conviction. Ce n'est donc pas ma parole qui, par son influence ou son retentissement, pourra contribuer en rien au succès de ces poésies. D'ailleurs, malheureusement pour vous qui l'avez connu, et pour moi qui aurais pu le connaître, M. Dovalle n'a besoin maintenant de qui que ce soit. En littérature, le plus sûr moyen d'avoir raison, c'est d'être mort.

N'insistez donc pas, Messieurs, pour avoir de moi sur les poésies de M. Dovalle, une opinion qui vaille la peine d'être controversée.

Et puis, ce manuscrit du poëte tué à vingt ans... [1].

GUERRE AUX DÉMOLISSEURS.

Feuillets 110-124 (recto et verso). — La première partie de cet article, écrite en 1825, manque au manuscrit; mais nous en avons retrouvé la presque totalité reliée dans un exemplaire de l'édition originale de *Littérature et Philosophie mêlées,* exemplaire sur papier teinté, appartenant à M. Louis Barthou qui, avec sa bonne grâce accoutumée, nous a permis de feuilleter son édition; nous avons pu constater que cette première partie de *Guerre aux démolisseurs,* écrite pendant le voyage aux Alpes que fit Victor Hugo en 1825 en compagnie de Charles Nodier, aurait dû être insérée dans : *Fragment d'un voyage aux Alpes.* En effet, chaque page du manuscrit, divisée par moitié, porte d'un côté le texte de *Guerre aux démolisseurs,* de l'autre, les descriptions du voyage aux Alpes. Les deux sujets se côtoyaient, puisque c'est en se dirigeant vers la Suisse que Victor Hugo avait noté au passage tous les vandalismes commis par les démolisseurs; cela l'éloignait pourtant de l'article promis; il réserva cette partie consacrée aux monuments et la publia en août 1829 dans la *Revue de Paris.*

La seconde partie, datée 1832, est précédée d'une note, supprimée dans *Littérature et Philosophie mêlées,* mais existant dans le manuscrit et publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1832; la voici :

Une *Note sur la Destruction des monuments en France,* signée du même nom que les lignes qu'on va lire, a été dernièrement publiée par hasard et avec d'innombrables fautes d'impression dans un des recueils du jour de l'an. D'autres recueils et des journaux fort répandus ont répété cette *Note,* malheureusement avec toutes les fautes d'impression qui en défiguraient le sens. Dans cet aperçu, écrit en 1825 et d'ailleurs

(1) Voir page 149.

très incomplet, des nombreuses dévastations d'édifices nationaux qui se font à la fois et sans qu'on y songe sur toute la surface de la France, l'auteur se promettait de revenir souvent sur ce sujet, *à propos et hors de propos.* Il vient aujourd'hui remplir cette promesse.

Il faut le dire et le dire haut... (1).

Feuillet 114 (verso). — À la fin des invectives contre la plume qui a signé l'arrêté de destruction de la tour de Louis d'Outremer, cette phrase biffée :

Plume digne enfin d'être la plume de Jocrisse ou du libraire Gosselin!

Une autre phrase supprimée dans les diverses personnifications du vandalisme :

Feuillet 116. — Il est député, et il refuse à Ingres les fresques de la Chambre pour les adjuger à je ne sais qui.

Feuillet 120 (verso). — Répétition du passage sur l'exécution du jardin des Tuileries.

YMBERT GALLOIX.

Feuillets 126-145. — Sur la page de titre, cette dédicace : *A ma bien-aimée Juliette.*

Vingt pages remplies au recto et au verso. Deux papiers différents, l'un bleuté, l'autre fort jauni. Peu de ratures. C'est vraisemblablement une mise au net. La lettre d'Ymbert Galloix manque.

SUR MIRABEAU.

Feuillets 146 *bis*-195 — Dédicace sous le titre :

À toi, ma Juliette bien-aimée.

V.

12 janvier 1834.

Le manuscrit même a été envoyé à l'imprimerie, il porte le nom des compositeurs. Il est paginé par Victor Hugo de A à Z sur doubles feuillets remplis au recto et au verso. En regard de la première ligne la date : *2 janvier 1834.*

Feuillet 161 (verso). — Toute la marge est prise par un ajouté donnant des citations des membres de l'Assemblée à partir de :

Rivarol disait... (2).

D'après le manuscrit, c'était Madame Roland qui aurait dit :

M. Barnave fait plaisir, M. Mirabeau fait peine.

(1) Voir page 156. — (2) Voir page 195.

Feuillet 172. — Un ajouté marginal de trois alinéas, depuis ces mots : Il y a des parallélismes bien frappants... [1]. Un autre, feuillet 183, prend à cette phrase : Par moments, au milieu de ses plus violentes déclamations...

Peu de ratures et de corrections. Sous la dernière ligne, la date : *10 janvier 1834*.

Après le manuscrit : *Sur Mirabeau,* sur une feuille de papier à lettre, un passage, publié page 205 : (Les hommes comme Mirabeau ne sont pas...) paraît antérieur à l'étude et y a été intercalé; puis une page contenant des additions faites pour l'édition de *Littérature et Philosophie mêlées;* ces passages, qui n'existaient pas dans la plaquette publiée en janvier 1834, sont des citations de Mirabeau; on a lu les premières à la page 209, une autre à la page 210 : (Une autre fois, comme les procureurs de l'Assemblée...); enfin une troisième addition même page : (Dans un autre instant... Le 22 septembre 1789...)

[1] Voir page 202.

IMPRIMERIE NATIONALE.

APPENDICE.

Il nous a paru intéressant de reproduire dans cette édition les articles publiés, de 1819 à 1834, dans *Le Conservateur littéraire, La Muse Française, L'Étoile, La Quotidienne* et autres journaux de l'époque. Pour *Le Conservateur littéraire,* où Victor Hugo a écrit sous de nombreuses signatures, nous avons consulté *l'exemplaire unique* que M. Louis Barthou a bien voulu nous communiquer.

C'est sur cet exemplaire qu'ont été préparés les deux volumes de *Littérature et Philosophie mêlées* : tous les articles destinés à la réimpression sont barrés ou marqués d'un trait vertical. Ce n'est là qu'un premier choix, il n'a pas toujours été suivi ; telles pièces, indiquées, n'ont pas été insérées, d'autres, négligées, ont fait partie du recueil de 1834.

À la page de garde vient cette dédicace :

Exemplaire unique.

À MA JULIETTE BIEN-AIMÉE.

V. H.

Dans le sens de la largeur de la page, ces vers :

Oh ! je suis le regard et vous êtes l'étoile !
Je contemple et vous reluisez !
Je suis la barque errante et vous êtes la voile !
Je flotte et vous me conduisez !
Près de vous qui brillez, je marche triste et sombre,
Car le jour radieux touche aux nuits sans clarté,
Et comme après le corps vient l'ombre,
L'amour pensif suit la beauté !

20 août 1833. Minuit.

Nombreuses sont les modifications opérées sur cet exemplaire, nous ne les indiquerons pas, elles ont été suivies et nous les avons signalées au cours des articles ; notons seulement ces deux points : à la critique de *La Famille Lillers,* en marge de la citation d'Horace, Victor Hugo, pris d'un scrupule, a écrit : *Revoir Horace ;* puis, au deuxième article sur les *Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie* par Mme C. de M., le nom de l'auteur est donné en entier : *Mme de Montaut.* C'est aussi sur cet exemplaire qu'ont été fondues en une seule les deux critiques sur *Jean de Bourgogne* et *Don Carlos.*

Indépendamment des annotations au cours du texte, des croix désignent, à la table de chaque volume, les articles choisis ; en voici la liste :

TOME I : *Œuvres complètes d'André de Chénier. — Épître à Brutus. — Walter Scott* (*L'officier de fortune. — La Fiancée de Lammermoor*). — *Les Vêpres Siciliennes* (2 articles). — *La Famille Lillers. — Trois chants de l'Iliade. — L'école du cavalier. — L'art du tour. — Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet. — Méditations poétiques. — Lettres de Publicola Petissot* (I et II).

THÉÂTRE : *Le Frondeur. — Un moment d'imprudence. — La Somnambule. — Cadet-Roussel-Procida. — Olympie. — Le marquis de Pomenars. — Les Comédiens. — Charles de Navarre* (2 articles).

Constant et Discrète. — Le dix-neuvième siècle. — Charles de France, duc de Berri. — Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le duc de Berri. — Dithyrambe sur l'assassinat de Mgr le duc de Berri. — La France royaliste aux mânes de Mgr le duc de Berri. — Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant. — Berriana.

TOME II : *Ivanhoe. — Lalla Roukh. — Exposition des morceaux de peinture, sculpture.... — Œuvres posthumes de J. Delille. — Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Mgr le duc de Berri, par M. le Vicomte de Chateaubriand. — Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé. — Les psaumes traduits en vers français. — Élégies vendéennes.*

THÉÂTRE : *Aspasie et Périclès. — Le Flatteur. — Démétrius. — Le Folliculaire. — L'homme poli. — Conradin et Frédéric. — La dame noire. — L'artiste ambitieux. — Une promenade dans Paris.*

Séance publique annuelle des quatre Académies. — Clôture du cours de poésie latine de M. Tissot. — Les plaisirs de Clichy. — Lithographie morale et politique de MM. les Députés. — Nuits françaises. — Nos regrets. — Hommage de l'aveugle de Nanterre. — Manuel du recrutement. — Sur quelques phrases du Défenseur. — *Sur un article des* Lettres normandes.

TOME III : *Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel. — Revue poétique : Lord Byron, œuvres complètes*[1]. — *Exposition des morceaux de peinture couronnés à Paris et envoyés de Rome ; Salon de 1819. — Histoire de Gil Blas. — Projet de la proposition d'accusation contre M. le duc Decazes. — Mémoire pour le vicomte Donnadieu. — L'Observateur au 19e siècle. — Histoire générale de France par M. Dufau. — Poésies de Mme Desbordes-Valmore. — La matinée du 29 septembre. — L'émigré en 1794. — Odes, par Antoine Charles. — Mémoires de la Société de Cambrai.*

THÉÂTRE : *Clovis. — Eugène et Guillaume. — Don Carlos.*

Société académique de Nantes. — Louis XVII au berceau de Henri V. — Épître à Dieu. — A S. A. R. Mme la duchesse de Berri. — Lettre sur l'élégie du 16 octobre. — Lettre sur la Biographie nouvelle des Contemporains.

[1] Victor Hugo s'attribue ici par erreur un article d'A. de Vigny. Il a sans doute confondu, en 1834, avec l'article qu'il avait publié sur lord Byron dans *La Muse Française* en 1824. (*Note de l'Éditeur.*)

Nous divisons cet Appendice en deux parties ; la première comprend les passages supprimés ou transformés dans *Littérature et Philosophie mêlées ;* nous indiquons les pages auxquelles le lecteur se reportera pour l'enchaînement du texte. La seconde partie donne intégralement les articles non reproduits par Victor Hugo.

Nous avons dû omettre les nombreuses citations, elles auraient démesurément grossi ce volume.

I

Œuvres complètes d'André de Chénier[1].

Un jeune homme, élevé au milieu du siècle des idées nouvelles, de ce siècle remarquable par tant d'erreurs brillantes, s'attache servilement sur la trace des maîtres. Égaré par un excès de modestie, comme tant d'autres par un excès d'orgueil, loin de rechercher une renommée prématurée, il se livre à des études solitaires ; les encouragements de quelques amis lui suffisent : il traverse son siècle également inconnu à la gloire et à la critique. Tout à coup, il tombe avant le temps : je n'ai rien fait pour la postérité, dit-il ; du moins a-t-il fait assez pour sa gloire, en montrant ce qu'il aurait pu faire.

Tel fut André de Chénier, jeune homme d'un véritable talent, auquel peut-être il n'a manqué que des ennemis.

[1] *Conservateur littéraire,* décembre 1819.

Nous laisserons à d'autres...
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire[1].

Contraint de nous renfermer dans les bornes d'un article, nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs tous les morceaux qui nous ont frappé dans ce singulier ouvrage; nous nous contenterons de leur recommander les 17e, 22e et 39e élégies dont nous n'avons rien cité.

En général, quelle que soit l'inégalité... — Il sera rare que vous ne rencontriez pas de beaux vers[2].

Cela ne veut point dire qu'il soit un bon auteur, mais cela prouve du moins qu'il avait tout pour l'être, les idées; le reste est d'habitude.

La poésie, ce n'est presque que sentiment, dit Voltaire[3].

Walter Scott : *L'Officier de fortune.* — *La Fiancée de Lammermoor*[4].

Leuwenhoëck, ce savant qui parvint à découvrir que les yeux de certains insectes avaient dix-sept mille facettes, aimait beaucoup la littérature, même celle que tant de nos fiers esprits, qui n'ont rien découvert, nomment frivole. Il lisait des vers, des romans et des traités de morale. Le bon Hollandais ne s'amusait pas à fixer ses sensations, pour motiver ses jugements. Quand il avait parcouru un mauvais livre (il s'en imprimait dans son temps presque autant que dans le nôtre) il éprouvait un malaise dont il ne se rendait compte qu'en disant : *C'est comme si le premier venu voulait me prouver que le contour polyédrique de l'œil d'un papillon n'a que dix faces.*

Bien des gens ne verront dans ce mot que la boutade d'un savant et d'un Hollandais; il nous semble qu'on peut y voir quelque chose de plus. Ce malaise de Leuwenhoëck, nous l'éprouvons tous à la lecture d'un mauvais ouvrage. Et, en effet, l'ouvrage n'est mauvais que parce que les peintures sont des lieux communs qui ne nous rappellent point ce que nous avons vu, et les personnages, d'autres lieux communs, qui ne nous rappellent en rien ce que nous sommes. La médiocrité se croit trop grande pour imiter; elle invente sans avoir observé. Le mot du Hollandais est tout entier là-dedans. Un bon peintre ne travaillera jamais sans modèle; un mauvais peintre n'y regarde pas de si près. De tous nos écrivains, le plus imitateur, et peut-être aussi le plus original, c'est La Fontaine. Nous vivons pourtant dans un temps où l'ineptie présomptueuse prend l'ignorance et l'étourderie pour de l'originalité; avec cette candeur, on fait gémir les presses, spéculer les libraires, et parler le monde. La foule admire, l'homme de goût s'étonne en secret de l'énorme bêtise du siècle, et l'ineptie se croit du talent. — Au fait, en est-elle bien loin? — L'ineptie est aveugle : le talent observe; et, en vérité, voilà toute la différence.

Charron disait : *Faites plus de notes et moins de livres.*

Courage donc : oui, il suffit d'observer : joignez à cela le génie, qui crée, l'imagination, qui sait peindre; vous serez un grand écrivain, vous pourrez faire *les Martyrs.* — Courage!

Combien de malheureux... — C'est ainsi qu'il croit aisé de mourir comme d'Assas ou d'écrire comme Voltaire[1].

Sans nous en apercevoir, nous venons de faire un magnifique éloge des écrits de sir Walter Scott.

Celui-là a observé avant de peindre; celui-là fait dire à tous ceux qui l'ont lu : j'en ferais autant!

Ce dernier éloge, qui paraît peu de chose dans notre bouche, est beaucoup dans un siècle où l'on a, en général, si bonne opinion de soi.

Sir Walter Scott n'était connu en France, il y a quelques années, que d'un petit nombre de gens instruits : il n'avait fait que des poëmes.

Sir Walter Scott partage aujourd'hui, dans un *certain monde,* la célébrité des Paccard et des Ducray-Duminil : il a fait des romans.

Nous nous hâtons d'ajouter, pour réparer le tort que pourraient lui faire de pareils admirateurs et de pareils collègues, que ses romans n'ont fait qu'accroître, parmi les gens de goût, sa réputation, qui est aujourd'hui de la gloire. Et, en effet, les dix plus médiocres pages du moins bon d'entre eux,

(1) Voir p. 58-61. — (2) Voir p. 62-63. — (3) *Idem.* — (4) *Conservateur littéraire,* décembre 1819.

(1) Voir p. 73.

valent mieux que bien de longs poëmes publiés depuis trois ans.

Si un sot parvient... — ...et ne découvraient le visage qu'après que le bras avait été reconnu [1].

C'est ainsi que W. Scott est entré dans la lice. L'auteur de la *Dame du Lac* n'est point venu recommander à ses lecteurs les *Puritains d'Écosse.* Il a caché son nom célèbre sous le nom obscur de Jedediah Cleishbotham, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh. L'ouvrage a fait du bruit : les éditions et les traductions se sont succédé. Jedediah ne s'en est point tenu à ce premier succès. *Guy-Mannering, l'Antiquaire, Wawerley* ont mérité à W. Scott un beau triomphe : il a été deviné. Cependant, il a continué de s'envelopper obstinément du voile que la curiosité publique avait soulevé. *Rob-roy* et *la Prison d'Édimbourg,* qui parurent il y a quelques mois, *l'Officier de Fortune* et *la Fiancée de Lammermoor,* que nous annonçons aujourd'hui, portent tous le nom et les titres du sacristain de Gandercleugh.

Voltaire, interrogé par une marquise célèbre, ne put analyser le plan d'*Alzire.* Nous nous garderons donc d'analyser aucun des ouvrages dont nous venons de parler : cette entreprise serait au-dessus de nos forces. D'ailleurs, nous ennuierions ceux qui les ont lus, et nous pourrions dégoûter les autres.

Walter Scott, doué d'une imagination vive, a beaucoup appris et beaucoup observé. Ses fictions sont toutes fondées sur des réalités. Il connaît les lieux qu'il décrit et les évènements qui s'y sont passés. Dans ses romans, tout ce qui n'est pas vrai est vraisemblable, et quand ce n'est plus l'histoire des hommes que vous lisez, c'est toujours celle du cœur humain. Ses caractères sont bien tracés et bien soutenus; et si quelques-uns de ses personnages sont pris dans une nature un peu bizarre, ils n'en sont pas moins dans la nature. La Bohémienne Merrillies et le *Bedesman du roi* [2], Edie Ochiltree, la Vieille Elspeth et *l'Enfant de la Nuit,* Ranald, offrent des exemples frappants de ce que nous avançons. Chacun d'eux a de l'homme tout ce que ses mœurs lui permettent d'en avoir; et c'est la peinture vivante de ces mœurs qui répand sur les romans de sir W. Scott une singulière teinte d'originalité.

Nous avons adopté l'usage de beaucoup citer quand nous rendons compte d'un ouvrage; par là l'auteur se fait connaître, le critique justifie ce qu'il avance, et le lecteur juge. Ce principe, vrai en général, souffre une exception à l'égard de W. Scott. W. Scott est destiné d'ailleurs, comme tous les hommes peu ordinaires, à faire exception à bien des règles. Ce n'est pas sans de mûres réflexions que nous nous sommes décidé à ne rien citer de cet auteur, et nous espérons que ceux qui l'ont lu partageront là-dessus notre opinion.

Quand un écrivain a pour qualité... — C'est un diable de Michel-Ange dans un intérieur de Drolling [1].

Nous nous bornerons à recommander au petit nombre de personnes qui n'ont pas lu Walter Scott, et à rappeler aux autres la peinture de l'orage dans *l'Antiquaire,* et la description de la bataille du pont de Bothwell dans *les Puritains.* Nous ne connaissons pas de scène plus terrible que l'interrogatoire que Claverhouse fait subir à Morton, en présence d'Édith (*Puritains*) et de pantomime plus plaisante que celle du palefrenier de l'aubergiste Binkerton reconnaissant la *passe* de Daddy-Rat, ce fameux *surveillant des routes* (*Prison d'Édimbourg*). W. Scott a un grand art; il excite le rire, il émeut la pitié presque en même temps, et la transition paraît si naturelle, que le contraste est insensible. Son pinceau, sûr et exercé, saisit toutes les nuances distinctives des objets semblables ou qui semblent tels à des yeux vulgaires. Le contrebandier Hasteraick (*Guy-Mannering*) ne ressemble en rien au contrebandier Mucklebacket (*l'Antiquaire*); la Bohémienne de *l'Astrologue* est en tout différente de la sorcière de *Lammermoor;* et cette plume, qui avait retracé avec une hideuse énergie les sanguinaires discussions des chefs presbytériens, vient de reproduire, avec la même impitoyable vérité, les honteux débats des Lords du Conseil privé d'Écosse.

Sir Walter Scott est écossais... — ...ne sont autre chose que lady Morgan flattée par elle-même [2].

Si la noble modestie de Sir Walter Scott le rend bien supérieur, sous le rapport moral, à

[1] Voir p. 71. — [2] Sorte de mendiants privilégiés, reconnaissables à leur robe bleue. (*Note du* Conservateur littéraire)

[1] Voir p. 67. — [2] Voir p. 74.

lady Morgan, la mâle vigueur de son talent ne lui assure pas moins d'avantages sur elle, sous le rapport littéraire.

Il faut le dire... — Sir W. Scott est un homme de génie [1].

Nous sommes persuadé que l'on dira un jour : *Sterne et W. Scott*, comme on dit déjà aujourd'hui : *Montesquieu et Chateaubriand.*

On nous reprochera peut-être d'avoir plutôt, dans cet article, cherché à donner une idée des ouvrages de Walter Scott, en général, que de ses deux derniers romans en particulier. Nous ne chercherons pas à éviter ce reproche, et nous avouerons que tel a été en effet notre but. Les deux romans de W. Scott, que nous annonçons, sont fort inférieurs à tout ce qu'il a publié jusqu'ici. Cet écrivain a dû nécessairement épuiser le champ dont il ne veut pas sortir. Il a peint le caractère écossais sous toutes ses faces; aussi va-t-il s'arrêter, dans l'impossibilité d'aller plus loin. Le défaut de *l'Officier de Fortune* est de ne point présenter de personnage principal : les figures sont toutes également bien dessinées; mais il n'en est aucune qui se détache assez des autres pour attacher les regards. Dugald-Dalgetty attire et trompe l'intérêt, Menteith l'éveille et ne le soutient pas; Allan Mac-Aulay ne séduit que l'imagination; Montrose ne plaît qu'à l'esprit. Dans la *Fiancée de Lammermoor* on trouve des détails charmants et des peintures admirables; mais Rawenswood est peut-être un peu trop fier, Lucie un peu trop douce, et Caleb un peu trop rigoureux dans son singulier point d'honneur. En somme, si Walter Scott a cessé d'être fécond, il n'a point cessé d'être original.

M.

Second Théâtre français : *Un moment d'imprudence*, comédie en trois actes et en prose, par MM. Wafflard et Fulgence [2].

...pour concourir au même ouvrage [3].

On sent aisément les suites de ces alliances forcées.

... un âne et un cheval traîneraient mal un chariot [1'].

Nous ne tirerons pas les conséquences du propos un peu breton de Cowley : nous pensons toutefois que deux auteurs perdent souvent...

... et voilà pourquoi ils sont excellents [2'].

Nous n'approfondirons pas ce sujet, qui mériterait d'être médité, d'ailleurs nous perdrions nos peines; aujourd'hui tout se perfectionne, la vitesse passe avant la solidité, et il faut plusieurs ouvriers pour construire un vaudeville, tandis qu'un seul suffit pour démolir la *chaumière du pauvre.*

Telles étaient nos réflexions, le jour de la première représentation d'*Un moment d'imprudence*, avant que la toile fût levée. Nous savions que cette comédie était de MM. Wafflard et Fulgence, et, nous l'avouons avec regret, après l'avoir entendue, nous persistons dans notre opinion sur le danger du concours de deux auteurs au même ouvrage. Ce n'est pas que la pièce nouvelle soit mauvaise; mais elle serait meilleure si elle appartenait seulement à celui des deux auteurs qui est supérieur à l'autre. Le mélange de la médiocrité et du talent déplaît toujours; et ce mélange se fait malheureusement sentir dans *Un moment d'imprudence.*

Une femme, qui va passer la soirée dans une maison décriée, malgré les défenses d'un mari; un mari qui se rend au même lieu, à l'insu de sa femme; un protecteur du mari, épris de la femme, qui fait faire à celui-ci des vers pour sa moitié, sans que le nouvel Arnolphe sache à qui ils sont destinés; voilà en peu de mots le fond de la nouvelle comédie. On sent qu'avec un dialogue souvent plein d'esprit et un style qui, sauf quelques incorrections, présente les qualités nécessaires du genre, les auteurs n'ont pas eu de peine à revêtir ce canevas, peut-être un peu usé, de couleurs brillantes et même nouvelles. La pièce a obtenu un succès mérité, quoique légèrement contesté. Le parterre a applaudi dans le rôle du valet et de l'intrigante plusieurs traits pleins de finesse et qui annoncent dans les auteurs un mérite assez rare de nos jours, l'observation. On a encore beaucoup

(1) Voir p. 74. — (2) *Conservateur littéraire*, décembre 1819. — (3) Voir p. 67.

(1') Voir p. 67. — (2') Voir p. 68.

goûté la peinture faite par Fréville à d'Harcourt de la soirée qu'ils vont passer chez Mme de Mondésir; nous avons retenu le dernier trait : «Enfin, on rentre chez soi la tête fatiguée, le cœur souvent pris et la bourse vide.»

Mais en rendant justice à quelques scènes dont le jeu des acteurs ne fait pas tout le mérite, le public a signalé dans le plan et le dialogue plusieurs défauts de vraisemblance et de bienséance théâtrale. Ces taches sont faciles à effacer et ont déjà disparu en grande partie. D'ailleurs, grâce à la communauté de travail qui n'entraîne pas la solidarité de talent, M. Fulgence peut, dans son particulier, les attribuer à M. Wafflard, et M. Wafflard à M. Fulgence; ce qui est bien une petite consolation.

Les auteurs souffrent moins lorsqu'ils souffrent ensemble.

H.

Épître à Brutus.
Les *Vous* et les *Tu* [1].

...Rire un régiment de valets [2];

Votre Suisse, à ma révérence,
Répondit par un fier souris,
Et quatre mots, dont l'insolence
Fut bien tout ce que j'en compris.
Tout le long d'une cour immense,
J'essuyai l'orgueilleux mépris
Des jockeys de Votre Excellence;
Enfin pour attendre audience,
Je pénétrai sous vos lambris.
Là, je vis un vieux militaire
Qui, redemandant ses drapeaux,
Allait recevoir pour salaire
Et l'indigence, et le repos.
Plus loin, c'était un doctrinaire
S'obstinant sans cesse à se taire
Pour ne pas perdre son pathos,
Qu'il vend fort cher au ministère.
Une perruque à trois marteaux
Cachait assez mal la figure
D'un ancien brûleur de châteaux
Qui voulait une préfecture :
Pour moi j'étais à la torture;
Méprisé de ces grands esprits,

[1] *Conservateur littéraire*, janvier 1820. — [2] Voir p. 72.

Il fallut souffrir, sans murmure,
Que l'un de vos chiens favoris
Laissât en passant son ordure
Sur l'habit qui fait ma parure,
Et dont je dois encor le prix.

...De la couleur de ton bonnet [1].

«Eh bien! cher Brutus!...» Mais je pense
Que tu ne me reconnus pas,
Car à ces mots, Votre Excellence,
Vers la porte faisant trois pas,
Y mit sa vieille connaissance.

Ah! Monseigneur, sur votre seuil
Ne craignez plus qu'on se hasarde :
J'aime mieux mon humble mansarde
Qu'un hôtel qu'habite l'orgueil.
Moi, je m'estime, et je regarde
Les sots et les fous du même œil.
Je ris, courbé sur mon pupitre,
Quand, troublant mon pauvre séjour,
Ce char, qui fait trembler ma vitre,
Porte Votre Altesse à la cour
Du roi, qui dut, à si bon titre,
Te faire *pendre* à son retour.

Dès que la bise de décembre
Souffle la neige sur mes toits,
Je vais, pour ménager mon bois,
M'installer gaîment dans la Chambre.
Là, Monseigneur, je ris tout bas
Lorsqu'en de pénibles débats,
Craignant quelque langue importune,
Votre Excellence, avec fracas,
Court pérorer à la tribune.
Las! en termes moins arrondis,
Brutus, je t'entendais jadis
Déraisonner à la Commune.

Je ris encor, quand un badaud
Vante vos discours, votre style;
Trop souvent sans peine un lourdaud
Passe ainsi partout pour habile.
Or, il convient qu'en son haut rang,
Votre Altesse ait un secrétaire;
Car ton père, rustre ignorant,
Ne t'a point appris la grammaire.

...Étaient les jurons de Brutus [2].

Mais je vois à votre colère,
Qu'en répétant ce nom bourgeois

[1] Voir p. 72. — [2] Voir p. 73.

Dont vous étiez fier autrefois,
J'ai le malheur de vous déplaire.
Vous n'entendrez donc plus ma voix.

ARISTIDE.

L'Esprit du grand Corneille, par M. le Comte François de Neufchâteau, de l'Académie Française [1].

Sans croire qu'une maison acquise compense une réputation perdue, nous pensons qu'il est des cas où le *système des compensations* offre quelques apparences de vérité. L'on se rappelle peut-être ces éditions compactes qui excitèrent tant de scandale, il y a deux ans, et qui, comme tant d'autres sottises qu'on devrait laisser pour ce qu'elles sont, firent heureusement plus de bruit que de mal. Le premier de nos typographes, M. P. Didot, répare, par sa belle collection des Classiques français, le tort causé à la littérature par les incorrectes compilations de quelques spéculateurs aussi avides qu'il est désintéressé. Tous ces petits libraires philosophes n'eurent pas la consolation d'atteindre le but qu'ils se proposaient; ils voulaient dépraver la morale publique, ils ne corrompirent que l'art : en fait de morale, nous n'avions plus grand-chose à perdre. M. Didot l'aîné, au contraire, a poussé l'art qu'il honore à sa perfection; sa collection des Classiques rend son triomphe complet : il a posé la borne; nous doutons que ses rivaux, que ses successeurs même puissent la franchir. Grâces à lui, nos vieux auteurs, parés d'un luxe étranger à leur siècle, semblent reprendre tout le charme de la nouveauté; nos chefs-d'œuvre de littérature sont devenus des chefs-d'œuvre de typographie; et M. P. Didot, en dressant, pour ainsi dire, un trophée en l'honneur de nos grands hommes, élève un monument à sa propre gloire.

Toutefois, M. Didot n'a pas négligé de s'aider, dans cette immense entreprise, des lumières de ces gens de lettres à qui la nature a donné le goût, et l'étude, l'érudition. Sous ce rapport, nous nous plaisons à rendre un tribut d'éloges mérités à M. le comte François de Neufchâteau, l'un de nos académiciens les plus distingués. Depuis longtemps étranger aux dissensions politiques qui nous tourmentent, M. François de Neufchâteau se livre à d'estimables travaux que son âge et ses infirmités ne peuvent lui faire abandonner. Presque tous ses ouvrages sont écrits dans l'intérêt de la jeunesse, et l'on voit que son plus grand désir est de rendre sa vieillesse utile à l'enfance. Cependant il ne lui consacre pas exclusivement sa plume, et l'on doit à sa coopération à l'entreprise de M. P. Didot, plusieurs excellents morceaux de littérature et de critique. L'édition de Pascal semblerait aujourd'hui incomplète aux amis des lettres, si elle n'était accompagnée de son judicieux *Essai sur la langue et les écrits* de cet écrivain célèbre; et le nombre d'observations lumineuses et de faits curieux contenus dans sa dernière *Notice sur Gil Blas*, la rendent digne de faire suite à l'*Essai sur Pascal*.

Aujourd'hui, pour servir de complément aux chefs-d'œuvre de Corneille et aux commentaires de Voltaire, M. F. de Neufchâteau publie un ouvrage que son importance et son utilité placeront peut-être au-dessus de son *Essai sur Pascal* et de sa *Notice sur Gil Blas*.

Bien des gens prétendent connaître le grand Corneille, et savent seulement qu'on lui doit onze chefs-d'œuvre, et beaucoup d'autres productions que l'on croit apprécier suffisamment en les désignant sous le nom banal de *mauvaises pièces;* en sorte que la multitude relègue vingt et un ouvrages de Corneille parmi la foule de nos nouveautés dramatiques sous prétexte que ce sont aussi de *mauvaises pièces*. Voilà de nos jugements : comme si le génie qui, dans ses écarts, peut être monstrueux et ridicule, pouvait jamais être médiocre! M. F. de Neufchâteau venge notre grand tragique. Des vingt et une pièces de Corneille qu'on ne lit pas, il a extrait tout ce qui peut être lu et mis au jour, tout ce qui peut être admiré. Les gens à petites vues écriront que c'est *tirer de l'or du fumier;* nous en conviendrons; mais, à coup sûr, ce fumier-là vaut mieux que celui d'Ennius. On pourra en juger par les citations suivantes.

Nous ouvrons le livre au hasard : voici comment le grand Corneille, dans *Andromède*, raconte le combat de Phinée et de Persée.

[Citation de 22 vers.]

[1] *Conservateur littéraire*, janvier 1820.

La Veuve nous présente des vers non moins remarquables dans un genre tout opposé :

[Citation de 12 vers.]

Ces deux exemples prouvent la flexibilité du talent de Corneille. Vous admirez dans le premier toute l'énergie de l'ancien langage, avec plus d'harmonie; et dans le second vous retrouvez toute la grâce du vieux style, avec plus d'élégance. C'est ainsi que Corneille perfectionnait l'idiome de Marot et de Ronsard; voyez aussi comme partout il sait se rendre maître de la langue qu'il a créée. M. F. de Neufchâteau nous indique dans *Pulchérie* un morceau que tous nos poëtes admireront, et où nos versificateurs ne reprendront rien, ce qui est encore plus, aux yeux des critiques du jour.

[21 vers suivent.]

Ne voilà-t-il pas le grand Corneille tout entier? Quelle reconnaissance ne devons-nous point au littérateur utile et laborieux qui a su nous rendre de pareilles beautés! Il a remué ce champ, que nous abandonnions comme stérile, et voyez quels trésors y étaient enfouis. Croyez-vous que ces vers de *Suréna* que vous ignorez, soient bien inférieurs à d'autres vers de *Cinna* que vous savez par cœur?

Le parricide a fait la moitié de nos rois;
Un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Un fils impatient prévient la mort d'un père, etc.

Dans la *Toison d'or,* vous trouvez un mot dont la vérité ferait frissonner tous les tyrans. Aète, trahi, va jusqu'à soupçonner ses enfants.

ABSIRTE.

Quoi, seigneur! vous croiriez qu'une action si noire...

AÈTE.

Je sais ce qu'il faut craindre et non ce qu'il faut croire.

Plus loin, dans une pièce dont vous avez ri sans la connaître, le grand homme met devant vos yeux l'effroyable majesté d'Attila :

VALAMIR.

Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux,
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.

La fin de *Suréna* nous semble une des plus tragiques qu'il y ait au théâtre. Palmis, sœur du héros, accuse avec amertume Eurydice qu'il aimait, et qui est la cause involontaire de sa mort.

Quoi! vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs!

EURYDICE.

Non, je ne pleure point, Madame; mais je meurs.

Enfin, dans *Tite et Bérénice,* ce pinceau, affadi par de doucereuses amours, reprend ses mâles couleurs pour exprimer la violence des haines fraternelles :

La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.

Allez maintenant! prenez l'emphase pour du pathétique, alignez des lieux communs bien ou mal rimés, et croyez-vous un auteur tragique! Les grands mots et les grands gestes ne réussiront pas éternellement au théâtre : le goût réprouve tout ce que la nature désavoue; et le mépris de la mort, par exemple, n'est pas toujours ce que nous aimons dans une héroïne. La *Théodore vierge et martyre* de Corneille nous semble froide; et son *Andromède,* au contraire, nous intéresse lorsqu'elle s'écrie en parlant des *surprenantes horreurs du trépas :*

Que l'on vous conçoit mal, lorsqu'on vous envisage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur du courage]
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment!

C'est ainsi que le vieux Théophile avait dit avant Corneille :

La crainte de la mort ébranle le plus ferme :
Il est bien malaisé
Qu'à l'instant du trépas, et proche de son terme,
L'esprit soit apaisé.

Dussions-nous faire sourire de pitié tous nos grands esprits, nous ne pouvons résister au plaisir de citer des vers où Corneille se montre, comme nous, puérilement attaché à

cette légitimité qui n'est plus rien aujourd'hui, comme on sait, que pour les têtes faibles :

Un roi, quoique vaincu, garde son caractère;
Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère;
Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans;
Et, dans le fond des cœurs, sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.

Nous lisons dans la tragédie d'*Ulysse,* par M. Lebrun, représentée en 1814 :

Tant que de ses vieux rois il reste un rejeton,
Le peuple, au moindre bruit, se rallie à son nom;
Et d'un règne plus doux concevant l'espérance,
Il érige en vertu son esprit d'inconstance;
Lassé d'un même objet, son œil se porte ailleurs,
Et les rois qu'il n'a pas sont toujours les meilleurs.

Nous félicitons M. Lebrun de s'être rencontré avec Corneille pour le fond de l'idée. Ses vers sont beaux; cependant ils sont empreints d'un vernis de ce scepticisme laissé dans les jeunes têtes par une révolution qui a ébranlé toutes les croyances, tant politiques que religieuses; notre vieux tragique rend sa pensée avec plus de franchise.

Poussons le courage jusqu'au bout; et après avoir montré dans notre poëte l'homme monarchique, rendons-le tout à fait ridicule en citant quelque chose de ses poésies religieuses.

Écoutez : c'est Jésus-Christ qui parle à l'homme :

Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussière,
Ou, pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton âme un peu moins fière
A quelque autre vouloir qu'au tien?
Moi, qui suis tout-puissant, moi qui, d'une parole,
Ai bâti l'un et l'autre pôle,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux;
Moi, dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exemple,
Je suis bien descendu des cieux.

(*Imit. de Jésus-Christ.*)

«Rien de plus magnifique et de plus élevé que cette strophe», ajoute avec raison M. F. de Neufchâteau. Que si nos fiers *génies spéciaux* haussent les épaules, nous nous bornerons à leur répondre par la bouche du même Corneille :

Trouve à t'humilier, même dans la doctrine.

En relisant les premières comédies de ce poëte, nous avons remarqué un portrait (dans l'*Illusion comique*) qui a aujourd'hui tout le mérite de l'à-propos; on en trouverait aisément les originaux; il est on ne peut mieux placé dans la bouche du vieil Alcandre, qui a le don de lire dans l'avenir :

Votre fils tout à coup ne fut pas grand seigneur.

[Citation de 20 vers.]

M. le comte François de Neufchâteau, dans son zèle pour Corneille et notre littérature, ne s'est pas borné à nous rendre toutes les richesses perdues dans les vingt et une pièces oubliées du vieux tragique, il a encore voulu recueillir tout ce que ses *Poésies diverses* offraient de plus remarquable. C'est un nouveau service pour les lettres françaises et une jouissance de plus pour les lecteurs. Rendons hommage au littérateur distingué, qui rend lui-même un si bel hommage à Corneille, et cherchons, par quelques citations, à donner encore une idée de cette dernière partie de son travail.

Dans une élégie imprimée en 1664, nous retrouvons avec surprise la sévère énergie de l'auteur d'*Horace.* La France rappelle à Rome les beaux temps de la République :

Dans ce fameux état, où le ciel t'avait mis,
Tu ne demandais plus que de grands ennemis;
Et portant ton orgueil sur la terre et sur l'onde,
Tu bravais le destin des puissances du monde,
Et tu faisais marcher, par tes injustes lois,
Un simple citoyen sur la tête des rois.
Ton destin ne t'offrait que d'illustres conquêtes,
Ta foudre ne tombait que sur de grandes têtes,
Et tu montrais en pompe, aux peuples étonnés,
Des souverains captifs et des rois enchaînés.

Nous perdons un temps précieux à chercher des formules d'admiration, dont nos lecteurs n'ont pas besoin pour apprécier de pareils vers. Hâtons-nous plutôt d'en transcrire encore quelques-uns, qui ne feront pas regretter notre prose.

En 1676... — De pareils vers, écrits sérieusement par Corneille, sont une bien sanglante épigramme contre son siècle [1].

Nous avons cherché, dans cet article, à donner une idée de l'intéressant ouvrage de M. F. de Neufchâteau; nous avons multiplié les citations, et nous sommes sûrs que personne ne s'en plaindra. Nous n'avons loué ni l'ordre, ni la clarté, ni les savantes recherches, ni les judicieuses critiques qui donnent un

[1] Voir p. 57.

nouveau prix à tant de beaux vers, jusqu'ici ignorés. Le talent connu de M. le comte F. de Neufchâteau nous dispensait de tout éloge. Nous espérons que la *Philosophie des poëtes*, que nous promet l'auteur, ne le cédera pas, pour l'importance et l'utilité, à l'ouvrage curieux que nous annonçons. Nous avons été à même d'en entendre lire quelques fragments qui motivent ce jugement prématuré, peut-être, mais nullement hasardé.

Toutefois, nous croyons devoir dire un mot du projet de faire de notre théâtre une *école d'histoire*, que M. F. de Neufchâteau avait soumis à la Comédie française, dès 1793. «La Comédie française, dit-il, avait reçu nos vues avec enthousiasme. Des circonstances trop connues vinrent à la traverse. L'auteur de *Paméla* fut jeté en prison avec tous les comédiens suspects de royalisme. Notre plan fut perdu; il fallut le cacher, de peur qu'on ne le prît pour une conspiration. Le hasard l'a fait retrouver.» Nous n'osons prendre sur nous de discuter un projet sur lequel M. de Neufchâteau s'est trouvé d'accord avec l'auteur des *Templiers*[1]. Nous ignorons si ce plan serait praticable; mais nous pensons que du moins l'intention en est utile; et si ce n'est que le rêve d'un homme de talent, c'est aussi la chimère d'un homme de bien.

M.

De l'éloquence politique, et de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs, par M. P. S. Laurentie, répétiteur à l'École polytechnique. [Premier article.][2]

Et d'abord, en ouvrant le livre de M. Laurentie, étant tombé sur cette définition de Cicéron : *l'orateur, c'est l'homme de bien habile dans l'art de parler*, j'avoue que je m'arrêtai, tout effrayé du petit nombre des élus.

J'allai chercher dans ma bibliothèque un vieux Cicéron, que, depuis mes classes, je n'avais jamais ouvert par un reste d'ancienne antipathie; et, prenant la liste de nos députés, je restai debout, comptant sur mes doigts.

[1] M. Raynouard. (*Note de l'Éditeur.*) — [2] *Conservateur littéraire*, janvier 1820.

Et voyant qu'il y avait peu d'espoir de ce côté, j'ouvris le livre, afin d'examiner si, dans l'urgence du cas, Cicéron ne pouvait pas transiger avec les principes, comme vous, Mesdames, comme les ministres, comme les rois, comme tant de grands personnages, comme moi-même, enfin, qui avais juré de ne jamais remettre le nez dans un livre latin.

Et ayant lu le livre, je me levai tout joyeux, disant : Il y a des *variantes*, c'est comme avec Basile.

Et, en effet, il est bien vrai que Cicéron dit qu'il faut être homme de bien pour être orateur, *vir bonus;* mais (écoutez bien ceci, messieurs du parti gauche), mais, dit-il plus loin, je ne défends pas les petits mensonges : *Sive habeas vere quod narrare possis, quod tamen est mendatiunculis aspergendum, sive fingas.*

Et si Cicéron ne défend pas les petits mensonges, il est évident qu'il permet les grosses calomnies; il ne s'agit, pour prouver cela, que de donner le passage à traduire à MM. tels et tels, dont le talent est connu, par exemple, M. de Carrion-Nisas qui prétend que les Troyens étaient des peuples pasteurs, parce qu'Horace a dit : *Pastor cum traheret.*

Et ayant trouvé cela, je m'occupai de MM. les chevaliers du juste milieu, et j'avoue que j'étais bien empêché; car, disais-je, à quoi sert la permission de mentir, quand on a perdu le pouvoir de tromper? On ne croit plus guère aux bals champêtres de Grenoble, et aux conspirations du bord de l'eau.

Et ainsi, disais-je, il faudra que nos hommes à arguments solides, à défaut de sentence de Cicéron, se contentent de l'exemple de ces orateurs qui ne méprisaient pas les écus du satrape. -- Qu'ils s'en contentent, disais-je, et d'autre chose.

Or voici que je trouvai, dans Cicéron, ce passage... — Urbani, claudite uxores, mœchum calvum adducimus[1].

Et ici, Monsieur, comme je tiens de mon père qu'il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour dire une chose que nous inspire notre conscience, lorsque cette chose peut nous être utile...

Je saisis cette occasion... — ...à peu près comme de nos jours l'âne savant[2].

[1] Voir p. 50-51. — [2] *Ibidem.*

Je demande à M. Laurentie mille pardons de la transition. Et, avant tout, pour être juste, nous reconnaîtrons dans l'ouvrage de M. Laurentie un véritable talent de style, du feu, de la correction, de l'élégance, une marche périodique et nombreuse. Tout décèle dans ce jeune auteur une étude profonde de Cicéron. D'ailleurs, ce n'est plus un rhéteur qui donne publiquement leçon d'éloquence et de tromperie, un sophiste qui vend les moyens d'égarer la multitude, un écrivain qui écrit pour écrire; c'est un homme probe, instruit, animé de nobles intentions, qui consacre ses veilles au bien commun, à la gloire de la patrie : tout se réunit pour recommander son ouvrage à l'attention publique; et en attendant que dans un article plus sérieux nous ayons eu le temps d'examiner si les forces de l'auteur étaient égales à la hardiesse de son entreprise, nous allons transcrire ici un passage de son ouvrage, pris au hasard, pour donner une idée de sa manière d'écrire.

Prenons, par exemple, les deux paragraphes de la révolte des légions en Germanie; le morceau est traduit de Tacite, et nous ne pensons pas qu'il ait encore été aussi bien traduit, pas même par M. Dureau-Delamalle. C'est le moment où Germanicus renvoie du camp Agrippine et son fils.

[Citation de 34 lignes.]

M. Laurentie a enrichi son ouvrage de plusieurs harangues traduites des anciens, qui font voir que s'il voulait essayer l'entreprise, il serait capable de nous en rendre dignement les beautés.

B.

Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie, par Mme C. de M... [Premier article][1].

...quelles sont ces nouvelles révolutions qui se préparent[2] ?

Pour moi, à de pareils évènements il m'est impossible de me taire; et quelles que puissent être les conséquences de mes paroles, il faut que je parle, et je vais parler.

Je vais donc exposer ici une idée qui me tourmente...

...et moi c'est ce qui m'épouvante[1].

Je ne saurais dire tous les mauvais rêves que j'ai faits cette nuit, après avoir assisté hier à la représentation des *Petites Danaïdes*, pièce qui, en vérité, peut être d'un fort mauvais exemple.

On connaît cette inscription... — ...je ne serais peut-être pas le premier honnête homme qui se sera consolé d'un malheur public, en songeant qu'il l'avait prédit[2].

Toutefois, que Mme de M... se rassure; elle serait la dernière à qui je voulusse interdire le droit d'écrire. La force de la vérité m'a entraîné, j'ai dû parler pour l'honneur de mon sexe, afin qu'il ne fût pas réduit à subir publiquement un joug dont il s'accommode si bien en particulier. Mais, en vérité, dans cette cause, comme dans la plupart de celles où les hommes plaident contre les femmes, c'était encore notre intérêt qui plaidait contre notre plaisir.

On ne lisait déjà plus du temps de Voltaire, et l'on dirait que du nôtre on ne sait plus lire. Cette réflexion, qui m'est suggérée par l'ouvrage de Mme de M... n'y est nullement applicable. Mme de M... ne marque dans l'ignorance du temps que par une honorable exception; son érudition ferait honneur, je ne dirai pas à un homme du siècle des lumières, mais à un homme du siècle des ténèbres; et en effet, aujourd'hui nous ne sommes plus, comme jadis, plus ou moins savants; nous ne sommes que plus ou moins ignorants. Le professeur prend Caton l'Ancien pour Caton d'Utique, le bachelier prend Titus pour Néron; et comme l'on voit, il y a toujours proportion de talent.

Mais si l'érudition de Mme de M... paraît destinée à faire le charme de ses lecteurs, je ne crois pas qu'elle cause moins de tourment à ses critiques. Et en effet, n'est-ce pas un véritable guet-apens que cette malice de ne pas citer les auteurs dont on met en œuvre les idées ? Mme de M... pense-t-elle donc que les

[1] *Conservateur littéraire*, janvier 1820. — [2] Voir p. 32.

[1] Voir p. 33. — [2] *Ibidem.*

journalistes aient dans leur tête tous les auteurs dont ils parlent, eux qui ne lisent même pas les ouvrages dont ils rendent compte? Et est-il bien charitable d'exposer ainsi un pauvre homme qui croit pouvoir critiquer en toute conscience, à donner, sur la joue d'un auteur qui se présente comme inconnu, un soufflet à Horace ou à Virgile, comme dit Montaigne; ce qui est très désagréable.

Toutefois, de même que les arguments les plus vrais ont toujours leur côté faux, et les places les mieux défendues leur côté faible, il est arrivé que cette petite ruse que Mme de M... croyait sans doute devoir lui être si utile, et qui devait peut-être réussir auprès des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos journalistes, par un juste châtiment du ciel, est en quelque sorte avec nous retombée sur elle-même. Et en effet, son ouvrage n'eut pas été plutôt déposé sur le fatal tapis vert, que le piège fut reconnu tout d'abord, et que c'était à qui, dans le docte aréopage, refuserait de s'en charger; tellement que, nos plus fortes têtes abandonnant la partie, l'ouvrage m'a été adjugé tout d'une voix, à moi pauvre hère, qui ayant passé toute ma vie dans les livres, suis en quelque sorte devenu comme un livre ambulant, et qui n'étais dans le principe chargé que de la partie mémoire du *Conservateur*. Or, si les années viennent souvent sans la science et la sagesse, la science et la sagesse viennent rarement sans les années : cela veut dire que je suis vieux; et comme Mme de M... le sait, plus on est vieux, moins on est galant; moins on est galant, plus on est sincère. Il est vrai que Mme de M... n'a pas beaucoup à craindre de ma sincérité, et que, s'il faut en croire à ma vieille voisine, la politesse des vieillards de notre temps valait encore mieux que la galanterie des jeunes gens d'aujourd'hui

Et ici, comme je m'aperçois que mes pages se sont insensiblement remplies, et que j'ai consacré à exposer des vérités indispensables un espace que je devais exclusivement à Mme de M..., je dépose la plume, et je déclare que, dans un article long et prochain, je m'occuperai de l'examen approfondi des principes de cette dame. Et, en attendant, comme le mauvais exemple ne m'a pas gâté, je ne ferai pas au lecteur, après l'avoir entraîné jusqu'ici, la méchante plaisanterie de refuser de lui dire ce qu'il attend sans doute avec impatience, ce qui doit servir à fixer son jugement sur le talent de Mme de M... avant même la lecture de son ouvrage; en un mot, la première chose que l'on demande d'un homme, et la seconde que l'on demande d'une femme, savoir quelles sont ses opinions politiques, et dans quel parti l'on doit la ranger, puisque nous en sommes venus au point de n'avoir plus que des partis en France.

Je vous dirai donc, mon cher lecteur, que ce que veut Mme de M..., c'est ce que tout le monde veut, ce que tout le monde demande, c'est-à-dire du pouvoir pour le Roi et des garanties pour le peuple; et en cela je ne vous aurais rien dit, si je ne vous affirmais en même temps que ce que veut Mme de M..., elle le veut non seulement de bouche, mais encore de cœur, c'est-à-dire qu'elle est *ultra*.

B.

Histoire générale de France, par MM. Vély, Villaret, Garnier et Dufau, ornée de plus de trois cents gravures. Règne de Charles IX [1].

...le travail de ces deux auteurs peut être à juste titre regardé comme non avenu [2].

M. Dufau ne s'est pas laissé épouvanter, nous ne dirons pas par la force, mais par la faiblesse des talents auxquels on lui proposait d'associer le sien; il est bien supérieur à ses devanciers, même à Vély; son style est clair, rapide, concis et presque toujours élégant; sa narration est animée; ses descriptions ne manquent ni de chaleur ni de coloris; ses recherches sont solides, sa critique judicieuse et impartiale; en un mot, son ouvrage annonce un vrai talent. Nous croirons devoir lui donner plusieurs conseils; mais le premier, c'est de refaire le travail de Villaret et de Garnier, qui réellement fait disparate avec le sien.

Dans ce premier article, nous examinerons M. Dufau sous le rapport du style; dans le second, nous l'examinerons comme historien.

Après avoir rapidement retracé les premières années de la régence, la mauvaise administration de Catherine, son isolement au milieu des partis, la renaissance des troubles, l'auteur

[1] *Conservateur littéraire*, février 1820. — [2] Voir p. 22.

arrive à cette fameuse fuite de Meaux, qui eut une si grande influence sur le reste de la vie de Charles IX, alors que la cour est sur le point d'être enlevée par le prince de Condé, et qu'elle n'est sauvée que par l'intrépidité des Suisses. Anquetil n'a vu là qu'une circonstance en faveur des catholiques sur laquelle il fallait rapidement passer; Mézerai n'y a vu que le désarroi des femmes de la cour, forcées de fuir au milieu des soldats, et le père Daniel, qu'une marche par bataillon carré; M. Dufau nous trace un véritable tableau de caractère; on reconnaît déjà la manière des anciens.

[Citation de 17 lignes.]

L'auteur peint avec les mêmes couleurs la bataille de Saint-Denis et celle de Jarnac, où périt le prince de Condé; il évite de tracer le portrait de ce grand homme; il se contente de le peindre par le témoignage des historiens; et en effet il était difficile de faire autrement, après le portrait si original et si vrai que nous a laissé Mézerai : *Ainsi mourut Louis de Bourbon, prince de Condé, ce grand ennemi de la messe,* etc. Il est à remarquer que Mézerai, qui, comme on sait, était buveur et cynique, conserve son caractère dans toute son histoire; il est piquant, mais il n'intéresse jamais; il n'a ni chaleur, ni énergie; il est toujours en dehors des évènements; quelque sujet qu'il traite, fêtes, guerres ou massacres, il rappelle toujours ce vers de Segrais :

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.

Mais le morceau où M. Dufau nous semble avoir développé le plus de chaleur, le plus d'énergie, en un mot le plus de talent de style, c'est la description de la Saint-Barthélemy. Dans un sujet aussi usé, il était difficile de trouver des couleurs nouvelles. Cependant nous ne croyons pas que, dans aucun des historiens qui ont décrit cette nuit terrible, il se rencontre un début aussi vif et aussi animé que celui-ci : «Aussitôt on vole à Saint-Germain-l'Auxerrois, situé plus près du Louvre que le Palais, où l'on ne devait sonner que vers la pointe du jour. Bientôt le sinistre tocsin donne le signal des fureurs. A ce bruit, les soldats embusqués se rassemblent, des lumières paraissent tout à coup aux fenêtres; on tend des chaînes dans les rues, les armes brillent, un long cri de mort se fait entendre.»

L'auteur continue la description de cette nuit fatale. Il peint la mort de Coligny; il ne paraît pas adopter l'opinion que le vieillard eût été abandonné de ses serviteurs après qu'il leur ait dit : «Mes amis, sauvez-vous, que ma mort ne fasse qu'une veuve.» Il rapporte ces derniers mots au Bohémien *Dianowitz* : «Jeune homme, tu devrais respecter mes cheveux blancs.» Cependant le corps de l'amiral est jeté par les fenêtres; le duc de Guise vient le contempler; il foule aux pieds le cadavre. L'auteur continue :

[Citation de 12 lignes.]

Et toute la description est écrite avec une pareille vigueur. L'auteur la termine par le beau trait de Vesins, qui, sous prétexte d'égorger lui-même son ennemi, le tire des mains des soldats, le fait monter à cheval, le mène en lieu de sûreté, et le quitte en lui adressant ces héroïques paroles : *Je n'ai pas voulu me venger en assassin, mais en brave; quand vous voudrez, nous viderons notre querelle en gentilshommes.*

On remarqua comme une des singularités de cette nuit terrible, à ce que rapporte d'Aubigné, que dans une si grande multitude de vaillante noblesse, aucun ne mourut l'épée à la main, si ce n'est Guerchi, et qu'aucune maison ne se fit forcer si ce n'est celle d'un avocat nommé Taverni, qui fit faire des balles avec sa vaisselle, et qui, lorsque les munitions lui manquèrent, fit ouvrir les portes, et se précipita de lui-même au milieu des massacreurs.

On raconte, dit Mézerai, qu'on vit poignarder un enfant qui se jouait à la barbe de celui qui le tua, et qu'une bande de petits garçons en traîna un autre à la rivière. Les descriptions de batailles...

Vos descriptions de batailles... — ...ou avoir embrassé les piques comme Winkelried[1].

Nous le répétons, nous ne faisons pas cette observation à M. Dufau comme un reproche, mais comme un encouragement; non pour qu'il change sa manière d'écrire, mais pour qu'il s'abandonne avec plus d'assurance à ses propres idées. M. Dufau a du talent, il ne doit donc reculer devant aucune difficulté;

[1] Voir p. 27-28.

il fallait de petites armes aux hommes ordinaires; aux grands athlètes, il leur fallait les cestes d'Hercule[1].

E.

La famille Lillers ou Scènes de la vie, par A.-J.-C. Saint-Prosper, auteur de l'*Observateur au dix-neuvième siècle,* tome Ier [2].

Celui qui tourmenté du généreux démon...
Mon empire est détruit si l'homme est reconnu[3].

C'est peut-être pour avoir négligé ces précautions, que l'ingénieux auteur de l'*Observateur au dix-neuvième siècle* nous présente aujourd'hui un ouvrage inférieur à son premier écrit, pour la partie de l'observation, quoiqu'il lui soit supérieur sous quelques autres rapports. M. Saint-Prosper devait éviter de se nommer, et surtout de prendre, comme il le fait dans sa spirituelle préface, le titre dangereux d'*Éternel observateur au dix-neuvième siècle.* M. Saint-Prosper est perdu. Désormais, grâce à son imprudence manifeste, le voilà sûr de ne plus rencontrer que des ignorants pétris de modestie, des professeurs qui s'exprimeront en français, des garçons de bureau pleins d'affabilité, des banquiers aussi ennemis des richesses que Sénèque, et des jeunes filles qui parleront vertu comme de petits Sallustes ou comme l'Émilie de son roman nouveau.

Toutefois, qu'il ne se laisse pas décourager par des obstacles qu'il s'est créés lui-même; qu'il continue à nous représenter les *Scènes de la vie* dans un style original et piquant; qu'il assaisonne ses récits, comme il l'a fait jusqu'ici, de réflexions amusantes et de digressions spirituelles; qu'il ajoute, dans les livraisons suivantes, à ses qualités ordinaires le mérite d'une action vive et d'un intérêt soutenu; et puisse la foule des souscripteurs qui viendront s'inscrire chez Everat et Pichard, pour *La famille Lillers,* faire croire au passant qu'il s'agit de relever une baraque démolie, ou de soulager un pauvre millionnaire frappé de 200 francs d'amende!

Tels sont nos vœux; que M. Saint-Prosper écoute aussi un moment nos critiques. Nous l'engageons à écrire d'une manière plus correcte.

Il n'y a plus rien d'original... — ...jusqu'à Don Quichotte qui piquait les moines[4].

C'est un point qui n'est pas encore éclairci, de savoir si, lorsqu'un journaliste ne peut faire qu'une citation, il doit la choisir de manière à motiver ses critiques, ou de façon à justifier ses éloges. Nous ne prétendons pas décider la question; pour le cas actuel, les lecteurs feront ce qu'ils voudront de nos critiques, ils nous croiront sur parole s'ils veulent, ou ne nous croiront pas du tout, ce qui ne nous fera pas moins de plaisir qu'à M. Saint-Pro per lui-même; mais nous ne serons pas aussi indifférents sur la foi qu'ils doivent ajouter à nos éloges. Le prologue du chapitre VII du roman que nous annonçons convaincra nos lecteurs que nos louanges n'ont pas été plus grandes que le mérite du livre.

M.

Phocion, tragédie en cinq actes et en vers, par J.-C. Royou[5].

Ainsi la balance théâtrale est fortement établie[6]...

Les moyens sont puissants et d'un noble développement. L'action se déroule par une suite de révolutions inattendues, et en effet cette tragédie présente des beautés.

Ainsi lorsqu'au troisième acte... — On propose à Phocion d'armer ses esclaves et de vendre chèrement sa vie; mais le grand homme[7]

à qui M. Royou met dans la bouche les belles paroles de Mathieu Molé: *Ouvrez,* dit-il,

Ouvrez; un magistrat ne se cache jamais.

On ouvre les portes et ici commence une des scènes les plus terribles que nous ayons au théâtre.

Le peuple se précipite... — ...l'occasion de sauver la république[8].

[1] Ces dernières lignes sont publiées page 82. — [2] *Conservateur littéraire,* février 1820. — [3] Voir p. 55-56.

[4] Voir p. 65. — [5] *Conservateur littéraire,* février 1820. — [6] Voir p. 82. — [7] Voir p. 82-83. — [8] *Ibidem.*

Nous le répétons, tous ces moyens sont pleins de grandeur et de vérité.

Il prend la coupe[1].

...et Phocion est condamné. —

[Citation de 18 vers.]

Nous le répétons, cette tragédie est belle. C'est une des pièces les mieux ordonnées qui aient été présentées depuis longtemps au théâtre, et elle renferme un grand nombre de vers bien faits; cependant elle n'a obtenu qu'un succès d'estime. Cela tient à ce qu'elle est froide; non pas parce qu'elle manque d'action, mais parce qu'elle manque de verve. Il semble qu'après avoir dessiné un si beau plan, l'auteur n'a plus trouvé assez de force pour l'exécuter. Une grande partie des scènes ne sont qu'ébauchées; les intentions sont plutôt indiquées que rendues : souvent les idées sont belles et les expressions impropres. Il est malheureux que M. Royou n'ait pas entrepris cette pièce lorsqu'il jouissait encore de toute la vigueur de la jeunesse; cela est malheureux pour nous, voulons-nous dire, car, pour lui, nos regrets ne doivent rien ôter à sa gloire.

Campistron a déjà mis le sujet... — Sa pièce... est assez bien conçue et n'est pas mal conduite[2].

Son style est plus soutenu que celui de M. Royou : seulement, après avoir lu M. Royou, il vous sera resté de beaux vers dans la mémoire, et si vous lisez Campistron, il ne vous en restera que quelques-uns de ridicules.

H.

Clovis, tragédie en cinq actes, précédée de considérations historiques, par M. Népomucène L. Lemercier, de l'Académie Française[3].

Il semble que Messieurs de la rue de Richelieu aient pris à tâche de ne nous laisser aucun doute sur la nécessité de l'établissement d'un second théâtre. C'était peu que leur jugement sur *les Vêpres Siciliennes* nous eût donné un exemple de leur équité, il fallait encore que leur conduite envers M. Lemercier vînt nous offrir la mesure de leurs caprices; et nous le demandons à tous les hommes de bonne foi, comment un jeune poëte pouvait-il espérer de paraître autrefois sur la scène, lorsque l'auteur d'*Agamemnon* lui-même est obligé de recourir à l'impression, pour faire connaître au public une tragédie faite depuis vingt ans?

Ce n'est pas que nous eussions vu avec plaisir la représentation de *Clovis;* bien au contraire, cette pièce, dans les circonstances présentes, nous eût paru au moins intempestive; non pas tant par les principes qu'elle renferme que par les opinions auxquelles elle pourrait donner l'éveil. S'il n'est point rare d'y trouver des vers tels que ceux-ci :

L'homme parjure aux dieux est parjure aux humains.
Qui brisa les autels sait renverser les trônes,

il en est d'autres qui, pour être placés dans la bouche des païens et n'avoir qu'une vérité locale, pourraient fort bien être considérés comme des vérités absolues, et être applaudis comme tels par une certaine classe de chrétiens de nos jours. Est-il d'ailleurs si moral de présenter sans cesse les abus que les hommes ont faits de la religion à un peuple qui n'est déjà que trop disposé à n'y voir que des abus?

Ces réflexions ne s'adressent pas à M. Lemercier; sa pièce n'est pas plus impie que bien des pièces de Saint-Genest qui ne causaient pas le moindre scandale chez nos aïeux. Ce n'est pas la faute de l'auteur, mais celle du temps; et l'époque à laquelle M. Lemercier a commencé *Clovis* le met à l'abri de tout reproche. Nous ne le chicanerons même pas sur cette attention toute nationale, d'avoir été chercher dans nos archives le tyran qu'il voulait peindre, et surtout d'avoir adopté de préférence entre les divers témoignages des historiens, la version la moins favorable à l'honneur de la monarchie française. Nous aimons mieux remarquer que pour entreprendre un pareil ouvrage sous Buonaparte, il fallait avoir un courage peu commun; c'était vouloir peindre la tête de Méduse en face. M. Lemercier y est parvenu; il nous a tracé un tableau hideux de bassesse et de

[1] Voir p. 83. — [2] Voir p. 84. — [3] *Conservateur littéraire*, février 1820.

IMPRIMERIE NATIONALE.

vérité. Il lui a plu de le nommer *Clovis,* mais on pourra toujours dire de lui ce qu'il avait dit du *Tibère* de Chénier : *il l'avait vu.*

Nous passons de suite à l'examen de la pièce. Sans nous arrêter à discuter la préface, c'est une petite philippique contre les Leudes et les Aristocrates, qui nous a rappelé le poëte qui est parvenu à mettre une apostrophe à la liberté jusque dans la bouche de Moïse[1].

La scène est à Cologne. Clovis a fait demander le passage dans ses états au vieux roi Sigebert, et cependant il approche suivi de toute son armée : Sigebert qui connaît le tyran, voudrait refuser et se défendre; il en est empêché par les représentations de son fils. Voilà l'exposition.

Le jeune prince qui a servi dans les armées de Clovis ne peut le croire capable d'une trahison; d'ailleurs le tyran lui a fait dire qu'il lui amène en mariage sa captive Édelinde, et Clodoric, ivre de joie, se refuse à toutes les craintes de son père. C'est en vain que le vieillard lui objecte le caractère dissimulé de Clovis, le prince n'y répond que par un fait; mais ce fait frappe vivement, parce qu'il contraste avec le portrait que Sigebert a tracé du tyran.

[Citation de 6 vers.]

Ainsi l'on sait que Sigebert a voulu un moment quitter le parti de Clovis. Il est vrai que tous deux semblent l'avoir oublié, mais l'on a appris d'ailleurs que Clovis est implacable. Cependant on annonce l'arrivée de Clovis : nous sommes au second acte; le tyran paraît, c'est Tartufe en habit de guerrier. *Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.*

Soldats! que nos drapeaux flottent dans la cité :
Révélez par vos dons ma générosité.

[Citation de 15 vers.]

Ainsi, au milieu de la scène suivante, lorsque Clovis accable le vieux Roi de protestations insidieuses, tout à coup on lui remet les lettres de Gondebaud. En ce moment il jette le masque; il fait charger de chaînes Sigebert, et il ordonne à ses troupes de s'emparer de la ville.

[1] Liberté! gloire à Dieu! gloire à la liberté!
(*Note du* Conservateur littéraire.)

Jusqu'ici il n'y a que des éloges à donner au plan : l'action marche, elle est grande et simple; le style prête davantage à la critique, cependant il y a de beaux vers. On aura remarqué le morceau où M. Lemercier a voulu lutter avec le fameux passage de *Mahomet.* Mais il y a une bien grande différence entre Clovis faisant des confidences à son esclave, ce qui est contre son caractère, et le faux prophète osant dire à son ennemi :

Nous sommes seuls, écoute,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.

Cependant, au troisième acte, l'action se noue; Sigebert est en fuite; Clodoric a corrompu ses gardes; le peuple murmure et menace. Que va faire Clovis? Il conçoit un dessein digne de lui; il va forcer Clodoric à tuer son père dont il doit connaître la retraite, en le menaçant, s'il refuse, de faire périr Edelinde; et ensuite, juste vengeur du parricide, il montera au trône sur le corps de ses ennemis massacrés l'un par l'autre. C'est, comme l'on voit, toute l'intrigue de *Mahomet;* ce sont les mêmes moyens, il n'y a que les motifs de changés. Il ne faut pas en faire un crime à M. Lemercier : sa tâche n'en devenait que plus difficile.

Nous lui ferons ici une critique plus sérieuse. Clodoric, à qui Aurelle a déclaré les volontés du tyran, se félicite de ne point connaître la retraite de son père, par crainte de le trahir pour sauver la vie à Édelinde. Ce sentiment nous semble faux; Clodoric ne doit point hésiter; il le pourrait tout au plus, si on le menaçait de livrer son amante à un rival.

Et plus loin Adelmar paraît, et lui annonce que son père viendra la nuit lui parler dans le palais. Il semblerait plus naturel que le vieillard ne vînt pas au milieu de ses ennemis et que son fils l'allât trouver dans sa retraite. Nous sommes fiers de nos règles, et nous sommes sans cesse à les éluder.

Mais le quatrième acte s'ouvre; il est nuit. Clodoric est seul.

[Citation de 12 vers.]

Tout à coup deux étrangers s'avancent : *Qui marche vers ces lieux?* s'écrie Clodoric.

SIGEBERT.

Votre père et son guide.

[Citation de 13 vers.]

Cependant Clodoric déclare à son père l'affreuse proposition du tyran.

Il ne me restait donc pour unique espérance
Que le secours du glaive, et que mon assurance,
Pour marcher à Clovis et pour l'assassiner.
Mais un rempart d'airain semble l'environner;
Je ne dois plus prétendre à revoir son visage,
Si votre sang versé ne m'ouvre le passage.

Quoique le vieillard connût Clovis, il ne s'attendait pas à un tel excès d'atrocité; il en reste quelque temps épouvanté; mais bientôt reprenant son courage : J'ai peu de jours à perdre dit-il; déjà, plutôt que d'exposer mes sujets à la mort pour sauver un reste de vie, je me suis enfui jusque dans les entrailles de la terre.

[Citation de 14 vers, finissant ainsi] :

Obéis par mon ordre à son ordre effroyable :
Ravis, en m'immolant, ton sceptre à son courroux,
Et que je meure en roi pour le salut de tous.

Ne nous étonnons pas si, à la lecture de ces vers, Monvel avait prédit à M. Lemercier qu'il entraînerait les spectateurs; nous ne connaissons rien chez les anciens et les modernes qui soit supérieur à ce morceau pour la grandeur et la terrible majesté.

Cependant, comme on le pense bien, le fils refuse d'obéir à cet ordre de son père. Ils se séparent; mais à peine le vieillard est-il rentré dans les souterrains, qu'accablé par l'idée de ses malheurs, il se tue lui-même et envoie ordonner à son fils de venger sa mort par celle de Clovis. Oui, je t'obéirai, s'écrie Clodoric :

Ton courage, ô mon père, a passé dans mon âme.
Je le sens, ma fureur, comme une ardente flamme,
A séché, dans mes yeux, mes pleurs prêts à couler.
Sans larmes je verrais tout ton sang ruisseler.

C'est dans ce moment que le ministre du tyran, suivi de ses soldats, se présente devant lui :

[Citation de 26 vers.]

Cet acte est admirable; il soutient la comparaison avec celui de Voltaire : s'il n'est pas aussi bien écrit, et s'il est moins déchirant, il est aussi original; d'ailleurs, il a le mérite de laisser le spectateur dans une attente terrible, tandis que le quatrième acte de *Mahomet* épuise l'âme et termine la pièce. Passons au cinquième.

Les deux premières scènes, quoique belles, sont un peu longues; nous voyons bien que M. Lemercier, au moment de la catastrophe, a voulu faire ressortir l'hypocrisie du tyran; mais ce n'est guère dans un cinquième acte, où tout doit être situation, que les scènes de développement sont utiles. Cependant Clodoric paraît; la terreur rentre avec lui sur le théâtre. Il nous semble entendre d'ici le frémissement d'impatience qui se répand parmi les spectateurs.

Nous ferons encore une critique. A peine Édelinde apprend-elle que son amant s'est rendu coupable du meurtre de son père, qu'elle le maudit dans une imprécation de près de quarante vers. Nous ne pensons pas que ce soit là tout à fait de l'amour. Un regard de Clodoric devrait la rassurer, et en supposant qu'elle le crût coupable, elle devrait tout au plus gémir, pleurer ou tomber évanouie. Les extrêmes douleurs n'ont pas une si grande éloquence de paroles. Ce n'est pas là l'innocente Édelinde, c'est Clytemnestre tout entière.

Cependant, Clovis et Clodoric restent seuls; les gardes entourent le tyran, et se placent aux côtés du jeune homme : quelle scène !

[Citation de 34 vers.]

Malheur à ceux qui ne sentiront point de pareils vers!

Ici nous nous arrêtons, car notre tâche devient plus pénible; il ne nous reste plus qu'à faire autant de critiques que nous avons donné d'éloges.

Cette scène terrible est interrompue par l'arrivée des grands qui viennent offrir la couronne à Clovis.

Malheur à qui se rend l'usurpateur d'un trône!

s'écrie le tyran avec une modération hypocrite; Sigebert est mort :

Clodoric est son juste héritier;
Mais prendrez-vous un roi qui fut son meurtrier,
Et dont le front, marqué du sceau de l'anathème,
Mérite un coup du glaive et non un diadème?

A ces mots, Clodoric tire son épée et se précipite sur Clovis; mais il est arrêté par les gardes qui le désarment et qui le mènent à la mort. Ce moyen mélodramatique termine malheureusement cette belle scène; il a pu réussir dans *Hypermnestre*, parce qu'il amenait

un dénouement heureux et désiré du spectateur; mais ici ce n'est qu'une catastrophe inattendue qui ne satisfait pas et qui ne surprend que par sa facilité. Il semble que, dans cet acte, *Mahomet* ait porté malheur à *Clovis*, et que M. Lemercier ait voulu également lutter contre les beautés et les défauts de son modèle.

Le reste de l'ouvrage ne nous paraît guère meilleur. Clodoric est mis à mort; Clovis monte sur le trône en disant :

> Je jure en cette enceinte
> De régner par les lois de la piété sainte.

Édelinde vient se tuer devant lui, et lui prédit que sa race sera de courte durée; à cette prédiction, le tyran, qui n'est cependant pas superstitieux, s'écrie :

> Fatal usurpateur, me voilà condamné!

Et la toile tombe. M. Lemercier nous dit dans sa préface que Clovis est puni par le sentiment de sa propre honte; il nous le dit, mais en vérité, nous ne le voyons pas. L'usurpateur triomphe, et il ne lui est rien arrivé qui doive l'étonner, et à quoi il n'ait dû s'attendre.

Il est à remarquer que le dénouement de Mahomet... — ...et qu'avant deux heures il se sera consolé de sa perte[1].

Pour en revenir à *Clovis*, il nous semble que si M. Lemercier avait eu l'idée de rattacher plus fortement Édelinde à son sujet, comme, par exemple, s'il en eût fait une fille de Clovis, employée par le tyran à tromper Clodoric, et trompée elle-même, qui se serait poignardée sur le corps de son amant au moment où son père monte sur le trône, nous pensons, dis-je, qu'il y aurait eu alors une péripétie digne du reste de la tragédie.

E.

TROIS CHANTS DE L'ILIADE. — Traduits en vers français, suivis de quelques fragments, par A. BIGNAN[2].

Μέγα βιβλίον μέγα κακὸν, un gros livre est souvent un grand mal, a dit un Grec de mauvaise humeur. Cet anathème, joint à la devise de notre fabuliste, a sans doute arrêté la muse du nouveau traducteur d'Homère, prête à descendre dans la lice sous l'appareil formidable d'un double in-octavo. Nous ne croyons pourtant pas que M. A. Bignan trouve beaucoup plus de lecteurs pour son Homère réduit au format ordinaire des almanachs et des chansonniers. Dans ce siècle ingrat, les chansonniers et les almanachs eux-mêmes se voient délaissés du public, et nous pensons que le Mathématicien liégeois a sagement fait, lorsque, tremblant que les lumières n'eussent pénétré jusque dans les échoppes et les cuisines où se trouvent ses lecteurs accoutumés, il a songé à relever l'intérêt de ses prophéties déjà un peu usées par quelques-unes de ces phrases libérales qui ne s'usent pas; mais, après avoir prévenu M. Bignan de l'indifférence presque générale dont son livre sera l'objet, il nous reste à le féliciter du mode de publication partielle qu'il a choisi pour donner aux gens de lettres un avant-goût de sa nouvelle traduction. Il y a de la candeur et de la bonne foi à présenter ainsi un échantillon du travail que l'on a commencé, et, sous ce rapport, l'exemple de M. Bignan mérite d'être suivi de tous les littérateurs qui ont d'épais volumes en portefeuille et de grosses réputations en espérance. Un extrait de leurs œuvres inédites suffirait pour mettre le public littéraire à même d'apprécier leur talent.

Les fils des dents du Dragon... — Le nombre des pygmées qui ont tour à tour essayé de soulever la massue d'Hercule[1].

Nous ne prétendons pas faire passer en revue à nos lecteurs l'interminable légion des commentateurs, imitateurs et traducteurs d'Homère. Nous ne chercherons pas à rire aux dépens de tant d'écrivains de tous les siècles; d'ailleurs le plus ridicule de ces auteurs éphémères ne se trouverait peut-être pas parmi les plus anciens. Autrefois il y avait des peines très graves portées contre les plagiaires; aussi cette sorte de littérateurs était-elle fort rare.

M. Bignan, qui succède à tant de défunts, n'est pas lui-même exempt (nous l'avouons avec regret) de cette déplorable manie qui pousse nos auteurs à s'enrichir des dépouilles

(1) Voir p. 47. — (2) *Conservateur littéraire,* mars 1820.

(1) Voir p. 63-64.

de leurs devanciers, misérable défaut, qui annonce toujours l'impuissance. Et, en effet, où faut-il en être réduit pour emprunter à ses ennemis les armes avec lesquelles on osera ensuite les combattre? Lamotte avait substitué à l'admirable peinture des *Prières* ces deux vers :

On apaise les dieux, et par des sacrifices
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

M. Bignan altère le texte grec pour mettre dans la bouche de Calchas les vers de Lamotte :

Et qu'aux bords de Chrysa nos humbles sacrifices
De nos dieux irrités fassent des dieux propices.

Cet emprunt serait sans importance s'il était le seul; mais en comparant l'Essai de M. Bignan avec plusieurs autres traductions de l'*Iliade* (et notamment avec celle de M. Aignan), nous avons remarqué des plagiats assez fréquents et assez mal déguisés, pour que nous croyions devoir prévenir ce jeune auteur contre un défaut dont la moindre conséquence est le ridicule. Il est juste de dire que ses emprunts portent principalement sur des vers isolés, sur des tournures de phrases, sur des hémistiches rapportés; M. Bignan n'a point eu l'audace de dérober à ses prédécesseurs des passages entiers; il est vrai que M. Bignan n'est pas de l'Institut.

Au reste, nous pensons que M. Bignan peut, avec du travail et de la persévérance, se passer du secours de ses rivaux. Sa versification est riche et brillante, et plusieurs passages de son livre promettent toute la flexibilité de talent nécessaire à un traducteur. Nous citerons, pour donner une idée de son style dans les sujets élevés, le morceau suivant. Jupiter vient de permettre aux dieux de combattre pour ou contre les Troyens :

[Citation de 26 vers.]

Ce passage est bien supérieur au même morceau traduit par M. Aignan, quoique l'auteur ait jugé à propos de lui faire de légers emprunts. M. A. Bignan conserve le même avantage dans la peinture de Jupiter sur l'Ida; il rend avec grâce ce tableau charmant, où triomphe encore la muse héroïque et belliqueuse du vieil Homère. Jupiter vient de calmer les scrupules de Junon :

[Citation de 14 vers.]

Épicure n'avait donc pas lu cette peinture voluptueuse, lorsqu'il se bouchait les oreilles au nom d'Homère?

M. Bignan a traduit en vers, souvent nobles et brillants, les discours si admirés d'Ulysse, d'Achille et de Phœnix au IXe chant de l'*Iliade*. Nous mettrons sous les yeux du lecteur l'extrait suivant de la réponse d'Achille au roi d'Ithaque, porteur des offres du roi des rois à l'inflexible fils de Thétis.

[Citation de 39 vers.]

Nous ne dissimulerons pas à M. A. Bignan les défauts que nous a présentés l'Essai qu'il livre au public. L'un des plus essentiels est l'absence de cette simplicité majestueuse qui fait toute la pompe d'Homère. Le style de M. Bignan a rarement cette couleur antique, ces coupes pittoresques, ces tournures variées et faciles, qui seules peuvent nous rendre, avec quelque fidélité, les mâles beautés du plus magnifique des langages humains et les sublimes inspirations du prince des poëtes. La phrase poétique de M. Bignan est élégante sans précision, et vive sans rapidité. Vous rencontrez dans son ouvrage une foule de vers rendus sonores par de vains cliquetis de mots; mais vous y trouvez malaisément cette marche large et nombreuse sans laquelle il n'est point de véritable harmonie. Souvent, au milieu d'un morceau soutenu, un trait d'afféterie ou de néologisme, une bizarre alliance de mots, une de ces phrases emphatiques que l'on a nommées *phrases à effet*, viennent détruire toute illusion, et vous rappellent que vous ne lisez qu'un français des temps modernes. C'est Thétis qui dit à son fils :

Vole aux combats, Achille! *et revêts ta vaillance.*

ou Homère à qui l'on fait crier en style de bulletins :

Les Grecs avec Achille ont *reconquis leur gloire!*

L'armure divine tombe aux pieds d'Achille :

Ce formidable bruit, ce *foudroyant éclat*,
Ont frappé de terreur *l'immobile soldat.*

Espérons que M. Bignan, qui ne doit point se décourager, fera disparaître dans sa traduction complète de l'*Iliade*, ces faux ornements que réprouvent également le goût français et la gravité sévère de la muse grecque; la simplicité d'Homère a, de tous temps[1]...

V.

[1] Pour la suite de l'article, voir page 64.

Charles de France, duc de Berri ou sa vie et sa mort, par M.***, ancien officier d'artillerie [1].

Cet exposé, tronqué, inexact et mal écrit de la vie et des derniers moments du prince magnanime que nous pleurons, n'a d'autre titre à l'indulgence des lecteurs que la précipitation avec laquelle il a dû être rédigé. *Il y avait, dans les temples de l'antiquité, certains vases sacrés qui ne pouvaient être portés par des mains profanes* [2]; il est, parmi les grandes scènes de l'histoire, tels tableaux qui ne doivent pas être touchés par des pinceaux vulgaires.

V.

Vie privée de Voltaire et de Madame du Châtelet pendant un séjour de six mois à Cirey, par l'auteur des *Lettres péruviennes*, suivie de cinquante épîtres inédites en vers et en prose de Voltaire [3].

Nous allons entreprendre une tâche délicate et difficile. Nous oserons parler sans passion d'un homme qui a tantôt été décrié avec aveuglement, tantôt exalté avec mauvaise foi; nous allons rendre justice à Voltaire, c'est-à-dire lui payer notre tribut d'admiration; et certes, il faut, comme nous, s'être résigné à dire la vérité tout entière, il nous faut tout le courage de l'équité pour prendre aujourd'hui place parmi les partisans de cet illustre génie. Les rangs de ses apologistes ont été souillés par tant d'hommes chargés de crimes et d'ignominie, la voix de ses défenseurs a été si souvent consacrée en même temps à défendre les atrocités et les infamies d'une foule de monstres, tout fiers de supposer Voltaire leur complice, que l'on ne doit pas s'étonner de nous voir hésiter au moment de témoigner en sa faveur; car il s'agit de faire chorus avec la révolution tout entière. A cette idée révoltante, et qui suffirait seule pour nous faire reculer, se joint encore le regret de nous séparer un moment de cette classe d'hommes honorables, qui ne se sont faits les antagonistes de Voltaire que par de respectables motifs. Certes, après tant de forfaits, d'anarchie et de longues calamités, il doit être permis d'être accusateur, lorsqu'on a été victime; l'amertume est excusable dans l'infortune, la colère est un des droits du malheur, et il y aurait mauvaise grâce à condamner en ceux qui voient dans Voltaire l'unique auteur de notre abominable révolution, quelque emportement dans leurs reproches et même quelque erreur dans leurs récriminations. Aujourd'hui que nous avons par devers nous de si terribles expériences, Voltaire est jugé bien sévèrement; il ne fut que léger, et il semble pervers; il ne fut qu'imprudent, et il paraît coupable. Ce fut un grand malheur pour cet homme, du reste si noble et si généreux, de naître dans un temps corrompu; les objets les plus sacrés et les plus augustes, les souverainetés politique et religieuse, les cultes et les trônes étaient journellement attaqués dans les causeries des gens du monde et les écrits des hommes de lettres. On voulait à toute force s'amuser, et l'on s'amusait de tout; dans les salons de la bonne compagnie, on se moqua des nobles d'abord et des prêtres, et bientôt des rois et de Dieu. Pour comble de malheur, de grands scandales, d'étonnantes incrédulités semblaient justifier ces fatales railleries; la noblesse avait ses *philosophes*, et le clergé ses *esprits forts*. Au milieu de cette confusion générale, Voltaire ne sentit pas assez le respect qu'il se devait à lui-même et l'importance de sa propre opinion; il crut pouvoir faire comme les autres; au torrent qui l'entraînait se joignirent encore des impulsions particulières; ses sarcasmes furent dictés plutôt par un esprit de vengeance que par un esprit de révolte ou d'irréligion. Toutefois le chantre de Henri qui, dans tous ses ouvrages sérieux, respecta la vérité, ne se permit de mentir qu'en plaisantant; il sembla adopter pour devise : *ridendo dicere falsum*, croyant peut-être qu'un paradoxe, soutenu en badinant, perdait tout son danger, et se fiant sans doute au vieux syllogisme : *tu ris, donc tu mens.* Les évènements ont prouvé qu'il se trompait. C'est ainsi qu'il a sa part dans les causes de nos désastres; il contribua en riant à la démoralisation de son siècle; et si sa gloire, ses immortels ouvrages, son prodigieux génie et surtout ses belles actions ne rachetaient les erreurs de sa vie, il aurait à répondre, devant la postérité, de

[1] *Conservateur littéraire*, mars 1820. — [2] Ces lignes soulignées sont publiées page 39. — [3] *Conservateur littéraire*, avril 1820.

ses plaisanteries téméraires, et même des catastrophes qui, par une déplorable fatalité, en ont été jusqu'à un certain point les épouvantables conséquences.

Quant à nous, nous pensons que, pour dépopulariser Voltaire auprès de cette collection de niais, d'ignorants et de demi-savants qui se disent les *libéraux,* il suffirait de le leur faire lire. Cet homme-là n'a-t-il pas dit : *Ne me parlez pas de démocratie, c'est le gouvernement de la canaille ?* N'a-t-il pas vanté *l'aristocratie* anglaise? N'a-t-il pas démontré le danger des *lumières* (telles que les entendent les libéraux) dans les basses classes de la société? Ne détestait-il pas le régicide? N'a-t-il pas flétri les meurtriers de Henri III et de Henri le Grand? N'a-t-il pas, dans *le tocsin des rois,* dénoncé à l'indignation des peuples l'assassinat du roi de Pologne? Serait-il partisan du *crime isolé* de Louvel, celui qui a écrit ces vers :

> Les peuples foulés gémissent,
> Les arts, les vertus périssent,
> On assassine les rois;
> Tandis que l'on ose encore,
> Dans ce siècle que j'abhorre,
> Parler de mœurs et de lois !

Aurait-il approuvé la *loi athée,* ne méritait-il pas le nom de *cagot* que lui donnait Diderot, le poëte qui s'écriait :

> Hélas ! qui désormais, dans une cour paisible,
> Retiendra sagement la superstition,
> Le sanglant fanatisme et l'athéisme horrible,
> Enchaînés sous les pieds de la religion ?

Nous croyons inutile de multiplier les citations, ce qui serait du reste bien facile. Il n'est pas douteux que, si Voltaire était né de nos jours, il n'eût exécré les hommes et les doctrines de la révolution. Voltaire était essentiellement *monarchique;* la plupart de ses écrits le prouvent, mais au reste il faut aujourd'hui le juger plutôt d'après son caractère que d'après sa vie. Et d'ailleurs, si nous examinons ce qu'ont souffert et ce qu'ont pensé de nos saturnales républicaines ceux des *philosophes* du dix-huitième siècle qui ont assez vécu pour en être témoins, ne nous sera-t-il pas permis de tirer de leur opinion bien prononcée une induction favorable à Voltaire? Sans rappeler ici Rulhières, massacré à la Conciergerie, André de Chénier, Roucher et tant d'autres immolés sur l'échafaud, nous voyons l'ami de Sterne, Raynal, protester hautement contre la prétendue *philosophie* de 1793; Marmontel s'enfuit loin du théâtre où siège l'assemblée athée et régicide; Laharpe, échappé miraculeusement aux *monnayeurs* de Barrère, abjure et maudit ses erreurs; et enfin Malesherbes, moins heureux, Malesherbes, *l'homme le plus vertueux de son siècle si Louis XVI n'avait pas existé* [1], vient apporter sur la place de la Révolution son désaveu éclatant aux doctrines de ses bourreaux.

Nous croyons en avoir assez dit pour justifier notre opinion sur Voltaire. Nous conservons une haute admiration pour sa grande âme, pour son vaste génie, et nous accordons un pardon facile à ses fautes, que nous sommes loin de rendre solidaires des attentats de nos sophistes et des forfaits de nos démagogues. Nous en venons maintenant à l'ouvrage qui forme le sujet de cet article, et dont nous a un peu écarté un préambule que nous osons ne point croire inutile.

Cet ouvrage tient beaucoup moins... — Je suis bien jolie de t'écrire [2].

On trouve dans l'appartement de Voltaire *une foule de choses chères et recherchées, d'une propreté à baiser le parquet;* etc., etc. Nous le répétons, ces lettres n'avaient pas été écrites pour voir le jour. Que l'on joigne à cela les déclamations tranchantes et les divagations libérales dont l'éditeur s'est cru obligé d'enrichir le texte dans ses notes presque toujours inutiles, on n'éprouvera certainement pas une grande tentation d'ouvrir le livre.

On aurait cependant tort de rejeter... —
Comme tu sais si bien le rendre [3].

Il est probable que le malin Geoffroy n'aurait pas été si chaud partisan de Mlle Raucourt, s'il avait connu cette pièce.

Cette *Vie privée de Voltaire* aura sans doute une seconde édition, grâces à Voltaire lui-même; dans ce cas, nous engagerons l'éditeur, d'abord, à supprimer ses notes; ensuite, à élaguer tout ce que les lettres de Mme de Grafigny renferment d'oiseux et de trivial; enfin, à grossir, s'il le peut, la collection des pièces inédites. S'il faut en croire les personnes

[1] Oraison funèbre de Louis XVI, par M. Soumet. (*Note du* Conservateur littéraire.) — [2] Voir p. 42. — [3] Voir p. 43.

bien instruites, il existe encore, tant en Russie qu'en France, tant dans les bibliothèques étrangères que dans les cabinets de plusieurs particuliers, une immense quantité de fragments et d'ouvrages inédits de Voltaire. On s'en rend facilement raison, en songeant à son infatigable amour du travail et à sa crainte continuelle de perdre le temps. *Il faudrait,* disait-il souvent, *que le jour eût cinquante heures pour les gens de lettres.* On sait qu'il inspira un jour à Mme du Châtelet l'idée de ne plus dormir; cette fantaisie, qu'ils voulurent mettre à exécution, faillit leur coûter la santé. C'est ainsi que les deux savants époux, qui ont rendu célèbre le nom de Dacier, manquèrent de s'empoisonner par enthousiasme pour les anciens, avec du brouet à la spartiate. Nous pensons que le gouvernement devrait rassembler et acquérir les manuscrits dont nous venons de parler. Il en est dans le nombre plusieurs qui sont vivement désirés par des littérateurs; telles sont les notes écrites par Voltaire dans ses moments de loisir sur les marges de son Crébillon, et la *Dédicace de la Henriade à Louis XV,* en prose et non en vers comme le dit l'éditeur de l'ouvrage que nous examinons. Il se trouverait certainement dans cette multitude d'ouvrages des productions qui ne pourraient que faire un grand mal dans ce temps d'impiété et de corruption; mais on se garderait des éditions compactes, et l'on se contenterait de publier ceux des écrits inédits du philosophe de Ferney qui pourraient servir les intérêts de la littérature, sans blesser ceux de la morale.

V.

Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie, par Mme C. de M... [Deuxième article] (1).

...les moulins à eau existent depuis un temps immémorial (2).

Au reste, tout ce chapitre de Mme de M... se fait lire avec beaucoup d'intérêt, parce qu'il est nourri de faits, et c'est là la meilleure manière de raisonner : définir une chose, c'est la montrer, dit une vieille logique allemande; d'ailleurs, il est écrit avec une impartialité qui charme, et une modération bien exemplaire dans un sujet si fertile en allusions; on y reconnaît déjà les qualités du style de Mme de M.***, de la clarté, de la raison et souvent de l'esprit, surtout de cet esprit qui n'appartient qu'aux femmes, et qui consiste à mettre de la grâce et de la finesse jusque dans les détails les plus usés.

Après s'être occupée... — Tel fut Ziska, chef des Hussites (1).

Je trouve encore un passage où Mme de M.*** cite avec admiration cette conduite si souvent citée du Sénat romain après la bataille de Cannes. Il n'y a pas de philosophe qui ne se soit extasié sur cette conduite magnanime; il n'y a pas un fils de bonne famille qui, dans son jeune temps, ne lui ait consacré quelques phrases d'amplification; moi-même, je l'admirerais peut-être encore, si les évènements qui se sont passés sous nos yeux depuis vingt ans ne m'avaient un peu dégoûté de cette grandeur de Bulletin.

Le sénat marche au-devant de Varron... — ...comme les rochers dans les brouillards, à mesure qu'ils s'éloignent (2).

Jusqu'ici nous ne nous sommes occupé que des prolégomènes de l'ouvrage de Mme de M... : nous examinerons les opinions de cette dame sur la monarchie, dans un article suivant, qui ne se fera pas attendre si *dame Arthritis* nous le permet.

B.

Marie Stuart, tragédie de M. Lebrun (3).

Marie Stuart est renfermée dans le château de Fotheringay : sera-t-elle sauvée? ne le sera-t-elle pas? Voilà l'action. Et d'abord rappelons quelques principes.

On nomme action au théâtre... — Qui n'a pu réussir, même en Allemagne (4.)

Cependant Marie est condamnée, elle va périr; tout à coup un homme se présente, il

(1) *Conservateur littéraire,* mars 1820. — (2) Voir p. 35.

(1) Voir p. 35-37. — (2) Voir p. 38-39. — (3) *Conservateur littéraire,* mars 1820. — (4) Voir p. 46.

est à la tête d'une conjuration, il veut la sauver; ainsi la balance théâtrale s'établit, et l'intérêt commence.

Mais Marie aime Leicester, le favori d'Élisabeth; elle veut que les conjurés s'ouvrent à lui; voilà donc la conjuration entre les mains de Leicester. Si ce Leicester était un homme courageux, l'intérêt irait croissant, parce qu'il se réunirait une nouvelle chance de succès contre un péril certain; mais Leicester n'est qu'un lâche courtisan. Si l'amour fait naître dans son cœur une force d'opposition en faveur de Marie, son ambition en élève une contraire en faveur d'Élisabeth, donc le personnage est nul; donc il y a principe de nullité dans la conjuration, le spectateur perd cette confiance qu'il aime à placer dans le héros d'une tragédie; au lieu de croître, l'intérêt est détruit.

Ainsi quand Leicester, apprenant la conjuration, s'écrie tout à coup : *Mon nom est compromis!* l'auteur croit sans doute que la terreur commence; eh! point du tout, c'est l'intérêt qui finit; il n'y a pas anxiété, seulement il n'y a plus d'espérance; la scène n'a point changé de face, l'action n'a pas marché, elle est revenue au point d'où elle était partie, il n'y a point eu de révolution théâtrale, il n'y a eu qu'un cercle vicieux. A cela que fait l'auteur? En même temps que la défense diminue, il diminue la violence de l'attaque; dès que le spectateur s'aperçoit que Leicester pourra bien ne pas sauver Marie, il lui laisse entrevoir qu'Élisabeth pourra bien ne pas vouloir la faire périr.

Quand l'incertitude des évènements... — ...au théâtre, il faut des anges ou des géants [1].

On croit défendre cette combinaison en disant que ces caractères sont dans la nature; mais de ce qu'une chose existe, est-ce à dire pour cela qu'elle soit digne d'exciter la terreur, l'admiration ou la pitié?

De plus, il ne suffit pas d'inventer des moyens, il faut encore que ces moyens soient attachants; or, qu'est-ce que cet amour de Leicester et de Marie? Dans Marie, il n'intéresse point, parce que Leicester en est indigne; et, dans Leicester, qu'est-ce qu'un amant qui vous dit *je l'aimais,* d'un ton diplomatique, qui craint de se compromettre lorsqu'il s'agit de sauver sa maîtresse, et qui la mène à la mort de peur de perdre sa place.

L'amour au théâtre... — ...l'amour, dans les grandes âmes, c'est une estime céleste [1].

Cependant Élisabeth a eu une entrevue avec Marie, et elle n'en sort que plus exaspérée; dans ce moment où le caractère d'Élisabeth se décide, il faudrait, pour qu'il y eût balance théâtrale, que le caractère de Leicester se prononçât, et qu'il se mît franchement à la tête de la conjuration; et si, au lieu de faire naître son hésitation précédente d'une vile circonspection, l'auteur l'avait attribuée à ce reste de respect d'un sujet fidèle, qui veut tenter tous les moyens de fléchir sa souveraine avant de se révolter contre ses injustices, il y aurait eu alors tragédie, et belle tragédie; mais ce n'est point le compte de l'auteur; ce qu'il hait surtout, c'est l'action. Sa pièce n'est qu'une longue situation péniblement déguisée; il n'y a pas de contre-poids réel à la puissance d'Élisabeth. Toutes les fois que le spectateur, sentant le besoin d'un appui contre cette reine vindicative, jette les yeux sur Leicester, l'auteur, pour détourner ses regards, lui montre dans le lointain la conjuration de Mortimer, voulant ainsi cacher la faiblesse du principal personnage en faisant espérer qu'on n'en aura pas besoin; mais ensuite, lorsqu'il s'agit de faire mouvoir Mortimer, c'est cet ignoble Leicester, qu'on n'avait toléré que comme inutile, qui s'en vient épargner des frais de génie en se jetant à la traverse; ce moyen d'avoir une conjuration qui se paralyse d'elle-même, une opposition qui n'en est pas une, une action fictive, est assez ingénieux; il peut dérouter un moment la critique; mais au théâtre ce n'est pas l'esprit qui juge, c'est le cœur.

Nous le répétons, *Marie Stuart* manque d'intérêt, parce qu'elle manque d'action, et la preuve qu'elle manque d'action, c'est qu'il est impossible de citer une seule scène où les défenseurs de Marie, soit Mortimer, soit Leicester, se trouvent véritablement en opposition avec le pouvoir d'Élisabeth. Toute la pièce roule sur ce caractère pivotant de

[1] Voir p. 46.

[1] Voir p. 47.

Leicester, qui veut une chose au premier acte, et qui, par faiblesse, fait tout le contraire au cinquième; on a dit que ce ressort était dramatique, on a voulu dire qu'il était commode pour le théâtre.

Continuons notre examen, et redoublons d'attention, car cette tragédie est ingénieusement embrouillée; il y a au moins autant d'art dans les défauts que dans les beautés.

La haine d'Élisabeth s'est prononcée; si Leicester ne se décide pas, l'impétueux Mortimer va vouloir agir par lui-même. Que fait l'auteur pour se débarrasser de ce conjuré qui le gêne? Il fait découvrir la conjuration par un moyen incidentel; remarquez que ces moyens incidentels ne sont jamais permis aux auteurs pour sortir d'embarras. Ils ne sont d'usage dans nos tragédies que quand ils amènent révolution théâtrale, comme, par exemple, la révélation de Vindex dans *Brutus;* mais ici ce n'est qu'un auteur embarrassé qui change ses batteries de position, c'est le coup sur le jeu des onchets, c'est un coup d'état dramatique.

Voilà donc la conjuration découverte. Mortimer propose à Leicester de prévenir la vengeance d'Élisabeth, de se mettre à la tête de leurs amis, de sauver Marie ou de périr; mais Leicester fait mieux, il fait arrêter lui-même Mortimer et ses complices, et se place ainsi, par une combinaison hardie, à la tête des accusateurs et des conjurés. Dans un Manlius, cette conduite était un coup de génie.

Or, de deux choses l'une : ou Leicester a été inspiré par une courageuse prudence, ou il n'a été guidé que par la crainte d'un péril présent. Eh bien! qui le croirait? il n'a agi que par lâcheté.

En effet, Élisabeth, en apprenant la conspiration, ordonne la mort de Marie, et Leicester la mène lui-même au supplice.

Il est bien vrai qu'après l'avoir laissée entrer dans la salle d'exécution, il se met à se désespérer, mais en vérité on n'en voit pas la raison, le capitaine des gardes d'Élisabeth n'est pas venu lui demander son épée.

M. Lebrun, qui sent toute *l'étrangeté* d'un pareil dénoûment, laisse entrevoir dans la dernière scène que Mortimer avait été mis en liberté, et qu'il a vainement tenté de délivrer Marie; mais, ou Leicester l'attendait, ou il ne l'attendait pas; or, s'il l'attendait, il ne devait pas laisser entrer Marie dans le lieu fatal, il devait tirer son épée, se mettre devant la porte, il serait mort comme un sot, mais cela valait encore mieux que de vivre comme un lâche.

Trois belles scènes soutiennent cette tragédie; celle entre les deux reines, celle où Élisabeth signe l'arrêt de mort, et enfin celle des adieux de Marie. Une autre chose empêche que la pièce ne tombe; le caractère de Leicester est si étrange que l'on en doute jusqu'au dernier instant; on ne le connaît qu'en voyant la porte fatale se refermer sur Marie; et, dans ce moment, Talma, qui s'est chargé de faire passer cette situation, étonne le spectateur par des cris si extraordinaires qu'on oublie Marie et Leicester pour ne plus s'occuper que de la capacité de ses poumons.

On disait autour de nous, au théâtre, que cette tragédie n'était pas du genre classique, mais du genre romantique; nous n'avons jamais compris cette distinction. Les pièces de Shakespeare et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de Racine qu'en ce qu'elles sont plus défectueuses. C'est pour cela qu'on est obligé d'y employer plus de pompe scénique. La tragédie française méprise ces accessoires parce qu'elle marche droit au cœur, et que le cœur hait les distractions; la tragédie allemande les recherche, parce qu'elle s'adresse souvent à l'esprit et plus souvent encore à tous les sens. L'une présente un spectacle attachant, l'autre un tableau singulier. Dans l'une tout concourt au même but; dans l'autre, il n'y a point d'ensemble. Les Français veulent que l'intérêt se concentre sur quelques personnages; les Anglais regardent la variété comme une qualité tragique. Chez nous, l'intérêt va toujours croissant; chez eux, chaque scène en est réduite à son propre intérêt; et veut-on voir quelle différence il en résulte dans les effets? Prenez le cinquième acte d'une de nos tragédies, et lisez-le séparément; souvent vous le trouverez faible et languissant; lisez-le en le faisant précéder de tous les autres, vous n'aurez rien remarqué, seulement vous aurez fondu en larmes.

Mais les Allemands se contentent de leurs tragédies... cela prouve que les Allemands ont moins de goût que nous, c'est-à-dire qu'ils raisonnent moins leurs sensations. Il suffit de la simple narration des faits les plus bizarres et les plus invraisemblables pour émouvoir les enfants, parce que les enfants

n'ont pas la force de comparer leurs idées; j'ai vu des enfants pleurer en lisant *la Pucelle.*

Mme de Staël a dit que le sujet de *Marie Stuart* écraserait la médiocrité; cela même prouve qu'il est défectueux.

Le propre des sujets bien choisis est de porter leur auteur; Bérénice n'a pu faire tomber Racine, Lamotte n'a pu faire tomber Inès (1).

Cui lecta potenter erit res, a dit Horace; car dans les arts comme dans les sciences, quand on raisonne juste, on est toujours sûr de retomber sur un de ces axiomes reconnus de tous les temps, dont les sciences entières ne sont que les longues applications.

La différence qui existe... — ...et on leur ôte cette pompe théâtrale qui en est la compensation (2).

Il n'y avait que trois scènes à conserver dans *Marie Stuart;* il fallait refaire le reste, et nous ne pensons pas que M. Lebrun en eût été incapable.

Mme de Staël attribue... — ...il faut les mettre en contact pour qu'ils vous donnent la foudre (3).

Pour en revenir à M. Lebrun, nous pensons que cet ouvrage lui fait honneur; il a fait bien, nous aurions désiré qu'il essayât de faire mieux. Il est une noble audace qui ne naît pas de la présomption, mais de la conscience de ses forces; nous n'avons pas la prétention de refaire une tragédie en quelques coups de plume, mais qu'il nous soit permis d'exposer ici quelques idées que nous a fait naître la lecture du drame de Schiller; dans un prochain article, nous nous occuperons de comparer la tragédie allemande avec l'imitation de M. Lebrun.

Tout roule sur ce caractère de Leicester qui veut une chose au premier acte, et qui fait le contraire au cinquième; il le fait par faiblesse; il y aurait tragédie s'il le faisait par violence; il faudrait donc qu'il fût trompé; or, quel moyen plus naturel pouviez-vous désirer que l'amour et les illusions de la jalousie?

Je suppose donc que vous nous eussiez montré la belle et repentante Marie, enfermée dans une prison, sans autre espérance que la mort. Elle a fait vœu de se consacrer au ciel et de se retirer dans un monastère pour pleurer les fautes de sa vie, si jamais elle se voyait délivrée. Depuis, elle a connu Leicester, elle l'aime, mais d'un amour pur et céleste, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti; elle combat cette passion, elle la cache à son amant de peur de lui donner des armes contre elle-même.

A ce caractère angélique, il fallait opposer le caractère de Leicester. C'est ici, monsieur Lebrun, que le sang devait vous bouillonner dans les veines; il ne fallait pas nous montrer le lâche, le courtisan Leicester, mais un homme hardi, énergique, impétueux, un de ces êtres nés pour le malheur d'eux-mêmes et des autres, ayant les bras d'un géant et les entrailles d'un lion, un de ces êtres qui ont tout prévu dans leurs desseins, sauf un coup de tonnerre. Il aime Marie, mais il l'aime avec tout l'égoïsme d'une âme dégradée; il veut, il peut la sauver; mais, comme Roxane, il aime mieux la voir périr que de la sauver pour un autre.

Après avoir tracé ces caractères, il fallait élever la jalousie entre eux; c'est à quoi pouvaient vous servir les froideurs étudiées de Marie, l'âme soupçonneuse de Leicester, et surtout le personnage de Mortimer, ou tout autre moyen que vous auriez facilement imaginé; ce n'était là qu'affaire de patience. J'arrive au dénoûment.

Je suppose que vous nous ayez montré, au quatrième acte, le jaloux Leicester, se croyant trompé par Marie, croyant avoir des preuves de sa trahison, persuadé qu'il ne la sauve que pour Mortimer. Il se jette à ses genoux, il lui demande de lui promettre de l'épouser, d'une main il lui montre le trône et de l'autre l'échafaud. En vain Marie lui objecte son vœu, il n'y croit point, il veut qu'elle le rompe, et il le lui propose avec toute la liberté d'esprit d'un anglican. Marie hésite, combattue entre son amour, la crainte de la mort et la voix de la religion; enfin son devoir l'emporte; désespérée, elle se résout à boire le calice, elle refuse, et soudain elle voit le barbare Leicester passer de ses genoux à ceux d'Élisabeth, découvrir à son ennemie cette conspiration qui fait sa seule espérance, et ne demander d'autre grâce que de la conduire lui-même à la mort. Je pense que ces situations étaient tragiques.

(1) Voir p. 47. — (2) Voir p. 48. — (3) *Ibidem.*

Je suppose donc qu'au cinquième acte, vous nous montriez le coupable et malheureux Leicester; il se croit sûr de son courage, il a été trahi, il vient jouir de sa vengeance. Il est là, debout, dans le fond de la scène; sur le devant paraît Marie, vêtue de blanc, prête à monter au ciel, entourée de ses femmes; elle les console, elle leur fait ses adieux, ses derniers regards se reportent vers sa patrie; enfin elle tombe aux genoux de son sujet, et elle reçoit la bénédiction du vieillard. Cette situation est belle dans Schiller; mais alors elle eût été terrible, parce que le spectateur l'eût sentie avec l'âme de Leicester.

Cependant l'heure sonne, les portes s'ouvrent; Leicester, dont l'âme est brisée, rappelle son courage, il s'avance, il présente la main à Marie, il la conduit silencieusement vers l'échafaud. Tout à coup, prête à entrer dans le lieu fatal, Marie s'arrête, elle se retourne, elle lui dit, comme dans Schiller : *Comte de Leicester, je vous aimais;* elle se jette dans ses bras; soudain elle s'élance dans la salle, et les portes se referment. Leicester pousse un cri, tire son épée, et veut la sauver. Les gardes d'Élisabeth paraissent, il est désarmé, chargé de chaînes; immobile au milieu de la scène, il entend le bruit des bourreaux dans la salle d'exécution; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une tête qui tombe. Ah! c'est alors qu'il n'y eût point eu assez de cris, assez de pleurs; c'est alors, Talma, que vous auriez été sublime.

Enfin, pour terminer cette scène, Mortimer, cet ami qu'il avait voulu faire périr, parvient jusqu'à lui, et lui rend le dernier service de lui prêter un poignard.

J'ai dit que cette tragédie aurait été sublime, et qu'était-ce, en effet? rien que quelques pages d'*Atala*, deux scènes d'*Andromaque* et le dénoûment de *Zaïre* et d'*Othello*.

E.

(L'article finit par un passage publié page 49. *En général, une chose nous a frappé dans les compositions...*)

MÉDITATIONS POÉTIQUES [1].

Vous en rirez, gens du monde... — ...dont le son varie quand le temps change [2].

Que nous font vos vers, vos chants, vos hymnes? Sont-ce là des titres? N'avez-vous pas renié le Dieu et brûlé aux pieds de l'idole un encens impur comme elle?... Je ne suis pas clair, je le sais : mais vous devez m'en remercier, car vous devez m'entendre; le sens de mes paroles n'est pas obscur pour vous. Balthazar n'avait pas besoin que Daniel lui expliquât les mots réprobateurs tracés par la main mystérieuse sur la muraille de son palais de Babylone.

Franchement, on trouvera parmi vous... — Je suis tenté quelquefois de chanter ce Soleil que je ne vois pas [3].

J'ouvris dernièrement un livre, et j'y lus les vers suivants :

Après avoir cité presque entièrement *La Semaine Sainte*, Victor Hugo continue :

Ces vers m'étonnèrent d'abord, ils me charmèrent ensuite. Ils sont dépouillés, à la vérité, de notre élégance mondaine et de notre grâce étudiée; mais ils respirent une harmonie douce et grave; ils sont riches d'idées; et cette richesse-là n'est pas d'emprunt. — Plus loin, je vis, sous le titre d'*Invocation*, les stances qui suivent :

[Citation entière d'*Invocation*.]

Il est difficile de rien voir de supérieur à cette jolie pièce pour le charme de la pensée. Le véritable amour, l'amour triste et sérieux y est exprimé avec une mollesse vague et expressive dont la suivante offre encore un modèle :

[Citation presque intégrale
de la huitième méditation : *Souvenir*.]

Je trouvai dans ces vers, si mélodieux et si touchants, *quelque chose d'André Chénier... — ...le second est* classique *parmi les* romantiques [4].

Poursuivons.

[1] *Conservateur littéraire*, avril 1820. — [2] Voir p. 43-44. — [3] Voir p. 44. — [4] Voir p. 44-45.

Dans un autre endroit du livre, je lus un dithyrambe sur la *Poésie sacrée*, où le tableau de tout ce que renferme la Bible était terminé par cette strophe majestueuse :

> Silence, ô lyre! et vous, silence,
> Prophètes, voix de l'avenir!
> Tout l'univers se tait d'avance
> Devant celui qui doit venir!
> Fermez-vous, lèvres inspirées;
> Reposez-vous, harpes sacrées,
> Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
> Une voix, au monde inconnue,
> Fera retentir dans la nue :
> Paix à la terre, et gloire aux cieux!

Ailleurs, la cause du déplorable aveuglement des athées était exposée en vers qu'il suffira de citer, pour en faire ressortir la beauté :

[16 vers de la vingt-deuxième Méditation: *Dieu.*]

Enfin, dans une épître, étincelante de poésie, adressée à Lord Byron, je fus frappé du morceau qui suit :

> Fais silence, ô ma lyre!

[34 vers cités.]

A de pareils vers, qui ne s'écrierait avec Laharpe : *Entendez-vous le chant du poëte?*

V.

Œuvres posthumes de Jacques Delille[1].

En général, il existe contre les œuvres posthumes un vieux préjugé : on n'ouvre jamais un ouvrage posthume d'un auteur célèbre sans une sorte de scepticisme qui, après la lecture, se change souvent en une complète incrédulité. Cela tient à ce que le mérite de ces sortes de livres est presque toujours moins grand que la réputation des hommes auxquels on les attribue. Le lecteur qui, en tournant les pages, établit involontairement cette comparaison dans son esprit, finit par ne point croire aux protestations des éditeurs, et ne voit souvent dans l'ouvrage annoncé qu'une spéculation de librairie ou même une calomnie envers un mort illustre. Nous trouvons au moins beaucoup de légèreté dans cette manière expéditive d'infirmer l'authenticité d'un écrit posthume; on peut expliquer la faiblesse assez ordinaire de cette espèce d'ouvrages sans mettre en question la bonne foi des libraires. Ce sont presque toujours les premiers essais ou les derniers travaux des écrivains fameux que l'on nous livre après leur mort : dans l'âge qui précède celui des passions, le génie sommeille; dans l'âge où le cœur est refroidi, l'imagination se décolore; de là, l'infériorité de ce que produisent l'adolescence et la vieillesse. C'est donc aux auteurs à se préserver des éditions posthumes; l'intérêt de leur gloire leur commande de détruire tout ce qui ne l'accroîtrait pas; il faut qu'ils condamnent eux-mêmes à mourir avec eux tout ce qui ne pourrait point vivre après eux. Et ici, nous parlons sérieusement; il ne faut pas brûler en parade un manuscrit dont on conserve la copie dans sa poche : Lulli a fait ainsi, et Lulli passe pour avoir fait de méchante musique. Gresset brûla de bonne foi le recueil de ses médisances poétiques, et les épigrammes qu'il a jetées au feu ont une réputation qu'elles n'auraient peut-être pas obtenue s'il les eût livrées au public.

Nous serions fâché que ces réflexions prévinssent le lecteur contre les *Œuvres posthumes de Jacques Delille.* Si ce recueil présente des morceaux qu'un goût sévère aurait repoussés, il offre en revanche un grand nombre de passages où l'on retrouve encore l'imagination du peintre des *Jardins*, l'âme du chantre de la *Pitié*, et toutes les qualités poétiques de l'interprète de Virgile. Jacques Delille, dont le cœur renfermait tant de nobles et pures inspirations, gâta son beau talent en adoptant un genre qui ne demande que de l'esprit. Il se fit le père de la *Poésie descriptive*, et, heureusement pour sa gloire, cette création ne fut pas son meilleur ouvrage. Nous préférons les vers si touchants de la *Pitié* sur les malheurs de la royale famille à toutes les descriptions, peut-être plus riches de poésie, que contiennent l'*Imagination*, l'*Homme des Champs* et les *Trois règnes*. Delille sera sans doute le chef d'une école; mais cette école sera dangereuse : le talent s'y égarera et la médiocrité y trouvera un refuge; elle sera de plus inutile : Delille y dominera toujours seul, et il ne s'y formera jamais de disciple qui puisse égaler le maître. Peut-être faut-il être un Homère pour faire des Virgiles.

Quoi qu'il en soit, loin de nous l'idée de refuser à notre Delille l'hommage que son

[1] *Conservateur littéraire*, avril 1820.

nom exige si impérieusement; ses ouvrages et sa vie nous imposent une égale vénération; car si, au gré de quelques Aristarques sévères, il ne fut que versificateur par le talent, personne ne niera qu'il n'ait été poëte par le caractère. Nous avons dû, pour la paix de notre conscience, protester contre le genre descriptif qu'il a introduit dans notre littérature, et nous allons maintenant passer avec plaisir à l'examen des œuvres qu'il nous a léguées.

En tête de ce recueil, précieux sous beaucoup de rapports, on lit un discours inédit sur l'*Éducation*, prononcé en 1766 par Delille au collège d'Amiens. Ce morceau, remarquable entre tout ce qui a été publié sur le même sujet, est écrit avec élégance et solidité. Dans l'impossibilité de signaler le grand nombre de vues utiles qu'il renferme, nous citerons, pour donner une idée du style, un passage où l'éloge d'un prince chéri et trop tôt enlevé à l'amour de la France (le Grand Dauphin) semble inspiré par les vertus de notre duc de Berri et dicté par les circonstances présentes. L'orateur, après avoir crayonné la vie de Henri IV, s'écrie :

Après avoir cité un passage sur la mort de Henri IV qui offre en effet quelque analogie avec l'assassinat du duc de Berri, Victor Hugo poursuit :

Ce discours ne date pas de 1820.

Nous passons au joli poëme que le traducteur du *Paradis perdu* a laissé sur *le départ d'Eden*. L'ouvrage de Delille peut être considéré comme le complément de celui de Milton, et l'éditeur loue avec raison notre poëte d'avoir changé le sauvage mécontentement qu'Adam témoigne à Ève dans Milton, en une tendre commisération. Cette idée heureuse prouve que Delille connaissait parfaitement les délicatesses de la muse française. Au reste, il est remarquable qu'il a su se préserver dans le *départ d'Eden* de tout luxe descriptif; la lecture de son poëme est attachante, et s'il présente dans certains endroits de la prolixité, elle est presque toujours dans le style et rarement dans les idées. On y reconnaît partout l'élégance et l'harmonie de Delille, et nous espérons prouver par quelques citations que cette œuvre posthume n'est pas indigne de son auteur. Ève conjure Adam de prier Dieu qu'elle espère encore fléchir.

[28 vers cités.]

Ces vers, et c'est là le seul reproche qu'ils semblent mériter, sont peut-être un peu au-dessus de la simplicité d'Ève. La prière qu'Adam adresse au Très-Haut est remarquable en ce que l'expression vraie d'une passion profane s'y mêle sans disparate au ton grave de la poésie sacrée.

[40 vers cités.]

Ces derniers vers sont très beaux. Nous avons souligné dans ceux qui les précèdent deux vers qui offrent un exemple de cette diffusion dont nous avons parlé. On pourrait critiquer encore dans ce morceau une recherche d'expressions antithétiques : c'est là le défaut de Delille, ou plutôt du genre qu'il avait adopté. Nous ne nous arrêterons pas à ces remarques de détail; mais nous ferons sur la fin du poëme une observation plus importante. Après les discours touchants des deux coupables, Michel vient leur signifier assez durement *qu'ils sont jugés*, et *que leurs plaintes sont vaines*; il leur dit, avec emphase, que *l'indulgence de Dieu*

en reprenant la foudre,
Par des coups éclatants a besoin de s'absoudre.

et poursuit en assez mauvais vers :

Pour expier vos crimes,
Dieu se doit vos malheurs, il se doit des victimes.

Il nous semble que ces paroles inexorables ne sont conformes ni au texte ni à l'esprit des livres saints. Le Dieu miséricordieux est ici représenté comme un maître impitoyable. Nous pensons que le discours de l'archange aurait été plus en harmonie avec le ton général du poëme et les traditions sacrées, si, après avoir annoncé en peu de mots au couple pécheur l'irrévocable volonté du Très-Haut, il leur eût présenté quelques consolations en s'étendant sur les félicités de l'autre vie, et surtout en rappelant les promesses de l'Éternel et le Messie qui rachètera les hommes. Il est bien vrai que Delille a effleuré toutes ces idées et donné à Michel un *air doux et sévère à la fois*; mais le cœur n'est point satisfait, on désirerait que cette *douceur* se montrât encore plus dans les paroles que sur le visage du messager divin.

Quelques autres pièces, odes ou épîtres, grossissent le volume : nous n'en parlerons pas [1].

V.

Ivanhoe ou *le Retour du croisé*, par Walter Scott [2].

Jedediah Cleishbotham a décidément pris congé de ses lecteurs, l'auteur des *Contes de mon hôte* a quitté enfin les champs de l'Écosse, et jeté de côté le manteau du pauvre sacristain de Gandercleugh. Il entre dans une nouvelle carrière, où des souvenirs nationaux ne soutiennent plus son talent; il peint d'autres mœurs, d'autres pays, et sa première tentative est trop heureuse pour ne pas nous promettre d'autres essais non moins brillants. Nous sommes, pour notre part, d'autant plus charmé du mérite et du succès d'*Ivanhoe,* que nous n'en avons pas douté un instant; nous pensions que le talent est de tous les lieux comme de tous les temps, et nous ne craignions pas que Walter Scott cessât d'être lui-même en cessant d'être exclusivement romancier écossais; le génie ne perd pas ses forces, comme Antée, en quittant la terre maternelle.

Nous avons voulu attendre, pour rendre compte d'*Ivanhoe,* que ce roman pût être connu du plus grand nombre de nos lecteurs, parce que notre intention n'est pas d'en donner l'analyse. La traduction que l'on vient d'en publier, lue avec avidité toute négligée qu'elle est, est un témoignage éclatant en faveur de Walter Scott. Certes, si une femme doit être présumée belle, c'est quand un méchant pourtraicteur ne l'a pu rendre laide, et si un ouvrage doit être regardé comme bon, c'est quand un mauvais traducteur n'a point réussi à le rendre ennuyeux.

Le peuple qui se civilise, comme le fer que l'on polit, gagne en dureté ce qu'il perd en rudesse, et si le sort veut qu'un peuple à moitié civilisé se trouve transporté par le génie des conquêtes au milieu d'une nation encore barbare, avant que le mélange puisse avoir lieu, et que l'équilibre se rétablisse, il y aura nécessairement combat entre ces deux éléments hétérogènes. Si de plus, indépendamment des causes d'éloignement que l'inégalité de civilisation fait naître entre les deux nations, la honte des défaites et la fierté nationale chez les plus sauvages, l'orgueil des victoires et l'insolence des conquêtes chez les moins grossiers, viennent augmenter la répugnance des deux côtés, on sent que le choc qui résultera de ces intérêts opposés pourra offrir à un pinceau habile le sujet d'un vaste tableau. Tel est précisément le cadre choisi par Walter Scott. Les haines entre les Saxons vaincus et les Normands vainqueurs, qui après l'invasion de Guillaume-le-Conquérant divisaient encore la vieille Angleterre sous le règne de Richard Cœur-de-Lion, ont fourni à ce célèbre écrivain une matière aussi féconde que les sanglantes querelles des puritains ou les farouches rébellions des montagnards. Son nouveau roman n'est pas moins riche d'observations morales que les précédents, et (ce qui pourrait étonner davantage) l'on y remarque autant de vérité dans les peintures locales et les détails historiques. Il peint avec un égal bonheur le fougueux templier Bois-Guilbert ou le loyal croisé Ivanhoe, le château saxon de Cédric ou la forteresse normande de Frondebœuf, le roi chevalier Richard Plantagenet ou le prince efféminé Jean d'Anjou.

L'époque où l'auteur assigne les évènements qu'il raconte lui présentait encore un autre moyen d'accroître l'originalité et de compliquer les ressorts de sa composition. Au milieu des deux peuples animés d'une mutuelle antipathie, se présentait naturellement une troisième race, objet de leur mépris commun, froissée également par tous les partis, et les détestant tous également, exposée aux fureurs du peuple qu'elle pressurait par son luxe, en butte aux déprédations des nobles qu'elle ruinait par ses usures, déshéritée même du bénéfice des lois précaires de ces temps de troubles, maudissante et maudite, et, malgré ses richesses, abaissée au-dessous du dernier serf chrétien, la race juive. Walter Scott a su tirer de l'aversion générale qu'elle inspirait une foule de scènes neuves qui tantôt amusent et tantôt intéressent : il est difficile, par exemple, de ne pas sourire de la peinture suivante; elle offre un tableau

[1] La fin de l'article est publiée page 56. — [2] *Conservateur littéraire,* mai 1820.

fidèle de la sorte d'hospitalité que l'on exerçait alors envers les juifs.

[Citation de l'arrivée d'Isaac au château de Cédric.]

Il n'y a rien ici d'exagéré : les Juifs, par leurs vols et leurs fourberies, avaient encore augmenté l'horreur qu'inspiraient leur religion et leurs ancêtres déicides; malgré les avis du rabbin Beccaï...

...la prévention contre les Juifs n'était plus aussi forte à cette époque[1].

Revenons à *Ivanhoe.*

Nous avions, en commençant cet article, le projet de ne rien citer et de ne rien extraire de cet ouvrage, parce qu'il faut le lire tout entier. Cependant, infidèle que nous venons d'être à notre résolution, nous pouvons l'enfreindre encore. Après avoir rapporté le mauvais accueil que font au vieil Isaac les convives de Cédric, nous allons transcrire les apprêts du supplice que prépare le grand-maître des Templiers à la fille du riche juif, l'intéressante Rebecca, qui, condamnée par l'ordre comme sorcière, a demandé et obtenu le *jugement de Dieu.* Ce morceau, que nous ne choisissons pas, est fort remarquable en lui-même; mais on trouve dans le même ouvrage une foule de peintures qui ne lui sont nullement inférieures.

[Citation de 62 lignes.]

Dans l'impossibilité de tout transcrire, nous recommandons au lecteur la scène de l'ermitage de Saint-Dunstan, la description du siège du château de Torquilstone, et de la mort d'Ulrique et de Frondebœuf; le combat entre le gardeur de pourceaux Gurth et le braconnier Meunier, etc., etc. Nous terminerons nos citations par le discours que Walter Scott place dans la bouche de Cédric le Saxon, invitant ses deux hôtes normands à boire avec lui.

[Citation de 24 lignes.]

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur les défauts de ce roman. On a critiqué le personnage du bouffon Wamba; on a trouvé qu'il paraissait quelquefois trop visiblement imité de Shakespeare, et que ses plaisanteries manquaient de goût : nous croyons au contraire ce rôle heureusement choisi, et si les plaisanteries du *magnanime* fou sont quelquefois un peu bizarres, il faut plutôt s'en prendre au siècle où l'histoire se passe qu'à l'auteur. On a blâmé, comme choses usées, les tournois, les châteaux, les souterrains, les voleurs, etc., qui se rencontrent fréquemment sur la route des héros du roman; mais on a oublié que le coloris qui anime ces peintures est entièrement neuf, et que les descriptions de Walter Scott ne ressemblent en rien à ces descriptions qui ressemblent à tout. Nous avons cru remarquer un défaut plus grave qui nuit à l'unité d'intérêt dans cet ouvrage. Les amours d'Ivanhoe et de lady Rowena devraient être pour le lecteur l'affaire essentielle : cependant ils n'occupent que fort peu de place dans son attention, qui est tout entière fixée sur la juive Rebecca. Pour nous, nous avouons que la jeune fille au teint brun, aux yeux brillants, à la taille svelte, aux noirs cheveux, nous plaît beaucoup plus que la fière princesse au teint blanc, aux yeux bleus, au port de reine, à la blonde chevelure; les ennuis et la dignité de lady Rowena nous touchent peu en comparaison des malheurs et de la générosité de la rebutée Rebecca. Voilà pourquoi le dénoûment, qui à la rigueur est heureux, puisque Rowena épouse Ivanhoe, ne satisfait point; il semble brusqué et imparfait. Rebecca reste malheureuse : c'est donc une maladresse d'en avoir fait, en quelque sorte, le personnage principal[1].

V.

Conradin et Frédéric, tragédie en cinq actes, par M. Liadières[2].

Frédéric, duc d'Autriche, ami et cousin de Conradin de Souabe, qu'il croit mort comme le bruit en est répandu, tandis que Conradin partage la même erreur à son égard, est, sous le nom de Roger, à la cour de Charles d'Anjou, usurpateur de Sicile, à qui il a deux fois sauvé la vie, dont il a

[1] Voir p. 25.

[1] Voir la fin de l'article page 55. (On nous promet *le Monastère...*) — [2] *Conservateur littéraire*, mai 1820.

commandé les armées, et dont il aime en secret la fille, recherchée par Philippe de Castille. Cependant, Conradin reparaît dans l'Italie, prend Rome, chasse le Pape, marche sur Naples, et, en vrai roi légitime, dément le bruit de sa mort par le bruit de ses victoires. Frédéric, à cette nouvelle, tourmenté par un fatal amour, se trouble et s'épouvante de lui-même :

> Jadis à ce récit j'eusse expiré de joie.

Les troupes royales sont aux portes. Le comte d'Anjou, instruit de l'amour de Roger pour Constance, et irrité des retardements de Philippe, qui sait son danger, et dont la flotte reste en vue des côtes, promet (on ne sait trop pourquoi, puisqu'il ignore le véritable nom de Roger) la princesse à Frédéric, s'il veut prendre le commandement de ses soldats :

> Juste ciel! quel espoir vient déchirer mon cœur!

s'écrie le duc; et en effet la main de Constance est le prix de son triomphe sur Conradin. Il balance; mais cette horrible hésitation cesse bientôt; le prince de Castille débarque avec ses guerriers; Frédéric, qui ne se connaît plus, vole au combat et enlève le trône à son ami lorsqu'il ne veut qu'arracher son amante à un rival. Il y a beaucoup d'art dans l'enchaînement de ces motifs : si Frédéric était devenu odieux, le lien tragique était rompu et la pièce tombait; il y a peut-être eu plus de mérite à éviter avec bonheur un tel écueil, qu'il n'y a de talent dans tout le reste de la tragédie : nous insistons là-dessus. Cependant Conradin, vaincu, est fait prisonnier; mais on le croit en fuite, et l'habit d'un soldat le cache dans la foule des captifs. Le victorieux et désolé Roger se présente au milieu d'eux :

> Est-ce toi, Frédéric? — Conradin, est-ce toi?

Cette reconnaissance est brusquée, il y avait là matière à une belle scène. Charles survient, qui promet leur grâce aux prisonniers si l'un d'eux révèle la retraite de Conradin. Roger frémit : le fils de Conrad veut parler, un des captifs arrête son imprudente générosité; mais de nouvelles menaces du comte d'Anjou irritent Conradin; il éclate, et le tyran punirait de mort les fières paroles de ce soldat, si Frédéric alarmé ne réclamait sa grâce. Observons en passant que cette scène, qui n'est qu'ébauchée, pourrait être magnifique. Le dialogue nous en semble manqué : le comte d'Anjou et le roi de Sicile ne devaient point deviser par couplets de quatre ou six vers : il fallait ici des tours vifs, des phrases courtes, des mots énergiques, des vers fortement contrastés, enfin un discours pressant et coupé. Corneille a laissé des modèles de ce genre de dialogue. Le duc d'Autriche, désespéré de sa victoire, se décide à fuir avec Conradin, mais ses projets sont découverts. Charles, à qui il dévoile alors son nom, le fait plonger dans un cachot, et offre à Conradin la vie au prix de l'abdication; le jeune roi répond avec hauteur :

CHARLES.

> Respecte mon pouvoir.

CONRADIN.

> Respecte ma misère :
> L'orgueil m'est bien permis au palais de mon père!

Ce dernier vers est peut-être le plus beau de toute la pièce. Cependant le comte menace Conradin de la mort de Frédéric. Le fils de Conrad, pour sauver son ami, est sur le point de signer l'acte de renonciation, lorsqu'on vient apprendre à Charles que le duc d'Autriche, délivré par le peuple, marche vers le palais pour briser les fers du jeune roi; celui-ci rejette la plume qui lui est présentée :

> Soldats, qu'on me mène à la mort!
>
> ...Tyran, ta rage est inutile;
> Je lègue à Frédéric le sceptre de Sicile.

Il sort en effet pour mourir; Charles triomphe des révoltés, et Frédéric, frappé par un traître, est apporté sanglant sur la scène; il maudit le comte d'Anjou :

> Tu règnes aujourd'hui par le droit des forfaits.

Alors il lui prédit les Vêpres de Sicile, dit adieu à Constance, et meurt.

> De tes crimes, tyran, voilà les dignes fruits;
> Constance, oubliez-moi... Conradin, je te suis.

Ce plan, comme on voit, blesse souvent l'histoire et non moins souvent la vraisemblance; mais comme cette invraisemblance n'existe que dans la nature même des concessions que l'auteur s'est faites, et non dans la marche de l'action ou l'enchaînement des

IMPRIMERIE NATIONALE.

scènes, l'intérêt n'en est pas détruit. Les défauts de cette tragédie ont cela d'ingénieux qu'il faut, pour en être choqué, avoir lu l'histoire.

...et connaître les règles... — *...et non copiste servile de l'histoire* [1].

A la vérité, l'évènement que M. Liadières a mis en scène était assez tragique par lui-même pour se passer des nombreuses altérations que lui a fait subir l'auteur, que sous ce rapport le succès peut seul faire excuser; si sa pièce n'était point intéressante, on ne lui pardonnerait pas d'avoir gâté un beau sujet.

Il est dans cette tragédie une singularité remarquable. M. Liadières, qui a su imaginer des situations théâtrales, ne paraît point avoir pu les développer; ses belles scènes ne sont pour la plupart qu'indiquées, on les applaudit avant de les entendre, on est déconcerté après les avoir entendues, comme s'il y avait dans le cœur des spectateurs quelque chose de plus que dans le sien, comme si l'auteur communiquait plus d'émotion qu'il n'en éprouve. En un mot, il invente des ressorts dramatiques et semble manquer de vigueur pour les faire jouer, semblable à cet artisan grec qui n'eut pas la force de tendre l'arc qu'il avait forgé [2].

L'ouvrage brille plutôt par la succession rapide et naturelle des incidents, par le mouvement des scènes, que par les caractères. Les deux principaux, celui de Conradin et surtout celui de Frédéric, sont, il est vrai, bien conçus et habilement tracés; il n'en est pas de même de Charles d'Anjou; ce personnage est terne et pâle auprès du portrait que nous en a laissé l'histoire; on prétend que l'auteur a agi ainsi par *esprit national*... Où diantre l'esprit national va-t-il se nicher? Quant à nous, nous ignorons si le cruel frère de Saint-Louis doit son air de bonhomie à M. Liadières ou à la physionomie pacifique d'Éric Bernard; mais nous avouons qu'au milieu même de ses fureurs, nous avons été tentés de croire que Charles d'Anjou, s'il perdait son trône usurpé, serait tyran à se faire, comme le bon Denys, *maître d'école à Corinthe.*

Avant qu'on jouât la pièce, le titre semblait faire craindre qu'il n'y eût dans l'action division d'intérêt entre deux personnages principaux, défaut qui frappe de mort toute composition dramatique. L'auteur a évité cet inconvénient, en donnant en quelque sorte le premier rôle à Frédéric : il semble seulement qu'il aurait été plus naturel de choisir Conradin.

Quant au style, nous en dirons peu de chose. On applaudit ces vers sur les papes dans la bouche du comte d'Anjou :

[Citation de 6 vers.]

Une certaine portion du parterre admire leur couleur *philosophique*. Nous les croyons bien tournés. Nous en dirons autant des suivants, que prononce Conradin captif en entrant en scène :

[Citation de 6 vers.]

Ces vers, qui n'ont rien de fort extraordinaire, joints aux précédents et à quelques autres encore, assez clairsemés, sont peut-être ce que la tragédie nouvelle offre de plus remarquable en fait de poésie, sauf les réminiscences qui sont fréquentes. La versification de M. Liadières a bien à peu près tout ce qui s'acquiert, savoir : la correction et la clarté; mais elle a bien peu de ces qualités qui ne s'acquièrent pas et qu'il serait dur de désigner ici. Le plan de *Conradin*, nous le disons avec plaisir, annonce dans M. Liadières un vrai talent tragique, il est malheureux que son style ne promette pas un grand talent poétique. Nous imputerions volontiers les défauts de son ouvrage à l'étude des sciences exactes auxquelles il s'est livré. Ce travail ingrat peut suffire à dessécher l'imagination la plus poétique : en ce cas, nous conseillons à M. Liadières de laisser promptement de côté Euclide et Newton, s'il veut continuer à travailler pour la scène, où de beaux succès l'attendent sans doute. S'il persévère dans ses études abstraites, nous souhaitons qu'il devienne aussi bon géomètre et reste meilleur poëte que Malebranche.

H.

[1] Voir p. 138. — [2] Voir ces dernières lignes p. 46.

Lalla-Roukh, ou *la Princesse mogole*; par Thomas Moore [1].

La doctrine de l'athée, si elle ne peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination : toutes les religions, au contraire, sont essentiellement poétiques. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, le christianisme l'emporte de beaucoup sur les divers cultes de la terre; aussi sommes-nous loin d'établir le moindre parallèle entre la religion éternelle et les idolâtries éphémères qui passent tour à tour sur la face du monde : nous parlons généralement. On peut remarquer aussi que le caractère de la poésie varie chez les peuples avec le génie des religions, comme le génie des religions humaines change avec les climats. Odin a créé des scaldes, Jupiter inspirait Homère; on trouve la trace d'une croyance dans les stances voluptueuses d'Horace et d'Anacréon de même que dans les maximes cadencées d'Hafiz et de Saadi; et le caraïbe, qui danse autour de sa sanglante idole, lui adresse un hymne barbare, comme la vierge indienne élève un cantique d'amour vers son charmant Kamadeva.

C'est surtout dans l'orient que cette influence du climat sur la religion et de la religion sur la poésie, se fait sentir. Voilà, si nous ne nous trompons, ce qui donne à la littérature orientale cette couleur originale que les occidentaux ont si souvent tenté vainement d'imiter. De nos jours, un homme qui a traduit Anacréon et composé des ballades irlandaises, peu content de ce double triomphe *classique* et *romantique*, semble encore avoir voulu prendre rang parmi les poëtes orientaux. Nous ne sommes pas assez versé dans l'étude des auteurs arabes, persans et indiens, pour décider si l'ouvrage de M. Thomas Moore peut être comparé aux leurs; mais nous pensons que *Lalla-Roukh*, malgré de nombreux défauts, renferme assez de beautés pour assurer à cet écrivain une place distinguée dans les lettres européennes.

La fable de *Lalla-Roukh* est d'une simplicité bien orientale. Lalla-Roukh, fille d'Aurengzeb, fiancée au roi de Bucharie, vers lequel on la conduit, devient amoureuse, en route, d'un certain Feramorz, poëte envoyé par son futur époux pour charmer les ennuis du voyage, et qui se trouve à la fin être le jeune roi lui-même. Les poëmes de Feramorz, comme les contes de Scheherazade dans *les Mille et une Nuits*, constituent réellement le fond de l'ouvrage : ses propres aventures ne servent que de cadre aux différents tableaux qu'il met tour à tour sous les yeux de la princesse. *Lalla-Roukh* n'est donc qu'une série d'épisodes, rattachés à un fil commun sans être liés à une action principale. Il faut avouer que, si les poëmes de Feramorz offraient moins d'intérêt, la contexture de cet ouvrage ne donnerait pas une haute idée du génie inventif de Thomas Moore. Cependant une grande fraîcheur d'imagination et une science profonde des passions ont mérité à cet auteur un succès contre lequel nous aurons garde de protester, admirateurs que nous sommes nous-même de ces précieuses qualités.

Des cinq histoires que raconte Feramorz, si celle de la *Péri* est la plus ingénieuse, celle des *Guèbres* et du *Prophète voilé de Khorassan* sont les plus intéressantes. Le livre étant entre les mains de tout le monde, nous nous dispenserons d'analyser ces beaux poëmes. Nous croyons toutefois que l'on ne sera pas fâché de trouver ici, sur le mystérieux imposteur de Khorassan, quelques détails que l'histoire n'a point encore recueillis, et qu'il n'aurait peut-être pas été inutile de rappeler, en quelques mots, dans l'ouvrage même. Ils auraient pu éclaircir certains passages obscurs, et dissiper le vague que répand, sur le récit de Feramorz, l'ignorance où l'on est assez généralement de cette partie curieuse de l'histoire d'Asie.

L'homme qui se fit passer... — ...à la même époque où les Bianchi *et les* Neri *divisaient l'Italie en deux grandes factions* [1].

Le style est, dans *Lalla-Roukh*, ce qui prête le plus à l'éloge et à la critique. On y peut blâmer, avec raison, l'abus des métaphores, le vague de l'expression et la profusion des formules interrogatives et exclamatives qui, maintenant presque tout le poëme sur le ton lyrique, blesse le goût et surtout fatigue l'attention. D'un autre côté, ces défauts sont bien rachetés par la variété des figures, l'éclat du coloris, la grâce ou l'énergie des peintures,

[1] *Conservateur littéraire*, juin 1820.

[1] Voir p. 25-26.

et cette vérité de teinte locale qui répand, sur les imperfections mêmes, une sorte de charme magique.

Le morceau suivant, qui termine le *Prophète voilé*, donnera une idée de la manière de Moore. Après la mort de Mokannâ, la triste et coupable Zélica, demeurée seule dans Nekhscheb, se couvre du voile d'argent et tombe sous les coups de son Azim, qui l'avait prise pour le faux prophète. Il est difficile de rien lire de plus touchant que ses dernières paroles :

[Citation de la mort de Zélica et d'Azim.]

Ce passage est d'une véritable beauté. La fiction charmante de la *Péri* présente un morceau du même genre, que nous croyons devoir encore citer. Un jeune homme, attaqué de la peste, va mourir, abandonné de tous. Sa jeune fiancée, brillante de santé, accourt vers lui : pour la première fois elle veut embrasser son amant, qui la repousse.

[Citation de 20 lignes.]

L'espace nous manque pour multiplier les citations. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point est fondée la comparaison que l'on a voulu établir entre Thomas Moore et Walter Scott, que nous croyons bien supérieur au poëte irlandais. Les ouvrages de Thomas Moore, qui ont plu généralement, choqueront toutefois le goût de quelques champions du *classique*, sans qu'ils puissent motiver leur sévérité. La poésie romantique, par ses formes vagues et indécises, échappe à la critique; semblable à ces hôtes fantastiques de l'Élysée payen, qui frappaient la vue et se dérobaient à la main qui les voulait saisir.

V.

Revue poétique. — MM. de Labouïsse, Cipeirel, Aug. Richomme, L. A. de la Villestreux, Gaspard Descombes [1].

Nous sentons nous-même toute l'insuffisance de ce titre; cependant, dans l'impossibilité de qualifier d'une manière plus précise le genre de *revue* que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, nous les engageons à passer outre avec nous.

Un poëte aimable, et ce qui est plus rare encore peut-être, un poëte *fidèle*, M. de Labouïsse, nous fait parvenir une élégie imitée de Tibulle, *ma Maladie*, où l'on trouve à la fois les sentiments d'un bon père, d'un bon époux et d'un bon Français. Nous regrettons d'être forcé de nous borner à la citation suivante. L'auteur, dangereusement malade, se plaint d'être enlevé si tôt à la vie :

[8 vers cités.]

A cette élégie est jointe une idylle du même auteur, *la Solitude*, où des idées gracieuses sont exprimées avec bonheur. Les premiers vers de cette pièce rappellent le début d'une ode d'Horace :

[Citation de 24 vers.]

Ces vers, pleins de fraîcheur et d'abandon, ne présentent qu'une tache bien légère, et que M. de Labouïsse fera aisément disparaître.

Nous avons reçu quelques chansons. C'est avec regret que nous annonçons à leurs auteurs la loi que nous nous sommes faite de n'en point insérer dans ce recueil. Ils en sentiront aisément la raison. Nous croyons toutefois devoir faire une exception en faveur des couplets de M. Cipeirel, intitulés *le Grenadier*. Ils ont le mérite de peindre heureusement le noble et franc caractère d'un vrai soldat français :

[Citation de 3 couplets.]

Une élégie traduite de l'allemand, *Blanche et Wilhelm*, insérée dans la 13e livraison du *Conservateur littéraire*, a inspiré à M. Auguste Richomme l'idée de l'imiter en vers. Il nous a adressé son imitation de notre traduction. Nous extrairons quelques passages de cette pièce. M. Richomme peint Blanche seule sur la montagne où elle vient attendre son pasteur.

[Citation de 9 vers.]

[1] *Conservateur littéraire*, juillet 1820.

Ces vers sont touchants : les suivants, où est retracée la douleur de Wilhelm après son meurtre involontaire, ne manquent pas d'énergie.

[10 vers cités.]

On trouve dans la pièce de M. Richomme qui, sans doute, est jeune encore, des traces d'un talent qu'il aurait tort de ne pas cultiver.

——

Il y a de bons sentiments et de bons vers dans une *Ode contre les ennemis de la Légitimité* que nous transmet M. L. A. de la Villestreux. Cependant des prosaïsmes assez fréquents et le défaut presque absolu de mouvements lyriques nous empêchent d'insérer cette pièce. Nous en transcrirons quelques passages qui pourront mettre le lecteur à même de casser notre jugement sur M. de la Villestreux, s'il lui semble trop sévère. La fin de la strophe suivante n'est pas dépourvue de force.

[Strophe de 10 vers et fin de l'Ode.]

M. de la Villestreux est auteur de l'*Hommage de l'Aveugle de Nanterre à Monseigneur le duc de Berri*, dont il a été rendu compte dans la précédente livraison [1].

——

Nous devons avertir les auteurs qui nous adressent des poésies *érotiques*, qu'il nous est absolument impossible de les admettre dans le *Conservateur littéraire*. De ce genre est une pièce, envoyée au bureau par M. Gaspard Descombes, qui n'est dénuée ni de grâce, ni d'élégance, ni de fraîcheur; elle est intitulée : *Souvenir*; M. Descombes y décrit son bonheur, et termine ainsi :

Hélas! mon bonheur s'est enfui :
Un souvenir moins éphémère,
Une image moins passagère
Est ce qui me reste de lui.

Le dernier de ces vers peut donner lieu à une observation grammaticale que nous soumettons à l'auteur, il faudrait : qui *m'en reste* et non qui *me reste de lui*.

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir. Au reste, nous croyons utile de prévenir en passant nos jeunes poëtes contre le genre *érotique* qui diffère beaucoup du genre purement *élégiaque*. Et ici nous nous bornons à plaider les intérêts de l'art. Le genre érotique décrit la volupté : le genre élégiaque peint les passions [1].

M.

[1] Appendice II, p. 403.

——

Mémoires pour servir à l'histoire de la Maison de Condé, ouvrage imprimé sur les manuscrits autographes, contenant *la vie du Grand-Condé*, écrite par feu Monseigneur le prince de Condé, et *la correspondance de ce prince* avec les souverains et princes des familles royales de l'Europe [2].

Une certaine magie est attachée à ce nom de Condé. Le prononce-t-on devant nous, il réveille en notre esprit une foule d'idées nobles et généreuses qui ne sont plus de notre temps : il semble que le grand siècle nous apparaisse. La révolution aujourd'hui ne peut l'entendre sans frémir. Un prince français, tombé sous le poignard, a bien exprimé d'un mot toute la puissance de ce grand nom, toujours soutenu par de si dignes héritiers, lorsqu'il s'écria en apprenant la mort de son cousin de Condé : *nous avons perdu notre vieux drapeau blanc.* Un homme, qui est venu parmi nous comme pour attester que la révolution vivait encore, le meurtrier de ce même prince a mieux témoigné encore en faveur de l'illustre nom de Condé en lui consacrant une de ses dernières imprécations. *Je voudrais*, a-t-il dit, *aller dans le ciel pour y tourmenter le prince de Condé.* Hommage effroyable et involontaire de l'athée à Dieu et du crime à la vertu.

Buonaparte, despote né dans l'anarchie, connaissait de même tout l'empire des souvenirs de la race de Condé sur les Français. Sans rappeler son épouvantable *faute* du 22 mars 1804, nous trouvons la preuve de ce que nous avançons dans l'opposition qu'il apporta, tant que dura son usurpation, à ce que *la vie du Grand-Condé*, écrite par Monseigneur le prince de Condé, vît le jour. Cet ouvrage, précieux surtout par l'authenticité

[1] La fin de cet article est publiée page 78. (*La peinture des passions....*) — [2] *Conservateur littéraire*, juillet 1820.

des sources où son auguste auteur a pu puiser, avait été écrit avant la révolution, et paraît aujourd'hui avec l'autorisation de Monseigneur le duc de Bourbon. Cette vie du Grand-Condé, fût-elle due à un simple historien, laisserait loin derrière elle les travaux des Perrault, des Coste, des Montville, des Lebrun, etc. Elle présente tout ce qui constitue le mérite du genre, clarté dans la narration, noblesse dans les principes, grandeur dans les aperçus, simplicité dans les réflexions, et enfin haute et juste appréciation des opérations militaires. Cette dernière qualité, au degré très élevé où elle est poussée, suffirait pour révéler un Condé. On concevra aisément quel immense intérêt présentent ces mémoires, si l'on songe combien de poids donnent aux moindres assertions qu'ils renferment, l'importance politique et la renommée militaire de l'écrivain.

Toutefois, que l'on ne s'attende pas à voir dans cet ouvrage d'un petit-fils sur son aïeul, un panégyrique pareil à l'histoire longuement apologétique de Désormeaux. Le noble prince de Condé appréciait trop vivement sa dignité personnelle et la grandeur véritable du vainqueur de Rocroy, pour chercher à pallier les erreurs de cet illustre capitaine, et la franchise avec laquelle il en dévoile les conséquences, lui laisse la liberté d'en développer les causes et lui donne droit à la confiance du lecteur. Aussi justifie-t-il son célèbre aïeul beaucoup mieux que tous les autres historiens, précisément parce qu'il n'annonce jamais la prétention de le justifier. Au contraire, il mêle impitoyablement aux éloges que lui arrache la conduite militaire du Grand-Condé pendant sa rébellion, les observations sévères que mérite sa conduite politique; nous citerons pour exemple un passage que le hasard nous indique : il s'agit de la campagne de 1653 :

[Citation de 15 lignes.]

Lorsqu'il épanchait ainsi son noble cœur si plein de fidélité pour ses rois, le prince de Condé ne se doutait pas qu'un jour exilé lui-même, mais pour d'autres causes que son aïeul, il serait condamné à prouver cette fidélité en combattant contre des Français. Il ne prévoyait pas qu'il se verrait réduit à joindre son drapeau sans tache aux bannières de la Prusse et de l'Autriche, et que s'il ne trouvait pas sous les tentes étrangères le repentir amer qui y avait suivi le Grand-Condé rebelle, il rencontrerait encore dans les cabinets germaniques et les chancelleries allemandes des Fuensaldagne et des Caracène prêts à l'abreuver, dans son héroïque carrière, des dégoûts qu'avait éprouvés son aïeul, durant son déplorable égarement. La conduite des puissances, vers le milieu du XVIIe siècle et la fin du XVIIIe, à l'égard des deux Condé, pendant leur proscription, offre des ressemblances dignes de méditation.

Ces deux princes, dont la vie, à ces époques, présente toute la différence qui existe entre la révolte et la fidélité, ont été à peu près traités de même par leurs alliés. Pour l'aïeul, c'était un juste châtiment; pour le petit-fils, c'était une épreuve de plus. Quoi qu'il en soit, lorsque l'on réfléchit à l'insolence révoltante de quelques généraux autrichiens envers cette sublime armée de Condé, le sang bout dans les veines. La bienveillance sincère que les souverains témoignaient généralement à cet illustre corps de proscrits et à son auguste chef, modère seule l'indignation excitée par l'arrogance de leurs lieutenants.

Le style de cette *vie du Grand-Condé* est noble, simple, peut-être un peu prolixe, mais toujours remarquable par une pureté et une correction rares chez beaucoup d'écrivains de nos jours qui ne sont pas princes, et n'en clabaudent pas moins contre ceux qui ont le malheur de l'être. Il contient souvent des observations frappantes de vérité et des idées pleines d'élévation. La réflexion qui termine le morceau suivant a beaucoup de prix dans la bouche dont elle sort :

[39 lignes citées.]

A cet ouvrage, si digne d'exciter l'attention, il aurait manqué quelque chose, si auprès du tableau plein de vie des triomphes et des malheurs du Grand-Condé, nous n'avions trouvé le récit fidèle des infortunes non moins éclatantes de son auguste historien. On doit donc savoir gré à l'éditeur d'avoir joint à ces mémoires la vie du dernier prince de Condé, ouvrage de M. L. de Sevelinges. Cet honorable chevalier de Saint-Louis est auteur de plusieurs écrits inspirés par un vrai dévouement à la monarchie, dévouement qu'il a du reste eu le déplorable bonheur de prouver par l'épée. Sa vie du feu prince de Condé, remarquable par la pureté

des sentiments et l'exactitude des faits, ne l'est pas moins par la clarté du style, qualité rare dans ce siècle où tant de gens écrivent avec des arrière-pensées et combinent des phrases à double sens. Le morceau suivant donnera une idée de la manière de M. de Sevelinges. *La vie de Monseigneur le prince de Condé* en offre beaucoup d'autres où brille à un plus haut degré le talent de cet écrivain; mais celui-ci présente un fait curieux, et nos lecteurs ne nous sauront sans doute pas mauvais gré de l'avoir choisi :

[14 lignes citées.]

Il est difficile de faire connaître une histoire par des citations : une histoire, pour être appréciée sainement, veut être lue en entier. Les *Mémoires* que nous annonçons, déjà si importants par eux-mêmes, se recommandent encore à l'attention par les correspondances inédites qui y sont jointes. Le premier volume, qui contient l'ouvrage du feu prince de Condé, est enrichi de la correspondance de son illustre aïeul avec Louis XIV, la reine Anne d'Autriche, le duc d'Orléans Gaston, Henri de Bourbon, père du Grand-Condé, Mazarin, le marquis de Louvois, le vicomte de Turenne, etc. Il semble, en parcourant ces lettres, que l'on fasse connaissance intime avec les personnages qui les ont écrites. On y retrouve le ministre Louvois avec toute son habileté, quelquefois désastreuse; Gaston, avec sa prudence craintive et perfide, et le maréchal de Turenne, dont la rudesse loyale et la simplicité guerrière contrastent étrangement avec la cauteleuse insolence de ce cardinal qui se hasardait jusqu'à enfermer le Grand-Condé à Vincennes, et s'abaissait jusqu'à baiser sa botte. Au second volume, qui renferme l'ouvrage de M. de Sevelinges, est annexée une autre correspondance, plus intéressante encore que la première, celle de S. A. S. le prince de Condé avec les fils de France et les rois de l'Europe. Ces lettres, dont quelques-unes sont fort belles, sont pour la plupart plus ou moins connues : en voici une du roi de Suède Gustave au vaillant chef de l'armée des bannis, qui nous semble admirable et n'a pas encore été citée :

«Monsieur mon Cousin, j'espère que vous n'oublierez pas vos amis du nord, et que si la nécessité des circonstances vous mettait dans l'embarras, vos nobles compagnons et vous ne peuvent manquer d'être reçus chez vos plus anciens amis avec tous les sentiments dignes d'eux et de vous. J'espère que Votre Altesse se souviendra qu'il existe en Allemagne un duché de Poméranie, acquis à la Suède par les armes de Gustave-Adolphe et affermi sous le sceptre de sa fille par les victoires du Grand-Condé! C'est, je crois, vous en dire assez, et nous devons réciproquement nous entendre. Je ne puis mieux vous assurer des sentiments constants d'amitié et de haute considération avec lesquels je suis, Monsieur mon Cousin, de V. A. le très affectionné cousin et ami.»

Gustave.

C'est le 20 janvier 1792 que le descendant de Vasa traçait ces nobles paroles. Il méditait alors de généreux projets pour sauver la royale victime du 21 janvier 1793; mais, par une étonnante combinaison d'adversités, le régicide frappa le monarque libérateur avant d'immoler le monarque captif, et le poignard d'Ancarstræm commença ce qu'acheva depuis la hache de la Convention.

C'est une idée heureuse que d'avoir ajouté à ces diverses lettres la collection des *fac-simile.* Les personnages célèbres communiquent leur importance aux choses même les plus insignifiantes, on applaudit à ces artifices ingénieux qui reproduisent leurs traits ou leur écriture; il semble, en lisant ces *fac-simile,* que l'on reçoive soi-même les lettres que l'on a sous les yeux; on se croit plus près de ces hommes fameux, et l'on cherche à deviner dans les caractères qu'ils ont tracés les pensées qui les occupaient en les traçant. Les *fac-simile,* comme les portraits, sont faits pour plaire à tout le monde : ils éveillent un souvenir et satisfont une curiosité.

Ces *Mémoires,* grâce aux correspondances et aux *pièces justificatives*[1] qui en garantissent l'authenticité, seront en tout temps consultés par les historiens, qui ne voudront pas laisser dans l'ombre les faits d'armes de l'armée des trois Condé. Déjà, dans les *Mémoires sur Monseigneur le duc de Berri,* un grand écrivain a

[1] On y remarque entre autres la célèbre lettre des princes à Louis XVI en 1789, où se trouvent prédits les désastres de la révolution. (*Note du* Conservateur littéraire.)

attaché la popularité de son génie à cette partie si nationale de la gloire française. Ces victoires de quelques exilés, ces combats d'une poignée de proscrits, plaisent à toute âme pure et généreuse. La révolution qui spécule sur l'ignorance des uns et la conscience des autres, a voulu étouffer la renommée du dernier Condé; mais cette renommée parle plus haut qu'elle. On le voit, tout jeune encore, se rire à Hastenbeck des *précautions qu'il ne trouve point dans l'histoire du Grand-Condé;* à Hetzelberg il partage le triomphe du vaincu de Rosbach, dont il n'avait point partagé la défaite; l'infanterie, dans les fatales plaines de Minden, se rallie derrière ses escadrons qu'il ramène trois fois à la charge; en 1761, Meppen, sur l'Ems, se rend à ses armes; à Grummingen (1762) il bat Frédéric le Grand, dans son élève, le prince héréditaire de Brunswick; puis vient la noble journée de Johannisberg, à la fin de laquelle le prince français vainqueur envoie son premier chirurgien à Brunswick blessé, comme, cent ans auparavant, la mère de Louis XIV avait envoyé son médecin au Grand-Condé malade, durant sa rébellion. La révolution éclate. Condé court à son poste, à la tête des gentilshommes. Sa vaillante armée s'immortalise à Belheim et aux lignes de Weissenbourg. Plus tard, Berstheim voit fuir 12.000 républicains devant 3.000 émigrés, et guidée par les trois derniers Condé, *cette petite infanterie grandit sous le feu* [1].

Le 13 août 1796, Ober-Kamlach, près Mindelheim, est témoin d'une sanglante victoire, pleurée du prince, père de ses soldats. A Biberach, le grand Moreau s'écrie : *sans cette poignée d'émigrés, j'étais maître de l'armée autrichienne.* Enfin, dans l'opiniâtre combat de Constance, les républicains ne savent qui ils doivent le plus admirer, de l'auguste général ou de sa noble armée. Nous n'avons esquissé ici que les principaux faits d'armes de Monseigneur le prince de Condé, nous ne rappellerons pas les qualités élevées qui ornaient son âme et les infortunes qui l'éprouvèrent, jusqu'au moment où il vint mourir parmi nous en demandant : *ubi est bellum* [2] ? Vieux capitaine qui avait encore ajouté des palmes nouvelles aux lauriers héréditaires de Rocroy [1].

[1] Expression du feld-maréchal de Wurmser. (*Note du* Conservateur littéraire.) — [2] Exclamation du prince avant son dernier soupir. (*Ibid.*)

EXAMEN CRITIQUE ET COMPLÉMENT DES DICTIONNAIRES HISTORIQUES LES PLUS RÉPANDUS, DEPUIS LE DICTIONNAIRE DE MORÉRI, JUSQU'À LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE INCLUSIVEMENT [2].

...qu'on l'appelât empereur et non impératrice [3].

Je pourrais, si je n'entendais mon lecteur crier *au fait!* citer bien d'autres exemples qui justifieraient la circonspection dont je me suis fait une loi à l'égard de la gent savante, peinte à merveille, selon moi, par ce vers d'un fabuliste :

Qui dit savant, dit un ours mal léché.

Aussi ai-je fait un saut en arrière lorsque sur le tapis vert du *Conservateur littéraire* le nouvel in-octavo de l'auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* m'échut en partage. Quand je vis que M. Barbier passait en revue toutes les biographies, depuis le Dictionnaire de Moréri jusqu'à la Biographie universelle, je frémis à la pensée de faire l'examen critique de cet *examen critique,* et le *Complément des Dictionnaires historiques* me rappela involontairement le *Supplément à la Bibliothèque orientale* et l'implacable Visdelou. Pourtant force me fut de me résigner et de me constituer juge de l'épouvantable érudition de l'un de nos plus habiles bibliographes, au risque d'être la victime de ce combat entre le pot de fer et le pot de terre.

Toutefois, de ce que je me sers du mot *combat,* je prie l'honorable lecteur de ne point inférer que je vais prendre une attitude hostile vis-à-vis de M. Barbier! Bien au contraire, je ne me suis jamais senti plus en humeur de louer, et, pour parler franchement, j'ai rarement eu meilleure matière à mes éloges. C'est en effet une utile entreprise, personne ne le contestera, que ce vaste *erratum* des fastes biographiques, et M. Barbier était du petit nombre d'hommes qui pussent l'accomplir dignement. La *Biographie universelle* elle-même,

[1] Voir page 78, la fin de l'article. (*Des réflexions amères...*) — [2] *Conservateur littéraire,* août 1820. — [3] Voir p. 54.

que M. Barbier loue à si juste titre, et qui compte parmi ses rédacteurs tant d'hommes distingués, n'est pas exempte d'inexactitudes souvent singulières; on y lit par exemple que le prince de Grimberghen était le neuvième enfant du duc de Luynes, *grand aumônier* de France; il faut, comme l'observe très judicieusement M. Barbier, lire : *grand fauconnier*. L'ouvrage de M. Barbier renferme, outre ses observations critiques, une foule de faits curieux et peu connus : j'en citerai quelques-uns pour l'amusement ou l'instruction de mes lecteurs qui, pour la plupart, sont trop frivoles pour les aller chercher dans le livre même.

Tout le monde a entendu... — ...de quoi, dit Colletet, sa modestie ne s'offensait jamais[1].

Sous Louis XIV, cette dénomination de *crottés* passa des philosophes aux poëtes, en 93, elle revint des poëtes aux philosophes.

À cette prosopographie un peu bouffonne du bon Alary, nous opposerons un noble trait de Claude Brousson, ministre protestant fugitif, après la déplorable révocation de l'Édit de Nantes : « Brousson passa dans le Béarn, et fut rencontré à Oloron par des soldats qui le relâchèrent sur ce qu'il leur protesta qu'il n'était point celui qu'ils cherchaient. A peine eut-il fait vingt pas que, touché de repentir, il retourna vers eux, et leur dit : « Mes amis, il n'est pas permis de mentir pour sauver sa vie : je suis Claude Brousson, ministre de l'Évangile de vérité. » Otez la date, vous aurez le trait de ce paysan vendéen qui vint mourir avec son capitaine prisonnier, en disant au chef républicain : *je suis aussi un brigand*.

Je remarque, à l'article de Guillaume Dagoumer, professeur de philosophie, qui, comme feu M. Dupont de Nemours, gratifiait les bêtes d'une âme, que notre savant biographe aurait pu rappeler le rôle plaisant que Lesage fait jouer à ce grave ivrogne, sous le nom de *Guyomar* (dans *Gil Blas*). Il est vrai que cette observation se trouve déjà dans le Dictionnaire de l'abbé Ladvocat. Afin que le lecteur ne me soupçonne pas d'érudition, je m'empresse de lui confesser naïvement que j'ai puisé tous ces détails dans les notes très intéressantes dont M. le comte François de Neufchâteau vient d'enrichir le *Gil Blas* de Crapelet, notes dont le *Conservateur* s'occupera très incessamment.

[1] Voir p. 54-55.

Si l'espace ne me manquait, je citerais des particularités très amusantes sur le mariage du fougueux Camille Desmoulins, et des détails non moins piquants sur le bon oratorien Giraud, qui disait à J.-J. Rousseau : *Je savais bien que vous trouveriez mes fables bonnes; car j'ai ouï dire que vous êtes connaisseur;* ou sur ce pauvre Gastellier de la Tour, philosophe, qui mourut d'étonnement d'être devenu riche; je donnerais des éloges mérités à l'article d'*Halifax*, par M. Barbier neveu, et aux nombreuses notices biographiques que l'auteur de cet *Examen critique* a puisées dans les volumineux manuscrits de l'abbé de Masbaret; mais je vois mes feuilles se remplir insensiblement, et il faut bien réserver quelque espace à la critique.

Je blâmerai donc M. Barbier d'avoir apporté un esprit de philosophisme et presque de libéralisme dans un ouvrage où l'impartialité semblait indispensable. Voilà, selon moi, la critique la plus importante qui puisse atteindre cet excellent livre. Il est vrai que cet esprit perce fort rarement; mais enfin il a toujours fait grand tort à M. Barbier, puisqu'il lui a dicté une attaque (bien impuissante à la vérité) contre les innombrables admirateurs de l'illustre vicomte de Chateaubriand, et une phrase aussi mal sonnante que celle-ci en l'honneur de feu Durand de Maillanne : «Il soutint dans l'assemblée *nationale* les intérêts *nationaux*, de manière à mériter d'être député à la Convention *nationale*. » Nous pourrions bien soumettre encore à M. Barbier quelques minutieuses critiques de style; mais quand le fond est si solide, qu'importe si la forme est un peu négligée ? Il est cependant impossible de ne pas relever plusieurs fautes de versification qu'il fait faire dans la même page à deux pauvres morts, qui n'en peuvent mais. L'abbé de Boisrobert avait parlé dans une de ses épîtres du sieur d'Ouville, son frère; M. Barbier le cite ainsi qu'il suit :

Le pauvre d'Ouville est mon frère...
Il *porte* le titre d'hydrographe,
D'ingénieur, de géographe,
Mais, avec toutes ses qualités,
Il est gueux de tous côtés
Bref, il n'a plus d'autre ressource
Que celle qu'il *trouvait* en ma bourse.

Il est évident que pour que ces vers soient des vers, il faut qu'ils soient tournés ainsi :

Il a le titre d'hydrographe,
D'ingénieur, de géographe;
Mais il est gueux de tous côtés
Avec toutes ses qualités :
Bref, il n'a plus d'autre ressource
Que celle qu'il trouve en ma bourse.

Loret fit plus tard l'épitaphe de Boisrobert :

Ci-gît un monsieur de chapitre,
Ci-gît un abbé portant mître,
Ci-gît un courtisan expert,
Ci-gît le fameux Boisrobert,
Ci-gît un homme académique,
Ci-gît un poète comique,
Et toutefois ce monument
N'enferme qu'un corps seulement.

Notre auteur, en transcrivant cette épitaphe, substitue *ne renferme* à *n'enferme*, et fait ainsi clocher le dernier vers. Nous indiquons ces petites fautes à M. Barbier pour qu'elles prennent place dans l'*Erratum* de sa prochaine édition. Si l'auteur des *Ruines* n'était point mort, il ne serait pas très satisfait, soit dit en passant, de l'*Erratum* qui termine celle-ci, où M. Barbier ne semble avoir inséré un article sur Grimon que pour y relater un fait peu honorable pour M. Volney, et que nous citerions si M. Volney vivait encore.

La tâche qui m'effrayait est terminée. Après avoir rendu compte d'un de nos meilleurs ouvrages biographiques et bibliographiques, je vais affliger tous les érudits en leur annonçant que la publication du second volume, subordonnée à l'entier achèvement de la *Biographie universelle*, sera nécessairement fort retardée, puisque la Biographie, commencée en 1811, n'en est encore qu'aux lettres MAR. Pour moi, comme il serait possible que je mourusse avant cette époque éloignée et même avant d'être membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'espère que, si la *Biographie universelle* ne songeait pas à me faire la charité d'une petite colonne, M. Barbier voudrait bien, grâce à l'article que je lui consacre aujourd'hui, me payer en même monnaie, et réparer dans son *Examen critique* l'omission de la *Biographie*. Je ne serais pas fâché de savoir mon immortalité consignée dans quelque dictionnaire historique pour qu'elle ne se perdît pas, et il me semble que mon nom célèbre figurerait très bien entre le fameux M. Anchanterus et l'illustre M. Corgne; comptant beaucoup sur l'obligeance de M. Barbier dans le cas que je prévois, je laisserai pour lui, au bureau du *Conservateur littéraire*, mes nom, prénoms et qualités, avec prière d'accorder l'insertion à cet abrégé de ma renommée.

V.

Nous ne reproduisons pas les passages omis dans les vers : *En voyant des enfants sortir de l'école* et *À des petits enfants en classe*[1]; on trouvera ce texte complet sous le titre primitif : *Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel*, dans l'appendice des *Odes et Ballades*, à la date du 12 mai 1819[2]. Ce *Discours* a été publié pour la première fois dans le *Conservateur littéraire* de septembre 1820.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, par LESAGE, édition collationnée sur celle de 1747, corrigée par l'auteur, avec un examen préliminaire, de nouveaux sommaires des chapitres et des notes historiques et littéraires, par M. le Comte François DE NEUFCHÂTEAU, de l'Académie française[3].

Aux premiers mots de ce titre, je vois d'ici mon lecteur, bâillant à demi, tourner les pages avec un vague ennui, et se demander si, lorsque tant d'écrits apparaissent tous les jours, les auteurs d'un recueil littéraire ne pourraient pas traduire à leur tribunal quelque ouvrage plus intéressant et plus nouveau que l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*. Je conviens que l'on vient de mettre au jour deux pots-pourris sur le *Vampire*, par Cadet Buteux et Fanfan la Tulipe, et un libelle apologétique pour le duc Decazes, par un pair de France; j'avoue que les étalages du Palais-Royal présentent à la fois aux méditations du public la relation des désordres de juin à Paris, par

(1) Voir p. 65-66. — (2) Édition de l'Imprimerie Nationale. — (3) *Conservateur littéraire*, septembre 1820.

M. Raymondin de Bex, et la narration des désordres de juillet à Naples, par le général Colletta; la lettre de la reine Caroline au roi George, et les proverbes moraux de M. Gosse, etc., etc., tous ouvrages grandement dignes d'occuper l'attention publique. Aussi, n'est-ce qu'en tremblant que j'ose, après avoir nommé tant de productions importantes, m'occuper des notes dont un de nos académiciens les plus distingués vient d'enrichir le chef-d'œuvre du premier des romanciers français. Je prie donc le lecteur de me pardonner cet article, à charge de l'entretenir quelque jour des libelles et des pots-pourris.

Il pourrait à mon sens... — La lecture de ceux de Scott donne l'expérience des hommes [1].

J'arrête ici ce parallèle, afin de ne pas laisser percer une opinion au moins hasardée sur la prééminence de l'Écossais ou du Français, et j'en viens au travail de M. le comte François de Neufchâteau.

Ce travail est grand et important, tout le monde reconnaîtra combien il est utile, quelques citations vont montrer qu'il n'est pas moins curieux. M. François de Neufchâteau éclaircit dans ses notes les obscurités du texte, résout les difficultés grammaticales, relève les erreurs historiques, et ses observations ne sont jamais arides, grâces à ses souvenirs littéraires ou aux anecdotes peu connues dont il les enrichit. Voici, par exemple, sur les ducs de Medina, un fait ignoré que l'on lira avec plaisir : «Les ducs de Medina Celi, de Medina Sidonia, grands seigneurs espagnols fort riches, descendaient du fameux Alphonse-Pérez de Gusman, qui fit lever deux fois le siège de Tariffe, attaquée par les Maures dans le XIIIe siècle. Il sacrifia même à la défense de la place un de ses fils, qui fut égorgé par les ennemis : action héroïque consacrée par de beaux vers de Lope de Vega, et par cette devise de la maison de Medina : *mas pesa el rey que la sangre*... Le roi est plus cher que le sang. Plus loin, à propos de cette *cassolette qui ne chatouillait pas l'odorat*, et dont fut *coiffé* le garçon barbier Diego (qu'on nous pardonne de citer ici Lesage), on trouve en note une anecdote plaisante que nous transcrirons avec la permission du lecteur : «Le savant Mésenguy, célèbre écrivain janséniste, sortant un beau jour paré d'une soutane neuve, reçut le contenu d'une pareille cassolette, versé d'un quatrième étage. Dieu soit loué, s'écria-t-il! — Eh! de quoi? lui demanda-t-on, de ce qu'une servante vient de vous arroser ainsi? — Comment! ne suis-je pas trop heureux, ne pouvait-elle pas jeter le pot avec?»

Citer cette aventure, plus que bouffonne, après la devise chevaleresque de Medina, c'est montrer peut-être un peu trop de goût pour les contrastes; mais il faut bien donner un échantillon de ce que les notes de M. de Neufchâteau renferment de curieux dans tous les genres. La manie singulière qu'ont certains auteurs de mêler des vers à leur conversation, fournit à notre commentateur l'occasion de rappeler ces vers que Lekain, dans une de ses distractions, adressa pompeusement à son domestique :

Jean! Jean! couvrez ce pot, ouvrez cette fenêtre...
Couvrez ce pot, vous dis-je!... il s'enfuirait peut-être.

Ailleurs, nous lisons cette note sur les *Amusements de Muley Bugentuf* : «En 1633, on publia une tragédie qui commençait par le déluge universel. La scène était dans l'Arche. En 1746, le théâtre français donna aussi le Déluge en feu d'artifice.» *Le déluge en feu d'artifice!* qui ne s'écrierait comme le docteur Sampson : *prodigieux!* Nous recommandons cette note aux mélodramaturges; il y a dans ces quatre lignes matière à un plagiat sublime. Je trouve (page 155, tome II) une assertion qui me semble avoir besoin d'être réfutée : M. le comte François de Neufchâteau fait entendre que, selon l'opinion la plus reçue, le mot *hidalgo* (gentilhomme) signifie *descendant des Goths*. Il me paraît, au contraire, que la seule étymologie véritable est celle que M. de Neufchâteau indique plus haut comme moins accréditée; on a appelé tout gentilhomme *hijo de algo* (fils de quelque chose) d'où, par contraction, *hidalgo*. Je passe rapidement sur le déguisement très plaisamment malencontreux du recteur de Montempuis, sur l'énumération des dix-huit cents comédies et quatre cents *actes sacramentels* de l'inépuisable Lope de Vega, auteur d'une *épopée tragique*, la *Jérusalem conquise*, d'une *épopée comique*, la *Gatomachie*, etc., etc.; j'omets une

[1] Voir p. 52.

note extraite des *mémoires de Trévoux*, qui paraîtrait prouver que M. Gall a pris sa crânologie aux Indiens de Carnate; mais en me dispensant de faire voir que les Indiens sont aussi savants que M. Gall, je ne puis m'empêcher de montrer combien les nègres sont charlatans; on voit qu'il serait peu honnête de les comparer sous ce rapport au docteur crânologue. Écoutons donc M. de Neufchâteau lui-même, qui nous parle, non des systèmes de M. Gall, mais des jongleries du *comte* de Cagliostro : «J'ai vu à Saint-Domingue, ajoute-t-il, des nègres opérer des prodiges plus étonnants encore. Le fameux *Makandal*, qui avait séduit tant de noirs et empoisonné tant de blancs, faisait remplir publiquement trois cuves d'eau claire et limpide. Il déployait trois mouchoirs blancs et les trempait dans ces trois cuves. Le premier mouchoir qu'il tirait de la première cuve en sortait couleur de chair, et représentait, selon lui, le règne des blancs qui passait; le deuxième mouchoir sortait à peu près rouge, pour figurer les Caraïbes détruits par les Européens et dont le règne était passé; le dernier mouchoir blanc sortait de la cuve tout noir : *et voilà le règne des nègres*, s'écriait le jongleur. Makandal arborait ce mouchoir au bout d'une perche, c'était le drapeau noir. On n'a pas pu savoir par quel escamotage s'opérait la métamorphose de ce triple mouchoir. Les nègres de Guinée ont beaucoup de secrets pareils qui ne sont pas tous innocents.» Pour moi, en fait de charlataneries, je ne balancerais pas à mettre les mouchoirs de Makandal sur la même ligne que la biche de Sertorius, le pigeon de Mahomet, et même que le *démon familier* dont s'était gratifié, il y a peu d'années, un gigantesque parodiste de toutes les folies des fléaux de Dieu qui l'avaient précédé. Au grand siècle, on était charlatan d'une autre manière : c'était Condé qui jetait son bâton de maréchal dans les lignes assiégées comme pour en faire un but de conquête; c'était Chevert qui disait à un grenadier : *Tu iras là, on fera feu sur toi; mais on te manquera.* Voilà d'héroïques jongleries.

Le défaut d'espace me force, bien à regret, à faire simplement mention d'une idylle d'Ausone (*l'Honnête homme*), que M. François de Neufchâteau a traduite en vers avec le talent qui distingue le traducteur des fameux vers sur Rufin. Notre habile annotateur a pensé avec raison qu'il ne serait pas inutile, pour l'intelligence de ceux qui n'entendent pas l'espagnol, d'interpréter les noms de caractère que Lesage a donnés à la plupart de ses personnages; il apporte en général beaucoup de goût et d'exactitude dans les interprétations, qui n'étaient pas sans difficultés. Cependant, pour pousser la critique jusqu'à la minutie, il me semble que le nom du capitaine *Chinchilla* est plutôt emprunté au mot *Chinche*, puce, dont il est le diminutif, qu'à la petite ville de Chinchilla qui n'a rien de commun avec le capitaine. Cette observation est assez insignifiante : mais où en seraient les pauvres journalistes, s'il fallait que leurs critiques signifiassent toujours quelque chose?

Pour couper ces longues pages de prose, qu'on me permette d'emprunter à l'une des notes de M. François de Neufchâteau, cette épigramme de Masson de Morvilliers; elle est courte et le dialogue en est piquant :

— Mariez-vous. — J'aime à vivre garçon.
— J'aurais pourtant un parti. — Dieu m'en garde!
— Tout doux! peut-être il vous plaira. — Chanson!
— Quinze ans. — Tant pis! — Fille d'esprit. — Bavarde.
— Sage. — Grimace. — Et belle. — Autre danger!
— Grand nom. — Orgueil. — Le cœur tendre. — Jalouse.
— Des talents. — Trop pour me faire enrager.
— Et par delà cent mille écus. — J'épouse.

Il y a dans Saadi un Arabe qui épouse une vieille fée pour un verre d'eau. *Notandi sunt tibi mores.*

Puisque je suis en train de citer des vers, j'en vais transcrire encore quatre fort jolis de M. le comte de Neufchâteau, qui n'est pas moins bon poëte que savant commentateur. C'est une traduction du distique *inveni portum*, à l'usage des dames qui lisent *Gil Blas* :

Je suis au port et j'y demeure.
Fortune, ambition, vaine espérance, adieu!
Longtemps, de me bercer vous vous fîtes un jeu :
Bercez-en d'autres à cette heure!

Je dis à l'usage des dames, parce qu'ordinairement les dames ne sont pas très fortes sur le latin, dont l'étude, nécessaire aux hommes, est un si grand supplice pour les enfants. Le jeune prince Clément de Lorraine (je dois ce fait à une autre note de M. François de Neufchâteau) demandait à une vieille mendiante qui se disait la plus malheureuse femme du monde : *Eh quoi! ma*

bonne, par hasard apprendriez-vous le latin? Il est heureux, pour l'honneur des princes, qu'on ait à opposer à ce petit paresseux le prince de la Mirandole, érudit consommé à l'âge de cinq ans.

Au reste, si rien n'est plus rare qu'un véritable savant, rien n'est plus commun que l'érudition d'emprunt. M. François de Neufchâteau rapporte, à propos de l'*Ignacio* de Lesage, quelques détails, transmis par Vigneul-Marville sur le très docte Giraldo Giraldi, qui nous rappellent une plaisanterie insérée dans la première livraison de ce recueil, sur les fameuses *broches* d'un compilateur contemporain [1].

C'était un homme merveilleux... — *...comme le thermomètre des progrès du système de Kant* [2].

Quoique cet article soit déjà bien long, je suis sûr que mon lecteur me pardonnera de l'allonger encore en faveur d'une anecdote, à la fois lugubre et plaisante. «Philippe III mourut en 1621 d'une manière singulière. Il ordonna d'ôter un brasier trop ardent qui l'incommodait dans la salle où il se trouvait occupé, et relevant à peine d'une maladie dangereuse. On ne trouva pas l'officier qui avait cet emploi, on craignit d'empiéter sur les droits de sa charge. Tandis qu'on cherche l'officier, le roi tombe en faiblesse : on le transporte sur son lit, où il meurt quelques heures après asphyxié par l'étiquette.» Je crois voir d'ici maint niais libéral sourire orgueilleusement; mais n'est-ce pas aussi par une sorte d'étiquette qu'à Sparte un jeune enfant se laissa ronger le ventre par un renard qu'il avait volé et caché sous sa robe?

Encore une observation grammaticale. Lesage dit dans le *Mariage de vengeance* : «Pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'*aucuns termes* ne peuvent exprimer?» Là-dessus M. de Neufchâteau remarque «qu'à la rigueur, ces mots sont une faute. *Aucun*, dans le sens de *pas un*, n'a pas de pluriel». Cependant Racine fait dire à Hippolyte :

Aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
etc.

et si l'on peut, avec M. François de Neufchâteau, contester à Lesage le droit de faire autorité, on ne peut le contester à Racine.

[1] Voir p. 52. — [2] *Ibidem.*

Je vois avec peine qu'il faut me hâter de finir, sans même parler de la réclamation de l'Espagne à l'égard de *Gil Blas*, réclamation renouvelée tout récemment par l'auteur de l'*Histoire de l'Inquisition*, et si bien réfutée par M. de Neufchâteau dans sa notice sur ce sujet lue à l'Académie française. Cette notice qui a été appréciée de tous les gens de lettres, et louée encore si justement dans le dernier ouvrage de M. Barbier, avait été imprimée en tête de la superbe édition de *Gil Blas*, par Didot l'aîné; elle est réimprimée en tête de celle-ci par Crapelet. Au reste les nombreuses erreurs historiques et géographiques que M. F. de Neufchâteau relève avec tant d'exactitude dans *Gil Blas* prouvent de reste que ce livre n'est pas originaire de la Vieille-Castille; et l'on en sera encore plus convaincu, si l'on songe que la plupart des personnages de ce roman ont eu en France des originaux réels que Lesage avait nommés au comte de Tressan. Les recherches de M. F. de Neufchâteau sur les originaux sont extrêmement piquantes. Ainsi nous savons, grâces à lui, que nous devons voir dans le médecin *Cuchillo* le docteur Procope *Couteaux*, les docteurs Andry et Hecquet dans Andros et Oquetos, le professeur Dagoumer dans Guyomar, Voltaire dans le poëte Triaquero (charlatan), etc., etc. Si la curiosité publique est de cette façon satisfaite, la malice ne le sera pas, car aucun de ces personnages n'est vivant.

Quoi qu'il en soit, cette querelle, honorable pour *Gil Blas*, va être décidée par l'Académie française sur les *Factums* des deux parties; le docte corps nous apprendra si définitivement Lesage doit rester le père de *Gil Blas*, ou si, suivant l'expression du P. Isla, ce mauvais sujet doit être rendu à l'Espagne *en son poil et plume originaires. Non nostrum...* Nous ferons seulement remarquer que, dans la dix-huitième livraison de ce recueil, on a estropié indignement le nom du champion de la Castille, M. *Llorente*, qu'on a nommé *Florente*. L'imprimeur avait vu du superflu dans ces deux *l*, ignorant sans doute qu'on les prononce *li*. Il y a une grande différence entre ces deux mots *llorente* et *florente;* car l'un veut à peu près dire *pleurant*, et l'autre *florissant*. Aussi nous a-t-on assuré que M. Llorente, qui n'est nullement *florissant*, était furieux; pour nous, nous

croyons dignement couronner cet article sur des notes, en le terminant par un *erratum*.

V.

Mémoire pour le vicomte Donnadieu, lieutenant-général des armées du Roi, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, grand officier de la Légion d'honneur; sur la plainte en calomnie par lui portée contre les sieurs Rey, Casenave et Régnier, auteurs et signataires d'une pétition pour quelques habitants de Grenoble. — *Réponse au mémoire de M. Berryer, pour M. le général Donnadieu;* par M. le Comte de Saint-Aulaire [(1)].

Ce titre seul en dit plus que les journaux *censurés* n'ont pu en dire. On y voit le général Donnadieu attaqué pour s'être défendu, et attaqué par M. de Saint-Aulaire, ce qui montre que la défense du général Donnadieu n'était pas une apologie du duc Decazes. Or, quelle feuille politique aurait osé, en rendant compte de ce *Mémoire,* faire entendre qu'il n'est pas de nature à consolider la réputation de M. Decazes, comme *excellent citoyen,* ou comme *ministre fidèle?* [(2)]. Nos censeurs ont traité M. Decazes comme les Suisses avaient traité Dieu; il n'est permis d'en parler *ni en bien, ni en mal.* Nous autres, qui nous occupons de vers et de prose, de spectacles et de beaux-arts, nous jouissons du privilège de faire entendre, de temps en temps, des vérités que nous croyons utiles. On ne s'est pas borné à rogner les ongles, à limer les dents aux journaux politiques, on leur a mis un bâillon, et nous, parce que nous n'avions ni ongles, ni dents, on n'a pas songé à nous ôter la voix; aussi cherchons-nous, sans oublier que ce recueil est littéraire, à justifier en même temps son titre de *Conservateur.*

Certes, si l'épithète qui modifie notre titre ne restreignait l'étendue de nos devoirs, le mémoire de M. Berryer et la réponse de M. de Saint-Aulaire nous seraient le texte d'un article au-dessus, peut-être, de nos forces, mais non de notre zèle. Nous ferions ressortir la gravité des charges résultantes contre M. Decazes, des nombreuses *pièces justificatives* qui appuient les trois parties du mémoire de M. Berryer; nous suivrions dans leur lutte le général et le ministre; nous dévoilerions, à la honte de ce dernier, les ténébreuses affaires de Lyon et de Grenoble; nous montrerions le ministre de la police mendiant à un sous-officier de fausses déclarations contre les généraux Canuel et Donnadieu, les dénaturant encore et les noircissant suivant sa haine, puis refusant à l'infortuné soldat l'épaulette et la croix d'honneur qu'il lui avait promises pour prix de sa honte; nous nous écrierions alors, avec l'avocat de M. le vicomte Donnadieu :

[Citation
d'un passage du *Mémoire de Berryer.*]

...Le lecteur, en convenant avec nous que ce morceau est écrit avec beaucoup de talent, fera peut-être encore d'autres réflexions qui nous sont interdites.

Au reste, ce talent perce à chaque instant dans l'ouvrage de M. Berryer, soit qu'il montre M. Decazes refusant par dépêche télégraphique, au général Donnadieu, la grâce de *ces malheureux villageois qui* (suivant ce qu'il a dit depuis) *avaient cru n'aller qu'à des fêtes;* soit qu'il montre le général Donnadieu recevant pour prix de ses services, du *département de l'Isère sauvé,* une épée d'honneur; de son Roi, des titres et des décorations; du ministre, la destitution. Ce *mémoire* est un formidable appendice à l'excellent *projet d'acte d'accusation* de M. Clausel de Coussergues.

Aussi a-t-il produit une sensation terrible contre l'ex-ministre. Le beau-père de l'ancien secrétaire de Madame Lætitia est accouru une brochure à la main, sans paraître effrayé de la lourde chute que vient de faire, dans la même lice, son malencontreux devancier, le comte d'Argout. Crainte peut-être que la conformité entre ce noble pair et lui ne fût pas tout à fait parfaite, il a débuté sur le même ton : «Une justification de M. le général Donnadieu, dans une affaire qui lui est personnelle, est devenue sous la plume de son

[(1)] *Conservateur littéraire,* octobre 1820. — [(2)] Expressions de M. d'Argout. (*Note du* Conservateur littéraire.)

avocat *un libelle diffamatoire* contre le duc Decazes...» En vérité, infortuné duc Decazes! quoi! vous n'êtes encore que pair de France, que duc, que ministre d'État, qu'ambassadeur, que cordon bleu; comme chacun sait, et comme l'a si bien prouvé M. d'Argout, *entré riche au service du Roi de France,* vous en êtes *sorti pauvre,* à peine avez-vous le moyen de louer une maison de campagne de 24.000 francs : hé bien! pour comble de tribulations, on publie encore contre vous des *libelles diffamatoires,* et, ce qu'il y a de plus affreux, ces vilains *libelles* sont grossis d'une liasse de *pièces justificatives,* qui sont encore plus *libelles* que tout le reste. Il faut convenir que les royalistes sont bien ingrats après toutes les bontés de votre Excellence, et que leurs procédés à votre égard sont peu délicats.

Quoi qu'il en soit, M. de Saint-Aulaire comme M. d'Argout, répond par un fier silence à toutes les assertions capitales de M. Berryer. Il ne dit pas un mot des fameuses *correspondances privées,* quoique M. Berryer eût cité le défi porté tout récemment à ce sujet, par un écrivain de Londres, à M. Decazes : «*Attaquez-moi en calomnie, si vous l'osez! je sais quels sont les personnages à faire comparaître et à faire interroger sous serment; je connais le cabinet où les correspondances étaient décachetées, des personnes devant qui elles l'ont été. Encore une fois, attaquez-moi, si vous l'osez!*» On se rappelle avec quelle autorité un membre illustre de la Chambre haute, M. de Chateaubriand, avait adressé un défi pareil au ministre, qui se renferma alors dans sa toute-puissance.

M. de Saint-Aulaire, après avoir lu les détails accablants que donne M. Berryer sur Châtelain, a-t-il bien pu écrire sérieusement ce qui suit : «Je n'entrerai pas dans la discussion de cette honteuse correspondance qui remplit vingt pages du mémoire de M. Berryer, *sans qu'elle paraisse justifier, par son importance, la manière solennelle dont elle est annoncée?*» Il ajoute qu'*il réduira la discussion de cette affaire à une observation générale dont la justesse ne sera pas contestée;* puis il emploie une page à nous prouver que les *espions* sont quelquefois *peu estimables* et pris dans une classe *peu honorable,* après quoi il s'écrie, d'un air triomphant : «Laissons donc là ces dégoûtantes *absurdités.* A qui persuadera-t-on que le duc Decazes, qui n'a jamais vu le sieur Châtelain, ni, *sans doute,* le sieur Vincent, ait monté toute cette intrigue pour obtenir des dépositions mensongères contre le général Donnadieu?...» On a bien raison de dire que rien n'est naïf comme un libéral, si ce n'est un ministériel. Nos lecteurs ont remarqué dans cette phrase une *absurdité* et un *sans doute,* qui annoncent, dans M. de Saint-Aulaire, beaucoup de bonhomie et surtout beaucoup de confiance dans la bonhomie des autres.

Les phrases suivantes destinées à l'éloge du duc Decazes font sourire pour le même motif : «Si M. Decazes eût quitté les affaires pendant la session de 1815, l'ordonnance du 5 septembre n'eût peut-être pas été rendue l'année suivante... Si M. Decazes eût quitté les affaires après le congrès d'Aix-la-Chapelle, l'ordonnance du 5 mars n'eût peut-être pas été rendue...» Cette apologie de la promotion des pairs est un vol fait à M. d'Argout.

M. de Saint-Aulaire s'écrie plus loin, d'un air candide : «Si les raisonnements de M. Berryer sont obscurs, ses intentions sont évidentes; ce qu'il veut à tout prix, c'est *perdre le duc Decazes dans l'opinion...*» Pour nous, nous ne pouvons croire que M. Berryer ose se charger d'une tâche si difficile.

Ailleurs, l'honorable député mêle au panégyrique de son gendre le panégyrique du système de *bascule* : «L'ordonnance du 5 septembre, la loi des élections, le rappel des bannis, la loi de recrutement, la promotion des pairs, ont été les degrés successifs ou les conséquences forcées de ce système, qui avait à la fois pour but et pour moyen la consolidation du gouvernement représentatif en France.» Nous ignorons si M. Decazes est plus à plaindre d'avoir à soutenir des accusations capitales que d'avoir à essuyer de pareilles défenses.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que M. de Saint-Aulaire a aussi parodié les *pièces justificatives* de MM. Clausel de Coussergues et Berryer. Il fait imprimer, en petits caractères, à la suite de sa brochure, des extraits de rapports insignifiants, des copies de lettres particulières, qu'il donne avec autant d'importance que si elles étaient des actes administratifs, etc., etc.; puis il couvre le tout du titre de PIÈCES JUSTIFICATIVES en grosses lettres. Ainsi, pour prouver l'*impossibilité d'administrer de concert avec le général Donnadieu,* il cite cette

lettre du recteur A. Sordes au préfet Choppin d'Arnouville :

«J'avais traversé le pont de pierre, me dirigeant vers la porte de France, lorsque j'ai vu le général s'avancer vers moi, à cheval, et accompagné d'une escorte de plusieurs officiers; je me suis empressé de mettre la main à mon chapeau pour le saluer, et au lieu de répondre à mon salut, il a détourné la tête, et s'adressant à l'officier qui était à ses côtés, lui a dit à haute voix :

Quand sur la rue on rencontre un coquin,
Dites tout haut : c'est l'ami de Choppin.»

Cette petite anecdote littéraire prouve que M. le général Donnadieu improvise presque aussi facilement que le plus célèbre des ancêtres de M. de Saint-Aulaire. Nous croyons seulement qu'on dit : *dans la rue* et non *sur la rue.*

Nous sommes, du reste, enchanté de cette transition littéraire pour arriver à M. Choppin, lequel vient aussi de publier, contre M. le vicomte Donnadieu, une brochure qui n'a de piquant que son titre, où M. Choppin semble établir une distinction assez plaisante entre ses qualifications d'*ancien préfet* et d'*ex-préfet* [1].

V.

L'*Observateur au XIX*e *siècle*, par J.-A. Saint-Prosper [2].

Défiez-vous de ces gens... — ...orgueilleux de ses cent yeux qui ne peuvent plus voir [3].

Ce début est en apparence malveillant; car l'auteur de l'*Observateur au dix-neuvième siècle* se nomme; mais à force d'esprit, M. Saint-Prosper fait exception à la règle. Ma conscience m'a forcé de la rappeler et m'interdit de l'appliquer. Cet ingénieux écrivain pourrait d'ailleurs opposer à mes critiques l'accueil favorable que son livre a reçu du public, et toute la rhétorique d'un Aristarque ne saurait lutter contre ces deux mots : *seconde édition.*

Cette seconde édition mérite d'être considérée comme un second ouvrage. L'auteur a ajouté de nouveaux chapitres aux anciens, qu'il a presque tous refaits ou augmentés. On retrouve à chaque page l'écrivain vif et piquant, l'observateur habile, quoique parfois systématique, le philosophe compatissant et railleur, le Français fidèle. Le morceau suivant, par exemple, fera beaucoup d'honneur à M. Saint-Prosper; je le choisis, parce qu'il justifiera mes éloges : cet extrait du chapitre *sur la justice* porte l'empreinte de tout son talent.

[Citation d'un passage
sur la justice en France.]

On remarque avec plaisir dans ce passage la chaleur et l'énergie qui inspirèrent l'écrit de M. Saint-Prosper, sur la mort du magnanime duc de Berri.

Je désirerais que les bornes de cet article me permissent d'analyser chaque article, et de soumettre à l'auteur les observations que j'avais préparées sur chacun d'eux. Je blâmerais la longueur de sa dissertation sur l'*état de la société en France,* et la brièveté de son charmant chapitre sur l'*amitié.* Passant sous silence sa théorie de l'*amour* et ses réflexions sur les *comédiens et comédiennes,* parce que je pense, avec La Fontaine, qu'il ne faut pas *jaser sur les Dieux,* je rirais avec lui de *l'égalité,* qu'il définit si ingénieusement : *mensonge fait par l'ambition à la crédulité des peuples.* J'applaudirais à ses idées sur *le ridicule;* il est mort en France; notre siècle est bien risible, mais les rieurs manquent : on a tant d'autres affaires. *Risu inepto res ineptior nulla est,* disait Catulle. Je lui demanderais pourquoi il a fait un chapitre sur *l'homme* au singulier, et un autre sur *les femmes* au pluriel, et pourquoi ce dernier est si supérieur au premier, quoiqu'il ait oublié, en peignant les femmes sous un seul point de vue, que l'observateur doit tourner autour de son modèle, et qu'on n'examine pas une statue comme un tableau. Enfin, je chercherais pourquoi il compare les prêcheuses d'amour platonique à des *avares fastueux qui parlent toujours de dépenses sans jamais en faire,* tandis que l'abbé Galiani en faisait au contraire des *prodigues qui parlent continuellement d'économies auxquelles ils ne se résignent jamais.*

[1] La fin de l'article est publiée p. 53. (*M. Decazes s'en mêlera-t-il enfin lui-même?*) — [2] *Conservateur littéraire,* décembre 1820. — [3] Voir p. 76.

Mais je veux laisser quelque espace à des citations mélangées des divers chapitres; ce désordre sera piquant pour les lecteurs et commode pour le critique.

[Citations sur la Révolution, l'amour et la société.]

Ces passages, pris au hasard, louent hautement le talent très distingué de M. Saint-Prosper. On regrette que son style ne soit pas toujours aussi flexible que son esprit, et qu'il n'écrive pas avec autant de pureté que de concision, de correction que de rapidité. Peut-être aussi ces légers défauts, dans un ouvrage plein de mérite, sont-ils un calcul adroit de l'auteur. On sait pourquoi Alcibiade, élève de Socrate, coupa la queue à son chien.

L'*Observateur au* XIXe *siècle* est un livre attachant, quoique un peu abstrait et parfois même obscur. Il présente beaucoup d'aperçus neufs, d'idées originales, d'images pittoresques; son succès ne peut manquer de s'accroître encore. Espérons que M. Saint-Prosper publiera avant peu une troisième édition, où seront signalés tous les travers du siècle. Les nombreux sujets, tout variés qu'ils sont, entrent naturellement dans son cadre; car, ainsi que le disait naïvement Montaigne dans son chapitre *des noms, quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade.*

V.

JEAN DE BOURGOGNE, tragédie en cinq actes, par M. DE FORMONT [1].

Tout le début de l'article jusqu'à ces mots : *nous passons à Jean de Bourgogne,* est emprunté au compte rendu de *don Carlos* qui n'a pas été inséré dans *Littérature et Philosophie mêlées.* Très peu de remaniements dans l'article : *Jean de Bourgogne;* nous signalerons les principaux.

D'abord le nom de l'auteur, M. de Formont, a été partout supprimé. Tout le passage sur *les deux sortes de tragédies* a été enlevé de cet article en 1834 et a formé la huitième division du chapitre *Théâtre* [1].

La fin a été modifiée :

...*qui le détournent de sa perte ou qui l'y entraînent* [2].

Ou mieux encore, il fallait, comme M. Lemercier, établir une double conspiration, nous montrer le duc conspirant pour assassiner le Dauphin, et Tanneguy-Duchâtel sacrifiant son honneur à celui de son maître : nous pensons que la pièce, ainsi conçue, serait restée au théâtre, surtout si elle avait été exécutée avec le talent dont M. de Formont a donné des preuves dans plusieurs parties de son ouvrage, talent auquel nous aurons lieu de rendre justice dans le prochain article que nous consacrerons au style de cette tragédie.

E.

DON CARLOS, tragédie en cinq actes, par feu L. LEFEBVRE [3].

...*qu'il suffit, pour gagner une cause, de trouver deux raisons, bonnes ou mauvaises, nous passons à Don Carlos* [4].

L'auteur des *Templiers* s'occupe de ce sujet, si éminemment tragique; Schiller l'a déjà traité. On ne s'attend sans doute pas que, d'après l'impression fugitive d'une première représentation, nous signalions ici les points de ressemblance que le hasard a pu établir entre le drame de Schiller et celui que nous examinons; nous disons *le hasard,* car la pièce nouvelle ayant vingt-cinq ou trente ans de date, l'auteur n'a pu connaître Schiller. Ces rapprochements présenteront de l'intérêt lorsque l'ouvrage de M. Raynouard aura paru.

(1) *Conservateur littéraire,* décembre 1820.

(1) Voir p. 48-49. — (2) Voir p. 70. — (3) *Conservateur littéraire,* décembre 1820 et *Europe littéraire,* 1er septembre 1833. — (4) Tout le début de cet article porte sur *Jean de Bourgogne,* dont le compte rendu a été fondu, dans *Littérature et Philosophie mêlées,* avec celui de *Don Carlos.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Élisabeth de France, promise à l'Infant Carlos, s'est vue contrainte d'épouser le Roi Philippe. Les deux fiancés continuent de s'aimer en secret.

Et le sort, de leur bonheur jaloux,
En amants criminels change d'heureux époux.

Le roi catholique prend de l'ombrage. Il offre à l'Infant la main de l'archiduchesse Isabelle. Don Carlos refuse. Sa belle-mère insiste auprès de lui :

Reine, j'ai pu vous perdre et ne puis me donner,

répond le prince. La reine alors lui conseille de s'exiler en Flandre, province révoltée, que ses vertus ramèneront peut-être sous le sceptre de son père. Carlos accepte avec empressement ce glorieux moyen de rassurer le Roi sans contracter un mariage odieux; mais Philippe, aigri et prévenu, croit voir dans ce généreux projet l'espoir d'une ambitieuse usurpation; son fils rejette de nouveau la main de l'archiduchesse; le monarque, furieux, sort sans répondre. Jusqu'ici tout va bien; l'intérêt marche, sauf quelques longueurs; les scènes se lient, l'action se développe, et l'entrevue entre le Roi et l'Infant, en établissant la péripétie, offre une situation belle et dramatique. Tout à coup le fil tragique s'embrouille. L'Infant, traduit devant l'Inquisition, fuit, grâce à un incident; est repris, grâce à un autre incident; condamné par son père, grâce à un troisième incident; réhabilité, comme d'usage au moment de mourir, grâce au même incident qui l'a fait condamner (une lettre, moyen neuf); et, conduit ainsi d'incidents en incidents vers la catastrophe, à peine aperçoit-on, çà et là, quelques intentions dramatiques, quelques combinaisons théâtrales qui font naufrage au milieu du flux et du reflux des épisodes.

Nous pesons toutes nos expressions en rendant compte de cette tragédie : l'auteur ne peut plus nous entendre, et nous ne voulons parler de lui qu'avec tout le respect dû au talent et à la mort. L'art réclame du critique une sévérité salutaire; cependant il répugne d'adresser de graves avis à un cercueil; et un journaliste ne ressemble guère, pour s'arroger des droits pareils aux leurs, aux juges funèbres de la vieille Égypte. Nous ne tourmenterons donc pas de critiques cette œuvre posthume. Le grand intérêt du sujet nous avait toutefois rendu exigeant; la tragédie de *Don Carlos* est touchante; en un mot, son seul défaut (car celui-là contient tous les autres) est de ne pas être déchirante.

Comme on l'a pu voir, le poëte a beaucoup embelli le caractère historique de Don Carlos; en conservant au prince castillan sa fougue et sa fierté, il lui a prêté une magnanimité, une absence d'ambition, qualités qui, comme le disait Rivarol d'un grand seigneur loué dans une dédicace, sont *bien prêtées*. Le rôle d'Élisabeth ne mériterait que des éloges, si nous n'avions Monime. Philippe, représenté avec talent par Eric-Bernard, est le personnage le mieux conçu de la pièce : c'est bien le roi catholique, c'est bien l'époux espagnol.

Nous ne parlons pas de deux ministres qui se ressemblent tellement, qu'on ne sait pourquoi ils sont deux; ni d'un Alvar, ami plutôt que confident de Carlos, qui sert à faire le récit; du reste, personnage amphibie, qui n'est ni subalterne ni principal.

Le style offre des prosaïsmes; cependant les situations fortes inspirent l'auteur; son cinquième acte est écrit de verve. Nous citerons quelques vers qui nous sont restés dans la mémoire, et des vers qui se retiennent portent leur éloge avec eux.

Élisabeth, épouse de Philippe, amante de Carlos, peint son malheur avec une poétique précision :

Je languis sur le trône, éternelle victime
De la vertu sans calme et du remords sans crime.

Les plaintes de l'Infant sur la perte de sa mère sont touchantes :

On ne remplace pas un bien si précieux,
Et mon père est celui qui m'en instruit le mieux.

Quand son complot apparent est découvert, Alvar vient l'avertir du châtiment terrible qui le menace; mais le prince, tremblant qu'Élisabeth ne soit compromise, *ami, parle-moi de la reine,* dit-il en l'interrompant,

Laisse là mes périls, et dissipe ma crainte.

Ce vers est fort beau. L'adieu que l'infortuné adresse à son père, au moment de sa

condamnation, est plein d'une ironie amère et respectueuse :

> Ce trépas que j'espère
> Est le premier bienfait que j'obtiendrai d'un père.

Nous citerons encore un vers énergiquement concis du Roi, qui soupçonne sa femme et son fils de conspirer contre ses jours :

> Ils veulent m'immoler, et ce couple perfide
> De l'espoir de l'inceste arme son parricide.

La plupart des vers que l'on vient de lire, vers de situation, vers tragiques, ont passé sans applaudissements. En revanche, les Aristarques du lustre ont couvert de bravos d'assez mauvaises tirades sur les *prêtres*, les *inquisiteurs*, etc.

> Or maintenant, veillez, graves auteurs,
> Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
> Pour mériter de pareils adversaires,
> Ou pour trouver de tels admirateurs!

Ce n'est pas sans intention que nous altérons ces vers en les citant.

On blâmait devant nous le choix de l'assassinat de Don Carlos pour sujet tragique. Cette opinion, dont le motif est respectable, est sujette à controverse. *Qu'on ne me parle pas,* disait Voltaire, de Pierre Ier, *de ces hommes moitié héros et moitié tigres.* Voltaire pourtant avait fait *Brutus;* et il y a moins de distance entre Brutus immolant son fils à l'affermissement de la république qui s'élève, et Pierre sacrifiant le sien aux intérêts de son empire naissant, qu'entre ce czar et le roi Philippe. Oui; mais, dira-t-on, M. Lebrun nous a montré une reine décapitant sa sœur par politique; M. Lemercier nous peint un roi déshéritant son fils par démence; M. Lefebvre nous en fait voir un autre tuant le sien par jalousie amoureuse; convient-il de traduire éternellement sur la scène le *delirant reges?* Non, sans doute; aussi allons-nous bientôt applaudir, grâce à M. Pichat, Enée, roi fondateur, Léonidas, roi libérateur; grâce à M. Guiraud, Pélage, roi libérateur et fondateur tout ensemble. N'interdisons d'ailleurs aucune des ressources de l'histoire aux auteurs tragiques; abandonnons-leur, s'il le faut, les *prêtres* d'autrefois, l'*inquisition,* aujourd'hui si vieille. Dans quelques siècles, nos jacobins, nos radicaux, nos teutoniens, nos carbonari seront aussi du domaine de l'histoire ancienne; soyons sûrs qu'alors les auteurs n'auront plus besoin d'aller chercher des crimes pour leurs tragédies dans les annales des trônes, dans les archives du Saint-Office.

H.

Histoire générale de France, depuis le règne de Charles IX jusqu'à la paix générale en 1815, par M. Dufau, ornée de plus de deux cent trente portraits [1].

Sindbad le marin... — ...il le noie malicieusement dans le fleuve [2].

Tel a été à peu près le sort de Vély, Villaret et Garnier; tel ne sera pas, nous osons le prédire, celui de leur jeune et estimable successeur, M. Dufau. Si cet écrivain, au talent duquel nous avons eu déjà occasion de rendre justice, donne encore un peu trop aux détails, on sent que c'est afin de ne point faire grimacer le travail de ses prédécesseurs auprès du sien; s'il n'ose point regarder l'histoire de trop haut, c'est que Vély la voyait de si près, Garnier de si loin, et Villaret de si bas! Tout son tort est (qu'on nous passe cette expression) d'avoir attelé son talent à trois médiocrités consécutives : il a péché à l'inverse de ceux qui firent une tête, des bras et des jambes au *Torse,* et une sixième scène au dernier acte d'*Andromaque.* M. Dufau aurait dû, comme le Corinthien Lacoëthès, refuser de forger une branche d'acier pour un arc de fer.

Les évènements du monde, comme toute chose, veulent être peints à distance; nous ne pouvons, en général, peindre l'histoire à mesure que nous la faisons : peu de génies forts savent se soustraire aux préventions contemporaines, et voilà pourquoi il est plus difficile, ce nous semble, d'être bon publiciste que d'être bon historien. M. Dufau est encore, dans son ouvrage, assez loin de notre époque pour que je le juge seulement sous ce dernier rapport; et relativement à la promesse qu'il

(1) *Conservateur littéraire,* janvier 1821. — (2) Voir p. 30-31.

nous fait de nous raconter aussi notre siècle, je ne lui donnerai d'autre conseil que de corriger sur son titre la répétition du mot *générale.*

Les quatre nouveaux volumes que nous examinons contiennent le règne de Henri III et le commencement du règne de Henri IV. Cette fin du seizième siècle offre, avec la fin du dix-huitième, des rapprochements singuliers autant que douloureux, dont M. Dufau, dans une *Introduction* remarquable, retrace le tableau un peu trop *impartialement* peut-être, mais avec talent. Je remarque, en passant, qu'il pousse quelquefois un peu loin cette timidité de jugement, dont on a fait, je ne sais pourquoi, une qualité de l'historien. Il faut savoir gré pourtant à M. Dufau de ses réflexions sages et modérées sur un ordre célèbre, dans un moment où il vient de narrer l'attentat de Jean Châtel, et dans un siècle où le mot de *Jésuites* fait pousser des cris de rage.

Le style de M. Dufau est vif, rapide, animé, parfois un peu négligé. Nous blâmons peu ce défaut; sa manière en acquiert de la largeur et de la facilité; sa critique est juste et éclairée : il en est sobre, grand mérite chez un jeune historien! Chez M. Dufau, point de phrases, point de lieux communs; peu d'effets partiels, beaucoup d'effet total. J'en prends pour exemple ce tableau de l'assassinat du président Brisson :

Arrestation et dernières paroles du président Brisson. La citation se termine ainsi : *Je vous prie donc de lui dire que mon livre que j'ai commencé ne soit point brûlé, qui est une tant belle œuvre.*

C'était en 1591 : deux cents ans plus tard, Lavoisier fit entendre une prière également remarquable par ce naïf amour des sciences, qui ne considère la vie que comme un moyen d'apprendre ou d'enseigner.

L'hermine de premier président... — Fatalité digne de méditation [1].

Revenons à M. Dufau : son style, dans ce tableau, est pur et nerveux à la fois : il donne sans effort à l'action la couleur locale, aux acteurs la physionomie historique. En général, c'est avec cette simplicité élégante qu'il écrit l'histoire, décrivant ce qu'il faut décrire, racontant ce qu'il faut raconter. M. Dufau a lu les bulletins de la grande armée et les *Victoires et Conquêtes :* on le voit à son économie d'éloquence typographique.

Voltaire, comme historien... — Je ne sais que des histoires de mon pays [1].

Que M. Dufau continue avec zèle une entreprise qui l'honore; qu'il soigne un peu plus son style et prodigue un peu moins les détails, qu'il tâche d'oublier les intérêts de ses prédécesseurs pour ne songer qu'aux intérêts de son talent; et enfin, s'il veut nous en croire, qu'il ne tente jamais l'histoire des peuples étrangers.

Il est des convenances... — ...parle d'un empereur qui régna avec une bonté maternelle [2].

Cette délicatesse d'expression serait-elle d'un étranger?

Ces vérités semblent avoir été senties d'un contemporain célèbre : sir Walter Scott écrit l'histoire d'Écosse. Un de nos contemporains nous fournit un exemple plus éclatant encore : M. de Chateaubriand écrit l'histoire de France. Quel vide remplira dans notre littérature l'ouvrage de cet homme qui, suivant la belle expression de M. de Lamennais, *est si avant dans la gloire!* Nous possèderons alors notre histoire écrite par un personnage historique, nos hommes d'État jugés par un homme d'Etat, nos écrivains appréciés par un écrivain, nos grands hommes enfin immortalisés une seconde fois par un grand homme.

V.

L'Émigré en 1794, ou *Une Scène sous la Terreur*, drame en cinq actes et en prose avec cette épigraphe :

> Que l'exemple du passé nous prémunisse contre l'avenir [3].

...un monument d'encre et de papier [4].

La révolution naturalisera le drame dans notre littérature, parce que l'on ne pourra

[1] Voir p. 30.

[1] Voir p. 26-27. — [2] Voir p. 27. — [3] *Conservateur littéraire*, mars 1821. — [4] Voir p. 30.

guère faire que des pièces de ce genre bâtard sur cette époque monstrueuse. La royale tragédie y est toujours souillée par le drame bourgeois et la farce populacière. C'est ce qu'a senti avec beaucoup de jugement l'auteur dont j'annonce l'ouvrage. La fable de sa pièce est d'une déplorable vérité; le plan est théâtral, l'action se noue avec art, se dénoue naturellement, c'est-à-dire horriblement, car la nature de ce temps-là était horrible. Des contrastes, habilement ménagés, font succéder à la peinture plaisante des Brutus de cabaret et des Aristide de carrefour, le tableau effroyable des Solon de club et des Lycurgue de la commune. Les personnages sont fidèlement dessinés et opposés entre eux avec talent. L'âme noble du marquis Darfeuille est aussi bien peinte que le cœur honnête du marchand Lerond; l'un est ennemi des républicains, l'autre est leur dupe; tous deux finissent par être leurs victimes. L'endurcissement de Durfer, le repentir de Guillaume, n'offrent pas moins de combinaisons dramatiques. Quant au style, il est vrai, l'auteur sait être trivial avec les assassins, et élevé avec les victimes.

Ajoutons que la partie comique du drame n'est point inférieure à la partie tragique : nous pensons que cet ouvrage n'est nullement indigne du personnage, aussi distingué par son rang et ses lumières que respectable par son âge, auquel on l'attribue. *Non opus auctori, sic non operi nocet auctor.* Qu'on me pardonne de citer en terminant un peu de latin; il faut bien que cet article contienne au moins une ligne purement littéraire.

V.

Poëmes : *Helena, le Somnambule, la Fille de Jephté, la Femme adultère, le Bal, la Prison,* etc., par M. le Comte Alfred de Vigny [1].

Voici enfin des poëmes d'un poëte, des poésies qui sont de la poésie ! [2] Nos lecteurs auront peut-être peine à croire cette chose merveilleuse; mais qu'ils ouvrent le volume ou qu'ils lisent cet article, si ce n'est pas trop prétendre que de demander pour une jeune gloire qui vient de naître quelques moments de cette attention si vivement sollicitée par les impuissantes folies du siècle; qu'ils cessent pour un moment d'attacher leur pensée tout entière aux grandes commotions du corps social, la machine politique n'aura sans doute pas le temps de se déranger pendant qu'ils parcourront ces colonnes, et peut-être auront-ils quelque chose de plus dans l'âme lorsqu'ils jetteront là cette feuille.

Qu'ils se rassurent d'ailleurs, ils n'auront point abandonné entièrement les objets de leurs méditations habituelles. Le poëme d'*Helena,* qui s'offrira le premier à leurs regards, est encore du domaine de la politique du moment; car l'auteur fut inspiré par les *affaires de la Grèce.* D'un autre côté, par une inspiration mystérieuse, comme si la muse avait voulu punir le poëte d'avoir attaché le drapeau à sa lyre pour attirer la foule, *Helena* est un des morceaux de son recueil où son talent brille avec le moins d'éclat. Toutefois, mettez de côté les défauts singuliers de la composition et vous serez intéressé, ému, entraîné par les douleurs de cette malheureuse fiancée, qui aime, qui sait qu'elle est aimée, et que le plus grand des malheurs contraint à se dérober à ce plus grand des biens, de peur qu'il n'empoisonne toute sa vie par des plaisirs pareils aux supplices qu'elle a subis. Ajoutez à cet attrait de curiosité et de pitié un style où se trouvent à chaque pas des vers tels que ceux-ci, dans lesquels la grâce d'une expression habilement négligée accroît le charme d'une rêverie profonde et vraie :

[24 vers cités.]

Ces vers semblent écrits avec la plume de cet André Chénier qui avait *quelque chose là,* de ce jeune et brillant poëte, dévoré par l'échafaud républicain, et qui reçut, il y a quelques années, sa couronne de gloire des mains d'un homme noble et illustre auquel alors l'envie disputait encore la sienne propre.

Cette fraternité remarquable entre le talent d'André Chénier et celui de M. le comte Alfred de Vigny se décèle partout dans le nouveau recueil. Prenons un tableau gracieux :

[10 vers cités.]

Certes, pour le luxe des images, la vérité des détails, la vivacité des coupes, l'éclat de

[1] *L'Étoile,* 24 mars 1822. — [2] La première phrase de cet article est publiée page 45.

l'ensemble, je crois qu'il est impossible de rien trouver de supérieur à ce morceau dans tout André Chénier. Choisissons une peinture terrible :

[12 vers cités.]

Après avoir cité ces grands vers, pour montrer la variété du beau talent de M. de Vigny, nous voudrions transcrire de la *Femme adultère* et de la *Fille de Jephté*, cette foule de vers touchants qui frappent, comme si l'on trouvait tout à coup quelque chose de Virgile dans la Bible et dans l'Évangile; mais la plupart de ces traits demandant à être vus en situation, nous préférons renvoyer le lecteur au volume lui-même, qui lui présentera encore bien d'autres jouissances. Nous ne détachons également rien du *Somnambule*, drame de soixante vers, qui a ses actes et ses péripéties, et qui mérite certainement bien d'être lu en entier. Citons les derniers vers d'une charmante élégie antique, intitulée *Symetha;* ils suivent les plaintes d'un jeune grec qui voit partir celle qu'il aime et dont l'absence causera sa mort :

[10 vers cités.]

Ici la naïveté est déchirante; pour trouver des idées d'un effet aussi profond il faut peut-être aller chercher ce que le *Masque de fer* mourant a de plus lugubre à dire à son confesseur.

[22 vers cités.]

Les vers de M. Alfred de Vigny ont cela de particulier qu'ils sont tous aussi beaux que d'autres, sans être beaux comme d'autres. Cette nativité de talent est digne d'attention. Terminons nos extraits par cette belle strophe gracieuse, tirée de l'hymne des Turcs, dans *Helena :*

[10 vers cités.]

Ces jolis vers, si riches et si harmonieux, se louent d'eux-mêmes. Nous avons beaucoup cité, et nous avons mal fait de ne pas citer davantage, car nous regrettons maintenant tout ce que nous avons laissé dans le volume. Ce recueil participera sans doute au succès si mérité d'André Chénier, nous osons le prédire. Les rapports que l'organisation poétique de M. de Vigny présente avec celle du jeune Chénier, frapperont tout le monde, de même que l'originalité primitive et personnelle qui les caractérise tous deux. Ces deux talents sont frères, comme ces sœurs dont parle Ovide; ils se ressemblent sans être pareils. André Chénier s'est borné à étudier l'antique. M. de Vigny a, comme cet article a pu le faire voir, emprunté avec le plus rare bonheur les couleurs grecques, hébraïques et modernes. Les gens qui aiment à gâter leur jouissance et cherchent de la peine dans leur plaisir trouveront beaucoup de taches parmi tant de beautés, des incorrections nées d'un système, des négligences nées de la paresse. Nous, qui respectons profondément l'émotion poétique, nous nous garderons d'entrer dans ce débat; que les critiques se tourmentent à tourmenter l'auteur, nous jouirons en égoïste de tant de talent[1].

Victor-M. Hugo.

Méditations poétiques, par A. de Lamartine (9e édition). — *Le Trappiste*, poëme par M. le Comte Alfred de Vigny. [Premier article][2].

...l'ordre que leur pesanteur et la nature leur assignent[3].

De toutes les renommées qui s'élèvent dans notre époque, celle de M. de Lamartine est peut-être la seule qui ait atteint du premier bond toute sa hauteur. Encore les neuf éditions incroyables du *Solitaire* ont-elles parodié les neuf éditions des *Méditations!* Il semble que ce siècle ait rougi d'avoir applaudi une fois à propos, et qu'il ait voulu expier par un engouement absurde et de bon ton, la maladresse d'avoir reconnu et salué un vrai talent. Les belles élégies de M. de Lamartine ont obtenu tout le succès qu'elles ont mérité, et mérité tout le succès qu'elles ont obtenu. Félicitons-en ce jeune poëte, et pour nous et pour lui. L'originalité de ses couleurs, le charme de sa poésie, la mélancolie profonde

[1] La fin de l'article est publiée page 79. (*Tous ces hommes graves...*) — [2] *Le Réveil*, 7 décembre 1822. — [3] Voir p. 77.

empreinte dans l'ensemble de ses ouvrages, assignent à l'auteur des *Méditations* une des places les plus élevées parmi nos poëtes. Hâtons-nous de dire, (car l'espace nous presse, et nous serons obligé de remettre à un second article ce qui nous reste à dire), hâtons-nous de dire que M. le comte Alfred de Vigny n'est pas moins appelé, par la flexibilité de son talent, la richesse de son imagination, la fraîcheur de sa pensée, la grâce et la vérité de sa poésie, à briller au rang le plus éminent de la littérature. Dans un prochain numéro nous citerons quelques vers du *Trappiste* et des *Méditations* nouvelles. Le critique est heureux quand il n'a pas à critiquer.

(Non signé.)

Méditations poétiques, par A. de Lamartine. — *Le Trappiste*, poëme par M. le Comte Alfred de Vigny. [Second et dernier article [1].]

Quand une langue a déjà eu, comme la nôtre... — ...et la publication dudit ouvrage n'aura d'autre inconvénient que d'user les bords du chapeau de Piron [2].

Cette histoire de tant de prétendus auteurs est loin d'être celle des deux jeunes poëtes qui font le sujet de cet article. Tous deux originaux, ils marchent tous deux à la gloire par des chemins différents, mais d'un pas également sûr. Notre intention n'est pas d'établir un parallèle entre deux talents qui n'ont de commun que leur supériorité. Nous aurions désiré entrer dans quelques détails sur les rapports de la poésie avec la versification, art bien plus difficile et bien moins vulgaire qu'on ne pense; mais nous nous apercevons qu'il est temps d'en venir aux citations que notre premier article a promises, et que nous offrons au lecteur comme un dédommagement de notre prose.

Le recueil de M. de Lamartine est enrichi de deux odes, d'une élégie et d'une épître. Cette dernière *méditation* est la plus belle des quatre; des deux odes, celle sur *la naissance du Duc de Bordeaux* qui était déjà connue, et que l'auteur a refaite, nous semble la plus remarquable. Elle abonde en beautés mâles et neuves. Nous croyons seulement devoir faire observer à M. de Lamartine qu'il lui arrive quelquefois de mêler les couleurs religieuses et mythologiques, de parler de l'étoile de Bethléem et du feu de Vesta, de Dieu et des dieux, défaut étrange qu'il faut laisser aux longues, pâles et harmonieuses odes de ce lyrique qu'on a si singulièrement appelé *grand,* et auquel M. de Lamartine est tellement supérieur dans un genre où pourtant ne brille pas toute sa supériorité.

Un des morceaux les plus achevés de tout ce volume est, sans contredit, le passage de la nouvelle méditation intitulée : *Philosophie,* où l'auteur raconte l'une de ces journées de rêverie, qui ne se peuvent raconter :

[24 vers cités.]

Il est impossible de jeter dans la poésie plus de charme, de grâce et de rêverie. M. de Vigny, vers lequel de si beaux vers sont la transition la plus naturelle, nous semble avoir également tiré le plus grand parti de la description des objets physiques, lorsqu'il peint l'imposant tableau que la nature déploie autour du Trappiste haranguant ses intrépides soldats dans les solitudes de Montserrat.

[10 vers cités.]

Nous croyons inutile de faire remarquer au lecteur l'éclat de ce coloris et la largeur de ce pinceau. Entre toutes les beautés dont *le Trappiste* étincelle, nous choisirons encore un passage qui, à tous autres mérites, joint un singulier mérite d'à-propos.

[10 vers cités.]

Ces vers, qui sont au nombre des plus beaux qu'aient faits M. de Vigny et tous les poëtes, étaient dans la première édition.

Ajoutons, en terminant le compte que nous avions à rendre de ces deux nouvelles éditions, que les corrections les plus heureuses et les plus sages leur donnent un nouveau prix. Les vrais poëtes, tels que

[1] *Le Réveil,* 10 décembre 1822. — [2] Voir p. 76-77.

MM. de Vigny et de Lamartine, sont aussi sévères pour eux-mêmes que les faux poëtes tels que MM. tels et tels le sont pour autrui.

(Non signé.)

Le Parricide, poëme, suivi d'autres poésies, par M. Jules Lefèvre [1].

Ceux qui observent... — ...comme la scorie desséchée d'une vieille plaie qui se cicatrise [2].

Nous ne doutons pas que le poëte dont nous annonçons ici un peu tardivement la première publication ne soit appelé à l'une des belles destinées littéraires qui illustreront notre époque. Nous ne doutons pas également qu'il ne soit un de ceux de nos jeunes écrivains dont le talent rencontrera le plus de contradicteurs. Pour arriver à la gloire qui lui est réservée, M. Jules Lefèvre a beaucoup d'obstacles à vaincre dans le public et en lui-même. Son imagination forte et hardie est souvent rude et téméraire dans ses conceptions; son expression, neuve et pittoresque, est fréquemment bizarre; ses couleurs, presque toujours franches dans les détails, sont parfois indécises dans l'ensemble. Quelquefois il néglige le vers, quelquefois il le torture. Son style, qui réunit les qualités les plus différentes, présente en même temps les défauts les plus contraires, tantôt si simple qu'il devient trivial, tantôt si figuré qu'il en est sauvage. A côté de traits dignes de Milton ou du Dante, on trouve des locutions de Dorat ou de Marivaux; mélange singulier de la grandeur et de la mignardise, de la force et de l'afféterie. On pourrait comparer le talent de M. Jules Lefèvre, tel qu'il apparaît dans ce remarquable recueil, à un jeune chêne plein de sève et de verdeur, dont on a orné le feuillage inculte et vigoureux de quelques roses artificielles. On ne saurait dire également s'il est plutôt propre à tel genre qu'à tel autre : on trouve mêlées dans son livre les poésies lyrique, dramatique, élégiaque; et toutes ces muses ont envoyé à M. Lefèvre de belles inspirations.

[1] *Le Réveil,* 19 février 1823. — [2] Voir p. 78-79.

Nous appliquerions volontiers à ce poëte ce que Mme de Staël dit de Gœthe, *qu'il ressemble à la nature qui produit tout et de tout.* Qu'il se garde bien de voir ici dans cette appréciation réfléchie de son talent autre chose que l'expression d'une haute et sincère estime, nous ne prétendons pas non plus lui donner des conseils dont il n'a pas besoin; car nous sommes persuadé qu'il en sait bien plus que nous encore sur son talent. Il porte en lui le feu sacré qui épure l'imagination en la vivifiant. Loin de nous d'oublier le respect dû au talent, ce noble don de l'âme qui élève l'homme au-dessus de l'homme. Des imperfections passagères n'effacent pas des beautés immortelles, et nous voudrions voir les critiques imiter ces anciens sectateurs de Zoroastre qui, même quand il se levait dans les nuages, n'en adoraient pas moins le soleil.

Que M. Lefèvre attende donc, sans se décourager, sa belle couronne; qu'il laisse se développer son talent original et fort dans la veille et la méditation, les hommes tels que lui sont maîtres de l'avenir, ce juge inexorable de la médiocrité.

Dans un deuxième article nous justifierons par des citations ce que nous avons dit des poëmes singulièrement remarquables de M. Jules Lefèvre.

(Non signé.)

Quentin Durward ou L'Écossais à la cour de Louis XI, par Sir Walter Scott [1].

Certes, il y a quelque chose de bizarre... — ...comme avec leurs beaux panaches et leurs bonnes cuirasses [2].

Cet homme connaissait bien peu le génie populaire, qui essayait de rajeunir le Louvre et de recrépir la monarchie de Charlemagne. Walter Scott comprend mieux sa mission de poëte que ce géant aveugle n'a compris celle de fondateur. Hâtons-nous de rompre ce rapprochement fortuit entre deux hommes qui ont deux sphères de célébrité si diverses,

[1] *La Muse française,* juillet 1823. — [2] Voir p. 116.

et bornons-nous à méditer sur ce singulier Walter Scott, qui a su puiser aux sources de la nature[1]...

...et l'on pourrait considérer les romans épiques de Scott comme une transition de la littérature actuelle aux grandes épopées que notre ère poétique nous promet et nous donnera[2].

Après avoir montré comment il cherche à améliorer son siècle, essayons de faire voir comment il tend à perfectionner son art, en le rapprochant de la nature.

...placé par un vieil auteur espagnol en tête de ses chapitres[3].

...mais qu'exclut la rapidité d'un récit[4].

Voilà le genre dont sir Walter Scott a déjà donné tant d'excellents modèles; il n'a peut-être pas encore accepté franchement toutes les conditions de cette création; mais s'il n'a pas, jusqu'ici, toujours atteint le but, il a du moins frayé le chemin. Aussi est-il assailli dans sa carrière par d'inextinguibles critiques...

Il faut que celui qui défriche un marais se résigne à entendre les grenouilles coasser autour de lui[5].

Comme Français, nous ne remercierons pas sir Walter Scott de l'incursion qu'il vient de faire dans notre histoire : nous serions plutôt tenté de la reprocher à cet Écossais. Certes, celui qui entre tous nos rois, nos Charlemagne, nos Philippe-Auguste, nos Saint Louis, nos Louis XII, nos François Ier, nos Henri IV et nos Louis XIV, a été choisir pour son héros Louis XI, ne peut être qu'un étranger. Voilà bien une inspiration de la muse anglaise.

Ce grief ne nous rendra cependant pas injuste, et nous remplirons un devoir de conscience en plaçant *Quentin Durward* au rang des meilleures productions de l'honorable baronnet.

Sanctissime pater, indulge victori[1].

Puisque nous avons reproché à sir Walter Scott le choix de son personnage royal, nous ne terminerons point cet article sans le remercier de sa touchante et ingénieuse préface. Son vieux marquis provoque à chaque instant le sourire et les larmes. Loin de nous la pensée de réveiller ici le moindre souvenir de parti! S'il est, comme on l'assure, des Français qui osent rire de quelques vieillards, Français comme eux, lesquels ont vécu dans l'exil et meurent dans la pauvreté, qu'ils lisent la préface de *Quentin Durward;* elle les réconciliera avec les infortunes de l'honneur. Nous regrettons seulement que ce service leur soit rendu par un étranger. Pour nous, nous avons toujours pensé qu'il peut y avoir au monde quelque chose de plus ridicule que la vieillesse et le malheur.

Victor-M. Hugo.

Essai sur l'indifférence en matière de religion, par M. l'abbé de Lamennais[2].

On conserve quelque espoir de guérison tant que le malade ne repousse pas le médecin[3].

Et l'enthousiasme avide qu'a éveillé dans notre siècle *le Génie du Christianisme,* l'empres-

(1) Voir la suite p. 116. — (2) Voir p. 117. Elle nous a en effet déjà donné *les Martyrs;* car, bien que l'auteur de cet admirable poëme ne l'ait point assujetti au joug métrique, ceux-là seuls lui refuseront la palme épique qui voudraient en décorer leur aride *Henriade,* cette gazette en vers, où Voltaire a soigneusement évité la poésie, comme on évite un ami avec qui l'on veut se brouiller. (*Note de la* Muse française.) — (3) Voir p. 118. *Marcos Obregon,* auquel Le Sage a d'assez grandes obligations, quoiqu'il soit loin de lui devoir, comme l'affirme Voltaire, son ingénieux *Gil Blas.* De nos jours ces prétentions ont été reproduites par le savant Llorente, et combattues avec succès et talent par M. le comte François de Neufchâteau. Le Sage a emprunté à *Obregon* quelques idées sinon comiques, du moins plaisantes; mais en polissant la vieille rudesse du conteur castillan, il lui a souvent enlevé sa piquante franchise et sa singulière originalité. (*Note de la* Muse française.) — (4) Voir p. 119. — (5) *Ibidem.*

(1) Voir p. 122. — (2) *Muse française,* août 1823. — (3) Voir p. 124.

sement religieux qu'a excité l'*Essai sur l'Indifférence,* prouvent qu'il y a encore une âme dans la société.

C'est à fortifier ce souffle divin... — Il va plus loin[1].

Son *Essai sur l'Indifférence* a continué l'impulsion donnée aux esprits par les admirables écrits de M. de Chateaubriand.

Il faut qu'il y ait un mystère... — On a cru voir un moment la Sorbonne renaître entre les deux Chambres[2].

Quoique ce recueil ne doive pas repousser, quand elles se présentent, les hautes questions sociales, un sentiment d'impuissance purement personnel nous interdit d'aborder ici le sujet de la controverse agitée à l'occasion du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de Religion.* Dans une discussion où il s'agit d'*autorité,* ce n'est pas à l'auteur de cet article qu'il appartient d'élever la voix.

Ce n'est pas non plus dans les étroites limites qui nous sont imposées que nous pourrions rendre un compte raisonné des deux nouveaux volumes que nous annonçons.

M. *de Lamennais, aidé dans sa force... — Il remonte à toutes les causes comme il redescend à toutes les conséquences*[3].

C'est surtout, ce nous semble, dans les chapitres étonnants sur les *prophéties* et les *miracles,* que ce talent brille à un éminent degré. Pour nous, en nous abstenant de prononcer sur les doctrines, nous nous bornerons à livrer à l'impatience du lecteur plusieurs des beaux passages qui se présentent en foule dans ce beau livre.

M. de Chateaubriand, dont le génie flatte toutes les imaginations lors même qu'il ne touche pas tous les cœurs, a laissé tomber sur les Juifs quelques-unes de ces pages merveilleuses qui, passant de mémoire en mémoire, n'auraient pas eu besoin du secours de l'imprimerie pour arriver à la postérité la plus reculée. On trouvera sans doute un vif intérêt à rapprocher de ce passage célèbre le morceau suivant, empreint d'un caractère différent, mais non moins sublime.

[Citation du passage sur le Juif.]

(1) Voir p. 124. — (2) Voir p. 124-125. — (3) Voir p. 125.

Plus loin, après avoir recueilli toutes les traces de Dieu dans la tradition universelle, l'apôtre victorieux s'écrie :

[Citation sur l'athée et sur le juste.]

Nous ne savons si l'on partagera notre émotion, mais il nous paraît difficile d'épancher dans des paroles humaines plus de consolante douceur, plus de céleste joie, plus de ravissante mélancolie. On croirait entendre les soupirs que les cithares de Sion rendaient d'elles-mêmes, suspendues aux saules de Babylone, durant la longue captivité.

Et avec quelle autorité, avec quelle magnificence le même homme parle de cette vérité dont il est un des plus dignes interprètes !

[Citation sur la Vérité.]

Un des bienfaits de ces sortes d'ouvrages... — ...ainsi que des malheureux qui graviraient péniblement au sommet d'une montagne, pour mieux examiner les étoiles[1].

Que M. de Lamennais ne désespère pas de ceux auxquels il apprend à espérer. On peut appliquer à ce prêtre illustre ce qu'on a dit poétiquement de je ne sais quel écrivain, que *la gloire est pour lui une mission*[2].

Victor-M. Hugo.

Sur Voltaire. — Fragment[3].

Peu de variantes dans ce fragment commençant à ces mots : *Nommer Voltaire* (voir page 112); quelques expres-

(1) Voir p. 126. — (2) La fin de l'article est publiée p. 126. — (3) Ce Fragment est tiré d'une *Notice sur la Vie et les Écrits de Voltaire,* qui précède un *Choix de Lettres* de cet écrivain célèbre, publié par A. Boulland et Cie. Ce choix de lettres fait partie d'une collection imprimée par Firmin Didot, sur papier fin, publiée en deux formats, in-12 et in-18 grand-raisin. Elle sera ornée des portraits des divers auteurs. (Ici, un passage reproduisant une partie de la préface de l'éditeur [voir p. 347.) Le choix de lettres et la rédaction des *Notices* sont confiés à M. Victor Hugo. La première livraison paraîtra le 10 décembre 1823. (Note de la *Muse Française*, décembre 1823.)

sions adoucies, quelques phrases allégées :

L'autre égarait le jeune homme dans toutes les ruelles et tous les salons[1]...

...*lui attribua-t-on d'assez méchants vers séditieux* (*les* J'ai vu) *qui le firent mettre à la Bastille*[2].

Sa Henriade... *est encore bien inférieure à son infâme* Pucelle (*ce qui ne signifie certes pas, que ce repoussant ouvrage soit supérieur*[3]...)

...*et, pour emprunter une comparaison à cet Olympe si usé, jamais les temples païens n'ont brûlé pour Protée le même encens que pour Jupiter*[4].

Victor-M. HUGO.

Choix moral de lettres : VOLTAIRE. Préface de l'éditeur[5].

On considère maintenant en France... — ...*celui-là n'a que des secrets*[6].

C'est dans les modèles du *genre* qu'il faut chercher ces secrets; c'est dans les lettres de *Mme de Sévigné,* de *Voltaire,* de *Jean-Jacques,* qu'il faut puiser les enseignements de cet art qui n'en est pas un; c'est là qu'il faut apprendre à trouver, dans toutes les délicatesses du langage, l'expression de toutes les nuances de la pensée.

Jusqu'ici cependant ce conseil n'avait pu être mis à exécution. Il n'est presque aucun des *épistolaires* français dont la lecture soit sans danger pour la jeunesse. Mme de Sévigné elle-même, qui, suivant l'aimable expression d'un poëte aimable[7], *fut mère et ne fut point auteur,* Mme de Sévigné, dans la gracieuse liberté de ses épanchements, présente parfois des pages que toutes les mères ne voudraient pas faire lire à leurs filles; car il faut environner d'une chaste et religieuse sollicitude les premières impressions d'une jeune âme et les premières émotions d'un jeune cœur; et l'on ne saurait trop répéter cette pensée vénérable d'un antique sage, que *l'on doit encore plus de respect à la jeunesse qu'à la vieillesse*[1].

C'est pour faire disparaître tout inconvénient dans la lecture de nos *épistolaires* que nous en offrons au public une collection choisie. On y trouvera, purifiées de tout voisinage dangereux, les plus intéressantes lettres de *Voltaire,* de *J.-J.* et *J.-B. Rousseau,* du roi *Frédéric,* de *Montesquieu,* de *Racine,* de *La Harpe,* de *Lamotte,* de *d'Alembert,* de *Diderot,* de *Fléchier,* de *Boileau,* de *Bussy-Rabutin,* de *Voiture,* enfin du *grand épistolier Balzac,* et de *Mmes de Sévigné,* de *Maintenon, Aïssé,* de *Simiane,* de *Lafayette,* de *Staël,* de *Villars,* de *Tencin,* de *Grafigny,* etc. Cette collection, revue avec soin, n'admettra rien qui puisse blesser la religion et la morale. Chaque *Choix de lettres* sera précédé d'une notice biographique et raisonnée sur l'auteur auquel elles seront empruntées, et orné de son portrait.

Nous n'épargnerons rien pour que cette collection, particulièrement destinée à la jeunesse, soit également digne des bibliothèques de tous les amateurs de bons et beaux livres. Elle présentera dans son ensemble une galerie curieuse des portraits de tous les personnages célèbres que nous venons de nommer, peints par eux-mêmes. C'est toujours dans les lettres d'un homme qu'il faut chercher, plus que dans tous ses autres ouvrages, l'empreinte de son cœur et la trace de sa vie. Quant aux suppressions, elles nous sont indiquées par une intention trop pure pour que nous songions à les justifier. Tout ce que nous effacerons dans les diverses correspondances, eût été (nous aimons à le croire) effacé par les auteurs mêmes s'ils avaient pu songer à les publier. Il est impossible que des retranchements si nécessaires n'accroissent pas le prix de notre collection. Ce que la morale conseille est toujours approuvé par le goût.

*
* *

Après la *préface de l'éditeur* vient la notice biographique reproduite intégralement dans *Littérature et Philosophie mêlées*[2].

---

[1] Voir p. 109. — [2] *Ibidem.* — [3] Voir p. 113. — [4] Voir p. 115. — [5] Paris, chez A. Boulland et Cie, libraire, mars 1824. Cette préface a été réimprimée en tête du *Choix moral des lettres de Mme de Sévigné,* mais aucune indication ne permet d'attribuer à Victor Hugo la notice sur Mme de Sévigné. (*Note de l'Éditeur.*) — [6] Voir p. 55. — [7] M. Campenon. (*Note du* Choix moral de lettres.)

[1] Cette phrase soulignée est reproduite page 81. — [2] Voir p. 109 à 115.

Éloa ou la sœur des anges, mystère, par le comte Alfred de Vigny[1], avec cette épigraphe :

> C'est le serpent, dit-elle, je l'ai écouté et il m'a trompée.
>
> (Genèse.)

Puisque décidément tout est perdu en littérature; puisque le mauvais goût est devenu le goût général; qu'on en est arrivé au point d'insulter chaque jour à ce qu'il y a au monde *de plus saint et sacré,* le Tartare, le Pinde, la vache Io, le dieu Silène; que nos poëtes, dans leur licence et dans leur impiété, ont cessé de mêler la ceinture de Vénus au voile de Marie, et osent soutenir que le *fiat lux* n'a pas été dit pour créer Phébus; puisque, selon plusieurs de ces insensés, la poésie vit beaucoup moins de fiction que de vérité; puisqu'ils sont même soupçonnés de vouloir substituer on ne sait quelle littérature *étrangère,* puisée dans nos traditions et dans nos croyances, à cette littérature si française et si chrétienne, qui n'a de dieux que ceux de l'Olympe, de héros que ceux de Rome et de la Grèce; puisqu'enfin nous sommes menacés d'une nouvelle *invasion de barbares,* et que dix ou douze écrivains s'imaginent, parce qu'ils ont du talent et de la renommée, avoir le droit d'être, en vers comme en prose, de leur pays, de leur siècle et de leur religion; il sera permis peut-être à l'auteur de cette période cicéronienne du genre de celles que la rhétorique appelle *suspensions,* d'énoncer ici quelques vérités très naturelles et très hérétiques, et les *classiques défenseurs des saines doctrines littéraires* les lui pardonneront sans doute (*scirent si ignoscere...*) en faveur d'un exorde si académique!

Osons donc le dire un peu haut. Ce n'est point réellement aux *sources d'Hippocrène,* à la *fontaine de Castalie,* ni même au *ruisseau du Permesse,* que le poëte puise le génie; mais tout simplement dans son âme et dans son cœur. Qu'on nous permette d'appuyer de quelques développements cette proposition hardie.

[1] *La Muse Française,* mai 1824.

La composition poétique résulte... —
Voici mon Orient : peuples, levez les yeux[1] *!*

Ces réflexions nous amènent tout naturellement à l'auteur d'*Eloa.* Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poëme.

Une idée morale... — ...une action qui commence par Jésus et se termine par Satan[2],

la Sœur des anges entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, jusqu'au Prince des réprouvés : voilà ce que présente *Eloa,* drame simple et immense...

...poëme singulier qui charme et qui effraie[3] *!*

Nous voulons laisser au lecteur le soin d'approfondir la conception si savamment méditée de ce poëme, et nous essaierons de lui montrer, par quelques extraits, combien l'exécution en est inspirée. Le passage suivant nous semble réunir presque tous les caractères distinctifs du talent de M. le comte Alfred de Vigny. C'est une peinture d'une vérité grande et naïve, dont les premiers vers sont pleins de majesté, et les derniers pleins de grâce :

[Citation de 44 vers à partir de] :
L'éther a ses degrés d'une grandeur immense.

On dirait, à la variété de tons qui règne dans ce morceau, que le poëte en le composant a touché toutes les cordes de sa lyre.

La trop curieuse Éloa est descendue jusqu'aux limites du Chaos, et là se trouvent ces vers si pittoresques et si ingénieux :

[20 vers cités.]

Bientôt une forme fantastique se dessine dans l'ombre aux regards de la voyageuse céleste, et le Tentateur apparaît. Il était impossible de mieux peindre cette figure à la fois douce et formidable, qui doit conserver quelque chose de menaçant, lors même qu'elle supplie :

[Citation de 20 vers.]

Il y a dans l'ouvrage une autre peinture non moins belle qui offre un poétique contraste avec celle-ci : c'est le portrait d'Éloa;

[1] Voir p. 136-137. — [2] Voir p. 137-138. — [3] Voir p. 138.

mais le lecteur se plaira sans doute à chercher lui-même dans le poëme le reste du tableau.

Ces diverses citations ont fait voir de quelles riches couleurs est chargée la palette de M. de Vigny; les suivantes montreront à quelles hauteurs s'élève sa pensée. Au moment de consommer la chute d'Éloa, l'esprit du mal éprouve un regret; car c'est toujours à l'instant d'un nouveau crime que le remords se réveille.

[Citation de 33 vers.]

Ici le Tentateur craint que sa proie ne lui échappe; et pour reprendre tout son empire sur celle qu'il a fascinée, il pleure; alors s'engage ce dialogue si dramatique :

Que vous ai-je donc fait? qu'avez-vous? me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître!
— J'aimerais mieux rester, mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire, hélas! dites, dois-je rester?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne peux monter.

Ce dernier vers si simple est d'une effrayante beauté. Il résume à lui seul tout le poëme. Le premier hémistiche renferme la Séduction, et le dernier la Damnation.

Arrêtons-nous : n'affaiblissons pas par des citations le dénoûment terrible du drame; et essayons de nous dérober par de froides observations à l'émotion qu'inspirent de semblables vers. Il nous semble incontestable que le talent de M. de Vigny a singulièrement grandi depuis l'apparition d'*Helena*. De graves négligences dans l'ordonnance de ce poëme, l'incohérence des détails, l'obscurité de l'ensemble, les singularités d'un système de versification qui a bien sa grâce et sa douceur, mais qui a aussi ses défauts particuliers, toutes ces taches que des critiques, à la vérité bien sévères, avaient remarquées dans la première publication de M. de Vigny, ne peuvent être reprochées à la seconde. La belle imagination de l'auteur s'est fortifiée en se purifiant; son style, sans rien perdre de sa flexibilité, de sa fraîcheur et de son éclat, a perdu les défauts qui le déparaient. Peut-être cependant y découvrirait-on encore quelques taches, en y regardant de très près; mais il faudrait avoir la vue bien basse. Quant à nous, nous n'avions à personne la triste satisfaction de compter des imperfections; et nous rangeons *Éloa* parmi le petit nombre de ces beaux poëmes qui emportent un nom avec eux, de ces ouvrages qui sont conçus avec autant d'élévation que de profondeur, et dont les sujets ont été, en quelque sorte, pris avec une grande main : *prensa manu magna.*

Qu'il soit permis, en finissant, à l'auteur de cet article, de se féliciter de l'obscurité de son nom. Chose étrange! les louanges si méritées que nous venons de donner à M. de Vigny, seront moins contestées de nos censeurs du jour, parce qu'elles ne viendront pas de l'un de ses émules de talent et de gloire.

...et l'on veut que ceux qui ont du talent soient jugés par ceux qui n'en ont pas[1].

Cette fois-ci du moins, la *Muse française* aura obéi à l'usage[2].

Victor-M. Hugo.

Sur George Gordon : Lord Byron[3].

Ce n'est pas sans quelque effroi que nous avons accepté la tâche honorable, mais pénible, de rendre ici un public hommage à la mémoire de lord Byron. Nous nous serions même refusé à être en cette circonstance solennelle l'interprète des regrets de la *Muse française*, si nous n'avions pensé que cette gloire n'est pas de celles qui ont besoin d'un éloquent panégyriste et d'un illustre défenseur. Nous sommes d'ailleurs convaincu qu'à une pareille *oraison funèbre*, on écoute moins le sens des paroles que l'accent dont on les prononce; et pourvu qu'à défaut des grâces du langage, il y ait dans ce que nous allons dire quelque chose de ce que nous éprouvons, notre but nous semblera rempli. Enfin, nous espérons que le sujet lui-même communiquera à notre voix un peu de son importance et de son intérêt. *A en croire les ingénieuses fables de l'Orient...* [4]

Victor-M. Hugo.

[1] Voir p. 136. — [2] La fin de l'article est publiée page 136. (*On dirait que depuis le siècle dernier...*) — [3] *Muse française*, juin 1824, et *Annales romantiques*, 1827-1828. — [4] Voir p. 127.

Études françaises et étrangères,
par Émile Deschamps [1].

Nous avons découvert cet article grâce à une lettre publiée dans la réimpression de la *Muse Française* par M. J. Marsan. Le début a été inséré, avec quelques modifications dans *Littérature et Philosophie mêlées :* Reproduisons d'abord la lettre que Victor Hugo envoie à Émile Deschamps en même temps que cet article dont il lui signale les anomalies :

[21 décembre 1828.]

Voici, cher Émile, l'*Album* d'hier avec quelque chose qui est un débris d'un article de moi; le tout raturé, défiguré, rongé de fautes d'impression, sans compter les miennes. Il y avait une page sur votre préface qu'ils ont ôtée, en revanche ils ont ajouté mon nom quelque part où il ne devait pas être; et cela m'a fait un étrange effet de lire mon nom dans ma prose, c'est comme si j'avais reçu un coup de poing de ma propre main. Cependant, dans le naufrage de mon pauvre article, surnage encore beaucoup d'admiration pour vous, et c'est ce qui me console qu'il ne surnage ni esprit ni talent. Je vous prie instamment de croire que j'en avais mis un peu. Ne jugez pas la bête sur les abatis, *disjecti membra amici.* Grâce pour ce vers faux et ce mauvais article. Je crains qu'il ne vous coûte de port au moins huit sous; c'est juste huit fois ce qu'il vaut.

Votre Victor [2].

*
* *

Ceux qui observent... — Il y a aujourd'hui en France combat entre une opinion littéraire [3]...

...entre une prétendue école littéraire, dont l'importance décroît chaque jour, et le génie de ce siècle. Cette école aride, héritage légué à notre époque par le siècle de Voltaire et le quart de siècle de Delille, ne veut marcher qu'escortée de toutes les renommées du siècle de Louis XIV. C'est elle qui ne voit de poésie que sous la forme de vers, de vers, que dans le grand alexandrin monotone, fait, une fois pour toutes, par Boileau; qui trouve dans *la Henriade* une épopée, et dans *Alzire* un drame; qui, désormais, semblable aux juges de Galilée... [1].

Cette opinion décourageante... — ...ne fût que le pâle reflet des époques précédentes [2].

D'une autre part, il est vrai de dire qu'à côté des Victor Hugo [3], des Lamartine, des Alfred de Vigny, des Béranger, des Émile Deschamps, on voit surgir de temps à autre de prétendus poëtes qui donnent beau jeu aux détracteurs de l'époque.

Quand une langue a déjà eu... — ...et la publication dudit chef-d'œuvre n'aura d'autre inconvénient que d'user les bords du chapeau de Piron [4].

Qu'il se publie au contraire un livre de poésie et d'originalité, voilà toutes les médiocrités qui s'agitent, toutes les jalousies qui se gonflent, toutes les grenouilles qui crèvent. L'audacieux ouvrage est arrêté, secoué, colleté à chaque pas. Ce sont feuilletons sur feuilletons, critiques, satires, diatribes. Ici, c'est la grammaire qui s'indigne; là, c'est la prosodie qui se lamente; plus loin, la rhétorique qui déclame. Ce poëte a tué la langue, il a tué la poésie, il a tué le vers; que sais-je; et on lâche après lui, comme trois Euménides, les ombres furieuses de Vaugelas, de Richelet et de Boileau.

Il est vrai que d'un autre côté tout ce fracas des coteries est un assez mauvais calcul. Il éveille la curiosité et fait lire l'œuvre attaquée. Alors l'élite, chaque jour plus nombreuse, des esprits qui comprennent le génie, prend parti dans la querelle. On juge à leur tour les *jugeurs;* on commence avec eux par la discussion, on finit par le dédain; et comme il arrive toujours, l'arrêt passionné des coteries est cassé par le public, juge définitif, qui ne relève que de la postérité.

[1] *L'Album,* 20 décembre 1828. — [2] Introduction à la réimpression de la *Muse française,* p. xx. — [3] Voir p. 78.

[1] A la fin de ce paragraphe, le nom de *Corneille,* dans *Littérature et Philosophie mêlées,* remplace celui de *Racine.* — [2] Voir p. 79. — [3] Rappelons les libertés que la direction de *l'Album* avait prises avec l'article de Victor Hugo et la stupéfaction de l'auteur en lisant son *nom dans sa prose.* — [4] Voir p. 76-77.

Ces réflexions nous sont venues en voyant le recueil de M. Émile Deschamps, si furieusement attaqué d'une part, si fermement défendu de l'autre. Signe certain d'originalité et de talent! Nous avons voulu lire le livre, il était déjà à sa deuxième édition. Nos yeux se sont d'abord fixés sur les pièces nouvelles qu'elle contient. Nous en allons citer une tout entière, afin que le lecteur puisse juger avec nous :

[Six strophes citées.]

Il nous semble qu'il est impossible de se rendre compte en lisant ces vers, des attaques qui ont été dirigées contre le style de M. Émile Deschamps. Certes, c'est là une pureté à ravir Racine, en même temps qu'une grâce et une liberté à charmer André Chénier. Les deux premiers et les deux derniers vers[1], entre autres, sont délicieux; ils sont marqués de tout le talent de M. Émile Deschamps; c'est une image fraîche et hardie; c'est une pensée délicate et passionnée.

Si *la Cloche, la Fiancée de Lainche,* les admirables *romances de Rodrigues,* la traduction des *odes d'Horace,* les ravissantes élégies du *château d'Ervoux* et de *Morfontaine,* avaient été moins citées, moins lues, moins sues par cœur, nous aurions voulu faire voir ici, par de nombreux extraits, combien le talent de M. Émile Deschamps a de puissance dans sa grâce et d'unité dans sa variété. Nous aurions essayé à notre tour de caractériser cet esprit rare et unique, qui sait être à la fois fin et profond, douteur et crédule, qui pleure comme Schiller, et rit comme Voltaire. Nous aurions insisté sur les mérites de ce style *trouvé,* sur la façon solide dont ce vers est créé, soit qu'il déroule ses anneaux dans l'alexandrin assoupli, soit qu'il s'applique et se découpe sur toutes les dentelures du rhythme. Nous aurions montré aux *regratteurs* de mots qu'il y a dans M. Deschamps, non seulement un poëte, ce qui est *peu de chose,* mais encore un grammairien et un prosodiste. Sa manière sage et forte est faite pour plaire à tous, même à ces gens qui sont raisonnables à dégoûter de la raison! Il y a pour eux, dans les *Études françaises et étrangères,* ce demi-sourire voltairien dont nous parlions tout à l'heure, ces railleries de sceptique et surtout cette correction, cette pureté *cristalline* qui doit obtenir grâce pour la nouveauté des pensées, l'abondance des images, l'invention pittoresque des détails, l'ordonnance habile des compositions, la richesse des couleurs. C'est là, la part des poëtes. Nous le répétons, tout doit consolider le succès qu'obtient ce beau travail malgré les obscures attaques dont nous parlions tout à l'heure. Il y a dans le talent de M. Émile Deschamps, comme prosateur et comme poëte, un double caractère qui lui ralliera tous les esprits. Il donne à chacun ce qui lui convient, aux uns l'esprit, aux autres la poésie. C'est Horace qui a lu Shakespeare.

(Non signé.)

(1) Premiers vers :

Je voulais méditer, et vers vous mes pensées
S'envolent, de jeunesse et d'amour insensées.

Derniers vers :

Essayez : un regard peut me rendre la vie,
Un baiser, l'immortalité.

II

En tête de cette seconde partie de l'Appendice, nous plaçons, comme étant antérieur à la publication du *Conservateur littéraire,* un extrait de l'*Examen de la question de savoir si Le Sage est l'auteur de* Gil Blas *ou s'il l'a pris de l'espagnol*[1], signé par M. le Comte François DE NEUFCHÂTEAU, et publié dans les œuvres de jeunesse de Victor Hugo.

Des biographes malveillants ou mal informés ont tranché la question un peu légèrement; l'un dit que Victor Hugo s'est attribué, sans aucun droit, ce travail; l'autre rapporte, au bout de quarante-deux ans, une conversation dans

(1) F. de Neufchâteau lut cet *Examen* à l'Académie le 7 juillet 1818 (*Note de l'Éditeur.*).

laquelle Victor Hugo aurait revendiqué toute la notice signée par le comte François de Neufchâteau ; un troisième enfin, s'appuyant sur les deux premiers, dénonce l'impudence de Victor Hugo se parant, à 16 ans, du style d'un académicien ! Nous croyons la chose bien plus simple : François de Neufchâteau, qui établit pour son *Examen* onze divisions, ne savait pas l'espagnol ; il pria Victor Hugo, qui pouvait se faire aider par son frère Abel, de lire, de traduire, et d'annoter *la Revendication de Gil Blas par les Espagnols* ; sous ce titre sont comprises trois divisions ; c'est cette partie de l'*Examen* qu'il faut, selon nous, attribuer à Victor Hugo.

Nous avons pour cela trois raisons : la première, c'est qu'en 1862, Victor Hugo y fait allusion dans la troisième partie des *Misérables* (*Marius, Commencement d'une grande maladie*) et à cette époque il n'avait aucune raison d'envier les lauriers du feu comte François de Neufchâteau ; la seconde, c'est qu'il en a autorisé l'insertion parmi les œuvres de jeunesse, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie ;* la troisième, et la meilleure, c'est que le manuscrit de *Littérature et Philosophie mêlées* contient, de l'écriture de 1818, un passage du texte traduit du père Isla, depuis ces mots : *nos propres lecteurs...* jusqu'à ceux-ci : *la conversation préliminaire communément appelée prologue*[1].

Revendication de Gil Blas
par les espagnols.

Un savant ex-jésuite, appelé Jean Isla, déguisé sous le nom de dom Joaquin Frédéric Issalps, est celui qui a réclamé pour ses compatriotes la propriété de *Gil Blas*. Il a donc pris la peine de traduire ce livre et de le publier, à Madrid même, avec ce titre : *les Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne et adoptées en France, par M. Le Sage ; restituées à leur patrie et à leur langue naturelle par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation. Avec permission. Madrid, de l'imprimerie de Manuel Gonzalès,* 1787, 4 vol. petit in-4°.

Comment cet ex-jésuite peut-il établir ce qu'il dit avec tant d'affectation dans le titre de son ouvrage sur le *vol* qu'il prétend que Le Sage a fait à l'Espagne ? A cet égard, il faut entendre l'explication détaillée, contenue dans une préface où l'auteur espagnol a rassemblé toutes ses preuves.

Je crois devoir donner ici ce prologue de dom Issalps ou bien du père Jean Isla, parce que c'est un juste hommage rendu au livre de Le Sage, dans tous les cas possibles. En effet, de deux choses l'une : ou la revendication des espagnols est bien fondée, ou elle ne l'est pas. Or, quoi qu'il en puisse être, on verra quelle estime les espagnols eux-mêmes font de ce beau roman, et ce qu'en pense le jésuite qui l'a traduit exprès pour le restituer, comme il le dit, à sa patrie.

Cette préface est un peu longue et peut-être un peu trop dans le goût espagnol ; mais c'est un procès littéraire que nous voulons faire juger ; il faut connaître les moyens et lire le factum de la partie adverse. Voici donc les raisonnements du très révérend père Isla, que nous nous bornerons à éclaircir et à combattre par un petit nombre de notes.

* * *

Conversation préliminaire,
communément appelée prologue et dédicatoire en même temps à ceux qui voudraient me lire[1].

... Ne serait-ce pas une irrévérence et une audace intolérables que de converser avec de si hauts personnages en les traitant de toi à toi et en leur parlant le chapeau sur la tête ? «*Dans quelle gamelle avons-nous mangé ensemble ?*» me demanderaient-ils. Ou (ce qui serait encore pis) ils ordonneraient à quelque laquais de m'assommer sous le bâton, et peut-être ils n'auraient pas tort.

... Auteurs, traducteurs, ou (ce qui est souvent la même chose) copistes, nous ne devons craindre d'autres ennemis que nos propres lecteurs : si nous méritons leur protection

(1) Voir page 353.

(1) Nous ne citons, du texte du père Isla, que ce qui motive les notes de Victor Hugo. (*Note de l'Éditeur.*)

et leur satisfaction, nous ne devons pas *donner un zeste* de tout le reste qui ne nous lit pas. Que les premiers nous défendent d'eux-mêmes, et que les seconds aboient tant qu'ils voudront! Nous serons avec eux comme le mâtin, qui, quand certains roquets dressent la tête pour japper après lui,

> Lève la patte, pisse, et poursuit son chemin [1].

Joignez à cela que les livres ne s'écrivent que pour être lus, et que, par leur nature même, ils semblent être uniquement dédiés aux lecteurs. Les mettre sous la protection de quelqu'un qui peut-être ne les lira pas (comme font plusieurs grands personnages), c'est tirer les choses de leur état naturel; cela revient à faire un présent à quelqu'un qui tantôt, pour montrer qu'il nous sait gré de notre bonne volonté, paie le présent plus cher qu'il ne vaut, et tantôt le jette à la figure de celui qui l'envoie ou le partage entre ses laquais.

Il y a encore un autre avantage, tant pour l'écrivain que pour le Mécène, à dédier ses ouvrages aux lecteurs. Comme l'auteur ne les connaît pas, il évite les mensonges et les flatteries dont sont ordinairement gonflées les dédicaces; car, ignorant l'histoire de chaque particulier, il est dispensé de faire leur éloge, et les lecteurs d'un jugement solide et d'un goût délicat n'ont pas la confusion de se voir loués en face. On sait que rien n'embarrasse plus un homme mûr et de bon sens que de se voir donner de l'encens par le visage, et, comme on dit, à sa barbe :

> Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.
>
> Un superbe coursier, prompt à s'effaroucher,
> Regimbe, et se défend quand on veut le toucher.
>
> (Horace, Sat., liv. II, I.)

Cela établi, seigneur lecteur, mon vénérable maître, que V... donne conclusion à la dédicace, et commençons tête à tête la conversation préliminaire qui se nomme vulgairement prologue.

... Les auteurs impartiaux et modérés du *Dictionnaire historique portatif*, qui formaient une compagnie ou association de littérateurs de Paris [1], tous hommes mûrs et retirés du grand monde, qui n'appartenaient à aucun corps régulier, ecclésiastique, politique, ou académique, et par conséquent étaient exempts de tout esprit de corps ou de parti, disent, dans leur idiome naturel, quand ils viennent à traiter de M. Alain-René Le Sage, dans l'édition d'Amsterdam de 1771, tome IV, page 145 :

«Alain-René Le Sage, poëte français, né à Rhuys en Bretagne, l'an 1677 [2], mourut en 1747 à Boulogne-sur-Mer. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite l'espagnol et goûta beaucoup les auteurs de cette langue, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu beaucoup de succès. Ses principaux écrits dans ce genre sont : 1° *Gusman d'Alfarache*, en deux volumes in-12; ouvrage dans lequel l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole, qui y domine; 2° *le Bachelier de Salamanque*, en deux volumes in-12; roman bien écrit et semé d'une critique utile des mœurs du siècle; 3° *Gil Blas de Santillane*; on y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses, mais quelquefois prolixes. Il y a du choix, de l'élégance dans les expressions, et assez de netteté dans les récits; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, en deux volumes in-12; ce nouveau Don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables; 5° *le Diable boîteux*, deux vo-

(1) *Alzan la pata, los mean,*
Y prosiguen su camino.

Ce chien, la *gamelle* et le *zeste* que l'on a vus plus haut, présentent un échantillon des proverbes trop familiers que les écrivains espagnols peuvent risquer sans conséquence, parce que ces proverbes sont bien accueillis dans leur langue; ils ne seraient pas reçus de même en France.

(1) Cette société prétendue de tant de gens de lettres était bornée, comme l'on sait, à un seul et unique auteur, le laborieux dom Chaudon. Mais le jésuite espagnol a pu, d'après le titre, croire qu'il avait affaire à une compagnie.

(2) C'est une erreur du biographe; Le Sage était né à Sarzeau, petite ville dans la presqu'île de Rhuys, le 8 mai 1668, suivant les recherches exactes de M. Audiffret, qui a rédigé avec soin l'article de Le Sage dans la *Biographie universelle*.

(Cette note, extraite de *Victor Hugo raconté*, diffère de la note publiée en 1819 sous la signature de François de Neufchâteau et dont voici le texte : C'est une erreur du biographe; car Le Sage était né à Vannes : c'est un fait attesté dans une lettre de son fils. [*Note de l'Éditeur.*])

IMPRIMERIE NATIONALE.

lumes in-12; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs; 6° Mélanges amusants des saillies d'esprit et des traits historiques les plus frappants; ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais. Cet auteur avait peu d'invention; mais il avait de l'esprit, du goût, et l'art d'embellir les idées des autres et de se les rendre propres.»

Ce qui, étant fidèlement rendu en espagnol, signifie [1] :

«Alain-René Le Sage, poëte français, naquit à Rhuys en Bretagne l'an 1677, et mourut en 1747, à Boulogne en France. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite la langue espagnole, qui lui plut tant, qu'il *publia beaucoup de traductions*, ou pour mieux dire, d'imitations de l'espagnol. Ses principaux écrits *dans ce genre* furent : 1° *Gusman d'Alfarache*, en deux tomes in-12, ouvrage dans lequel l'auteur introduit le sérieux parmi le frivole, qui y domine; 2° *le Bachelier de Salamanque*, en deux tomes in-12; nouvelle bien écrite, et semée d'une critique utile des mœurs du siècle; 3° *Gil Blas de Santillane, où l'on rencontre des peintures très fidèles et très vives des coutumes des hommes, des choses ingénieuses et divertissantes, des réflexions pleines de jugement, quoique quelquefois prolixes. Le style, sans cesser d'être naturel, est élégant et correct.* La narration est coulante, nette et facile; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, en deux tomes in-12; il s'en faut de beaucoup que ce nouveau Don Quichotte atteigne au premier; 5° *le Diable boîteux*, deux tomes in-12; ouvrage où l'on rencontre quelques traits qui servent à divertir et à instruire; 6° Mélanges de matières amusantes et ingénieuses, et d'histoires curieuses; collection où il y a du bien et du mal, comme en toute espèce de collections. Cet auteur avait peu d'invention, mais il était doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un *grand talent*, celui d'orner les idées ou les conceptions des autres, en se rendant propres les pensées d'autrui.»

Voilà ce que disent les auteurs du *Dictionnaire historique portatif* à l'article de M. Le Sage. Et puisque les compatriotes et les panégyristes même de M. Alain [1], hommes d'ailleurs d'une très grande impartialité et d'une critique très délicate, comptent *Gil Blas de Santillane* parmi les traductions ou imitations de la langue espagnole, dans lesquelles il exerça le *grand talent* de se rendre propres les pensées d'autrui, avais-je besoin de plus de fondement pour plumer la corneille française, et rendre aux espagnols *Gil Blas* en son poil et plume originaires?

Mais, si l'on veut savoir de moi quel espagnol fut le véritable père de ce fils, et d'où et comment la pauvre créature vint tomber entre les mains du monsieur français, je ne le pourrai dire avec toute la certitude que je désirerais. J'ai seulement pu vérifier que ledit M. Le Sage fut plusieurs années en Espagne, les uns disent comme secrétaire, les autres comme ami ou commensal d'un ambassadeur de France [2]; que son goût pour notre langue, et le plaisir que lui faisaient les ouvrages gracieux, satiriques et moraux qu'on y avait publiés peu auparavant, les uns anonymes,

[1] On met ici la traduction littérale de la traduction espagnole, au risque de se répéter. Il importe, en effet, de faire remarquer les adroites infidélités que le jésuite espagnol a cru pouvoir se permettre, parlant à ses compatriotes, qui pour la plupart ne savent pas le français. En comparant la traduction, soi-disant fidèle, de dom Issalps avec l'original français, on sentira par quel intérêt cet auteur dissimule les éloges accordés aux ouvrages qu'il laisse à Le Sage, et grossit ceux qu'il prodigue à *Gil Blas*; on n'a souligné que ce qu'il souligne lui-même; en sorte que les additions qu'il fait au paragraphe du *Dictionnaire historique portatif*, étant soulignées par lui comme très importantes, ressortent également dans la version; c'est ainsi que D. Issalps a souligné l'expression *gran talento*, grand talent, dont il se moque ensuite avec d'autant plus de grâce qu'elle n'est pas dans l'article original. Il en est de même de plusieurs autres fraudes de l'auteur espagnol, qui paraissent au grand jour dans notre version, plus scrupuleuse que la sienne.

[1] Alain n'est qu'un nom de baptême, et ne peut désigner Le Sage que par un trait de raillerie assez peu convenable; cependant on sait que Voltaire se plaisait quelquefois à désigner Corneille, Racine et Despréaux, en ne leur donnant que leurs prénoms de Pierre, Jean et Nicolas.

[2] Il n'y a aucune apparence que Le Sage ait été en Espagne; il est vrai seulement que l'abbé de Lyonne, amateur distingué de la langue espagnole, et qui fut constamment un des bienfaiteurs de Le Sage, lui apprit cette langue, lui rendit familiers les bons écrivains castillans et les lui fit goûter. (*Vie de Le Sage*, à la tête de la collection de ses Œuvres choisies, en 1783.)

les autres avec les noms de leurs véritables auteurs, l'engagèrent à faire connaissance avec les uns et les autres. Il eut une étroite amitié avec un certain Abogado, andalou, qui lui donna le fameux songe politique qui commence ainsi : *Pasaba yo y Bocalini por estudio ó por recreo,* satire furieuse du ministère d'Espagne; ce même Abogado confia à M. Le Sage le manuscrit de la nouvelle de *Gil Blas* (autre satire plus douce, plus agréable et plus intelligible du gouvernement des grands seigneurs que l'on vit successivement à la tête du ministère), pour qu'il la traduisît en français, la fît imprimer à Paris et publier comme née dans ce royaume; car, sous le gouvernement alors existant de l'Espagne, on n'aurait pu l'y faire paraître sans que la vie de l'imprimeur et de tous ceux qui auraient coopéré à sa publication ne fût en danger. Il y a encore une autre raison de grand poids pour croire que Le Sage ne fut pas le véritable auteur de cette agréable fiction. Quiconque la lira sera persuadé qu'elle fut écrite sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, dont les ministres et les favoris y sont maltraités. M. Le Sage, né en 1677, temps où Philippe IV était déjà mort, ne pouvait venir en Espagne, ni comme secrétaire ni comme commensal d'un ambassadeur français vers la fin de ce siècle ou le commencement du suivant (alors le *Gil Blas* espagnol courait déjà secrètement dans les mains de quelques curieux, comme un écrit anonyme et d'un auteur inconnu), mais Le Sage pouvait après coup s'engouer assez de nos romans pour les imiter ou traduire en son langage. On peut croire qu'il en agit ainsi avec *Gil Blas,* lui faisant dire en lettres moulées et en français ce qu'il avait dit auparavant en manuscrit et en castillan [1].

... Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans le IIIe et le IVe volume, on parle avec trop peu de respect de deux grands seigneurs que l'on nomme [2], et sur lesquels on donne des détails caustiques, malgré tout le respect

[1] Mais si cela est vrai, s'il y a un *Gil Blas,* manuscrit, castillan, d'Abogado Constantini, pourquoi ne pas le publier avec toutes les preuves d'authenticité convenables et requises en pareil cas? Pourquoi un espagnol s'impose-t-il plutôt la tâche singulière de traduire notre *Gil Blas,* au lieu de nous donner le sien? Il ne me semble pas qu'il y ait de réponse satisfaisante à ces questions bien simples.

[2] Le duc de Lerme et le comte d'Olivarès.

dû à leurs personnes, ne fût-ce que pour leur haute naissance.

Je vois, seigneur lecteur, que V... n'est cependant pas tout à fait persuadée que l'écrivain français ne soit pas le véritable père de *Gil Blas,* parce qu'elle dira : Si l'auteur de ce roman était espagnol, il n'est pas vraisemblable que, habile et instruit dans la géographie et dans la carte d'Espagne comme tout son ouvrage l'annonce, il soit tombé dans l'énorme erreur que l'on voit tome IV, livre X, chap. I, où il est dit que Gil Blas et son fidèle Scipion, étant partis de Madrid pour les Asturies, *dormirent la première nuit à Alcala, et la seconde à Ségovie.* Les muletiers, même les plus ignorants de l'Espagne, savent qu'Alcala, par rapport à Madrid, est à la partie opposée des Asturies et de Ségovie; et par conséquent qu'il faut repasser par Madrid ou ses environs pour revenir coucher la seconde nuit à Ségovie. Joignez à cela que d'Alcala à Ségovie il y a pour le moins vingt *leguas* [1] avec une grande gorge à passer. Il n'est pas vraisemblable que l'on trouvât en Espagne un muletier ou encore moins un voiturier assez peu soigneux de ses mules pour vouloir les exposer à la fatigue de faire en un jour un chemin que l'on peut difficilement achever en deux. D'où il suit qu'en aucun manuscrit espagnol, aussi bien pensé surtout que le manuscrit en question, l'écrivain français n'a pu prendre une erreur aussi grave et aussi démesurée, et que par conséquent le roman de *Gil Blas* lui doit son origine [2].

... Pour quelle nécessité prouver que *Gil Blas de Santillane* fut originairement espagnol, quand les compatriotes et les panégyristes même du copiste l'avouent? Ne comptent-ils pas *Gil Blas* parmi les *traductions* ou *imitations* de l'espagnol, dans lesquelles s'exerça M. Le Sage? ne

[1] La *legua* vaut environ deux lieues de France.

[2] Il en serait de même d'un grand nombre d'anachronismes dont *Gil Blas* est rempli. Ces fautes furent reprochées à Le Sage dans l'origine. Il convient de ces fautes dans un avis en tête du troisième volume et promet de les corriger. Mais, en voulant les réformer, il en fit de nouvelles. Voyez, à cet égard, l'histoire de Dom Pompeyo de Castro, chapitre VII du livre III, où Le Sage a substitué Varsovie à Lisbonne et le prince de Radziwill au duc d'Almeyda. (La dernière phrase de cette note n'existe pas dans l'édition de 1819. [*Note de l'Éditeur.*])

disent-ils pas que ses principaux ouvrages dans ce genre furent *Guzman d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque*, *Gil Blas de Santillane*[1], etc.?

... Le très savant Pierre Daniel Huet, évêque d'Avranches, un des hommes les plus sages qu'ait eus la France, écrivit un livre sur l'origine des romans et des nouvelles. Il n'y a qu'à le lire, dit un critique moderne[2], et qui que ce soit demeurera convaincu non seulement de leur antiquité et de l'usage que l'on a fait des fictions romanesques, mais encore de leur utilité, comme de celle d'une école de morale beaucoup plus efficace que les leçons d'aucun maître.

... Et en effet, quels livres plus profitables que ceux qui divertissent en instruisant, et transportent en enseignant, parce qu'ils ont l'art de déguiser le pédantisme ennuyeux de la leçon sous le masque d'un conte fait à plaisir et fabriqué à dessein? Tels sont les romans bien écrits et les nouvelles travaillées avec jugement, choix et méthode. Aucun bon connaisseur n'a refusé ce mérite au roman de *Gil Blas* qu'adopta M. Le Sage. Loin de là, il y a des critiques d'un goût exquis qui, dans son genre, ne le jugent pas inférieur au célèbre *Télémaque* de l'incomparable seigneur Fénelon de Salignac[3].

J'ai dit exprès, le roman de *Gil Blas* «qu'adopta» M. Le Sage, parce qu'il ne traduisit en français que quatre petits tomes in-12, et termina son agréable nouvelle au double mariage de Gil Blas avec doña Dorothée, fille de don Juan de Juntella, et de don Juan de Juntella avec Séraphine, fille de Scipion et filleule de Gil Blas. Ces quatre volumes sont précisément ceux qui ont mérité les plus grands éloges des critiques de bon nez, dont plusieurs allaient jusqu'à le comparer au prince des romans que composa le célèbre et très discret archevêque de Cambrai.

Tel est, seigneur lecteur, l'ouvrage que je présente à V... comme lecteur et que je lui dédie comme protecteur. Que V... me lise avec bonté, et si elle veut savoir comment je me nomme, maintenant va le lui dire,

Son plus dévoué serviteur,

D. Joaquin Frederico Issalps.

*
* *

Après ce plaidoyer en forme de prologue, réfuté, ce me semble, par le petit nombre de notes que nous y avons jointes, nous croyons bien qu'aucun français ne pensera que l'ex-jésuite ait pu prouver sa thèse. Il se fonde sur l'existence d'un texte original, qu'il aurait fallu constater et publier en espagnol plutôt que de traduire le *Gil Blas* de Le Sage.

Mais la raison échoue, quand elle veut choquer un préjugé national; on assure que ce jésuite a gagné son procès au jugement des espagnols, dont le patriotisme considère aujourd'hui *Gil Blas* comme un pendant de *Don Quichotte* et un fruit du même terroir.

Quand même il serait aussi vrai que cela paraît improbable que Le Sage aurait pris l'idée de cet admirable roman dans un manuscrit espagnol, il n'a pas pu y dérober ce style vif et naturel, ces caractères peints de couleurs si naïves, ces scènes et ces dialogues si piquants et si dramatiques, ces anecdotes de Paris dont il transporte habilement le théâtre à Tolède, à Grenade, à Madrid; et cette foule de détails qui ne peuvent certainement appartenir qu'à lui. A chaque page, on voit l'esprit, le ton, les mœurs, les aventures, le miroir exact de Paris, tel qu'il était dans le moment où Le Sage écrivait; le costume des personnages est tout ce qu'ils ont d'espagnol; le reste est purement français. Il serait impossible qu'un auteur andalou eût ainsi deviné, dès 1635, ce qui ne s'est passé qu'en France, et vers 1715.

Il y a des traits historiques des règnes de Philippe III et de Philippe IV, intercalés dans ce roman; mais ces détails étaient connus, et Le Sage a pu les puiser dans un grand nombre d'écrivains, en les appropriant au dessein

[1] D. Chaudon a suivi une prévention commune, et peut-être a-t-il trop compté sur l'assertion de Voltaire, quand il a englobé *Gil Blas* dans le nombre des livres que Le Sage avait ou traduits ou imités de l'espagnol. L'assertion même de Voltaire, qui voulait retrouver *Gil Blas* dans le *Marcos de Obregon* d'Espinel, serait contradictoire avec l'existence d'un *Gil Blas* espagnol, que l'on cite, il est vrai, mais qu'on ne produit pas.

[2] Abogado Constantini. *Lettres critiques*, t. II, p. 32 (Note de D. Issalps). Nous ne connaissons pas Abogado Constantini, ni ses *Lettres critiques*.

[3] On ne saurait faire un éloge plus complet et plus fort des bons romans, en général, et spécialement de celui de *Gil Blas*. Ce morceau devient précieux, quand on songe que c'est l'ouvrage d'un jésuite.

qu'il se proposait; on ne lui aurait pas permis de personnaliser les grands de la cour de Versailles ni les premiers commis des ministres d'alors; on lui abandonna ceux des rois espagnols de la branche d'Autriche, éteinte en 1700, et dont la réputation ne tenait au cœur à personne. Le Sage alors fut à son aise pour peindre la corruption, la vénalité, la bassesse de tous les entours du pouvoir, et les vices des princes, cultivés à l'envi par ceux qui les approchent, et cette dégradation d'une autorité mal réglée qui descend du roi au ministre, de ce ministre à ses commis, de ces commis à leurs laquais, de ceux-ci à des courtisanes.

Quant aux détails topographiques et aux descriptions des lieux, ce serait là qu'un espagnol se serait arrêté, se serait étendu avec le plus de complaisance, comme nous avons vu que Vincent Espinel s'était amusé à décrire sa ville de Ronda. Il y aurait eu tant de choses à dire sur Séville, Valence, Grenade, Madrid! et sur les antiquités de toutes les villes d'Espagne! et sur les beautés naturelles des campagnes fertiles de cette belle péninsule! Mais c'est la partie la plus faible des tableaux de Le Sage. Il ne l'a qu'effleurée; ce n'était pas là son objet.

Ces observations me paraissent très importantes, et j'ai vu de bons juges qui en ont été très frappés; ils ont relu *Gil Blas* exprès pour s'assurer si le goût de terroir que l'écrivain y fait sentir est vraiment celui de l'Espagne, ou s'il n'indique pas plutôt le cru naturel de la France; ces connaisseurs impartiaux ont été de l'avis qu'on ne peut s'arrêter au soupçon que *Gil Blas* soit volé à l'Espagne, et que c'est à Paris qu'il aura désormais son certificat d'origine.

Ce n'est pas un petit éloge pour un livre comme *Gil Blas* que ce conflit entre deux peuples qui se disputent à l'envi la gloire de l'avoir vu naître, et qui donnent également pour motif péremptoire de leur prétention, que chacun des deux peuples trouve dans cet ouvrage la fidélité scrupuleuse du coloris national. Cette controverse est unique; on n'en trouverait pas un autre exemple dans les fastes de la république des lettres.

Tous les peuples qui ont une littérature ont rendu hommage à *Gil Blas*, en s'empressant de le traduire, ou en tâchant de l'imiter.

Première représentation du *Frondeur*, comédie en un acte et en vers de M. Royou [1].

A vrai dire, on ne sait pas encore si le public a jugé cet ouvrage; on sait encore moins comment l'a jugé l'espèce de parterre qui était réuni au Théâtre-Français le jour de sa première représentation. Les uns disent que la pièce a essuyé une chute terminée en succès; les autres, qu'elle a obtenu un succès commencé en chute. Ce qui nous apprend seulement que l'auteur a été nommé, et que les murmures ont éclaté dès la première scène. Ces contradictions apparentes s'expliquent par la composition du parterre, qui était rempli en grande partie des amis de l'auteur, et en plus grande partie encore des amis de l'administration du Théâtre, peu favorable à la pièce. Si tous les spectateurs n'avaient pas connu d'avance le nom de M. Royou, il se serait certainement manifesté quelque surprise parmi eux, quand Michelot est venu leur annoncer que le *Frondeur* était de l'auteur de *Phocion* : cette surprise, flatteuse pour l'auteur, ne l'aurait point été pour sa pièce nouvelle; mais, au demeurant, elle eût encore été préférable au regret qu'ont éprouvé les vrais amis de M. Royou, en l'entendant nommer, et à la joie maligne de ses ennemis.

Ce peu de mots a pu faire pressentir notre jugement sur la comédie nouvelle : il sera sévère; l'auteur est royaliste, et nous voulons donner des gages de notre impartialité. Nous ferons donc pour le *Frondeur* de M. Royou ce que les libéraux n'ont point fait pour les *Femmes politiques* de M. Gosse et la *Fille d'honneur* de M. Duval; nous conviendrons que la pièce est mauvaise. Cet aveu nous coûte peut-être plus qu'il ne coûterait à l'auteur lui-même : cependant nous sommes convaincu que cette franche déclaration ne lui nuira pas; elle doit donner une haute idée de son caractère, et ne peut diminuer la bonne opinion que l'on a de son talent.

Personne ne niera pourtant que l'auteur n'ait eu une idée neuve et peut-être profonde en donnant à son *Frondeur*, pour mobile secret, l'ambition : ce caractère, autrement, n'aurait été qu'une nuance du *Misanthrope*. Considéré

[1] *Conservateur littéraire*, décembre 1819.

sous ce rapport nouveau, il eût pu seul fournir une comédie en cinq actes. M. Royou n'a pas su tirer parti de la mine féconde qu'il avait découverte; son frondeur ambitieux n'a pu remplir un acte qu'avec le secours de quatre amoureux : c'est pour nous un grand sujet d'étonnement, qu'un caractère conçu d'une manière si vaste et tracé d'une façon si mesquine.

Dorival, le frondeur, a un fils et une fille; Lisimon, son frère, a aussi un fils et une fille. Un double amour s'établit entre ces quatre cousins. Le seul obstacle à leur mariage, c'est que Dorival veut être ministre. Ce singulier empêchement tient plutôt du *capricieux* que du *frondeur :* mais poursuivons. Dorival reçoit la nouvelle de sa prochaine promotion; l'obstacle devrait cesser : point du tout. L'ambitieux veut faire une fête de l'hymen des quatre amants : nouveau retard. Tout à coup le ministère est retiré à Dorival, même avant sa nomination; la cause de ce changement de fortune est juste et naturelle. Il est malheureux que ce soit le seul ressort fourni par le caractère principal dans tout le courant de la pièce : Dorival est frondeur; on l'a peint calomniateur et méchant. Ce trait est d'une grande vérité. Voilà l'ambitieux déçu : les quatre amants reviennent parler à Dorival de leur mariage. Dorival, impatienté comme tout le monde, ajourne la cérémonie à quelques mois, et là-dessus un des cousins propose aux cousines de les enlever; les cousines, qui n'en voient pas la nécessité, se fâchent, et le public, qui pense comme elles, se met à rire. Enfin le frondeur s'amadoue, et tout finit par un mariage.

Nous ne relèverons pas les inconséquences, pour ne pas dire plus, d'un pareil plan. On voit que, grâce aux quatre amants, cette comédie est embrouillée sans être intriguée. Espérons que les changements que promet l'auteur feront disparaître de la scène Mlles Bourgoin et Dupuis, qui ont beau être charmantes : *Non erat hic locus.*

C'est avec un bien vrai plaisir que nous nous hâtons de rendre aussi justice au style de cet ouvrage. Le dialogue est souvent conduit avec esprit, et l'on remarque beaucoup de verve et de facilité dans certains passages. Voici un vers qui nous semble, par sa profondeur et sa vérité, digne de notre grand comique. Dorival, se croyant ministre, cesse ses violentes déclamations : « Eh bien, te voilà content, lui dit Lisimon, tu n'as plus sujet de fronder » ; le frondeur, que l'on croirait embarrassé, répond :

> Il faut voir s'ils auront l'esprit de me garder.

Ce sont là de ces vers qui, suivant l'expression de Louis XVI, valent toute une pièce.

Nous citerons encore quelques fragments d'une scène où le caractère du frondeur nous a paru tracé avec vigueur et poésie, qualités bien rares aujourd'hui :

[Citation de 54 vers dont voici le dernier] :

> Le masque du frondeur cache un ambitieux.

Ce vers concis et énergique renferme toute la pièce, non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être. Nous le répétons, le style de M. Royou est souvent celui de la vraie comédie. Il est malheureux que le style ne suffise pas. Voltaire, qui savait comment on ne fait pas la bonne comédie, a dit depuis longtemps *qu'il faut une action :*

> Pour achever cette œuvre du démon.

H.

A vendre. — Fonds de littérature [1].

Un homme de lettres, connu par de nombreuses productions, désire vendre son cabinet.

On y trouve une collection complète de documents sur toutes les parties des connaissances humaines, extraits des meilleurs auteurs, et copiés sur de petits carrés de papier qui sont enfilés par ordre de matières dans de petites broches de fer. Le détail de quelques-unes de ces broches fera connaître cette précieuse collection.

Broche des oiseaux.
Id. des poissons, le grand serpent de mer compris.
Id. des roses.
Id. des coutumes anglaises.
Id. des Flibustiers.
Id. des chiens célèbres, Munito et le chien de Terre-Neuve y viennent d'être ajoutés.

[1] *Conservateur littéraire*, décembre 1819.

Broche de la vertu conjugale depuis Lucrèce.

Id. du désintéressement ; broche peu garnie.

Id. de la bravoure. (Cet article, comprenant les campagnes de toutes les armées françaises, occupe plusieurs broches.)

Id. de la cuisine des anciens, etc., etc.

L'homme le moins intelligent peut, à l'aide d'un répertoire, et sans peine, confectionner de suite tous les ouvrages d'éducation et autres qui lui seraient commandés. Il suffit de copier textuellement à la suite les uns des autres les documents conservés sur ces petites broches à l'article demandé.

L'homme de lettres qui désire vendre ce fonds de littérature n'a pas employé d'autre moyen pour la confection des nombreux ouvrages qui lui ont été commandés et dont aucun n'est resté invendu.

On pourra traiter avec lui de nombreux ouvrages qu'il a à fournir, et dont il désirerait sous-affermer la fourniture.

S'adresser à M. Ch. Bonneau, rue des Mauvaises-Paroles, n° 1.

(*Non signé.*)

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *LA SOMNAMBULE,* vaudeville en deux actes et en prose, par MM. SCRIBE et Alexandre DELAVIGNE [(1)].

Une chaise de poste qui verse, un domestique poltron, un revenant, un capitaine étourdi, un mariage fait et rompu, etc.; voilà des choses bien rebattues. Cependant, allez voir la *Somnambule,* et quoiqu'elle renferme tout cela, dites-nous si le premier mérite de cette charmante pièce ne vous paraît pas la nouveauté. Ce joli vaudeville ressemble à ces décorations fraîches et brillantes que le machiniste monte sur de vieux ressorts, ou plutôt à ces physionomies originales qui n'ont pourtant d'autres éléments que ceux de toutes les figures humaines. Que nos vaudevillistes par métier n'aillent pas demander à MM. Scribe et Alexandre Delavigne leur secret : ce secret-là ne peut se communiquer; c'est le talent.

(1) *Conservateur littéraire,* décembre 1819.

Depuis longtemps aucun théâtre n'avait vu (les genres mis à part) un succès aussi éclatant, et, ce qui est plus encore, aussi mérité. Nous n'analyserons pas le vaudeville nouveau; l'ennui qu'inspire une analyse est presque toujours en raison directe du plaisir que cause un ouvrage, et, dans ce cas, nous risquerions d'être mortellement ennuyeux. *La Somnambule* est un petit chef-d'œuvre où nous aurions honte de relever quelques invraisemblances et peut-être quelques incorrections. Ces défauts sont si légers, que nous ne savons si les auteurs doivent chercher à les effacer : souvent, quand le tissu est délicat, en voulant enlever une tache on le déchire.

Parmi la foule de scènes vives et animées que présente cet ouvrage, il serait aussi difficile de trouver une scène froide qu'il est malaisé de trouver une idée dramatique dans la plupart des pièces qui se succèdent journellement sur nos théâtres. Le style rappelle quelquefois la manière de Beaumarchais; et pour la liaison des scènes et le naturel du dialogue, les auteurs ne nous semblent pas inférieurs à Sedaine. L'intérêt ne languit jamais, et l'attention est constamment éveillée, sans être fatiguée. Les plaintes de Cécile vous attendrissent, et, le moment d'après, vous riez aux éclats des plaisanteries de Frédéric. Voilà l'art tant vanté par Boileau.

Rendons aussi justice aux acteurs : il est difficile de jouer avec plus d'ensemble et d'aplomb. Le joli rôle de Cécile est encore embelli par une actrice fort aimable, et, il faut le dire, sans son jeu plein de grâce et de vérité, la scène de *La Somnambule,* au second acte, paraîtrait un peu hasardée. Nous croyons qu'il est impossible de ne pas applaudir, lorsque Gonthier, présentant à son ami les grands-parents de sa future, chante avec cet air d'abandon qu'on lui connaît :

> Mais vois un peu quelles tournures !
> Ils sont bien généreux, vraiment,
> De montrer gratis des figures,
> Qu'on irait voir pour de l'argent.

Nous dirons en passant quelques mots de la *Féerie des Arts,* vaudeville récemment représenté sur le même théâtre et que nous avons revu avec plaisir après *la Somnambule.* Cette fiction, destinée à célébrer l'*Exposition des produits de l'industrie* et le *Salon* de 1819, est ingénieuse, mais un peu froide. Les couplets sont en général bien tournés; mais les

vers que récite le génie de Cachemire doivent tout ce qu'ils ont de gracieux au débit de M[lle] Minette.

On applaudit avec transport l'éloge des beaux tableaux de MM. Gros et Girodet, uniquement à cause du génie de M. Girodet et du noble sujet traité avec tant de talent par M. Gros. Cependant plusieurs scènes pétillantes d'esprit rachètent la faiblesse des autres; et dans tous les cas, si vous avez pour soutien le jeu enchanteur de M[me] Perrin,

> . . . . . .Non ego *multis*
> Offendar maculis.

H.

Théâtre de la Porte Saint-Martin : *Cadet-Roussel-Procida ;* parodie, en un acte et en vers, des *Vêpres siciliennes,* par MM. Dupin et Carmouche [1].

Nous nous étions bien promis de garder le silence sur ces théâtres secondaires, qui n'ont servi qu'à corrompre le goût et à avilir la littérature; cependant tout Paris a été rire du personnage ridicule de Cadet-Roussel, représenté par Potier, et affublé du surnom pompeux de Procida. La querelle des comédiens de campag ne a excité plus de gaîté que les discordes de la Sicile n'avaient fait verser de larmes; et puisque nous entretenons nos lecteurs de la tragédie de M. C. Delavigne, nous ne pouvons refuser quelque attention à la parodie ingénieuse et piquante de MM. Dupin et Carmouche.

Si toutefois nous lui donnons place dans ce recueil, c'est parce que nous comptons en extraire quelques jolis vers et la verve et l'esprit sont des qualités que l'on doit priser partout où elles se rencontrent.

A un conspirateur enrôlant des conjurés, MM. Dupin et Carmouche opposent d'une manière plaisante un vieux comédien recrutant des acteurs. Quand Procida s'écrie d'un côté :

> Longtemps j'ai parcouru nos déplorables villes,
> etc., etc.

Cadet-Roussel dit de l'autre :

> Je fus jusqu'en Belgique.
> Quoique vieux, par chemin, soir et matin courant,
> J'ai marché, mon cher fils, comme le Juif errant.
> En tous lieux déguisé, n'ayant ni sou ni maille,
> Mes lauriers reposaient bien souvent sur la paille.
> Pendant notre clôture, en ces jours de malheur,
> Il m'a fallu dîner plus d'une fois par cœur,
> Et comme Zapata, dans les eaux des fontaines,
> Tremper quelques croûtons âgés de six semaines.

Ces vers sont spirituels; nous citerons encore les suivants, qui sont vraiment bien tournés :

> Il verra ses billets au rabais refusés,
> Et tous ses contrôleurs dormir les bras croisés.
> De ses quinquets mourants la lueur inégale,
> Comme un phare isolé, s'éteindra dans la salle,
> . . . .
> Et pour tous spectateurs, il aura les ouvreuses,
> Les garçons, les pompiers, les vieilles habilleuses!

On trouve d'autres morceaux également bien écrits dans cette parodie; mais parmi des traits dignes de la comédie, on est fâché de voir de ces jeux de mots qui vous rappellent désagréablement que vous ne lisez qu'une farce.

HOMÉLIE à CADET-ROUSSEL.

> . . . La pièce est bonne?

CADET.

> Elle est des plus jolies,
> Et les *Vêpres,* dit-on, sont vraiment *accomplies.*

MORODAN.

> Nous sommes dans ce eas, sûrs de notre *salut,* etc.,

et des expressions triviales, telles que *reluquer, gober,* etc., qui sont tout au plus tolérables dans une parade.

H.

Revue Littéraire [1] : *Les Trois nuits d'un goutteux ;* poëme en trois chants, par M. le comte François de Neufchâteau, de l'Académie Française [2].

M. le comte François de Neufchâteau ne peut donner tout son temps aux ouvrages

[1] *Conservateur littéraire,* décembre 1819.

[1] La session des Chambres venant de s'ouvrir, les nouveaux opuscules littéraires vont devenir plus rares. Aussi, dans notre *Revue,* nous examinerons, avec les poésies du jour, toutes celles qui, publiées dans le courant de l'année 1819, nous paraîtront offrir quelque intérêt, ou pouvoir faire naître des observations utiles (*Note du* Conservateur littéraire.)

[2] *Conservateur littéraire,* décembre 1819.

nombreux et importants qui l'occupent. La *Goutte avec sa craie* vient le distraire de ses travaux; et alors, pour apaiser la maladie, il se ressouvient de ces douces Muses qui ne l'ont jamais oublié. On retrouve dans les *Trois nuits d'un goutteux* la grâce et la facilité qui caractérisent les *Fables* de l'auteur, le poëme adressé à un jeune médecin, M. Circaud, et inspiré par la reconnaissance, renferme des détails qui rappellent la manière de Ducis. Voici comment M. François de Neufchâteau nous peint ses amis apprêtant sa *tisane de hêtre*...

Sans sortir de ce beau jardin,
Au mystère innocent l'on travaille soudain.
La Naïade du voisinage
Prête une eau qui s'échauffe aux trépieds de Vulcain.
L'amitié même a, de sa main,
Au fond de la théière arrangé ton feuillage
En nombre impair, nombre divin :
Mon Virgile l'a dit, respectons son adage.

[Deux autres strophes suivent.]

Enfin nous citerons, comme pleins d'abandon et de poésie, ces vers adressés au *hêtre;* on y reconnaît celui que Voltaire nomma son héritier :

Dans ce pays sauvage et charmant à la fois,
Où l'amitié cacha son temple au fond des bois,
Bel arbre, que viens-je te dire?
Sur ton écorce, hélas! je n'ai rien à graver;
Après sept fois dix ans lorsqu'à peine on respire,
A des chiffres d'amour on est loin de rêver.

Ce dernier sentiment qui se réveille au cœur du vieillard souffrant, a quelque chose de grave et de touchant. C'est ainsi que le vieux Benserade, après avoir dit adieu à la fortune et à tous les hochets du monde, se ranimait encore pour s'écrier :

Adieu, toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier!

De tous les vers de ce poëte, ceux-là sont peut-être les seuls qui partent du cœur.

M. le comte F. de Neufchâteau nous promet pour l'hiver prochain ses *Poésies diverses,* que le monde littéraire attend avec impatience; il nous annonce pour la même époque les *Mémoires de sa vie,* qui ne peuvent manquer d'éveiller de leur côté la curiosité du monde politique.

U.

Les Vêpres siciliennes, tragédie par M. C. Delavigne. — *Louis IX;* tragédie par M. Ancelot [Premier article] (1).

C'est une chose étrange, et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre, comme il assiège les tribunes des Chambres. La scène littéraire a acquis presque autant d'importance que la scène politique. Le public, aveugle ou malin, prête aux paroles des acteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent; il semble ne voir dans nos comédiens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX,* non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur, mais son *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle Saint-Louis, et le marchand électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent les *Vêpres siciliennes,* non parce que cette tragédie renferme des beautés, mais en raison des mouvements d'éloquence qu'elle peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches; les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs, car on sait que, durant les beaux jours de 93, toutes les cloches étaient changées en gros sous. Quoi qu'il en soit, c'est à cette déplorable manie de tout soumettre au niveau des *niveleurs,* qu'est due la décadence des lettres; on ne s'informe plus aujourd'hui si un poëte est de la bonne école, mais s'il est du bon parti; et les plébéiens de la nouvelle Athènes sont encore tout prêts à bannir Aristide parce qu'il s'appelle *le Juste.*

Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et pour M. C. Delavigne a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes à l'égard de ces deux auteurs. Cependant, nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait

(1) *Conservateur littéraire,* décembre 1819 et janvier 1820, deux articles reproduits et fondus en un seul dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* (*Note de l'Éditeur.*)

leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement, qui place *Louis IX* au-dessous des *Vêpres siciliennes*, nous semble juste. Ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire reviendront sans doute sur leur décision, après avoir lu les deux tragédies. Dans cette affaire les indépendants ont mieux vu qu'eux; ce qui rappelle cet âne de l'Écriture qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que celle de son maître.

S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes et aux menaces de quelques furieux; dans le second, on provoque la défiance des honnêtes gens. Pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts; car nous sentons que, plaidant momentanément la même cause que le parti menteur par excellence, nous avons besoin «de preuves magnifiques, et plus claires que le soleil» [1].

Nous épargnerons au lecteur une nouvelle analyse des deux tragédies que nous allons comparer; elles ont été assez disséquées par les journaux quotidiens et périodiques pour que la contexture en soit connue de tout le monde. Nous saisirons seulement les points de rapprochements qui nous serviront à établir notre parallèle. Les deux actions se passent à des époques à peu près pareilles; une conspiration fait le sujet de l'une et de l'autre pièce; dans les *Vêpres*, elle est dirigée par Jean de Procida, noble sicilien, contre le gouvernement de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis; dans *Louis IX*, elle est suscitée par Nouradin, prince syrien, en faveur de Saint-Louis, contre Almodan, soudan d'Égypte; dans les *Vêpres*, elle est tramée depuis longtemps; dans *Louis IX*, elle éclate par hasard. L'amour de la liberté, l'oppression de la Sicile, la tyrannie des Français, voilà les motifs de Procida; la fidélité à la foi jurée, les périls des chrétiens, le despotisme du soudan, tels sont les mobiles de Nouradin; tous deux parviennent à leur but : l'un massacre les Français, l'autre détrône le soudan. Il faut convenir que si les sujets de ces tragédies ont quelques points de ressemblance, la différence des lieux et des caractères rend cette ressemblance imperceptible. Le farouche Procida est aussi loin du loyal Nouradin, que le généreux Montfort de l'inflexible Almodan. Les caractères de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus dramatiques que ceux de M. Ancelot, et il a su les opposer et les enchâsser d'une manière bien plus théâtrale. Le vice radical de sa pièce est, selon nous, d'y avoir introduit l'amour; cette passion, dont le développement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place. Il a pu fournir à M. Delavigne quelques inspirations heureuses; mais, s'il n'a pas nui au rôle de Procida, il a rendu presque nulle la peinture de l'amitié entre Lorédan et Montfort. C'est précisément à cette amitié, tracée avec énergie et sensibilité, que M. Casimir Delavigne aurait pu devoir une belle tragédie. Dans la pièce telle qu'elle est, l'amitié de Lorédan pour Montfort, froissée par son amour pour Amélie et son obéissance envers son père, ne peut résister tant qu'elle n'a pour défense que le souvenir de la fraternité d'armes; aussi n'éclate-t-elle réellement que dans deux scènes fort belles et fort courtes; dans tout le reste de la tragédie, elle est plutôt racontée que peinte. Si, au contraire, Lorédan et Montfort eussent été liés par de grands services mutuels, sans amour et sans jalousie; si l'ardent attachement de Procida pour son pays et l'inflexible fidélité de Montfort pour son roi, eussent montré, dans le succès ou l'avortement de la conspiration, l'inévitable mort de l'un des deux, croit-on que Lorédan, indécis entre le devoir et la reconnaissance, la patrie et l'honneur, contraint de trahir son père ou d'immoler son ami, épouvanté des périls qui les menacent, ne pouvant sauver l'un sans perdre l'autre, et voulant les sauver tous deux, croit-on que Lorédan, dans cette situation terrible, n'aurait pas créé cette péripétie vraie, saisissante et théâtrale, sans laquelle on peut faire de belles scènes, mais non une belle tragédie? Nous aurions eu, il est vrai, Amélie et quelques jolis vers de moins; mais Montfort aurait gagné en dignité, Lorédan en chaleur, et Procida n'aurait rien perdu, parce que nous ne croyons pas qu'il puisse rien gagner.

[1] Bossuet. (*Note du* Conservateur littéraire.)

Ce caractère de Procida est singulièrement bien tracé; on doit savoir gré à M. Casimir Delavigne d'une conception grande et imposante qui efface bien des défauts. Procida, sombre, ardent sans imprudence, fanatique sans enthousiasme, intrépide sans témérité, nous offre, à quelques taches près, le vrai conspirateur. La nature, l'amour, la reconnaissance sont à peine pour lui des sentiments; il n'a qu'une passion, la liberté : tout le reste n'est qu'accessoire. Il salue les murs de sa patrie, et son premier mot le révèle tout entier :

Vous serez affranchis du joug de l'étranger.

Son fils se plaint de Montfort :

— Il me traite en coupable...
— Il te traite en esclave.

Enfin il est vainqueur et voilà son cri de triomphe :

Nos tyrans ne sont plus, et la Sicile est libre.

Procida est trop farouche pour mériter l'admiration; il excite l'étonnement, il attache sans intéresser, il frappe sans émouvoir; le malheur est que Montfort ne s'adresse pas toujours à la partie du cœur dont Procida ne s'empare point. Si les deux rôles étaient de la même force, chacun dans leur genre, l'action ne languirait jamais; s'il n'y avait pas d'amour, elle serait rapide et entraînante.

La tragédie de M. Casimir Delavigne est quelquefois froide; mais celle de M. Ancelot est souvent ennuyeuse :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

L'uniformité est, en effet, le défaut capital de *Louis IX*. Nous ne prétendons pas cependant que Saint-Louis ne puisse être mis sur la scène : un roi chevalier plaira toujours à des yeux français, et l'histoire nous montre quelquefois le caractère du pieux monarque aussi dramatique que celui de Henri IV ou de François Ier; le tout est de le mettre en situation. Saint-Louis, héros à la Massoure, ne fut plus qu'un saint à Memphis, et au théâtre un saint est moins qu'un héros. Ces âmes célestes sont trop monotones pour nous; nous voulons voir partout des passions, parce que nous en avons. Mais cette uniformité dans le caractère de Saint-Louis n'est pas la seule qui répande un froid glacial sur la pièce de M. Ancelot; Joinville ressemble à son maître, Philippe ressemble à Nouradin, Châtillon ressemble à Raymond, et Almodan ne ressemble à rien. Ce dernier personnage, où la bassesse, la tyrannie, l'orgueil et la cruauté se trouvent réunis sans aucun mélange de grandeur, ne peut inspirer que le mépris, pour ne pas dire le dégoût; et nous sommes surpris qu'on l'ait toléré sur la scène. La rébellion de Nouradin est fort indifférente au spectateur; il méprise Almodan contre qui l'on combat, et s'intéresse fort peu à Louis IX, qui s'intéresse si peu à lui-même. En voilà certes bien assez pour justifier nos critiques; toutefois, la pièce a réussi, et en voilà beaucoup pour les démentir. Il est vrai que l'on a attribué au style la majeure partie de ce succès, et l'on a prétendu que, sous ce rapport surtout, *Louis IX* l'emportait de beaucoup sur les *Vêpres siciliennes*.

C'est cette dernière assertion qui nous reste à examiner dans un prochain article, en appuyant toujours notre avis par de fréquentes citations.

V.

Les Vêpres siciliennes, tragédie de M. Casimir Delavigne. — *Louis IX*, tragédie de M. Ancelot [Deuxième et dernier article] (1).

Quand Sterne a promis à ses lecteurs un chapitre sur les *bottes* ou les *jarretières*, fidèle avant tout à sa promesse, il amène, tant bien que mal, la dissertation annoncée, sans s'embarrasser de l'à-propos. L'article où nous allons comparer le style des *Vêpres siciliennes* et de *Louis IX* n'a déjà plus ce dernier mérite; mais, comme Sterne, nous remplissons un engagement, et si nous n'avons pas le talent de dire des choses neuves sur un sujet usé, du moins n'aurons-nous pas le ridicule de dire des choses usées sur un sujet neuf.

Nous remarquerons d'abord que le style des deux auteurs manque en général de

(1) *Conservateur littéraire*, janvier 1820.

concision et de chaleur. Cependant ce reproche est beaucoup moins mérité par M. Delavigne. Les *Vêpres siciliennes*, et surtout le rôle de Procida, renferment des passages écrits avec feu, des détails enlevés avec rapidité et des pensées profondes exprimées avec énergie. M. Ancelot n'a eu ces qualités qu'une seule fois (acte IVe, scène IV). Sa versification est pure et harmonieuse, celle de M. Delavigne est noble et élégante; il est fâcheux que l'harmonie du premier dégénère quelquefois en diffusion, et la noblesse du second en sécheresse. Enfin, si le style, dans *Louis IX*, a toujours de la clarté, dans les *Vêpres*, il a souvent de l'éclat.

Pour prouver ce que nous avançons, relativement à M. Delavigne, nous citerons le morceau suivant, qui est peut-être aussi, il faut le dire, ce qu'il y a de plus brillant dans sa tragédie. Nous ne connaissons dans *Louis IX* rien de comparable à ces vers où Procida raconte à son fils et à la princesse, la mort de cet infortuné Conradin de Souabe, si lâchement sacrifié par Charles, comte d'Anjou :

[Citation de 24 vers.]

Dans les *Vêpres siciliennes*, si le caractère de Montfort est faiblement tracé, du moins son portrait est-il dessiné d'une manière neuve et brillante. Tout le monde aime d'avance ce chevalier français, qui

> Pousse la loyauté jusques à l'imprudence,
> Et pourrait immoler, sans frein dans ses désirs,
> Sa vie à son devoir, son devoir aux plaisirs.

Nous le disons avec peine, M. Ancelot n'est guère plus heureux dans ses portraits que dans ses caractères. Il s'y prend à plusieurs reprises pour peindre Nouradin; d'abord il nous apprend que ce prince est

> Révéré des émirs, adoré des soldats,
>
> (Acte I, scène III.)

et ensuite si

> Nouradin a séduit et le peuple et l'armée
>
> (Acte IV, scène II.)

c'est que

> Le soldat le chérit et le peuple l'honore.
>
> (Acte II, scène I.)

D'un autre côté, est-il question de Saint-Louis?

> Le soldat le respecte et le peuple l'admire.
>
> (Acte II, scène IV.)

Voici la conséquence de ce vers :

> On respecte Louis, Almodan le redoute.
>
> (Acte II, scène VII.)

Ce qui fait que vous n'êtes aucunement surpris lorsque Almodan vous dit, dans sa fureur contre Nouradin :

> Pour ce roi qu'il protège et que mon peuple honore,
> Un reste de respect me retenait encore.
>
> (Acte III, scène IV.)

On voit que l'uniformité dans *Louis IX* n'est pas seulement le défaut des personnages, mais encore le vice du style. Que le roi dise au soudan :

> Trahis tous tes serments, je tiendrai ma parole,

nous applaudirons à un sentiment noble noblement exprimé; mais c'est ressembler à ces gens qui *font d'un bon mot une sottise*, que de répéter un peu plus loin :

> Il trahit son serment. — Je respecte le mien.

La tragédie de M. Ancelot aurait rudement exercé la patience de l'Aristarque dont parle Horace. Croit-on, par exemple, que le *signum atrum* n'aurait pas fait justice d'une phrase traînante et diffuse comme celle que l'auteur place dans la bouche de Marguerite (Acte II, scène IV.) :

> Dieu...
> Brisera-t-il nos fers? et ce peuple fidèle
> Qui gémit loin de vous, dont l'amour vous rappelle,
> Et ces infortunés, dont vos généreux soins
> Adoucissaient les maux, prévenaient les besoins,
> Reverront-ils pour eux luire ces jours prospères
> Où, trouvant dans leur roi le plus tendre des pères,
> Contre leurs oppresseurs ils venaient l'implorer?

Et que le *véritable ami* n'aurait pas marqué *transverso calamo* les vers qui suivent, où se trouve rappelé si gauchement un des souvenirs les plus attendrissants de notre monarchie :

> Vous verront-ils encor, prompt à les rassurer,
> Oubliant auprès d'eux la grandeur souveraine,
> Leur rendre la justice assis au pied d'un chêne?

Par un hasard assez singulier M. C. Delavigne a dit de même en parlant de Saint-Louis (Acte II, scène II) :

Pour écouter les pleurs du pauvre sans appui,
D'un chêne encor fameux l'ombrage tutélaire
Semblait à sa justice un digne sanctuaire.

Ces vers, quoique peu dignes du sujet, nous semblent encor meilleurs que ceux de M. Ancelot.

Le hasard a également voulu que le cinquième acte des deux tragédies commençât par un monologue placé dans la bouche des princesses (Marguerite et Amélie), qui, toutes deux assez insignifiantes par elles-mêmes, se trouvent dans une situation à peu près pareille de terreur et d'incertitude; les deux conspirations viennent d'éclater, Marguerite craint pour son fils et son époux, Amélie tremble pour son amant.

Voici comment M. Ancelot fait parler Marguerite, inquiète et désolée :

[18 vers cités.]

Au milieu de ce luxe de points d'exclamation et d'interrogation, d'apostrophes à Dieu, puis «au cher enfant», puis encore à Dieu, puis enfin à la France, il est difficile de trouver le langage d'une terreur vraie et maternelle. De ce que la douleur éclate en sons entrecoupés, on ne doit pas conclure qu'elle s'exprime en vers hachés et décousus. Le désordre des sentiments n'entraîne pas le vagabondage des idées; et cette remarque, que M. Ancelot nous donne ici l'occasion de développer, nous a été déjà inspirée depuis longtemps par la plupart des auteurs dramatiques du siècle, qui prennent l'extravagance du discours pour le délire des passions.

Voyons si M. Delavigne a su mieux rendre l'anxiété d'Amélie épouvantée :

[Citation de 14 vers.]

D'abord, selon nous, ce monologue a sur celui de Marguerite un grand avantage, celui d'être plus court. Depuis que nous avons lu, dans Théophile, les soliloques de Pyrame et de Thisbé, les longs monologues produisent sur nous l'effet que les longs ouvrages faisaient à Jean La Fontaine. Ensuite, M. Casimir Delavigne a mis au moins quelque suite dans les idées d'Amélie. Seule, cherchant Montfort, entendant les cloches fatales, ce qu'elle dit, il est naturel qu'elle le sente; les quatre derniers vers seulement nous semblent moins pathétiques que déclamatoires; c'est l'emphase d'un élève de rhétorique et non la terreur d'une jeune fille.

D'après les exemples que nous venons de citer, il est facile de voir en quoi la manière de M. Delavigne l'emporte sur celle de M. Ancelot. La versification soignée de ce dernier ne décèle que du travail; le style inégal du premier annonce de la verve. Il y a, dans les *Vêpres siciliennes,* de ces vers frappés, sous la forme desquels la pensée qu'ils expriment jaillit sans effort du cerveau du poëte, comme Minerve tout armée :

Que sont dans leurs succès les peuples conquérants;
Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.
. . . .
Ah! quand on est heureux qu'on pardonne aisément!
. . . .
On saura tôt ou tard vous créer des forfaits,
Et, brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
. . . .
Tant qu'on est redoutable on n'est point innocent.
. . . .
L'effroi chez les tyrans se tourne en cruauté.

On aime dans ces vers le mérite du style joint à celui de la pensée. En voici d'autres qui, à cette double qualité, réunissent encore celle de peindre le caractère de Procida, lorsqu'il dit des guerriers français :

J'élève jusqu'aux cieux ces nombreux chevaliers,
Nourris dans les combats, ardents, pleins de vaillance,
Que je hais en Sicile, et que j'admire en France.

Il faut en convenir, M. Ancelot n'a pas rendu avec moins de bonheur une pensée à peu près semblable, dans les vers qu'il place dans la bouche de Nouradin, parlant de ces mêmes chevaliers français :

Soudan, je n'ai point prétendu
Cacher les sentiments que leur vertu m'inspire.
Armés, je les combats, captifs, je les admire.

Seulement, ces beaux vers feraient éprouver plus de plaisir si Nouradin ne semblait répéter ce qu'il a dit de Saint-Louis, quelques scènes plus haut :

Il me retrouverait au milieu des combats;
Mais il est opprimé, j'embrasse sa défense.

Nous achèverons notre parallèle, que les bornes de ce recueil nous contraignent d'abréger, en comparant les récits qui forment le dénoûment de ces deux tragédies; c'est ordinairement dans ces morceaux de luxe que les auteurs déploient toutes leurs forces et font usage de tous leurs moyens. Nous allons donc mettre MM. Ancelot et Casimir Delavigne en présence; le lecteur jugera avec nous. Écoutons d'abord l'auteur de *Louis IX :*

[Citation de 20 vers.]

Nous le disons avec peine, ces vers ne présentent ni force ni chaleur, pas même une coupe pittoresque; ils sont harmonieux, et ce n'est pas beaucoup, selon nous, qui préférons encore des vers durs à des vers faibles. Dans ce morceau tout est vague et confus; on est obligé de le relire plusieurs fois pour se faire une idée de la scène qu'il représente. Le tableau de M. C. Delavigne est au contraire tracé d'une manière ferme, vive et précise :

[Citation de 23 vers.]

Cette scène animée et intéressante, plonge le spectateur dans l'anxiété. Ce vers :

Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.

est beaucoup plus pittoresque que celui de M. Ancelot :

Des gardes tout à coup les rangs se sont ouverts.

et celui qui suit :

Il affrontait leurs coups, sans casque, sans armure,

nomme d'avance le chevalier qui vient défendre les Français.

C'est Montfort! A ce cri succède un long murmure.
«Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous;
Fuyez» dit-il, superbe et pâle de courroux.
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée, etc.

C'est vraiment ainsi que doit être écrite la narration tragique; la courte harangue de Montfort vaut mieux que le discours trop long d'Almodan; et Montfort, *superbe et pâle de courroux,* offre une image admirable de grandeur et de vérité. Nous laisserons au lecteur le soin d'achever ce parallèle; en lisant attentivement les deux tragédies, on reconnaîtra sans peine que les qualités de style de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus éminemment poétiques que celles de la versification de M. Ancelot.

La justice nous force pourtant à dire que des deux narrations que nous venons de rapprocher, celle de Philippe finit mieux que celle d'Elfride. Ces vers sur Raymond :

Il meurt, et devant Dieu, qu'implore son effroi,
Il paraîtra, couvert du pardon de son roi.

sont bien meilleurs que cette imprécation hyperbolique et, qui pis est, usée :

Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

Nous ne pouvons achever cet article sans dire un mot de la tragédie de M. D... (*Louis IX dans les fers*), que l'on a accusé M. Ancelot d'avoir copiée. En ce cas, tout au contraire du vieux conte arabe, ce serait la pièce de cuivre qui se serait changée en pièce d'or dans la poche du voleur. Nous ne croyons pas que M. Ancelot ait rien pris à M. D... pour la raison qu'il n'y avait rien à prendre[1].

Si les sujets des *Vêpres siciliennes* et de *Louis IX* étaient encore vierges pour la scène française, la muse épique avait déjà consacré des chants aux héros de M. Ancelot. Le P. Lemoyne avait même, dans son épopée de Saint-Louis, rappelé en des vers pleins d'une énergie singulière, les déplorables Vêpres de Sicile.

Lors sur le mont Gibel, les noires Euménides
Sonnèrent de leurs cors ces vespres homicides,
Où tout le sang français fut versé dans un jour.

Nous ne relèverons pas la manière peu civile dont nos deux jeunes auteurs ont traité l'histoire des temps féodaux; pourrions-nous blâmer quelque inexactitude dans des poëtes tragiques, lorsqu'il s'agit de siècles déjà si reculés, nous qui voyons chaque jour applaudir et payer le mensonge dans des historiens qui racontent les évènements de nos jours et les faits passés sous nos yeux? Nous demanderons toutefois à M. Ancelot pourquoi il a

[1] Excepté, peut-être, le personnage du renégat. M. Ancelot prétend l'avoir trouvé dans les mémoires du temps; nous croyons connaître les vieilles Chroniques, et nous n'y avons rien vu de pareil. M. Ancelot nous ferait plaisir en nous indiquant l'endroit où il a puisé l'idée de ce rôle. (*Note du* Conservateur littéraire.)

emprunté à M. D… le nom tronqué d'Almodan. *Almoadan*, véritable nom du soudan d'Égypte, joignait à cet avantage celui d'être plus harmonieux. Ces hiatus dans les noms propres se rencontrent fréquemment chez ces grecs dont Horace a dit :

> *Graiis dedit ore rotundo*
> *Musa loqui.*

Résumons-nous. L'ouvrage de M. Casimir Delavigne est supérieur à celui de M. Ancelot, sous presque tous les rapports; aussi a-t-il obtenu un succès de vogue, qui dure encore, tandis que *Louis IX* n'a eu qu'un succès de mode, qui est déjà oublié. Toutefois, soyons juste, l'auteur du dernier acte d'*Abufar* promettait moins; l'auteur de la *Première Messénienne* promettait davantage.

V.

Spectacles. — Académie royale de musique : *Olympie*; tragédie lyrique en trois actes, paroles de MM. Brifaut et Dieulafoy, musique de M. Spontini, ballets de M. Gardel[1].

A tout prendre, n'aimeriez-vous pas mieux encore assister de nos jours à la représentation d'un opéra quelconque, fût-il de M. Bouilly, qu'à celle du plus bel ouvrage de Quinault sous Louis XIV? C'est que vous n'allez à l'Opéra que pour être étourdi et ébloui, et, puisqu'il y a nécessité, vous préférez, sans balancer, l'admirable musique d'un Salieri ou d'un Spontini à la psalmodie monotone de Lulli, et la magie de nos décorateurs modernes, à tous les enchantements de ce *grand sorcier* Torelli, qui fut persécuté pour avoir inventé une machine d'opéra, comme Galilée pour avoir découvert les ressorts du monde. Sur ce que les Français appellent si mal à propos leur premier théâtre, la muse française n'est comptée pour rien; au milieu des symphonies de l'orchestre et du fracas des changements scéniques, l'oreille se contente de juger comment les acteurs chantent, sans que l'esprit puisse saisir ce qu'ils disent. Certes, s'il est cruel pour un auteur de crier dans le désert, il ne l'est pas moins de chanter dans le tumulte. Les hommes médiocres pourraient seuls se réjouir de n'être pas entendus, si les hommes médiocres savaient qu'ils le sont.

Parmi les roulades et les coups d'archet, il serait impossible d'apprécier un nouveau drame lyrique, si l'administration n'avait la sage précaution de le faire imprimer le jour même de la première représentation. Grâces à cette ressource, on juge les auteurs; et, après n'avoir pu les entendre, on voit du moins si l'on peut les lire.

La tragédie d'*Olympie* s'est présentée sur le théâtre lyrique avec tout ce qui pouvait lui assurer un succès indépendant des auteurs. Le prestige des décors et la richesse des costumes ne laissent rien à désirer, grâces aux frais énormes de la mise en scène. Les ballets de M. Gardel ont réuni tous les suffrages, et si quelques esprits chagrins trouvent le poëme un peu surchargé de musique, nous ne nous en plaindrons pas : cette musique est de M. Spontini, et c'est ici que l'on peut dire avec Voltaire :

> Le superflu, chose si nécessaire!

Puisque Voltaire nous fournit une transition naturelle (chose rare dans ce siècle, où l'on passe si brusquement d'une antichambre dans un salon et d'une écurie dans un carrosse), nous en viendrons à MM. Dieulafoy et Brifaut, qui ont su tirer un opéra estimable d'une assez mauvaise tragédie de ce grand homme, ce qui vaut mieux que de faire une rapsodie lyrique d'un chef-d'œuvre tragique, comme cela s'est vu de nos jours. Le mauvais goût qui préside à ces travestissements ridicules ressemble à ces dieux qui changeaient en bêtes les beautés fameuses de la fable.

Si l'auteur de *Zaïre* eût fait *Olympie* dans la maturité de son talent, à cette époque de la vie où le cœur ne conserve plus de la jeunesse que les souvenirs qui fécondent le génie, sans doute la chaleur de son imagination aurait triomphé de la froideur du sujet, et nous lui devrions un chef-d'œuvre de plus. Mais Voltaire, à soixante-dix ans[1], a succombé sous les obstacles qu'il eût surmontés à quarante. Cet homme qui peignit si bien l'amour, ne s'est point aperçu que l'amour devait fonder tout l'intérêt de sa pièce. Loin de nous pré-

[1] *Conservateur littéraire*, janvier 1820.

[1] *Olympie* fut jouée en 1764 (*Note du* Conservateur littéraire.)

senter la peinture pathétique de la passion de Cassandre et d'Olympie, il n'a songé qu'à Statira déchue, et a tracé un tableau philosophique. Il a mis sur la scène des âmes fortes, sans être averti par la justesse de son jugement que si cette hauteur de sentiment est vraie dans Statira, elle est fausse dans Olympie.

Dans l'opéra de MM. Dieulafoy et Brifaut, Statira est telle qu'elle était dans la tragédie de M. de Voltaire, et Olympie à peu près telle qu'elle devait être. Certes, une tragédie n'aurait pas été un champ trop vaste pour exprimer les tourments de la fille d'Alexandre, qui aime le meurtrier de son père; et si, dans l'opéra nouveau, cette situation violente n'a pas reçu tous les tragiques développements dont elle était susceptible, c'est plutôt la faute du genre en lui-même que celle des deux auteurs à qui l'on doit savoir gré d'avoir évité, en peignant Olympie passionnée, l'écueil où le plus théâtral de nos tragiques avait échoué.

Il faut les louer également du parti qu'ils ont su tirer de tout ce que le style d'*Olympie* offrait de plus remarquable. Leurs emprunts sont toujours heureux, et leurs corrections souvent justes. Nous préférons pourtant ce vers de Voltaire :

D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
(OLYMPIE, acte I, scène I.)

à celui qu'ils ont substitué :

D'Alexandre au tombeau dévorer l'héritage.
(OLYMPIE, acte I, scène III.)

[17 vers cités.]

Le style de MM. Dieulafoy et Brifaut, pur, élevé, harmonieux, n'est cependant pas exempt de quelques négligences qu'il serait minutieux de relever.

H.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *LE MARQUIS DE POMENARS*, comédie en un acte et en prose [1].

Aujourd'hui, si l'on n'est plus assez dupe pour lire les écrivains du siècle de Louis XIV, du moins lit-on les journaux. Aussi, grâces aux gazettes, nous pouvons espérer que tout le monde connaît le passage des lettres de Mme de Sévigné, sur lequel est fondée la comédie nouvelle. Nous n'analyserons donc pas cette pièce. Nous ne discuterons pas le mérite ou les défauts d'un plan qui n'est rien par lui-même, mais nous blâmerons l'auteur d'avoir mis sur la scène une anecdote qui, si elle n'était voilée avec art, aurait révolté la délicatesse du goût français et des mœurs nationales. Il faut laisser au compère Mathieu les plaisanteries sur les malheureux morts, *morte philosophorum*. On rira difficilement d'un homme qui joue, pour ainsi dire, avec la corde de son gibet; et que cet homme soit marquis ou roturier, séducteur aimable ou scélérat débauché, ravisseur ou voleur, il n'en sera pas moins un triste personnage de comédie. D'ailleurs, à qui peut-on s'intéresser dans la pièce nouvelle? Sévigné et Pomenars sont deux libertins, Mme d'Angerval est une coquette, Saint-Clair un niais, Méridec un pédant; et, en vérité, les seules émotions qu'on partage sont celles de ce pauvre Germain, qui craint de voir son maître pendu. Ne voilà-t-il pas une sensation bien théâtrale? On ne saurait trop le répéter dans ce siècle : le théâtre est l'école des mœurs. Il ne manque au *Légataire*, pour être un chef-d'œuvre, que d'offrir un but moral; et, de bonne foi, si la gaîté franche et vive, la verve intarissable, le dialogue vrai et naturel de Regnard ne peuvent dissiper l'impression pénible que fait éprouver le fond vicieux de sa pièce, hésitera-t-on dans le jugement que l'on doit porter sur *le marquis de Pomenars*, dont certaines scènes agréablement écrites et quelques traits fins ou naturels ne peuvent faire pardonner le sujet défectueux et inconvenant.

Nous avons dit : nous ne prendrons pas sur nous de nommer l'auteur, qui a mieux fait. Ce serait une indiscrétion et peut-être une maladresse : nous n'avons été que juste lorsqu'il aurait fallu au moins être galant; et c'est ici surtout que le lecteur serait en droit de nous dire, avec l'homme universel :

Qui n'est que juste est dur.

H.

---

[1] *Conservateur littéraire*, janvier 1820.

Constant et Discrète, poëme en quatre chants, suivi de poésies diverses, par le Comte Gaspard de Pons[1].

On remarque dans ce petit ouvrage cette grâce et cette aisance qu'un esprit gai et un cœur ouvert donnent au style comme aux manières. On y remarque aussi cette sorte de négligence qui n'est qu'un aimable défaut dans les écrits comme dans le caractère. Cependant, que M. G. de Pons se garde un peu de sa facilité; nous craignons que sa manière trop inégale ne décèle encore plus l'indulgence de l'auteur pour lui-même, que l'insouciance du poëte : il faut savoir se châtier sans pitié, et chez les littérateurs, la négligence n'est pas toujours de la paresse; nous espérons aussi que ce jeune auteur choisira désormais des sujets plus piquants que celui de *Constant et Discrète*, qu'il a pourtant su relever par de fort jolis détails. Pressé par l'abondance des matières, nous regrettons de ne pouvoir faire de longues citations; nous renverrons nos lecteurs au poëme lui-même, où il n'est pas rare de trouver des traits tels que celui-ci sur Cassandre :

On écoutait ses prophétiques chants,
Nul n'y croyait : pas même ses amants ;

ou comme le dernier, qui est placé dans la bouche d'un *philosophe* et termine le poëme :

Pour aujourd'hui, témoins, amis, époux,
Rions, chantons, dansons, amusons-nous;
Rien n'est si gai que la noce d'un autre.

On remarque dans les *Poésies diverses* des passages écrits d'une manière quelquefois originale et presque toujours spirituelle. L'Ode sur le *Congrès d'Aix-la-Chapelle*, sans offrir cet entraînement et ce désordre qui révèlent le poëte lyrique, présente cependant deux des qualités principales du genre, la sévérité du style et la beauté des sentiments, qui engendre presque toujours la beauté des idées.

V.

---

[1] *Conservateur littéraire*, janvier 1820.

Le dix-neuvième siècle, épître à M. le Comte Ferrand, pair de France, par M. Rosset (Genève)[1].

Voici du moins un honnête homme qui parle, et dans ce siècle de raison, un honnête homme est presque aussi rare qu'un bon auteur. Nous sommes fâché de ne pouvoir donner ce titre à M. Rosset, dont nous partageons les opinions et honorons le caractère. Le style de M. Rosset est faible, son ouvrage est médiocre, et nous n'aurons pas la cruauté de citer un vers de Boileau qui le condamne. Nous tâcherons, au contraire, d'adoucir la sévère franchise de notre critique, en citant ce que l'Épître de M. Rosset nous a offert de plus remarquable :

Hélas! de *toutes parts* les aveugles mortels
De l'erreur et du crime encensent les autels :
L'odieux novateur, *d'une main téméraire*,
Porte de *tous côtés* sa torche incendiaire;
D'un bras audacieux il déchire à la fois
Et le voile du temple et le manteau des rois.

Voici comment l'auteur traite nos jeunes radoteurs qui n'étaient hier que des rhétoriciens, et se donnent aujourd'hui bien de la peine pour paraître des rhéteurs :

Ennemis du travail, amoureux du plaisir,
Ils ont tout effleuré, sans rien approfondir.
Nous avons aujourd'hui le rare privilège
D'être des gens parfaits au sortir du collège;
Aisément on se place au rang des beaux esprits,
Bientôt on saura tout sans avoir rien appris.

Il est malheureux que l'Épître de M. Rosset ne soit pas aussi digne sous le rapport littéraire que sous le rapport moral du noble pair à qui elle est adressée. La *satire du dix-neuvième siècle* est encore à faire; M. Rosset est un satirique à l'eau de rose; M. Ed. Corbière n'a trempé ses pinceaux que dans la boue. Qui saisira le fouet sanglant de Gilbert? Il s'agit de tendre l'arc de Nemrod : où est l'athlète? Espérons qu'il se présentera, quoique ces vers de M. Rosset ne soient que trop vrais :

Si parfois un jeune homme, épris d'un beau délire,
Ose monter Pégase et manier la lyre,
D'un insolent mépris on accueille ses vers,
Et ses nobles transports passent pour un travers.

V.

---

[1] *Conservateur littéraire*, janvier 1820.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Second théâtre-français : Première représentation des *Comédiens;* comédie en cinq actes et en vers, de M. Casimir Delavigne [1].

Les grands talents du premier théâtre, si peu soigneux des plaisirs du parterre, semblaient vouloir faire passer en proverbe que le zèle ne convient qu'à la médiocrité. Le second théâtre travaille avec succès à démentir cette insolente idée; il a prouvé du talent, ce qui est beaucoup; il montre du zèle, ce qui est encore plus. Aux pièces nouvelles qu'il a déjà représentées avec succès, il vient d'ajouter encore *les Comédiens :* et si cet exemple pouvait engager M. le semainier de la Comédie française à voir s'il y a moins d'un pouce de poussière sur tant de pauvres manuscrits inhumés dans les vieux cartons, ce serait peut-être la seule fois où une jalousie d'acteurs aurait été bonne à quelque chose, et ce cas unique offrirait un trait de plus à M. Casimir Delavigne.

Ce n'est pas que ce jeune auteur ait épuisé tous les traits que les comédiens peuvent fournir au ridicule. Son ouvrage, nous l'avouons avec un véritable regret, a été loin de remplir sous ce rapport l'attente des spectateurs. Nous ne demandions pas à la vérité (comme l'auteur a paru le soupçonner dans un prologue plein d'esprit) une satire avouée et directe du *Voisin.* Le but de la comédie est trop noble pour que nous ayons pu supposer un instant que M. Delavigne descendrait jusque-là. Une grande idée, une idée essentiellement morale devait donner la vie à l'ouvrage de ce jeune homme; l'insolente ingratitude des comédiens envers les auteurs qui les font vivre est une monstruosité assez remarquable pour mériter les honneurs de la scène, et le tableau qui mettrait sous nos yeux l'arrogance de l'histrion devant le poëte serait digne de figurer près de l'*Avare* et du *Misanthrope,* s'il était vrai, c'est-à-dire s'il était révoltant de ridicule. Qu'une muse mordante et sévère eût joint comme accessoires quelques traits sur l'ignorance des jurys comiques, la bassesse des intrigues de coulisses, l'égoïsme des comédiens voyageurs et la vanité des actrices ambulantes, le despotisme des sociétaires sur les pensionnaires, la tyrannie des acteurs envers les auteurs, et même la haute police exercée par certains grands seigneurs sur les uns et les autres; rien de mieux, et tant pis pour les originaux des portraits si le public en avait signalé quelques-uns, car aussi bien de pareils abus mériteraient d'autres châtiments que des allusions de théâtre. En un mot, il fallait nous montrer les rois de la scène absolument tels qu'ils sont dans leur intérieur, *domestica facta.* Il ne s'agissait pas de lever un coin du rideau, il fallait déchirer la toile, et c'est ce que M. Delavigne n'a point fait, *seu debilior, seu timidior.*

Rien n'est comparable à l'ennui de faire une analyse, si ce n'est peut-être l'ennui de la lire. Cependant on ne saurait toujours capituler avec les principes; et puisqu'il est de règle de donner un précis des pièces que l'on critique, pour prouver que du moins on les a vues, nous allons présenter le plus succinctement possible l'esquisse des *Comédiens,* engageant d'avance le lecteur à ne pas lire ce paragraphe, que nous n'aurons peut-être pas nous-même la patience d'achever.

Victor, jeune poëte de haute espérance, aime Lucile, jeune actrice d'un rare talent et d'une vertu plus rare encore.

> De la beauté, vingt ans, et pas de cachemire!

Granville, brave marin, légataire universel d'un oncle opulent qui l'a chargé de doter une petite cousine qui n'est autre que l'actrice Lucile, arrive à Bordeaux pour s'éprendre aussi de cette dernière,

> Que pourtant il n'a vue
> Qu'en payant au bureau sa première entrevue.

Lord Pembrock, voyageur anglais, possesseur d'une immense fortune, est, de son côté, devenu en route amoureux de l'intrigante Estelle, camarade de Lucile, soubrette de théâtre et baronne de grands chemins, qui, à l'aide de son faux titre, a fait promettre à son mylord de l'épouser,

> Car Lisette a la rage
> De couvrir d'un contrat les péchés du bel âge.

Telle est l'avant-scène; voici l'action. On doit jouer le soir même une comédie de Victor, sur le succès de laquelle est fondé tout son espoir d'épouser Lucile, dont il est aimé. Cependant, par caprice, les comédiens refusent de représenter sa pièce. Voilà l'auteur furieux et désespéré. Or, il advient que

[1] *Conservateur littéraire,* janvier 1820.

Lord Pembrock, grâces aux menées d'une Mme Blinval, rivale d'Estelle, rencontre au foyer la prétendue baronne, qui, pour se tirer d'embarras et dissiper la juste surprise de son noble amant, lui persuade qu'elle est l'auteur de la pièce nouvelle qui devait être donnée le soir même, mais qu'elle a retirée par modestie. Là-dessus, Mme Blinval imagine de faire jouer la pièce; l'auteur est circonvenu; encore indigné, il refuse de rendre les rôles. Toutefois le dépit cède à l'amour, et Victor non seulement se laisse fléchir, mais encore il consent à faire, pour l'engager à jouer, quelques démarches auprès du prince de la troupe, le grand Floridore, jeune premier de cinquante ans,

> Que son asthme trahit du bas de l'escalier.

Mais Floridore rebute l'auteur, le mot *cheveux gris* se trouve dans son rôle :

> *Cheveux gris* déplairait à tous les bons esprits,
> Et je ne prétends pas dire : *mes cheveux gris.*

Victor, outré, profite du refus de Floridore pour lui dire en beaux vers des vérités qui le perdraient, si un tiers, témoin muet de l'altercation, n'avait assez de courage et d'autorité pour crier à l'histrion, d'une voix impérieuse : *Monsieur jouera.* Ce tiers, c'est le marin Granville, qui, ayant pénétré dans le théâtre afin d'obtenir quelques renseignements sur sa cousine et l'épouser, si elle en est digne, a appris son amour pour Victor, éprouve et admire le beau caractère de ce jeune poëte, lui sacrifie ses prétentions sur Lucile et profite, pour le servir, du titre qu'il avait déjà imaginé de prendre pour s'introduire parmi les acteurs, celui d'*inspecteur des troupes comiques,* charge créée nouvellement, et qui impose à l'homme qui en est revêtu l'obligation de rester inconnu des acteurs qu'il observe. Floridore, près duquel Granville passe en conséquence pour le riche auteur d'une pièce manuscrite reçue par lui le matin même (manuscrit qui, par parenthèse, n'est qu'un cahier de papier blanc) [1]; Floridore, anéanti, devient aussi plat qu'il était arrogant, et promet de jouer. La représentation commence. Mais lord Pembrock, qu'Estelle croyait à la campagne pour huit jours, a appris que l'on donnait décidément l'ouvrage de sa *Sapho bordelaise;* il est revenu sur ses pas, il a rassemblé ses amis, ameuté les claqueurs, il veut que la pièce aille aux nues. Tout à coup Estelle paraît sur la scène; il la voit, la reconnaît, découvre toute sa perfidie. Furieux, il vole au foyer. Le poëte qu'il y trouve, déjà inquiet sur le sort de sa pièce, tremble qu'il n'en détermine la chute en troublant le jeu de la soubrette. Ici, il y a une scène vraiment comique. Pembrock veut du moins faire siffler la traîtresse Estelle; il s'élance pour sortir; Victor, encore plus alarmé, l'arrête; le lord insiste, le poëte persiste; l'Anglais vindicatif veut s'échapper; le Français, pour le retenir, lui saute à la gorge. En ce moment critique, les comédiens viennent en foule complimenter Victor; sa pièce a réussi et son bonheur est comblé par son mariage avec Lucile.

Ce plan bizarre et embrouillé exige autant de critiques que le style mérite d'éloges. Un dialogue, animé et piquant, semé de traits heureux et de pensées épigrammatiques, un rôle entier rempli de beaux vers (celui de Victor, que David récite avec chaleur, mais trop vite); une correction continuelle, une élégance soutenue placent *les Comédiens* au premier rang sous le rapport du style, parmi les comédies représentées depuis *les Deux Gendres.* Nous allons citer pour preuve de ce que nous avançons un fragment de l'une des plus jolies scènes. On y trouvera ce style soigné et ce dialogue naturel dont nous venons de parler, et. de plus, un mérite d'observation rare surtout chez M. Delavigne. Granville a rencontré au foyer, dans l'acteur Belrose, son ancien ami Lebrun, qui l'a d'abord reçu lestement. Cependant, sur un mot du rusé marin, l'*artiste* devient rêveur.

[19 vers cités.]

Plus loin, lorsque Belrose a trouvé un billet perdu par lord Pembrock, et adressé à sa baronne, il le montre à l'intrigante Blinval, et il s'établit entre eux le dialogue suivant :

BELROSE.

> Découvrez-vous celle de nos sultanes
> Où peuvent s'adresser ces douceurs anglicanes?

[1] On a observé que M. Delavigne avait emprunté cette idée à l'auteur de la *Matinée d'un Comédien,* mais l'anecdote étant réellement arrivée à Granval (et non à Molé), M. Delavigne a pu la mettre en œuvre aussi bien que qui que ce fût. (*Note du* Conservateur littéraire.)

MADAME BLINVAL.

C'est Estelle !

BELROSE.

Vraiment ?

MADAME BLINVAL.

Du moins, j'en ai l'espoir.

BELROSE.

Mais...

MADAME BLINVAL.

Il faut les brouiller à ne plus se revoir.

BELROSE

Voilà bien le souhait d'une honnête personne !

MADAME BLINVAL.

Détrompons son mylord !

BELROSE.

Oh ! que vous êtes bonne !

....

...Que la vengeance est douce aux belles âmes !
C'est le plaisir des dieux et le bonheur des femmes.

Ces vers sont jolis : nous n'osons affirmer qu'ils soient vrais. En voici d'autres qui ne le sont que trop. Belrose veut inviter tous ses camarades à dîner chez Granville, qu'il leur doit présenter comme auteur.

...Nous serons les deux amphytrions,
Tu feras les frais ; moi, les invitations.
Sois dans une heure ici : comme un auteur que j'aime,
Je veux au comité te présenter moi-même.
L'auteur chez qui l'on dîne est sûr d'un beau succès ;
Qui dîne avec son juge a gagné son procès :
Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

A ces vers, qui feront rire tout le monde, excepté peut-être le voisin de M. Colnet, nous ferons succéder ceux-ci qui, récités sur un théâtre où les abus n'ont pas encore eu le temps de s'introduire, ne plairont pas à son *voisin* de la rue de Richelieu.

[26 vers cités.]]

On a beaucoup loué l'introduction parmi *les Comédiens,* d'un certain acteur nommé Blinval,

...Mannequin politique,
Prôneur très roturier de la noblesse antique ;
Les nobles, sous Pépin, lui sont tous très connus ;
Mais depuis le roi Jean, rien que des parvenus.
Quand on reprit *Mérope,* il sentit quelque honte
A prêter son visage au soldat Polyphonte,
Et tremblait d'avoir dit d'un ton séditieux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Ces vers, assez bien tournés, ne méritaient cependant pas les honneurs du *bis* qu'un troupeau de jeunes sots voulait leur faire obtenir. Nous nous félicitons d'avoir contribué, avec une portion du parterre, bien faible à la vérité, à ce que l'acteur continuât son rôle. Pour ce qui est du personnage en lui-même nous conseillons franchement à M. C. Delavigne de sacrifier cette pauvre conception. Blinval, froide caricature d'un modèle qui n'existe pas ou ne vaut pas la peine d'être copié, n'est que plat et n'atteint pas au mérite du ridicule. Si ce personnage est destiné à représenter les royalistes, il ne saurait être plus pitoyablement choisi, et la suppression d'un aussi triste rôle ne sera pas une grande perte.

La versification des *Comédiens,* parmi ses brillantes qualités, présente toutefois quelques taches que M. Delavigne effacera sans doute. Voici, par exemple, un vers de mauvais goût qui ne peut lui échapper ; il est placé dans la bouche de lord Pembrock :

A table je m'assieds auprès de ma baronne,
Et la Tamise enfin soupe avec la Garonne.

En somme, si le plan des *Comédiens* est compliqué, l'action est nulle, parce que ce qui se fait sur le théâtre n'est en quelque sorte qu'un épisode de ce qui se passe derrière la scène. M. Delavigne nous promettait un tableau de caractères, il ne nous a offert qu'une galerie de portraits ; il avait à nous montrer les mœurs des comédiens, il ne nous a fait voir que quelques-uns de leurs usages ; il devait dévoiler leurs intrigues, il n'a mis à découvert que leurs tracasseries ; enfin son pinceau n'esquisse que faiblement les ridicules qu'il eût fallu peindre à grands traits ; peut-être n'est-ce pas sa faute. Du reste, nous terminerons par une observation que ses deux ouvrages nous ont mis à même de faire ; nous craignons que M. Delavigne ne soit dépourvu des deux qualités les plus essentielles au théâtre. Comme auteur tragique, il a du mouvement et manque de sensibilité ; comme auteur comique, il a de l'esprit et point de gaieté. *Il semble,* ainsi que le disait ce joyeux et infortuné Scarron, *il semble que cet homme-là n'ait ni entrailles ni rate.*

H.

CORRESPONDANCE [1]. — À MESSIEURS LES RÉDACTEURS DU *CONSERVATEUR LITTÉRAIRE* [2].

Massevaux [3], 14 janvier 1820.

MESSIEURS,

Mon père est un honnête citoyen, qui vit aujourd'hui absolument retiré des affaires dont il s'était mêlé, il y a quelque vingt-cinq ans, d'une manière assez active, s'il faut en croire ses voisins. Depuis le retour d'une certaine dynastie, que d'après un orateur fort distingué, il appelle *la branche pourrie,* mon père n'ouvre plus la bouche sur la politique, si ce n'est avec une cinquantaine d'amis qui se réunissent chez lui, à peu près tous les soirs, pour causer, en leur qualité de notables de Massevaux, d'une foule d'objets tout à fait relatifs aux intérêts de la commune, tels que la loi des élections, la souscription pour M. le Directeur des Messageries ou l'expulsion de la féodalité dans la personne de notre curé et de nos frères ignorantins. Du reste, mon père ne lit aucuns journaux, excepté toutefois le *Constitutionnel,* que lui prête un boucher de ses amis (chaud partisan du droit de pétition et très mécontent d'avoir tout récemment sollicité en vain, lui trois centième, la place de bourreau de Versailles); *l'Indépendant,* que lui envoie directement un de ses cousins, autrefois arracheur de dents à Massevaux, aujourd'hui chargé de rédiger la partie de la feuille militaire consacrée aux indépendants de l'Amérique; la *Minerve,* que lui donne un parent éloigné d'un ancien maître des cérémonies de l'Empereur; la *Renommée,* que notre épicier nous transmet assez régulièrement autour du beurre et de la chandelle; et enfin le *Journal de Paris,* que nous recevons *gratis.* Sans vous faire ici le portrait de mon père, ce qui ne serait point filial, ni vous parler de ses usages domestiques, ce qui pourrait m'attirer de lui pour la millième fois les surnoms de *niais* et de *bavard;* ni vous instruire de toutes ses démarches, ce qui ne ressemblerait pas mal à de la trahison; je crois pouvoir vous entretenir innocemment de sa bibliothèque qui est assez curieuse, comme vous en jugerez par mes lettres subséquentes, où je me propose de vous la décrire, quoiqu'il m'en ait interdit l'entrée, ce qui fait que je suis fort ignorant, comme vous le verrez encore dans mes lettres, si vous me faites la grâce de les ouvrir.

Avant de commencer cet important examen, je vous parlerai, Messieurs, d'un petit livre sur lequel je vous prierai de me donner votre opinion pour éclaircir mes idées. Je vous dirai donc que l'autre mois, tandis que mon père était allé faire signer par un bon nombre de gens qui n'entendent pas le français, un chiffon de papier qui doit sauver la patrie, je me glissai de mon côté dans sa bibliothèque. Je ne vous décrirai pas, Messieurs, le ravissement dont je fus saisi, tout d'abord, en voyant rangées dans le plus bel ordre toutes les productions merveilleuses écloses avec l'aurore de la liberté, laquelle, éclairant la fin du siècle dernier, servit, pour ainsi dire, de crépuscule au siècle des lumières. Près des discours d'un vertueux régicide pour l'abolition de la peine de mort, brillait *le compte rendu de dame Guillotine, reine du Carrousel, suzeraine de la Grève,* etc., par l'honorable M. Tisset; d'une comédie de M. Collot d'Herbois, je tombai sur un plaidoyer de M. Tinville, et d'un hymne au divin Marat, sur une imprécation poétique contre Pitt et Cobourg, ennemis du genre humain. Plus loin, quelques livres plus modernes avaient paru dignes d'être accolés à des ouvrages du bon temps; ainsi près de l'apologie des Cordeliers et de l'Éloge des Théophilanthropes, j'ai trouvé le Panégyrique des amis de la presse, et le *Correspondant électoral* non loin de la *Morale élémentaire à l'usage des Écoles françaises,* par M. L.-C.-T. Rousseau.

Je m'aperçois, Messieurs, qu'empressé que je suis de vous donner un avant-goût de tant de richesses, je n'en viens pas très directement à l'ouvrage qui doit faire le sujet de ma lettre. C'était une petite brochure rouge, jetée négligemment sur un bureau, décorée

[1] *Conservateur littéraire,* février 1820.

[2] Nous croyons devoir insérer la lettre de notre correspondant. Elle pourra nous dispenser de rendre compte du joli poëme que M. Berchoux vient de publier sous le titre d'*Art politique.* (*Note du* Conservateur littéraire.)

[3] On trouvera les titres de gloire de Massevaux, petite bourgade du Haut-Rhin, dans le rapport de M. Mestadier sur les pétitions relatives à la loi des élections. (*Ibid.*)

d'une gravure lithographique et intitulée : *Art politique.* Ce livre paraissait récemment arrivé et portait la date de 1819. Jugez, Messieurs, combien dut être enchanté un pauvre jeune homme libéral qui se croyait retombé dans les fanges de la barbarie et replongé dans les fers de la féodalité, de voir dans un poëme nouveau professer des principes et avouer des opinions que les patriotes gardent aujourd'hui au fond de leur cœur, sans oser les communiquer à l'univers, comme ils le faisaient si bien dans le bon temps. L'auteur entre d'abord en matière sans se plier à des routines superstitieuses :

Le rimeur philosophe a-t-il besoin des Dieux ?

Puis, dès son premier chant, consacré à *l'origine des pouvoirs,* il ose proclamer de grandes vérités sur les *bases* et les *principes,* après quoi il ajoute des choses pleines d'une haute raison et qui n'avaient pas encore été dites aussi clairement dans la *Minerve :*

Moïse, des Hébreux législateur suprême,
Recevant ses pouvoirs et la loi de Dieu même,
Vaut-il Monsieur Grégoire ayant reçu mandat
D'un quartier de Nanci, pour réformer l'État ?
Ce roi des Bactriens dont la Perse s'honore,
Enseignant la sagesse aux peuples de l'aurore,
Zoroastre, peut-il égaler un bourgeois
Voué du côté gauche à régenter les rois ?

Après quelques considérations tout à fait neuves sur l'arche de Noé et la tour de Babel, le poëte en vient à la *Monarchie,* qui forme le sujet de son second chant. Et ici, Messieurs, je vous le demande, quel ravissement n'ai-je pas dû éprouver en voyant proclamer tout haut des maximes que mon père et ses amis n'émettent encore que tout bas :

Amis, voulez-vous voir les grandes monarchies
Exemptes de défauts et d'abus affranchies ?
Renversez-les d'abord : c'est le point capital.

. . . .

Dans l'État monarchique avec art ébranlé,
Que tout soit à l'instant aplani, nivelé.
En un point seulement que l'égalité cesse,
Accordez au vilain le pas sur la noblesse.

. . . .

Même du meilleur prince entravez la puissance ;
Il ne doit obtenir que des droits *mitigés,*
Qu'il lui suffit de lire en Code rédigés ;
Que le sceptre en ses mains ne soit qu'un vain fantôme,
Une ombre de pouvoir pour l'ombre d'un royaume.

. . . .

On modère surtout le pouvoir qu'on dépouille.

. . . .

Des goujats assemblés en comité primaire,
De toute autorité sont la source première.

Et une foule d'autres sentences exprimées avec une certaine âpreté qui les rend neuves pour moi, sinon pour le fond, du moins pour la forme. J'ai également admiré dans ce chant plusieurs passages qui rappellent, les uns, des souvenirs glorieux, tels que la prise de la Bastille où brillèrent par leur audace deux généraux qui savaient mieux faire de la bière que ce Condé, prétendu grand, ne savait faire une omelette ; les autres, des souvenirs attendrissants, tels que les journées du Manège et du Jeu de Paume, où nos modernes Fabricius déposèrent sur l'autel de la Patrie les boucles de leurs souliers. Messieurs, ce second chant étincelle de beautés. Ici, l'aphorisme immortel, *Guerre aux châteaux ! Paix aux chaumières !* sert de texte à cette exhortation si touchante :

Vertueux laboureurs aux mœurs douces et pures,
Allez de votre sort réparer les injures.
Chassez vos châtelains de ces nobles séjours
Où vous alliez chercher de perfides secours.
Leurs biens sont des forfaits, leurs bienfaits sont des chaînes.
Allez, pleins d'innocence, attaquer leurs domaines ;
Que leur mobilier même, à bon droit convoité,
Toujours innocemment soit au vôtre ajouté.

Nous avons dans notre salon une pendule qui a appartenu à un ancien oppresseur de mon père. C'est une antiquaille, mais elle est là pour le principe. — Plus loin, une démonstration éclatante de la supériorité du siècle :

. . .Villars dans Denain servait-il son pays
Comme Monsieur Constant ou Monsieur Azaïs,
Comme les nouveaux Grecs de la moderne Athène,
Inspirés par Minerve une fois par semaine ?

Voilà qui est positif. J'ai regretté, pour faire une critique, qu'à l'éloge de ces ouvrages toujours si classiques contre les ci-devant, dont vos quais sont décorés, l'auteur n'ait pas joint quelques mots de louange sur ces gravures en l'honneur de nos grands hommes qui tapissent vos boulevards, et qui, accompagnées de notices toutes françaises, vous apprennent que le général R... *entra de très bonheur au service* et que le maréchal S... fut *la pâture des oiseaux de proies.*

J'en viens au troisième chant, qui est encore plus remarquable que le second, ce

qui ne m'étonne pas; l'auteur y célèbre *la République.* Quel début!

Ô qu'une république a de charmes pour moi!
Qu'il est doux de n'avoir pour souverain que soi!
Heureuse la contrée, aux mœurs républicaines,
Où chacun de l'État à son tour tient les rênes;
Où de fiers citoyens, bons à tous les métiers,
Le matin font des lois et le soir des souliers!...

Cette opposition fait venir les larmes aux yeux; il semble que l'on soit reporté aux jours des patriarches, aux âges de Saturne et de Janus :

Où tout en méprisant les grandeurs de la terre,
On est gonflé d'orgueil sous l'écharpe d'un maire!

Espérons tout de la loi sur *l'organisation municipale* que mon père élabore dans ce moment-ci avec ses amis.

J'ai connu ces plaisirs trop courts, trop fugitifs...

Brave homme!

J'ai brillé dans les rangs des citoyens actifs...

Heureux patriote!

Je n'ai brillé qu'un jour; c'est assez dans la vie.

Ici, Messieurs, je fais une pause. *Mentem mortalia tangunt,* comme disait le chef de notre école mutuelle, lors de la dissolution de ces infortunés amis de la presse, qui n'ont aussi brillé qu'un jour.

Dans les vers suivants se trouve exprimée une idée bien noble du citoyen de Genève :

Que le bourreau lui-même obtienne votre fille;
L'égalité se plaît à ces tendres liens,
Dont il doit naître un jour des bourreaux citoyens.

Voltaire, esprit féodal et monarchique, s'était moqué de Rousseau dans ce vers :

Je marie au Dauphin la fille du bourreau.

Aujourd'hui, heureusement, nous n'avons plus (j'emprunte l'élégante expression d'un illustre député) de *Dauphin qui fasse parmi nous le gros dos.* Après un hommage au drapeau tricolore que, grâce à vos artistes, je porte toujours sur mon cœur en forme de gilet, le poëte rend justice éclatante à l'humanité si étendue de nos républicains. Il rappelle ces motions touchantes en faveur des *ci-devant noirs,* et la sensibilité de ce bon Monsieur Brissot qui trouvait le sucre aussi amer que Rousseau trouvait le gigot mauvais. On sait d'ailleurs que la philanthropie était la vertu principale des régénérateurs du monde. M. Couthon rejeta l'appel au peuple par pitié pour l'agonie de Louis le dernier et le plus grand tort que l'on puisse reprocher à M. de Robespierre est d'avoir augmenté la famine de l'an II en portant opiniâtrément dans ses cheveux la *nourriture du pauvre.* La Convention nationale, soigneuse des plaisirs du peuple, décrétait une foule de fêtes patriotiques, où il était tenu de s'amuser, car, comme dit l'auteur de l'*Art politique,* dans une République,

Le jour où l'on doit rire empêche qu'on ne pleure;
Le plaisir ou la mort, qu'on s'amuse ou qu'on meure.

maxime rigoureusement pratiquée par M. Lebon, propagateur des principes dans Arras, lequel fit, comme on sait, monter dans le tombereau une femme et son enfant, que ne divertissaient pas les jeux du *rasoir national.*

Après avoir applaudi à l'institution des *filles-mères,* à l'invention du culte de la Raison, représentée par des beautés sans culottes, et à la transformation des bagnes en séminaires de la liberté, le poëte arrive à cette colonie infortunée que n'ont pu constituer ni M. J. Juge, ni M. Carrion de Nisas fils, jeunes publicistes égaux en science et en talent, *Arcades ambo!* Pour nous servir encore en passant des expressions du directeur de notre école mutuelle :

Naguère du Texas les plaines solitaires,
Champ d'asile, ont reçu des amis et des frères,
Amants de la nature, ennemis des tyrans,
Jaloux des droits de l'homme en Europe expirants.

A ce début plein de majesté, l'auteur fait succéder une esquisse rapide des institutions sur lesquelles ces vrais Français se proposaient d'asseoir leur république, des naissances dans le goût du Prussien Clootz, des morts à la façon de l'Américain Payne, et des mariages à la manière du Génevois Jean-Jacques. On savait d'ailleurs où trouver des compagnes,

Un peuple entreprenant épouse des Sabines.

Voilà donc la ville *tracée au milieu des bruyères,* les remparts décrits au cordeau et le théâtre indiqué par quatre pieux. Mais l'Amérique, épouvantée de ces apprêts, menace la cité naissante : alors les colons indépendants tiennent conseil!

...Pour le soutien de cette indépendance,
D'une force publique on décrète l'urgence,
Cinquante Romulus, à la légère armés,
Et du meilleur esprit, comme on dit, animés,
Formant un mur d'airain autour de la patrie,
Menacent l'univers de toute leur furie,
S'il osait quelque jour, insultant à leurs droits,
Souiller leur territoire à la suite des rois.

Après cette formidable déclaration on croirait que le monde va rentrer en lui-même. Point du tout.

Tout marchait à grands pas dans la future Athènes,
Et déjà sa splendeur datait de trois semaines,
Quand un sous-lieutenant, d'un piquet escorté...

Je m'arrête, Messieurs, car la plume tremble entre mes mains; ce n'est jamais sans une certaine épouvante que l'on envisage de près les bouleversements des empires. Ainsi finit cette malheureuse colonie du Texas, qui n'eut pas même le temps de dépenser son budget.

Le monde apprit sa fin, *Minerve* sait le reste.

J'achevais ce chant, quand mon père rentra. Je m'esquivai en toute hâte, regrettant de ne pouvoir terminer un livre aussi intéressant, et me proposant bien, d'après la hardiesse des principes qui y sont exposés impunément, d'engager plusieurs écrivains et jeunes auteurs de ma connaissance, les uns, à remettre au jour leurs anciens écrits, les autres, à publier leurs nouveaux manuscrits, qu'ils gardaient prudemment pour des temps meilleurs. Cependant une discussion que j'entendis le soir même dans notre salon sur le quatrième chant de l'*Art politique,* me donna à penser que mon enthousiasme pour ce poëme pourrait bien n'être que le fruit de mon ignorance et de ma simplicité. Comme cette lettre est déjà un peu longue, je remets à vous raconter dans une prochaine, si vous le trouvez bon, comme quoi il me fut à peu près prouvé que les trois premiers chants de l'*Art politique* n'étaient qu'une longue figure de rhétorique, appelée vulgairement *ironie,* comme quoi je restai convaincu que l'auteur était un ultra mauvais plaisant, et comme quoi il me fut du moins invinciblement démontré que le quatrième chant, que je n'ai pas lu, *hurlait* de se trouver avec les autres, suivant l'éloquente expression d'un honorable ex-préfet.

Salut et fraternité.

Publicola Petissot.

Correspondance. — À Messieurs les Rédacteurs du *Conservateur littéraire* [Deuxième lettre.] [1].

Massevaux, 10 février 1820.

Messieurs,

J'ai vu avec surprise que vous aviez apporté à ma dernière lettre des changements, qu'il eût été au moins convenable d'avouer dans une petite note. Vous avez fait subir à mon orthographe des modifications qui ôtent à mon style toute son originalité; pourquoi, s'il vous plaît, m'astreindrais-je aux règles de la grammaire plus que *la Fille d'honneur,* qui est l'ouvrage d'un académicien? Pourquoi n'aurais-je pas une orthographe à moi, comme ce savant avocat, dont *la toge sert d'appui à l'épée des braves,* a une histoire à lui? Vous ne vous êtes pas aperçus, Messieurs, que la modestie avait seule dicté ma confession d'ignorance; je voulais, après ce début, effrayer le lecteur par mon érudition et vous avez justement supprimé les passages qui devaient me procurer ce plaisir. Qu'avez-vous fait des endroits où je trouvais, dans les lettres de Brutus à Cicéron, l'apologie de la loi de recrutement, et dans le mot de Caton, *Delendo Carthago,* la nécessité du renvoi des Suisses, où je disais que la presse devait être libre chez nous comme à Rome et à Sparte, et que Cincinnatus ne s'était jamais astreint à tendre sa maison le jour de la Fête-Dieu? Est-ce par perfidie ou par exiguité d'esprit que vous avez retranché de ma lettre ces choses neuves et intéressantes? Croyez-vous encore avoir fait merveille en élaguant tous ces mots magiques et sacramentels que j'y avais répandus avec tant de profusion, et pour lesquels *il y a de l'écho en France.* Ces mots-là, dit mon père, doivent se rencontrer aussi souvent dans les discours d'un libéral que le mot *million* dans les budgets d'un ministre. En un mot, Messieurs, vous m'avez mutilé à un tel point que j'en suis devenu méconnaissable, et presque ridicule, moi qui ai fait d'excellentes études, qui sais le français comme M. Dumoulin, l'histoire comme un professeur de Poitiers, et la géographie presque aussi bien qu'un ancien archevêque de Malines.

[1] *Conservateur littéraire,* mars 1820.

Ainsi donc, si je vous écris encore, c'est d'abord que je vous l'ai promis, et un libéral tient toujours ses promesses, comme l'a si bien prouvé M. David qui devait *boire la coupe de Socrate* avec M. Robespierre [1], ensuite j'espère que les suppressions dont je me plains, quoique faites sans discernement, n'ont pas été dictées par un esprit anti-libéral; d'illustres rédacteurs de la *Minerve* ont prouvé, dit-on, que le libéralisme peut se concilier avec des fonctions de censure et même de police.

Pour reprendre mon récit au point où je l'en ai laissé, vous saurez, Messieurs, que le soir du jour où je fis ma première incursion dans la bibliothèque de mon père, il réunissait ses amis en grand comité, pour entendre la lecture d'une lettre qui doit être envoyée aux journaux patriotes, et où le cabaretier du coin atteste que nos fabricants n'ont pas vendu une douzaine de mouchoirs, depuis qu'il est question de changer la seconde charte de l'état. La discussion était à peine ouverte sur cet important objet, que l'ami qui nous prête la *Minerve,* survient, haletant, furieux, l'œil enflammé; les regards de Chaumette étaient moins terribles, a dit depuis mon père, lorsqu'il vint annoncer à la commune de Paris que trois factieux nocturnes avaient coupé l'arbre de liberté de la Villette. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, que ce brave homme est parent de l'auteur célèbre qui s'est chargé dans la *Minerve* de la *Mosaïque littéraire,* partie dans laquelle il possède un vrai talent, ainsi que l'a prouvé sa nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, de la traduction d'*Homère,* par un M. de Rochefort. Notre ami donc, loin de s'asseoir comme on l'y invitait, demande la parole, et s'élance à deux genoux sur le grand fauteuil à bras retourné qui sert de tribune : «Citoyens représentants du bourg de Massevaux, et des dix-sept communes environnantes, dit-il, je vous dénonce un livre subversif des principes, attentatoire à notre repos, destructif de l'*union et de l'oubli,* injurieux, perfide, etc., etc.». Il s'agissait de l'*Art politique,* jugez de mon étonnement et de ma confusion. L'orateur l'ouvrit au quatrième chant, consacré au *pouvoir absolu,* et surprit d'abord tout le monde en annonçant que l'auteur y peignait, non les siècles barbares de Louis XII et de Henri IV, mais le règne humain et équitable de sa majesté l'empereur, quoiqu'il n'eût avoué cette intention sacrilège qu'à la fin de son ouvrage. L'orateur commença sa lecture, après avoir prévenu ses auditeurs contre les phrases mielleuses et hypocrites de l'ennemi qu'il allait démasquer :

Au vrai républicain ma muse s'intéresse,
De sa mâle vertu j'admire la souplesse.
Quand son intérêt parle, il est humble, soumis;
Les despotes n'ont pas de plus tendres amis.

Ici, le boucher constitutionnel rappela ironiquement, pour preuve, le temps où six cents patriotes indigents, dont il faisait partie, recevaient tous les soirs un petit écu sans autre condition que de défiler trois fois par jour devant la barre de la Convention en demandant la mort du *tyran.*

Tantôt pour assurer l'honneur de sa Lucrèce,
Il voudrait des Tarquins anéantir l'espèce;
Au nom seul de monarque il trépigne enragé,
Sous les fers odieux dont il se croit chargé.
Tout à coup, dépouillant cette vertu sauvage,
Il se plie avec grâce aux mœurs de l'esclavage;
Sa vertu se marie aux crimes d'un tyran.
L'inflexible Brutus daigne être chambellan.

Le lecteur fit observer que ce vers renfermait une atroce imposture, et que son cousin, le rédacteur de la *Minerve,* n'avait pas été chambellan de l'empereur, mais seulement maître des cérémonies. Ainsi, ajouta-t-il, pour emprunter au traducteur de l'*Iliade* son énergique expression, la clef de la porte de l'empereur n'a point *tourné sous ses doigts asservis* [1]. Il continua :

L'or, naguère si vil, l'apprivoise et le tente;
Il tend à la fortune une main caressante,
Et des distinctions l'ennemi déclaré
Montre un sein orgueilleux de rubans chamarré.

A ces vers, l'assemblée entière se récria; on convint qu'il était des décorations honorables, et qu'on pouvait être fier d'avoir gagné la croix en arrêtant Georges, en haranguant le roi de Rome, ou en défendant son général contre des députés qui se sauvent par les fenêtres; la honte n'est attachée qu'aux ordres créés par des *princes impopulaires;* et, d'ailleurs,

[1] Séance des Jacobins de la nuit du 8 au 9 thermidor. (*Note du* Conservateur littéraire.)

[1] *Iliade,* par M. Aignan, chant Ier. (*Note du* Conservateur littéraire.)

M. Benjamin Constant a dit que *le goût des distinctions peut se concilier avec la passion de l'égalité*[1].

Il serait trop long de vous détailler les incidents que chaque vers, pour ainsi dire, faisait naître. Je ne vous dirai pas de quel rire de pitié on accueillit le passage où l'on cherche à ridiculiser les citoyens qui votaient le consulat et l'empire sous la surveillance de la haute police, comme si la haute police gênait la liberté des votes! Je ne vous exprimerai pas l'indignation qui éclata à ces vers, où l'on insinue que l'empereur prit à d'autres conquérants l'idée de son *Code civil* :

Le despotisme est né sous un soleil brûlant :
Prenez pour professeurs Gengis et Tamerlan,
Publicistes profonds que la terre usurpée
A vus portant un code au bout de leur épée.

Je ne vous peindrai point les clameurs qui s'élevèrent à ceux-ci :

Ayez des sénateurs tout prêts à reconnaître,
S'il le faut, pour confrère un cheval de leur maître.
Ainsi Caligula, par des raisons d'État,
Avait d'un animal augmenté son sénat.

On décida qu'ils renfermaient la satire indirecte du Sénat-Conservateur; on trouva une insulte au malheur dans le morceau suivant : il s'agit du pseudo-Napoléon de qui Trévoux conserve le souvenir, et dont Toulon borna les exploits :

L'empereur de Trévoux, malgré ses mœurs gros-
[sières,
Souverain en sabots, enchantait les chaumières.
Pour aider son génie aux projets les plus grands,
De son peuple fidèle il empruntait six francs.
Malheureux ce monarque, en sa marche inquiète,
D'être tombé du trône, hélas! sur la sellette,
De voir tous ses honneurs à Toulon traversés,
Et ses sceptres divers par la rame éclipsés!

Un des assistants demanda si l'on ne pourrait pas proposer une souscription en faveur de ce brave galérien, comme on en avait ouvert pour tant d'autres.

Quand on en vint à cet endroit :

Cherchez vos alliés et vos auxiliaires
Dans les rangs tout puissants des rois à *parts entières ;*
Pour régner avec grâce empruntez le savoir
De ces princes d'un jour ou monarques du soir.
Apprenez à porter, vous carrant sur un trône,
Le fer et l'or massif d'une double couronne.

[1] *Minerve*, n° 101. (*Note du* Conservateur littéraire.)

Des tyrans de la scène imitez les transports.
Régnez la tête haute et les pieds en dehors;
Et pour votre costume implorez à votre aide
Manlius ou Néron, Macbeth ou Nicomède.
Vous pourrez perdre alors, avec art façonné,
Cet air gauche et commun d'un bourgeois couronné.

On ne sut trop qu'en penser, et chacun se demandait : «*Qu'en dis-tu ?*»

Mais, Messieurs, où éclata l'explosion la plus violente de l'indignation universelle, ce fut au passage qui montre l'empereur espérant faire encore accepter des titres et des honneurs féodaux aux chefs actuels des indépendants, lorsqu'il reviendra de Sainte-Hélène: *Les Républicains :*

Pourront-ils de nouveau, rampants adulateurs,
Et de l'égalité par deux fois déserteurs,
Reprendre, sous le joug des lois impériales,
Les titres, empruntés de nos mœurs féodales?
Mais sur l'esprit du siècle il (*S. M. l'Empereur*) fonde
L'intérêt y fait seul la règle du devoir. [son espoir.

Quel blasphème! combien de traits d'héroïsme et de désintéressement ne présentent pas nos annales républicaines? Ne vit-on pas des femmes déposer jusqu'à 15 francs en assignats sur l'autel de la liberté; des laboureurs faire hommage à la patrie de leur couteau de chasse ou de leur fusil de campagne? Trois cents fiacres de Paris ne vinrent-ils pas à la barre, demandant, comme Brutus, la mort de cinq cents jeunes volontaires de mauvaise volonté, dont ils se disaient les pères, quoique ceux-ci appartinssent réellement à de pauvres campagnards qui ne se doutaient pas de cette fraude pieuse? Croit-on enfin que ce soit dans leur intérêt que MM. de la *Minerve* ont ouvert la souscription du Champ d'Asile? Poursuivons :

Il compte humaniser des vertus trop divines,
Et par les majorats triomphant des doctrines,
Revoir à ses genoux, humiliés, vaincus,
Et le comte Scévole et le baron Gracchus.

Voilà de la calomnie : allez donc demander, par exemple, à M. Carnot s'il voudrait être comte? Ces dénominations oligarchiques sont ce qu'un libéral méprise le plus. Mon père rappela à ce sujet l'éloquent discours d'un citoyen qui proposa à la Convention nationale de substituer les distinctions aristocratiques à la dégradation sociale et aux galères, et de marquer les scélérats d'un titre comme on les marque d'un fer chaud. Les *ultra*

prétendent que ce projet fut mis à exécution sans être solennellement décrété : je vous prierai de me donner quelques renseignements là-dessus, vous qui êtes au foyer des lumières.

Enfin, Messieurs, le tumulte excité par le dernier vers du poëme m'a empêché de l'entendre; je crois pourtant qu'il renferme ce cri gothique que M. Billaud-Varennes appelait si justement une *vocifération féroce*, et qu'un noble pair actuel voulait punir si modérément de la peine de mort.

Après les premiers transports de fureur causés par cet abominable chant, si insultant pour la gloire nationale, on *lacéra* le livre et l'on s'occupa de l'auteur. Au milieu des qualifications peu honorables dont on l'accabla, je distinguai qu'il se nommait M. Berchoux, qu'il se croyait en droit de se plaindre, parce qu'il avait été persécuté; qu'il était aristocrate de profession, c'est-à-dire grand ennemi des lumières, et particulièrement des lanternes; qu'il croyait en Dieu (l'hypocrite!), et n'était pas chrétien à la manière de ce brave général des Cent jours qui finissait une harangue à ses troupes en les mettant sous la protection *des dieux*. J'appris encore qu'il avait composé un autre poëme sur l'utilité des dîners et les plaisirs de la table, qui faisait rire aujourd'hui aux dépens de nos ministres, poëme où ce mauvais Français n'avait seulement pas rappelé les festins patriotiques du Champ-de-Mars, et ces repas dans le goût antique, où les représentants du peuple soupaient avec le bourreau.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai recueilli sur l'auteur de ce poëme, dont j'avais admiré les trois premiers chants avec tant de bonne foi. Quelqu'un ajoutait qu'il avait été familier de l'inquisition; mais il ne paraît pas que cela soit vrai. C'est toujours un bien vilain homme! Espérons que le temps n'est pas éloigné où, si quelqu'un refuse de marcher avec le siècle, on le *mettra au pas*, comme le disait et le faisait cet intègre M. Coffinhal.

Salut et fraternité.

Publicola PETISSOT.

ORAISON FUNÈBRE DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI, fils de France, assassiné le 13 février 1820, dédiée à MM. les Députés des départements : par un jeune séminariste, avec cette épigraphe :

> Madame se meurt!
> Madame est morte!

À Paris, chez Plancher, libraire [1].

Pour donner une idée du style et des opinions du *jeune séminariste*, nous allons citer quelques lignes de son *Oraison funèbre* :

«Sans entrer dans aucun détail politique, j'ose croire que le temps vous prouvera que cet homme (l'affreux Louvel) ne tient à aucun parti... Non, je ne peux me persuader que, dans un siècle éclairé, les opinions soient *aussi* exagérées, *aussi* fanatiques, *aussi* ignorantes *pour* se servir d'un assassin! Les deux partis ne trouvent-ils pas un garant dans le Roi? Ceux qui ont été victimes de la Révolution sont soutenus par sa libéralité; ceux, au contraire, *qui en ont fait l'odieux* sont oubliés par sa clémence. Le *parti* le plus nombreux qui a adopté de nouvelles idées, de nouveaux principes qu'approuve la raison, *sont* admis à soutenir les intérêts de l'état, etc.»

Nous n'avons souligné dans ce paragraphe, textuellement extrait, que les fautes contre la grammaire. Il renferme d'autres fautes bien plus graves contre le bon sens et la bonne foi, dont nos lecteurs sauront faire justice. L'auteur, qui ne voit dans Louis XVI qu'un *roi philosophe*, lequel, *après avoir protégé la liberté des Américains, brisa les derniers liens de la féodalité qui pesait sur son peuple*, prouve, par une admirable prosopopée entre Louvel et Dieu, qu'il amène là tout exprès pour justifier la faction, que le crime du 13 février est un *crime isolé*, commis par un *fanatique de vices*, crime qui *semblait n'appartenir qu'aux siècles d'ignorance*, et non à un siècle *éclairé par une bienfaisante philosophie*, crime enfin que l'*on n'avait pas droit d'attendre de l'urbanité française*. L'auteur n'oublie pas, dans ce beau morceau, de faire adroitement allusion à ces bruits infâmes que l'on répandit sur les *motifs personnels* qui poussèrent l'assassin au crime. — Jusques à quand

[1] *Conservateur littéraire*, mars 1820.

continuera-t-on d'insulter à la désolation publique?

C'est bien en vain que le *jeune séminariste*, qui ne témoigne extérieurement son affliction que par un luxe typographique de points de toute espèce, nous criera que l'*ange des pressentiments sinistres fait vaciller dans les nues le tocsin des immortelles douleurs;* c'est en vain qu'il étalera une *douleur incommensurable;* nous ne serons étonné que d'une seule chose, c'est qu'il ait dédié sa prétendue *oraison funèbre à MM. les députés des départements*, et non aux *citoyens représentants du peuple.*

M.

Note des rédacteurs du Conservateur littéraire [1].

Plusieurs personnes, dont le suffrage est un encouragement bien flatteur pour le *Conservateur littéraire*, nous adressent de fréquentes questions relatives aux noms des auteurs de ce Recueil, dont elles paraissent désirer connaître les rédacteurs. Nous regrettons de ne pouvoir satisfaire cette curiosité, dont nous savons pourtant apprécier les honorables motifs. Les rédacteurs du *Conservateur littéraire*, s'étant fait une loi de l'impartialité la plus rigoureuse, ont senti qu'il était nécessaire de garder l'anonyme pour éviter, non les menaces, mais les politesses toujours un peu intéressées de MM. les auteurs. De cette manière, sans abjurer leurs opinions politiques et personnelles, ils espèrent se dégager plus aisément, dans l'appréciation des ouvrages soumis à leur critique, de toute influence de parti et de toute opinion de coterie. Les rédacteurs du *Conservateur littéraire* n'ont point songé à mettre dans leur Prospectus l'éloge mérité ou non des rédacteurs du *Conservateur littéraire;* ils aiment à croire que d'autres écrivains l'auraient pu faire sans danger, mais pour eux ils auraient trop craint d'être démentis par le public. Voués à la défense de la littérature, ils seraient heureux de réussir dans leur entreprise, et ne le seront pas moins de voir leur tâche mieux remplie par d'autres.

D'ailleurs, ils se déclarent tous responsables des articles insérés dans leur Recueil, et leur solidarité présente la garantie qu'il est juste d'assurer à ceux de MM. les gens de lettres qui pourraient trouver leurs critiques trop sévères.

[1] *Conservateur littéraire*, mars 1820.

Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-arts (salon de 1819), par C.-P. Landon, peintre de S. A. R. Mgr le duc de Berri, membre de la Légion d'honneur, etc. (Premier volume, composé de six livraisons [1]).

Citons quelques phrases d'un doctrinaire : «Le vulgaire a une singulière mnémonique. Les évènements qui semblent les plus importants s'effacent souvent de sa mémoire, et ne tiennent plus à son souvenir que par des accessoires de peu d'intérêt, qui pourtant ont seuls fait une impression durable sur son esprit.» C'est-à-dire (si nous entendons tant soit peu la moderne langue hiéroglyphique) que si, par exemple, vous parlez au peuple de la *déclaration* solennelle d'un jeune ex-ministre, touchant la proposition de M. B...y, le peuple songera d'abord au temps du mobile kaléidoscope; que si vous lui rappelez les mystères de Mme Manson, il reviendra à l'époque du casse-tête chinois; ou enfin, que si vous l'entretenez du grand secret de M. B...n, il se souviendra premièrement des jongleries de Cornelius-Zakayonta. Nous, qui tenons à honneur de faire partie du vulgaire, nous assistons à une exposition de tableaux ou de sculptures, comme il assiste aux évènements de l'histoire, souvent plus occupé de ce qui se passe auprès et autour de nous, que des objets sur lesquels on s'efforce d'attirer nos regards. Nous avons parcouru plusieurs fois les galeries du dernier salon, et, hormis sept ou huit morceaux d'un ordre supérieur, nous avons oublié tout ce que nous avons vu. Certes, nous ne prétendons pas justifier cette injuste indifférence, cette décourageante inattention; une telle manière d'observer est vicieuse, mais elle est celle du peuple. En visitant ce vaste amas de richesses nationales, on était également distrait par la foule des tableaux et par la foule des spectateurs; on

[1] *Conservateur littéraire*, mars 1820.

voulait tout voir et on n'avait le temps de rien examiner. Aussi, en exceptant nos maîtres célèbres, la plupart des peintres du salon auraient obtenu les honneurs de l'exposition, sans que l'ingrat public apprît seulement leurs noms, si quelques écrivains ne s'étaient efforcés, avec plus ou moins de succès, de ramener son attention sur des artistes dont quelques-uns méritaient même sa reconnaissance. Nous ne prétendons rappeler ici ni les *Lettres à David,* ouvrage que son titre suffira pour faire apprécier, ni les lettres au *Courrier,* que leur auteur, M. Kératry, a depuis recueillies en un volume. Cet honorable libéral, transfuge du banc des doctrinaires, est resté homme d'esprit tant qu'il ne s'est pas cru homme de talent. On ne s'occupera dans cet article que de M. C.-P. Landon, qui s'est montré jusqu'ici, dans ses *Annales du Musée* et dans les six premières livraisons du *Salon de 1819,* critique plein de sens et de bienveillance, écrivain élégant et juge impartial.

Quoique M. Landon paraisse peu partisan de la lithographie et de certains sujets d'une certaine histoire toute moderne, que nos indépendants appellent *nationaux;* quoiqu'il démontre à ceux qui n'en sentiraient pas l'inconvenance, l'injustice de l'apothéose décernée à l'*illustre David* [1] dans le palais de nos rois, le public et les artistes n'en doivent pas moins remercier M. Landon des services qu'il rend aux beaux-arts et au bon goût.

M. Landon censure rarement les ouvrages qu'il passe en revue; il aime à louer parce qu'il aime à encourager; peut-être même prodigue-t-il un peu trop souvent les formules d'éloge. Nous, qui sommes du vulgaire, nous aurions traité plus rigoureusement l'auteur du *Martyre d'Eudore,* et ces deux autres peintres qui ont si mal rendu au dernier salon d'admirables scènes puisées dans les *Martyrs.* Ces pauvres gens ressemblent à l'ouvrier dont parle Horace, qui voulait faire une amphore et ne put faire qu'une marmite. D'un autre côté, nous aurions peut-être jugé moins sévèrement les *Danaïdes* et le *Tantale* de M. Mauzaisse, dont les productions, défectueuses sous le rapport du dessin et de l'harmonie, ne manquent ni de vigueur, ni d'originalité. Au reste, ce que nous disons ici ne nous empêchera pas de rendre honneur à celui qui, en examinant les travaux de ses confrères, se fait reconnaître comme artiste à la sagesse de ses conseils et non à l'âcreté de ses critiques.

Il ne faut pas croire que la lecture des observations de M. Landon ne puisse servir qu'aux peintres ou aux sculpteurs; elle peut être également utile aux hommes du monde et aux gens de lettres; les premiers y trouveront des jugements tout faits, ce qui est toujours agréable aux connaisseurs de société; les seconds, des aperçus fins, des rapprochements ingénieux et parfois même de bons avis. C'est ainsi que M. Landon, après avoir parlé de cette *odalisque* de M. Ingres, peinte à la manière des Chinois, sans ombres et sans relief, et du *Roger délivrant Angélique,* par le même, ajoute : «Ces compositions, d'une bizarrerie inexplicable, rappellent certaines pièces de vers modernes, dont le style, plus niais que naïf, annonce la prétention d'imiter le tour et l'expression de nos vieux poëtes. Les nouveaux troubadours ont beau faire; un vers, un mot suffit pour dévoiler l'artifice et détruire l'illusion.»

Nous désirons que M. Landon soit écouté de nos poëtes marotiques et de nos romanciers gaulois, qui seront bientôt forcés de mettre en tête de leurs productions : *ceci est du français;* comme nos anciens peintres étaient obligés d'écrire au-dessous de leurs gothiques compositions : *ceci est un chat.*

Le succès du *Salon de 1819* a répondu au succès des *Annales du Musée,* ouvrage qui a mérité à M. Landon l'estime de ses confrères et la considération du public. L'auteur des *Annales du Musée* portait un autre titre qu'il doit aujourd'hui quitter avec douleur. M. Landon était peintre du prince qu'une épouvantable catastrophe vient d'enlever aux espérances de la nation. M. Landon, plus que tout autre, est à portée de regretter cet illustre duc de Berri, qui aimait les arts comme François Ier, et les eût encouragés comme Louis XIV.

M.

[1] Alliance de mots empruntée à la *Minerve,* septembre 1819 (*Note du* Conservateur littéraire.)

L'ÉCOLE DU CAVALIER, poëme didactique et militaire en trois chants, par le chef d'escadron MILLET, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur; seconde édition, revue et corrigée. — L'ART DU TOUR, poëme en quatre chants, orné de gravures, par Charles LEBOIS, avocat[1].

Il est deux manières d'exciter le rire : à force d'esprit ou à force de bêtise. Je ne connais rien d'amusant comme une farce de Molière, si ce n'est un mélodrame de M. Pixérécourt; et un bon mot de Swift ne me divertit pas plus qu'une niaiserie de Poinsinet. Sans parler des grands poëmes didactiques, tels que ceux de Pope et de Virgile, qui sont beaux et intéressants parce que ces gens-là avaient du génie, ni même d'autres ouvrages du même genre, tels que ceux de Bernard ou de Delille, qui sont élégants et ennuyeux, parce que leurs auteurs n'avaient qu'une sorte de talent, je pense qu'on peut généralement ranger le reste des poëmes didactiques parmi les ouvrages qui font rire, soit de plaisir, soit de pitié. Dans la première de ces deux classes, nous admettrons d'abord l'*Art politique, la Gastronomie* et l'*Art de dîner en ville,* et peut-être auprès de ces jolis ouvrages donnerons-nous une petite place à l'*École du Cavalier,* si l'auteur se décide à *revoir et corriger* encore cette seconde édition plus attentivement qu'il n'a *revu* et *corrigé* la première. Les productions que renfermera la seconde classe formeront, certes, un nombreux trésor de niaiseries et de platitudes; cependant la *Géographie* mise en vers ou la *Géométrie* mise en rimes n'obtiendront pas le premier rang dans cette précieuse collection des produits de l'ineptie humaine : nous pensons que l'honneur de ce poste éminent est de droit dévolu à l'*Art du Tour* de M. Lebois, si cette palme glorieuse ne lui est enlevée par l'*Art du Relieur,* poëme dont nous avons été à portée de connaître quelques fragments, et dont nous menace un des plus savants relieurs du pays latin.

J'avouerai, quant à moi, que je préfère la gaîté qui naît du ridicule à celle qui naît de la plaisanterie. Je ris volontiers avec un poëte spirituel, mais je ris de meilleur cœur encore d'un auteur sérieusement bouffon. Ainsi je déclare (et M. Lebois m'en saura gré, je l'espère) que l'*Art du Tour* est plus amusant que l'*École du Cavalier.*

Un rapide examen de ces deux poëmes mettra le lecteur à même d'apprécier mes jouissances; je commencerai par M. Millet et je finirai par M. Lebois, par la raison *qu'il faut,* comme le disait Amadis Jamyn, *garder les plus grosses gambades pour la fin.*

Dès son premier chant, l'auteur de l'*École du Cavalier* commence par justifier son projet hasardeux de mettre l'*Ordonnance* en vers :

[Citation de 23 vers dont voici le dernier] :

Ce n'est qu'à l'ennui seul que j'aurai dû mes vers.

L'*ennui,* soit dit en passant, inspire mieux M. Millet qu'il n'inspire les auteurs de la pièce récemment représentée sous ce titre. Cependant les nombreuses négligences en fait de rime et de grammaire que présente l'*École du Cavalier* annoncent trop souvent l'influence du dieu indolent dont M. Millet a fait son Apollon. Le chantre de l'*Ordonnance,* à qui l'ennui paraît si peu redoutable, s'est-il donc laissé épouvanter par ce vieux Vaugelas et ce gothique Richelet? On n'est pas poëte correct parce qu'on est savant écuyer; et parce qu'on a lu Bohan, le duc de Newcastle et La Guérinière, on n'est pas dispensé de connaître Lhomond et Restaut. Doute-t-on, par exemple, que la peinture suivante, si vraie et si originale, ne fît beaucoup plus de plaisir au lecteur si elle n'était pas déparée par quelques taches du genre que nous venons d'indiquer.

[Citation de 52 vers.]

M. Millet, qui d'ailleurs est rarement heureux dans ses descriptions techniques, dépeint avec assez d'élégance et de précision la première position du conscrit :

Que placé devant vous votre élève docile,
Les rênes aux bras gauche, attentif, immobile,
Joigne les deux talons qui, sans se rechercher,
Devront en s'alignant plus ou moins s'approcher;
Tandis que ses deux pieds, moins ouverts que [l'équerre,
Iront tracer d'un V la figure angulaire.

L'auteur représente avec une liberté d'expression tant soit peu militaire, les défauts des mauvais écuyers.

[4 vers cités.]

[1] *Conservateur littéraire,* mars 1820.

Que M. Millet, dans sa prochaine édition, orne un peu mieux l'aridité de certains détails et déguise un peu plus la naïveté de certaines opinions; qu'il se persuade bien que l'assassin du duc d'Enghien n'est pas plus un *héros* que cette ligne :

Les cortès parurent au peuple du Mexique.
(Ch. II, p. 36.)

n'est un vers français; qu'il reste bien convaincu que les mots *carnosité, intérieur,* etc., jurent presque autant dans la bouche d'un poëte qu'une invocation à l'aigle impériale dans celle d'un soldat du roi de France; et nous n'aurons plus que des éloges à lui donner, surtout s'il multiplie les peintures pareilles à celle-ci :

[28 vers cités.]

Fidèle au précepte de Boileau, qui prescrit de passer *du plaisant au sévère,* je passe à M. Lebois.

[11 vers cités.]

Je préviens mon lecteur que M. Ch. Lebois n'a point voulu écrire un poëme burlesque. Après avoir décrit les divers outils nécessaires au tourneur, outils

Qui ne sont pas de paille,
Puisque c'est avec eux qu'on coupe les métaux,
Et les bois et l'ivoire, et même les cristaux.

Après avoir énuméré les différentes espèces de bois propres au Tour, M. Lebois reprend :

[40 vers cités].

M. Lebois nous fournira matière à fort peu de critiques; nous lui ferons seulement observer que si *échecs* et *bilboquets* riment assez mal, d'un autre côté, *plus* et *plus, reste* et *reste, faite* et *parfaite, centre* et *concentre* riment un peu trop bien. Nous ne lui reprocherons pas d'écrire *visse* et non *vis,* car cet intrépide fils des Muses nous répliquerait sur-le-champ :

Trois lettres, je le sais, suffisaient pour ce mot;
On dira que j'ai tort d'en mettre deux de trop :
Oui, mais en l'écrivant ainsi qu'on le prononce,
Je satisfais l'oreille et voilà ma réponse.

Comment attaquer un homme qui écrit tout en vers, jusqu'à ses notes, et qui peut dire avec Ovide :

Quid quid tentabam dicere, versus erat?

Convaincu de l'invulnérabilité de M. Lebois, nous aurions évité toute rencontre avec un si rude lutteur, si lui-même, dans une *requête,* encore en vers, à *MM. les Journalistes,* ne nous eût gourmandé de garder un silence incivil sur un *poëme écrit avec assez d'aisance;* requête où il paraît pénétrer notre pensée sur l'*Art du Tour.*

Cet ouvrage manquait, j'ai voulu l'entreprendre;
Ne sachant trop comment, ni par quel bout m'y [prendre,
J'ai rimé de mon mieux le peu que je savais,
Et c'est ce mieux pourtant que vous trouvez mauvais.
Si la chose est ainsi, pourquoi ne pas le dire?

On voit que nous sommes bien et dûment provoqué. Pourtant nous ne manquerons pas aux égards : M. Lebois nous a donné lui-même une belle leçon de politesse dans ce vers où, ayant à parler d'un outil dont il a trouvé le nom *peu propice,* il nous le désigne en ces termes :

C'est, chers Messieurs, la queue, excusez, de cochon.

Nous dirons donc simplement à M. Lebois que sa *requête* nous a paru encore plus drôle que son *poëme;* nous l'engageons à continuer; son troisième ouvrage sera sans doute encore plus amusant que les deux premiers; et la succession des productions littéraires de M. Lebois pourra rappeler ces concours qui, suivant Addison, s'ouvraient jadis dans les petites villes d'Écosse, et où de bons villageois venaient tour à tour s'essayer sur les tréteaux à qui ferait la plus laide grimace.

V.

Second Théâtre-Français : *Charles de Navarre,* tragédie en cinq actes, par M. Brifaut[1]

Il semble que la présence d'une femme, au moins, soit aussi nécessaire au succès des tragédies du jour que la coopération d'un quadrupède quelconque est essentielle à la réussite des *mimodrames* du cirque Olympique. Encore si les femmes que nos auteurs tragiques mettent sur la scène prenaient, comme les bêtes de MM. Franconi, une part intéres-

[1] *Conservateur littéraire,* mars 1820.

sante à l'action où elles assistent; mais, loin de là : des scènes parasites, des causeries insignifiantes, des longueurs et de l'ennui, voilà ce qu'ont produit les rôles féminins, si maladroitement enchâssés dans nos deux plus récentes tragédies; voilà ce que produit encore l'épouse dont M. Brifaut s'est cru obligé de gratifier Clisson, dans sa pièce nouvelle. Cette épouse, à la vérité, ne paraît pas assez pour nous apprendre son nom, mais elle paraît beaucoup plus qu'il ne faut pour nous démontrer son inutilité.

Nous le savons, il est une foule de considérations majeures qui contraignent souvent nos commodes auteurs à faire à leurs ouvrages de fatales additions que la vanité ou la coquetterie des *artistes* du beau sexe leur indiquent. On veut, en lui consacrant un rôle, plaire à telle actrice qui croit plaire elle-même au public. Il serait temps toutefois de voir cesser cette obséquieuse complaisance des auteurs envers ceux qui ne devraient être que leurs interprètes. On fait une tragédie pour mettre en scène tel ou tel homme historique et non tel ou tel comédien; les poëtes ne doivent pas, pour satisfaire une *amoureuse* ou contenter une *jeune première,* tantôt marier des héros gothiques morts dans le célibat, tantôt mettre de folles passions en tête aux hommes les plus graves de l'antiquité. Nous désirons voir les auteurs lever enfin l'étendard de la révolte contre les rois et les reines du théâtre; c'est ici que *l'insurrection est un devoir.* Il faut secouer un joug qui n'a rien d'honorable. Chastellux ne faisait pas seulement un jeu de mots, il énonçait une vérité dont nos écrivains dramatiques sont trop peu pénétrés, lorsqu'il disait que les *acteurs* ne sont pas des *personnages.*

Après cette digression où la force des choses a seule pu nous entraîner, nous revenons à la tragédie de M. Brifaut. Cet ouvrage, comme le roi qui en est le principal acteur, était plus connu sous le nom de *Charles le Mauvais* que sous celui de *Charles de Navarre.* Il est à craindre que le public, sans rétablir le premier titre, ne substitue au second celui de *Charles le Médiocre,* dont Voltaire inclinait d'ailleurs à revêtir le roi de Navarre lui-même. C'est encore une conspiration qui forme le sujet de ce drame. Celui qui l'exécute (le prévôt Marcel), celui qui la détruit (Maillard) ne paraissent pas sur la scène. Le dauphin de France, qu'elle menace, vit dans une sorte d'intimité avec le roi de Navarre qui la trame dans le palais même du dauphin. Ce perfide monarque, dont la politique est presque aussi embrouillée que le tissu de la tragédie, compte d'abord sur le bras de Clisson, prisonnier du roi de France, et sur l'aide de Téligny, chef des états. Mais Clisson, qui reçoit du dauphin la liberté et l'épée de connétable, se range parmi les défenseurs du trône; et Téligny, le versatile ami de Clisson, ne se décide à servir le roi Charles qu'avec la plus grande répugnance et à la dernière extrémité. Il n'est pas étonnant qu'avec d'aussi faibles moyens, la conspiration et la pièce avortent toutes deux ensemble, surtout lorsqu'on n'a pas même la satisfaction de voir le coupable Charles puni, et qu'on l'entend répondre à la clémence du jeune dauphin par d'arrogantes imprécations et des menaces extravagantes :

Tremblez de mon départ, tremblez de mon retour!

On doit remarquer que ce vers ridicule dans la bouche du bénin conspirateur, *Charles le Mauvais,* serait beau dans celle d'un Gengis ou d'un Coriolan. Au reste, nous le disons avec plaisir, le style de M. Brifaut, bien qu'il manque parfois de propriété, de précision et de goût, n'est dénué ni d'élégance, ni d'harmonie, ni même d'une certaine énergie. Nous citerons entre autres ces deux vers, qui expriment avec beaucoup de pompe et d'éclat une vérité trop méconnue :

Lorsqu'un trône a tremblé dans sa base profonde,
Il ébranle en tremblant tous les trônes du monde.

Nous avons distingué, dans le cours de la pièce, plusieurs tirades pleines d'une véritable chaleur, que nous regrettons de ne pouvoir citer. On trouve encore, dans le dialogue, une foule de vers qui seraient applaudis en tout temps, quoiqu'ils doivent surtout aux circonstances les bravos que leur prodigue le public :

Vous avez tout détruit : mais qu'avez-vous fondé?
. . . .
Sauvons la liberté : mais gardons-nous du crime.
. . . .
Laissons là les partis, ne voyons que la France, etc.

Nous ferons observer toutefois à M. Brifaut que ces mots magiques : *France, honneur, patrie, gloire,* etc., etc., sont répétés un peu

trop souvent dans les discours de ses héros. Clisson, dont le beau caractère est d'ailleurs celui que M. Brifaut a le mieux su tracer, Clisson qui nous semble si grand, si chevalier lorsqu'il dit au coupable Téligny dont il se sépare :

Je quitte un conjuré, dans la haine affermi,
Il ne tiendra qu'à toi de me rendre un ami.

Clisson, dis-je, n'est plus qu'un froid et emphatique déclamateur lorsqu'il nous rappelle *à tout bout de champ*, suivant la naïve expression de Rabelais, sa foi, son honneur et ses services. La vertu qui se vante n'est déjà plus de la vertu, et le caractère d'un homme perd en noblesse tout ce qu'il montre en orgueil.

Le lecteur est peut-être étonné que nous ne parlions pas de l'épouse de Clisson; le sort de ce personnage, au moins inutile, est d'être toujours perdu de vue. Si M. Brifaut se décide à le retrancher, sa tragédie aura un défaut de moins.

Nous félicitons M. Brifaut d'avoir choisi un sujet national; mais nous l'engageons à le mieux choisir une autre fois : de plus sévères diraient à le mieux traiter. Il reconnaîtra aisément que si, dans sa tragédie, le rôle du dauphin n'est pas sans mérite, la perfidie de Charles de Navarre est aussi loin d'être dramatique que l'indécision de Téligny d'offrir des combinaisons théâtrales. Dans la tragédie, où il n'y a pas de caractères prononcés, il n'y a pas apparence de danger, parce que sur la scène les évènements naissent des caractères. Où il n'y a pas de danger, il n'y a pas d'intérêt. *Hinc subitæ mortes.* Nous n'ajouterons pas avec le satirique, *Hinc intestata senectus*, parce que nous espérons que le talent jeune encore de M. Brifaut léguera à la postérité des ouvrages meilleurs que *Charles de Navarre.*

H.

Nous remettrons à notre prochain numéro de rendre compte de *Marie Stuart*, tragédie en cinq actes de M. Lebrun, qui vient d'obtenir un grand succès au premier Théâtre-Français. Nous examinerons si cet ouvrage, imité de Schiller, réalise les espérances qu'avait fait concevoir *Ulysse*, début de l'auteur.

Le second théâtre n'a pas vu ses efforts couronnés de tout le succès qu'auraient mérité, sinon les nouveaux ouvrages qu'il a représentés, du moins l'activité et le zèle de son administration. La *Bourgeoisie ambitieuse*, petite comédie en un acte, qui était tombée deux jours avant la mauvaise réussite de *Charles de Navarre*, semble avoir encore porté malheur aux *Fausses apparences*, autre petite comédie qui a été sifflée ces jours derniers, et dont l'auteur est M. Pigault-Lebrun.

Dithyrambe sur l'assassinat de S. A. R. Mgr le duc de Berri, par M. Tézenas de Montbrison, des Académies de Lyon, Marseille[1], etc.

Cette pièce, inspirée par une douleur sentie et une trop clairvoyante indignation, renferme des passages écrits avec feu et avec verve. Cependant, M. Tézenas, dont l'énergie est quelquefois incorrecte, nous paraît réussir encore mieux dans les morceaux qui demandent, comme le suivant, de la grâce et de la douceur :

Pleure, princesse infortunée,
L'époux qui faisait ton bonheur!
Naguère, de fleurs couronnée,
Tu vins, sur le char d'Hyménée,
Comme un ange consolateur.
Ivre de joie et d'espérance,
Oubliant tout, un peuple immense
Se précipitait sur tes pas :
Tu quittais ta douce patrie;
Mais, de tant d'amour attendrie,
Ton cœur ne la regrettait pas.

U.

Ode, ou chant funèbre sur la mort de S. A. R. Mgr le duc de Berri, par Lebrun de Charmettes[2].

On retrouve dans cet ouvrage les qualités particulières du style de M. Lebrun de Charmettes. Nous extrairons les strophes suivantes :

De ta sublime sœur, de ton généreux frère,
De ton malheureux père,
Redirai-je l'effroi, les augustes douleurs;
Ton épouse égarée à la foule attendrie
Redemandant ta vie,
Et lisant ton trépas dans tous les yeux en pleurs?
. . . .

[1] *Conservateur littéraire*, mars 1820. — [2] *Ibid.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Héros! c'en est donc fait : cette brillante gloire,
Cette longue mémoire,
Ces palmes, ces lauriers, qu'eût obtenus ton bras,
Ce pompeux avenir, cette riche espérance,
Sont perdus pour la France;
Et la main d'un Français t'a donné le trépas!

U.

La France royaliste aux mânes de Mgr le duc de Berri, par A. J. C. Saint-Prosper, auteur de l'*Observateur au XIXe siècle*[1].

Cet opuscule, écrit avec une rapidité pleine d'énergie et d'originalité, porte l'empreinte d'une douleur profonde et la fait passer dans l'âme du lecteur, en retraçant fidèlement les détails déchirants de la fatale nuit, et les causes déplorables d'un attentat qu'il est impossible de réparer et qu'il était si facile de prévenir. Cette nouvelle production de M. Saint-Prosper fait le plus grand honneur à ses sentiments comme royaliste, et à son talent comme écrivain. On en jugera par la citation suivante, où se trouve peinte, avec les couleurs les plus vraies, la scène lamentable de l'Opéra : «Au milieu de cette scène, apparaît toute une famille à genoux. Là, sont confondus un père, une sœur, une épouse. Tous prient, mais c'est en vain; car il est des instants où la prière du juste ne monte pas jusqu'au ciel. Cependant, pour la première fois, la royale victime connaît la crainte. — Pensez-vous, disait-il à son frère, que Dieu me pardonne? — Oui, puisqu'il a fait de vous un martyr. — C'est la seule consolation qu'un fils de France puisse donner à son frère. Le Duc bénit sa fille, cherche la main de sa femme, la serre encore une fois, et tombe dans une longue agonie. Pourquoi faut-il que la mort lui soit aussi cruelle? Sa douceur, sa piété auraient dû en désarmer la rigueur. Dieu ne le voulait pas ainsi : le Duc devait encore un dernier exemple à la terre. Les tourments qu'il endure deviennent plus affreux, il est déjà presque hors de la vie... Le Roi arrive. Un effort, le dernier de tous, soutient le Prince, et sa voix murmure les mots : Grâce, Sire, grâce pour *l'homme* qui m'a frappé; je vous en conjure, Sire... La parole expire sur ses lèvres et l'agonie redouble. Courage, mon frère, s'écrie l'héroïne de toutes les douleurs; courage, mon frère! mais si l'Eternel vous appelle à lui, dites à mon père qu'il prie pour la France et pour nous.»

Nous regrettons de ne pouvoir citer davantage.

U.

Nous avions, dans notre précédente livraison, exprimé le désir, et même énoncé l'espérance de voir un de nos écrivains illustres entreprendre l'histoire de Mgr le duc de Berri. Nous aurions été prophète, nos vœux seraient remplis et notre attente comblée, s'il était vrai que, d'après une auguste invitation, le noble vicomte de Chateaubriand se fût chargé de cette tâche digne de lui[1].

Le célèbre Walter Scott, quoiqu'il eût annoncé dans la *Fiancée de Lammermoor* que ce roman était le dernier qu'il publiait, rentre en lice. *Ivanhoe, ou le retour d'un croisé*, est sous presse, et paraîtra dans le courant de mars. Puisse cette nouvelle production être digne de son auteur[2]!

Les rédacteurs du *Conservateur littéraire* avaient déclaré, dans leur 7e livraison, qu'ils continueraient à garder l'anonyme, comme ils l'ont cru devoir faire jusqu'ici. Cependant un article que M. Agier a bien voulu consacrer à leur recueil, dans la 75e livraison du *Conservateur,* article du reste plein d'indulgence et de sentiments bienveillants, pourrait faire croire que MM. Hugo frères sont les seuls auteurs du *Conservateur littéraire.* MM. Hugo[3], uniquement dans l'intérêt de la vérité, nous prient de rectifier cette erreur involontaire. Ils nous invitent à faire connaître qu'ils comptent plusieurs collaborateurs dont les articles ne sont soumis, comme les leurs,

(1) *Conservateur littéraire*, mars 1820.

(1) *Conservateur littéraire,* mars 1820. — (2) *Ibidem.* — (3) Il n'est pas inutile d'observer que deux de ces Messieurs seulement, l'aîné et le plus jeune, comptent parmi les rédacteurs. (*Note du* Conservateur littéraire.)

qu'à la censure du conseil de rédaction, composé de la réunion de tous les rédacteurs. C'est avec regret que les rédacteurs du *Conservateur littéraire* se voient encore forcés d'entretenir d'eux leurs lecteurs; mais c'est avec un bien vrai plaisir qu'ils saisissent cette occasion de remercier publiquement M. Agier de ses éloges et de ses honorables encouragements.

Le Rédacteur responsable
du *Conservateur littéraire.*

Second Théâtre-Français : *Charles de Navarre,* tragédie en cinq actes, par M. Brifaut [1]. [Deuxième et dernier article.]

C'est avec un vrai plaisir que nous revenons sur cet ouvrage, qui obtiendra sans doute auprès des lecteurs plus de faveur qu'il n'en a obtenu auprès du parterre. Le rhume accidentel de David et l'enrouement éternel de Valmore ont fait grand tort à M. Brifaut. Sa pièce, aujourd'hui imprimée, gagne beaucoup à être dégagée du *prestige* de la représentation, qui n'a été qu'une longue épreuve pour ce malheureux *Charles de Navarre.*

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques fragments d'une scène de cette tragédie que nous prenons au hasard. Nous désirons qu'après avoir lu nos citations, il conçoive l'envie de revoir la pièce entière, et nous espérons qu'après en avoir pris connaissance, il cassera dans son cabinet l'arrêt qu'il a pu porter au théâtre.

On vient d'amener devant le dauphin le prisonnier Clisson, qui paraît supporter avec peine l'aspect du prince.

[Citation de 60 vers.]

On voit que ces vers sont loin de manquer de l'éclat et de la noblesse tragiques. Plusieurs d'entre eux sont d'une beauté remarquable et par l'expression et par les idées. Nous extrairons encore les suivants que Clisson adresse au faible et criminel Pecquigny [2]. Ils sont dictés à la fois par l'âme d'un chevalier et le cœur d'un ami :

Va, ce jour t'apprendra si je manque à l'honneur,
Si j'ai mal soutenu les droits de la patrie,
Et par qui, de nous deux, elle est le plus chérie.
Adieu, je t'admirais aux conseils, aux combats;
Je te plains, je te fuis, et je ne te hais pas.
Tu me verras toujours, à la France fidèle,
Me dévouer pour toi, mais t'oublier pour elle.

Pour faire une part à la critique, nous aurions désiré dans certains endroits plus d'élégance et de poésie. Nous citerons pour exemple ces vers, placés dans la bouche de Catherine de Laval, épouse de Clisson. Ils seraient à l'abri de tout reproche si l'expression était aussi heureuse que la pensée est touchante :

[Citation de 8 vers.]

En résumé, la tragédie de M. Brifaut n'est pas inférieure à bien des pièces prônées de nos jours. Elle nous semble, quant à nous, préférable à la *Jeanne d'Arc* de M. d'Avrigny, pour la conduite et pour le style. Cependant la *Jeanne d'Arc* a mieux réussi... — Combien faut-il de libéraux pour former un sot public?

H.

[1] *Conservateur littéraire,* avril 1820. — [2] *Pecquigny,* qui se transformait en *Téligny* sur le théâtre, a repris son véritable nom dans la pièce imprimée. M. Brifaut croit, en vérité, les oreilles françaises bien susceptibles. (*Note du* Conservateur littéraire.)

Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant, par Mme la Princesse C. de S. [1].

Le cadre était vaste : nous n'osons dire que Mme la princesse de S. l'ait rempli; nous croyons même, et la galanterie nous empêche seule de justifier notre opinion, qu'elle a fait entrer dans son tableau des personnages que l'on s'étonne d'y trouver (pages 12 et 13) tandis qu'elle a tenu dans l'ombre des caractères qui semblaient devoir se présenter à son esprit, comme ils se présentent à celui du lecteur. Nous nous hâtons d'achever notre tâche de critique pour rendre justice à la versification pure, harmonieuse et facile qui distingue cette production. Le style de Mme de S. ne

[1] *Conservateur littéraire,* avril 1820.

manque même ni de chaleur ni d'énergie. Elle cherche à détourner son *honnête homme* du métier *d'intrigant :*

Tu veux être intrigant : c'est sans doute un moyen
De parvenir à tout en ne méritant rien.
. . . .
Ne sens-tu pas qu'il est, dans l'art de dénoncer,
D'aduler, de trahir, de perdre, de blesser,
Une perfection que tu ne peux atteindre,
Un avilissement que tu ne saurais feindre,
Un talent tout à part, et qui semble ici-bas
Le partage honteux de ceux qui n'en ont pas?
Tu veux être intrigant, misérable honnête homme!

Ce dernier vers est excellent et digne de la comédie.

Plus loin, l'auteur peint ainsi un de ces *intrigants* qui sont d'autant plus dangereux que leur extérieur est respectable :

Les roses du printemps brillaient sur son visage,
Quatre lustres complets à peine étaient son âge,
Il s'illustrait déjà dans l'art pernicieux
De cacher un cœur bas sous un front généreux,
D'obtenir à la fois le profit et l'estime
Et de se faire plaindre en frappant sa victime.

En somme, quoique Mme la princesse de S. proteste dans son *avant-propos* contre *toute application particulière,* quoiqu'elle semble craindre de passer pour satirique, il faut, nous persistons à le croire, qu'elle retranche de son *Épître* les pages indiquées ci-dessus, pour avoir droit de ne s'appliquer que la première moitié du vers fameux :

Vous joignez l'art de plaire au malheur de médire.

U.

Berriana, ou *Recueil des traits de bonté les plus remarquables de S. A. R. feu Mgr le duc de Berri,* précédé de la vie de ce Prince; par A. J. C. Saint-Prosper, auteur de l'*Observateur au XIXe siècle,* orné d'un fac-similé et d'un portrait du Prince[1].

C'est avec empressement que nous multiplions nos éloges envers un jeune écrivain qui multiplie lui-même, avec un zèle si louable, ses hommages à la mémoire de notre infortuné duc de Berri. La vie de cet auguste Prince, dont M. Saint-Prosper fait précéder son utile recueil, est écrite avec beaucoup de talent. On y remarque avec plaisir cette liberté d'opinion, qui annonce l'indépendance de l'esprit, et sans laquelle il était impossible de réussir dans un pareil sujet. Un *Ministériel* a mauvaise grâce à tonner contre les révolutionnaires, et lorsqu'on entend les professions de foi de certains hommes, on est toujours tenté de s'écrier :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Nous citerons, pour montrer la manière de M. Saint-Prosper, le passage suivant, où l'auteur rappelle quelques-uns des faits d'armes du duc et venge la gloire trop méconnue de cette noble armée de Condé :

[30 lignes citées.]

L'auteur, passant à la seconde partie de son ouvrage (les traits les plus remarquables du prince), termine ainsi l'exposé de la vie du frère d'armes des trois derniers Condés :

[20 lignes sur le duc de Berri.]

La partie anecdotique de ce recueil, qui renferme un grand nombre de traits peu connus, est, comme on devait s'y attendre, pleine d'agrément et d'intérêt. Cependant un sentiment bien triste se mêle à cette douce lecture, elle inspire un double attendrissement, et plus ces charmants détails font éprouver de plaisir, plus les regrets augmentent de vivacité.

M. Saint-Prosper, pour satisfaire la vive curiosité que son titre excitera sans doute, a joint à son ouvrage un choix de morceaux en prose et en vers de différents auteurs sur la mort de Mgr le duc de Berri, et la liste de tous les souscripteurs pour Paulmier et le brave Desbiez. Aussi, son recueil, imprimé avec beaucoup de netteté et d'élégance, est-il plus complet que tout ce qui a paru jusqu'à ce jour, et ne peut-il manquer de réussir auprès d'un public qui se montre si avide de tout ce qu'un vrai patriotisme inspire à nos auteurs, en l'honneur du malheureux neveu de Louis XVI.

U.

---

[1] *Conservateur littéraire,* avril 1820.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Le Flatteur*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Gosse [1].

Le flatteur n'est pas un caractère; flatter n'est pas une manière d'être, mais une manière d'agir; on est avare, on est ambitieux, on se fait flatteur; l'avare flatte pour avoir de l'argent, l'ambitieux pour avoir des places; mais ce ne sont pas là des flatteurs, ce sont des ambitieux et des avares; sinon, il n'y aurait presque aucune de nos comédies qui ne pût être intitulée *le Flatteur*, et le flatteur par excellence, c'est-à-dire l'homme qui s'accommode avec le plus d'adresse aux ridicules des autres, pour en faire ses dupes, ce ne serait pas le Forville de M. Gosse, ce serait le Tartufe : ainsi donc ce titre est vague et mal énoncé; il ne fallait pas intituler cette pièce *le Flatteur*; mais *l'Homme vil*, dénomination caractéristique que M. Gosse a d'ailleurs choisie d'instinct pour son héros.

Cette pièce n'est qu'une pâle copie du Tartufe; comme le Tartufe, c'est un homme qui trompe les principaux membres d'une famille; seulement dans Molière, il ne les trompe que par de faux dehors de piété, motif qui n'a rien d'avilissant, au lieu que dans M. Gosse, c'est par de basses flatteries; c'est en disant à une mère qu'elle est plus belle que sa fille, c'est en persuadant à un vieux général qui revient de la chasse que c'est lui qui a tiré un cerf qui a été tué sous ses yeux par un autre : remarquez que c'est un peu là le genre de flatterie du *Méchant*; seulement, dans le *Méchant*, l'intérêt ne porte pas sur *Géronte* et sur sa sœur, qui sont les personnages ridicules de la pièce, mais sur l'amour de *Chloé* et de *Valère* que le *Méchant* contrarie; au lieu que dans M. Gosse, il y a bien un amour comme il y en a un dans Gresset, mais cet amour n'est point lié à la pièce, c'est un amour de pur remplissage; le *Flatteur* ne s'y oppose point et n'a nul intérêt à s'y opposer : tout roule sur le caractère d'un vieux général qui parle sans cesse de ses devoirs, et qui signe par dépit contre sa femme un marché sur lequel son secrétaire ne touche que cent mille écus; sur un ministre qui, du fond de son cabinet, pour dégoûter un général de son secrétaire, lui envoie une fausse destitution, prévoyant qu'aussitôt la destitution reçue, le secrétaire va se hâter d'injurier son maître, ministre qui, comme l'on voit, ne laisse pas que d'avoir la vue longue; et enfin sur ce fameux secrétaire, qu'on nous présente comme un modèle d'astuce et de finesse et qui, sur la première protestation que lui fait un homme, dont il devrait par cela seul se défier, lui remet tous les papiers qui peuvent le perdre. Et par quel motif, pour quelle haute nécessité? Pour qu'il les aille porter chez un Juif à sa place, parce qu'il a d'autres affaires.

Ajoutez à cela un *Saint-Elme*, qui passe pour sage, et qui se laisse séduire par des flatteries qui n'abuseraient pas le dernier des Gérontes; un jeune officier qui, pour obtenir le consentement de la mère de sa future, consent à la flatter, c'est-à-dire à se moquer d'elle; une jeune fille qui vous dit tout crûment qu'elle aime un jeune officier, parce qu'il est charmant, et qu'il lui a dit qu'elle est jolie. En vérité, quand on compare ces personnages avec le sage *Ariste*, le délicat *Valère* et la touchante *Chloé*, on ne voit pas trop pourquoi M. Gosse a affublé de pareilles caricatures d'une épaulette; ce n'est pas du moins pour faire honneur aux militaires.

Quant au style, il n'est guère plus heureux; on a remarqué ce vers prophétique :

J'ai vu depuis longtemps bien des chutes en France.

Et ceux-ci qui pourraient s'appliquer à plus d'un auteur :

Et les hommes toujours veulent qu'on fasse cas,
Non des talents qu'ils ont, mais de ceux qu'ils n'ont pas.

Et celui-ci qui est pris à Rousseau :

Souriez-vous? il rit. Êtes-vous triste? il pleure.
Sont-ils joyeux? je ris. Sont-ils tristes? je pleure.

Qui avait pris lui-même le sien à Regnard :

Si Célimène rit, à rire il s'évertue;
Est-elle triste? il pleure; a-t-elle chaud? il sue.

Qui avait pris lui-même les siens à Juvénal :

Vilis adulator, si dixeris : æstuo, sudat.

On applaudit encore ce vers de *Saint-Elme*, qui cite *le bon La Fontaine*, et ajoute qu'on trouve cependant dans le monde :

Beaucoup plus de corbeaux encor que de renards.

[1] *Conservateur littéraire*, avril 1820.

Rousseau avait dit :

Un flatteur est comme le renard
Qui cajole un corbeau pour avoir un fromage.

Seulement il était beaucoup plus convenable de faire citer la fable du Renard et du Corbeau par un valet que par un général; pourquoi en effet établissez-vous les distinctions de rang, sinon pour varier les couleurs du style? M. Gosse peut citer La Fontaine, mais un général doit tirer ses comparaisons de la vie habituelle des camps; sinon pourquoi en faites-vous un général? Ce sont là des minuties, d'accord, mais c'est de ces minuties-là que se compose la nature :

Un geste la découvre, un rien la fait paraître,
Mais...

Nous n'achèverons pas : M. Gosse a fait mieux, et il est possible de faire plus mal.

H.

Second Théâtre-Français : *L'Homme poli*, comédie en cinq actes et en vers de M. Merville [1].

M. Gosse nous a montré le flatteur dans l'antichambre, M. Merville nous l'a montré dans les salons; malheureusement, comme l'a dit M. Merville lui-même :

En flattant tout le monde on ne gagne personne,

pas même le public; le *Forville* de la rue de Richelieu n'a eu rien à envier au *Solfare* du Faubourg-Saint-Germain. Nous pensons cependant que M. Merville a été jugé bien sévèrement.

Le *Solfare* de M. Merville n'est autre chose que le *Méchant* dépouillé de toute son originalité; c'est un homme faux, égoïste, ingrat, du reste très poli, caractère que le valet Joseph définit très bien en un seul vers :

Tous les vices enfin, mais pas un seul défaut.

Cet homme aime une jeune fille, sage et jolie, ce qui serait peu de chose pour lui; mais qui a un oncle, lequel oncle

...À toutes ses vertus
Ajoute un supplément de deux cent mille écus.

[1] *Conservateur littéraire*, avril 1820.

Cette jeune fille a aussi un amant; mais le père de cet amant a été l'ennemi mortel de cet oncle, et l'a même forcé par ses injustices à s'expatrier, ce que l'oncle exprime très bien en disant à *Solfare :*

Je ne puis les oublier jamais;
Non plus que tu ne dois oublier ses bienfaits.

Toute la pièce roule cependant sur les mauvais tours que le *Solfare* veut jouer au jeune homme, et dont celui-ci n'est sauvé que par la générosité de l'oncle *Boniface*.

L'oncle *Boniface* est un richard qui revient d'Amérique, aussi franc et aussi gai qu'avant son départ. Il fait contraste avec la politesse cérémonieuse de *Solfare*.

Pardonne-moi, mon cher; il serait difficile
Qu'ayant gardé mon cœur, j'eusse changé mon style.

Vient ensuite une Mme *Distel* qui poursuit *Solfare*, une promesse de mariage à la main, et une vieille baronne qui veut à toute force lui faire lire ses romans, personnages dont le moindre défaut est de ne pas être comiques.

Ajoutons à cela des scènes de valets et de procureur, une déclaration d'amour en quiproquo, et une scène où le principal personnage de la pièce discute longuement avec son valet sur les différentes formules que l'on doit mettre au bas d'une lettre; scènes qui prouvent qu'il n'y a rien de si froid qu'une plaisanterie manquée. En général, c'est une erreur de croire que parce qu'une chose nous a fait rire dans le monde, elle fera rire au théâtre. Un homme grave, disant une sottise, réjouira tout un cercle, au théâtre il sera hué. L'avare, le joueur, le jaloux ne font pas rire ceux qui les entourent; ils les mettent au désespoir.

Il y a au troisième acte une intention très dramatique. L'oncle *Boniface* est exaspéré contre le jeune homme qui ose aimer sa nièce, et qui contrecarre tous ses projets; *Solfare*, pour augmenter sa colère, lui apprend que ce jeune homme est le fils de son ancien ennemi. Quoi! il est donc mort? s'écrie *Boniface*, et à ce mot tous ses ressentiments s'éteignent. *Solfare*, qui se méprend sur ce sentiment, lui fait le tableau de la détresse de ce jeune homme; c'est un orphelin sans ressources, sans appui, sans secours : à chacun de ces mots, la colère du bon oncle se change en pitié, et il se détourne pour cacher son

attendrissement. Nous désirerions que ce fût dans ce moment que l'on apprît que le jeune homme a des dettes, et ensuite que ces dettes sont celles de son père, dont il s'est généreusement chargé, afin de terminer la pièce par la grande scène du troisième acte, lorsque *Valmi* déclare qu'il renonce à la main de la nièce et qu'il va s'expatrier, et que l'oncle *Boniface* se jette dans ses bras et la lui accorde en mariage.

Si, de plus, M. Merville pouvait débarrasser sa pièce de la *Baronne* et de Mme *Distel,* rejeter *Solfare* en seconde ligne, et surtout réduire sa comédie en trois actes, nous pensons qu'il laisserait un joli drame au théâtre.

Dans la pièce telle qu'elle est, le troisième acte est malheureusement terminé; les personnages sortent on ne sait pourquoi; l'action semble finie : si l'on demandait aux spectateurs ce qu'ils attendent sur les banquettes, ils n'auraient d'autre ressource que de compter sur leurs doigts, et de répondre qu'ils n'ont encore vu que trois actes et qu'ils ont lu sur l'affiche que la pièce était en cinq.

H.

Institut royal de France : *Séance publique annuelle des quatre Académies.* [24 avril 1820.][1].

Au temps où nous vivons, la séance de l'Académie n'est plus la nouvelle du jour; on ne s'arrache plus ses programmes, mais on lit avec avidité le bulletin des pairs ou l'ordre du jour des députés; Delille et Thomas verraient leurs vers et leur prose oubliés sous un rapport de M. Saulnier ou une motion de M. Manuel. Le baron de Grimm aurait, aujourd'hui, bien d'autres sujets pour alimenter sa correspondance, et les solennités de l'Académie seraient loin de tenir, dans ses lettres, la place importante qu'elles y remplissent : je vais plus loin, et la gravité des circonstances actuelles rend mon assertion vraisemblable : je doute que le baron allemand s'occupât même beaucoup des séances de la Société Philotechnique, et qu'au milieu des intérêts politiques qui nous absorbent, il daignât apprendre à l'Europe que M. de la Chabaussière récite encore des fables, ou que M. Bouilly fait encore des contes.

En vérité, si ce dégoût des lettres continue, je crois qu'avant deux ans, il sera impossible de se tirer de l'obscurité, en suivant la carrière littéraire, eût-on même autant de talent que M. Carrion de Nisas le dithyrambique.

Cependant il faut convenir que, cette fois, la séance des quatre Académies avait attiré une assemblée, sinon très nombreuse, du moins choisie et brillante, bien qu'il n'y eût, pour ranimer l'intérêt et éveiller l'attention, ni discours de réception, ni distribution prix.

M. Laya, directeur de l'Académie française, présidait la séance. Il l'a ouverte par un discours plein de vues sages sur le danger des innovations en littérature. M. Biot (de l'Académie des Sciences) qui lui a succédé, a lu un mémoire fort intéressant sur les causes et la nature de l'aurore boréale. Ce système, conçu en partie d'après les observations de M. Dalton et les propres expériences de M. Biot, aux îles Shetland, en 1817, explique, d'une manière ingénieuse, un phénomène sur lequel on ne connaissait guère que la théorie toute poétique de Mairan. Le système de M. Biot, assez spécieux pour tenir les savants en respect, aura toujours *un grand mérite, celui d'empêcher qu'on n'en fasse d'autres de longtemps.* Cette observation, que nous empruntons à M. Biot lui-même, parlant de Mairan, a fait sourire toute l'assemblée.

L'Hermitage de Candou, fragment du *Brahma Pourana,* poëme sanskrit, a paru plaire à l'auditoire. Je regrette que l'organe peu élevé du lecteur (M. de Chézy, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres) me prive de rendre un compte plus détaillé de cette traduction et des considérations préliminaires.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, M. Quatremère de Quincy, a lu ensuite un morceau, extrait de sa *Théorie générale de l'imitation dans les beaux-arts.* Cette dissertation, où le public a applaudi des rapprochements spirituels et des idées fines, avait le défaut d'être un peu longue.

Enfin, les lectures ont été très agréablement terminées par une traduction en vers, de divers fragments des poëtes comiques grecs, qui fait partie de la *Philosophie des poëtes,*

[1] *Conservateur littéraire,* mai 1820.

ouvrage auquel travaille M. le comte François de Neufchâteau. Ces morceaux, qui datent tous d'époques fort reculées, prouvent que la gaîté est de tous les temps comme les ridicules. L'un d'eux, comme l'observe M. de Neufchâteau, dans ses savantes remarques, a servi évidemment de type à la fameuse satire de l'Homme. On a entre autres vivement applaudi quatre vers pour et contre le mariage qui, ainsi que le prouve encore le traducteur, sont peut-être les premiers qui aient été récités sur un théâtre : ils finissent ainsi :

On a tort d'épouser et de n'épouser pas.

Ces différents passages, traduits avec une grâce et une facilité que l'auditoire a su apprécier, ont été parfaitement lus par M. Picard. La santé de M. le comte François de Neufchâteau ne lui permettait pas d'assister à cette séance. On y a remarqué M. le duc de Richelieu, M. le comte Ferrand, l'ambassadeur persan et une foule de personnages distingués.

M.

Les Plaisirs de Clichy ou *Histoire de la Souscription, etc.*, avec cette épigraphe :

Et victrix resurget. [1].

En exceptant quelques articles extraits des journaux royalistes (et notamment du spirituel *Drapeau blanc*) que l'on revoit avec plaisir, malgré les lourdes réfutations des rédacteurs du Recueil, il est impossible de lire deux pages de ce plat ouvrage, attribué à l'auteur du *Conservateur déchiré.* On rit de pitié à la première ligne, on bâille de dégoût à la seconde. Cette compilation est si ridicule, qu'elle en est nauséabonde. Si le libraire a cru faire une bonne spéculation, il s'est grandement trompé, car les acheteurs ne se disputeront probablement pas un livre où les niais mêmes qui ont souscrit, rougiront de voir leurs noms. On ne peut mieux qualifier les *Plaisirs de Clichy* qu'en leur appliquant l'expression de Cailhava : *C'est un vrai chaos de bêtises.*

---

[1] *Conservateur littéraire*, mai 1820.

Lithographie morale et politique de MM. les membres de la chambre des députés ou *Résultat des votes pour et contre la liberté individuelle* [1].

Si vous voulez apprendre que M. Manuel est un Mirabeau, que la fameuse Ode d'Horace commence par *Fortis et tenacem*, et que M. le marquis de La Fayette est un homme *fortis et tenacem;* si vous désirez savoir de plus que le nom de M. Aurran *de Pierrefeu* a de l'analogie avec la loi exceptionnelle; que tous les *ultra* portent *des chapeaux à trois cornes ressuscités du* XV*e siècle*, etc., etc., ouvrez cette nouvelle brochure. Il est fâcheux que l'idée n'en soit pas neuve, et que le *Tarif des consciences*, etc., soit là depuis deux ans pour nous apprendre qu'on ne saurait avoir plus de conscience que M. Étienne, ni plus de talent que M. Evariste Dumoulin.

U.

Mémoires, Lettres et Pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Mgr Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri, par M. le Vicomte de Chateaubriand [2].

Il est en Afrique une hydre [3] qui s'endort après avoir dévoré sa proie : on lui abandonne une victime, et l'on profite de son engourdissement pour la tuer. Nous avons acheté bien cher le droit d'écraser l'hydre révolutionnaire : mais celle-là ne s'endort pas. Le treize février nous l'a prouvé.

Il faut donc l'attaquer à force ouverte. Il faut anéantir la faction régicide. Sans doute le gouvernement remplira dignement la noble tâche qui lui est aujourd'hui confiée; mais c'est aux royalistes, c'est surtout aux écrivains monarchiques à le seconder. Jeunes ou vieux, obscurs ou célèbres, qu'ils accourent; on est aux assassinats, le péril presse; qu'ils se rangent, qu'ils se serrent autour de ce trône que la révolution s'attend tous les jours à

[1] *Conservateur littéraire*, mai 1820. — [2] *Conservateur littéraire*, juin 1820. — [3] Le Tenné (*Note du* Conservateur littéraire).

voir crouler, parce qu'elle vient de lui donner pour base un tombeau.

Elle a été longtemps à méditer ce crime : le dogme sacré de la légitimité l'embarrassait; la protection céleste, si évidemment étendue sur la maison royale de France, lui semblait inexplicable. Qu'a-t-elle fait? Elle a tranché ce nouveau nœud gordien d'un coup de poignard. La violence et la trahison, voilà tout le secret des succès révolutionnaires.

La France s'est un moment crue perdue. Cependant tout espoir de perpétuité dans la race royale ne lui a pas été enlevé, et elle se rassure chaque jour davantage; car il reste encore dans son sein de ces hommes qui sont des puissances contre les révolutions, et dont le génie peut suffire quelquefois pour arrêter la décomposition des empires. A la tête de ces Français privilégiés, nous aimons à placer M. le vicomte de Chateaubriand. Dans cette époque de stérilité littéraire et de monstruosités politiques, chaque ouvrage du noble pair est un bienfait pour les lettres, et, ce qui est bien plus encore, un service pour la monarchie. On peut lui appliquer ce que Virgile a dit du sage jeté au milieu des agitations populaires :

Iste regit dictis animos et pectora mulcet.

Ce magnifique triomphe est surtout réservé à l'admirable ouvrage qu'il vient de publier sur la vie et la mort de M[gr] le duc de Berri. Ce livre a été une consolation publique : la France entière l'a lu et s'est sentie soulagée, quoiqu'il fût peut-être de nature à rendre sa perte plus amère en lui en faisant mieux connaître toute l'étendue. Cependant on éprouve tant de plaisir à voir un si beau monument élevé à la royale victime, que l'admiration, inspirée à la fois par le héros et par l'historien, efface presque tout sentiment pénible. M. de Chateaubriand réveille à la vérité un bien cruel souvenir; mais ce souvenir a-t-il besoin d'être réveillé? et doit-on se plaindre d'une main qui ne rouvre la blessure que pour verser du baume sur la plaie?

Tel est le pouvoir du génie : l'apparition de ces *Mémoires* a été un évènement entre tous les évènements qui nous agitent. Depuis longtemps attendus, ils ont été en un moment enlevés et répandus par toute la France. À la gloire de l'auteur, l'enthousiasme, après les avoir lus, n'a pas été moins grand que l'impatience avant de les lire : l'ouvrage du plus illustre de nos écrivains s'est trouvé encore au-dessus de l'idée qu'on s'en était formée.

Nous voudrions pouvoir louer dignement celui qui a si dignement loué notre infortuné duc de Berri; nous ferions ressortir cette richesse d'imagination, cette profondeur de sentiment, cette variété de style, cette prodigieuse propriété d'expressions, cette facilité, cette harmonie, cette négligence si gracieuse, cette naïveté de génie (si l'on peut s'exprimer ainsi) dans les particularités sur l'enfance et la vie privée du Prince, et cette énergie d'une âme fortement indignée dans les détails sur son exil et sur sa mort. Nous nous plairions, aujourd'hui que M. de Chateaubriand s'est placé si haut dans la sphère littéraire et politique, aujourd'hui que la calomnie même et l'esprit de parti se taisent devant sa gloire sous peine de ridicule, à revenir sur les obstacles que ce grand écrivain a rencontrés en entrant dans la carrière; nous aimerions à triompher pour lui des outrages qu'il a dus à la beauté de son génie et des persécutions que lui a suscitées la noblesse de son caractère : mais l'auteur des *Martyrs* n'a pas besoin de nos éloges; et si d'ineptes critiques l'ont abreuvé de dégoûts dans ses premiers efforts, il a reçu pour dédommagement l'admiration contemporaine, qui lui répond de celle de la postérité. Nous remplirons donc ces feuillets par de nombreux passages de la production extraordinaire que nous avons sous les yeux : elle a été lue de tout le monde; n'importe! ce sera une occasion de la relire : et qui s'en plaindra? Nous serons forcé de mêler de temps en temps notre prose à ces citations; mais elle servira seulement à joindre les diverses parties de notre extrait, comme l'alliage dans l'or.

Ces *Mémoires* sont divisés en deux parties : *Vie de M[gr] le duc de Berri hors de France*, et *Vie et mort de M[gr] le duc de Berri en France;* puis en livres et en chapitres. Ces classements mettent beaucoup d'ordre et de clarté dans l'ouvrage. Le début de la première partie est majestueux et rapide : l'auteur retrace en quelques pages l'histoire de plusieurs siècles. Il remonte à l'origine de la maison de Bourbon, et rappelle ses vieux titres à l'amour des Français :

«Sujets avant d'être rois, les Bourbons

moururent pour les Français avant que les Français mourussent pour eux : Pierre de Bourbon fut tué à la journée de Poitiers, Louis de Bourbon à celle d'Azincourt, François de Bourbon à celle de Sainte-Brigide, Antoine de Bourbon au siège de Rouen. Les femmes de cette famille donnèrent de grands monarques à la France en attendant le règne de la lignée masculine : Marguerite de Bourbon, duchesse de Savoie, fut l'aïeule de François Ier. Lorsque les Bourbons alliés à plus de huit cents familles militaires, eurent reçu tout ce qu'il y avait d'héroïque dans le sang français, la Providence fit apparaître Henri IV et les Condé.»

Puis, l'historien raconte la naissance du Prince, son enfance et les premiers malheurs qui le forcèrent à s'exiler avec la famille royale du sol de la patrie. C'était en 1789. On cacha aux jeunes princes le motif de leur fuite, et le prétexte qu'on leur présenta servit à la colorer aux yeux des malveillants qui agitaient la France.

«Lorsqu'il (M. le duc de Sérent) fut prêt à passer la frontière, il apprit aux princes, toujours enchantés du voyage, le but réel de ce voyage, et la proscription dont ils étaient l'objet; ils jetèrent alors autour d'eux un regard attendri et étonné. Mgr le duc de Berri dit vivement à son gouverneur : «Nous «reviendrons.» Malheureux Prince, vous êtes revenu!»

En 1792, la guerre se déclare; en 1794, on permet au jeune duc de se rendre à l'armée de Condé. Écoutons celui qui peignit les phalanges vendéennes et les combats dans le Bocage :

[Citation de 16 lignes.]

Cependant Louis XVII a rejoint son père et sa mère, Louis XVIII lui a succédé, et Mgr le duc de Berri a *proclamé le premier le monarque qui devait lui fermer les yeux.*

[Citation de 50 lignes finissant ainsi] :

«Le génie et le temps ont placé le pouvoir dans cette famille de France; sans trône, elle serait encore souveraine, et n'a besoin que de son nom pour régner.»

Ces lignes, et surtout ces dernières réflexions sont admirables; elles ne le cèdent en beauté qu'à la peinture du licenciement de l'armée de Condé, suite fatale de cette même jalousie des souverains tout-puissants envers la famille de France, proscrite et abandonnée.

[Citation de 40 lignes.]

Ce tableau, comme celui du passage de la Loire dans la célèbre *Notice sur la Vendée,* arrache les larmes : c'est le propre des hommes fortement émus d'émouvoir fortement les autres. Au reste, il n'est pas une page dans cet écrit qui ne décèle dans son auteur l'âme la plus noble et la plus élevée, cette âme passionnée pour tous les genres de gloire qui s'est peinte en ce seul mot : *J'aurais voulu vivre avec Périclès et mourir avec Léonidas* [1].

M. de Chateaubriand suit Mgr le duc de Berri en Allemagne, en Écosse, en Angleterre, et nous raconte les divers plans que S. A. R. adopta successivement pour descendre en France :

«Une fois, Mgr le duc de Berri fut prêt à passer en France. Il avait formé le projet de rejoindre avec deux personnes seulement les royalistes de l'intérieur. «Il me suffira, disait- «il, de trouver cinquante braves pour me «recevoir.» Au moment de s'embarquer, il écrivit ces mots à M. de Mesnard : «L'entre- «prise est audacieuse : je suis bien sûr que «cela ne vous arrêtera pas; mais songez que «vous êtes père.» Ainsi le Prince, qui recherchait pour lui les périls, craignait de les faire partager à ses amis. Cette entreprise n'eut pas lieu, ou du moins elle ne fut exécutée que par un soldat [2] qui y perdit la vie. La fortune refusa à Mgr le duc de Berri la mort de Charette pour lui réserver celle de Henri IV : elle voulait le traiter en roi.»

On est profondément attendri quand on songe à ce qu'était ce *soldat* dont le narrateur parle avec tant de dignité et de modestie. Cependant «la barrière d'airain qui fermait la France fut forcée : l'heure de la Restauration approchait»; Mgr le duc de Berri descendit à Jersey, d'où il écrivit une lettre pleine de grâce et d'amabilité à la veuve du premier capitaine de l'Europe, Mme la maréchale Moreau. Enfin il put revoir la France, et fit son entrée dans Cherbourg.

[Suivent 74 lignes.]

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* (*Note du* Conservateur littéraire). — [2] Armand de Chateaubriand. (*Ibid.*)

Nous avons cité ce morceau d'une certaine étendue pour montrer avec quel talent le noble vicomte sait donner un intérêt tout nouveau à des détails anecdotiques déjà connus, par des saillies inattendues qui raniment l'attention ou des réflexions soudaines qui serrent le cœur. C'est avec le même charme de style qu'est décrite la vie privée du duc de Berri pendant 1814 et le commencement de 1815. Alors arrivent les cent-jours, peints avec une énergie effrayante :

«Les cent-jours ne furent qu'une orgie de la fortune. La république et l'empire se trouvèrent en présence; également surpris d'être évoqués, également incapables de revivre. Tous ces hommes de terreur et de conquêtes, si puissants dans les jours qui leur étaient propres, furent étonnés d'être si peu de chose. En vain l'anarchie et le despotisme s'unirent pour régner : épuisée par ses excès avec le crime, la révolution était devenue stérile.

«La vieille France, qui se retirait, conservait encore ses forces, après douze siècles, tandis que la nouvelle France se trouvait déjà caduque au bout de trente ans.»

Après le 8 juillet, Mgr le duc de Berri présida le collège électoral de Lille, et c'est au commencement de l'année suivante que s'ouvrirent les négociations pour son mariage avec la petite-fille du roi des Deux-Siciles. Ici se trouve placée la correspondance des deux augustes époux, où se peignent dans toute leur pureté ces deux belles âmes, ces deux nobles cœurs si tôt et si cruellement séparés. On lit ces lettres charmantes avec une sorte de plaisir religieux, et ce n'est pas sans une certaine crainte respectueuse que l'on viole, pour ainsi dire, le secret de tant de vertus. Cette publication est un vrai service rendu à la cause royale. Aux siècles antiques, dans les temps de calamités publiques, on déchirait dans les temples le voile qui cachait le sanctuaire, afin que le peuple pût voir de plus près ses dieux.

Nous approchons de la catastrophe : Mgr le duc de Berri, au milieu des douceurs de sa vie privée, se sentait, comme Henri IV, obsédé de tristes pressentiments. Ce chapitre est d'une grande beauté, nous en citerons le passage suivant relatif à ces infâmes lettres anonymes que des brigands, dans le genre de l'infernal Gravier, adressaient au Prince :

[Citation de 14 lignes.]

Il faudrait transcrire en entier le livre II de la seconde partie : *Mort et funérailles du Prince*, pour rendre justice égale aux innombrables beautés qu'il renferme. Le défaut d'espace nous contraint de nous borner à quelques fragments que nous prendrons au hasard, car le choix serait trop embarrassant. Les circonstances qui précédèrent l'assassinat sont décrites avec une exactitude qui transporte le lecteur au lieu de la scène. Le moment où se consomma le crime est surtout rendu avec cette énergie de pinceau qui décèle le maître et n'appartient qu'à M. de Chateaubriand :

«Alors un homme, venant du côté de la rue de Richelieu, passe rapidement entre le factionnaire et un valet de pied qui relevait le marchepied du carrosse. Il heurte ce dernier, se jette sur le Prince au moment où celui-ci, se retournant pour entrer à l'Opéra, disait à Mme la duchesse de Berri : «Adieu, «nous nous reverrons bientôt.» L'assassin, appuyant sa main sur l'épaule gauche du Prince, le frappe de la main droite, au côté droit, un peu au-dessus du sein. M. le comte de Choiseul, prenant ce misérable pour un homme qui en rencontre un autre en courant, le repousse en lui disant : «Prenez donc «garde à ce que vous faites.» Ce qu'il avait fait était fait!»

Le Prince défaillant tombe dans les bras de sa femme; il est transporté dans le salon de sa loge; les gens de l'art sont appelés; ses nobles parents, ses fidèles serviteurs accourent : tous ces détails sont retracés d'une manière déchirante; il semble, à la nouveauté du coloris, qu'on les lit pour la première fois.

[Citation de 33 lignes.]

Plus loin, M. le vicomte de Chateaubriand nous raconte une de ces réflexions amères qui se présentèrent sans doute à son esprit, lorsqu'il vint assister à cette mort, qui devait être une si grande désolation pour la monarchie :

«Si dans quelque partie de l'Europe civilisée, on eût demandé à un homme un peu accoutumé aux choses de la vie, ce que faisait à cette heure la famille royale de France, il eût répondu sans doute qu'elle était plongée dans le sommeil au fond de ses palais, ou que, surprise par une révolution, elle était entraînée au milieu d'un

peuple ému. Non : tout ce peuple dormait sous la garde de son Roi, et le Roi veillait seul avec sa famille! Après tant de scènes produites par la Révolution, nul n'aurait imaginé d'aller chercher tous les Bourbons réunis, au lever de l'aube, dans une salle de spectacle déserte, autour du lit de leur dernier fils assassiné. Heureux l'homme ignoré du monde, qui se réveille dans une chaumière, au milieu de ses enfants que ne poursuit point la haine, et dont aucun ne manque aux embrassements paternels! A quel prix faut-il maintenant acheter les couronnes, et qu'est-ce aujourd'hui qu'un empire!»

Cependant le neveu de Louis XVI est expiré : «Chacun s'éloigne en silence comme s'il eût craint de réveiller le fils de France endormi.»

Nous regrettons bien vivement que l'espace nous manque pour citer les pages sublimes qui terminent ce chapitre, et où l'auteur résume les mérites de la mort héroïque de ce dernier héritier des rois. Nous allons transcrire la peinture de la consternation publique; nous avons été partie, quoique bien imperceptible, de ce grand tableau, et nous en sommes fier.

[60 lignes citées.]

L'illustre auteur termine son livre, suivant l'usage ancien, par le portrait du prince dont il vient de dire la vie. On peut affirmer hardiment qu'aucun écrivain, vieux ou moderne, ne présente dans ce genre rien de supérieur à ce morceau :

[Citation de 23 lignes.]

Quant à son caractère, il se trouve peint, par ses actions, à chaque page de cet écrit. M[gr] le duc de Berri avait passé une vie noble, mais oubliée; il ne lui a fallu que quelques heures à la fin de sa dernière journée, pour acquérir une gloire que cent triomphes ne lui auraient pas obtenue : récompensé à la fois sur la terre et dans le ciel de ses vertus humaines et de ses vertus chrétiennes, le même moment lui a donné l'immortalité et l'éternité.

L'historien continue :

«Tirons, au moins, de notre malheur une leçon utile, et qu'elle soit comme la morale de cet écrit.

«Il s'élève derrière nous une génération impatiente de tous les jougs, ennemie de tous les rois; elle rêve la république, et est incapable, par ses mœurs, des vertus républicaines. Elle s'avance; elle nous presse; elle nous pousse; bientôt elle va prendre notre place. Buonaparte l'aurait pu dompter en l'écrasant, en l'envoyant mourir sur les champs de bataille, en présentant à son ardeur le fantôme de la gloire, afin de l'empêcher de poursuivre celui de la liberté; mais nous, nous n'avons que deux choses à opposer aux folies de cette jeunesse : la légitimité escortée de tous ses souvenirs, environnée de la majesté des siècles, la monarchie représentative assise sur les bases de la grande propriété, défendue par une vigoureuse aristocratie, fortifiée de toutes les puissances morales et religieuses. Quiconque ne voit pas cette vérité, ne voit rien, et court à l'abîme : hors de cette vérité, tout est théorie, chimère, illusion.»

Arrêtons-nous ici : car aussi bien il n'y aurait pas de motif pour terminer nos citations. Dans cet écrit, l'homme d'État et l'écrivain brillent avec une égale supériorité, et c'est une chose consolante, dans ce temps de sophismes, que la politique de M. de Chateaubriand, toute généreuse, soit en même temps si juste et si forte de raison. M. de Chateaubriand parle, pense et écrit avec son âme : voilà pourquoi il n'y a pas dans ses *Mémoires* une seule ligne qu'un lecteur français voulût retrancher. Pour nous, nous avouerons naïvement qu'après la première émotion causée par cette lecture, nous avons cherché si l'ouvrage ne pourrait pas donner matière à quelques critiques, espérant par là donner même plus de poids à nos éloges. *La critique est aisée, et l'art est difficile,* a-t-on dit; nous avons reconnu que cette maxime tant de fois citée était ici en défaut; car si l'art qui a dicté les *Mémoires* est certes *difficile,* il nous est démontré qu'une *critique* fondée de ce bel ouvrage ne le serait pas moins.

V.

Démétrius, tragédie en cinq actes, par M. Delrieu [1].

Cette tragédie, représentée, pour la première fois, en octobre 1815, eut sept ou huit

[1] *Conservateur littéraire,* juin 1820.

représentations. Les circonstances du temps la favorisèrent sans doute : un roi légitime, vainqueur de ses ennemis, et remontant sur son trône, offrait alors trop d'allusions au parterre pour que l'ouvrage n'obtînt pas, au moins, quelques bravos, et cette espèce de succès, qu'on est convenu d'appeler succès d'*estime,* comme on nomme *estimables* les ouvrages dont on n'a pas d'autre éloge à faire.

Le succès n'aveugla point M. Delrieu, il remit son ouvrage sur le métier pour le rendre plus digne du public, qui l'avait accueilli avec une véritable indulgence.

Contre l'ordinaire des auteurs qui corrigent en abrégeant, c'est en ajoutant un rôle à sa pièce qu'il a tâché de la rendre meilleure, et ce rôle n'est point un rôle secondaire : Nicanor, sujet fidèle, proclamant son souverain légitime devant l'usurpatrice même, ne pouvait rester sur le second plan. M. Delrieu l'a assez habilement rattaché au sujet, pour que cette noble fidélité parût dans tout son éclat, sans cependant détourner l'intérêt de celui qui devait l'attirer tout entier, le jeune Démétrius. Néanmoins, cette intercalation d'un rôle important dans une tragédie déjà représentée suffisait pour prouver contre la pièce, et nous ne croyons pas qu'on puisse en citer une seule restée au théâtre après de pareilles corrections.

Peu d'ouvrages renferment autant de reconnaissances que la tragédie nouvelle; ce moyen, vraiment tragique, quand il est habilement employé, y devient presque ridicule par l'abus qui en a été fait.

Les Romains, vainqueurs d'Antiochus le Grand, avaient imposé la condition au roi vaincu d'envoyer à Rome l'héritier de son trône; Démétrius, fils de Séleucus, après avoir épousé, à douze ans, sa cousine Stratonice, fille de Nicanor, avait donc été remis en otage chez les Romains. Cependant, trahi par Héliodore, général de ses armées et favori de la reine Laodice, le roi Séleucus a été empoisonné. Laodice, belle-mère de Démétrius, (dans l'espoir de placer son fils Antiochus sur le trône de Syrie) a gagné le consul Valérius, qui se charge de faire assassiner l'héritier de Séleucus.

La tragédie commence au moment où Laodice, avertie de la mort de Démétrius, consent à délivrer Stratonice, qu'elle retient prisonnière; mais cette liberté doit être achetée, en épousant Antiochus. L'épouse de Démétrius est amenée à Antioche par Antiochus lui-même, qui lui fait connaître à la fois ce que veut la reine et ce qu'il est. Cette première reconnaissance, aussi invraisemblable qu'inutile, choque d'autant plus, qu'elle a lieu au septième vers de la pièce, et qu'elle semble n'être là que pour donner à Antiochus l'occasion de faire l'exposition de la tragédie. Au reste, il rassure Stratonice et lui promet de respecter toujours l'épouse de son frère. Bientôt il déclare à sa mère qu'il ne veut point épouser Stratonice, et il lui parle de rendre le sceptre à son frère.

Ses droits...

Il n'en a plus, il est proscrit par moi;

répond l'ambitieuse Laodice :

Il est esclave à Rome.

ANTIOCHUS.

En Syrie il est roi!

Noble pensée, heureusement et vivement exprimée. Un prince sarmate, Pharasmin, a apporté la nouvelle de la mort de Démétrius, il est chargé de l'annoncer à Stratonice pour la décider à épouser Antiochus. Mais Pharasmin n'est autre que Démétrius, échappé au fer des assassins par le dévouement de Tigrane, frère de sa femme. Il se fait reconnaître de Stratonice qui ne l'a pas vu depuis quinze ans, et qui, sitôt qu'il s'est nommé, se jette dans ses bras (seconde reconnaissance). Nous n'avons pu nous empêcher de trouver la conduite de Stratonice bien singulière. Elle ne connaît pas son époux, elle ne l'a vu qu'à l'autel, alors qu'il avait douze ans; quinze années se sont écoulées depuis; un inconnu se présente, il passe pour l'assassin de son mari, elle fuit avec horreur; il dit que Démétrius vit encore : elle s'arrête, il se nomme, et la voilà qui l'embrasse.

Pharasmin a remis à Laodice un écrit de Valérius (qu'il a dans les mains on ne sait comment); cet écrit annonce la mort de Démétrius, et soudain Laodice, la défiante Laodice, qui dit plus tard à Pharasmin :

Si je vous soupçonnais, vous n'existeriez pas.

lui accorde toute sa confiance, et lui permet, pour lui plaire, de parler à Nicanor, ennemi juré, et qu'un mot de lui doit rendre sujet

fidèle. Cette Laodice, si confiante pour un inconnu, va ensuite jusqu'à soupçonner Antiochus, son fils, de conspirer contre elle, et n'est détrompée qu'avec peine. Alors, elle s'en remet à son conseil du soin de découvrir une conspiration, dont Héliodore lui a annoncé l'existence.

Démétrius se fait reconnaître de Nicanor (troisième reconnaissance), et tous deux se concertent sur les moyens de triompher de leurs ennemis qui leur laissent si bénévolement la liberté de se parler. En effet, quand le conseil s'est assemblé pour tâcher de découvrir le traître, ennemi de la reine, il semblerait naturel que Pharasmin, si dévoué à Laodice, y fût appelé. Mais non, la sécurité et l'imprévoyance de la reine doivent être portées à l'extrême, cela était nécessaire pour que toutes ces reconnaissances eussent le temps d'être effectuées.

Pharasmin annonce à la reine que Nicanor est prêt à combattre pour elle, et que Stratonice ne fait plus de difficulté de s'unir à Antiochus. Cependant le bruit de l'arrivée de Démétrius s'est répandu. Anténor, revenu de Rome avec lui et chargé de soulever l'armée, y est parvenu. Le chef de la conjuration est encore inconnu. Laodice n'hésite pas à accuser Nicanor, et ordonne de le massacrer quand il conduira sa fille à l'autel. Bientôt elle annonce elle-même à Démétrius que la conjuration est étouffée, qu'Anténor a été mis à mort, et enfin qu'elle l'a choisi pour défendre son trône et punir les factieux.

Nous voici arrivés au quatrième acte, jusqu'à présent l'action a été languissante, elle se ranime et devient plus intéressante. Tandis que Nicanor devenu libre, remplace Anténor et va chercher à soulever l'armée en faveur de Démétrius, celui-ci se trouve en présence avec Antiochus, qui croit voir en lui l'assassin de son frère. La scène entre les deux frères est belle : Stratonice apaise la fureur d'Antiochus, en lui apprenant que Démétrius est vivant; on s'attend à une reconnaissance, surtout après ce beau mouvement d'Antiochus :

DÉMÉTRIUS.

Depuis quinze ans, seigneur, songez qu'il est proscrit.

ANTIOCHUS.

Je songe qu'il est roi; ce titre me suffit.

DÉMÉTRIUS.

Il veut vous arracher le sceptre d'une mère.
Il est votre rival.

ANTIOCHUS.

Il est toujours mon frère!

Bientôt Laodice paraît sur la scène pour annoncer à Stratonice qu'elle renonce à lui faire épouser son fils et qu'elle lui rend ses fers. Prévenue du soulèvement que Nicanor a tenté dans l'armée, elle commence à soupçonner quelque perfidie et reproche à Pharasmin de l'avoir abusée, en lui promettant la fidélité de Nicanor.

Cette scène devient tragique quand, tout-à-coup, Laodice se plaignant de ne pas connaître l'auteur de ce complot, Antiochus s'écrie devant Démétrius :

[17 vers cités.]

Laodice confondue répond d'une manière évasive. Antiochus sort pour aller combattre et Pharasmin le suit, en assurant la reine de son dévouement; au même instant arrive Héliodore, avec un billet du consul Valérius, annonçant que Démétrius respire : la reine, désabusée sur la fidélité de Pharasmin, ordonne qu'on l'arrête. Pharasmin est dans les fers, sa mort est décidée, quand Héliodore soupçonne la vérité et parle de Démétrius; il demande qu'on le fasse reconnaître par le Romain qui a apporté la lettre de Valérius.

On le reconnaîtra quand il ne sera plus :
Allez...

repart Laodice, et Héliodore sort pour exécuter ses ordres. Soudain arrive Nicanor vainqueur, Démétrius a été délivré, le peuple l'a salué de ses acclamations, la reine furieuse se tue et Démétrius remonte sur le trône paternel.

Quelques situations tragiques et plusieurs vers dignes d'un meilleur ouvrage ne peuvent racheter les défauts d'un pareil plan. Les caractères, plutôt esquissés que peints, sont de pâles copies d'originaux fameux. Laodice rappelle Cléopâtre dans *Rodogune;* Stratonice ressemble à Zénobie; Antiochus, au frère de Nicomède; Héliodore à Egisthe dans *Oreste.* Le seul caractère de Nicanor, dont la conception appartient à M. Delrieu, est bien tracé et bien soutenu.

Le style de *Démétrius* a de la noblesse et de la correction, il est quelquefois tragique;

mais il manque généralement de poésie. Si M. Delrieu n'avait fait représenter cet ouvrage il y a déjà longtemps (et s'il ne fallait des années aux comédiens français pour monter une tragédie nouvelle), nous pourrions croire que le succès de *Conradin et Frédéric* l'a engagé à faire reparaître *Démétrius* sur la scène. En tout cas, M. Delrieu a fait un mauvais calcul; postulant à l'Académie, sa pièce n'ajoute rien à sa réputation, et, pour lui, ne pas avancer c'est reculer.

H.

La Dame noire,
comédie en trois actes et en prose [1].

Lorsqu'on vint me proposer d'assister à la deuxième représentation de *la Dame noire,* déjà si mal fêtée à sa première apparition le 13 mai 1820, quoique fortifiée, disait-on, d'une assez bonne dose de libéralisme, je fus tenté de m'écrier avec Juvénal : *Ultra samoïadas!*... mais je me contins : car un savant de la trempe de M. Tirecuir de Corcelle et compagnie aurait pu m'accuser d'être ultra jusque dans mes citations. J'allai donc, bon gré mal gré, rendre ma visite obligée à la sœur de *l'Homme gris,* parrain lui-même d'un avorton politico-littéraire, mort nouveau-né entre les bras de M. Cugnet de Montarlot, avant d'avoir eu le temps d'apprendre le français. Quand la toile fut levée, j'eus lieu d'être surpris. Une grande dame, veuve, noble, riche et jolie, parut sur la scène, déguisée en paysanne pour s'assurer si la passion de son amant pour elle est désintéressée; et le parterre vit sans admiration cet oubli des rangs et ce mépris des richesses. L'amant vint nous apprendre qu'*il voyageait comme les Anglais, par économie :* pas le moindre applaudissement national. Un autre survint, qui vanta *la condition des chanoines :* le public demeura froid. Un quatrième exalta *les dîners des prélats;* une saillie aussi agaçante ne réveilla pas les spectateurs. Un cinquième parla de ces vieilles gens *à longue rapière,* décorés *d'un uniforme usé et d'un reste d'épaulettes,* qui *se souviennent d'avoir été militaires :* pas un claquement de mains, pas un trépignement pour constater cette nouvelle victoire des héros du lustre sur les émigrés. Enfin, la dame noire baissa au bruit des sifflets son voile mystérieux à travers lequel on lisait toutefois le nom de l'auteur. D'où je conclus, à ma grande satisfaction, qu'il ne suffit plus aujourd'hui d'une douzaine de phrases libérales pour racheter, auprès du parterre, le défaut d'intérêt, l'absence de comique, la nullité de vraisemblance, le vide d'action, et faire d'un mauvais imbroglio le chef-d'œuvre à la mode.

Au reste, on trouve, dans la pièce nouvelle, double quiproquo, tuteur avare, oncle accommodant, valet rusé, soubrette adroite, etc. *La Dame noire* ne présente absolument rien de neuf que son titre, création digne de cette Melpomène des boulevards qui ressemble à la muse tragique comme la Cythérée hottentote ressemblait à Vénus. *La Dame noire* aurait dû tomber dès l'exposition, qui a lieu à la seconde scène de la manière la plus maladroite et la plus ridicule. Cependant cette justice prématurée aurait empêché le public d'apprécier quelques scènes assez plaisantes et plusieurs mots spirituels dont on doit tenir compte à l'auteur. Ce dernier, que nous aurons la politesse de ne pas nommer, retirera sans doute définitivement sa pièce. Ni *l'Homme gris,* ni *la Dame noire* ne sont des sujets de comédie, mais il est un personnage qui réussirait sans doute aujourd'hui sur la scène comme il réussit dans le monde, je veux dire *l'Homme de toutes les couleurs.*

M.

Nuits françaises sur l'attentat du 13 février 1820, suivies d'une élégie sur la mort de S. A. R. Mgr le duc de Berri, par A. d'Egvilly [1].

Le titre de cette pièce semble un peu bizarre; cependant l'auteur l'excuse en bons vers, et cette excuse-là en vaut bien une autre :

[9 vers cités.]

Dans l'impossibilité de faire de longues citations, nous signalerons encore à nos lecteurs les vers où l'auteur raconte quelles louanges universelles environnèrent le tombeau du

[1] *Conservateur littéraire,* juin 1820.

[1] *Conservateur littéraire,* juin 1820.

Prince qu'aucun flatteur n'avait approché durant sa vie :

[6 vers cités.]

Nous désirons que nos lecteurs conçoivent, d'après ces vers, l'envie de lire l'ouvrage de M. d'Egvilly en entier. Les détails déchirants de la fatale nuit y sont souvent rappelés d'une façon touchante. Les muses françaises ne tariront jamais sur un pareil sujet, et c'est avec raison que M. d'Egvilly a donné pour épigraphe à ses élégies : *Quis talia fando temperet a lacrymis?*

Nos regrets, héroïde, par M. le chevalier de Port-de-Guy [1].

M. le chevalier de Port-de-Guy est, quoique jeune encore, du petit nombre de ces anciens confesseurs de la légitimité, pour qui les règnes divers des usurpations qui se sont successivement détrônées depuis trente ans n'ont jamais été qu'un long et pénible temps d'épreuves. Dans le monstrueux attentat du 13 février, M. de Port-de-Guy, habitué, comme tous les vrais royalistes, aux manœuvres usées des vieux conspirateurs de 93, ne put ni ne dut voir un *crime isolé.* Il pressentit même que la France renfermait encore dans son sein *plus d'un Louvel,* et sa douleur lui inspira ce vers prophétique :

D'Angoulême essuîra quelque forfait nouveau.

Aussi M. de Port-de-Guy a-t-il aujourd'hui droit d'être écouté lorsqu'il s'écrie, en gémissant sur la dernière victime de la grande conspiration révolutionnaire :

[8 vers cités.]

Ces vers, remarquables par leur tournure concise et l'énergie de la pensée qu'ils expriment, donneront sans doute une idée avantageuse de l'héroïde que nous annonçons. Cette pièce, inspirée par le sentiment d'un profond regret et d'une véhémente indignation, honore à la fois l'âme et le caractère de M. le chevalier de Port-de-Guy.

Nous avons entre les mains un *Éloge de Louis XVI* et un *Hommage à la valeur de J.-B. Marie,* par le même auteur. En tête de cette dernière pièce, sont rappelées en quelques lignes les persécutions et les condamnations *afflictives* ou *infamantes* dont dut être frappé M. de Port-de-Guy sous tous les régimes passés de terreur et de despotisme. Ces titres singuliers, mais bien réels, au respect public, sont aujourd'hui la dernière propriété de bien des royalistes et les seuls que la plupart d'entre eux aient jamais reçus, en récompense de leur dévouement.

U.

(1) *Conservateur littéraire,* juin 1820.

Spectacles. — Théâtre-Français : *Le Folliculaire,* comédie en cinq actes et en vers, par M. Delaville de Mirmont [1].

Le jour de la première représentation de cette comédie, le balcon était, dit-on, garni d'un double rang de journalistes : on se rappelle que tous les *artistes* des théâtres de la capitale s'étaient également donné rendez-vous à la première représentation des *Comédiens.* Ils eurent, à ce que rapporte la tradition, le mauvais esprit de se fâcher tout rouge de la petite guerre qu'osait leur faire M. Delavigne. Nos journalistes, que M. Delaville attaque aujourd'hui sérieusement, ont agi du moins avec plus d'adresse. La teinte royaliste de la pièce dispensait à la vérité une partie d'entre eux de se reconnaître dans le portrait qui leur était présenté : aussi ont-ils ri de bon cœur. Leurs confrères libéraux les ont imités du bout des lèvres, songeant sans doute à l'apostrophe du satirique : *Quid rides? Fabula de te narratur.*

Quant à nous, pauvres littérateurs, qui sommes loin de prétendre au titre éminent de publicistes de gazette et à l'honneur d'être tournés en ridicule sur la première scène de France, nous convenons de notre incompétence à juger le *Folliculaire :* car nous pouvons avouer en toute sincérité que la plupart des vices et des ridicules de cette classe d'écrivains nous ont été révélés par M. Delaville. Nous aimons mieux que l'on rie de cette ignorance que de nos connaissances en pareille matière.

On a été frappé de la ressemblance que la pièce nouvelle offrait avec le *Tartufe.* Valcour (le Folliculaire), comme Tartufe, aspire à

(1) *Conservateur littéraire,* juin 1820.

épouser, en perdant l'amant aimé, la fille du vieillard qui s'est entêté de lui. Le bon Dubuisson, comme l'Orgon de Molière, a un frère raisonnable qui favorise les amours de Belval et d'Agathe, et concourt à démasquer l'intrigant Valcour. La suivante même est une contre-partie de la Dorine du *Tartufe*. D'après ces rapprochements, il ne semble pas que le mérite de l'invention brille à un haut degré dans le *Folliculaire;* cependant à la scène cette comédie fait un effet différent, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître beaucoup d'imagination dans les incidents qui compliquent l'intrigue, et non moins d'art dans la disposition des ressorts dramatiques. La feinte générosité de Valcour, lorsqu'il se sacrifie en apparence pour le rival dont il prépare le malheur, est une idée heureuse que l'auteur ne doit point à Molière. La scène dans laquelle le Folliculaire reçoit Belval en qualité de *Rédacteur ambulant,* est plaisante [1] : des malins assurent qu'elle est frappante de vérité. On regrette que l'auteur n'ait pas prolongé cette situation : elle établissait, entre Valcour et son rival qu'il n'a jamais vu, un rapport singulier, susceptible de faire naître des incidents comiques. Il y a beaucoup d'esprit dans la scène du premier acte entre Dubuisson, son fils Sinclair et son frère Dormeuil. Le vieillard, entiché de littérature, apprend que son fils a fait des couplets. — *Des couplets!* s'écrie-t-il, doutant de son bonheur. Sinclair le lui affirme de nouveau. — *En vers?* reprend le bon père avec un redoublement de joie et d'incrédulité... Ce trait, d'un naturel si gai, nous paraît digne de Regnard.

Cette pièce est amusante. Si le *Tartufe* n'existait pas, elle annoncerait dans M. Delaville un talent comique d'un ordre très élevé. Autant qu'on peut en juger d'après l'impression de la scène, elle n'est point inférieure pour le style aux *Comédiens,* et leur est supérieure sous le rapport de l'intrigue et de l'intérêt. Sans offrir cette profondeur de pensée, cette connaissance intime du cœur qui révèle le génie et n'a jusqu'ici appartenu qu'à Molière, le dialogue, toujours conduit avec esprit et naturel, présente une foule de traits piquants, d'idées ingénieuses et parfois même de beaux vers. Le fragment suivant de la scène où Valcour et Dormeuil débattent le mérite des journalistes, justifiera nos éloges :

[40 vers cités.]

Les vers où le journaliste explique à son valet les raisons pour lesquelles il se croit en droit d'injurier son ancien bienfaiteur disgracié, sont tout à fait à l'ordre du jour : c'est de la morale de notre siècle.

[16 vers cités.]

Le style de M. Delaville, dans la comédie, annonce beaucoup plus de verve et de talent que le style de M. Delaville dans la tragédie [1].

Les caractères sont en général habilement tracés. Cependant Valcour est plutôt un *Tartufe* qu'un *Folliculaire;* ce mot présente une idée complexe, et M. Delaville nous a peint un caractère simple dans le genre de l'*Avare* ou du *Misanthrope.* Valcour devrait être charlatan, il n'est qu'hypocrite : c'est là un défaut. Dormeuil, Sinclair, Belval et Agathe rappellent des originaux connus. Le rôle du valet Marcel est le seul qui appartienne en propre à M. Delaville : ce caractère assez neuf n'est pas sans mérite. Quant à Dubuisson, il sort de la classe des *Gérontes* ordinaires. L'auteur en a su faire un *Bonhomme,* qui n'est pas imbécile. Cependant si l'on se rend aisément raison de sa passion pour les lettres, on ne s'explique pas de même son engouement pour un journaliste qu'il loge dans sa maison. Nous concevons qu'un provincial, éloigné de Paris, considère les gazetiers comme des personnages importants; mais quel que soit notre respect pour les maîtres de la littérature et de la politique, nous pensons que lorsqu'on a l'honneur d'être admis dans leur familiarité, on est presque tenté de ne voir en eux que des hommes tout comme les autres : le rôle de Dubuisson blesse donc évidemment le vieil axiome : *il n'est point de grands hommes pour leurs valets de chambre.*

[1] Il lui est enjoint de parcourir tout Paris, d'écouter ce qui se dit dans les halles, *où un journal trouve beaucoup à prendre,* de noter tout ce qu'il verra dans ses courses :

Les voleurs qu'on saisit, les voitures qui versent,
Les femmes, admirant les nageurs qui s'exercent,
etc.

(*Note du* Conservateur littéraire.)

[1] M. Delaville, comme M. Delrieu, est auteur d'un *Artaxerce,* joué il y a quelques années sur le théâtre de Bordeaux. (*Note du* Conservateur littéraire.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous ne pouvons terminer cet article sans relever l'indécence avec laquelle l'acteur Damas expose aux regards du public le titre du journal qu'il a bénévolement choisi pour son rôle de Folliculaire. Ce comédien, bien qu'il représente sur la scène un journaliste, ne devrait pas oublier qu'il est acteur, et comme tel soumis à la haute et immédiate juridiction du parterre.

(Non signé.)

SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS : *L'ARTISTE AMBITIEUX*, comédie en cinq actes et en vers, par M. THÉAULON [1].

Le savant évêque de Claudianopolis et le traducteur des *Contes arabes*, rapportent, dans leur *Supplément à la Bibliothèque orientale de M. d'Herbelot*, cette maxime des Persans : *Qui possède un art, peut dire qu'il est grand seigneur.* Si cet apophtegme avait cours en France, M. Théaulon n'aurait pas fait sa comédie; on peut ajouter que nos artistes ne seraient pas plus pleins de leur importance qu'ils ne le sont.

La comédie que nous venons d'examiner est imitée du *Tartufe*, celle dont nous allons parler rappelle le *Glorieux* : rien de neuf sous le soleil. Un musicien, dont un comte a fait son gendre, aspire à devenir lui-même grand seigneur; pour se faire le fils adoptif d'un duc, il renonce à son père roturier, et n'est ramené aux sentiments de la nature que par le noble duc lui-même, lequel refuse de l'adopter, dès qu'il voit le chagrin du vieux père abandonné. Cette idée, évidemment empruntée à Destouches, est bien simple : il fallait remplir cinq grands actes. Avec du génie, on l'aurait pu; mais le *génie* n'est qu'une bagatelle, lorsqu'on a l'*entente de la scène* : M. Théaulon le prouve dans son *Artiste ambitieux*. Il donne à son musicien Raymond une femme, un beau-père, une belle-mère, un protecteur, un père; ce n'est pas tout, il lui adjoint une sœur, et introduit de cette manière dans sa fable tout l'attirail qui suit les *jeunes premières* au théâtre. La sœur entraîne nécessairement un amant, nous aurons le musicien Remy, à qui son père l'a promise; l'amant entraîne un rival, nous aurons le gentilhomme Delmar, préféré par l'artiste ambitieux : les cinq actes seront remplis, et si la scène menace de rester vide, nous verrons arriver un notaire et un huissier... *Vos plaudite.*

En blâmant les défauts du plan, nous rendons justice avec plaisir aux intentions dramatiques et à plusieurs scènes piquantes qui se rencontrent dans cet ouvrage. Nous avons remarqué entre autres celle où Delmar prend le père de Raymond pour le notaire qui doit lui délivrer les trois mille francs que l'artiste, comptant sur la bourse de son père, a promis de lui prêter. Les caractères ne sont pas tous également soutenus. Celui de l'artiste ambitieux est dessiné avec timidité; celui du modeste Remy est beaucoup mieux tracé : Samson, jeune acteur plein de talent, le rend avec beaucoup de verve et de feu. On l'applaudit à juste titre lorsqu'il s'écrie :

Monsieur, je suis artiste, et de plus, fier de l'être.

Il est à regretter que Remy, qui offrait un heureux contraste avec Raymond, ne paraisse pas plus souvent sur la scène. Le rôle du duc d'Orgueval, un des meilleurs de la pièce, est supérieurement joué par Lafargue, qui ferait bien de renoncer à la tragédie. On ne sait guère que penser d'Hortense, la noble épouse de Raymond; ces demi-intrigantes font peu d'effet au théâtre. La comtesse d'Oblincourt, belle-mère de l'artiste, est absolument nulle. Le comte, son mari, est un homme qui a la manie de faire des plans pour *sauver la France :* ce portrait de bien des solliciteurs est plaisant toutes les fois qu'il ne dégénère pas en caricature. Prenons par exemple la table des chapitres de son mémoire, que le comte lit à sa femme :

De la nécessité de supprimer l'octroi.
De la nécessité de s'occuper de moi.
De la nécessité d'une réforme entière.
De la nécessité de me nommer préfet,
etc., etc.

cela n'est-il pas un peu naïf? Demandez à Messieurs tels et tels.

Il y a beaucoup d'esprit et d'originalité dans le rôle de l'huissier Mirliflore, qui vient prier Raymond de se rendre en prison avec une si aimable impertinence. On doit louer l'auteur de n'avoir pas copié ce *bon Monsieur*

[1] *Conservateur littéraire*, juin 1820.

Loyal, type éternel de tous les huissiers depuis Molière. Delmar est un de ces *faiseurs d'esprit* à la mode; parle-t-il d'un héritier?

Il promène sa joie en voiture de deuil.

Raconte-t-il ses campagnes?

Encor dix ans de guerre, et j'étais général!

Ce caractère nous a semblé assez bien saisi. Le style de cette pièce n'est généralement pas assez soigné : cependant elle est écrite avec esprit. On applaudit ces vers de la comtesse d'Oblincourt sur un abus commun de nos jours :

Vraiment! ces gens d'intrigue ont un heureux secret :
Les dots de leurs enfants figurent au budget.

La sœur de Raymond, la douce Angéline elle-même, paye tribut à la malice de son sexe lorsqu'elle dit à son père, en parlant du duc d'Orgueval :

On le respecte ici : c'est un grand, et ma sœur,
Lorsqu'elle en a besoin, l'appelle *Monseigneur.*

On trouve dans cette pièce des sentences philosophiques, telles que :

Où paraît la vertu, la noblesse commence, etc.

et de petits traits contre les distinctions sociales, lesquels se consolent de n'être pas malins au bruit des applaudissements dont les couvrent les jeunes niais qui se sont arrogé une si plaisante suprématie dans nos parterres. On regrette que M. Théaulon, dont les opinions sont, dit-on, monarchiques, ait cru prudent de s'assurer ce pauvre moyen de succès.

Au reste, sa pièce n'en avait pas besoin : quoique la confusion de certaines scènes et la multiplicité des personnages, annoncent en quelque sorte des habitudes d'opéra-comique, l'*Artiste ambitieux* renferme assez de parties estimables pour que son auteur n'eût pas à craindre une chute. Ce n'est pas une bonne comédie; ce n'est pourtant pas non plus une comédie médiocre.

H.

Hommage de l'Aveugle de Nanterre aux mânes de S. A. R. Mgr le duc de Berri [1].

Parmi les innombrables traits de bienfaisance que nous a révélés la mort du duc de Berri, on n'a sans doute pas oublié cet aveugle des environs de Nanterre, qu'il se plaisait à combler de ses aumônes. C'est une idée touchante que d'avoir mis l'éloge du prince dans la bouche du pauvre et donné pour panégyriste au bienfaiteur un des malheureux qu'allaient chercher ses bienfaits. Les regrets de l'Aveugle de Nanterre sont exprimés dans la petite pièce que nous annonçons avec naturel et simplicité.

U.

Sur quelques phrases du Défenseur [2].

Quand parut la loi sur *la censure,* le premier de nos écrivains dut faire le sacrifice que lui imposait la dignité d'un haut rang, et d'une réputation plus haute encore. M. de Chateaubriand cessa d'écrire dans le *Conservateur;* ce recueil célèbre, perdant son soutien, cessa de paraître; la France, en s'en affligeant, avait prévu cette conséquence de la retraite du noble pair.

Cependant, le *Défenseur,* rédigé par des écrivains à qui leur position permettait d'écrire sous la censure, apparut pour succéder au *Conservateur;* tout royaliste dut se réjouir de cette tentative, et toutefois s'étonner de lire sur l'affiche où cet ouvrage était annoncé, que le *Défenseur* était entrepris par les rédacteurs *les plus distingués* du *Conservateur;* on ne pouvait oublier si tôt que M. de Chateaubriand n'écrivait plus.

Nous qui, à une profonde estime pour les deux hommes éminemment *distingués* qui figurent à la tête des auteurs du *Défenseur,* avons toujours joint les vœux les plus vifs pour la prospérité de cet utile ouvrage, nous ne voulûmes voir que la faute de l'imprimeur, dans ce qui aurait été l'inconvenance la plus

[1] *Conservateur littéraire,* juin 1820. — [2] *Ibid.*

grave (pour ne pas dire plus) de la part des rédacteurs. Par suite de cette persuasion, complètement détruite maintenant, nous gardâmes à ce sujet un silence que nous sommes forcés, bien à regret, de rompre aujourd'hui.

Personne n'a oublié le discours dans lequel M. le général Foy, à la séance du 1er juin, guidé en cela par l'opinion publique, plaça M. le vicomte de Chateaubriand à la tête des royalistes de France; et la réponse où M. de Corbière lui-même, un des premiers appuis de la monarchie, reconnut noblement, dans cet illustre pair, l'autorité d'un grand caractère, et la suprématie d'un beau génie. Le *Journal des Débats*, imitant l'honorable député breton, vit M. de Chateaubriand à la place que lui assignent l'admiration de l'Europe, l'attachement des royalistes, et la rage des révolutionnaires. Le *Défenseur* (11e livraison, p. 517) s'est étonné de l'hommage rendu par le *Journal des Débats* à l'immense supériorité de ce grand homme d'État. Nous nous étonnerons à notre tour, avec tous les amis du trône, de l'étonnement du *Défenseur*. Le *Défenseur* trouve *hyperboliques* ces qualifications de *chef* et de *maître, prodiguées,* dit-il, *à M. de Chateaubriand.* Voilà qui est étrange : en exceptant les membres augustes de la famille royale, *chefs* et *maîtres* naturels de tous les Français, à qui donc le *Défenseur* donnerait-il le titre de *chef des royalistes* (puisque les royalistes sont aujourd'hui *un parti qui conspire contre la révolution*)? Certes, il l'a amplement mérité et chèrement payé, ce titre si beau et si dangereux, celui qui a été, quoi que semble encore dire le *Défenseur* (p. 504) la plus ferme colonne du *Conservateur,* ouvrage qui, suivant notre duc de Berri, *sauvait la monarchie.* Oui, nous le disons hautement, il est bien notre chef, l'auteur de *Buonaparte et les Bourbons,* de la *Monarchie selon la Charte,* de la *Notice sur la Vendée,* des *Mémoires sur Mgr le duc de Berri...* Il est superflu, au reste, de rappeler les titres du noble pair; nous énonçons une opinion qui n'a pas besoin d'être démontrée, opinion générale, opinion européenne, opinion qui résisterait aux efforts mêmes que M. de Chateaubriand, par une modestie excessive, pourrait faire pour la détruire. Pourquoi répéterions-nous une apologie qui est dans la bouche de tout le monde? Ses détracteurs eux-mêmes font l'éloge de ce généreux écrivain, par la confiance avec laquelle ils osent le déprimer; ils se reposent sur son âme grande et simple; ils savent bien que sa modestie, qui n'est comparable qu'à son prodigieux talent, l'empêchera toujours de repousser des attaques, d'ailleurs si au-dessous de lui. Pour nous, comme littérateurs et comme royalistes, c'est notre devoir de protester contre toute usurpation, et de défendre, de notre mieux, celui qui est trop fort pour se défendre lui-même. Nous rappellerons surtout à ceux qui s'élèvent contre lui, ce que le noble pair a pu oublier lui-même, mais ce dont ils devraient éternellement se souvenir, les services qu'il a rendus aux royalistes en général, et les obligations que lui ont en particulier ces mêmes écrivains, qui se montrent ainsi doublement ingrats envers lui; qu'ils pèsent bien nos paroles. Nous ne nous étendrons pas sur cette distinction qu'établit le *Défenseur,* entre les *opinions* et les *doctrines;* nous sommes partisans de toutes les opinions vraiment généreuses, monarchiques et constitutionnelles, et nous n'oublions point que nous parlons ici en présence d'une faction atroce, qui a abusé de tout, et pourrait abuser également de nos discussions. Espérons que le *Défenseur* reconnaîtra lui-même son tort, auquel n'ont point participé, nous en demeurons convaincus, les hommes supérieurs qui brillent au premier rang parmi ses rédacteurs, et dont le caractère n'est pas moins honorable que le talent.

D'ordinaire, quand nous prenons cette plume, consacrée au service de la monarchie, c'est avec un vif sentiment de joie; aujourd'hui, ce n'a pas été sans un véritable regret; ces pages, que la vérité sévère a dictées contre des royalistes, nous ont été bien pénibles à tracer : toutefois, au malheur de parler contre des hommes monarchiques, s'est jointe une grande compensation, celle de renouveler le témoignage de notre admiration pour le plus illustre génie du siècle.

LES RÉDACTEURS
du *Conservateur littéraire.*

Beaux-Arts. — *Exposition des morceaux de concours pour le grand prix de peinture. Portrait de Mgr le duc de Berri*, par M. Gérard [1].

Ces jours derniers (du 10 au 13 juillet), les essais des concurrents pour le grand prix de peinture ont été exposés dans une des salles de l'*École des Beaux-Arts*, rue des Petits-Augustins. Les travaux des graveurs l'avaient été précédemment à l'Institut dans l'ancien local mal aéré, mal éclairé et mal distribué, décoré du titre de *Salle d'exposition*, inscription qui ressemblait presque à une épigramme. C'est, soit dit en passant, un avantage que les peintres, les sculpteurs, les graveurs et les architectes ont dans nos concours sur les poëtes et les orateurs, d'être ainsi préalablement livrés à la critique du public, au jugement du vulgaire, que ne conduit jamais l'intrigue, et qu'ose rarement démentir l'Académie.

Cette année le sujet donné était d'une insignifiance remarquable; aussi le concours a-t-il été d'une médiocrité peu commune. Il s'agissait de présenter Achille aux jeux funèbres célébrés en l'honneur de Patrocle, donnant à Nestor une coupe d'or, *prix de la sagesse*. Un journal a accusé mal à propos l'Académie d'avoir inventé cette dernière particularité. Dans l'*Iliade*, Achille dit textuellement à Nestor : «Je donne ce prix à votre sagesse.» A quoi le roi de Pylos répond : «Je reçois avec grand plaisir le prix que vous me donnez, et je sens mon cœur tressaillir de joie de ce que vous vous souvenez toujours d'un bon homme comme moi.» Cela, dira-t-on, n'est pas dans Homère, d'accord; mais cela est dans Mme Dacier. Ce qui, pour le sens, est absolument la même chose. Par respect pour les dames, nous n'avons pu citer Homère; par galanterie, nous avons dû citer Mme Dacier. Ce sujet, comme on voit, ne présente ni mouvement dans les personnages, ni variété dans les poses, ni intérêt dans l'action, rien enfin de ce qui parle à l'âme, de ce qui éveille l'imagination; en revanche, on peut y faire briller son talent pour le *nu*, pour le *style héroïque*, pour l'*étude de l'antique*, et il faut être des imbéciles pour ne pas sentir tout le mérite de cette compensation. Quoi qu'il en soit, c'est toujours un singulier sujet pour des jeunes gens qui se disputent un prix, qu'une distribution de prix; et (puisque j'ai critiqué l'Académie, je puis bien critiquer Homère) c'est un singulier prix de *sagesse* qu'une *coupe, ebria pocula*; j'aime mieux la rose que l'on donne à Salency.

Dix tableaux ont été soumis au concours : trois d'entre eux ont surtout été remarqués. L'un d'eux, celui de M. Monvoisin, avait paru mériter la palme. Il brillait surtout par le mérite de la composition. Il est fâcheux que le personnage d'Achille fût la partie la plus médiocre de cet ouvrage. Après le tableau de M. Monvoisin, celui de M. Coutan avait réuni les suffrages du public; sans être aussi sagement ordonné dans ses détails, il présentait plus d'harmonie dans son ensemble. Puis venait une composition bizarre, sans grâce, sans noblesse, sans goût, sans harmonie, sans élégance, et où brillait toutefois un beau talent. Nestor ressemblait mieux à un vieux berger, sorcier de village, qu'au vénérable roi de Pylos, pasteur des peuples; Achille rappelait plutôt un campagnard querelleur que l'impétueux fils de Thétis; la figure d'Agamemnon était orgueilleuse sans majesté, et Ulysse avait l'air d'un chef de voleurs; ajoutez à cela la foule des Grecs, dont les physionomies prodigieusement variées paraissaient des copies adoucies des têtes des démons dans la tentation de St-Antoine, et un fond dont les tons crus et brusquement tranchés représentaient plutôt le ciel nébuleux et les prairies vertes de la Flandre que le ciel éclatant et les vaporeux paysages de la Troade. Voilà, dira-t-on, des défauts monstrueux; cependant, à ces défauts, se mêlaient des beautés réelles. Les formes étaient âpres, mais bien étudiées; les têtes ignobles, mais fortement caractérisées; l'ensemble offrait quelque chose de sauvage et de nouveau. Placez la scène non chez les Grecs, mais chez les Sarmates ou les Visigoths, le tableau était frappant de vérité. On attribue cet ouvrage à un élève, nommé M. Champmartin. Ce jeune homme peut aller loin, il a de l'originalité. Parmi les autres morceaux, on avait encore distingué l'ouvrage de M. Larivière, remarquable par la fraîcheur du coloris et une certaine délicatesse de pinceau. En général, aucun des concurrents n'a digne-

[1] *Conservateur littéraire*, juillet 1820.

ment peint Achille, quelques-uns ont mieux réussi dans Nestor.

Voici l'arrêt de l'Académie des Beaux-Arts :

Premier prix : M. Amable-Paul Coutan, de Paris, âgé de vingt-huit ans, élève de M. Gros.

Second prix : M. Pierre-Raymond-Jacques Monvoisin, de Bordeaux, âgé de vingt-six ans, élève de M. Guérin.

Mention honorable : M. Charles-Philippe Larivière, de Paris, âgé de vingt et un ans et demi, élève de M. Girodet. Ce dernier ayant déjà obtenu un second prix, recevra une médaille d'or à la séance publique.

Des élèves, passons au maître. Comme royaliste et comme amateur, éclairé ou non, des arts, on doit bien penser que nous n'avons pas été des derniers à visiter le portrait de Mgr le duc de Berri, par M. Gérard. Un journal a eu l'idée ingénieuse, nous dirions presque perfide, de comparer à ce portrait, beau sans doute, la peinture vivante qu'a tracée du prince que nous pleurons le premier de nos écrivains. Nous ne jouerons pas un pareil tour à M. Gérard. Il y a dans son tableau d'admirables parties, et le buste de Henri IV, placé près du noble duc, ajoute un grand intérêt à la composition. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cet ouvrage, dont la vue nous a vivement ému; nous pourrions déraisonner comme bien d'autres sur ses défauts et sur ses beautés; mais nous ne nous en sentons pas le courage. Nous l'admirons à tort et à travers, comme Henri IV aimait Crillon

M.

Spectacles. — Académie royale de musique : *Aspasie et Périclès*, opéra en un acte; paroles de M. Viennet, musique de M. Daussaigne, ballets de M. Gardel [1].

Le sujet de cet opéra est très léger : Aspasie aime Périclès; Cléon, rival du général athénien, pour se venger des dédains d'Aspasie, accuse cette *philosophe* célèbre d'impiété par devant l'aréopage; Périclès la défend, la sauve et l'épouse. Déjà un autre opéra, dont Aspasie forme également le sujet, avait été joué sans succès dans la capitale; celui-ci a mieux réussi. Le spectacle a de l'éclat; les scènes sont liées avec assez d'art, et le style ne manque pas d'élégance. Nous citerons un fragment de la scène où Aspasie veut empêcher le départ de Périclès, envoyé pour combattre les Lacédémoniens :

[33 vers cités.]

Il y a du naturel et de la grâce dans ces vers, où l'on voudrait toutefois effacer quelques expressions impropres. La musique de cet opéra est l'ouvrage du neveu d'un compositeur célèbre, elle a mérité les applaudissements du public; les ballets de M. Gardel les ont enlevés.

[1] *Conservateur littéraire*, juillet 1820.

Second Théâtre-Français : *Une promenade dans Paris* ou *de Près et de loin*, comédie en cinq actes et en prose [1].

Une chute est toujours pénible à annoncer; cependant, lorsqu'elle est bien complète, elle offre un côté consolant; elle dispense de faire l'analyse de la pièce; c'est là précisément le cas où nous place la mauvaise réussite d'*une Promenade dans Paris.* Le lecteur, qui sait que le parterre a mis au néant les trois derniers actes de cette comédie, attend sans doute de nous moins l'examen critique de l'ouvrage que le compte rendu de la représentation. Nous nous contenterons donc de lui tracer un tableau fidèle de cette orageuse soirée.

On sait que les banquettes de nos théâtres sont à peu près aussi bien garnies durant la belle saison que les sièges de nos députés un jour de budget. Cette fois pourtant le parterre était plein quand la toile s'est levée, et l'on a procédé silencieusement à l'audition de la comédie nouvelle. Ce silence insolite annonçait dans l'assemblée une disposition menaçante, et la pièce n'était pas de nature à conjurer l'orage. C'est un certain Touran-

[1] *Conservateur littéraire*, juillet 1820.

geau, nommé Desenclos, qui vient à Paris *faire fortune*. Ce désir est bien naturel : Desenclos n'a que *quinze misérables mille livres de rente*. Desenclos veut visiter plusieurs de ses anciens compatriotes qui sont parvenus au but où il aspire; il veut s'assurer par ses yeux de leur félicité en pénétrant dans leur intérieur; on devine le reste. Desenclos a cinq amis, la pièce a cinq actes; s'il avait douze amis, la pièce aurait douze actes. Le public n'a voulu voir que deux de ces originaux, lesquels manquaient précisément d'originalité. Il y a peut-être un peu de précipitation dans ce jugement; cependant la trivialité et l'incorrection du style, le défaut absolu de naturel dans les caractères et les portraits, l'incohérence des scènes, le mauvais goût du dialogue, l'invraisemblance et la faiblesse de l'action qui sert à lier les cinq épisodes gratifiés du titre d'*actes*, enfin l'absence de comique, justifient jusqu'à un certain point la sévérité de l'arrêt. On assure toutefois que les acteurs comptaient sur le quatrième acte; en général, il faut, autant que possible, écouter jusqu'à la fin, et nous croyons que cette comédie aurait pu, comme la *Dame noire*, se traîner jusqu'à la dernière scène, si une cabale, bien montée et bien inutile, ne s'était obstinée à mettre la sentence à exécution, avant qu'elle ait pu être légalement rendue.

La représentation a été terminée par l'*Épreuve nouvelle*, qui a été en effet une nouvelle épreuve pour la patience du parterre, et l'*Avocat Patelin*, farce très gaie, dont Samson a rempli le principal rôle avec son talent accoutumé. C'est avec plaisir que nous multiplions nos encouragements à ce jeune et estimable acteur. Lui et Lafargue sont aujourd'hui les deux acteurs comiques les plus remarquables du second théâtre (nous avons presque dit du premier); notez qu'il s'agit ici des *acteurs* et non des *actrices*,

> Car il faut sur ce point se montrer circonspect,
> Et n'en parler, mon cher, que du ton du respect.

Mlle Clairet et Duparai ont également mérité des éloges dans les rôles de Lisette et de Guillaume. Le pauvre Théodore est bien médiocre; mais ce n'est pas en le décourageant tout à fait qu'on le rendra meilleur.

Pour en revenir à la comédie nouvelle, le nom de l'auteur est encore incertain; nous avions annoncé dans notre XIVe livraison qu'elle était d'un Monsieur Malmontey; les journaux l'ont répété d'après nous, et nous avons ainsi bien innocemment ouvert une source inépuisable de jeux de mots et de calembours, presque aussi mauvais que la pièce.

Nous terminerons cet article par une observation sur la salle même de l'Odéon, observation qu'aucun journal n'a encore faite. Sur la balustrade du balcon où sont figurés les plus distingués de nos tragiques et de nos comiques, *Crébillon* est placé avant *Voltaire*. Ce contresens absurde doit-il être imputé à la chronologie ou au goût exquis des décorateurs? Voltaire aurait-il encore droit de dire de nos jours :

> On m'ose préférer Crébillon le barbare!

Hélas! on fait plus : on lui préfère *Campistron* : n'est-il pas vrai, M. Lepan, qu'il n'y a rien au-dessus de Campistron?... si ce n'est peut-être M. Lepan.

H.

COLLÈGE DE FRANCE. — *Clôture du cours de poésie latine* par M. TISSOT [1].

Je ne connaîtrais rien de plus triste qu'un cours de poésie latine, fait sérieusement, parce qu'au fond un cours de *poésie latine* est un sot cours; j'avoue pourtant que je ne connais rien d'aussi gai que le cours de poésie latine de M. Tissot. Voyez ce que peut le mérite d'un homme! Je voudrais que toutes les grandes époques du cours de M. Tissot fussent solennellement annoncées longtemps d'avance; qu'on en publiât l'ouverture dans tous les journaux, et qu'on en proclamât la clôture à son de trompe dans tous les lieux publics, depuis le *Carrefour Bussy* jusqu'à la *place de la Révolution*; car M. Tissot, si remarquable en tout, est surtout remarquable dans ses *clôtures*. M. Tissot a reçu de l'*Être suprême* un talent tout particulier pour les clôtures : c'est en vérité la partie la plus satisfaisante de son cours. Il n'y a que les grands orateurs radicaux d'Angleterre qui puissent être comparés à M. Tissot; et je confesse à leur gloire

[1] *Conservateur littéraire*, juillet 1820.

qu'en lisant les discours de M. Hunt ou de M. le garçon apothicaire Gales Jones à Spa-Fiels et à Manchester, j'ai quelquefois cru assister à l'ouverture ou à la clôture du cours de poésie latine au Collège royal de France. *Pandite nunc Helicona, Deæ;* c'est une de ces mémorables clôtures que je vais raconter.

La séance s'est ouverte par une triple salve d'acclamations presque aussi bouffonnes par la bonne foi des applaudisseurs que par le sérieux de l'applaudi. Puis, le professeur a pris la parole. Quoique nos citations soient toutes textuelles, il nous sera difficile de faire partager à nos lecteurs l'impression qui nous est restée de l'oraison de M. Tissot. L'éloquence de M. Tissot, comme celle de tous les grands orateurs, est encore plus dans l'action et dans le geste que dans les paroles; elle est dans ce charmant embarras qui annonce que M. le professeur ne sait pas trop ce qu'il va dire, lequel embarras se termine d'ordinaire par un bredouillement plein de grâce et un ingénieux *non-sens;* elle est dans ces grands yeux, dans ces longs bras étendus, dans ce coup de poing donné si à propos sur la chaire au moment où il faut que l'auditoire applaudisse, dans ce verre d'eau que l'on boit pendant l'interruption lorsqu'il faut que les applaudissements se prolongent, et dans cette confusion pudibonde qui colore le visage de l'orateur enivré de ces témoignages de l'estime publique. Dans l'impossibilité de peindre une aussi vivante éloquence, je me résigne au modeste rôle de narrateur.

Tu longe sequere et vestigia semper adora.

Dès son début, M. le P. F. Tissot a communiqué à l'assemblée une découverte qu'il vient de faire, c'est qu'*Horace est digne de Montesquieu;* si vous ne comprenez pas, tant pis pour vous, c'est votre faute, et non celle de M. Tissot, qui, renchérissant sur sa première idée, après avoir *admiré les admirables* prosopopées d'Horace, le trouve même supérieur à Montesquieu, dans *les délibérations de son génie.* Voilà, direz-vous, du galimatias; non pas, c'est du *galitissot.* Mais, écoutons un peu la transition, car d'Horace il faut nécessairement passer aux droits de l'homme, à la souveraineté du peuple, et à l'indépendance des nations. *Il est à regretter beaucoup, Messieurs, pour Horace...* Je fais grâce au lecteur du reste de cette phrase élégante qui se comprend de reste, et peut se réduire à ce peu de mots : *qu'il n'ait pas été libéral.* Horace vivait sous la tyrannie, ce qui donne naissance à cette réflexion tout à fait à l'ordre du jour : *Il faut qu'un écrivain réserve pour un temps meilleur les productions que la puissance ne permet pas de publier... Lorsqu'on ne peut parler à son siècle, il faut s'adresser à l'avenir.*

Au milieu des trépignements et des bravos auxquels donne lieu cette belle pensée, nous nous éloignons un peu d'Horace, mais nous approchons de Lucain, et c'est Lucain qui doit faire le sujet de la leçon de clôture. Nous ne suivrons pas M. Tissot dans son explication d'un épisode de la *Pharsale,* qu'il a développé avec sa *sagacité* connue, et où il n'a fait qu'un contresens; il traduit le vers de Lucain :

Distribuit tumulos vestris miseranda triumphis
Fortuna

par cette phrase inintelligible : *la fortune a dispersé vos tombeaux comme vos triomphes.* En fait de contresens *matériels,* nous n'avons remarqué que celui-là, et ce n'est pas beaucoup pour M. Tissot. *Non ego paucis offendar maculis.*

D'ailleurs, cet épisode a fait éclore dans le cerveau de M. Tissot une foule d'idées fortes, qui ont donné lieu, à leur tour, aux digressions les plus intéressantes. Savez-vous pourquoi Marius est *un grand homme?* parce qu'il *a renversé l'aristocratie de la noblesse.* En général, on a tort d'épouvanter le peuple par les châtiments de l'autre vie; *c'est pour les grands, pour les rois qu'il faut des enfers.* Après cette gentillesse philanthropique, M. Tissot a cru devoir se constituer le panégyriste des orateurs sacrés, lesquels présentent quelquefois des beautés parce qu'ils avaient derrière eux, non la Bible, non l'Évangile, mais *toute une école antique où ils ont été abreuver leur génie. Abreuver un génie dans une école,* cela n'est-il pas délicieux? et M. Tissot n'a-t-il pas bien raison de s'écrier ensuite d'un ton significatif : *Aujourd'hui, tout oser doit être la devise des Français!...* Oui, *tout oser,* même ne plus parler français dans nos cours publics. Il est inutile de dire que chacune de ces vigoureuses propositions était couverte d'un tonnerre d'applaudissements, auxquels M. Tissot avait fini par être presque insensible. *L'accoustumance,* dit Montaigne, *hébète les sens;* j'étais, dans toute l'honorable

assemblée, le seul qui *osât* rire de l'auditoire et du professeur. J'avoue pourtant que, dans certains moments, je me suis cru transporté dans *le bon temps*, écoutant les discours du citoyen Tissot au club des cordeliers ou des jacobins; j'avais peine à me rappeler que j'entendais un professeur du Collège royal de France, dans une salle décorée du portrait de Louis XIV, et que ce jour-là même on célébrait encore la Saint-Henri [1].

Enfin, M. Tissot a senti qu'il était temps de lui appliquer deux de ses vers les plus élégants :

Citoyen, dans leur cours suspendez les ruisseaux,
Les champs désaltérés ont assez bu les eaux [2].

Il a levé la séance et fermé son cours, en se promettant de vivre dans le souvenir de ses auditeurs, et en s'administrant ainsi modestement un brevet d'immortalité. Et pourquoi pas? l'Espagne a bien ses quatre *immortels*; espérons que la France l'emportera sur l'Espagne; car s'il se mêle en effet d'être *immortel*, ce sera bien un *immortel* par excellence que M. Tissot.

V.

Les Psaumes traduits en vers français, par M. de Sapinaud de Boishuguet, chevalier de Saint-Louis; seconde édition revue et augmentée. — *Élégies vendéennes*, dédiées à Mme la marquise de La Rochejaquelein, par le même [3].

Nous annonçons ici la seconde édition d'un ouvrage remarquable qui a passé sans être remarqué. De nos jours peu de livres survivent à leur apparition dans le monde, agité par les orages politiques :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Les journaux, absorbés par les affaires publiques, n'ont pu donner à M. le chevalier de Sapinaud de Boishuguet toute l'attention que réclamait son ouvrage. Cependant, pour satisfaire l'auteur, ils ont annoncé en peu de mots que sa traduction était *excellente*, espérant compenser l'exiguité de l'article par l'exagération de l'éloge. Notre conscience littéraire nous interdit cette prompte méthode d'expédier un livre. M. de Sapinaud recevra de nous des éloges moins grands, mais plus raisonnés; nous sommes convaincu que nos critiques mêmes ne pourront lui déplaire, parce qu'elles nous seront arrachées par l'intérêt que nous prenons à sa traduction, qui n'est pas *bonne* encore; mais qui ne peut manquer de le devenir, si elle continue à s'améliorer ainsi d'édition en édition. Enfin, lorsque nous prouverons que ses *Psaumes* renferment *d'excellentes* parties, il nous sera doux de lui offrir une louange qui n'aura plus rien de banal et sera l'expression évidente de la vérité ou du moins de notre conviction.

De ce que nous avons avancé que cette traduction n'était pas *bonne* encore, il ne faut rien conclure de désavantageux pour le talent de l'auteur; car rien ne serait plus difficile qu'une bonne traduction des Psaumes en vers français. Rousseau, qui en a traduit plusieurs, n'a pas toujours réussi; et si Rousseau a souvent mal rendu des Psaumes de son choix, est-il honteux pour M. de Sapinaud d'avoir échoué quelquefois dans une traduction complète et suivie des saints cantiques? D'ailleurs la poésie hébraïque, si continuellement sublime, mais toujours grave, simple, nue en quelque sorte, trouve malaisément une interprète fidèle dans la muse française, qui sacrifie à l'élégance et à l'harmonie la propriété de l'expression et la vérité des images. Il est même, à notre avis, dans les livres sacrés une foule de passages qui ne pourront jamais être transportés dans notre littérature et déconcerteront tous les traducteurs. M. de Boishuguet va lui-même nous fournir des exemples à l'appui de notre assertion. La strophe suivante est extraite du Psaume LXXX, destiné à célébrer le jour où l'on rappelait aux Hébreux les bienfaits de Dieu envers leurs pères :

Il vous dit leur départ des climats de l'Afrique,
Comme il mit un terme à leurs maux,
Et comme *du poids de la brique* [1],
En dépit de l'Egypte, il affranchit leur dos.

[1] Samedi, 15 juillet (*Note du* Conservateur littéraire). — [2] Traduction des *Bucoliques* (*Ibid*). — [3] *Conservateur littéraire*, août 1820.

[1] *Divertit ab oneribus dorsum ejus : manus ejus in cophino servierunt.* (*Note du* Conservateur littéraire.)

Cela est textuellement traduit. Lisons encore le Psaume XCI.

Qu'heureux est le mortel qui, lorsque tout sommeille,
Veille pour prier le Seigneur,
Qui, vers Dieu, lorsqu'il se réveille
Tournant ses regards et son cœur,
Sur la harpe sonore ou la *lyre à dix cordes*[1]
Célèbre sa grandeur et ses miséricordes.

Cela est de même exactement rendu; mais cela blesse le goût. N'en accusons pas le talent de l'auteur, car la suite de ce même psaume, pleine de gravité et d'harmonie, suffirait pour nous démentir :

[Citation de 24 vers.]

Ces vers, d'une poésie simple et sévère, sont vraiment empreints de la teinte originale. Puisque nous sommes en train de louer, continuons sur le même ton, peut-être serons-nous obligé de finir, comme nous avons commencé, par des critiques. L'admirable psaume, *Domine, Deus salutis meæ*, etc., a été traduit par M. le chevalier de Boishuguet avec cette flexibilité de talent qui n'est jamais le partage des hommes médiocres; nous le croyons digne d'être transcrit presque en entier :

[40 vers cités.]

Nous avions promis de *prouver* que la traduction de M. de Sapinaud renfermait *d'excellents* morceaux; après ces citations, notre assertion est *prouvée*, et notre promesse remplie, cependant, nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire encore la belle strophe qui suit; le texte original est célèbre :

Eh! quels grands de la terre au Seigneur sont sem-[blables?
Dieu fort! Dieu des combats, détruis leurs rois cou-[pables!
Que devant tes éclairs soient leurs chefs insolents,
Comme un char dont la peur précipite la roue,
Ou, dans l'air orageux, la paille dont se joue
Le souffle rapide des vents.

Voilà de la poésie : les vers de Racine sont admirables :

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

Les vers de Racine ont plus de légèreté; ceux de M. de Sapinaud plus d'impétuosité; il est bien glorieux de soutenir un pareil parallèle.

Laissons au lecteur le soin de chercher dans l'ouvrage même de M. de Boishuguet les nombreuses traces de talent qui s'y font remarquer, et occupons-nous de justifier l'opinion sévère émise au commencement de cet article. Le style de M. le chevalier de Sapinaud n'est dépourvu ni de force, ni d'onction, ni de vivacité; mais il manque trop généralement de grâce, d'élégance, en un mot, de poésie. Les figures y sont souvent tronquées ou incohérentes, et le goût n'a pas toujours présidé au choix des expressions, à l'harmonie des images, et même à la composition des rhythmes. Il est difficile de voir, par exemple, une strophe plus dénuée de nombre que la suivante :

La mer le vit et s'enfuit,
Le Jourdain suspendit sa course,
Et les ondes vers leur source
Remontèrent à grand bruit;
Au milieu des vastes campagnes,
Comme un troupeau de daims bondirent les montagnes.

Il est juste toutefois d'ajouter que ce défaut d'harmonie, résultant du mélange mal entendu des diverses mesures, est rare chez M. de Boishuguet, qui adopte communément des rhythmes bien appropriés aux sujets qu'il traite. En général, nous le répétons avec plaisir, cette traduction des *Psaumes*, vaste et noble entreprise, présente moins de taches que de beautés, et il nous a fallu cette conviction pour nous résigner à dire à l'auteur la vérité tout entière. Les taches s'effacent, les beautés restent.

Il nous reste à parler des *Élégies vendéennes*, poëmes que vient de publier M. de Sapinaud sur les désastres et les triomphes de cette illustre Vendée. Il était digne d'un chevalier français, porteur d'un nom devenu historique durant ces nobles guerres, de leur consacrer une lyre déjà accoutumée à répéter les tons graves de la harpe du psalmiste. Ce n'était point là déroger. Les infortunes de l'armée royale ont quelque chose de sacré qui donne à ces élégies un air de continuation des saints cantiques. La première fut écrite avant le

[1] *In decachordo psalteris eum cantico in cythara.* M. Genoude a évité de rendre le mot *decachordo* dans son estimable traduction des Psaumes. (*Note du* Conservateur littéraire).

18 fructidor; elle est adressée à M. Castel, l'estimable auteur du poëme des *Plantes* :

[Citation de 18 vers.)

À ces strophes si touchantes, nous ferons succéder les premiers vers de la troisième élégie qui ne le sont pas moins, quoiqu'une vive indignation se mêle à l'émotion qu'ils font éprouver :

[6 vers cités.]

Pourrions-nous maintenant continuer notre froid métier de critique? *Quando yo hablo de estos varones de mi nacion,* disait Mariana des frères d'armes de Pélage, *me parece que hablo yo de gigantes*[1].

V.

Sur un article des Lettres normandes[2].

Le titre que nous portons nous oblige de considérer comme confiées à notre garde toutes nos grandes renommées littéraires. Sous ce rapport, la gloire la plus éclatante et la mieux méritée de ce siècle, celle du noble vicomte de Chateaubriand, doit plus que toute autre exciter notre attention. Le nom de M. de Chateaubriand est une sorte de propriété nationale sur laquelle nous veillons avec jalousie contre les envieux et les libéraux, cette double espèce de vandales.

Nous avons dernièrement soumis quelques observations à ce sujet aux honorables rédacteurs d'un recueil dont nous estimons les principes, *le Défenseur;* nous allons remplir aujourd'hui une tâche qui, certes, nous coûtera beaucoup moins. Nos lecteurs ignorent sans doute que la trop fameuse *Minerve* a de très obscurs continuateurs dans les rédacteurs des *Lettres normandes,* lesquels, croyant trouver dans le scandale un merveilleux moyen de faire du bruit, se sont attaqués dès leur début à l'illustre auteur des *Martyrs.* C'est de cette attaque que nous allons nous occuper. Elle part de trop bas pour atteindre le noble pair; son effet sera d'ailleurs nul en lui-même; *quis leget hæc?* Mais nous ne sommes pas fâché de montrer jusqu'où peut aller l'impudence humaine. Notre article ne sera pas long.

Les *Lettres normandes* débutent en ces termes : «Je me garde bien de dire que M. de Chateaubriand est le plus éloquent de nos écrivains, parce que je n'oublie pas le *Vir bonus dicendi peritus . . .*» S'il n'y avait point eu de censure, cette révoltante insinuation nous aurait peu surpris de la part des pamphlétaires libéraux, accoutumés à calomnier si naïvement ceux qui les méprisent si cordialement; mais cette tolérance de la censure, monstrueuse lorsqu'il ne s'agirait même que d'un simple particulier, est au-dessous de toute qualification, quand on songe que l'homme outragé est non seulement un pair du royaume, mais encore le plus noble citoyen de France, et le premier écrivain de l'Europe. A quoi servent donc les censeurs?

Les libellistes ex-minerviens ont senti que pour déprimer avec succès le génie d'un grand homme d'état, il fallait jeter du doute sur la sincérité de sa conviction et la franchise de son caractère. Aussi s'efforcent-ils de faire croire que M. le vicomte de Chateaubriand *s'est fait monarchique et religieux* comme ils se sont faits anarchistes et impies, par intérêt personnel. Ils fabriquent une anecdote, calquée sur la conversation de Diderot et de Jean-Jacques, au sujet du prix proposé par l'Académie de Dijon; ils supposent entre Ginguené et M. de Chateaubriand un dialogue antérieur à la publication du *Génie du Christianisme,* et postérieur au retour de l'auteur en France. Or, il est notoire que le premier volume du *Génie du Christianisme* fut imprimé à Londres, avant le retour de M. de Chateaubriand en France. Voilà un fait qui détruit de fond en comble la base des argumentations de MM. des *Lettres normandes.*

Enfin, ils font entendre plus loin que M. de Chateaubriand s'est dispensé d'assister aux séances de la chambre des pairs où l'on a traité la *question de la contrainte par corps contre les membres de la pairie.* On sent jusqu'où voudrait aller cette insinuation, d'autant plus infâme, que le fait est faux. Nous donnons sur ce point un démenti formel aux *Lettres normandes.*

Leur article est assaisonné de quelques plaisanteries fades, de quelques critiques usées sur des phrases qui depuis longtemps ont dis-

(1) Quand je parle de ces héros de ma nation, il me semble que je parle de géants. (*Note du* Conservateur littéraire.) — (2) *Conservateur littéraire,* août 1820.

paru des ouvrages de M. de Chateaubriand. Nous passerons sous silence ces malices qui sont bien innocentes, avec la meilleure volonté d'être perfides; Démosthène et Bossuet, Racine et Virgile, eux-mêmes, ne seraient pas à l'abri de cette critique malveillante et minutieuse. Nous avions le dessein d'égayer la fin de cet article, un peu sérieux, en exhumant quelques-unes des niaiseries des *Lettres normandes*, mais cette feuille libérale est plus ennuyeuse encore que ridicule. Nous terminerons en lui donnant un dernier avis, c'est qu'il y a peu de profit pour les Figaro politiques à calomnier un homme tel que M. de Chateaubriand; sur cet athlète invulnérable la *cicatrice* ne reste même pas.

(Non signé.)

MANUEL DU RECRUTEMENT[1], ou *Recueil des ordonnances, instructions, circulaires et décisions ministérielles, auxquelles l'exécution de la loi du 10 mars 1818 a donné lieu;* publié par ordre du Ministre de la Guerre[2].

Voilà un singulier titre dans une *Revue littéraire :* toutefois les titres des trois ouvrages qui précèdent amènent à celui-ci par une gradation assez insensible, sans que la disparate soit trop choquante, et peut-être même, si l'on était initié dans les mystères qui ont présidé à la rédaction de ce *Manuel*, y trouverait-on quelque chose de littéraire; il serait, par exemple, possible d'appliquer le *sic vos non vobis* à l'homme utile et laborieux qui a rassemblé les matériaux de ce recueil, sans même avoir la consolation de voir son nom sur la couverture. Il ne nous appartient pas de percer les ténèbres qui environnent ces graves élaborations ministérielles, nous nous contenterons d'observer que le *Manuel du Recrutement* est d'un intérêt général, aujourd'hui que la toise du recruteur est suspendue sur toutes les têtes comme le glaive de Damoclès, et que la loi du recrutement, montrant de loin l'appétissante gamelle, semble dire à tout jeune Français ce que disait Sganarelle :

Gens de toute façon, connus ou non connus,
Pour y prendre leur part sont toujours bien venus.

Si nous avions l'honneur d'écrire dans un ouvrage politique, nous nous plairions à dire notre avis sur la loi du 10 mars, si chère aux partisans de cette absurde égalité, qui ravale tout le monde et n'élève personne; mais le genre de ce recueil nous impose des limites que nous ne pouvons franchir. Remarquons seulement en passant que les appels forcés n'ont jamais réussi dans l'héroïque Vendée, où chaque homme est un soldat volontaire, au premier appel du devoir.

Beaucoup d'ordre, d'exactitude et de méthode dans le classement des matières, donnent un grand prix au *Manuel du Recrutement.* L'auteur de cet excellent recueil a réussi à mettre de la clarté dans une partie bien embrouillée de notre législation; aussi son livre sera-t-il nécessaire aux préfets, surtout aux maires, et en général à la plupart des fonctionnaires, tant civils que militaires; tous y apprendront leur devoir, depuis le gendarme jusqu'au général. Le débit de cet ouvrage sera prompt, grâces aux fonctionnaires publics, dont le nombre est immense, quoique beaucoup de ces messieurs, convenons-en tout bas, soient à peu près aussi utiles à l'État que l'Arlequin de Regnard, qui recevait une pension de la ville, *pour faire tous les quinze jours le crin au cheval de bronze.*

M.

[1] L'auteur anonyme du *Manuel du Recrutement* était Pierre Foucher, qui devint, deux ans plus tard, le beau-père de Victor Hugo. (*Note de l'Éditeur.*) — [2] *Conservateur littéraire*, août 1820.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE. — ACADÉMIE FRANÇAISE : *Séance publique annuelle de la Saint-Louis* (24 août 1820)[1].

Les billets de cette séance étaient très recherchés : elle promettait d'être variée. Un récipiendaire, un orateur et deux poëtes lauréats, plus deux hommes de bien couronnés, voilà plus qu'il n'en fallait pour faire courir dans ce siècle éminemment curieux un peuple tant soit peu avide de spectacles. Aussi un joli peuple de femmes élégantes, entourées d'un

[1] *Conservateur littéraire*, septembre 1820.

essaim de brillants amateurs des lettres, occupait-il les banquettes dès l'ouverture des portes, et n'est-ce pas sans beaucoup de peine que nous sommes parvenu à nous placer convenablement, nous-même qui avons nos entrées ordinaires et extraordinaires à l'Institut.

Tandis que les bancs académiques se garnissaient lentement, et que chacun, s'inclinant à l'oreille de son voisin, lui chuchotait à voix basse le nom de tout nouvel arrivant, en accompagnant sa désignation de quelque épiphonème, soit apologétique, soit satirique, sur le visage, la mise ou le talent de l'immortel, nous passions le temps comme le lièvre de Jean La Fontaine, nous *songions,*

Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe;

si ce n'est pas manquer de respect à l'Académie, que de l'appeler un gîte. Notre irrévérence serait au reste suffisamment excusée, si le sujet de nos réflexions pouvait être utile à l'Académie. Nous *songions* donc qu'au lieu de ces banquettes circulaires qui mêlent l'Académie française avec le reste de l'Institut, et confondent presque les quatre Académies avec le public, il serait à la fois plus commode et plus digne de voir ces quarante fameux fauteuils où brilleraient, au premier rang, les Académiciens littérateurs; les autres pourraient être distingués par la différence des broderies. Grâces à ces classifications, les spectateurs ne seraient plus exposés à prendre, comme le faisait un de nos honorables voisins, M. Duval pour un savant ou M. Mollevault pour un poëte.

Puisque nous sommes en train d'innover sur le papier, nous voudrions encore que derrière chaque illustre fauteuil les noms de tous les occupants alternatifs fussent inscrits sur une plaque d'airain; ce serait là une source de nobles émulations et peut-être aussi de réflexions bien piquantes. Quelle épigramme, derrière le fauteuil de monsieur tel ou tel, que le nom de Racine ou le nom de Chapelain!

Cette mesure pourrait encore contribuer à prévenir les mauvais choix; surtout si l'on adoptait l'usage de rappeler hautement, le jour de chaque réception, les ancêtres académiques du récipiendaire; après cette terrible épreuve, les rires ou les acclamations du public décideraient de la validité de l'élection. Nous en étions là de nos réflexions quand la séance commença.

Tous les yeux se tournèrent alors vers le nouvel élu, M. le marquis de Pastoret, qui, dans un discours plein d'élégance et de rapidité, passa en revue la vie et les écrits de M. le comte de Volney, son prédécesseur à l'Académie, et son ancien collègue dans la Haute Chambre. La voix du noble pair, égale et mesurée, peut-être même un peu monotone, s'anima quand, dans une touchante péroraison, il rappela aux Français qui l'écoutaient les vertus des Bourbons, et, selon l'expression d'un grand écrivain, *l'excellence du sang de nos Rois.* «Quelle est, demanda-t-il alors, quelle est la famille qui, sur trois générations, ait jamais offert deux aussi grands hommes que Henri IV et Louis XIV?» Ici l'orateur, couvert d'applaudissements, fut contraint de s'interrompre, et les acclamations redoublèrent lorsque, exprimant avec chaleur le vœu le plus cher et le plus impatient de la France, il s'arrêta tout à coup et se tut devant les souvenirs du 13 février. L'attendrissement profond de M. de Pastoret fut pour ses auditeurs un gage de son zèle dans les fonctions importantes qu'il partage aujourd'hui avec le chancelier de France.

La réponse de M. Laya, directeur trimestriel de l'Académie française et président de la séance, sage, concise, souvent ingénieuse, un peu froide peut-être, fut reçue avec des marques générales d'approbation. On a remarqué que les deux orateurs, en rendant justice au beau talent du feu comte de Volney, ont évité toute allusion à ses opinions politiques. Ce silence est beaucoup sans doute; cependant nous aurions aimé dans M. de Pastoret une répudiation franche, quoique circonspecte, des principes de son prédécesseur.

M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, a commencé alors la lecture du rapport sur le quadruple concours de 1820. Le sujet du prix d'éloquence était : *Déterminer et comparer les qualités propres à l'orateur de barreau et à l'orateur de la tribune.* Cette question aurait été belle, si l'éloquence de la *chaire* n'y eût été oubliée. M. Delamalle, conseiller d'état, ancien avocat, qui a remporté le prix, s'est avancé au milieu des applaudissements et a reçu la médaille d'or des mains de M. Laya; il a remis la somme du prix à la disposition de l'Académie pour proposer un autre prix d'éloquence à décerner en 1821. La première mention honorable a été

décernée à M. Armand Malitourne, auteur du n° 21, où M. Raynouard a loué «un style souvent animé, noble, éclatant, quoique parfois maniéré». La seconde mention honorable a été décernée au n° 14, dont l'auteur, qui ne s'est pas nommé, est M. Saint-Albin-Berville, avocat, couronné en 1818 pour *l'Éloge de Rollin.* Enfin une troisième mention honorable a été accordée au n° 7, de M. Charles Magnin.

M. Delamalle s'est levé pour lire lui-même quelques fragments de son discours. Un petit incident a ici égayé la séance jusqu'alors un peu grave. M. Delamalle a vieilli dans le barreau, sa lecture n'est rien moins qu'académique. Dès les premiers mots de son exorde, un de ses gestes a rencontré son chapeau et l'a précipité de la tribune. Cette chute de fâcheux augure aurait fait trembler un Romain, mais n'a point déconcerté l'orateur. Il a ramassé le chapeau tombé et continué la phrase interrompue. Il est bien difficile de juger un discours sur une lecture rapide et partielle; nous pouvons toutefois affirmer qu'il a été souvent applaudi à juste titre; il nous a semblé que l'apostrophe, l'interrogation, l'exclamation et toutes ces ressources de rhétorique qu'on a si bien appelées *avocasseries,* y sont un peu prodiguées. Un homme d'esprit l'a dit : ce n'est point dans le *crier fort* qu'est la véritable éloquence. Il est vrai que Rivarol, qui pouvait savoir en quoi elle ne consiste pas, aurait été bien embarrassé si on lui avait demandé en quoi elle consiste.

M. le Secrétaire perpétuel a continué la lecture de son rapport. Il a commencé par le prix sur le *Dévouement de Malesherbes,* prix que l'Académie n'a pas jugé à propos de décerner. Sur trente-quatre pièces envoyées au concours, deux mentions honorables seulement ont été accordées; la première au n° 17, portant pour épigraphe : *l'Échafaud est un degré de plus vers les cieux;* la seconde au n° 33, portant pour épigraphe : *Sunt lacrymæ rerum* [1].

Le prix de l'*Institution du Jury* a été obtenu par M. Mennechet, auteur d'une *Épître à un Juré :* le n° 25 a été mentionné honorablement; l'épître couronnée porte le n° 24. Cette pièce, que M. Picard a parfaitement lue, est remarquable par un style pur et facile; on n'y trouve rien de fort, rien de mâle, rien d'élevé; mais cette sagesse et cette simplicité qui constituent le genre épistolaire. L'épître ne nous a pas paru mériter les éloges que l'Académie lui a donnés par l'organe de son secrétaire perpétuel. On a applaudi ces vers sur le jury :

[Citation de 12 vers.]

L'épître de M. Mennechet offre de l'élégance, de la précision, des détails gracieux et ingénieux; mais elle ne renferme pas plus de poésie que le sujet.

M. Raynouard, ayant repris son rapport, a proclamé M. X. B. Saintine, vainqueur dans le concours sur *l'Enseignement mutuel.* Ce prix, comme on sait, avait été proposé il y a deux ans, par un anonyme (M. Lemontey, aujourd'hui de l'Académie française), et remis l'année dernière au concours de cette année. Il est constant qu'aucun de ceux qui s'étaient le plus vivement disputé le prix en 1819, n'est rentré en lice en 1820; cependant par un hasard singulier, le nombre des pièces envoyées au concours cette année était le même que l'an dernier, dix-sept. M. Saintine n'avait pas concouru en 1819. Il avait déjà, en 1817, partagé avec M. Lebrun le prix de poésie sur le *Bonheur de l'étude;* personne n'a oublié ce brillant concours.

Nous jugerons la pièce couronnée, abstraction faite du sujet que nous n'aimons pas et de la personne de l'auteur auquel nous portons un véritable intérêt. Ce poëme sur *l'Enseignement mutuel* est écrit avec un talent flexible et surtout avec esprit. Lu par M. Picard, il a souvent excité l'hilarité de l'auditoire. On a ri de cette peinture des enfants couronnés en grand appareil dans les distributions universitaires :

[Citation de 17 vers.]

La pièce de M. Saintine, pleine de vers heureux, n'est cependant exempte ni de prolixité, ni de prosaïsme. Ajoutons, à la louange du jeune auteur, qu'elle n'est que très modérément libérale. En général, nous le disons avec peine, et parce que nous avons promis de tout dire, ces deux concours étaient médiocres; et cela, bien plus par la faute de notre vénérable Académie française, que par celle des concurrents, forcés de travailler sur de méchants sujets.

[1] Cette épigraphe cachait le nom de Victor Hugo qui avait concouru. (*Note de l'Éditeur.*)

La séance a été terminée par l'adjudication du prix de *vertu*. Deux respectables vieillards, MM. Pierre-Alexandre Philippeaux et Jean Genisset, ont partagé cette glorieuse couronne. Le prix a été doublé par la munificence royale. Le simple récit de la vie et des touchantes actions de ces deux hommes a attendri tous les spectateurs. Il offrirait toutefois peu d'aliment à la curiosité; il ne présente rien d'éclatant, rien de dramatique; ce sont deux citoyens obscurs dont toute la vie a été pure, laborieuse, irréprochable et bienfaisante, deux hommes qui ont été vertueux, comme La Fontaine était poëte, *tout bonnement.* Il serait curieux de demander à ceux qui vantent le siècle avec tant d'intrépidité, s'il n'y a rien là d'extraordinaire.

M.

Séance publique de la Société académique du département de la Loire-Inférieure, tenue le 23 août 1820, sous la présidence de M. Fréteau [1].

Ce petit livre nous apprend que la Société académique de Nantes s'occupe beaucoup plus de recherches scientifiques que d'études littéraires. Les sujets du prix pour 1820, qui roulent sur *la fièvre jaune,* sur l'*utilité des bateaux à vapeur,* etc., semblent peu susceptibles d'obtenir une place dans ce recueil; cependant nous payons avec plaisir un tribut de louanges à une société qui, dans une ville commerciale, semble surtout avoir à cœur la prospérité de l'agriculture : à cet égard, le discours du président, M. Fréteau, mérite des éloges. Dans le rapport de M. le secrétaire général sur les travaux de la société, on aime à trouver les noms de plusieurs savants Bretons, recommandables par de bons ouvrages et des essais utiles. On y remarque M. de la Boëssière, général et agriculteur, ancien royaliste qui pratique les vertus républicaines; M. l'abbé de la Trappe, qui vit loin des hommes et cherche encore à les servir; M. Trébuchet [2], savant aussi estimable que modeste, qui est un antiquaire très distingué, et croit n'être qu'un amateur curieux; M. Ed. Richer, dont le talent et les connaissances ont été si justement loués dans ce recueil; M. Athenas, et une foule d'autres hommes instruits et peu connus, parce que la célébrité suit rarement la science utile.

Dans la partie du rapport qui concerne les travaux littéraires de la Société académique, M. le secrétaire général parle d'une pièce qui lui semble renfermer des épisodes *intéressantes et bien encadrées.* Ce n'est sans doute qu'une faute d'impression : le secrétaire général d'une société savante ne peut ignorer qu'on ne saurait mettre dans un poëme d'*intéressantes* épisodes; Virgile lui-même pourrait tout au plus y faire entrer des épisodes intéressants.

M.

[1] *Conservateur littéraire,* septembre 1820.

[2] Oncle de Victor Hugo. (*Note de l'Éditeur.*)

Projet de la proposition d'accusation contre M. le duc Decazes, pair de France, ancien président du conseil des ministres, ancien ministre de l'intérieur et de la police générale du royaume, *à soumettre à la Chambre de 1820,* par M. Clausel de Coussergues, membre de la Chambre des députés, conseiller à la Cour de cassation, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur. — *Observations sur l'écrit publié par M. Clausel de Coussergues contre M. le duc Decazes,* par M. le Comte d'Argout, pair de France [1].

Nous admettons volontiers cette division d'ouvrages *littéraires* et d'ouvrages *politiques,* en observant toutefois que s'il est facile de rencontrer des œuvres littéraires qui ne renferment rien de politique, il est impossible de trouver des écrits politiques où il n'y ait rien de littéraire. Si la *Monarchie selon la charte, la Notice sur la Vendée, les Mémoires sur Mgr le duc de Berri,* sont des chefs-d'œuvre comme écrits politiques, personne ne niera qu'ils ne soient en même temps des chefs-d'œuvre littéraires. Si toutes les productions révolutionnaires qui

[1] *Conservateur littéraire,* septembre 1820.

infectent nos carrefours (et que nous rougirions de nommer après les ouvrages d'un illustre pair) sont des rapsodies politiques, tout le monde conviendra que ce sont bien aussi des rapsodies littéraires. On voit donc qu'il n'est aucun livre qui ne soit justiciable de la critique, chargée de décider s'il est bon, c'est-à-dire s'il remplit son objet. Tel est le point de vue sous lequel nous allons examiner les deux ouvrages qui font le sujet de cet article.

Or, pour qu'un ouvrage remplisse son objet, il est utile que la forme vaille le fond, et nécessaire que les matériaux justifient le titre. Le critique littéraire doit donc apprécier les matériaux et juger la forme, c'est-à-dire voir si l'ouvrage est polémique, sur quelles preuves reposent les arguments, et de quel style ils sont revêtus. D'après cette série d'inductions rigoureuses, nous devons, pour rester dans la critique littéraire et ne point dépasser les limites de ce recueil, nous borner à balancer les preuves et à comparer les styles de deux écrits contradictoires de M. Clausel de Coussergues et de M. d'Argout. Cela posé, nous commençons par M. C. de Coussergues.

Quand tomba notre prince royal, un respectable et courageux député fit solennellement entendre à la tribune un cri terrible contre un ministre; si nous n'étions écrivain purement littéraire, nous ajouterions que la France en deuil le répéta après lui. Cependant, grâces à une majorité de *trois* voix, due aux influences liguées de la révolution et du ministère, le beau-père du puissant accusé taxa impunément de *calomnie* ce grand acte de fermeté et de dévouement. «Mais, laissons ici parler l'honorable accusateur, que pouvait sur la réputation d'un Français fidèle à son Roi, l'insulte de celui qui, chargé par S. M. de l'administration d'un département, déclara [1] que *la cause des Bourbons était perdue sans ressource;* qui ajouta ces paroles : *ralliez-vous sous un chef qui sut et qui saura encore faire respecter la France;* qui, cette année encore, au milieu du deuil et des larmes de la maison royale, a dit à la tribune qu'il y avait en France un *gouvernement occulte,* un autre roi que le roi?...»

[1] *Moniteur* du 26 avril 1815. (*Note du* Conservateur littéraire.)

Pourquoi M. Clausel, dans sa louable, mais trop scrupuleuse modération, s'excuse-t-il de rappeler tout cela sur *l'intérêt de sa cause, sur sa légitime et nécessaire défense?* Ce sont des faits et non des personnalités, à moins toutefois que le *Moniteur* lui-même ne soit un *calomniateur.*

Malgré l'insertion au procès-verbal de ce nom de *calomniateur* appliqué à l'un de nos plus intègres magistrats, toute la France en aurait ri, si toute la France ne s'en était indignée. Le *Projet d'acte d'accusation* a paru, et les amis de l'ex-ministre pourront s'en fâcher; mais à coup sûr ils n'en riront pas. Ce *projet* proprement dit est divisé en cinq parties, qui embrassent les différentes époques du ministère de M. Decazes, et *l'accusation de trahison* porte sur vingt-trois chefs, tous appuyés de *pièces justificatives,* dont le recueil, placé à la fin du volume, se divise également en cinq parties correspondantes à celles de l'acte d'accusation. Cet important ouvrage, déjà parvenu à sa troisième édition, est connu de tout le monde : aussi nous bornerons-nous à en extraire ce qu'il nous présentera de plus curieux, les divers chefs paraissant tous prouvés d'une manière également victorieuse. Le 10e par exemple est fondé sur un fait qui serait incroyable, s'il n'était incontestable. Le *Censeur européen,* l'*ingénu* du parti libéral, avait inséré une injurieuse *relation* de prétendus *désordres commis à Lille par des officiers vendéens :* MM. Comte et Dunoyer, publicateurs de cette calomnie odieuse, furent condamnés à trois mois de prison. Nous disons seulement *publicateurs,* parce que les *auteurs* appartenaient à la police générale de M. Decazes, dont le secrétaire, M. Mirbel, avait remis au *Censeur* la *relation* condamnée. Cette singulière anecdote est rapportée avec détails dans les conclusions que prirent devant le tribunal MM. Comte et Dunoyer, conclusions fort curieuses, transcrites textuellement par M. Clausel de Coussergues.

Nous trouvons plus loin une lettre de madame Regnault de Saint-Jean d'Angely que nous ne citons pas, par pitié pour une femme et pour une veuve; mais qui n'en est pas moins un terrible acte d'accusation contre le ministre auprès duquel elle a, en quelque sorte, servi de recommandation au comte Regnault. Parmi les pièces les plus intéressantes que cite M. de Coussergues, on

remarque celles relatives à la prétendue *terreur* de 1815, publiquement dénoncée par M. Madier-Montjau, ami et créature de M. Decazes, *avouée* officiellement par M. le Garde des Sceaux Deserre, ami et collègue de M. Decazes, et solennellement racontée par M. de Saint-Aulaire, ami et beau-père de M. Decazes. Toute cette *terreur* se réduit non pas à *seize*, comme l'a dit le conseiller Madier-Montjau, non pas à *onze*, comme l'a dit le député Saint-Aulaire; mais à *cinq* protestants, immolés à Nîmes, malgré les efforts de tous les honnêtes gens, *par les parents de ceux dont ils avaient été les meurtriers*. Car, quoique M. le comte de Saint-Aulaire ait déclaré que *pas une goutte de sang n'avait coulé à Nîmes pendant les Cent Jours*, en ajoutant seulement : *à Arpaillargues, trois volontaires royaux ont été frappés les armes à la main; mais c'était un combat contre d'autres hommes armés* : il n'en est pas moins constant (et M. Clausel le prouve) que le sang des royalistes a été versé à Nîmes avec la plus atroce barbarie [1] pendant les cent jours, par les frères et amis. Quant aux *trois volontaires royaux frappés à Arpaillargues, les armes à la main*, citons le réquisitoire du procureur général de Nîmes, prononcé aux assises du Gard, le 11 juillet 1816.

[Citation du réquisitoire et d'un passage du projet d'accusation de M. Clausel de Coussergues.]

...Il n'est pas une assertion de l'*acte d'accusation* qui ne soit accompagnée de pièces à l'appui, aussi irréfragables que celles que nous venons de citer, et développée dans des réflexions d'autant plus convaincantes, que le fiel, l'aigreur ou l'emportement, n'en altèrent jamais la gravité. — Nous avouons qu'après avoir lu l'important ouvrage de M. Clausel de Coussergues, notre curiosité était grande de connaître la réponse de M. le comte d'Argout. Nous nous attendions à trouver une réfutation, article par article, de l'acte entier d'accusation, appuyée sur des pièces probantes contradictoires de celles de M. de Coussergues, et non moins authentiques; nous comptions exposer aux yeux de nos lecteurs l'attaque et la défense sur une double colonne, afin de les mettre à même de porter l'arrêt définitif que notre caractère littéraire nous empêche de prononcer. Nous laisserons encore aux lecteurs le soin de juger si notre attente a été remplie, et nous nous bornerons à citer les diverses réponses de M. d'Argout. On en appréciera la valeur.

M. Clausel nous semblait avoir très bien prouvé que, dès les premiers temps de son ministère, M. Decazes avait abusé du nom du Roi devant les Chambres, et attenté à la liberté des citoyens en dépit des lois. M. d'Argout, qui s'embarrasse fort peu des *preuves*, répond laconiquement et fièrement : *Nous abandonnons ce premier chef d'accusation à sa propre absurdité*. Le respectable accusateur nous montre-t-il le ministre, après avoir causé, par perfidie ou par négligence, les conspirations de Lyon et de Grenoble, inventant une nouvelle conspiration pour en accuser ceux-là mêmes qui ont comprimé les révoltes, et peut-être sauvé le trône; *heureusement*, réplique M. d'Argout, *tout s'est fait à la vue de la France, on sait ce qui est dû à chacun*. Eh oui! tout s'est fait à la vue de la France, mais nous ne nous doutions pas que cela fût *heureux* pour M. Decazes; en tout cas, ce *bonheur*-là ne dispense pas de donner des *preuves*, noble comte d'Argout. Poursuivons : M. Clausel raconte-t-il l'arbitraire criant, dont un journaliste fut victime en 1816, le défenseur de M. Decazes n'osant nier, répond que la *latitude de la loi* (du 23 octobre 1815) *peut avoir amené des erreurs; mais qu'elle en produirait surtout de bien funestes et de bien nombreuses, si le pouvoir était confié à des hommes tels que M. Clausel*, etc., et dix lignes d'injures. Plus loin, il lui échappe un aveu singulier, à propos des conspirations en général; il assure naïvement que M. Decazes a su, plus qu'aucun autre ministre de la police, les *reconnaître et les mépriser*. Nous remarquerions, si ce recueil n'était simplement littéraire, qu'après avoir lu M. de Coussergues, on sait en effet que M. Decazes *méprisait* toute conspiration sérieuse; mais il en est d'une autre espèce qu'il ne méprisait pas, témoins les *officiers de police* qui dictaient les dénonciations

[1] Le 26 mars, le volontaire royal Lajutte fut tué dans Nîmes d'un coup de couteau. Le sieur Lamy eut un œil arraché uniquement en punition de son zèle pour la cause royale. Dix autres royalistes, dont l'honorable député donne les noms, furent tués en trahison le 15 juillet par les fédérés. (*Note du* Conservateur littéraire.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

de Leguevel, et les cloaques[1] infects où furent plongés les généraux conjurés du bord de l'eau. M. Clausel s'est élevé contre les circulaires électorales de M. Decazes : nous sommes persuadés, réplique M. le comte d'Argout, que l'on écrira toujours des circulaires aux préfets avant les élections, et qu'elles *auront toujours fort peu d'influence.* Cependant, dirions-nous si notre critique n'était uniquement littéraire, qui a fait ou laissé faire de M. Manuel un député Vendéen? D'ailleurs, d'après son aveu même, M. de Saint-Aulaire ne doit-il pas sa nomination au *grand caractère* d'un certain préfet, aujourd'hui pair de France? Nous croyions ce préfet de la connaissance de M. d'Argout. En général (et pour ne pas prolonger cet examen, assez fastidieux), le noble pair du 5 mars ne repousse les allégations fondées et positives de M. Clausel, que par des preuves de ce genre : *La preuve que M. Decazes n'a pas fait ce dont vous l'accusez, c'est que vous êtes ses accusateurs*... (p. 7) *mais les faits ont répondu à cette accusation déjà réfutée par le nom de son auteur*... (p. 11), etc., etc. Le noble comte paraît n'avoir rien daigné mettre de plus authentique dans son pamphlet, que nous ne qualifierons pas du titre qu'il mérite, parce que nous voulons être poli. Nous croyons seulement qu'il est malaisé de retenir un sourire en lisant la phrase qui le termine : *il n'y a pas besoin de répondre à tout pour tout réfuter.*

Nous avons confronté les preuves, il ne nous reste plus maintenant qu'à comparer les styles des deux parties. Celui de M. de Coussergues offre cela de particulier, qu'il porte l'empreinte de la conviction, et le cachet de la probité; on sent que l'homme qui parle est un homme excellent, forcé par sa conscience de remplir un devoir pénible. Dans l'exposition, il est simple et clair; dans la récapitulation dont le cadre est ingénieux, il est rapide et précis; dans la réponse aux *apologistes de M. Decazes,* qui termine le volume, il est semé de traits piquants et d'observations spirituelles. Du reste, on n'y trouve point d'éclat, point de mouvement, peu de chaleur, si ce n'est dans la quatrième partie, où le fidèle et vertueux député démontre *la culpabilité ministérielle de M. Decazes, dans l'assassinat de S. A. R. le duc de Berri,* partie qu'il faut lire et relire. M. Clausel, à l'imitation des graves orateurs d'Angleterre, paraît s'être sagement imposé une excessive modération dans les termes. Il répond aux injures par une dignité calme, aux calomnies par un froid silence. Un homme, dont ses nouveaux amis ont dit que *l'Achille du ventre s'était fait le Thersite du côté gauche,* M. Courvoisier, avait, le 21 juillet, reproché à M. Clausel sa *haine* pour M. Decazes, en ajoutant que l'ancien ministre répondrait au *libelliste par le mépris.* Nous citerons la réponse de M. Clausel, pour montrer avec quelle noblesse et quelle mesure écrit cet honorable magistrat :

[Citation de la réponse de M. Clausel, suivie d'un long passage de la réfutation de M. d'Argout.]

Les pages 4 et suivantes sont consacrées à démontrer que, grâces à M. Decazes, la France est beaucoup plus heureuse en 1819 qu'en 1815. M. d'Argout ne se souvient donc plus du 8 juillet : il a donc oublié le 13 février. Au reste, il est probable que l'attente de M. Clausel sera remplie; le noble pair le dit dans son style plein d'urbanité : *Lorsqu'il s'agit d'attaques aussi odieuses, il n'y a pas d'adversaire indigne de réponse.* Voilà M. Decazes condamné à répondre par un de ces *amis* qu'il a *mérités* et *conservés.*

Résumons-nous : dans l'ouvrage de M. Clausel, les *faits ne parlent pas, ils crient;* dans la brochure de M. d'Argout, ce sont les mots seulement qui crient. On voit parfois que l'auteur voudrait bien avoir l'air indigné; il ignore peut-être que l'indignation, ce sentiment essentiellement généreux, n'est donnée qu'à bien peu d'âmes. Son écrit, où le nouveau duc est si maladroitement défendu, rappelle seulement une sentence persane citée par Galland : *Nous sommes bien fiers quand nous pouvons faire notre client de celui qui a été notre patron.*

M. Benjamin Constant se prépare, dit-on, à rompre, de son côté, une lance contre M. Clausel, pour M. Decazes. Nous souhaitons pour son honneur qu'il soit moins complètement battu que ne l'est M. d'Argout, dans l'excellente réponse que M. de Cous-

[1] Cependant, soyons juste : on avait dit que les généraux avaient été jetés dans un cachot où se trouvaient *vingt ou trente galeux;* d'après la réponse semi-officielle d'un confident du ministre, il n'y en avait que *quinze.* (*Note du* Conservateur littéraire.)

sergues vient d'adresser à ce noble comte. On dit, au reste, que la méchante apologie signée par M. d'Argout est l'œuvre de M. Villemain; nous le croirions avec peine; on assure toutefois que ce dernier l'avoue hautement : cela prouverait que M. Villemain commence à faire pénitence publique du péché d'orgueil.

Nous réclamons, en terminant, l'indulgence du lecteur pour cet article, écrit malgré tant d'entraves, et dicté du moins par une intention pure. Déplorant le silence obligé des feuilles royalistes, nous n'avons pas voulu qu'un généreux défenseur des prérogatives du trône et des libertés du peuple, parût au milieu de nous sans même être accueilli par une voix amie et reconnaissante. Nous lui avons rendu témoignage aussi clairement que nous l'avons pu : satisfait si, dans notre suffrage littéraire, il a su lire notre approbation politique.

V.

Revue poétique. — MM. Reymond, de Labouïsse, Gasp. Descombes, Gabriel, Aug. Richomme [1].

M. Reymond, ancien maire de la ville d'Issoire, nous envoie de Clermont-Ferrand une pièce de vers, intitulée : *Hommage à Delille.* «Voici, nous écrit-il, à quelle occasion elle a été composée. La commune de Chanonat, qui a la gloire d'avoir élevé M. Delille, ayant projeté d'ériger, par voie de souscription, un monument à sa mémoire, le maire vint me prier d'en faire le *prospectus.* Je ne pus m'empêcher de le rimer.» L'entreprise était, certes, neuve et difficile; ce n'est pas qu'il soit beaucoup plus malaisé de rimer un *prospectus* que de rimer *la Charte* ou le *Jury, l'Art du Tour* ou *la Reliure, la Géographie* ou *la Géométrie,* comme l'ont fait tant de poëtes juristes, artistes ou mathématiciens; mais, mettre du talent dans un prospectus, voilà ce qui était *neuf et difficile,* et ce qu'a fait M. Reymond, inspiré par la muse de Delille et le généreux projet des habitants de Chanonat. Ce prospectus est partout plein d'élégance; plusieurs passages rappellent la grâce et la fraîcheur du chantre des *Jardins.* Nous nous faisons une joie de concourir pour quelque chose à la noble action qu'il célèbre, en donnant publicité dans ce recueil à de nombreux extraits de cet *Hommage à Delille :*

[Citation de 78 vers.]

Ces vers sont pleins de chaleur et de fermeté. Ils louent l'âme et le talent de M. Reymond mieux que nous ne pourrions le faire.

Nous recevons de Castelnaudary quelques pièces de M. de Labouïsse, dont nous extrairons plusieurs passages :

[Citation de 72 vers.]

Nous regrettons que le défaut d'espace nous interdise de plus longues citations, où l'on aurait pu trouver des preuves de ces sentiments monarchiques que professe M. de Labouïsse, et sans lesquels il est difficile d'être vraiment poëte. Peu de beaux vers ont été inspirés par la trahison et la révolte.

Les *Bucoliques* de Virgile sont encore à traduire, quoique *le Constitutionnel* ait décerné à M. Tissot le sobriquet qui lui restera, de *premier de nos poëtes élégiaques :* cette bouffonne antiphrase prouve qu'au bureau même du *Constitutionnel,* on ne peut s'empêcher de se moquer quelquefois du professeur de poésie latine. Il y a de bons morceaux dans l'imitation de Gresset et les traductions de Millevoye, de Dorange, de M. Didot et de M. le chevalier de Langeac. Toutefois, les *Bucoliques* attendent encore un traducteur doué de cette partie du génie de Virgile qui manquait à Delille, et qu'Horace appelait le *molle atque facetum.* Un jeune homme, M. Gaspard Descombes, se présente aujourd'hui; il nous envoie, comme échantillon de son travail encore inédit, cette charmante églogue de Gallus, qui est bien la plus touchante des élégies. Nous croyons, d'après cet essai, que M. G. Descombes a encore beaucoup à faire avant d'atteindre à la place qu'il ambitionne. Toutefois sa traduction mérite des éloges, et, ce qui est plus encore, des conseils. En voici un des meilleurs passages :

Enfin, Ménalque arrive : il vient de la glandée...

[Suivent 29 vers.]

[1] *Conservateur littéraire,* octobre 1820.

M. Gaspard Descombes n'a-t-il pas un peu hésité avant de mettre dans un vers français, traduit de Virgile, ce mot technique *la glandée?* N'a-t-il pas eu quelque scrupule sur l'expression l'*art du chant*[1], qui a le double tort de rimer faiblement et de n'être ni poétique, ni pastorale? Enfin, où a-t-il trouvé *ô mon aimable amie!* dans ces deux vers si simples et si profondément touchants :

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus : hic ipso tecum consumerer ævo.

Quoi qu'il en soit, ce morceau présente de la grâce, de la précision, et la phrase poétique de l'auteur n'est dénuée ni d'abandon ni de vivacité. Nous citerons encore la fin de l'églogue :

[Ici 10 vers.]

Ces dix vers sont très jolis et rendent fort bien l'original. La coupe du dernier ne nous paraît cependant pas heureuse[2], Virgile répète, il est vrai, le mot *ite* (allez); mais *allez* présente un sens fini que n'offre pas *regagnez*. Nous engageons M. Descombes à continuer, il est toujours sûr d'être au-dessus du *premier de nos poëtes élégiaques.*

Les *Stances à un ami après la mort d'une amante chérie*, que nous fait parvenir M. Gabriel, ne manquent pas de douceur et de facilité. Nous en extrairons quelques-unes :

[Citation de 12 vers.]

Ces vers sont harmonieux et touchants. N'y a-t-il pas un peu d'obscurité dans cette tournure : *elle* n'est plus; mais *il* existe encore?[3]

Nous regrettons que l'espace nous manque pour soumettre à M. Auguste Richomme quelques observations sur la pièce qu'il nous envoie, intitulée : *Épître à mon frère sur son penchant à la poésie.* Elle offre des morceaux remarquables, comme on en pourra juger par les citations suivantes :

[16 vers.]

(1) Mais, triste, hélas! Gallus leur dit en soupirant :
Arcadiens, qui seuls connaissez l'art du chant...

(2) Regagnez, Vesper luit, regagnez le village.

(3) Un rayon d'espérance à mes yeux vient d'éclore;
Elle n'est plus, hélas! mais il existe encore.

On voit que M. Richomme, dont nous avons déjà eu l'occasion de louer le talent dans ce recueil, donne à la fois à son jeune frère de bons exemples et d'excellents conseils.

U.

Beaux-Arts. — *Exposition des morceaux de peinture, de sculpture, de gravure et d'architecture, couronnés à Paris et envoyés de Rome. — Portrait de Mme la duchesse de Berri*, par M. Kinson[1].

Les morceaux envoyés de Rome n'ont point été exposés cette année dans la salle des séances de l'Institut; le jour y est pourtant plus beau que dans la salle de l'*École des Beaux-Arts*, où on les a placés. Nous ignorons les motifs de ce changement.

La jeune chasseresse envoyée par M. Cogniet, est un tableau charmant dont l'idée rappelle ces idylles antiques, si ingénieuses dans leur simplicité. Une jeune fille vient de percer un oiseau d'une flèche; elle s'empare de sa conquête et pleure. L'oiseau sanglant et la chasseresse attendrie, voilà toute la composition de M. Cogniet, qui, dans un cadre convenable, a dignement exécuté cette idée touchante. Un tableau d'un genre pareil avait été envoyé de Rome, il y a deux ans : c'était un jeune pâtre endormi sur la ruine d'un vieux lion de pierre au bord d'une mer agitée. Cette composition, que des aristarques de journaux avaient critiquée, nous a vivement frappé. Nous louons la poésie partout où nous en découvrons vestige.

Le tribut de M. Michallon est un paysage historique : *Œdipe se réfugiant près du temple des Euménides.* On pourrait faire sur ce tableau une remarque singulière, quoique insignifiante : de loin, il offre un rectangle divisé, suivant sa diagonale, en deux triangles, l'un noir, et l'autre blanc. Le temple des Euménides et le bois sacré sont d'un style terrible et sévère; le fond du paysage ne fuit peut-être pas assez. Nous préférons à cette composition, d'ailleurs pleine de talent, le beau tableau de *Roland dans les Pyrénées*, du même auteur.

(1) *Conservateur littéraire*, octobre 1820.

Les sept Chefs devant Thèbes, ébauche de M. Hesse, annoncent une manière hardie et énergique, un peu tourmentée peut-être. Les têtes sont en général d'un grand caractère, dignes de ces chefs qui *épouvantaient les dieux de serments effroyables.* M. Hesse a également déployé un vrai talent dans une composition touchante, *Ulysse retrouvant son chien,* dont nous parlerions plus longuement, si l'espace nous le permettait.

Il nous reste le *Thésée tuant un centaure,* de M. Alaux, grand tableau auquel nous osons préférer la petite ébauche des *sept Chefs devant Thèbes.* Il est loin cependant d'être sans mérite. La tête du Centaure surtout est d'une grande beauté : les deux torses nous ont paru fort bien dessinés.

Ayant déjà parlé du concours de peinture, nous ne reviendrons pas sur les tableaux exposés. Observons seulement que M. H. Larivière (qui a obtenu une médaille d'or) est le seul qui ait eu l'ingénieuse idée de couronner de chêne la coupe offerte par Achille à Nestor.

Les statues de *Caïn maudit,* par MM. Jacquot et Barye, concurrents couronnés, nous semblent annoncer beaucoup de talent. Parmi les ouvrages de leurs rivaux, nous avions remarqué deux *Caïns* dont les chevelures étaient pleines d'originalité. Une jolie statue d'albâtre de M. Ramey fils, l'*Innocence,* figurait à côté des plâtres de MM. Barye et Jacquot. L'allégorie qu'offre cette statue n'est pas neuve.

Les gravures de MM. Lorichon, Gelée et Delaistre, et les plans d'architecture, avaient moins d'éclat que le reste des morceaux exposés, peut-être sans avoir moins de mérite.

Nous nous hâtons d'en venir au beau portrait de madame la duchesse de Berri, par M. Kinson. Tout Paris a voulu voir ce tableau : en cette circonstance, il nous a été doux de suivre la mode, et c'est avec plaisir que nous payons à l'artiste un tribut bien mérité de louanges. Sa composition est de l'effet le plus vrai, le plus touchant et le plus dramatique. Tous les Français en font le même éloge que le Roi.

Nous terminons en priant humblement ceux de MM. les Artistes que nos jugements contrarieraient, de les casser sans scrupule : nous ne sommes simplement qu'amateur, et il y a si loin d'un *amateur* à un *connaisseur!*

M.

À MESSIEURS LES RÉDACTEURS DU *CONSERVATEUR LITTÉRAIRE.* Lettre sur l'*Élégie du 16 octobre,* par M. LAFONT-D'AUSSONNE [1].

MESSIEURS,

Le 16 octobre est venu nous surprendre au milieu des joies toutes récentes du 29 septembre; permettez-moi de marquer ce funèbre anniversaire, en vous entretenant d'un poëme nouveau, publié sur ce sujet par M. Lafont d'Aussonne. Cette élégie, intitulée *le crime du 16 octobre,* ou les *Fantômes de Marly,* semble inspirée par une croyance populaire, répandue dans les environs de Marly, dont les habitants pensent avoir vu apparaître plusieurs fois leur royale bienfaitrice. M. Lafont d'Aussonne se peint errant la nuit dans les bois de Marly, et implorant la présence de l'auguste fantôme :

[Citation de 56 vers.]

J'ai multiplié les citations, Messieurs, et il est impossible que vous m'en sachiez mauvais gré. Il est à regretter que cette élégie, si remarquable d'ailleurs, soit un peu longue. Quelques stances faibles la déparent; l'auteur, dont vous avez déjà si justement loué le talent, n'hésitera sans doute pas à les élaguer.

Je dirai en terminant quelques mots des *notes* extrêmement intéressantes qui suivent cette élégie, et dans lesquelles M. L. d'Aussonne a déposé ses souvenirs. Ces *notes* suffiraient seules pour donner un grand prix à l'élégie qui, à la vérité, n'en a pas besoin. Je regrette que la longueur de cette lettre m'empêche d'extraire quelques-unes des anecdotes curieuses et touchantes qu'elle renferme. Le défaut d'espace me délivre ici fort à propos de l'embarras du choix. A la fin de ces *notes,* M. L. d'Aussonne loue le *Conservateur littéraire,* qu'il dit *rédigé par MM. Hugo.* N'ayant point l'honneur de connaître personnellement M. d'Aussonne, je désire que cette lettre lui prouve l'inexactitude de son assertion trop exclusive. Je parle moi-même ici le premier de ses bienveillantes louanges, pour que ceux qui liront son *Élégie* et ses

[1] *Conservateur littéraire,* octobre 1820.

notes ne puissent soupçonner la franchise des éloges que je donne à l'auteur.

Agréez, M.

V.-M. Hugo.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Clovis*, tragédie en cinq actes, par M. Viennet [1].

L'usage veut qu'un critique, avant d'en venir à l'ouvrage dont il va rendre compte, se gratte longtemps le cerveau, afin (ainsi que le disait un poëte auquel il n'a manqué que d'être un peu *poussé* pour devenir célèbre)

D'en extraire un exorde ou bien un préambule,
Qui serve à son discours comme de vestibule.

Des aperçus bien étendus, exposés d'un air doctoral, des considérations bien générales, débitées d'un ton tranchant, commencent un feuilleton d'une manière doublement avantageuse : ces sortes de préfaces donnent à l'Aristarque une importance préliminaire aux yeux de ses lecteurs, et allongent raisonnablement un article à tant la page; souvent, il est vrai, le palais ne répond guère au *vestibule;* mais qu'importe! il doit y avoir de tout dans un article de journal, comme dans la statue de Babouc.

Nous allions audacieusement protester contre cet usage et déclarer notre intention de nous y soustraire, quand nous nous apercevons que notre déclaration et notre protestation même forment à cet article un préambule qui dément toutes nos intentions. Nous étant donc laissé entraîner par le torrent en croyant y résister, nous nous résignons, et, notre exorde achevé, il ne nous reste plus qu'à chercher un moyen d'arriver convenablement de cet exorde à la tragédie nouvelle de M. Viennet; car Scudéry a écrit qu'un homme avisé *doit toujours saisir l'occasion au poil,* et Laclos a dit qu'*un écrivain doit prendre la transition aux cheveux.*

Laclos nous ménage ici précisément une transition excellente, car chacun sait qu'il fit une épigramme sanglante contre les vers durs de Lemierre; or, en fait de vers durs, de Lemierre à Lemercier il n'y a pas bien loin, et M. Lemercier se trouve justement être l'auteur d'un *Clovis,* qui nous ramène assez naturellement au *Clovis* de M. Viennet.

Certes, loin de nous, cependant, l'idée de comparer le drame bizarre, mais plein de talent, de M. Lemercier, au mélodrame long et pâle de M. Viennet. Il y a dans l'ouvrage de M. Lemercier une sève, une vigueur, une inspiration qui manquent à M. Viennet, et si le tragique du premier fait quelquefois rire, nous le préférons encore au pathétique du second qui fait incessamment bâiller.

Convenons-en toutefois, M. Viennet a envisagé *Clovis* sous un point de vue bien plus patriotique que M. Lemercier, et nous nous appesantissons avec plaisir sur cet éloge, parce que c'est à peu près le seul que mérite la tragédie non sifflée de M. Viennet. Il n'a point vu dans ce roi célèbre un monstre, un tyran, un traître, un *tartufe tragique,* mais un prince d'un caractère humain et de mœurs cruelles, un conquérant à la fois absolu et généreux, par habitude de la victoire : voilà Clovis tel qu'il a essayé de le peindre; s'il n'a que très médiocrement réussi, sachons-lui gré du moins de l'intention.

Près de Clovis, Franc déjà un peu civilisé, M. Viennet a placé le jeune prince de Cologne, Cloderic, qui a conservé toute l'âpreté de ses mœurs primitives. Ce personnage, entièrement neuf, demandait un pinceau original. M. Viennet n'a pas compris l'âme du Sicambre; cependant, quelques détails locaux, rendus avec vérité, font de ce rôle un des meilleurs de la pièce.

Au Sicambre, qui parle amour et politique, le poëte oppose un Gaulois qui fait à la fois de l'amour et de la politique : mélange assez mauvais en tragédie. Ce Gaulois, dont le nom (Siagrius) pourrait être plus mélodieux, devrait être mort depuis longtemps, quand s'ouvre la tragédie dont il est le héros. Clovis, partant pour la Thuringe, et voulant se délivrer de Siagrius tombé entre ses mains, a sagement confié le soin charmant de mettre à mort son captif à sa sœur Eudomire, régente en son absence. On conçoit que la belle Eudomire ne presse pas l'exécution du beau Siagrius; et Clovis, qui revient tout à coup victorieux, trouve un couple d'amants dans le palais de la régente, et donne sa sœur à Siagrius qui vient lui offrir sa tête. Ici la toile n'aurait qu'à tomber, si Cloderic et un

[1] *Conservateur littéraire,* novembre 1820.

certain Césaire, envoyé de l'empereur Zénon, et parent de Siagrius, n'étaient intéressés, par des motifs différents, à empêcher le mariage. Cloderic tempête, et Césaire conspire. L'incertain Siagrius, noirci par le Sicambre, et compromis par le Grec, après s'être échappé du palais, où il est gardé à vue, par une de ces portes de derrière que les auteurs ont toujours à leur disposition, essaie vainement de dissiper la révolte que Césaire a fomentée, sauve la vie à son rival Cloderic pris par les conjurés, et revient fidèlement vers Clovis qui le croit parjure, et lui brise le crâne d'un coup de sa framée. Eudomire s'évanouit; Clovis, pour se justifier, lui dit : *J'écrase qui me gêne,* et le rideau se baisse, à la grande satisfaction de ceux que leur conscience littéraire force à suivre avec quelque attention la marche de cet imbroglio tragique.

Nous avons omis, dans l'analyse embarrassée que nous venons de tracer, une foule de scènes épisodiques, de nœuds incidentels qui embrouillent le fil de l'intrigue sans resserrer l'action. Nous ne parlerons pas d'un Césaire, grand diplomate, qui, après avoir détruit Odoard par Théodoric, veut détruire Théodoric par Clovis, et Clovis par Siagrius, et finit par laisser intercepter comme un sot de très sottes lettres qui le perdent; ni d'un Sinorix, chef des Gaulois, que l'on prend pour un confident tant qu'il reste sur la scène. Eudomire, jeune inconséquente que le politique Clovis a mise à la tête d'un royaume encore mal soumis, est fort utile à l'auteur, en ce qu'elle a toujours une cachette ou une issue prête pour son cher Siagrius, qui, de son côté, s'esquive souvent, pour que son retour ménage au poëte un coup de théâtre.

Une autre chose, qui ne rend pas la pièce meilleure, c'est que les acteurs disent assez rarement ce qu'ils doivent dire. Clovis apprend-il la passion mutuelle d'Eudomire et de Siagrius, il s'écrie : *Suis-je Clovis, grands dieux!* ce qui n'est pas tout à fait répondre *ad rem.* Ailleurs, Cloderic parle du *cimeterre, interprète des Dieux;* le *cimeterre,* dans la bouche d'un Sicambre, est un petit défaut de *costume,* que M. Viennet, à la vérité, pourra compenser dans l'une de ses prochaines tragédies, en mettant une francisque dans les mains d'un Turc.

Le style de *Clovis* n'est guère au-dessus du plan; il est diffus, négligé, et nous a paru manquer essentiellement de poésie. Tantôt, c'est l'ambassadeur grec qui a appris

...Que Siagrius, dans ce palais captif,
Inspirait aux Gaulois l'intérêt le plus vif.

Ou qui, en haranguant Clovis, lui rappelle en vers plats la part que ses royaux ancêtres prirent à la chute d'Attila :

Votre aïeul Mérovée, aux champs Catalauniques,
Servait d'Aétius les efforts héroïques,
Quand le sombre Attila, l'effroi des nations,
Vit arrêter le cours de ses destructions.

C'est Clovis qui s'écrie élégamment :

On *m'expose,* on me brave, et j'hésite à punir!
. . . .
Pour les Francs, les Gaulois, n'ayons qu'une balance.
. . . .
C'est *voler* ses lauriers que de vaincre dans l'ombre.
. . . .
Que *pouvaient* contre nous ses *impuissants* efforts?

C'est Cloderic qui, lorsque le roi lui reproche de vouloir le contraindre à *régner à son gré,* lui réplique :

Régnez-y donc au vôtre!

C'est Eudomire qui dit à Siagrius que Cloderic, son farouche rival,

Par des fureurs toujours prêt à se signaler,
Semble mettre sa gloire à me les étaler.

ou qui, cherchant à rassurer le même Siagrius contre la fureur des révoltés qu'il a abandonnés, s'écrie :

Ouvre les yeux; reviens de ton égarement,
Ne crains pas la vengeance et le ressentiment
De quelques factieux, dont la coupable audace
Va bientôt se briser aux murs de cette place.

Ajoutez à cela la tournure baroque de tous les vers où se trouve mêlé le nom malencontreux de Siagrius :

Siagrius instruit du sort qu'on lui prépare, etc.
. . . .
Qu'a fait *Siagrius* pour être condamné ?
. . . .
...Son cœur, dans mon absence,
Avec Siagrius était d'intelligence.
. . . .
Mais non : *Siagrius n'a point une âme ingrate,* etc.

On applaudit avec enthousiasme des vers tels que ceux-ci :

Mon pays!... mon pays a mon premier serment!
....
Qui perd sa liberté doit vouloir la reprendre!

Et autres vérités triviales, trivialement exprimées.

Le parterre trouve superbe un vers de Clovis à Siagrius, qui vient lui offrir sa tête :

Ton audace me plaît, et te sauve la vie.

Cela serait beau, si cela était neuf. M. Brifaut, dans une situation à peu près pareille, fait dire au Dauphin dans *Charles de Navarre :*

La franchise me plaît, la fierté me rassure.

Et dans la *Mort de César* de Voltaire, le dictateur dit de Brutus :

Il m'irrite, il me plaît.

Il en est de même de ce vers de Césaire à Siagrius, patrice romain :

Et sache enfin d'un roi distinguer un patrice.

qui n'est que le commentaire du fameux vers de Corneille :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose.

Quant à l'exclamation de Clovis qui, après la fuite de Siagrius, songe que Césaire est encore en son pouvoir,

Mais le ciel m'aime encor : je vois une victime.

nous n'y voyons qu'une atrocité ridicule, mais plus ridicule encore qu'atroce.

Un vers de Cloderic, longtemps prôné d'avance,

Un Sicambre au combat doit périr tout armé,

nous semble niais, en ce qu'il restreint aux Sicambres une vérité commune à tout *combattant,* Sicambre ou non.

Voilà notre avis sur la plupart des meilleurs vers de *Clovis.* Il en est toutefois que nous applaudissons volontiers avec les amis de l'auteur; c'est la réponse de Clovis à Cloderic qui veut perdre Siagrius :

Vos soldats irrités demandent son trépas.
— Clovis ne reçoit point la loi de ses soldats.

Le jeu de Talma et les affaires actuelles de l'Europe contribuent beaucoup à la beauté de ce vers. Au reste, nous avons remarqué plusieurs tirades écrites avec énergie et vivacité. Le style de M. Viennet n'est dénué ni de pureté, ni de correction, ni même d'une certaine élégance; mais il manque essentiellement de flexibilité et de verve.

Talma, qui joue Clovis, a deux ou trois beaux moments; s'il n'en a pas davantage, ce n'est point sa faute. M[me] Paradot et Michelot sont un peu plus forts que leurs rôles. Ligier, qui représente Cloderic, n'a ni les larges épaules, ni la vaste poitrine, ni la haute stature d'un Franc; mais il en a la voix mâle et sonore, ce qui nous a rappelé cet animal exigu qui imite le rugissement du lion. Chaque fois que le petit Franc paraît sur la scène avec son haut casque pointu, on serait tenté de rire, s'il ne se hâtait de parler. Ligier débite son rôle avec beaucoup de talent; nous le préviendrons toutefois de ne pas prononcer ce vers :

Applaudir de nos Francs l'agonie et la mort,

de façon à ce que le spectateur entende *la colique et la mort.* M. Viennet n'a pas besoin qu'on rende ses vers ridicules.

Si nous avons traité cette tragédie nouvelle avec sévérité, c'est qu'elle a eu une sorte de succès; si elle était tombée, nous aurions été plus indulgent. Nous ne frappons pas les morts. Au reste, le secret de ce succès a été révélé à tout spectateur des loges, d'où l'on pouvait aisément voir les très bruyants, mais très peu nombreux applaudisseurs rangés sous *le Lustre,* et environnés du parterre silencieux. Quoi qu'il en soit, nous rappellerons à M. Viennet la maxime d'Horace :

Mediocribus esse poetis
Non homines, non di, non concessere columnæ.

Les commentateurs ont jusqu'ici été très divisés sur la signification du mot *Columnæ;* pour nous, nous le traduirions volontiers par *le Lustre.*

H.

Beaux-arts. — Annales du Musée. — *Salon de* 1819, par C.-P. Landon, peintre de S. A. R. Mgr le duc de Berri, membre de la Légion d'honneur, etc. [Second volume, composé des six dernières livraisons][(1)].

Il y a maintenant un an, à peu près, que le Salon de 1819 s'est fermé; et, sans M. Landon, qui y penserait aujourd'hui? L'auteur des *Lettres à David,* soit que ce fût M. J. Juge, auteur des *Lettres au Champ d'Asile,* soit que ce fût M. Bousquet-Deschamps ou M. Pontignac de Villars, a peut-être été, comme son *illustre* correspondant, chercher un *Champ d'Asile,* non à Bruxelles, mais à Madrid, à Naples ou à Lisbonne; et M. Kératry a lui-même oublié certaines épîtres métaphysiques sur le salon; car, depuis quelque temps, ce grand publiciste à la suite des ex-conseillers d'état Royer-Collard et Guizot, verse, à propos des affaires du jour, des flots d'encre doctrinaire, encre qu'on a plaisamment dite *beaucoup plus noire que l'autre.*

M. Landon est donc resté seul fidèle aux artistes exposants, et nous, seul fidèle à M. Landon : tel est notre usage envers tout écrivain utile, toute entreprise digne d'encouragements. Nous ne reviendrons pas toutefois sur des éloges que nous lui avons déjà donnés, nous ne reparlerons pas du goût et de la mesure qui dictent ses jugements, de la candeur de ses louanges, de la bienveillance de sa critique. Ce second volume n'est nullement inférieur au premier; les dessins au trait qui accompagnent le texte sont purs et soignés; ils donnent généralement une idée fidèle des tableaux qu'ils représentent, et mettent presque le lecteur à même de juger les jugements de M. Landon. On sent pourtant que ces esquisses ne peuvent rendre que très imparfaitement les morceaux remarquables surtout par des effets lumineux, tels que le *Lever du Soleil,* de M. Bertin, ou la célèbre *Église des Capucins,* de M. Granet.

La douzième livraison est consacrée aux sculptures; nous y avons remarqué le trait d'une statue de Lamoignon de Malesherbes, entendant l'arrêt de Louis XVI. Ce vertueux magistrat y est représenté en grand costume parlementaire; nous doutons qu'il ait ainsi paru devant la Convention nationale.

Faut-il, en terminant, féliciter M. Landon de ce que le Salon de 1819 lui a fourni deux volumes? La dernière exposition a prouvé, selon nous, que l'abondance n'est pas la richesse. Socrate voulait que sa maison fût petite, pourquoi nos musées sont-ils si grands? Les vrais chefs-d'œuvre sont-ils moins rares que les vrais amis? *Nos musées sont des temples,* a-t-on dit; d'accord; car beaucoup de temples sont des hospices.

M.

(1) *Conservateur littéraire,* décembre 1820.

Épître à Dieu, par M. le Chevalier de Port-de-Guy, auteur des *Considérations religieuses, morales et politiques*[(1)].

En tous temps, certes, ce cadre serait vaste; il est immense dans notre siècle. M. le chevalier de Port-de-Guy a bien le droit d'adresser une *épître à Dieu,* car il a longtemps et noblement souffert; et il est touchant de voir un royaliste, poursuivi par la haine et rebuté par l'ingratitude des puissances du monde, porter enfin requête à l'Éternel. Qu'on ne croie pas cependant que M. de Port-de-Guy soit lui-même le sujet de sa propre *Épître,* les royalistes ne sont pas habitués à donner des preuves d'égoïsme. C'est encore pour nos Bourbons, c'est encore contre nos anarchistes que M. de Port-de-Guy élève sa voix fidèle; il s'étonne avec trop de raison du bonheur des ennemis de Dieu et des rois.

[Citation de 20 vers.]

Ces vers, écrits de verve, sont pleins d'énergie et de chaleur. Le style des Écritures y est imité avec beaucoup de bonheur; nous avons d'autant meilleure grâce à louer les vers de M. de Port-de-Guy, que nous ne partageons pas complètement toutes ses opinions, sans toutefois lui céder en royalisme.

M. le chevalier de Port-de-Guy est auteur d'une tragédie de *Scipion* qu'on assure avoir obtenu un grand succès en province. On dit encore qu'une autre de ses tragédies, *Alexandre*

(1) *Conservateur littéraire,* décembre 1820.

à Arbelles, va paraître incessamment au Théâtre-Français; espérons en ce cas qu'*Alexandre* ne sera pas moins heureux que *Scipion*.

U.

Carmen sacrum, *auctore* Radulpho Carr [1].

Ce titre effarouche sans doute nos lectrices; cependant qu'elles nous permettent, à charge de ne rien citer, de mentionner honorablement un poëme où des idées religieuses et morales sont rendues d'une manière ingénieuse et énergique. Quel dommage que M. Ralph Carr ait écrit en latin, et que tant de bons conseils ne puissent être compris de la plupart de nos libéraux!

Dissertation sur la Césure, traduite de l'anglais, par A.-M.-H. Boulard [2].

M. Boulard peut avoir de l'érudition, de l'esprit, du sens et du goût; mais il n'appartient pas, à coup sûr, au siècle où nous vivons, de traduire, au moment où les Chambres vont s'ouvrir, une *Dissertation sur la césure!*

À S. A. R. Madame la Duchesse de Berri, à l'occasion de la naissance de Mgr le duc de Bordeaux, par M. Bérenger de Labaume [3].

Il y a des vers charmants dans cette pièce, témoins ceux-ci :

> Auguste enfant, suis ta carrière,
> Suis tes destins victorieux,
> Enchaîne les séditieux
> Au pied du trône héréditaire;
> Et si de l'indigent la timide prière
> Jusqu'à ton oreille montait,
> Jeune Roi, consulte ta mère,
> Elle t'apprendra le mystère
> Du règne bienfaisant que Charles méditait.

[1] *Conservateur littéraire*, décembre 1820. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

Nous citerons encore ce joli vers sur nos Bourbons :

> *Ils auraient moins d'amis s'ils étaient plus heureux.*

Ce vers est adressé à nos libéraux qui montrèrent tant de stupeur à la naissance de l'enfant qui est pour eux, suivant la belle et énergique expression de M. de Labaume, *l'inévitable Roi.*

U.

Louis XVII au berceau d'Henri V, suivi de *Malesherbes, dithyrambe qui a concouru à l'Académie française* en 1820, par le comte Gaspard de Pons, officier de la garde nationale [1].

C'était une idée touchante que d'appeler l'Orphelin que nous ne pûmes sauver, près de l'Orphelin qui nous sauvera. M. de Pons a sagement senti que cette composition, dont deux enfants sont le sujet, demandait plus de simplicité que de force, moins d'élévation que de naturel. Aussi, en usant des ressources du style élégiaque, n'a-t-il jamais cherché à monter jusqu'au ton lyrique. Il y a cependant de l'énergie dans ces vers gracieux et touchants :

[21 vers cités dont voici les derniers] :

> J'étais Français, j'eusse été brave :
> Juge du frère par la sœur.

Nos lecteurs apprécieront avec nous ces vers, et surtout celui qui les termine avec tant de bonheur.

L'épigraphe du dithyrambe sur Malesherbes est très belle : *Fortunate senex!...* Elle suffirait seule pour annoncer qu'il y a de l'âme et de la chaleur dans le poëme : on en trouvera la preuve dans le morceau que nous allons citer :

[12 vers cités.]

Cet article est déjà un peu long; nous extrairons encore toutefois un beau vers qui retrace avec une énergique concision les

[1] *Conservateur littéraire*, décembre 1820.

considérants de l'arrêt de mort porté contre Malesherbes :

D'un Socrate vivant l'égalité s'offense.

Ce dithyrambe avait été présenté cette année, avec un grand nombre d'autres pièces sur le même sujet, à l'Académie française, qui a réservé le prix. Un illustre et ancien corps littéraire, l'Académie des Jeux Floraux, a mis également *le dévouement de Malesherbes* au concours. Le résultat du concours de l'Académie des Jeux Floraux sera peut-être une piquante épigramme contre l'Académie française.

Quoi qu'il en soit, nous félicitons M. de Pons d'avoir ainsi réuni, en quelque sorte, dans le même cadre, le vertueux Malesherbes et les deux Orphelins, fils des deux ducs de Berri.

U.

SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS : *EUGÈNE ET GUILLAUME*, comédie en quatre actes et en prose [1].

Déjà, à l'occasion de l'augmentation du prix des places, MM. les sociétaires du premier théâtre ont pu voir qu'il faut encore garder quelque respect pour le parterre français; nous espérons que MM. de l'Odéon conserveront longtemps le souvenir de la leçon qu'ils ont reçue à la première représentation de cette comédie, et que le vœu du public sera respecté par eux toutes les fois qu'ils le connaîtront.

Nous n'avons garde de donner une analyse des deux actes de la pièce nouvelle qui ont été écoutés, on nous accuserait de troubler le repos des morts. L'auteur, M. Rougemont, a mieux fait; il a fait pis aussi, car il a mis son nom au roman des *Missionnaires*. Ducis qui préférait, disait-il, faire un mauvais ouvrage plutôt qu'une mauvaise action, aurait mieux aimé faire une mauvaise comédie qu'un roman immoral et irréligieux.

H.

---

[1] *Conservateur littéraire*, décembre 1820.

POÉSIES, de Mme DESBORDES-VALMORE [1].

Je viens de lire, pour la troisième fois, ce volume de *poésies*, et je suis décidé à en faire un grand éloge; car je suis décidé à beaucoup citer. J'étais prévenu contre Mme Desbordes-Valmore : j'avais vu son nom dans l'*Almanach des Muses;* et, avant d'ouvrir le livre, j'avais préparé un long préambule d'article en plusieurs points. Le premier roulait sur la fadeur des poésies élégiaques en général; je démontrais le ridicule de ces éternelles lamentations amoureuses; j'avais découvert qu'il n'y a rien de tel que d'être *mourant* pour vivre longtemps, et je citais à tort et à travers l'exemple de Voltaire, qui fut mourant quatrevingts ans; puis, descendant aux détails de la vie privée, je montrais le mourant marchandant avec son libraire, ou corrigeant son Désespoir amoureux sur une épreuve. Le second point traitait des dames-auteurs : je pesais toutes les gloires féminines, anciennes, modernes et même contemporaines, et j'en revenais finalement à l'avis de ce poëte qui n'aimait pas à voir *l'encre salir des doigts de rose.*

Après avoir ainsi préparé mes épigrammes, je songeai à lire l'ouvrage qui devait en être le sujet.

[Citation des 12 premiers vers.]

Ainsi ces premiers vers du livre, pleins de charme et de poésie, firent évanouir toutes mes pensées hostiles; et je sacrifiai mon préambule, me promettant toutefois, pour ne rien perdre, de chercher quelque moyen d'appliquer mes idées sur les *élégiaques* aux cent petites fables quadrupèdes de M. Mollevaut, et mon opinion sur les femmes de lettres, au nouveau roman de Mme de Genlis.

J'ai promis de citer fréquemment, et je suis trop convaincu que mon lecteur aime beaucoup les vers, qui ne sont pas seulement des vers, pour ne point tenir parole. Qui d'ailleurs serait insensible à la mélodie de cette idylle, inspirée par une nuit d'été :

Ô ma mère! on eût dit qu'une fête aux campagnes...

[Suivent 23 vers.]

Il y a dans ces vers plus que de la poésie, il y a une observation du cœur, peut-être

[1] *Conservateur littéraire*, février 1821.

profonde. Écoutons la *prière aux muses* d'une jeune fille dont l'amant a le malheur d'être poëte :

[Citation de 32 vers.]

Ces vers, que l'auteur adresse aux muses de son amant, ne sont égalés en grâce et en douceur que par ceux qu'elle adresse à sa propre muse :

[16 vers cités, dont voici le dernier] :

Ah ! quand il nous surprend, qu'il est beau le plaisir !

Ce dernier vers émeut vivement : c'est le cri de joie dans la douleur. Mme Desbordes-Valmore ne peint pas avec moins de bonheur l'ennui d'une espérance trompée :

[Citation de 18 vers.]

Mme Desbordes-Valmore paraît jalouse de prendre tous les tons : ce reproche est plein de tristesse et de douceur; elle ne se laisse pas moins bien inspirer par *la colère* :

[Citation de 26 vers, dont voici le dernier] :

Mais on approche... on parle... hélas ! ce n'est pas lui !

Rien de plus touchant et de plus vrai que ce dernier trait. Les vers qui suivent, adressés à l'Amour, semblent écrits sous la même émotion :

[citation de 10 vers.]

Le défaut de l'élégie dont ce morceau ravissant est extrait, est de finir à peu près comme la précédente. Je ne crois point qu'il y ait de défaut dans celle-ci :

Adieu, mes fidèles amours !

[Suivent 23 vers.]

Ces stances sont pleines de poésie, et cependant elles sont d'une beauté si simple, qu'il semble aisé d'en faire autant. Heureux qui mérite cet éloge tacite du lecteur !

Ces citations sont toutes tirées des *Élégies* qui forment la première section du volume; il est vrai de dire que les deux autres sections, *Romances* et *Mélanges*, offrent moins de beautés; on y trouve cependant encore de nombreuses traces du talent charmant de Mme Desbordes-Valmore; je regrette que l'espace me manque pour transcrire l'*Exilé* et le *Berceau d'Hélène*.

Ce volume est un des recueils poétiques les plus remarquables qu'on ait publiés depuis longtemps. La critique y peut reprendre des répétitions, des négligences, quelquefois de l'obscurité, un emploi trop fréquent de certaines expressions, telles que *sensible, pauvre, petit*, etc., qui sentent l'affectation à force de naturel : la poésie de Mme Desbordes-Valmore est essentiellement rêveuse, et rien n'est plus éloigné de la mélancolie que la mignardise. Je ne m'arrêterai point à ces légères imperfections, je ne reprendrai même point dans des vers constamment harmonieux des hémistiches durs, tels que *inexplicable cœur*, ou des rimes comme *mien* et *chagrin*, *monde* et *tombe*; taches faciles à effacer. Il est une observation plus importante que je soumettrai à l'auteur. La muse de Mme Desbordes-Valmore est triste, et, chose singulière ! ce n'est presque jamais au ciel qu'elle va chercher ses consolations; elle ne songe en quelque sorte à Dieu que dans trois ou quatre élégies touchantes sur la mort de son enfant. Sa douleur est toute terrestre, à moins qu'elle ne devienne maternelle. Il me semble que Mme Desbordes-Valmore n'a encore obtenu que la moitié du triomphe réservé à un talent tel que le sien; ses vers passionnés vont au cœur : qu'elle leur imprime un caractère religieux, ils iront à l'âme.

V.

La matinée du 29 septembre ou *la naissance de Mgr le duc de Bordeaux*, poëme, par M. de Talayrat, maire de Brioude [1].

M. de Talayrat a chanté les deux grands évènements de l'année 1820; nous connaissions déjà de lui un poëme (*la Nuit du 13 février*) plein de sombres inspirations et d'émotions touchantes; celui que nous annonçons aujourd'hui ne lui est nullement inférieur. Nous citerons particulièrement les premiers vers, dont le désordre est poétique et la facture élégante :

[12 vers cités.]

Cette pièce, si française par les vers et les sentiments, est dédiée à la noble veuve du Prince-martyr.

[1] *Conservateur littéraire*, février 1821.

Nous ne nous lassons pas de mentionner dans ce recueil les ouvrages sur la naissance de Henri V : ce glorieux enfant inspirera longtemps nos poëtes; et la Muse française pourrait lui adresser les paroles du psaume : *In te semper erit cantatio mea.*

U.

ODES, par ANTOINE-CHARLES. — *Laocoon.* — *Apollon vengeur.* — *La Religion* [1].

Nous aimons à signaler à l'attention du public un petit recueil qui renferme plus de talent que bien de gros livres. Deux des trois odes qu'il contient ont déjà obtenu un honorable succès. Elles défendaient la religion et la monarchie, à une époque où il y avait quelque courage à le faire, surtout pour les hommes qui en se constituant les Laocoons de notre âge, étaient exposés à voir d'un moment à l'autre arriver sur eux les serpents vengeurs sous la forme de destitutions ministérielles. Ces idées mêmes, que nous exposons ici en plate prose, ont été mises par M. Antoine-Charles en vers ingénieusement allégoriques :

[Citation de 44 vers.]

Nous terminons ici à regret nos citations : l'espace nous manque; et d'ailleurs elles suffisent pour donner l'idée la plus avantageuse de l'auteur. Il se recommande par un style rapide et pressant, quoique parfois obscur, par l'heureuse audace de ses métaphores, la pompe de ses rimes et l'élégante pureté de sa versification. Nous lui conseillerons seulement de ne point redoubler, comme il le fait constamment, la rime féminine dans les six derniers vers de ses strophes. C'est s'imposer un travail pénible, qui nuit plutôt qu'il n'ajoute à l'harmonie.

Sous le nom de M. Antoine-Charles se cache, nous a-t-on dit, un de ces Français qui, après avoir longtemps combattu dans nos armées, consacrent aujourd'hui leurs loisirs à leur Muse, et leur Muse au trône. Ce n'est point, à la manière de certains rimeurs tragiques et épistolaires, un poëte militaire, encore moins un guerrier poétique. C'est tout simplement un brave officier qui ne s'est point servi de ses vers pour gagner ses épaulettes, et ne se sert point de son épée pour faire sa réputation littéraire.

M.

[1] *Conservateur littéraire*, mars 1821.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DE CAMBRAI; agriculture, sciences et arts [1].

C'est un regret pour nous de n'avoir souvent que de petits articles à consacrer à de gros volumes. *L'abondance des matières* est la dernière raison des journalistes, comme le canon est celle des rois. Nous aurions voulu pouvoir rendre un compte détaillé de ces *Mémoires*, en extraire les passages les plus curieux, parler des travaux archéologiques, des observations médicales, des recherches philologiques de la société de Cambrai; nous nous voyons réduit à une sèche nomenclature, qui a du moins l'avantage de prouver la variété et l'utilité des travaux de cette association savante; nous avons distingué, entre autres morceaux remarquables, des observations fort intéressantes sur *le climat de l'Égypte*, traduites de l'anglais de M. Antes, par M. Servois.

La société d'émulation de Cambrai est beaucoup moins littéraire que scientifique : aussi passerons-nous ses poëtes sous silence. Il y a toutefois quelque talent dans les vers de M. Delcroix. Quant au poëme sur la *vaccine*, par M. le docteur Peysson, nous sommes étonné que l'auteur ait abordé un pareil sujet, après le beau poëme couronné il y a peu d'années par l'Académie française. Le poëte éminemment distingué, qui célébrait si bien alors l'art de Jenner, ne s'est jamais, que nous sachions, mis en tête de le pratiquer; M. Peysson, qui, nous n'en doutons pas, le pratique avec beaucoup de succès, aurait-il dû entreprendre de le chanter? *Cuique suum.*

U.

---

[1] *Conservateur littéraire*, mars 1821.

À Messieurs les Rédacteurs du *Conservateur littéraire,* sur la *Biographie nouvelle des Contemporains* [1].

Messieurs,

Les spéculations libérales de librairie se multiplient comme les conspirations; chaque jour amène son *Prospectus* et son explosion, et il serait curieux de rechercher si l'audace des factieux est inspirée par l'insolence des écrivains ou l'insolence des écrivains par l'audace des factieux. Je n'ai point l'intention d'aborder cette grande question; je pense d'ailleurs que l'intérêt personnel est bien tant soit peu le moteur des hommes à entreprises, surtout à entreprises commerciales-littéraires : en dupant le bon public, on marche à la fortune et à la gloire; M. Touquet, déjà renté par la *petite propriété,* ne vient-il pas d'obtenir les honneurs de l'*Ana?*

En fait de spéculations de ce genre, c'est de la *Biographie nouvelle des Contemporains,* par MM. Arnault, A. Jay, Jouy et Norvins, que je vais vous entretenir. Je signalerai à votre attention ce qui m'a frappé à une première et rapide lecture, souvent interrompue par des mouvements d'indignation et de dégoût que vous partagerez sans doute. Le Dictionnaire est précédé d'un *Tableau chronologique des événements depuis 1787 jusqu'à nos jours,* où il semble que l'on se soit plu à insulter le trône comme dernièrement un élève du libéralisme insultait l'autel, en face.

Ainsi l'Orpheline auguste du Temple n'est jamais pour les rédacteurs Madame Royale, mais toujours et partout la *fille de Louis XVI;* pareille qualification désigne S. M. Louis XVII, qui n'est jamais *le Roi* à leurs yeux; Louis XVIII lui-même ne reçoit des biographes libéraux d'autre titre que celui de Monsieur ou de *prétendant.* Voici, entre autres, une phrase qui présente en ce genre un contraste curieux : «Monsieur (Louis XVIII) renvoie à Charles IV, roi d'Espagne, l'ordre de la Toison d'Or, parce que ce prince en avait décoré l'*empereur Napoléon.*» En vérité, MM. les rédacteurs auraient bien dû dépouiller un peu leur style des cent jours, époque qu'ils définissent d'ailleurs si délicatement : *temps écoulé entre le 20 mars 1815, jour du départ du Roi, et le 8 juillet, jour de son retour.* Au reste, Messieurs, ces petites finesses de langage ne sont que des peccadilles ordinaires aux indépendants sectateurs du gouvernement de fait. Voici qui est monstrueux : «21 mars 1804, *mort du duc d'Enghien qui avait été pris cherchant à rentrer en France.*» Il est difficile de décider si le mensonge est plus impudent que la froideur de la note n'est atroce; à la vérité, si le noble duc d'Enghien n'est que *mort,* «le 13 juillet 1793, Marat est *assassiné* par Charlotte Corday.» N'admirez-vous pas une nuance exquise dans la différence de ces expressions? Ailleurs je lis que «Pichegru *s'étrangle* dans sa prison,» demandez plutôt à M. l'ex-conseiller d'état Réal; et plus loin est mentionnée la «condamnation à mort de Georges Cadoudal et de *ses complices.*» Il est vrai que les susdits biographes daignent qualifier les massacres des 5 et 6 octobre 1789 de «journées tumultueuses,» mais ils prennent bientôt leur revanche dans cette phrase : «*Évènement* du 13 vendémiaire. Barras est nommé commandant de la force armée. Buonaparte, qui avec les troupes combat pour la Convention, *dissipe les factieux.*» Ne trouvez-vous pas, Messieurs, une fleur de philanthropie dans cette apologie de la mitraillade de St-Roch?

Un *Vocabulaire des dénominations de partis* suit ce *Tableau chronologique.* On y trouve que «*bonnets rouges* sont des républicains *ardents* qui, dans leur *enthousiasme,* se coiffaient de bonnets de cette couleur;» que «les *patriotes se font gloire* de porter la dénomination de *sans culottes;*» que les fédérés sont des ouvriers et *des jeunes gens de tout état* qui se firent *volontairement* soldats, *lorsque la patrie était menacée* en 1815 *par les troupes étrangères;*» que l'auguste surnom de *chambre introuvable* est une *dénomination dérisoire;* que le 10 août, le 2 septembre, le 21 janvier, le 16 octobre, etc., sont des *journées remarquables;* que le gouvernement *occulte*... mais je me refuse à tracer ce passage odieux; enfin on lit dans ce *Vocabulaire* le mot *votants;* on n'y trouve pas le mot *régicides;* oubli inutile, il n'est personne qui ne songe à l'y chercher.

Le quart de mes notes n'est pas épuisé, et cette lettre est toutefois déjà si longue, que je dois me résigner à ne plus faire qu'une seule observation sur le texte même de la *Biographie.* Elle sera consacrée à signaler au mépris une attaque bien obscure et un mensonge bien grossier contre la gloire du grand Moreau.

[1] *Conservateur littéraire,* mars 1821.

J'extrais la phrase qui suit d'un article sur Augereau : «... Il (Augereau) seconda puissamment les opérations de Moreau, combattit Kalkreuth avec des succès divers; et *termina la campagne par la victoire de Hohenlinden.*» Certes, il est nouveau d'attribuer ce célèbre triomphe à d'autres qu'au général Moreau : que les doctes rédacteurs relisent le *Moniteur* du 21 frimaire an IX, ils y verront que le 12 frimaire, tandis que Moreau, général de l'armée du Rhin, battait des forces supérieures à Hohenlinden, Augereau, général de l'armée Gallo-Batave, débusquait une division ennemie du village de Burg-Eberach; il y a vraiment quelque distance entre ces deux exploits. Le nom d'Augereau n'est pas même prononcé une fois dans les rapports sur la bataille d'Hohenlinden (*Monit.* du 18 frimaire). Soit ignorance, soit perfidie, voila comment les nouveaux biographes écrivent l'histoire. Du reste, MM. Arnault, Jay, Jouy et Norvins, ont déjà fait un article très flatteur sur M. Arnault, et ils en préparent sans doute de non moins glorieux à MM. Jay, Jouy et Norvins.

Cet ouvrage, entrepris à grands frais, ne parviendra, quoi qu'il fasse, ni à faire oublier la *Biographie* de M. Michaud, ni à dissimuler *le Moniteur.*

Comme je me suis vu forcé à quelques attaques un peu vives, permettez-moi, Messieurs, de m'en rendre responsable en signant, et de me dire bien cordialement

Votre collaborateur et ami,

VICTOR-MARIE HUGO.

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux (Année 1821)[1].

Ce fut dans les premiers jours de mai 1324 que s'assemblèrent, dans les *Jardins des Augustines,* à Toulouse, sept joyeux troubadours, accompagnés de graves capitouls et environnés des dames et des chevaliers accourus de toutes les villes de *la langue d'Oc,* pour assister au couronnement d'un poëte. Une fleur d'*or fin,* publiquement bénie et promenée triomphalement dans la ville, fut remise, au milieu des acclamations, à Arnaud Vidal de Castelnaudary, auteur d'une *canzo* en l'honneur de la Vierge. Cette solennité charmante donna naissance à *la fête des fleurs,* et la *sobre gaya companhia* des sept troubadours, agrandie par le temps et les dotations de Clémence Isaure, fut l'origine de l'Académie des Jeux Floraux. Depuis, à la même époque, chaque année a vu se rouvrir ces tournois poétiques où la victoire est innocente, où la défaite est sans honte, où la gloire a quelque chose de simple et de pur comme les fleurs qui, là du moins, en sont l'emblème. Ce n'est pas que les vers couronnés aient toujours été dignes des couronnes, et il n'appartiendrait point à l'auteur de cet article de soutenir qu'une extrême indulgence n'a pas quelquefois présidé aux jugements des successeurs des sept troubadours. En cela, l'Académie des Jeux Floraux ressemble à toutes les académies; mais ce que toutes les académies n'ont pas comme elle, c'est cette antique et gracieuse origine, c'est tout ce cortège de vieux souvenirs, qui font du corps des Jeux Floraux l'une des plus vénérables associations littéraires de l'Europe. Aujourd'hui, nous le savons, c'est s'exposer au ridicule que de montrer encore quelque respect pour tout ce qui est venu à nous de l'ancienne France; mais nous ne reculerons jamais devant le ridicule, lorsqu'il s'agira de témoigner en faveur des traditions paternelles et des institutions séculaires. Et en cela, l'institution des Jeux Floraux a quelque chose qui séduit et qui impose à la fois; par son origine, elle appartient à l'antiquité chevaleresque; par ses formes, à l'antiquité héroïque. Ainsi, comme à Olympie, comme à Elis, ses combats sont des *Jeux;* et si les prix qu'elle décerne sont de simples fleurs, et non des couronnes de chêne ou des branches de laurier, c'est qu'épargnant en quelque sorte la modestie du poëte, même au sein de son triomphe, *elle lui cache,* pour emprunter l'expression de Villena[1], *son laurier sous des fleurs.* Qu'il soit donc permis de rendre ici hommage

[1] *Annales de la Littérature et des Arts,* 9 juin 1821.

[1] Don Henri d'Aragon, marquis de Villena, fonda en Aragon, sur le modèle de l'Académie des Jeux Floraux, une Académie à laquelle celle-ci envoya, en 1390, deux *docteurs d'amour,* et pour laquelle le marquis composa une poétique intitulée : *De la Gaya Ciencia.* (Note des *Annales littéraires.*)

à ces héritiers des troubadours, qui ne rougissent pas, dans notre temps, de recommencer chaque année l'éloge public de leur bienfaitrice, et votent encore, en 1821 comme il y a cinq siècles, leur hymne perpétuel *en l'honneur de la vierge.* La révolution a dispersé l'Académie des Jeux Floraux sans la détruire; les institutions utiles, au contraire des hommes, grandissent sous le nombre des années et se fortifient en vieillissant.

La première partie du recueil que l'Académie imprime tous les ans, contient les ouvrages des lauréats, la seconde ceux des académiciens qui ont été lus dans les séances publiques de l'année. *Le Poëte,* ode *aux Savants,* qui a remporté le prix, commence le recueil de 1821. Cette ode prouve beaucoup de talent dans son auteur, M. le chevalier de Fourcy. Nous avons distingué, entre plusieurs strophes fort remarquables, celles-ci où l'auteur parle, en vers très poétiques, des erreurs des savants qui ne le sont pourtant guère :

[Citation de 12 vers.]

Après une *ode au sommeil,* qui a obtenu un souci d'argent, et où l'on trouve de la grâce et de la simplicité, on lit avec un vif plaisir une autre ode, le *jeune poëte mourant,* de M. F. Holmon Durand.

[Citation de 10 strophes.]

Ces strophes, si vraies et si touchantes, viennent de l'âme; il suffit de ce peu de vers pour donner une très haute idée du talent de M. Durand.

Une *Épître aux Muses* de M. Châtillon, qui a remporté le prix, présente, entre plusieurs morceaux écrits de verve, des vers brillants de gaîté et d'esprit, qui contrastent avec les strophes mélancoliques citées plus haut

[Citation de 26 vers.]

L'épître de M. Châtillon, qui prouve à la fois un talent flexible et des sentiments français, se termine par ces jolis vers :

[10 vers dont voici les deux derniers] :

Enfin, pour ajouter à mon heureux délire,
Pan m'a prêté sa flûte... et je brise ma lyre.

Il faut espérer que non.

Nous ne parlons pas de l'*Épître à un poëte,* qui a été insérée dans les *Annales,* et dont nos lecteurs ont pu apprécier les beautés. L'*Immortalité de l'âme,* poëme de M. Joseph Rocher, nous jette dans l'embarras des citations, et nous regrettons, pour le lecteur, pour l'auteur et pour notre propre satisfaction, de ne pouvoir extraire que peu de fragments d'un ouvrage où chaque vers porte l'empreinte d'un talent élevé et religieux. Le début est plein de douceur et de majesté :

[Citation de 12 vers.]

Puis vient une invocation charmante du poëte à l'âme immortelle d'une sœur qui n'est plus, idée qui serait ingénieuse si elle n'était profondément touchante. Cette douce muse inspire à M. Rocher des vers remplis de grâce et de douleur que nous transcririons, si nous ne préférions montrer, par le morceau qui suit, que le style de M. Rocher sait aussi s'empreindre de gravité et d'énergie :

[20 vers cités.]

Après avoir réfuté, en vers où l'élégance de l'expression ne nuit pas à la vigueur de la pensée, les objections des faux sages contre la bonté infinie, l'auteur s'écrie :

[Citation de 23 vers.]

Ces beaux vers terminent dignement le poëme, qui, brillant d'images et d'harmonie, promet aux lettres un homme religieux, et à la religion un poëte.

Si l'espace nous le permettait, nous accorderions au discours couronné de M. de la Servière, un examen détaillé qui en ferait ressortir tout le mérite; mais il faut parler aussi un peu des ouvrages des Académiciens, et nous nous bornerons à louer les aperçus neufs et les vues lumineuses que renferme cet ouvrage très bien écrit, sur les littératures *classique* et *romantique.* On lit aussi, avec beaucoup d'intérêt, après ce discours, un excellent extrait du rapport sur le concours du secrétaire perpétuel, M. le conseiller Pinaud, l'un des membres les plus distingués de l'Académie, par l'étendue de son esprit et la variété de ses connaissances.

En tête de la seconde partie du recueil, est placé un discours en vers (*la Semonce*), où M. Carré signale les *caractères distinctifs de la poésie et de l'éloquence,* en homme initié aux secrets des deux arts. Le pouvoir invisible et insensible du poëte sur les âmes qu'il veut

émouvoir, lui inspire cette comparaison charmante :

Telles d'humides nuits, telle une fraîche aurore,
Baignent sans bruit le sol où les fleurs vont éclore.

Les derniers Accents d'un Vieillard, ode, par M. le marquis d'Aguilar, commencent par ces vers tristes et gracieux :

A ma vieillesse languissante,
Qui n'a qu'un instant d'avenir,
Une muse encor se présente
De loin, comme un doux souvenir.

Tout ami des vers doit désirer que M. d'Aguilar fasse mentir le titre de son ode.

M. le comte Jules de Rességuier, chargé de l'éloge funèbre de M. Poitevin-Peïtavi, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie, s'est acquitté de ce pieux devoir d'une manière digne à la fois de lui et du savant et respectable défunt. Son discours, écrit avec une élégance soutenue et une pureté rare, est toujours intéressant et souvent éloquent. Le passage où il raconte la mort de M. Poitevin est d'une grande beauté. Cette mort est celle de tout vieillard qui a vécu dans la vertu.

[22 lignes citées.]

Le remercîment que le vénérable archevêque de Toulouse, M. le comte de Clermont-Tonnerre, pair de France, élu successeur de M. Poitevin, adresse à l'Académie, est empreint d'une dignité simple et d'une douce onction. On retrouve encore en tête de deux élégies le nom de M. de Rességuier, et ce nom est toujours d'heureux augure. L'une intitulée *Glorvina*, a été insérée dans le *Conservateur littéraire*; l'autre, *la mort d'une fille de village*, est également remplie de charme et d'harmonie.

[Citation de 14 vers.]

L'élégie charmante de M. de Rességuier que les *Annales* ont dernièrement publiée suffisait pour donner aux lecteurs une idée de ses jolis vers. Nous avons aussi voulu leur faire connaître son excellente prose; car M. le comte de Rességuier n'est pas comme beaucoup de poëtes de ce temps dont on connaît la prose quand on a lu leurs vers.

Il y a beaucoup de talent dans un fragment d'un poëme de *Constantin*, par M. le baron de Lamothe-Langon. L'auteur compare les démons qui viennent d'inventer un moyen de perdre les hommes, à des hyènes qui ont découvert un cadavre :

[Citation de 34 vers.]

On ne parlerait point ici d'une ode sur *Quiberon*, qui se trouve également dans la seconde partie du recueil, s'il ne s'y trouvait une faute d'impression assez grave que les possesseurs du volume pourront rectifier. Au lieu de :

Amis, on va vous rendre enfin une patrie,

il faut lire : *Bannis*. Les auteurs qui ont essuyé des fautes d'impression, nous passeront cette petite observation typographique. Il n'y a que les bons ouvrages qui puissent braver les fautes d'impression, comme il n'y a que les femmes vraiment belles qui restent belles en dépit d'un faux jour ou d'une toilette sans élégance.

VICTOR M. HUGO.

POËMES : *HELENA, LA FILLE DE JEPHTÉ, LE SOMNAMBULE, LE BAL, LA PRISON, LE MALHEUR*, etc. — Chez *Pélicier, place du Palais-Royal*, n° 245. [Un vol. in-8° prix : 5 fr. 50 [1].]

Les littératures ont leur vie de même que les sociétés. Elles naissent, croissent, se développent, mûrissent, dépérissent et meurent, comme un homme, comme une nation, comme un monde. Elles ont leurs maladies, leurs crises salutaires ou mortelles, leurs convalescences, leurs agonies. Ce serait une étude digne d'un esprit grave que d'observer quelle est l'influence des idées littéraires sur les évènements politiques, et la connexité des révolutions poétiques avec les révolutions sociales. Nous ne chercherons pas à approfondir ceci dans un journal; il y a bien à dire et plus encore à penser sur l'histoire de la poésie et la poésie de l'histoire; mais de si hauts sujets de méditation seraient déplacés dans ces feuilles légères.

[1] *Le Réveil*, 25 septembre 1822. — Ces poëmes ont été publiés sans nom d'auteur. (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE

Nous nous hâtons d'abandonner des généralités fatigantes et souvent obscures, pour faire particulièrement remarquer le changement vaste et merveilleux qui s'opère aujourd'hui dans les lettres françaises, après l'effrayante commotion qui a bouleversé notre sol politique. Ce sont quelques jeunes hommes qui semblent appelés à renouveler notre gloire littéraire. Leurs muses, chastes et sévères, s'éveillent au milieu de nous et parlent comme si elles avaient conversé avec les vieillards prudents d'Homère ou les saints patriarches de la Bible. Déjà quelque chose d'austère et de religieux s'introduit dans toutes les branches de la littérature et jusque sur le théâtre; on dirait que cette nation, après avoir nié et haï, sent impérieusement un besoin secret de croire et d'aimer. Nos pères, qui n'avaient point souffert, ne demandaient aux arts que le délassement de l'esprit; nous y cherchons les forces de l'âme.

Il n'est rien dans ce que nous venons d'écrire qui ne soit inspiré par la lecture des *Poëmes* que nous annonçons. L'auteur, M. le comte Alfred de Vigny, est, sans contredit, l'un de ces jeunes talents privilégiés qui consoleront et honoreront notre siècle et notre France, si, comme il faut l'espérer, la terre dévorante des révolutions consent à porter quelque temps encore les édifices sociaux. Sa muse se présente à notre âge oublieux, insensé et triste, avec des traditions de toutes les histoires, des leçons de toutes les philosophies, des enchantements de toutes les poésies. Cette magicienne paraît si belle sous les divers costumes de tous les pays et de tous les temps, qu'elle semble plutôt leur prêter de la grâce que leur en emprunter. Dans les compositions antiques, *Symetha, le Somnambule, la Dryade,* c'est la muse païenne qui dictait les inspirations suaves de Théocrite et les rêves resplendissants de Platon. Dans les chants hébraïques, *la Fille de Jephté, la femme adultère,* etc., c'est la prophétesse du Carmel racontant les mystères de la justice du Seigneur, les crimes punis sur l'innocent et pardonnés au coupable. Dans les poëmes modernes, *la Prison, le Bal, le Malheur,* c'est une vierge religieuse et compatissante qui nous montre sans cesse une joie entre deux souffrances. Enfin dans ce livre, les réalités de la raison et de la sagesse sont partout revêtues des prestiges de l'imagination. Les paroles de cette muse sont souvent sévères, mais sa voix est toujours douce.

Si l'espace ne nous manquait, nous serions heureux de multiplier les citations; mais tous ceux qui sentent la poésie en France ont déjà dévoré les beaux vers de M. de Vigny; nous allons en transcrire quelques-uns du poëme d'*Helena,* dont nous n'avons pas parlé parce qu'il ne nous semble pas entrer dans le système de cette importante publication poétique :

[3 strophes citées.]

Il y a dans ces vers quelque chose qui fait battre noblement le cœur. Au reste tout ce qui est généreux appartient à la poésie. Le poëte combat pour tous les opprimés; il défend à la fois la liberté de la Grèce et la royauté de l'Espagne. C'est ce que fait M. Alfred de Vigny. On lui attribue un poëme dont nous avons parlé dernièrement, et qui est très répandu, quoiqu'il n'ait été imprimé qu'à un nombre très restreint d'exemplaires, *le Trappiste.* Le talent fort et flexible de M. de Vigny y brille de tout son éclat. Honneur aux poëtes qui comprennent ainsi l'étendue de leur devoir et la hauteur de leur mission, et qui savent user, pour le bonheur des peuples, de la littérature, cette voix puissante au moyen de laquelle un individu parle à une société!

(Non signé.)

Saül, tragédie d'Alexandre Soumet.

LETTRE AU RÉDACTEUR DU *MONITEUR* [1].

Monsieur,

Dans un moment où l'attention publique est si vivement excitée par le triomphe, sans exemple, de M. Alexandre Soumet, me permettrez-vous de vous entretenir de celle de ses deux belles tragédies qui a été le plus diversement jugée, de cette pièce de *Saül* sur laquelle vous avez publié un article plein de sagesse et de mesure. Cette lettre sera principalement consacrée à relever une erreur grave et étrange dans laquelle sont tombés, ce me semble, presque tous les critiques qui ont

[1] *Le Moniteur universel,* 26 novembre 1822.

rendu compte de ce grand ouvrage; erreur que vous avez déjà signalée en partie, et que je vais essayer de combattre entièrement. Je garderai ici le silence du mépris sur toutes les attaques malveillantes qu'ont prodiguées à M. Soumet les grands et petits journaux d'une faction qui est anti-poétique parce qu'elle est anti-religieuse et anti-sociale. C'est aux hommes de bonne foi et de conscience que je m'adresse avec conscience et bonne foi, sans consulter d'autre intérêt que celui des lettres et de la vérité, et bien moins dans l'intention d'éclairer que dans l'espérance d'être éclairé.

Frappé de la nouveauté et de la grandeur de ce drame de *Saül,* j'en ai longtemps médité, autant qu'il est en moi, toutes les parties, et j'avoue que je ne puis me ranger de l'avis de la plupart des critiques qui se sont accordés, en admirant la pureté constamment irréprochable du style de M. Soumet, à dire que la conception et la conduite de son ouvrage en étaient le côté faible. Certes, nul n'est plus disposé que moi à rendre justice à la poésie de *Saül,* à ce style qui s'empreint de toutes les nuances de la pensée comme de toutes les couleurs de la Bible; qui se plie aux blasphèmes infernaux de la Pythonisse et de Saül, comme aux angéliques prières de David et de Michol; en un mot, qui semble magique parce qu'il est vrai. Mais je ne crains pas d'avancer que c'est surtout par la conception et la conduite que le drame de M. Alexandre Soumet me semble digne d'être hautement et profondément étudié.

Et d'abord c'est à mon sens une nécessité de toute production de l'esprit humain, depuis la chanson jusqu'à l'épopée, que de reposer sur une idée mère, primitive, unique, comme un édifice sur sa base. Que si l'ouvrage est destiné à raconter un fait, il faut, pour qu'il y ait unité dans la composition, que le développement de la pensée fondamentale s'appuie dans toutes ses parties sur le développement du fait. Je n'ai point la prétention de donner ceci comme une règle, c'est simplement le résultat d'une étude sévère de tout ce qu'il y a de vraiment beau dans les œuvres de l'espèce humaine. Je sais que bien des ouvrages, admirés sur parole, ne résistent pas à l'application de cette loi intime que découvrent et que suivent naturellement tous les vrais génies; mais cela ne prouve rien, sinon qu'il ne faut pas admirer sur parole, même (si l'on peut s'exprimer ainsi) sur la parole des siècles.

C'est en soumettant cette belle tragédie de *Saül* à cette épreuve que j'ai vu quelle haute idée en avait dominé la conception, que j'ai admiré la hardiesse du poëte créateur, qui a su transporter sur notre étroite scène toute l'immense épopée de Milton. L'idée première de ce drame n'est, en effet, autre chose que ce qu'il y a de plus vaste dans la création, la lutte perpétuelle du bien et du mal, de Dieu et de Satan. Et remarquez avec quel art la balance dramatique est rétablie dans ce combat entre l'être qui peut tout pour le bien et l'être qui ne peut rien que pour le mal. Voyez la toute-puissance divine de l'un représentée par ce qu'il y a de plus faible parmi les hommes : un vieillard et un enfant; tandis que la faiblesse infernale de l'autre a pour agent tout ce qu'il y a de plus puissant sur la terre : un monarque conquérant, une magicienne qui fait pâlir les astres et réveille les morts. Observez encore les deux personnages de Jonathas et de Michol, unis par leur naissance à Saül, à David par leur vertu, placés comme un lien entre les deux principes opposés, et secondant, souvent à leur insu, l'esprit du mal de tout le pouvoir de leur caractère presque angélique. J'ignore si toutes ces combinaisons dramatiques sont le résultat de longues méditations ou l'effet d'une inspiration soudaine; mais il me paraît difficile de pousser plus loin le talent, et je ne comprends pas comment on a pu accuser de faiblesse et même de médiocrité une création aussi vaste, une conception aussi éminemment originale.

Maintenant, si j'ai prouvé que l'invention de cette tragédie est aussi grande qu'elle est neuve, il me sera aisé de répondre aux attaques dont la marche de l'action a été l'objet.

C'est après avoir effrayé nos imaginations des imprécations de la Pythonisse et des erreurs de tout un peuple, que le poëte fait apparaître à nos yeux un prêtre aveugle et un enfant inconnu, comme les sauveurs d'une nation punie et d'un roi réprouvé. Le prêtre rassure Israël contre l'enfer; l'enfant le défend contre le géant philistin. Tout jusqu'ici est plein de Saül; cependant il n'a pas encore paru. Nous le voyons au second acte, et l'épouvante entre sur la scène avec ses fureurs; c'est la seconde victoire de David. Il délivre

le roi du démon; et Saül (ce qui est tout à fait dans les mœurs hébraïques) lui promet sa fille pour prix de deux si grands services, et d'un autre plus grand encore, dont le mystère jette l'inquiétude dans l'âme du spectateur.

Au troisième acte, l'action se noue d'une manière terrible et pathétique. Saül cherche quel est le roi caché à qui Samuel a donné sa couronne. Il n'a pu l'apprendre de David, cet élu du ciel qui l'avait presque ramené à Dieu; il l'apprend de la Pythonisse, l'agent de l'enfer auquel il allait échapper. Ce rival redoutable et mystérieux, c'est David! Il y a au théâtre peu de scènes aussi belles que celle où le malheureux roi se débat sous le poids de cette révélation qui renverse tout ce qu'il espérait. Il frémit, il doute des paroles de la Pythonisse, il veut interroger lui-même l'ombre de Samuel. Ce vœu impie n'est que trop écouté, et l'on frissonne quand on le voit se précipiter avec elle dans le tombeau du prophète.

Cependant l'union de David et de Michol s'est préparée, et à cette scène terrible succèdent les douces et saintes cérémonies; on n'attend plus que Saül, les deux jeunes époux le demandent. C'est en ce moment que s'ouvre, au bruit du tonnerre, la porte du tombeau formidable, et que le sacrilège Saül est jeté par la Pythonisse au milieu de la fête. La royauté de David lui a été confirmée; il la dévoile; et, après le développement de ces belles et neuves situations, les apprêts du mariage se terminent par ceux d'un supplice.

Mais Achimélech, le prêtre, en y marchant, a dit à Saül que David ne pouvait mourir. Tandis que le réprouvé endurci résistait aux prières de ses enfants qui voulaient le fléchir pour ses victimes et pour lui-même, la main de Dieu se manifestait sur ses protégés; les philistins avaient attaqué les hébreux, et, au milieu du désordre, David et Achimélech avaient été délivrés.

Tout marche jusqu'ici, ce me semble, avec grandeur et simplicité, aucun élément hétérogène n'a été introduit dans l'action. Seulement les moyens sont imposants, en même temps que naturels, parce que Dieu s'y mêle.

Le cinquième acte s'ouvre par une scène de l'Écriture, bien belle et bien touchante. Pendant que Saül combat, Jonathas et David, qui se sont reconnus dans la mêlée, échangent fraternellement leurs armes. Le dénouement, qui est terrible, ne pouvait être mieux amené; l'aveugle Saül, trompé par l'armure, frappe son fils croyant frapper David, et vient abdiquer et mourir devant son vainqueur, après avoir vu expirer le généreux Jonathas, qui n'avait donné ses armes à David qu'afin de lui donner son sceptre. Ainsi, le châtiment de l'impie couronne cette majestueuse composition dont chaque acte renferme un des tableaux de l'action, loi trop souvent méconnue ou violée sur notre scène, même par les grands maîtres.

J'ignore, Monsieur, si, dans cette analyse beaucoup trop restreinte, je suis parvenu à faire ressortir le haut talent dramatique que décèle le plan de *Saül*. Bien des choses m'ont sans doute échappé; j'aime mieux que ce soient les imperfections que les beautés.

On pourra toujours faire à M. Soumet quelques reproches fondés, soit sur la difficulté de traduire les Livres Saints sur la scène sans les altérer, soit sur le degré de convenance que présente cette sorte de translation. En tout cas, M. Soumet pourra s'appuyer d'exemples respectables, et entre autres de celui de Racine.

Pour moi, Monsieur, si je me suis trompé, j'aime mieux m'être trompé dans la louange que dans le blâme. Je ne crois pas, du reste, m'aventurer en signalant une grande apparition dramatique. Il importe fort peu au public qui lira cette lettre à la fois trop longue et trop courte, quel nom insignifiant suivra ces observations bonnes ou mauvaises. Si je les signe, c'est uniquement pour montrer que je ne recule pas devant mon opinion.

Paris, le 20 septembre 1822.

Victor-M. Hugo.

Cinq-Mars ou *Une conjuration sous Louis XIII*, par le Comte Alfred de Vigny. [Quatre volumes in-8°. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée [(1)].]

Un ouvrage comme celui-ci se présente sous tant de faces, soulève tant de questions,

(1) *La Quotidienne*, 30 juillet 1826.

fait naître tant d'idées, embrasse tant d'espace dans l'esprit, qu'il est absolument impossible d'en rendre ce que trop de lecteurs demandent aux journalistes : un compte *complet et détaillé*. Sous quel point de vue l'envisagera-t-on ? sous le rapport littéraire ? sous le rapport historique ? sous le rapport dramatique ? chacun de ces examens exigerait un mois de réflexion et un volume de développements. Ce serait faire un ouvrage sur un ouvrage. Le plus court serait de dire à ceux qui ne connaissent pas *Cinq-Mars* : «Je l'ai lu, lisez-le.» Ce serait aussi le meilleur; mais personne ne serait content. L'habitude des journaux a singulièrement engourdi parmi nous cette activité qui est propre à chaque esprit; l'exigence des lecteurs de journaux a rendu d'ailleurs le rôle de critique bien difficile; à propos d'un livre de haute histoire, de haute philosophie, de haute poésie, on veut quelque chose de badin, de délicat, *nescio quid molle atque facetum*, qui suffise aux saillies du jour, à l'érudition de la semaine, qui se lise vite, se comprenne vite et s'oublie presque aussitôt. Il faut que le critique se hâte de toucher à tout, sans rien développer, ni rien approfondir. De là, cette nullité absolue qui caractérise trop souvent la littérature des journaux; et c'est la faute du public, non celle du journaliste. Que peut-il faire en effet? les deux éléments nécessaires à toute création, le temps et l'espace, lui manquent.

Aussi, dans l'impuissance de satisfaire l'attention, nous devons nous borner à la provoquer; et c'est dans l'art de l'appeler à propos sur les objets qui en sont dignes que résident, selon nous, tous les devoirs de conscience du journaliste. Nous ne craignons pas qu'on nous accuse d'avoir enfreint ces devoirs en signalant le *Cinq-Mars* de M. le comte Alfred de Vigny comme un des livres les plus remarquables de l'époque. La foule le lira comme un roman; le poëte comme un drame; l'homme d'État comme une histoire.

Nul doute que si l'on eût présenté ce livre comme un nouvel ouvrage de Walter Scott, traduit par Charles Nodier, plus d'un lecteur y eût été pris au premier abord; toutefois en lisant *Cinq-Mars* avec attention, on saisit tout à fait ce qui caractérise vivement l'originalité de cet ouvrage. Les pages où l'auteur peint un duel au dix-septième siècle, la scène périlleuse et gaie de l'assaut, le tableau grave et sombre de la bataille, décèlent un Français, un gentilhomme, un militaire; un peu plus loin, on retrouve M. de Vigny tout entier. La manière ingénieuse dont l'auteur introduit Milton dans le cercle de Marion de Lorme, révèle le poëte. En effet, la prose de M. de Vigny, dont il serait si facile d'effacer quelques incorrections, a toutes les qualités de sa poésie, sans présenter jamais ces bizarreries si rares et tant reprochées qui déparaient quelques-uns des premiers essais de l'auteur, et dont on ne trouve presque plus de traces dans les beaux poëmes du *Déluge*, de *Moïse*, et autres, que M. de Vigny a publiés il y a peu de temps.

Chaque page de *Cinq-Mars* offrirait un exemple et une preuve à l'appui de ce que nous avançons. Nous choisirons la peinture de Chambord, parce qu'elle nous fournira l'occasion de rappeler à nos lecteurs quels dangers a courus naguère ce merveilleux château. Hélas ! le même marteau qui menaçait Chambord décime chaque jour le reste de nos admirables monuments.

[Suit la description du château de Chambord.]

M. Alfred de Vigny possède à un haut degré l'une des plus précieuses qualités de l'écrivain, cette soudaineté d'expression qui saisit en quelque sorte les impressions avant qu'elles ne se soient effacées, et les transmet au besoin tout entières et telles que le poëte les a éprouvées. C'est avec le même bonheur de style, le même éclat d'imagination, la même vérité de coloris, que l'auteur de *Cinq-Mars* nous promène tour à tour du Louvre à une baraque de contrebandiers, d'un champ de carnage à une représentation de la *Mirame* de Richelieu, d'une séance d'académiciens à une assemblée de conjurés, du bûcher d'Urbain Grandier à l'échafaud de Cinq-Mars. Chaque scène existe par elle-même et concourt à l'ensemble, double condition que le génie seul sait concilier. Quelquefois encore le romancier passe d'un sentiment tendre à une haute pensée, comme dans le passage suivant, sur la maladie de Louis XIII :

«L'amour du peuple se réveillait aussi pour le fils de Henri IV; on courait dans les églises, on priait, et même on pleurait beaucoup. Les princes malheureux sont toujours aimés. La mélancolie de Louis et sa douleur mystérieuse intéressaient toute la France, et vivant encore,

on le regrettait déjà, comme si chacun eût désiré de recevoir la confidence de ses peines, avant qu'il n'emportât avec lui le grand secret de ce que souffrent les hommes placés si haut qu'ils ne voient dans leur avenir que leur tombe.»

Ou nous sommes bien trompé, ou un succès populaire attend cette grande composition, qui appartient surtout au dix-neuvième siècle, parce qu'elle peint scrupuleusement le dix-septième. Chacun voudra voir avec quel art l'auteur a su mettre en scène les irrésolutions de Louis XIII, le méticuleux Gaston, la ferme et douce reine Anne d'Autriche. On plaindra Cinq-Mars entre de Thou qui l'aime comme un martyr, et Marie de Gonzague qui l'aime en princesse. On plaindra Richelieu entre Laubardemont qui le sert en rampant, et le moine Joseph qui le sert avec empire. Seulement l'*éminence grise* devrait peut-être avoir du génie; c'est un reproche assez fondé qu'on a pu faire à M. de Vigny. Au reste, on lui saura gré d'avoir crayonné le personnage évangélique de l'abbé Quillet, pour racheter les coups de poignard du capucin et les coups de pistolet de l'abbé de Gondy.

Ce qu'on admirera surtout, c'est la grande et sombre figure de Richelieu, sur laquelle l'auteur semble avoir épuisé tous les secrets du talent de peindre, qu'il possède si bien. Il faut voir, dans son cabinet de Narbonne, au palais-cardinal, sous les bastions de Perpignan, et notamment dans sa scène capitale du *travail* avec le roi, de quel pinceau l'auteur a touché ce personnage colossal. Richelieu fut une sorte d'usurpateur; mais un de ces hommes si extraordinaires *qu'on ne sait ni comment les admettre au rang suprême, ni comment les en retrancher* [1]. Nul doute que si le cardinal-duc eût voulu, il eût pu avec ses grands talents reconstruire l'ancienne monarchie, déjà battue en brèche de son temps, réparer l'édifice social, rendre au trône sa vieille base, assise sur les sommités féodales; aux communes, leurs franchises, leurs libertés, leur antique rempart des parlements et des corporations. Au lieu d'élever, il aima mieux abattre, afin de rester seul grand; il aima mieux dominer par lui-même que par son œuvre; régner sur son roi que régner dans l'avenir. Peut-être, en effet, l'abaissement de tout ce qui l'environnait le hausse-t-il au milieu de son siècle; mais il faut le ranger parmi ces hommes qui ôtent à leur vertu ce qu'ils ajoutent à leur génie. Il eût pu sauver la France en continuant obscurément l'ouvrage de Sully; il préféra la perdre en continuant avec éclat l'ouvrage de Louis XI. Aussi la postérité maudit-elle sa grandeur. Il est vrai qu'on saurait à peine son nom s'il n'avait fait que rétablir et conserver. Comme César, comme Mahomet, comme Napoléon, Richelieu aima mieux être un des dieux de l'histoire. *Maluit esse Deum.*

(Non signé.)

[1] CHATEAUBRIAND. — *Sur Buonaparte.* (*Note de* la Quotidienne.)

[ACADÉMIE PROVINCIALE [1].]

Une société littéraire, sous le titre d'Académie provinciale, vient d'être créée à Lyon. M. Victor Hugo, qui en est membre correspondant, a adressé à cette Académie la lettre suivante :

«La création de l'Académie provinciale est l'application d'une grande idée sociale dont ses travaux seront le développement. Toutes les forces intellectuelles, toutes les puissances morales doivent en effet se réunir aujourd'hui pour lutter contre cette tendance machinale qui précipite tout à Paris, industrie, commerce, gouvernement, pensée. Ce n'est pas le moins funeste résultat du passage de Napoléon dans les affaires de l'Europe. Cet homme prodigieux, qui voulait tout tenir à la fois dans sa main, mit l'empire dans Paris, comme il mettait l'Europe dans l'empire. Mais la centralisation avait quelque chose de grand sous lui, parce qu'il était là. Bonaparte était l'axe de cette sphère, l'âme de cette machine.

Aujourd'hui que la France n'est plus le chef-lieu du monde, Paris semble une tête monstrueuse sur un corps grêle. Il n'y a de vie que dans cette capitale; tout y afflue, tout s'y entasse, tout y gravite pêle-mêle. Du reste, le mouvement qui pousse chacun à s'englober dans le chaos, est purement aveugle et irréfléchi; c'est un reste de l'impulsion naissante donnée aux hommes et aux choses par la main gigantesque de Napoléon. Il

[1] *Les Affiches d'Angers*, 31 décembre 1826.

serait beau que l'intelligence détruisît l'ouvrage de la force, que la digue dont l'Académie provinciale jette les fondements, fît rebrousser le flot populaire; que la pensée jetât des germes sur tous les points de la France; que les jeunes hommes de ce siècle ramenassent le sang et la chaleur dans les membres engourdis de cette pauvre France provinciale; que l'absurde préjugé fût détruit, qui fait de Paris la patrie obligée de tous les citoyens d'élite; et qu'en un mot la France cessât d'avoir son cœur dans sa tête. L'établissement de l'Académie provinciale est un pas remarquable vers ce beau résultat.»

L'article suivant, anonyme, est signé par ces quelques lignes extraites d'une lettre de Victor Hugo à David d'Angers :

3 août 1833.

... J'ai fait dans l'*Europe littéraire,* il y a une vingtaine de jours, un petit article sur votre affaire avec Thiers.

On parle beaucoup d'une altercation qui aurait eu lieu, il y a quelques jours, entre M. Thiers, ministre du Commerce, et quatre statuaires, parmi lesquels on cite deux sculpteurs renommés, MM. David et Pradier. S'il s'agissait du prédécesseur de M. Thiers, M. d'Argout, qui en sa qualité d'homme parfaitement médiocre, s'attaquait fort tranquillement, et sans la moindre inquiétude, à des artistes et à des écrivains du premier ordre, nous admettrions sans hésiter tous les détails qui nous sont donnés sur cette singulière conversation; mais nous avouons qu'il nous est difficile d'y croire de la part de M. Thiers, homme d'assez de talent lui-même pour savoir ce que valent les hommes de talent, et fonctionnaire assez intelligent pour ne pas ignorer combien un ministre du Commerce tel quel est peu de chose en présence d'un bon peintre ou d'un bon statuaire. Nous aimons à croire que M. Thiers ne met pas de côté aussi aisément toute dignité et toute gravité dans ses rapports avec les artistes, qui sont en général hommes dignes et graves. Nous espérons en tout cas qu'il tiendra compte de l'avertissement que nous croyons de bon goût de lui donner ici dans les termes les plus mesurés. Il s'agit pour M. Thiers de son propre avenir. Deux ou trois *scènes* comme celle qu'on l'accuse d'avoir faite à MM. Pradier et David, et il serait impossible qu'il restât ministre. Qu'il pèse ceci.

Quant au fait qui aurait amené la conversation en question, il est sérieux et vaut la peine d'être signalé. Les quatre statuaires dont il s'agit avaient été désignés depuis longtemps pour l'exécution des quatre groupes qui doivent être placés aux deux extrémités du pont des Statues. Ils avaient probablement fait chacun de leur côté les études, les recherches, les devis et les dépenses préliminaires nécessaires pour ces travaux, lorsque M. Thiers a cru devoir, de son autorité privée, leur retirer brusquement cette commande, pour donner en bloc les quatre groupes à la fois à un autre sculpteur, homme de talent sans contredit, mais qui a dû s'affliger tout le premier que le ministre n'ait pas su le pourvoir sans dépouiller d'autres hommes de talent. Nous croyons inutile de faire ressortir tout ce que contient ce fait étrange, mais nous répétons qu'il est sérieux, et d'autant plus sérieux qu'il touche à des artistes tels que M. David et M. Pradier. Serait-il vrai qu'il y eût au fond de ceci de récentes petites animosités personnelles? Nous voulons l'ignorer, mais nous croyons que si les petites haines vont mal aux artistes, elles ne vont guère mieux aux ministres. Artistes ou ministres, habituons-nous donc à voir l'art d'en haut et non d'en bas.

Nous croyons, dans l'intérêt de M. Thiers, devoir lui conseiller de réparer le plus tôt possible le tort qu'il a fait aux quatre sculpteurs; il peut et il doit les indemniser sur les importants travaux pour lesquels les Chambres lui ont confié des fonds. Un ministre sera toujours bien reçu à la tribune, quand il déclarera qu'il a fait travailler des hommes placés à la tête de leur art, comme MM. Pradier et David. Journaliste, M. Thiers faisait preuve de goût en louant les ouvrages de MM. David et Pradier; ministre, M. Thiers fera preuve d'esprit en donnant des travaux à MM. Pradier et David [1].

---

[1] L'*Europe littéraire,* 17 juillet 1833.

Mademoiselle de Maupin, par Théophile Gautier [1].

Voici de belle prose d'un homme qui fait de beaux vers. Cela est en général ainsi dans notre époque; nos excellents poëtes sont presque tous d'excellents prosateurs. M. Alexandre Dumas a écrit les vers de *Christine* et la prose d'*Angèle;* M. de Lamartine chante les *Harmonies* et dicte le *Voyage en Orient;* M. Alfred de Vigny a rêvé *Éloa* et a pensé *Stello.*

Mademoiselle de Maupin est un livre qu'il faut lire, et surtout qu'il faut relire. Qui le lit peut en être mécontent, qui le relit en est charmé. A la première lecture, en effet, ce que saisissent les intelligences superficielles, c'est l'aventure, l'évènement, l'anecdote, la machine, chose importante et sérieuse à notre avis, mais que M. Théophile Gautier néglige et dédaigne, comme l'ont négligée et dédaignée d'ailleurs beaucoup de grands esprits, Molière et La Fontaine en tête. Ce qui apparaît à la seconde lecture, ce sont les qualités qui font l'exquise valeur du livre de M. Théophile Gautier, c'est le style charmant, c'est l'exécution parfaite, c'est l'abondance des idées, des images, des sentiments, bien plus amusants pour les esprits délicats que l'abondance des évènements; c'est le développement de chaque chose dans sa proportion; c'est la richesse infinie des ciselures; c'est l'invention originale de l'expression; c'est la pensée qui circule chaudement dans les plus petits détails, comme le sang dans les plus petites veines; secret de la vie pour le livre comme pour l'homme.

Le style de M. Théophile Gautier est des meilleurs que nous connaissions, ferme, fin, souple, solide, faisant d'excellents plis, flottants parfois, jamais lâchés. Il a l'ampleur et il a la précision, comme la belle langue du temps de Louis XIII. On sent à tout moment, dans ce romancier, les hautes et idéales facultés du poëte; on sent ses ailes dans sa marche et sa poésie dans sa prose. La poésie ne gêne pas plus le poëte quand il écrit en prose, que les ailes ne gênent l'oiseau.

L'esprit de M. Gautier est doué d'une originalité vraie et qui le met à part. En toutes choses, il cherche le côté choisi, élégant, spirituel, paradoxal, singulier, quelquefois étrange, la face aperçue de peu de regards. Il incline au fantastique, mais au fantastique lumineux, en relief, en ronde-bosse, au fantastique rabelaisien, au fantastique de l'ancienne comédie italienne, et non au fantastique allemand; plutôt vers Callot que vers Hoffmann.

La préface de *Mademoiselle de Maupin* contribuera beaucoup au succès du livre. C'est une réclamation énergique, amusante et spirituelle, parfois joyeuse et folle et exagérée dans la forme, toujours sensée au fond, où M. Gautier venge noblement la littérature contemporaine de ces niaises fureurs de feuilleton qui maintenant ne font plus de mal qu'aux journaux.

Que M. Gautier continue, qu'il nous donne de sa prose et qu'il nous donne de ses vers; nous l'applaudirons. Nous nous sentons toujours au fond du cœur une profonde sympathie pour ces souffrants poëtes de Paris, grelottant dans notre hideux climat, pauvres têtes rayonnantes et tristes, sur lesquelles notre gracieuse année verse trois cent quarante jours de pluie ou de brouillard; malheureux esprits exilés qui font leur belle poésie sous un vilain ciel, et qui n'ont pas la mer tiède, la voûte bleue, l'éternel été, les belles lignes de l'horizon, l'éblouissant soleil, l'atmosphère chaude et parfumée, pour faire éclore dans leur cerveau de ces vers éclatants, heureux et doux, comme Naples en inspirait à Virgile, comme Marseille en inspire à Méry!

Non signé.

[1] *Le Vert-Vert*, 15 décembre 1835. — Bien que cet article ait été publié après *Littérature et Philosophie mêlées*, nous ne voulons pas priver cette édition d'une critique de Victor Hugo sur Théophile Gautier. (*Note de l'Éditeur.*)

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES.*

Le 15 mars 1832, Victor Hugo signa avec l'éditeur Renduel le traité suivant :

Entre les soussignés, M. Victor Hugo, demeurant à Paris, rue Jean-Goujon, n° 9.

Et M. Pierre-Eugène Renduel, libraire, demeurant à Paris, rue des Grands-Augustins, n° 22.

Il a été convenu ce qui suit :

1° M. Victor Hugo vend et cède à M. Renduel les deux mille premiers exemplaires d'un ouvrage intitulé *Littérature et Philosophie mêlées.*

2° Si cet ouvrage n'a qu'un volume in-8° (les volumes devront avoir vingt-cinq feuilles) il sera payé par M. Renduel trois mille francs, savoir mille francs comptant à la remise du manuscrit, plus mille francs payables à deux mois et mille francs à quatre mois de ladite remise.

3° Si cet ouvrage a deux volumes in-8°, il sera payé six mille francs, trois mille francs d'abord de la manière ci-dessus expliquée, et les trois mille francs restant en trois billets de mille francs payables, l'un à six, l'autre à huit et le dernier à dix mois de la remise du manuscrit.

4° Il n'est pas fixé de terme à M. Hugo pour la remise dudit manuscrit.

5° M. Hugo rentrera dans la propriété de cet ouvrage dix-huit mois après le jour de la mise en vente.

6° Les mains de passe sont fixées à cent exemplaires qui seront tirés en sus.

Fait double et de bonne foi à Paris, le 15 mars 1832.

RENDUEL.

P.-S. Ledit ouvrage est vendu par M. Hugo à M. Renduel nonobstant les traités existants entre M. Hugo et M. Gosselin, attendu que ces traités ne concernent que les ouvrages nouveaux de M. Hugo et que l'ouvrage intitulé *Littérature et Philosophie mêlées,* se composant d'articles de journaux déjà publiés, ne peut être considéré comme un ouvrage nouveau.

RENDUEL.

Le *post-scriptum* de ce traité explique la constitution des deux volumes de *Littérature et Philosophie mêlées;* étant données les graves difficultés existant alors entre Victor Hugo et l'éditeur Gosselin, ces deux volumes ne pouvaient être formés que de textes déjà publiés ; ils furent pris dans *le Conservateur littéraire, la Muse Française* et dans les journaux et revues auquels Victor Hugo avait donné des articles de critique sur les sujets les plus divers.

Reportons-nous en 1819, année où les frères Hugo fondèrent le *Conservateur littéraire;* Eugène, de temps en temps, y

publie quelques vers, mais très irrégulièrement. Citons à ce sujet le détracteur le plus acharné de Victor Hugo, celui dont le principal titre de gloire sera d'avoir pulvérisé notre grand poète sous une diatribe en cinq volumes; à cette époque, les opinions politiques du «jeune Jacobite» l'incitent pourtant à quelque indulgence :

«Le poids de la rédaction retombait donc à peu près tout entier sur Abel et sur Victor, sur ce dernier principalement, qui était, dès cette époque, un travailleur infatigable, et qui, des trois volumes dont se compose la collection du recueil, en a écrit au moins deux à lui seul. Pendant près de deux ans, il s'est dépensé là tout entier. Une part de son âme, de sa jeunesse et de son talent est enfermée sous la couverture bleue de cette revue oubliée.

... Journaliste et critique, ses coups d'essai sont des coups de maître, et, chez ce jeune homme de dix-huit ans, le prosateur n'est pas moins étonnant que le poète.

On est tout d'abord frappé de l'étendue de ses connaissances littéraires. Il possède, pour les avoir pratiqués de près, presque tous les poètes de l'antiquité. Les poètes latins, surtout, lui fournissent, à chaque instant, les citations les plus heureuses et les mieux appropriées. En histoire, son érudition, si elle est superficielle, est pourtant des plus variées.

... La jeunesse! voilà, en effet, ce qui donne aux pages du *Conservateur littéraire* un charme irrésistible : elles débordent de verve, de belle humeur et de vaillance; on y sent la flamme d'une conviction généreuse, d'une passion vraie, d'une foi sincère».

La foi sincère s'étant attiédie, l'indulgence de M. Biré disparaît.

Quel a été le mobile qui a fait assumer à ce jeune homme une si lourde tâche, sans doute bien peu rémunérée?

Victor Hugo qui avait, avec son frère Eugène, au sortir de la pension, commencé son droit, en 1818, ne se sentait attiré en réalité que vers les lettres; il y était encouragé par son succès à l'Académie française, par les récompenses obtenues à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse; un académicien, François de Neufchâteau, l'avait chargé, lui, encore en pension, à seize ans, d'un travail *sur la Revendication de Gil Blas par les espagnols.* Le général Hugo, sans fortune, servait à ses fils une maigre pension, mais exigeait qu'ils se créassent une situation stable; et, tout en reconnaissant chez eux, chez le plus jeune surtout, des dispositions pour la poésie, il ne l'admettait que comme un passe-temps agréable. Il s'agissait de lui prouver que les études de droit n'étaient pas tout au monde, que la carrière des lettres en valait bien une autre et que l'on pouvait vivre de sa plume. Victor ne mit pas son père au courant de ses projets, il prit régulièrement ses inscriptions à la Faculté de Droit, mais dès que l'occasion se présenta, il fonda avec ses frères *le Conservateur littéraire;* par ce moyen, il étendrait ses relations, il affirmerait sa vocation, il publierait lui-même ses vers; il aurait la joie, au moment même où le *Conservateur,* dont Chateaubriand était l'âme, disparaissait, de pouvoir, dans une nouvelle revue, proclamer son admiration pour le père du romantisme. Victor Hugo avait en portefeuille un roman, beaucoup de poésies, en tête bien des projets; avec un peu de chance et beaucoup de courage, il se ferait un nom et ramènerait son père à une plus juste opinion de la carrière littéraire. Quant à sa mère, il n'avait pas besoin de la convaincre : elle avait, depuis longtemps, pressenti tout ce qui chez «cet enfant sublime» ne demandait qu'une occasion pour se faire jour.

Et le voilà qui se lance à corps perdu dans un travail acharné. De décembre 1819 à fin mars 1821, il accomplit ce tour de force : pour faire croire à l'existence de nombreux collaborateurs (qu'il

eût été dans l'impossibilité de payer) et prêter au *Conservateur littéraire* une rédaction bien organisée, il écrit sous onze signatures.

Des vers étaient publiés en tête de chaque livraison, ces poésies s'ornaient souvent du nom aristocratique de *M. V. d'Auverney*[1] à moins que *Victor-Marie Hugo* ne les revendiquât; pourtant l'*Épître à Brutus* est signée *Aristide,* sans doute par souci de couleur locale; *J. Sainte-Marie* donnait parfois quelques imitations ou traductions.

Le critique dramatique signait en général *H;* quelquefois il cédait le pas, pour les tragédies importantes, comme *les Vêpres Siciliennes,* par exemple, à un certain *V.*

La critique littéraire avait cinq rédacteurs : *V* partageait la férule avec *M* et *E;* les ouvrages de moindre importance étaient analysés par *U;* les livres traitant plus spécialement de politique étaient dévolus à *B.* Ce *B* était un vieux goutteux : il annonce un prochain article *si Dame Arthritis le permet.*

La critique d'art était attribuée à *M. E* et *U* se partageaient *la Revue littéraire,* excepté quand cette revue traitait de sujets purement royalistes : *M* ou *V* prenait alors la plume.

La Revue poétique, où l'on jugeait les ouvrages peu importants, n'apparaît que vers juillet; c'est encore *U* qui s'en charge.

En comptant les deux longues lettres signées *Publicola Petissot,* nous avons les onze rédacteurs qui auront été fidèles jusqu'au bout au *Conservateur littéraire.*

Ajoutons à toutes ces rubriques les Variétés, la correspondance, les réponses aux attaques des confrères, les notes signées du *Rédacteur responsable,* tous les à-côté d'une revue, et l'on pourra se rendre compte de la somme de travail fournie pendant seize mois : 112 articles et 22 poésies[1].

On ne peut qu'admirer cette énergie, cette force de caractère, si l'on songe qu'à ce travail écrasant se mêlaient les inquiétudes, les chagrins d'un amour contrarié. On connaît la passion que le poète adolescent conçut pour celle qui devint sa femme.

En avril 1820, la mère de Victor Hugo se brouilla avec les parents d'Adèle Foucher; Mme Hugo signifia sa volonté à son fils : jamais il n'épouserait Adèle. Loin d'y renoncer, il ne travailla qu'en vue de l'obtenir : «Ma famille, lui écrit-il, est ambitieuse pour moi comme je suis ambitieux pour toi. Un jour, j'espère que si j'arrive à être son soutien, si je lui donne du repos et de la fortune, elle me permettra d'être heureux[2]».

La fortune! il n'était pas près d'y atteindre. Il a beau se multiplier, lire aux séances des *Bonnes Lettres* des vers qui font pleurer Chateaubriand[3], la chance ne semble pas lui sourire : *Le Conservateur littéraire* cesse de paraître fin mars 1821; en se réunissant aux *Annales de la littérature et des Arts* il abdiquait son autonomie, et les frères Hugo ne firent partie de cette nouvelle revue qu'à titre de simples rédacteurs. Ils ne tardèrent pas d'ailleurs à se brouiller avec le directeur des *Annales* qui, écrira plus tard Victor Hugo à Victor Pavie, «a indignement abusé de notre bonne foi».

Les seize mois de travail et d'efforts que Victor Hugo avait consacrés au *Conservateur littéraire* semblent perdus.

Il ne se décourage pourtant pas.

C'est sans doute vers cette époque

[1] D'Auverney est le nom d'un personnage de *Bug-Jargal.*

[1] Ajoutons-y, outre *Bug-Jargal,* l'article intitulé : *Du Génie,* reproduit intégralement en 1834 (V. p. 80-81). — [2] *Lettres à la Fiancée.* — [3] J'ai retrouvé, Monsieur, dans votre *Ode sur Quiberon,* le talent que j'ai remarqué dans les autres pour la poésie lyrique. Elle est de plus extrêmement touchante et elle m'a fait pleurer. (Lettre de Chateaubriand à Victor Hugo.)

qu'il faut placer un projet de traité, non daté, pour la fondation d'une nouvelle revue; nous en avons trouvé, à la fin du manuscrit de *Littérature et Philosophie mêlées,* le brouillon très raturé, très surchargé; l'écriture semble être celle d'Alexandre Soumet.

Une partie de ce document a été déchirée et quelques mots manquent; nous en avons proposé entre crochets pour compléter le sens de deux phrases.

LA TRIBUNE LITTÉRAIRE.

rédacteurs. Fondateurs bailleurs.	Fondateurs non bailleurs.
Soumet.	Victor Hugo.
Émile Deschamps.	Saint-Valry.
Desjardins.	Belmontet.
Lamartine.	A. de Vigny.
D'Houdetot.	Abbé de Lamennais.
Guiraud.	Ch. Nodier.

Fourniront chacun mille francs qui resteront en caisse.

L'action de fondateur est vendable [1].

L'action de fondateur est remboursable et inaliénable.

La propriété du journal est divisée en 18 actions.

Sur ces dix-huit actions 12 appartiennent aux rédacteurs bailleurs de fonds et 6 aux rédacteurs non bailleurs.

Les actions sont viagères et inaliénables.

La mort tourne au profit de la Société qui avise au moyen du remplacement du rédacteur décédé.

Les fondateurs s'engagent à continuer tant que les 6.000 francs de mise de fonds ne seront pas absorbés par les frais.

En cas de cessation de *la Tribune,* par le consentement unanime des fondateurs, s'il y a des bénéfices, les 6.000 francs de mise de fonds seront divisés entre les fondateurs dans la [proportion] des dividendes établis pour les revenus. Les premières rentrées seront toujours affectées au compl[ément] des 6.000 francs de mise.

Il n'y aura lieu à partage que lorsque ces [6.000 francs] seront au complet.

Conditions de *la Tribune.*

La Tribune paraîtra en 12 cartons d'environ 6 feuilles chacun, lesquels seront publiés le 1er de chaque mois. Trois numéros forment un volume.

Les fondateurs s'obligent à fournir une feuille formant 16 pages d'impression tous les deux mois.

Tous les articles seront signés de leur auteur.

Toutes les doctrines littéraires pourront être professées dans *la Tribune.* Il n'y sera aucunement parlé d'affaires politiques ni de réflexions relatives à aucun fait politique actuel.

La Tribune ne s'enverra gratis à personne autre que les fondateurs.

Conseil d'Administration.

Les dépenses de *la Tribune* sont déterminées en Assemblée des fondateurs.

Il y aura tous les 15 du mois une assemblée composée au moins de 7 fondateurs, dont les bailleurs de fonds.

Ce projet n'eut pas de suites.

Le jeune talent de Victor Hugo, son dévouement à la cause royaliste, avaient attiré l'attention de la duchesse de Berry qui, le 30 avril 1821, fit demander pour lui au ministre de la maison du roi, le marquis de Lauriston, une pension.

C'était un grand honneur pour un si jeune poète, c'était aussi un revenu personnel; peu de chose, mais un acheminement vers son indépendance et la réalisation de son rêve. Hélas! il devait se passer plus d'un an avant que cette pension fût versée.

Victor Hugo avait bien commencé un roman (*Han d'Islande*), mais quand pourrait-il le publier?

A peu de temps de là, un grand chagrin lui était réservé : Madame Hugo, déjà malade, mourut le 27 juin 1821; on sait quel culte il avait voué à sa mère; en plein désespoir, seul, séparé du seul

[1] Cette ligne est biffée dans le manuscrit.

être qui eût pu lui apporter quelque consolation, il ne se laissa pas pourtant abattre. Il fit tant qu'il finit par attendrir M. Foucher : il fut convenu que l'on fiancerait les jeunes gens dès que la situation de Victor serait enfin établie et qu'il pourrait compter sur un revenu fixe. Il n'avait certes pas besoin de ce coup d'éperon pour travailler, mais il stimula, par ses démarches, la bonne volonté de ceux qui pouvaient, d'un trait de plume, décréter l'attribution de sa pension et hâter ainsi ce mariage pour lequel il se déclarait prêt à accepter la première situation qui se présenterait, il l'écrit expressément à sa fiancée le 8 janvier 1822 :

> ... Fallût-il pour t'obtenir trois mois plus tôt, abandonner les projets et les rêves de toute ma vie, suivre un état nouveau, entreprendre des études nouvelles, ce serait, mon Adèle, avec bien de la joie.
>
> ... Je crains que tu ne t'imagines que la carrière des lettres est l'objet de ma vie, tandis que je ne me suis attaché à cette carrière que parce qu'elle m'offrait les moyens les plus aisés et les plus nobles de t'assurer un sort indépendant. J'aimerais, je l'avoue, à voir le nom que tu porteras chargé d'une grande gloire littéraire, car elle assignerait à ma femme un rang digne d'elle, un rang au-dessus de tous les rangs sociaux. Eh bien! que demain on me donne mon Adèle avec la condition de ne plus faire un vers de ma vie, pourvu que j'aie un autre moyen d'assurer ton existence, je le dis comme je le dirais à Dieu, je ne m'apercevrais pas que le bonheur de te posséder m'ait rien coûté; car, près de ce bonheur, tout le reste n'est rien (1).

Enfin le 28 août 1822, il apprit que sa pension était accordée, mais il n'en reçut le brevet que le 25 septembre; le 12 octobre il se mariait.

L'activité de Victor Hugo ne se ralentit pas quand il fut heureux.

Le Conservateur littéraire avait, malgré l'anonymat, fait connaître Victor Hugo comme critique et les journaux publiaient volontiers des articles sur les œuvres des amis qu'il comptait déjà dans le monde des lettres; *l'Étoile* donne une critique de lui sur les *Poèmes* d'Alfred de Vigny qui eurent un autre article, non signé celui-là, et tout différent du premier, dans *le Réveil;* la neuvième édition des *Méditations poétiques* partagea avec *le Trappiste* les honneurs de deux articles dans *le Réveil;* la tragédie d'A. Soumet : *Saül,* fut énergiquement défendue par Victor Hugo dans *le Moniteur universel;* la poésie n'était pas pour cela délaissée : la *Société des Bonnes-Lettres* avait les prémices de l'ode : *Louis XVII; Les Tablettes romantiques,* l'*Almanach des Dames* publiaient des vers de Victor Hugo. En janvier 1823, la seconde édition des *Odes* paraissait (la première édition datait de juin 1822); le mois suivant, février 1823, *Han d'Islande* était publié, et d'après E. Biré, Louis XVIII aurait accordé à Victor Hugo, après la publication de *Han d'Islande,* une nouvelle pension de 2.000 francs; par la même ordonnance, Lamartine aurait bénéficié de la même faveur; nous en voyons bien la preuve dans une lettre de Lamartine à de Virieu, mais aucune référence ne nous est donnée en ce qui concerne Victor Hugo.

Avec Émile Deschamps, Alfred de Vigny, Soumet, Guiraud et Saint-Valry, Victor Hugo fonda *la Muse française,* qui parut de juillet 1823 à juin 1824; il y publia deux odes et cinq articles de critique littéraire. L'année 1823 fut féconde : on lui doit vingt-quatre poésies qui constituèrent l'édition des *Nouvelles Odes* publiées en mars 1824.

Tout en préparant ce volume, Victor Hugo signait avec l'éditeur Ambroise Tardieu ce traité peu avantageux :

> Entre les soussignés,
>
> M. Victor-Marie Hugo, demeurant à Paris, rue du Cherche-Midi, n° 39, d'une part,

(1) *Lettres à la Fiancée.*

Et M. Ambroise Tardieu, demeurant à Paris, rue du Battoir, n° 12, d'autre part,

A été convenu ce qui suit :

M. V.-M. Hugo autorise la publication *sous son nom* d'un *choix moral des lettres des plus célèbres écrivains français,* dont M. Tardieu est éditeur.

M. V.-M. Hugo se charge du choix desdites lettres dans lesdits écrivains.

M. V.-M. Hugo s'engage à fournir à M. Tardieu une *notice biographique et raisonnée* sur chacun des écrivains qui entreront dans la collection.

Moyennant quoi M. Tardieu s'engage à payer à M. V.-M. Hugo la somme de DEUX CENTS francs pour chaque volume de la susdite collection.

Ladite somme sera comptée à M. Hugo le jour même de la mise en vente de chacun des volumes de la collection, et si plusieurs volumes sont publiés à la fois, M. Hugo recevra de M. Tardieu une somme de *deux cents* francs pour chacun d'eux, ainsi, *quatre cents* francs pour *deux* volumes, *six cents* francs pour *trois,* et ainsi de suite.

M. Tardieu se charge de tous les soins relatifs au matériel de la publication, tels que la correction des épreuves, etc., et de fournir à M. Hugo les livres et matériaux nécessaires.

M. Hugo recevra *douze* exemplaires de chaque livraison de la collection, à mesure qu'elles paraîtront.

Fait double et de bonne foi à Paris, le septième jour de décembre 1823.

Approuvé l'écriture,

V.-M. Hugo.

Dix jours plus tard, nouveau traité, comprenant, non plus une collection, mais un choix de lettres limité à Voltaire :

Entre les soussignés,

M. Victor-Marie Hugo, demeurant à Paris, rue du Cherche-Midi, n° 39, d'une part,

Et M. Ambroise Tardieu, demeurant à Paris, rue du Battoir, n° 12, d'autre part;

A été convenu ce qui suit :

M. Victor Hugo autorise la publication sous son nom d'un *Choix moral des lettres de Voltaire,* duquel M. Tardieu est éditeur et propriétaire.

M. Hugo se charge du choix desdites lettres dans la correspondance générale de Voltaire.

M. Hugo s'engage à fournir à M. Tardieu une *notice biographique et raisonnée sur la vie et les ouvrages de Voltaire.*

M. Hugo s'engage à ce que ledit choix n'outrepasse pas *quatre* volumes.

Moyennant quoi, M. Tardieu s'engage à payer à M. Hugo la somme de deux cents francs par chaque volume dudit choix.

Ladite somme sera comptée à M. Hugo le jour même de la mise en vente de chaque volume; et si plusieurs volumes paraissent à la fois, M. Hugo recevra de M. Tardieu autant de fois deux cents francs qu'il y aura de volumes publiés.

M. Tardieu se charge de fournir à M. Hugo les livres et matériaux nécessaires, et de tous les soins matériels de la publication tels que la correction des épreuves, etc.

M. Hugo recevra quatre exemplaires de chaque volume à mesure qu'ils paraîtront.

Fait double et de bonne foi à Paris, le dix-septième jour de décembre mil huit cent vingt trois.

Approuvé l'écriture ci-dessus,

Ambroise Tardieu.

Le *Choix moral des lettres de Voltaire* fut publié en mars 1824 [1].

La Muse française, victime de petites intrigues académiques, mourut en plein succès, en juin 1824 [2]; ce n'était pas pour Victor Hugo un coup aussi rude que la disparition du *Conservateur littéraire;* la renommée du poète allait croissant : en 1825, il fut invité au sacre de

[1] Peu de temps après paraissait le *Choix moral des Lettres de Mme de Sévigné,* précédé de la *Préface de l'Éditeur* écrite par Victor Hugo pour les *Lettres de Voltaire.* Rien n'indique pourtant que Victor Hugo ait continué la collection.

[2] *Odes et Ballades*, Historique. (Édition de l'Imprimerie nationale).

Charles X et, à cette occasion, décoré de la Légion d'honneur. Décoré à vingt-trois ans! cela eut une répercussion immédiate sur ses succès; le tome I de la troisième édition de ses *Odes* paraissait, et, au retour du sacre, un traité assurait à l'éditeur Ladvocat la propriété des *Odes et Ballades*.

Puis eut lieu ce charmant et tout familial *Voyage aux Alpes* [1], dont un récit devait payer la part des frais incombant au poète; il écrivit en route non seulement ce qu'il avait promis à l'éditeur Urbain Canel, mais il nota, sur le chemin qui devait le conduire au Mont-Blanc, toutes les déprédations commises sur nos vieux monuments; cela constitua la première partie de *Guerre aux démolisseurs*, qui parut en 1829, dans *la Revue de Paris*.

Le poète reprenait volontiers sa plume de critique pour soutenir les œuvres de ses amis; le compte rendu de l'Exposition au profit des Grecs [2] nous le montre défendant contre l'école classique de David les jeunes révolutionnaires de l'art : Eugène Delacroix, Louis Boulanger, les Devéria; on a lu, pages 436-438, l'article sur *Cinq-Mars;* c'était une apologie anonyme d'Alfred de Vigny; celui-ci ne s'y trompa pas et reconnut sans peine le critique, ainsi qu'en témoigne cette lettre [3] :

4 août 1826.

C'est vous, c'est bien vous, cher ami, ne reniez pas ce nouveau témoignage d'estime que vous donnez à l'amitié. Tous ceux qui connaissent nos deux noms doivent savoir à présent par quelle fraternité ils sont unis. La première fois que nous nous serrâmes la main, ce fut pour nous dire ensemble *je vous admire;* et le lendemain chacun de nous dit à ses amis : *je l'ai vu et je l'aime.*

Nous avons marché au devant de nous comme les deux anges de Klopstock, qui pourra nous désunir? Nous serons meilleurs que ces chérubins et nous tendrons la main à Abbadona dans la flamme. Vous venez de le faire, cher ami, dans cet enfer de la publication où Cinq-Mars était tombé de la prison de Richelieu dans celle de Le Normant, du tribunal des juges secrets à celui des syndics, des mains de Laubardemont à celles d'Urbain Canel. Vous lui avez jeté une goutte d'eau qui lui rend la vie. Vraiment c'est du diamant que cette goutte, elle est pure et brillante. Que votre dernier coup d'œil sur Richelieu est vaste et profond! Tout est beau, mais trop flatteur pour moi sans doute aux yeux des autres. Les malheureux! Ils croient que nous ne pensons pas ce que nous écrivons. Je les plains.

ALFRED.

Je suis à la campagne où deux femmes en venant dîner m'ont révélé votre article. Elles venaient de le lire, sûres d'avoir vu au bas la signature de Mély-Janin. C'était *Maluit esse Deum.*

A partir de 1827, chaque année amènera pour Victor Hugo des publications nouvelles : *Cromwell,* dont la Préface justifiera pour le jeune poète le titre de chef d'école; *les Orientales, le Dernier jour d'un Condamné* au début de 1829; *Marion de Lorme* ayant été condamnée par la censure, c'est *Hernani* qui apparaît en 1830; puis *Notre-Dame de Paris* dont le travail, coupé par des vers des *Feuilles d'automne,* est interrompu par la révolution de 1830. Après une halte, le théâtre reprend ses droits avec *Marion de Lorme, le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor.*

En 1828, Émile Deschamps avait proposé à Victor Hugo de fonder un journal ou une revue, un organe de défense contre les attaques réitérées des classiques :

17 avril 1828.

Pourquoi ne ferions-nous pas une société poétique et artistique d'où résulterait un

(1) Voyage II. (*Édition de l'Imprimerie nationale.*)
(2) Voir pages 221-223.
(3) Lettre reliée dans un album d'autographes donné par Victor Hugo en souvenir au docteur Terrier.

journal de tous les mois, appelé la *Réforme littéraire et des Arts?* En ne choisissant cette fois que des homogènes pour rédacteurs, Antoni [1], Alfred [2], Wailly, Lacroix, et Sainte-Beuve, et bien d'autres, et en ne signant pas nos articles, c'est, je crois, le moment.

Vous, notre dieu, venez-y et tout sera parfait. Nous en parlerons, n'est-ce pas?

Le 24 avril, le journal est en voie d'organisation; Deschamps insiste :

... Je vous fais une prière de la part d'Alfred et de nous tous, c'est de venir chez moi dimanche prochain sur les 1 h. 1/2, 2 heures, pour nous concerter sur le grand journal. Nous vous dirons ce que nous avons fait et surtout nous ferons ce que vous direz.

De son côté, Alfred de Vigny a écrit à Victor Hugo, qui lui répond :

Quand vous voudrez, chez qui vous voudrez, pour ce que vous voudrez.

Nous causerons de ce projet qui me sourit tant, que je ne puis me décider aux objections, dont pourtant je vous entretiendrai, afin que du moins si nous entrons en campagne, nous ayons tout prévu, tout retourné d'avance. Ce serait cependant un grand bonheur que d'être membre de ce consulat de gloire et d'amitié dont à coup sûr je ne serais pas le Bonaparte.

Nous bavarderons de la *Réforme* à l'heure, et autant d'heures qu'il vous plaira. En tout cas, que nous fassions un organe périodique ou que nous en restions (par peur de nous nuire) à nos publications individuelles, formons le bataillon sacré, serrons les rangs. On tâche de nous entamer de toute manière, isolément par des flatteries qui dénigrent nos amis, en masse par des mitrailles d'injures et de bêtises. Sachons résister au miel et au vitriol. Nous sommes en plein combat.

VICTOR. [3].

C'est donc en marge de ce projet, non réalisé, et de cette floraison d'œuvres diverses que se sont élaborés les deux volumes de *Littérature et Philosophie mêlées* où bien des questions différentes ont été envisagées et quelques-unes approfondies.

Parmi ces questions, il faut mettre au premier rang la protestation contre la destruction de nos monuments; Victor Hugo, en 1829, avait poussé le cri d'alarme; il y revient dans la note qui précède *Notre-Dame de Paris*, édition de 1832 :

Inspirons, s'il est possible, à la nation, l'amour de l'architecture nationale. C'est là, l'auteur le déclare, un des buts principaux de ce livre; c'est là un des buts principaux de sa vie... Il a déjà plaidé dans plus d'une occasion la cause de notre vieille architecture, il a déjà dénoncé à haute voix bien des profanations, bien des démolitions, bien des impiétés. Il ne se lassera pas. Il s'est engagé à revenir souvent sur ce sujet, il y reviendra. Il sera aussi infatigable à défendre nos édifices historiques que nos iconoclastes d'écoles et d'académies sont acharnés à les attaquer.

Chateaubriand, de son côté, avait déjà, en juillet 1831, fait appel aux jeunes dans cette lettre ouverte adressée au directeur de la *Revue de Paris :*

Saint-Germain-l'Auxerrois est un des plus vieux monuments de Paris. Il est d'une époque dont il ne reste plus rien. *Que sont devenus nos romantiques?* On porte le marteau dans une église et ils se taisent! Oh! mes fils, combien vous êtes dégénérés! Faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples? *Vous ferez une ode,* mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain-l'Auxerrois?

Et les artistes ne présentent point de pétitions contre cette barbarie! Comme le plus humble de leurs camarades, je suis prêt à mettre ma signature à la suite de leurs noms.

Victor Hugo releva le gant et, le 1er mars 1832, la *Revue des Deux-Mondes* faisait paraître la seconde partie de : *Guerre aux démolisseurs.*

[1] Antoni Deschamps. — [2] Alfred de Vigny. — [3] E. DUPUY, *Alfred de Vigny : Les Amitiés littéraires.*

L'article que Victor Hugo a publié sur Ymbert Galloix dans *L'Europe littéraire* du 1er décembre 1833 et inséré ensuite dans *Littérature et Philosophie mêlées* n'est pas une simple étude littéraire; il a connu, aidé personnellement ce jeune homme, il l'a bien, en effet, «accueilli dans ses premières illusions et assisté dans ses dernières angoisses». Nous lirions volontiers le nom : *Hugo* sous les quatre étoiles qui, dans la longue lettre d'Ymbert Galloix, désignent l'un de ceux avec lequel il était «lié depuis longtemps».

Sur un feuillet où sont jetés, au recto et au verso, des vers des *Orientales*, on lit la fin d'une lettre où Victor Hugo recommandait Ymbert Galloix :

... à monsieur l'abbé de Salinis d'un jeune homme que je lui avais instamment recommandé. Ce jeune homme est monsieur Ymbert Galloix qui remettra à M. l'abbé de Salinis cette lettre. Il se trouve en ce moment à Paris, n'ayant que des ressources extrêmement bornées. Il paraît qu'une place de traducteur des journaux anglais est vacante à la *Quotidienne.* M. Galloix, qui sait parfaitement l'anglais, a bien au-delà des qualités nécessaires pour cette place, qu'il désirerait vivement obtenir.

Victor Hugo avait conduit Ymbert Galloix chez Alfred de Vigny, absent. De Vigny écrit à son ami le 15 avril 1828 :

Quoi, vous êtes venu! quoi, avec vous ce fécond peintre et poëte Boulanger qui sème les chefs-d'œuvre sur sa route comme le petit Poucet jetait des pierres! Et M. Ymbert Galloix!

... Cependant il faut que vous me disiez quand je pourrai voir M. Ymbert Galloix, chez vous ou chez lui en sortant de chez vous[1]?

[1] Extrait d'une lettre donnée par Victor Hugo à Philippe Asplet, en exil, et reliée dans un volume. — Collection de M. Louis Barthou.

Mais la fin approche. Sainte-Beuve, au retour d'un voyage en Angleterre, écrit cette lettre à Victor Hugo[1] :

Ce jeudi
[fin septembre ou début d'octobre 1828.]

Mon cher Victor,

Hier en rentrant à la maison, j'ai trouvé à ma porte une lettre du médecin de Galloix qui me disait que la translation à la maison de santé de M. Dubois était indispensable. En conséquence, j'ai envoyé ce matin réclamer de M. Jouffroy la somme qu'il avait à sa disposition : c'était tout juste pour la quinzaine. J'ai donc été enlever Galloix, et l'ai emmené à la maison de santé où il est avec de quoi vivre et se substanter pour quinze jours. Il paraît bien décidé à partir pour Genève dès qu'il le pourra. Si votre demande à M. de Martignac pouvait se faire maintenant, ce serait le cas ou jamais, et cela lui servirait de viatique. Après quoi, ayant fait tout ce qui dépendait de nous, nous n'aurions plus rien à faire qu'à prier pour lui.

Tout à vous.

Ste Beuve.

Ymbert Galloix mourait le 27 octobre.

L'Europe littéraire donna en 1833 toute la division Théâtre du *Journal d'un jeune Jacobite,* et les *Derniers feuillets sans date* sous le titre : *Pensées d'un rêveur.*

Au début de 1834, les *Mémoires de Mirabeau* furent publiés par son fils adoptif, M. Lucas de Montigny, et Victor Hugo (était-ce, comme le *Journal des Débats* l'indique, à la demande de l'éditeur?) fit paraître, presque en même temps, l'*Étude sur Mirabeau.* Les notes qui accompagnent le texte, et celles que nous donnons, montrent avec quel soin le poète s'était documenté, fouillant les journaux du temps, les pamphlets, et annotant les *Mémoires.* C'est sa première incursion dans le domaine de l'histoire.

[1] Cette lettre est reliée dans le manuscrit des *Orientales* (f. 27); quelques vers sont jetés au verso.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Odilon Barrot, son ami et son avocat dans le procès relatif au *Roi s'amuse,* lui écrivait le 21 janvier 1834 :

J'ai reçu votre coup d'œil sur Mirabeau. Vous êtes un grand peintre. Il n'y a pas de sujet épuisé pour vous. Le retour que nous faisons sur nous-mêmes après avoir admiré votre portrait si grandiose est un peu humiliant.

Littérature et Philosophie mêlées forment un ensemble à part dans l'œuvre de Victor Hugo; c'est d'abord le critique se montrant sous divers aspects; puis on y suit, en même temps que l'évolution religieuse et littéraire, l'évolution politique.

Comme le dit très justement M. Maurice Souriau, comparant le *Conservateur littéraire* au *Journal d'un révolutionnaire :*

«Il n'y aura pas un jour chez lui rupture violente avec ses anciens principes, mais détachement progressif, ou plutôt ascension, pour ainsi dire, des idées autoritaires aux opinions libérales. Il en est de même pour ses croyances littéraires. En 1820, est-il classique, est-il romantique? Au fond, je crois bien qu'il était classique d'éducation, et romantique d'instinct.» [1]

L'ascension a continué, et le *Journal d'un révolutionnaire de 1830* nous semble préluder au *Journal* de 1848, publié dans *Choses vues.*

[1] Maurice Souriau. — *La Préface de Cromwell.*

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

La critique se tint sur la réserve à l'apparition de *Littérature et Philosophie mêlées;* on savait que ce volume était composé d'une part d'anciens articles, d'autre part de fragments récemment parus; l'*Étude sur Mirabeau* obtint quelques suffrages et provoqua quelques attaques, mais en général on parla peu du volume même.

La *Revue des Deux-Mondes* lui consacra pourtant un long article dont nous donnons la majeure partie; il est vrai que le directeur de cette revue et son critique étaient d'accord pour que l'appréciation fût aussi malveillante que possible. Ceci demande quelques éclaircissements que nous empruntons, en les résumant, à M. Gustave Simon [1].

Buloz, qui dirigeait la *Revue des Deux-Mondes,* n'avait pu obtenir de Victor Hugo, en 1831 et 1832, qu'une poésie et deux articles [1]. Il eut, par l'entremise de Fontaney, les vers *À Canaris* (fin 1832). Mais il vit avec déplaisir l'*Europe littéraire* publier, en 1833, de longs articles du poète, bien qu'il ait offert, pour une collaboration régulière, de payer à Victor Hugo ses «morceaux» aussi cher que partout ailleurs. Cette proposition resta sans effet; il la renouvela au début de 1834 en demandant cette fois à Victor Hugo ses conditions; elles parurent trop élevées pour les ressources de la *Revue des Deux-Mondes,* qui, écrivait Buloz,

[1] *Victor Hugo et Buloz* (*le Temps,* 26 avril 1914).

[1] *Ce qu'on entend sur la montagne* (*Feuilles d'automne*), *Fragment d'un voyage aux Alpes* et *Guerre aux démolisseurs.*

«ne tirait pas à 3.000 comme votre brochure de Mirabeau». Néanmoins, il ne rompait pas tous pourparlers; il ajoutait, faisant allusion à la publication très prochaine de *Littérature et Philosophie mêlées :*

25 février 1834.

«... J'ai reçu, il y a quelques jours, de Planche, un article sous forme de lettre qui vous est adressée. Cet article est une espèce de tableau de la littérature nouvelle, et se compose tout entier de discussions purement littéraires. Je n'en ai lu encore qu'une partie en épreuves. Je ne pense pas que vous puissiez vous en plaindre. En tous cas, il vous sera loisible d'y répondre par vous-même ou par vos amis. La *Revue* vous est ouverte tant pour l'attaque que pour la défense. Soyez sûr d'ailleurs qu'elle s'abstiendra de toute attaque malveillante à votre égard. Je n'y prêterais pas les mains.»

Quand Victor Hugo reçut communication de l'article, il alla trouver Buloz pour lui exprimer son mécontentement. L'entrevue dut être orageuse si nous en jugeons par la lettre que Buloz envoya à Victor Hugo :

Revue des Deux-Mondes.

Paris, le 2 avril 1834.

Monsieur,

J'ai réfléchi à la conversation que vous êtes venu engager chez moi. Je ne puis faire que l'article de M. Planche ne passe pas, ni qu'il ne soit parlé dorénavant de vos œuvres avec toute l'indépendance qui nous convient, et que nous avons toujours montrée. Quant à la menace que vous n'avez pas craint de me faire, je viens d'en causer avec Sainte-Beuve lui-même, et si vous l'exécutiez, il y serait répondu pertinemment dans la *Revue*.

F. Buloz [1].

On remarquera que l'article de Planche ne fut pas inséré sous forme de lettre à Victor Hugo [2]; le critique resta sur ses positions d'ennemi littéraire et d'ennemi d'autant plus violent que Victor Hugo, on le verra quand sa Correspondance sera publiée dans cette édition, avait favorisé les débuts de Planche et l'avait aidé de toutes les façons.

[1] Lettre inédite.

[2] Voir, à sa date, l'article page 455.

Le Journal des Débats.

17 janvier 1834.

(Non signé.)

Les éditeurs des *Mémoires de Mirabeau* ont cru avec raison que cette publication historique doublerait son prix, si elle se présentait au public avec quelque commentaire brillant, et comme précédée d'un *cicerone* qui introduirait l'orateur de 1789 au milieu de la société actuelle qui est la fille de ses œuvres.

La pensée était juste, et elle s'est dignement réalisée; 1789 et 1834 étaient deux époques pour se voir face à face; celle-ci a fait les honneurs à celle-là; le grand poëte a introduit le grand orateur.

Ceci n'est qu'une bienvenue que nous payons en quelques lignes à M. Victor Hugo; nous examinerons prochainement les *Mémoires* publiés par M. Lucas de Montigny, et nous toucherons les questions principales que soulève l'introduction de l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris*. Nous voulons seulement faire observer aujourd'hui que M. Hugo s'approche du moment où il aura tout enfermé dans son cercle de Popilius, histoire, passion, héraldique, poésie, style, politique; et partout il lui aura été donné, plus qu'à tout autre, de soulever sur tous les points de sa pensée deux choses qui se touchent, tant elles sont éloignées, un immense enthousiasme et une immense opposition.

... On remarquera que, quelle que fût l'éloquence du grand orateur, il est impossible qu'elle surpassât en nombre, en souplesse, en harmonie, en majesté l'éloquence du poëte; celui-là n'a pas mieux fait que celui-ci n'a dit.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de parler de style en plus beau style, et de faire mieux comprendre ce qu'a dû être la langue française dans la bouche de l'homme qui lui a donné tant de grandeur.

Revue de Paris.
Janvier 1834. (Non signé.)

Après avoir consacré quelques lignes à la publication des *Mémoires de Mirabeau*, le critique analyse l'*Étude sur Mirabeau.*

Aujourd'hui nous pouvons nous abstenir d'autant mieux d'analyser les deux premiers volumes de cette publication importante, qu'une curiosité bien naturelle nous arrête d'abord à la brochure qui l'accompagne; non que nous attendions de M. Victor Hugo une appréciation analytique, impartiale et complète de Mirabeau, telle que l'histoire la demande; il serait trop difficile à M. Victor Hugo de se dépouiller de son individualité de poëte pour juger le grand orateur, le grand écrivain, l'homme d'état, autrement qu'en poëte; mais de ce point de vue tout personnel, sans être étroit, peuvent sortir cependant, selon nous, des aperçus plus profonds, plus élevés et plus neufs, et quelquefois plus vrais que ceux de la critique ordinaire. Nous croyons à la divination des poëtes. Enfin il y avait ici entre le génie de Mirabeau et celui de M. Victor Hugo un rapprochement naturel, que la sagacité des éditeurs a su découvrir. Faire juger Mirabeau par Victor Hugo, n'est-ce pas faire juger le réformateur politique de l'autre siècle par le réformateur littéraire de celui-ci? Aussi voyez comme M. Victor Hugo, dont la volonté de fer se complaît constamment, dans sa carrière d'innovations, à donner des démentis à la critique, s'est emparé de cette phase de la carrière de Mirabeau, où la critique contemporaine refusait à l'orateur les qualités mêmes qui sont aujourd'hui ses titres les plus incontestables! Nous ne sommes pas de ceux qui trouveront la comparaison très exacte entre Mirabeau orateur et M. Victor Hugo auteur dramatique; mais nous trompons-nous en disant que c'est cette comparaison instinctive qui a contribué à la verve du beau morceau que nous allons citer?

Après la citation se terminant par :

Grands hommes! voulez-vous avoir raison demain? Mourez aujourd'hui.

le critique continue :

Est-il besoin de signaler au lecteur tout ce qui est allusion dans ce morceau? Est-il besoin de dire comment se nomment en 1834 le Mirabeau et le Barnave du théâtre? Quant aux critiques à qui dans la pensée de Victor Hugo s'applique aussi le *mutato nomine de te Fabula narratur,* ils doivent le remercier d'un apologue si courtois, et en retour souhaiter à l'auteur de *Marie Tudor* d'avoir raison le plus tard possible.

... En masse, l'*étude* de M. Victor Hugo est un travail partout empreint de son originalité tour à tour grandiose et prétentieusement familière, mais souvent aussi vraiment grande et d'une vulgarité énergique. Cette alternative d'exagération espagnole et de dédaigneuse rusticité était dans l'éloquence de Cromwell, comme dans l'éloquence de Napoléon, comme dans celle de Mirabeau lui-même; mais peut-être M. Victor Hugo l'imite-t-il trop crûment, et il aurait besoin d'étudier l'art avec lequel M. de Chateaubriand, notre maître à tous, use de ces antithèses imprévues dans son admirable style.

Le Courrier français.
13 février 1834. S. C.

Étude sur Mirabeau. — En ouvrant cette brochure de M. Hugo, je me demandais à quel propos l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et de *Marie Tudor* venait nous parler du grand orateur de l'assemblée constituante; ce qu'il pouvait avoir à nous dire de bien neuf et de bien piquant sur sa vie et sur son génie. Si l'on m'avait donné à lire un drame, un roman ou une ode de M. V. Hugo sur Mirabeau, je n'aurais pas été étonné. M. J. Janin a fait un roman sur Barnave : pourquoi M. Hugo n'en eût-il pas composé un sur Mirabeau? Mais une étude philosophique! mais une œuvre philosophique! A vrai dire, je ne m'y attendais pas et je soupçonnais quelque malice cachée. Je tournais, tout intrigué, les feuilles de la brochure, quand je me crus tout à coup victime d'une singulière hallucination. Il me semblait reconnaître sous l'enveloppe, dans le geste, l'allure, le son de voix et le regard de Mirabeau, la personne de M. V. Hugo; le profil était dessiné, les traits étaient caractérisés, les reproches de l'envie exposés de telle manière, que le portrait ressemblait, à faire peur, à notre poète lui-même. Autre illusion! Voici Barnave mis en scène, comparé à son illustre rival, et je

ne sais comment, à la figure du jeune orateur, se substituait dans ma pensée celle de M. Alexandre Dumas. Je me croyais devenu fou; car enfin quel rapport peut-il donc exister entre Mirabeau et M. Hugo, entre Barnave et M. Dumas? Mais quand j'ai vu *la Revue de Paris* et d'autres journaux graves et sérieux tomber dans la même méprise, il ne m'a plus été possible de mettre en doute la réalité de ces ressemblances et l'intention de M. Hugo, en publiant cette brochure. Ainsi, il paraît que l'auteur de *Marie Tudor* s'est trouvé, un beau jour, vivement frappé de l'identité de génie entre lui et Mirabeau, entre Barnave et M. Alexandre Dumas, et il a profité de la publication des Mémoires de M. Lucas-Montigny pour révéler cette curieuse découverte.

... Si, laissant de côté la singulière méprise de M. Hugo, nous considérons la valeur politique et littéraire de son *Étude*, nous trouverons qu'il n'a exprimé, sur la mission sociale de Mirabeau, que des pensées très communes; j'appliquerai à sa brochure le jugement adressé, l'autre jour, par Sir Robert Peel, au discours d'ouverture des Chambres anglaises : «Qu'il me soit permis d'exprimer toute mon admiration pour le beau talent qui a fait tenir si peu de choses en tant de mots.» Ici, comme toujours, M. Hugo a pris des images pour des idées; quand il a décrit l'extérieur d'un homme, sa démarche, son geste, son cri, il croit nous avoir donné cet homme tout entier, mais il lui manque son âme et son intelligence.

... Ce que M. Hugo a le mieux réussi à peindre dans son travail, c'est la nature convulsive de Mirabeau; c'est Mirabeau lancé à la tribune, possédé par le génie de la colère, jetant sur ce *tas d'hommes* les éclats de sa voix tonnante, remuant les épaules *comme un éléphant qui porte sa tour armée en guerre*, secouant sa terrible crinière, pétrissant de ses mains le marbre de la tribune. Oh! M. Hugo est à son aise en face de cet homme, jouant son drame, drame sanglant dans lequel il a succombé, entraînant avec lui une monarchie de quatorze siècles, se creusant une vaste tombe au sein de laquelle ont été précipités après lui tant de milliers de cadavres.

... Depuis deux ou trois ans, M. Hugo est assez malheureux avec la critique; à qui la faute? Son talent est engagé dans un de ces sérieux moments de crise qui décident à tout jamais de l'avenir; ne serait-il pas temps qu'il s'arrêtât pour réfléchir sur la carrière déjà parcourue, sur la direction si opiniâtrément suivie, pour se demander si, par hasard, il n'aurait pas égaré son génie dans quelques détours obscurs et raboteux; s'il n'aurait pas rencontré quelques éléments opposés à sa nature primitive, et qui l'auront fait déchoir? M. Hugo voudrait-il donc appartenir à cette génération littéraire de nos jours qui, à trente ans, est épuisée et avortée?

La Tribune
politique et littéraire.
18 février 1834.

B. H.

... Le poëte a toujours eu la malheureuse façon d'écrire l'histoire comme une genèse et de parler par figures : un évènement historique dont l'appréciation a fait écrire des tomes, se résume chez le poëte par une image sonore et pleine, comme autrefois elle pouvait se résumer par un calembourg. L'esprit a des saillies vives, abruptes, étranges, qui saisissent. Pour le poëte, l'histoire est une suite de métonymies cadencées avec grâce, et la logique de l'histoire est dans l'harmonie des syllabes. Nous avons vu cette monomanie poussée très loin dans ses dernières improvisations. Ainsi l'histoire de la révolution jusqu'à nous, toute cette époque de cinquante années, si abondante de causes et produits, ce vaste ensemble de travaux faits qui en laissent encore tant à faire, ces grands hommes venus dans l'intervalle avec leur raison d'être et d'agir, toute cette magnifique épopée, n'est pour le poëte «qu'un grand testament. Mirabeau y a écrit son mot, Robespierre le sien; Louis XVIII a fait une rature; Charles X a déchiré la page». C'est presque la conclusion philosophique du livre : chronologie abrégée, par figures. Ailleurs : — «Voltaire, c'est un acide, Mirabeau, c'est une massue! — Roland, ce zéro dont la femme était le chiffre; — 93, point noir dans le ciel bleu de 89.» — Le poëte est toujours à l'état de verbe : on dirait que sa parole enclot tant de choses, qu'elle n'ose affirmer. Comme Saint Jean, il abandonne sa phrase apocalyptique à l'intelligence des docteurs à venir. On pourrait croire

cependant que le poëte avait au moins l'intelligence de ce qu'il voulait dire; on aurait tort, il n'en est rien. Vers et prose, ode et science, sentimentalisme et rationalisme, c'est toujours une rêverie plus ou moins folle et vaniteuse.

... J'ai lu quelque part un reproche : «Robespierre, c'est-à-dire l'*envie*...»

L'*envie*, c'est-à-dire vous, Monsieur. Car il est temps qu'enfin on s'explique. L'*envie*, c'est-à-dire vous, Monsieur. Nous ne sommes pas dupes, Mirabeau, c'est vous; Barnave, c'est un autre. Chacun s'est répété les sales propos qui courent à cette heure dans le monde littéraire, et la part que vous avez prise, vous, Monsieur, à toutes ces intrigues de renommées, où les plus saintes choses se trouvent compromises avec les cancans du plus bas étage. Mirabeau, le génie, c'est vous; Barnave, le talent, c'est l'autre. Vous êtes maladroit, personne n'a pu s'y tromper. Dans vos sept pages de comparaisons entre le génie qui crée et le talent qui vole, nous avons aussitôt reconnu le secret de votre admiration pour le génie, et de votre grand mépris pour le talent. «*Vous êtes orfèvre, M. Josse;*» vous le dites du moins, et beaucoup vous croient sur parole. Il faut bien faire valoir sa marchandise en toute occasion, et dût le grand nom de Mirabeau porter l'outrage de votre affiche, n'importe! c'est encore un moyen plus sûr. Leporello fait bonne fortune sous le manteau rouge de don Juan; Corneille, c'est vous, Mairet, c'est l'autre; Racine, c'est vous, Pradon, c'est l'autre; c'est vous qui vous écriez si haut avec Voltaire :

On m'ose préférer Crébillon le barbare! M. Talma, c'est vous, M. Lafon, c'est l'autre; Bonaparte, c'est vous, Moreau, c'est l'autre; enfin Wellington, c'est l'autre, et Napoléon... c'est vous!

... Pourquoi l'*envie* va-t-elle déranger l'existence molle et tranquille du poëte? Pourquoi ces soucis importuns du monde, tandis qu'il rime si heureusement au coin de l'âtre ses *Bergeries* et ses sonnets à Philis? Siècle pervers, poëte infortuné! une passion sérieuse au milieu des fantaisies de sa vie folâtre, qui le force à des recherches savantes et détruit les illusions du *far niente!* Nous en avons vu pour moins que cela maudire les entrailles qui les avaient portés. Allons! allons! chassez ces noirs chagrins; poëte, ne faites plus d'*études*. M. Viennet vous enseigne que le génie n'est pas souple à toutes les formes.

Voici bientôt le printemps, les fleurs, les roses, les épis d'or et les bleuets :

> Allez! Allez! ô jeunes filles,
> Cueillir des bleuets dans les blés.

Portraits contemporains.

Février 1834.

SAINTE-BEUVE.

... La publication des *Mémoires de Mirabeau* a été pour un grand poëte l'occasion d'écrire une étude développée sur le grand orateur... C'est un morceau grandiose, tout à effets et à mouvements, plein de tableaux; l'orateur y est traduit sous vos yeux entouré de ses mille tonnerres et de quelques fanfares; c'est un de ces morceaux d'éclat où l'on marche d'imprévu en imprévu, où l'image toujours éblouissante et nouvelle surgit à chaque pas, plus soudaine, plus en armes que les légions de Pompée; c'est une de ces sorties de talent qui gagnent des victoires, au moins de surprise, sur les plus incrédules; qui marquent que les lions au gîte (pour parler le langage du sujet) ont des ressources et des bonds qu'on n'attendait pas, et qu'il est des natures invaincues qu'on peut bien vouloir traquer, mais qu'on ne décourage guère. Beaucoup de gens s'apitoyaient récemment sur M. Victor Hugo; les succès fatigués de ses derniers drames s'interprétaient en chutes ou du moins en échecs; la critique avait eu contre son œuvre, contre sa personne, depuis quelques mois, de presque unanimes et vraiment inconcevables clameurs. C'était un hourra contre lui; c'était un accablement pour lui, on pouvait le croire. Point. Voilà qu'en une brochure écrite en huit jours reparaît ce talent puissant dans son allure, j'ai presque dit dans sa crinière la plus superbe. Ces sortes de natures opiniâtres et vigoureuses vont, trébuchent, s'accrochent, se relèvent, et donnent de perpétuels démentis à ceux qui désespèrent.

... En parlant de Mirabeau, il était difficile qu'une imagination amante des gloires sombres et fortes, qui s'était attaquée déjà à Cromwell, à Richelieu, à Charles-Quint, à Louis XI, à Napoléon, ne se prît pas au côté purement et simplement grand, et n'y

sacrifiât point les considérations autres qui tempèrent et corrigent, qui agrandissent les fonds du tableau, mais diminuent la hauteur de la principale figure. M. Hugo, selon nous, n'a pas évité cet écueil, et peut-être, quand cela lui aurait été possible, ne l'aurait-il pas voulu. Ce qui l'a frappé avant tout dans Mirabeau, c'est le contraste de cette jeunesse persécutée, flétrie, verrouillée, et de son merveilleux avènement politique; c'est le contraste de cette vie si dure de tribune et de combats journaliers avec l'inauguration unanime d'un cercueil : ce qu'il a épousé tout d'abord dans Mirabeau, c'est la question personnelle du génie, du génie méconnu, du génie envié et du génie triomphant.

... Le côté esthétique et poétique de Mirabeau orateur a été surabondamment exprimé par M. Victor Hugo; jamais notre langue n'avait rendu tant de chocs et d'éclairs; jamais le despotisme du génie tribunitien n'avait été inauguré dans une telle pompe; jamais *cette sorte de bête fauve* comme l'écrivain l'appelle, ne s'était montrée si puissamment déchaînée : nous regrettons un certain souffle moral que nous n'avons nulle part senti circuler. Quant à l'appréciation politique et à ce qui constitue Mirabeau homme d'état, le poëte s'en est naturellement moins occupé. Il a surtout vu dans Mirabeau le destructeur de l'ancien édifice, le Samson échevelé, et comme il l'a dit, *la massue.* Mirabeau était autre chose encore.

... Comme écrivain, M. Hugo a sévèrement et pittoresquement caractérisé Mirabeau. En nous montrant ce revers de style *pâteux, mal lié, mou aux extrémités des phrases, avec des mosaïques bizarres de métaphores peu adhérentes,* en nous offrant en regard le cachet du grand prosateur et la substance particulière dont est faite le grand style, souple et molle d'abord, et puis figée, lave d'abord, et puis granit, il a peint lui-même sa manière, il a donné l'empreinte et le moule de son procédé.

La France Catholique.

22[e] livraison. 1834.

J. M.

... Comment et par quelle série d'expériences successives le jacobite de 1819 est-il devenu le révolutionnaire de 1830, c'est ce que M. Hugo nous expliquera peut-être un jour; du reste, nous avouons franchement que nous préférons Hugo jacobite à Hugo révolutionnaire, tant pour la partie philosophique que pour la partie littéraire de son œuvre. La première partie du volume nous a paru plus naïve, plus vraie, plus poétique, et il faut que l'auteur ait éprouvé de la part de la restauration bien des mécomptes, bien des déboires pour l'oublier ainsi et se faire son ennemi après l'avoir tant chantée et admirée. Dans la seconde partie, l'auteur semble avoir perdu jusqu'à ses croyances.

... On peut sans doute perdre ses croyances politiques et en adopter de nouvelles, quoi qu'en disent certains rigoristes, puisqu'elles ne regardent que des intérêts humains; briser aujourd'hui les dieux mortels que l'on adorait hier, être aujourd'hui Guelfe et demain Gibelin, sans pour cela cesser d'être catholique. En fait de religion, on ne peut admettre de transaction.

Après avoir cité deux strophes sur l'exil de Charles X, le critique catholique revient à la nécessité de la religion qui doit guider l'inspiration :

... Nous doutons que ses idées nouvelles et l'absence de croyances religieuses inspirent à l'auteur des chants aussi beaux, aussi purs. Le regret aussi est une religion; malheureusement, ce n'est que la religion du passé, et il faut au poëte une religion d'avenir. Ce n'est que la religion du cœur, du sentiment, il faut celle de l'âme, celle qui nous élève à Dieu et nous fait toujours marcher vers le but surnaturel du beau idéal, et de la vraie inspiration. Les idées terrestres et sensuelles, quelque populaires qu'elles soient, les commotions, les révolutions, n'inspireront jamais que de grands mots, de l'emphase, *verba et voces;* la vraie poésie, la véritable inspiration n'est qu'en Dieu.

Revue des Deux-Mondes.

15 avril 1834.

Gustave PLANCHE.

Il y a dans les nouveaux volumes de M. Hugo trois parties bien distinctes et qui méritent une égale attention, mais non pas

une louange égale : l'une, générale, théorique, qui traite du style et du caractère de l'art sous ses formes diverses, c'est la préface; la seconde se compose d'essais littéraires sur quelques noms illustres; la troisième enfin présente un ensemble de pensées détachées, écloses et recueillies dans l'espace de huit mois, dont la plupart se rapportent aux événements accomplis en France depuis le mois d'août 1830 jusqu'au mois d'avril 1831. Il convient, je crois, pour estimer la valeur générale du livre, d'examiner séparément chacune de ces trois parties.

La préface est, à mon avis, un des morceaux les plus remarquables que M. Hugo ait écrits depuis la préface de *Cromwell,* qui souleva, il y a sept ans, une polémique si vive, si agile et si acharnée. Quelques-unes des questions traitées par l'auteur en 1827 sont revenues sous sa plume en 1834. Plusieurs se sont rétrécies en se spécialisant; d'autres, au contraire, se sont élargies et renouvelées; mais, pareilles ou diverses, ces questions pouvaient prétendre légitimement à l'intérêt et à la curiosité, car la position littéraire de l'auteur n'est plus la même aujourd'hui qu'en 1827. Alors, on s'en souvient, il marchait hardiment à la conquête d'un monde encore inconnu. Il avait, pour se soutenir et s'animer, l'espérance fervente de quelques amis qui sympathisaient avec ses ambitions, et l'inimitié vigilante de ceux qui voulaient garder la langue et la poésie dans l'imitation du passé. Aujourd'hui tout a changé de face. La polémique s'est ralentie; les inimitiés sont apaisées. Celui qui appelait à la conquête ses disciples dévoués a pris en lui-même une confiance plus entière et plus sereine. Ce qu'il voulait, il l'a conquis; il a touché la terre inconnue; il a réalisé, sous des formes choisies et rêvées depuis longtemps, chacune de ses pensées; il n'en est plus à dire qu'un art nouveau est possible en France; cet art, il l'a personnifié dans des œuvres nombreuses; il a jeté sa volonté dans tous les moules; il a écrit sa fantaisie sur la pierre et le marbre; il est donc naturel que sa pensée ait changé de style en changeant de puissance, et que la parole du novateur ait pris avec les années le ton du commandement et presque de la dictature.

... Ce que M. Hugo dit de Voltaire, de Lamennais et de Byron, porte la date de 1823 et de 1824; l'auteur avait donc à cette époque vingt-un et vingt-deux ans. On ne peut, sans injustice, contester l'éclat et l'abondance du style dans ces trois morceaux. Certes, parmi les hommes de cet âge, il y en a peu qui possèdent aussi bien les secrets de la langue; il y en a peu qui rencontrent en traduisant leurs pensées, des images aussi riches, aussi nettes, aussi précises, aussi dociles au mouvement intérieur des idées. Si l'auteur, au lieu d'employer son talent à écrire sur des sujets aussi spéciaux, aussi différents entre eux, se fût borné à traiter des sujets de pure fantaisie, ou bien à raconter des impressions personnelles et presque biographiques, je n'aurais que de l'admiration pour cette précocité littéraire.

... Ce que le poëte a écrit sur Voltaire se retrouve partout; c'est une amplification de rhétorique qui ne méritait pas les honneurs de la réimpression. Les remarques littéraires, en ce qui concerne le théâtre, ne manquent pas de justesse, mais toute la partie historique et philosophique est vague, commune, insuffisante, et ne témoigne pas d'une réflexion assez mûre et assez lente. Quant à la partie politique, ce n'est qu'une déclamation de séminaire, réfutée surabondamment par l'étude de l'histoire : il n'y a plus aujourd'hui que les nourrices et les curés de campagne qui attribuent la révolution française à l'auteur de *Candide.*

... Le beau livre de l'abbé de Lamennais s'arrangeait plus mal encore que le génie de Voltaire des idées vagues et superficielles qui s'entassent trop souvent dans les jeunes têtes sans les remplir. Quelques centaines de phrases harmonieuses et bien faites sur la beauté de la religion chrétienne et l'incrédulité de la société française étaient loin à coup sûr de suffire à un pareil sujet. Il y a dans l'esprit éminent de Lamennais une érudition agile et militante qui ne se laisse pas pénétrer dans une lecture de quelques heures.

Après avoir analysé le *Traité de l'indifférence,* le critique revient à Victor Hugo :

... Tout cela, sans doute, ne peut se deviner, les plus grands bonheurs du génie, si précoce qu'il soit, ne vont pas jusqu'à le dispenser de l'étude. Il faut donc regretter que M. Hugo ait pris Lamennais comme un

thème oratoire, sans se donner la peine d'analyser dans ses moindres parties l'admirable monument dont il avait inscrit le titre en tête de la page.

Pour Byron, on le comprend de reste, la difficulté n'était pas moins sérieuse. Il s'agissait d'un poëte étranger, dont le nom retentissait partout et dont les œuvres n'étaient familières ni à son pays ni au nôtre; il s'agissait de mettre à sa place et à son rang un homme plus célèbre encore par les malheurs de sa vie que par la grandeur de ses œuvres. La tâche était vaste. M. Hugo l'a-t-il remplie?

Ce qu'il dit de Byron peut-il servir à nous initier aux secrets de ce génie prodigieux que l'Europe admire et connaît si mal? Je ne le crois pas. Si l'on excepte quelques détails insignifiants et vagues sur les troubles domestiques de l'illustre poëte, je ne vois rien dans ces pages qui ne puisse convenir très bien à vingt autres poëtes méconnus et calomniés par leur siècle.

... J'ai relu plusieurs fois le *Journal d'un révolutionnaire de 1830* avec l'espoir de pénétrer les idées enfouies dans cette série de phrases détachées.

... Chacune de ces pensées inscrites jour par jour aurait tout au plus valu la peine d'être consultée, si l'auteur ne se fût laissé devancer par la presse, et s'il avait eu le courage de les approfondir pour les éclairer. Telles qu'elles sont, je n'en sais pas une qui mérite les honneurs de la publication.

... Je ne veux pas poursuivre plus loin l'analyse déjà trop longue peut-être d'un livre que M. Hugo, dans l'intérêt de sa gloire, n'aurait jamais dû tirer de la poussière où il gisait enseveli. Le courage me manque pour traiter avec sévérité un recueil qui ne mérite qu'un seul châtiment de la part de la critique, l'oubli et le silence. J'aurais voulu prouver, mais la chose est inutile, que la poésie des mots — si habile qu'elle soit — n'est pas une méthode de raisonnement politique. Si M. Hugo, en publiant ce dernier livre, a cédé aux conseils de ses amis, il doit se repentir dès à présent de sa docilité. Il se dit tous les soirs dans les salons de Paris mille choses plus sérieuses et plus dignes de souvenir que les pages dont je viens de parler. Après avoir écouté seconde par seconde les pulsations de sa pensée, après avoir porté si haut l'adoration et le culte de soi-même, il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est de prendre à toutes les heures de la journée la silhouette de son ombre.

Espérons que les *poésies politiques* de M. Hugo donneront un démenti public à ces deux derniers volumes. Espérons qu'il trouvera, pour traduire les impressions politiques qu'il a éprouvées depuis quatre ans, des vers qui ne soient pas seulement magnifiques par la forme, mais qui le soient aussi par la pensée, et souhaitons-lui de ne pas bluter à l'avenir ses pages oubliées pour en composer un recueil pareil à celui-ci.

Essais sur l'école romantique.
1836.
Étude sur Mirabeau.

D. Nisard.

Les trois dernières productions de M. Victor Hugo ont donné de l'inquiétude à ses amis.

... Sans avoir eu l'honneur et les embarras de son amitié, celui qui écrit cet article a été assez de ses admirateurs pour éprouver un regret sincère de voir ce déclin si rapide d'un grand talent, celui-là aussi se demande avec chagrin si déjà la décadence est venue pour M. Victor Hugo, s'il est condamné à mourir en pleine santé, et à traîner avec lui, pendant les années de l'âge mûr et de la vieillesse, le cadavre d'un esprit autrefois brillant qui ne peut plus avancer sans tomber, ni se corriger sans s'annuler.

... Il faut avoir quelque inquiétude pour l'écrivain éprouvé que l'étude d'un grand homme a laissé inférieur à lui-même, et qui, au lieu d'y trouver le secret des caractères supérieurs, ne sait que s'y substituer, à tout propos, au sujet qu'il étudie, et s'y mirer en quelque sorte dans une glace qui reproduirait fidèlement sa propre figure. Tel a été le défaut de l'*Étude sur Mirabeau.* Au lieu de Mirabeau approfondi, pénétré, éclairé de cette lumière nouvelle qu'une investigation consciencieuse et élevée sait faire luire dans les sujets les plus épuisés et dans les caractères les plus connus, c'est Mirabeau matérialisé, plus laid, plus écumant que l'histoire ne nous le montre! Mirabeau secouant *sa crinière de lion;* Mirabeau *pétrissant* le marbre de la tribune; Mirabeau *cognant* ses ennemis de ses arguments; une sorte d'appareil oratoire plutôt

qu'un orateur; une charge plutôt qu'un portrait; une caricature plutôt qu'une étude.

En outre, la courte histoire de sa vie politique est devenue l'histoire des tracasseries littéraires de M. Victor Hugo. Les *trente voix* auxquelles Mirabeau imposait silence, ce sont les ennemis littéraires de M. Victor Hugo. M. Victor Hugo se contemplait, triomphait dans Mirabeau. Au moyen de légères altérations historiques dont l'amour-propre ne se fait pas faute, M. Victor Hugo a, en quelque sorte, décalqué sur sa propre vie la vie de Mirabeau. C'est la même gloire soumise aux mêmes épreuves, le même génie harcelé par les mêmes myrmidons; les noms seuls sont changés. Pour le style de cet écrit, c'est cette technologie qu'affectionne M. Victor Hugo, des mots empruntés aux sciences spéciales, aux professions mécaniques; une langue tirée des laboratoires de chimie et des échoppes de l'artisan, langue qui, pour vouloir tout peindre, substitue des images aux réalités, des couleurs aux pensées; langue bariolée, éblouissante, qu'on voit avec les yeux du corps; une palette versée sur une toile, mais non pas un tableau.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Étude sur Mirabeau. — Paris, Adolphe Guyot, place du Louvre, n° 18; Urbain Canel, rue du Bac, n° 104 (imprimerie Decourchant), 1834, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 25 janvier 1834.

Littérature et Philosophie mêlées I [II]. — Œuvres complètes. Paris, Eugène Renduel, libraire-éditeur, rue des Grands-Augustins, n° 22 (imprimerie Everat), 1834. Édition originale, enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 29 mars 1834. 2 volumes in-8°, couverture imprimée. Prix : 15 francs le volume.

Littérature et Philosophie mêlées. — Librairie Eugène Renduel, rue Christine, n° 3, 1838. Réimpression de l'édition précédente. 2 volumes in-8°, ornés de gravures sur acier. Vendus par livraisons.

Littérature et Philosophie mêlées. — Œuvres de Victor Hugo. Tome XII. Paris, Furne et Cie, libraires-éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, n° 55, 1841, in-8°. Édition prévue en 120 livraisons à 50 centimes.

Littérature et Philosophie mêlées, par VICTOR HUGO, de l'Académie française. — Paris, Charpentier, libraire-éditeur, rue de Seine, n° 29 (imprimerie Béthune et Plon), 1841, in-18, couverture imprimée. Prix : 3 fr. 50. — Réimpression en 1850.

... *Mélanges littéraires.* — Études *Sur Voltaire* et *Walter Scott* (extraits de *Littérature et Philosophie mêlées*), Paris, Victor Lecou, rue du Bouloi, n° 10; J. Hetzel et Cie, rue de Richelieu, n° 78 (imprimerie Simon Raçon et Cie). 1853, in-12. Prix : 3 fr. 50.

Littérature et Philosophie mêlées. — Œuvres complètes de Victor Hugo. Paris, Victor Lecou, rue du Bouloi, n° 10; J. Hetzel et Cie, rue de Richelieu, n° 78 (imprimerie Simon Raçon), 1855, in-18, couverture imprimée. (Publié avec *Bug-Jargal* et *le Dernier jour d'un Condamné*).

Littérature et Philosophie mêlées. — Œuvres illustrées de Victor Hugo. Paris, J. Hetzel, Marescq et Cie, éditeurs, rue du Pont de Lodi, n° 5; librairie Blanchard, rue de Richelieu, n° 78 (typographie Simon Raçon et Cie). 1855, grand in-8°, couverture illustrée. Illustrations de J. A. Beaucé et Lancelot. A paru d'abord en livraisons à 20 centimes. Le volume 1 fr. 30.

... *Mélanges littéraires.* — Études *Sur Voltaire* et *Sur Walter Scott* (extraits de *Littérature et Philosophie mêlées*). Paris, L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14; J. Hetzel et Cie,

rue de Richelieu, n° 78 (imprimerie Simon Raçon et Cie). 1857. In-12.

Littérature et Philosophie mêlées. — Œuvres complètes de Victor Hugo, de l'Académie française. Nouvelle édition, ornée de vignettes (œuvres diverses, IV). Paris, Alexandre Houssiaux, libraire-éditeur, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, n° 3 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1857, in-8°, couverture imprimée. Illustrations de J.-A. Beaucé. Prix : 5 francs.

Littérature et Philosophie mêlées. — Collection Hetzel. Paris, librairie de L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14 (typographie de Ch. Lahure), 1858, in-8°. Prix : 1 franc. (Publié avec *le Dernier jour d'un Condamné.*)

Littérature et Philosophie mêlées. — Paris, librairie de L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, n° 77. (Imprimerie de Charles Lahure), 1864, 2 volumes in-8°. Prix : 3 fr. 50 le volume.

Littérature et Philosophie mêlées. — 1864. Réimpression de l'édition de 1857.

Littérature et Philosophie mêlées. — Vve Alexandre Houssiaux, 1869. Réimpression de l'édition précédente.

Littérature et Philosophie mêlées. — Œuvres de Victor Hugo, de l'Académie française. Nouvelle édition in-8°, ornée de vignettes, et augmentée de *la Légende des Siècles.* Paris, Vve Alexandre Houssiaux, éditeur, Hébert et Cie, successeurs, rue Perronet, n° 7 (imprimerie Martinet), 1875. Prix : 6 francs. — Réimpression des éditions de 1857, 1864 et 1869.

Littérature et Philosophie mêlées. — Œuvres complètes de Victor Hugo. Philosophie I. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie Quantin), 1882. In-8°, couverture imprimée. Prix 7 fr. 50.

Littérature et Philosophie mêlées. — Librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie Mouillot), 1891-1892. Grand in-8° illustré, couverture illustrée. A paru en 15 livraisons à 10 centimes. Le volume : 4 francs. (Publié avec *William Shakespeare* et *Paris*).

Littérature et Philosophie mêlées. — Petite édition définitive, in-16 (s. d.), Hetzel-Quantin. Prix : 2 francs.

Littérature et Philosophie mêlées. — Œuvres complètes de Victor Hugo. Philosophie I, édition nationale, Émile Testard, éditeur, rue de Condé, n° 18 (typographie G. Chamerot et Renouard), 1894. Petit in-4°. Illustrations de T. Tattegrain, J. Geoffroy, Gaudry, Merwart et Schommer, gravées à l'eau-forte par Deblois, C.-L. Duvivier et Boisson. Vignettes dans le texte par Merwart.

Littérature et Philosophie mêlées. — Paris, Nelson, éditeurs, rue Saint-Jacques, n° 189, et à Londres, Édimbourg et New-York. — Publié avec *Paris.* Un volume in-12, couverture illustrée. Prix : 1 fr. 25.

Littérature et Philosophie mêlées. — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff, Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, grand in-8°, 1934.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE

1845. Édition Furne. — Vignette en tête du volume.

1855. Édition Hetzel, Marescq et Blanchard. — Dix-huit illustrations de A. Beaucé et Lancelot.

1860. Édition Houssiaux. — Six illustrations de A. Beaucé (prises dans l'édition précédente).

1886. Édition Hébert. — Deux compositions de François Flameng : *A des petits*

enfants en classe. — *Ymbert Galloix,* gravées par A. Monzin et R. de Los Rios.

1891-1892. Édition du Victor Hugo illustré. — En frontispice, deux portraits de Victor Hugo; en têtes de chapitres, portraits de Voltaire, Walter Scott, Byron et Mirabeau.

1894. Édition nationale. — Frontispice; *Le siège de Lérida,* par F. Tattegrain; *En voyant des enfants sortir de l'école,* par J. Geoffroy; *Voltaire,* par Gueldry; *Le paradis perdu,* par Merwart; *Mirabeau,* par Schommer. Gravés à l'eau-forte par Deblois, Duvivier et Boisson. Édition nationale, Testard.

1934. Édition de l'Imprimerie nationale. Fac-similé de la couverture de l'édition originale. — *À des enfants en classe,* par F. Flameng. — Trois fac-similés du manuscrit de *Littérature et Philosophie mêlées.*

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO.

1819. — 1834.

LITTÉRATURE

ET PHILOSOPHIE MÊLÉES.

I.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS AUGUSTINS, N° 22.

1834.

COUVERTURE DE L'ÉDITION ORIGINALE.

La fatalité, que les anciens disaient aveugle, y voit clair et raisonne : les événements se suivent, s'enchaînent et se déduisent dans l'histoire avec une logique qui effraie. En se plaçant un peu à distance, on peut saisir toutes leurs démonstrations dans leurs rigoureuses et colossales proportions ; et la raison humaine brise sa courte mesure devant ce grand syllogisme du Destin.

6

Il ne peut y avoir rien que de factice, d'artificiel et de plâtré dans un ordre de choses où les inégalités sociales contrarient les inégalités naturelles.

7

L'équilibre parfait de la société résulte de la superposition immédiate de ces deux inégalités.

8

Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain.

JOURNAL D'UN RÉVOLUTIONNAIRE DE 1830. — FAC-SIMILÉ. (VOIR PAGE 88.)

Les hommes actuels semblent peu de chose sans doute. Cependant quiconque pense doit fixer sur l'ébullition sociale un regard attentif.

Certes, nous avons ferme confiance et ferme espoir.

Eh! qui ne sent que dans ce tumulte et dans cette tempête, au milieu de ce combat de tous les systèmes et de toutes les ambitions qui fait tant de fumée et tant de poussière, sous cette toile qui cache encore aux yeux la statue sociale et providentielle à peine ébauchée, derrière ce nuage de théories, de passions, de chimères qui se croisent, se heurtent et s'entre-dévorent dans l'espèce de jour brumeux qu'elles déchirent de leurs éclairs, à travers ce bruit de la parole humaine qui parle à la fois toutes les langues par toutes les bouches, sous ce violent tourbillon de choses, d'hommes et d'idées qu'on appelle le dix-neuvième siècle, quelque chose de grand s'accomplit?

Dieu reste calme et fait son œuvre.

16 janvier 1834

Sur Mirabeau. — Fac-similé. (Voir page 218.)

point de départ de toute ma philosophie.
<u>Axiôme</u> : — il y a quelque chose.

L'école dite romantique a profondément
et violemment travaillé la langue.
elle lui a particulièrement donné de
la rigueur et un peu de la roideur. elle a
fixé les formes et étendu les acceptions.
elle a rendu la phrase plus solide
et le mot plus compréhensif. or
accroître la solidité de la phrase et
en même temps élargir la sphère du
mot, c'était là le problème à
résoudre pour que la langue française
fût aussi ferme que la langue latine
et aussi souple que la langue grecque.

RELIQUAT. — FAC-SIMILÉ. (VOIR PAGE 243.)



A des petits enfants en classe.

Composition de F. Flameng. (Édition Hébert.)

TABLE.

IMPRIMERIE NATIONALE

1827.

1830.

1825-1832.

1833.

1834.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

APPENDICE I.

1819.

1820.

1821.

1822.

1823.

1824.

1828.

APPENDICE II.

1818.

1819.

1820.

1821.

1822.

1826.

1833.

1835.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS
LE 30 OCTOBRE 1934


1539
1901 - h Bellery Desfontaines